

U d'/of OTTAWA
39003002846581

PLUTARQUE

I

2851-77 — Corbeil. - Typ. et stér. de Crété.

VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE

TRADUCTION NOUVELLE

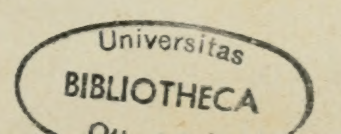
PAR ALEXIS PIERRON
Professeur au lycée Louis-le-Grand

SIXIÈME ÉDITION
ENTIÈREMENT REVUE ET CORRIGÉE

TOME PREMIER

PARIS
G. CHARPENTIER, ÉDITEUR
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1877



NOTICE

SUR

PLUTARQUE

Plutarque naquit à Chéronée, dans la Béotie, vers le milieu du premier siècle de notre ère. On ignore l'année précise de sa naissance; mais on sait, par son propre témoignage, qu'à l'époque du voyage de Néron en Grèce, c'est-à-dire à la date de l'an 66, il suivait, à Delphes, les leçons du philosophe Ammonius. Il sortait, autant qu'on en peut juger, d'une famille honorable, et qui ne négligea rien pour développer ses heureuses dispositions naturelles. Il fut élevé, dans son enfance, sous les yeux de son père, de son aïeul et de son bisaïeul. Son bisaïeul se nommait Nicarchus. C'était un vieillard aimable et conteur, et dont les souvenirs personnels remontaient jusqu'au temps des dernières luttes d'Antoine et d'Octave. Plutarque nous peint Lamprias, son aïeul, comme un homme éloquent, plein d'imagination et d'une douce gaieté. Il vante les vertus de son père, son instruction, ses talents, et il ne parle jamais de lui qu'avec une extrême tendresse; mais il ne nous a point conservé son nom. Il eut deux frères, Timon et Lamprias, et une sœur, qui fut la mère du philosophe Sextus, l'un des maîtres de l'empereur Marc-Aurèle.

Plutarque étudia, dans l'école d'Ammonius, les mathématiques et la philosophie; et il s'y lia avec un jeune Athénien, descendant de Thémistocle. A son retour dans Chéronée, il fut employé, quoique fort jeune, à quelques négociations avec les villes voisines. Il se maria bientôt, et il fut heureux dans son choix. Sa femme se nommait Timoxène. Elle était d'une des

meilleures familles de Chéronée; et elle se montra, par ses vertus, la digne épouse d'un homme excellent.

Plutarque vint à Rome plusieurs fois, et il y donna, sur divers sujets de philosophie, de littérature et d'érudition, des leçons publiques, qui furent la première origine et la première occasion des nombreux traités qui composent ce qu'on appelle les *Morales*. Tout ce qu'il y avait d'illustres personnages dans Rome assistait à ces leçons. Plutarque parlait en grec, comme faisaient d'ordinaire les rhéteurs et les sophistes venus de Grèce : c'était une langue qu'entendaient alors parfaitement les gens lettrés de Rome. D'ailleurs, Plutarque n'a jamais su le latin assez bien pour le parler. Il nous dit lui-même, dans la *Vie de Démosthène*, qu'il n'avait pas eu le temps, durant son séjour en Italie, de se livrer à une étude approfondie de cette langue, à cause des affaires publiques dont il était chargé, et de la quantité de gens qui venaient tous les jours s'entretenir avec lui de philosophie. Il ne commença à étudier fructueusement les auteurs latins qu'un peu tard, quand il mit à écrire ses *Vies comparées* des hommes illustres de la Grèce et de Rome.

Mais il ne paraît pas que Plutarque ait fait de bien longs séjours hors de sa ville natale; et il était assez jeune encore, quand il s'y fixa pour n'en plus sortir. Chéronée n'avait pourtant rien, par elle-même, qui méritât le grand amour que lui portait Plutarque. C'était une ville petite, sans aucune importance dans la Grèce, et dont le nom n'y rappelait même que de tristes souvenirs : c'est sous les murs de Chéronée, que la liberté avait subi son premier et décisif échec, et que Philippe avait fait accepter, les armes à la main, l'intervention, désormais toute-puissante, de la pensée macédonienne dans les affaires de la Grèce; c'est à Chéronée aussi, que Sylla avait anéanti les dernières illusions des peuples grecs, et leur avait prouvé qu'on ne se soulevait pas impunément contre Rome. Mais Plutarque mit sa gloire et son patriotisme à empêcher, par sa présence, comme il le dit naïvement lui-même, que Chéronée ne s'amoindrît davantage, et à faire jouir ses concitoyens de l'es-

time et de la faveur qui s'attachaient à son nom. Il accepta d'eux tous les emplois dont ils jugèrent à propos de le charger. Archonte, prêtre d'Apollon, inspecteur des travaux de la ville, quelles que fussent les fonctions dont il était investi, les plus humbles comme les plus relevées, il y porta le même amour du bien, le même zèle, un dévouement à toute épreuve. Il vécut ainsi de longues années, heureux de son propre bonheur et du bonheur de ceux qui l'entouraient, tranquille, s'occupant peu de sa renommée, qui était immense, et écrivant sans effort ces livres qui faisaient les délices de ses contemporains, et qui donnent de son caractère une si haute et si aimable idée.

On ne sait pas l'année de sa mort ; et même, sur ce point, l'incertitude est plus grande encore que sur la date de sa naissance. L'opinion la plus vraisemblable, c'est qu'il mourut quelque temps avant la fin du règne d'Adrien, à l'âge de soixante-douze ou soixante-quinze ans.

Je n'ai pas parlé de ce que conte Suidas, que Plutarque aurait été honoré par Trajan de la dignité consulaire, et qu'un ordre de cet empereur aurait soumis à son autorité tous les magistrats de l'Illyrie. Plutarque, qui a dédié à Trajan un de ses ouvrages, n'y dit rien, ni dans sa dédicace ni ailleurs, qui ait trait à une particularité si remarquable. On a prétendu aussi, sur la foi d'une lettre qu'on attribue à Plutarque, et qui est adressée à Trajan, que Plutarque avait été le précepteur de ce prince. Mais d'abord, cette lettre n'existe qu'en latin, et elle n'a par elle-même aucun caractère d'authenticité. Ensuite, Trajan n'avait que trois ou quatre années de moins que celui qui aurait été chargé, dit-on, de l'éducation de son enfance. Tout ce qu'on peut admettre avec quelque vraisemblance, c'est que Trajan compta au nombre des auditeurs de Plutarque, quand Plutarque faisait à Rome des leçons publiques de philosophie.

Plutarque avait eu, de sa femme Timoxène, cinq enfants, quatre fils et une fille. La fille, nommée Timoxène, comme sa mère, mourut en bas âge. L'un des fils se nommait Plutarque, comme son père ; les trois autres étaient Autobule, Charon et

Lamprias. Ce dernier ne nous est connu que par cette note de Suidas : « Lamprias, fils de Plutarque de Chéronée, rédigea une table générale de tout ce que son père avait écrit sur l'histoire grecque et romaine. » Les autres fils de Plutarque figurent assez souvent comme interlocuteurs dans ses dialogues, surtout Autobule, qui était l'aîné. Les traditions de science et de vertu se perpétuèrent pendant longtemps, dans cette noble famille. Six générations après Plutarque, un de ses descendants, Sextus Claudius Autobule, était cité comme un homme de bien et un philosophe distingué, à en juger par une inscription qui se lisait jadis à Chéronée, et qu'a transcrite un ancien géographe.

Tout a été dit, sur les mérites de toute sorte qui se rencontrent dans Plutarque, comme aussi sur les défauts qu'on peut lui reprocher, et qui sont nombreux. On a relevé, dans ses écrits, beaucoup d'erreurs matérielles, sur ce qui concerne Rome et ses institutions ; des interprétations de textes latins ou fausses ou hasardées; des contradictions manifestes. Il est certain, d'ailleurs, que son attachement trop exclusif pour le platonisme l'a rendu injuste envers les stoïciens, comme son amour tout filial pour Chéronée lui a fait voir, dans le livre d'Hérodote, des énormités qu'on n'y soupçonnait guère, et un parti pris de dénigrer quand même la Béotie et les Béotiens. Tout cela est avéré, et bien d'autres péchés encore; mais ce qui n'est pas moins incontestable, c'est qu'il n'est pas un des écrits de Plutarque, même le plus insignifiant et le plus futile, qui ne se lise avec plaisir et profit; que quelques-uns sont d'une rare éloquence ; que toujours et partout, on y sent cet amour du bien, cette parfaite sincérité, qui captivent le cœur, et qui font passer sur les plus criantes imperfections. Plutarque est un écrivain sans fard et sans apprêt, heureusement doué par la nature, et qui répand à pleine main tous les trésors de sa science et de son âme. Qu'importe, après cela, ce qu'il peut y avoir de choquant jusque dans la conception de ses ouvrages? Qu'importe que l'idée même des *Parallèles,* comme il nomme ses *Vies,* ne soit, au fond, qu'une subtilité, et qu'elle rappelle les thèses factices

des écoles des rhéteurs? Rien n'est moins sophistique, rien n'est moins d'un rhéteur, que l'exécution de ce plan; et le lecteur est entraîné, bon gré mal gré, par le charme étrange répandu non pas dans les récits seulement, mais dans les comparaisons mêmes, où deux héros, un Grec et un Romain, sont rapprochés trait pour trait, confrontés en vertu d'un principe uniforme, et pesés au même poids.

Je lis partout ces mots : *le bon Plutarque.* Mais cette épithète ne convient qu'au Plutarque français d'Amyot; non point même proprement, mais par l'effet de l'illusion de naïveté et de bonhomie que font sur nous cette langue et ce style, vieux de trois siècles. Plutarque est un homme de bonne foi, mais non pas un bonhomme; c'est le Montaigne des Grecs, comme le caractérise excellemment Thomas. Il n'est pas même vrai, quoi qu'en dise Thomas dans ses réserves, que Plutarque n'ait rien de cette manière vive et hardie de peindre les idées, de cette imagination de style, qui donnent tant de prix aux *Essais*. Sans élever, sur ce point, Plutarque à la hauteur de Montaigne, on ne peut s'empêcher de réclamer, avec un critique célèbre, contre une manifeste injustice.

« Quels plus grands tableaux, dit M. Villemain, quelles peintures plus animées.. .. que les adieux de Brutus et de Porcie, que le triomphe de Paul-Émile, que la navigation de Cléopâtre sur le Cydnus, que le spectacle si vivement décrit de cette même Cléopâtre, penchée sur la fenêtre de la tour inaccessible où elle s'est réfugiée, et s'efforçant de hisser et d'attirer vers elle Antoine, vaincu et blessé, qu'elle attend pour mourir! Combien d'autres descriptions d'une admirable énergie! Et à côté de ces brillantes images, quelle naïveté de détails vrais, intimes, qui prennent l'homme sur le fait, et le peignent dans toute sa profondeur, en le montrant avec toutes ses petitesses! Peut-être ce dernier mérite, universellement reconnu dans Plutarque, a-t-il fait oublier en lui l'éclat du style et le génie pittoresque; mais c'est ce double caractère d'éloquence et de vérité qui l'a rendu si puissant sur toutes les imaginations vives. En faut-il un autre exemple que Shakes-

peare, dont le génie fier et libre n'a jamais été mieux inspiré que par Plutarque, et qui lui doit les scènes les plus sublimes et les plus naturelles de son *Coriolan* et de son *Jules César?* Montaigne, Montesquieu, Rousseau, sont encore trois grands génies, sur lesquels on retrouve l'empreinte de Plutarque, et qui ont été frappés et colorés par sa lumière. Cette immortelle vivacité du style de Plutarque, s'unissant à l'heureux choix des plus grands sujets qui puissent occuper l'imagination et la pensée, explique assez le prodigieux intérêt de ses ouvrages historiques. Il a peint l'homme; et il a dignement retracé les plus grands caractères et les plus belles actions de l'espèce humaine. »

Il y aurait toutefois un aveuglement véritable à nier la justesse d'autres reproches qu'on a aussi adressés à Plutarque. Plutarque écrivait dans un siècle de décadence; et il a subi, autant et plus que personne, la fatale influence de son époque. Sa langue n'est plus celle de Platon, de Xénophon, de Thucydide; cette langue si belle et si riche, souple et forte tout à la fois; capable de tout expliquer et de tout peindre; immense en un mot comme le génie; une pourtant et homogène, et dont la libre allure ne perd rien de sa grâce, pour se soumettre aux impérieuses exigences de la logique et de l'analogie. Plutarque n'a pas même essayé, comme ceux qu'on appelle atticistes, d'en retrouver le secret perdu depuis tant d'années. Il prend ses termes de toute main; il se teint des couleurs de tous les écrivains dont il reproduit les pensées: peu soucieux d'effacer les disparates, et d'adoucir les tons criards. De l'imagination, du pittoresque, voilà tout, ou presque tout; rien de fondu, rien d'achevé : nulle conformité, nulle règle, nulle mesure. Sa façon d'écrire est plus aiguë, dit Amyot dans son expressif langage, plus docte et pressée, que claire, polie ou aisée. Dacier compare ce style à ces anciens bâtiments dont les pierres ne sont ni polies ni bien arrangées, mais bien assises, et ont plus de solidité que de grâce et ressentent plus la nature que l'art.

De tous les écrivains de l'antiquité classique, Plutarque est,

sans contredit, le plus populaire parmi nous. Il doit certainement cette popularité à la nature de son génie, au choix des sujets qu'il a traités, à l'éternel intérêt qui s'attache aux noms des grands hommes dont il a peint les images; mais il la doit surtout à son premier traducteur. Amyot n'était pas un écrivain vulgaire. Son Plutarque est vivant; et il n'est pas d'auteur, dans notre langue, qui soit plus français que ce vieux Grec, mort en Béotie il y a dix-huit siècles. Rien de plus coulant, de plus facile, de plus naturel, que la diction d'Amyot: l'expression propre lui vient à souhait; les tours heureux, l'épithète élégante, le nombre et l'harmonie,tout ce qui fait la grâce et le charme du discours, tout ce que d'autres suent à chercher en vain, afflue aux mains de cet homme fortuné, avec une merveilleuse abondance. Qu'on ne s'étonne donc point qu'Amyot se soit placé au premier rang des écrivains, dans l'estime de nos pères, et que Montaigne ait donné la palme, selon son mot, à un simple traducteur. Ce traducteur est un des fondateurs du style français; ce traducteur n'est un traducteur que de nom : il a écrit Plutarque à sa manière; il a fait, non pas le Plutarque de Chéronée, mais le Plutarque d'Amyot. A considérer son ouvrage comme une copie, comme la reproduction d'un monument de l'antiquité, on s'exposerait à diffamer, ainsi que l'a fait Méziriac au dix-septième siècle, une de nos gloires nationales. Il est certain qu'Amyot, qui a tant traduit de grec dans sa vie, n'a jamais su à fond la langue grecque. Il serait infini d'énumérer tous les passages où il a substitué, sans le vouloir et sans le savoir, sa propre pensée à celle de l'original. Méziriac énumérait, dans les seules *Vies* d'Amyot, deux mille erreurs : ce n'était pas trop dire. Ces vers quelquefois si jolis, et qui ont laissé un souvenir dans toutes les mémoires, par lesquels Amyot traduit les passages de poëtes dont Plutarque a semé ses écrits, sont notamment de perpétuels faux sens, et ne peuvent donner aucune idée de ce qu'ils sont censés reproduire. Mais c'est surtout dans le style, c'est dans la physionomie, si je puis ainsi parler, que l'infidélité est complète et flagrante. Les qualités du style d'Amyot qu'on prise le plus sont précisément celles dont les

lecteurs du vrai Plutarque regrettent le plus sinon l'absence, du moins la trop fréquente éclipse, dans l'original d'Amyot; tandis que cette énergie pittoresque, cette puissance d'imagination, que M. Villemain admirait dans Plutarque, a disparu au sein de la fluide et infinie diffusion du traducteur. Je n'ai pas besoin de faire observer, quant au costume, qu'Amyot habille tout le monde, Grecs et Romains, à la mode de son temps, et qu'il ne faut pas chercher, dans son Plutarque, ce qu'on appelle, je crois, la couleur locale. Au reste, ne demandons point à Amyot ce qu'il n'a pu nous donner. Songeons au siècle où il vivait; ne le jugeons point du haut de nos théories. L'antiquité était mal connue, au seizième siècle, sinon peu étudiée. D'ailleurs, la langue française était, en ce temps-là, plus latine que grecque, quoi qu'en dise Courier, et plus gauloise encore que latine. C'est aux traducteurs contemporains d'Amyot qu'il faut comparer Amyot, et non pas à ceux de notre siècle. Il est plus antique cent fois que Bourgoing, que Régius, que tous les traducteurs de grec qui ont écrit au seizième siècle; et il ne pâlit même pas, pour la vérité, devant d'Ablancourt et Tourreil, qui ont écrit au dix-septième.

Pourquoi faut-il que le Plutarque d'Amyot ne soit plus guère aujourd'hui qu'une curiosité littéraire? Le vulgaire ne l'entend pas; et les gens vraiment lettrés savent trop qu'ils ont à se mettre en garde contre les choses. pour se figurer qu'en lisant Amyot, ils lisent Plutarque. Ce qu'ils cherchent dans Amyot, c'est Amyot lui-même; c'est le charmant écrivain français, ce sont les grâces naïves de ce vieux style et de ce vieux langage. J'admire sincèrement Amyot; je voudrais pouvoir lui rendre ses lecteurs d'autrefois. Que dis-je? Je voudrais avoir le talent de corriger sa grande œuvre, et d'en effacer les innombrables taches qui la déparent à nos yeux trop clairvoyants et trop sévères. Je me contenterais de cette gloire; et je ne publierais pas une nouvelle traduction des *Vies* de Plutarque. Mais, pour remplacer par d'autres phrases, par d'autres mots, ces mots et ces phrases où s'est trompé le vieil interprète; pour tailler d'une main sûre dans ce tissu trop souvent lâche et traînant, il faudrait être Amyot lui-même, ou tout au moins le correcteur de Longus.

Méziriac entreprit, vers le milieu du dix-septième siècle, une traduction des *Vies* de Plutarque. Mais il mourut presque au début de son travail, dont on ne connaît que ce qu'en a publié Dacier; et c'est assez peu de chose. L'abbé François Tallemant, son contemporain, fut plus heureux, ou, si l'on veut, plus malheureux : il traduisit toutes les *Vies*; et l'ouvrage fut imprimé. Mais le public y jeta à peine les yeux; et Tallemant ne gagna guère, à cette tentative, que l'honneur de figurer, en compagnie des noms les plus honnis de la littérature du temps, dans les vers les plus méprisants qu'ait inspirés à Boileau sa juste indignation contre les détracteurs de Racine.

> Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire,
> Que l'auteur du Jonas s'empresse pour les lire,
> Qu'ils charment de Senlis le poëte idiot,
> Ou le sec traducteur du français d'Amyot?

Je n'ai point essayé de vérifier s'il n'y avait pas quelque exagération dans cette critique, et si François Tallemant ne serait pas une de ces infortunées victimes littéraires, sur lesquelles on aime à s'apitoyer de nos jours, par une sorte de sympathie fraternelle. En fait de grec et en fait de langue française, Boileau s'y connaissait; et je crois fort peu aux injustices de Boileau. Je tiens donc, avec le public, Tallemant et son Plutarque dignes de la réputation que Boileau leur a faite.

Dacier était un autre homme que l'abbé Tallemant. C'était la mode, il y a soixante ans plus ou moins, de se moquer de Dacier et de ses travaux; et La Harpe lui-même n'a pas manqué de lui décocher, en passant, quelques-uns des traits de cette bienveillance qu'il portait aux érudits et à toute espèce d'érudition. Notre savoir, dont nous sommes si vains, n'est guère moins irrévérent, à l'égard de Dacier, que la légèreté prétendue philosophique des singes de Voltaire. Nous admirons, dans une béate extase, les plus indigestes élucubrations des compilateurs d'outre-Rhin, sans daigner seulement honorer d'un coup d'œil les trésors qui gisent, chez nous, dans la poussière et dans l'oubli. Nous ornons à grands frais nos bibliothèques du

Plutarque de Reiske, où Reiske n'a peut-être pas mis la main, et nous ignorons que la moitié de ce qu'il y a de bon dans cette édition trop vantée, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de bon dans les *Vies*, Reiske, ou plutôt ses ayants droit, l'ont pris dans Dacier, qui se vend à la livre, peu s'en faut, comme le papier hors d'usage. On risque de se faire tort, dans l'opinion de nos dédaigneux, en disant que Dacier était un homme d'un grand talent, et qui en a donné des preuves; et que personne au monde n'a jamais mieux que lui, ni plus à fond, connu l'antiquité. Mais le respect de la vérité me force de braver ce ridicule. J'ai trouvé, dans la préface de sa traduction des *Vies* de Plutarque, telle page que n'eussent pas désavouée les plus illustres contemporains de Dacier. J'ai reconnu que si l'on avait un texte à peu près pur du grand ouvrage historique de Plutarque, c'est Dacier qui en avait fourni les matériaux, en établissant, d'après les manuscrits, les véritables leçons à la place des leçons défectueuses. Enfin il m'est resté démontré que Dacier n'avait laissé, pour l'interprétation du sens, que peu de chose à faire à ceux qui viendraient après lui, traducteurs ou commentateurs. Il ne s'ensuit pas que le travail de Dacier soit, sous tous les rapports, un chef-d'œuvre. Je ne parle ici que du monument philologique, qui est admirable en son genre, tout dénué qu'il soit de cet appareil soi-disant critique, dont on fait aujourd'hui la condition de ce qu'on nomme les travaux de science: haillons prétentieux qu'on traîne du bas des pages d'un livre au bas des pages d'un autre livre, sans même y coudre un seul point; monnaie de mauvais aloi qu'on se passe de main en main sans y regarder, sans rien peser, sans rien compter: il suffit que la somme fasse un monceau. Les défauts de l'œuvre de Dacier sont tous dans sa manière de traduire. Cet écrivain, qui rencontre quelquefois si bien quand il exprime ses propres pensées, semble mal à son aise dès qu'il s'agit de la pensée d'autrui; et, de toutes les qualités dont nous l'avions vu doué, il ne conserve, la plupart du temps, que sa clarté, et sa correction grammaticale. Il faut bien avouer que cette traduction n'est guère agréable à lire. Le style en est lourd, monotone et triste: nulle variété, nulle hardiesse,

nulle couleur. Ce n'est plus Amyot; mais ce n'est pas davantage, c'est peut-être encore moins Plutarque. Souvent la diffusion de Dacier est extrême; mais c'est une diffusion fatigante, ennuyeuse, insipide, tandis qu'il y a, jusque dans le bavardage du vieil interprète, je ne sais quelle grâce et quelle séduction qui vous entraînent.

L'abbé Ricard a traduit Plutarque tout entier, d'abord les *Morales*, puis après les *Vies*. Ce dernier ouvrage a été imprimé un grand nombre de fois; et on le réimprime encore tous les deux ou trois ans, en l'émaillant, à chaque édition nouvelle, de nouvelles fautes d'impression, comme si l'on travaillait, de dessein prémédité, à lui faire perdre insensiblement toute ressemblance avec l'original. C'est à travers Ricard qu'aujourd'hui l'on juge Plutarque historien. Le succès de cette traduction ne prouve qu'une chose, c'est que la possession d'un Plutarque est un besoin assez universel, ou, si l'on veut, qu'il est impossible de dépouiller complétement ces intéressants tableaux de tous leurs attraits. Ricard est fort inférieur à Dacier, et par la science, et par l'exactitude, et par le style même. Il y a, dans ses *Vies*, des fautes contre le sens que n'avait point faites Dacier; et ses remarques mêmes prouvent qu'il n'avait qu'une connaissance assez superficielle de la langue et de la littérature grecques. On ne peut pas dire qu'il soit diffus; et il y a des passages où son expression ne manque ni de pittoresque ni d'énergie. Mais les impropriétés de termes, les répétitions, les tours vicieux ou obscurs, la roideur, la sécheresse, accusent à chaque instant, ou la précipitation du traducteur, ou sa lassitude, ou son impuissance. Quant à ses vers, car il avait la manie de rimer les citations, ce qu'on en peut dire de mieux, c'est qu'ils sont ridicules : aussi bien, il est difficile de ne se pas jeter hors du sens commun, dès qu'on essaye, poëte ou non, de traduire des vers grecs en vers français, et avec la prétention de dire exactement ce qu'ils disent. Enfin, Ricard est à Dacier ce que Tallemant, suivant le satirique, était au vieil interprète. C'est Dacier qu'il a traduit, bien plus encore que Plutarque même : heureux s'il lui avait été constamment

fidèle, et s'il n'avait pas entrepris trop souvent de marcher seul et sans guide!

Telle est ma pensée et sur les mérites et sur les défauts de mes devanciers. Je l'ai dite tout entière, librement et sans détour, parce qu'il y avait, à mon avis, dans les opinions courantes, quelques préjugés à combattre, quelques erreurs à rectifier. Quoi qu'il en soit, il m'a paru qu'une traduction nouvelle du grand ouvrage historique de Plutarque pouvait n'être pas de trop, même après quatre autres, et surtout après celle que le vulgaire estime le plus aujourd'hui. Mon travail n'a, du reste, nulle prétention scientifique. Mon dessein n'était pas d'inventer Plutarque, mais de le reproduire. Mes découvertes, si j'en ai fait, ne valent pas la peine d'être notées. Dacier, je le répète, avait retourné à fond, et dans tous les sens, le texte de Plutarque. Je me suis trouvé, en face de mon auteur, à peu près dans la position d'un humaniste faisant, comme nous disons, son Tite-Live ou son Suétone. C'est sur la traduction proprement dite qu'a porté principalement, presque uniquement, tout mon effort. Je n'ai rien négligé pour retracer aux yeux, autant qu'il était en moi, une image complète et fidèle, et qui pût, non point tenir lieu de l'original, mais le rappeler suffisamment à ceux qui le connaissent, et donner à ceux qui ne l'ont point vu une idée vraie de son port et de sa physionomie. Puissent ceux qui voudront bien me lire, ne pas juger que j'aie perdu mon temps; et puissé-je avoir restitué à Plutarque quelque chose de ce lustre et de ces charmes dont les successeurs d'Amyot avaient dépouillé, comme à plaisir, le noble vieillard de Chéronée!

Paris, 15 mai 1843.

ALEXIS PIERRON.

PLUTARQUE.

PARALLÈLES, OU VIES COMPARÉES.

THÉSÉE.

(On peut placer l'époque où vécut Thésée entre les années 1249 et 1199 avant J.-C.)

Quand les historiens décrivent la terre, mon cher Sossius Sénécion[1], ils suppriment, aux extrémités de leurs cartes, les contrées sur lesquelles ils n'ont pas de renseignements précis; et des notes à la marge expliquent leurs raisons : « Au delà de ces limites, sables arides, pleins de bêtes féroces; » ou bien : « Marais couverts de ténèbres; » ou bien encore : « Frimas de la Scythie; » ou bien enfin : « Mer prise par les glaces. » Moi aussi, en composant ces *Vies comparées*, je pourrais, à leur exemple, après avoir parcouru les temps où la vraisemblance est permise au discours, et où le récit historique s'appuie sur des faits certains, dire des âges qui ont précédé : « Au delà de ces limites, c'est le pays des prodiges et des tragédies, habité par les poëtes et les mythologues; nulle vraisemblance, nulle authenticité. »

[1] Les Latins écrivaient son nom Sosius. C'était un des premiers personnages de Rome, au temps de Néron et de Trajan. Plutarque lui a aussi dédié quelques-uns de ses ouvrages de morale.

Toutefois, ayant publié les *Vies* de Lycurgue le législateur et du roi Numa, j'ai cru avoir quelque raison de remonter jusqu'à Romulus, puisque je venais de faire l'histoire presque d'un contemporain. Or, en considérant, comme dit Eschyle :

> Contre un tel guerrier qui pourrait lutter ;
> Qui j'opposerais à cet homme ; qui suffirait à l'œuvre [1] ?

il m'a paru que le fondateur de la belle et renommée ville d'Athènes devait être mis en lutte et en parallèle avec le père de l'invincible et glorieuse Rome. J'émonderai, je l'espère, ce que cette vie a de fabuleux ; j'y mettrai le vrai en lumière ; j'y répandrai la couleur de l'histoire ; mais, s'il arrive quelquefois que le récit se refuse obstinément à devenir croyable, et que le caractère de la vraisemblance y fasse défaut, alors j'aurai recours à l'indulgence des lecteurs, et je les prierai d'accueillir sans trop de sévérité ces antiques traditions.

Donc Thésée et Romulus m'ont semblé avoir entre eux plus d'un trait de ressemblance. Tous deux, nés secrètement d'une union clandestine, ils ont passé pour les enfants des dieux.

> Vaillants tous les deux, chacun de nous le sait [2],

à la force ils ont joint la sagesse. Des deux cités les plus illustres du monde, Rome et Athènes, Romulus a bâti l'une, et Thésée a constitué en corps les habitants de l'autre [3]. Tous deux ils ont enlevé des femmes ; et, pas plus l'un que l'autre, ils n'ont été exempts de calamités privées, de dissensions domestiques ; même ils ont fini, l'un comme l'autre, par s'attirer la haine de leurs concitoyens, si toutefois les traditions mêmes qui semblent le

[1] C'est un centon formé de quelques portions de vers, prises çà et là dans les *Sept contre Thèbes*.

[2] Homère, *Iliade*, chant VIII, vers 281.

[3] Le premier fondateur d'Athènes avait été Cécrops.

moins fabuleuses peuvent servir à fonder quelque certitude.

Thésée, par son père, remontait à Érechthée et aux premiers autochthones. Du côté de sa mère, il était Pélopide. Pélops avait été le plus puissant des rois du Péloponnèse, moins encore par ses richesses que par le nombre de ses enfants. Il maria plusieurs de ses filles aux hommes les plus considérables du pays, et il dissémina la plupart de ses fils dans les gouvernements des villes. Pitthéus, l'un d'eux, aïeul maternel de Thésée, fonda la petite ville de Trézène[1]. Il acquit le renom d'homme sensé et sage entre tous. La sagesse alors en estime consistait, je crois, en sentences morales du genre de celles qui ont fait la célébrité du poëme d'Hésiode sur les travaux et les jours. C'est là que se trouve la maxime suivante, qu'on dit être de Pitthéus[2] :

Paye à leur valeur les services de ton ami.

Le philosophe Aristote lui-même la lui attribue; et Euripide, en appelant Hippolyte le disciple du saint Pitthéus[3], nous montre quelle réputation Pitthéus s'était acquise.

Égée[4] n'avait point d'enfants, et il désirait d'en avoir; et la Pythie lui avait, dit-on, rendu cet oracle si connu, qui lui défendait d'avoir commerce avec aucune femme avant son retour à Athènes. Mais le sens des paroles lui sembla manquer un peu de clarté ; et, comme il passait par Trézène, il fit part à Pitthéus de l'ordre du dieu, qui était ainsi conçu .

Ne délie pas le pied qui sort de l'outre, ô puissant dominateur des peuples,
Avant d'être rentré dans Athènes.

[1] Ville de l'Argolide, dans le Péloponnèse.
[2] *Œuvres et Jours,* vers 370.
[3] Au vers 11 de la tragédie d'*Hippolyte.*
[4] Égée était roi d'Athènes

Pitthéus, évidemment, l'interpréta à sa manière; car il fit tant, soit persuasion, soit adresse, qu'Éthra eut commerce avec Égée. Celui-ci apprit ensuite que c'était la fille de Pitthéus; et, se doutant bien qu'elle était grosse, il laissa, à son départ, une épée et des brodequins, qu'il cacha sous une grande pierre, assez creuse pour contenir ce dépôt. Il ne communiqua son secret qu'à Éthra seule; et il lui recommanda, si elle accouchait d'un fils, et que, parvenu à l'âge viril, il fût assez fort pour lever la pierre et prendre ce que son père aurait laissé, de le lui envoyer, muni de ces signes de reconnaissance, sans que personne s'en doutât, et avec le plus grand secret possible; car il redoutait fort les embûches des Pallantides (c'étaient les cinquante fils de Pallas[1]), qui le méprisaient parce qu'il n'avait point d'enfants.

Il partit; et Éthra mit au monde un fils. L'enfant, selon les uns, fut nommé immédiatement Thésée, à cause des signes de reconnaissance déposés par son père; mais, suivant d'autres, il ne reçut ce nom qu'à Athènes, après qu'Égée l'eut reconnu pour son fils[2]. Son éducation fut dirigée, chez Pitthéus, par un gouverneur nommé Connidas, auquel les Athéniens sacrifient encore aujourd'hui un bélier, la veille des fêtes théséennes : marque honorable de souvenir, plus justement méritée que les honneurs qu'ils rendent à Silanion et à Parrhasius, le sculpteur et le peintre des images de Thésée[3].

C'était encore alors l'usage des jeunes gens d'aller à Delphes, au sortir de l'enfance, pour y consacrer à Apollon les prémices de leur chevelure. Thésée s'y rendit; et

[1] Pallas était frère d'Égée; et ses fils, qui se regardaient comme les héritiers naturels du trône d'Athènes, attendaient impatiemment la mort de leur oncle.

[2] Le mot τίθημι, θήσω, signifie *déposer,* et τιθέναι υἱόν, *reconnaître pour son fils.*

[3] Le portrait de Thésée, par Parrhasius, était au Capitole du temps de Pline. Parrhasius florissait vers l'an 400 avant J.-C. Silanion, statuaire en bronze, était contemporain d'Alexandre.

le lieu où il fit cette cérémonie s'appelle encore aujourd'hui, de son nom, Théséa. Mais il ne se tondit que le devant de la tête, comme dit Homère que faisaient les Abantes[1]; et c'est de là que cette façon de se couper les cheveux fut nommée théséide. Les Abantes adoptèrent les premiers cet usage; et ils ne l'avaient emprunté ni aux Arabes, comme l'ont cru quelques auteurs, ni aux Mysiens. Les Abantes étaient des peuples très-belliqueux, qui serraient de près l'ennemi dans la bataille, et qui excellaient dans les combats corps à corps, comme Archiloque[2] le témoigne en ces vers :

Il n'y a, chez eux, ni cette multitude d'archers, ni ces nombreux soldats
Armés de frondes, alors que Mars engage la bataille
Dans la plaine : c'est l'épée à la main qu'ils iront dans la mêlée cruelle;
Car tel est le combat où excellent
Les belliqueux maîtres de l'Eubée.

Aussi se tondaient-ils, pour que leur chevelure n'offrît point de prise aux mains des ennemis. Ce fut, dit-on, pour un semblable motif qu'Alexandre de Macédoine commanda à ses généraux de faire raser la barbe des Macédoniens. C'est par là, en effet, qu'on peut le plus aisément saisir un homme dans le combat.

Pendant longtemps Éthra cacha avec soin la véritable origine de Thésée; et Pitthéus faisait courir le bruit qu'il était fils de Neptune. Neptune est en grande vénération chez les Trézéniens : ils regardent ce dieu comme le protecteur de leur ville; c'est à lui qu'ils consacrent les prémices de leurs fruits, et ils ont un trident pour la marque de leur monnaie. Mais, lorsque Thésée, parvenu

[1] Peuples de l'île d'Eubée, originaires de la Thrace. Homère les appell *chevelus par derrière.*

[2] Poëte grec né à Paros, vers l'an 700 avant J.-C., et inventeur du vers iambique.

à l'adolescence, eut montré qu'à la force du corps, au courage et à la grandeur d'âme, il joignait la sagesse et le bon sens, Éthra le mena au lieu où était la pierre, lui découvrit le secret de sa naissance, lui dit de retirer les signes de reconnaissance laissés par son père, et lui conseilla de s'embarquer pour Athènes. Thésée souleva facilement la pierre; mais il refusa de s'en aller par mer, bien que cette route fût la plus sûre, et malgré les instances de son aïeul et de sa mère; car il était dangereux de se rendre par terre à Athènes : le chemin était infesté, d'un bout à l'autre, par des voleurs et des brigands. Ce siècle avait produit des hommes d'une adresse, d'une agilité, d'une force de corps incomparable, puis-je dire, et invincible; mais, au lieu d'employer ces qualités naturelles à quelque fin honnête et utile, ils faisaient leurs délices de l'outrage et de l'impudence; et tout le fruit qu'ils tiraient de leur supériorité, c'était l'assouvissement de leur cruauté et de leur rage, l'asservissement, l'oppression, la destruction de ceux qui tombaient sous leurs mains. Persuadés que la plupart des hommes ne louent la pudeur, l'égalité, la justice et l'humanité, que parce qu'ils n'ont pas la hardiesse de commettre des injustices, ou parce qu'ils craignent d'en éprouver, ils croyaient que toutes ces vertus n'étaient pas faites pour ceux qui peuvent avoir sur les autres un avantage décidé. Hercule, en courant par le monde, avait exterminé une partie de ces brigands; les autres, saisis d'épouvante à son approche, s'enfuyaient devant lui, et ils n'osaient plus paraître : aussi méprisait-on ces scélérats humiliés. Mais, quand Hercule eut eu le malheur de tuer Iphitus, il se retira en Lydie, et il y demeura pendant longtemps esclave d'Omphale : c'était l'expiation qu'il s'était lui-même imposée pour son crime. La Lydie jouit alors d'une paix profonde et d'une pleine sécurité ; mais, dans les contrées de la Grèce, on vit les brigandages renaître et déborder de tous côtés, dès qu'il n'y eut plus per-

sonne pour les réprimer, et pour s'opposer à ces violences. C'était donc risquer sa vie que de voyager par terre du Péloponnèse à Athènes; et Pitthéus, pour persuader à Thésée de partir par mer, lui dépeignait chacun de ces brigands, et lui racontait les traitements cruels qu'ils faisaient souffrir aux étrangers.

Mais depuis longtemps le cœur de Thésée s'était secrètement enflammé, ce semble, à la pensée de l'héroïque renom d'Hercule : Hercule avait toute son admiration; il écoutait avec le plus vif intérêt ceux qui lui parlaient d'Hercule, et qui lui décrivaient sa personne, surtout ceux qui l'avaient vu et entendu, et qui avaient été les témoins de ses hauts faits. On voyait alors sensiblement en lui ces vives impressions que Thémistocle éprouva, bien des années plus tard, et qui lui faisaient dire que le trophée de Miltiade l'empêchait de dormir. De même Thésée, plein d'enthousiasme pour le courage d'Hercule, rêvait la nuit à ses exploits, et, pendant le jour, se sentait transporté d'émulation et piqué d'un vif désir d'en faire autant. D'ailleurs Hercule et lui étaient parents; ils étaient enfants de deux cousines-germaines : Éthra était fille de Pitthéus; Alcmène avait pour mère Lysidice, et Lysidice était sœur de Pitthéus, étant née comme lui d'Hippodamie et de Pélops. C'eût donc été, selon lui, un déshonneur insupportable, si, pendant qu'Hercule courait partout après les brigands, pour en purger la terre et les mers, lui, au contraire, il eût évité les combats qui se présentaient sur son chemin; s'il eût fait rougir, par cette fuite à travers les mers, le dieu que l'opinion publique lui attribuait pour père; s'il eût porté à son père véritable, pour uniques signes de sa naissance, des brodequins, une épée que le sang n'aurait point encore rougie, et non pas des hauts faits et des exploits qui fissent resplendir sur-le-champ les marques de sa noblesse.

Il partit donc, avec l'intention et la résolution bien

arrêtées de n'attaquer personne, mais de repousser vigoureusement toute violence.

Et d'abord, comme il traversait le territoire d'Épidaure, un brigand nommé Périphétès, armé ordinairement d'une massue, et qu'on surnommait pour cela Corynète [1], l'arrêta, et voulut l'empêcher de passer. Thésée le combattit et le tua; et, charmé de la massue, il la prit et s'en arma, et il la porta toujours depuis, comme Hercule portait la peau du lion : la dépouille du lion montrait à tous les yeux quel énorme monstre Hercule avait tué; et Thésée faisait voir qu'il avait pu conquérir la massue, mais qu'entre ses mains elle serait invincible.

Dans l'isthme de Corinthe, il fit périr Sinnis, le ployeur de pins, par le même supplice que Sinnis avait infligé à tant d'autres [2]; non pas que ce fût, chez Thésée, parti pris ou habitude de cruauté : il voulait seulement prouver que la vertu est supérieure à l'art même le plus exercé. Sinnis avait une belle et grande fille, nommée Périgune. Voyant son père mort, elle avait pris la fuite; et Thésée la cherchait de tous côtés, dans un bois épais, rempli d'épines et d'asperges sauvages, où elle s'était jetée. Avec une véritable simplicité d'enfant, elle leur adressait des prières, comme si ces plantes l'eussent comprise : elle leur promettait avec serment, si elles lui sauvaient la vie et la dérobaient à la vue de Thésée, de ne jamais les couper ni les brûler. Cependant Thésée l'appelait à haute voix, et il lui donnait sa parole qu'il la traiterait bien, et qu'il ne lui ferait aucun mal. Rassurée par ses promesses, elle sortit du bois, et elle vint le trouver. Thésée, de son commerce avec elle, eut un fils, Mélanippus; mais, dans la suite, elle s'unit à Déionée, fils d'Eurytus d'Œchalie, à qui Thésée la céda. De Ménalippus naquit Ioxus, qui alla, avec Ornithus, s'établir dans

[1] Le mot κορύνη, signifie *massue*.

[2] Sinnis, dit-on, ployait deux pins, attachait à chacun un des bras de la victime, et lâchait en même temps les deux arbres.

la Carie [1]. De là l'usage conservé par les Ioxides, hommes et femmes, de ne point brûler les asperges sauvages ni les épines : ils les honorent, et leur rendent une sorte de culte.

Il y avait, à Crommyon, une laie nommée Phéa [2], animal dangereux et plein de courage, et dont il n'était pas aisé de venir à bout. Thésée, pour ne point paraître agir uniquement par nécessité, l'attendit et la tua, alors qu'il pouvait continuer son chemin. Il croyait, d'ailleurs, qu'un homme de cœur ne doit combattre les hommes que pour repousser les attaques des méchants, mais qu'il doit provoquer les animaux courageux, et s'exposer contre eux à tous les dangers. Quelques-uns disent aussi que Phéa était une femme meurtrière et débauchée, qui habitait à Crommyon ; qu'on lui avait donné le surnom de laie, à cause de ses mœurs et de son genre de vie, et qu'ensuite elle périt sous les coups de Thésée.

Sur les confins de Mégare, Thésée donna la mort à Sciron, en le précipitant du haut d'un rocher dans la mer. Suivant l'opinion la plus reçue, Sciron était un brigand qui pillait les étrangers; selon d'autres, cet homme impudent et superbe leur présentait ses pieds, et il les forçait de les lui laver; puis, pendant l'opération, il les précipitait d'un coup de talon dans la mer. Les écrivains de Mégare combattent cette tradition, et, faisant la guerre, selon l'expression de Simonide [3], à la longue autorité des temps, ils disent que Sciron ne fut ni un brigand ni un scélérat, mais, au contraire, le destructeur des méchants, le protecteur et l'ami des hommes justes et vertueux. Éacus, ajoutent-ils, passe pour l'homme le plus saint de la Grèce ; Cychrée de Salamine reçoit à Athènes les hon-

[1] On ignore s'ils y avaient fondé une ville, ou si le nom d'Ioxides était celui simplement d'une peuplade qui prétendait descendre d'eux.

[2] Ce nom signifie *noirâtre*.

[3] Poëte et philosophe, né à Iulis, dans l'île de Céos, contemporain d'Eschyle et de Pindare.

neurs divins; la vertu de Pélée et de Télamon n'est ignorée de personne. Or, Sciron fut gendre de Cychrée, beau-père d'Éacus, et grand-père de Pélée et de Télamon, nés l'un et l'autre d'Endéis, fille de Sciron et de Chariclo. Or, il n'est pas vraisemblable que les personnages les plus vertueux se soient alliés au plus méchant des hommes; qu'ils aient voulu lui donner et recevoir de lui ce que les hommes ont de plus cher et de plus précieux. Ces mêmes auteurs disent encore que Thésée ne tua pas Sciron durant son premier voyage à Athènes, mais longtemps après, lorsqu'il s'empara d'Éleusis, occupée alors par les Mégariens, et en chassa Dioclès, qui y commandait. Tels sont les récits contradictoires sur le fait en question.

Arrivé à Éleusis, Thésée vainquit à la lutte Cercyon d'Arcadie, et le tua. Passant de là à Érinnéus, qui en est peu éloigné, il fit mourir Damaste, qu'on appelait aussi Procruste, en l'allongeant à la mesure de son lit, comme il allongeait lui-même ses hôtes. En cela Thésée imitait Hercule, qui infligeait à ses agresseurs le même supplice qu'ils lui avaient destiné. C'est ainsi qu'Hercule avait sacrifié Busiris, étouffé Antée à la lutte, tué Cycnus en combat singulier, et brisé la tête à Termérus, d'où est venue l'expression *mal termérien*[1] : Termérus, à ce qu'il paraît, cassait la tête aux passants, en les heurtant de la sienne. De même Thésée, pour punir les méchants, employait contre eux le genre de violence dont ils usaient eux-mêmes, et il les condamnait avec justice au même supplice qu'ils faisaient injustement souffrir aux autres.

Parvenu, dans sa route, jusqu'aux bords du Céphise, il rencontra des hommes de la famille des Phytalides, qui lui adressèrent les premiers le salut. Il les pria de le purifier : ils le firent avec les cérémonies d'usage; et, après le sacrifice propitiatoire, ils le reçurent à leur

[1] Cette expression s'employait proverbialement, surtout au pluriel, pour signifier des maux intolérables.

foyer. C'était la seule fois qu'on lui eût encore fait bon accueil durant son voyage.

Il arriva, dit-on, à Athènes, le huitième jour du mois Cronius, appelé aujourd'hui Hécatombéon [1]. Il y trouva les affaires publiques bouleversées par les dissensions civiles, et les affaires même d'Égée et toute sa maison dans le désordre. Médée, exilée de Corinthe, vivait avec le roi, à qui elle avait promis de lui faire avoir des enfants, par la vertu de certains remèdes. Elle eut bien vite pénétré les desseins de Thésée, et elle voulut le prévenir, avant qu'Égée eût le temps de le reconnaître. Elle persuada au vieillard, affaibli par l'âge, et que remplissaient toutes sortes de craintes au sujet de la sédition, d'inviter Thésée au festin des hôtes, et de l'empoisonner. Thésée vint au repas, avec le projet de ne pas dire lui-même le premier qui il était. Il voulait que la reconnaissance vînt d'abord de son père; et, afin de lui en donner l'occasion, il lui laissa voir l'épée [2], en tirant son couteau pour couper les viandes qu'on avait servies. Égée la reconnaît à l'instant, et renverse la coupe où était le poison. Il interroge Thésée; et, sur ses réponses, il le salue son fils; puis il le reconnaît devant l'assemblée des citoyens, qui le reçurent avec joie, vu le renom de sa valeur. On dit que le poison, à la chute de la coupe, se répandit dans cet endroit du quartier Delphinien, qui est aujourd'hui enfermé de murailles [3] : c'est là qu'habitait Égée; et l'Hermès qui est à l'orient du temple [4] s'appelle, encore à présent, l'Hermès de la porte d'Égée.

[1] Partie de juillet et d'août.

[2] Le mot *épée* n'est pas dans le texte, mais il est nécessaire au sens, du moins en français. Thésée, en prenant son couteau, ou, si l'on veut, son poignard, rejette son manteau en arrière, et montre, par conséquent, l'épée. Mais je dois dire que, suivant quelques-uns, l'epée et le couteau, ou le poignard, sont ici la même chose, et que Plutarque fait tirer à Thésée non pas un couteau, mais l'épée même qui lui venait de son père.

[3] On avait consacré la place désignée par la tradition.

[4] Ce temple, qui avait donné le nom au quartier, était consacré à Apollon Delphinien.

Les Pallantides avaient toujours espéré jusque-là de s'emparer de la royauté, si Égée mourait sans enfants; mais, quand Thésée eut été proclamé son héritier, ils ne purent souffrir qu'Égée, simple fils adoptif de Pandion, et qui ne tenait en rien à la famille des Érechthides, non content d'avoir régné lui-même, voulût faire régner après lui Thésée, qui n'était aussi qu'un étranger et un intrus. Ils se préparèrent donc à la guerre. Ils se partagent en deux bandes, afin de charger les ennemis de deux côtés différents. Les uns s'avançaient à découvert, le père en tête, du côté de Sphette [1]; les autres s'étaient mis en embuscade à Gargettus [2]. Il y avait, dans le parti, un héraut d'Agnuse [3], nommé Peuple [4], qui découvrit à Thésée le dessein des Pallantides. Thésée, sans perdre un instant, tombe sur la troupe qui était en embuscade, et la taille en pièces. Ceux qui suivaient Pallas se dispersèrent à cette nouvelle. Depuis ce temps-là, dit-on, ceux du dème de Pallène [5] ne contractent jamais mariage avec les Agnusiens; et, dans les annonces publiques, on ne crie point, chez eux, ces mots qui sont en usage dans les autres dèmes : « Écoutez, Peuple! » tant ils ont ce nom en horreur, à cause de la trahison du héraut.

Thésée, pour exercer son courage et gagner en même temps l'affection du peuple, alla combattre le taureau de Marathon, qui nuisait beaucoup aux habitants de la Tétrapole [6]. Il le prit vivant; et, après l'avoir promené en spectacle dans toute la ville, il le sacrifia à Apollon Delphinien. Ce qu'on raconte d'Hécalé, de l'hospitalité et du festin qu'elle donna à Thésée, ne paraît pas entièrement dépourvu de vérité; car les dèmes des environs se

1 Dème ou bourg de l'Attique.

2 Autre bourg de l'Attique.

3 C'est encore un bourg de l'Attique.

4 En grec Λεώς.

5 Ce dème tirait son nom de Pallas et des Pallantides.

6 C'est-à-dire des quatre villes de Zénoé, Marathon, Probalinthe et Tricorythe.

rassemblaient jadis, pour faire à Jupiter Hécaléen un sacrifice qu'on appelait hécalésien, où ils honoraient Hécalé, et lui donnaient le nom diminutif d'Hécalène, par imitation de ce qu'elle-même avait fait. Lorsqu'elle reçut Thésée, qui était encore fort jeune, elle l'avait embrassé, et elle lui avait donné, suivant l'usage des vieilles gens, de ces petits noms d'amitié. Elle avait voué un sacrifice à Jupiter, si Thésée revenait vainqueur du combat où il allait s'engager ; mais elle mourut avant son retour, et Thésée institua la solennité, en reconnaissance de l'hospitalité qu'il avait reçue. Tel est le récit de Philochorus [1].

Peu de temps après, des députés vinrent de Crète chercher pour la troisième fois le tribut. Androgée, fils de Minos, ayant été tué en trahison dans l'Attique, Minos avait fait aux Athéniens une guerre impitoyable. En même temps les dieux avaient frappé le pays de tous les fléaux : partout la stérilité et les maladies; enfin les rivières avaient tari. L'oracle d'Apollon annonça que la colère des dieux ne s'apaiserait, et qu'il n'y aurait de trêve à ces maux, qu'après qu'on aurait apaisé Minos, et fait la paix avec lui. On lui envoya donc des hérauts, pour le supplier d'accorder la paix. Il y consentit, à condition que, pendant neuf ans, les Athéniens lui payeraient un tribut de sept jeunes garçons et d'autant de jeunes filles. Voilà sur quoi la plupart des écrivains sont d'accord. S'il faut en croire le récit le plus tragique, ces enfants, transportés en Crète, étaient dévorés par le Minotaure, dans le Labyrinthe, ou bien ils mouraient égarés dans ce palais, faisant de vains efforts pour en trouver l'issue. Quant au Minotaure, c'était, suivant le mot d'Euripide,

Un corps double, un être monstrueux ;

[1] Historien athénien de la fin du troisième siècle avant J.-C.

et encore :

Le mélange de deux natures, le taureau et l'homme[1].

Mais, suivant Philochorus, les Crétois ne conviennent pas de ce fait. Ils disent que le Labyrinthe était une prison, où l'on n'avait d'autre mal que de ne pouvoir s'enfuir, quand on y était enfermé. Minos, ajoutent-ils, avait institué, en l'honneur de son fils, des combats gymniques, où les vainqueurs recevaient pour prix ces enfants, qui restaient, jusqu'à cet instant, détenus dans le Labyrinthe. Aux premiers jeux, le vainqueur avait été un des principaux favoris du roi, un général d'armée nommé Taurus, homme de mœurs dures et farouches, et qui avait traité les enfants des Athéniens avec insolence et cruauté. Aristote, dans sa *République des Bottiéiens*[2], ne croit pas non plus que ces enfants fussent mis à mort par Minos, mais qu'ils vieillissaient en Crète, asservis à des travaux mercenaires. Et il advint que les Crétois, pour acquitter un ancien vœu, envoyèrent un jour à Delphes leurs premiers-nés : les descendants des prisonniers athéniens se joignirent à cette troupe, et tous quittèrent ensemble le pays. Mais, n'ayant pas trouvé à Delphes les moyens de subsister, ils passèrent d'abord en Italie, et ils s'établirent près du promontoire Iapygien[3]; puis, retournant sur leurs pas, ils se transportèrent dans la Thrace, et ils prirent le nom de Bottiéiens. C'est pour cela que les filles des Bottiéiens, dans un de leurs sacrifices, terminent les chants par ces mots : « Allons à Athènes! »

On voit, au reste, combien il est dangereux de s'attirer la haine d'une ville qui sait parler, et qui cultive les arts. Minos a toujours été décrié et couvert d'outrages, sur les théâtres d'Athènes. Rien ne lui a servi d'avoir été appelé,

[1] Ces deux vers sont tirés d'une pièce d'Euripide qui n'existe plus.

[2] Aristote avait décrit les gouvernements de cinquante-huit républiques, ouvrage aujourd'hui perdu, et dont il ne reste que des fragments.

[3] Ce promontoire était celui qui forme l'extrémité orientale de l'Italie.

par Hésiode, le plus grand des rois, et, par Homère, le familier de Jupiter. Les poëtes tragiques ont prévalu ; et, du haut du logéum[1] et de la scène, ils ont fait pleuvoir sur lui l'opprobre, et ils l'ont fait passer pour un homme dur et violent ; et pourtant Minos est, à les entendre, le roi et le législateur des enfers, tandis que Rhadamanthe n'y est que l'exécuteur des arrêts portés par Minos.

Le temps de payer le troisième tribut arriva ; et il s'agissait de faire prononcer le sort sur ceux des pères de famille qui avaient de jeunes enfants. Ce fut une nouvelle occasion, pour Égée, de se voir assailli par les plaintes et les murmures des citoyens. Il était seul, disait-on, la cause de tout le mal, et seul il n'avait aucune part à la punition ; il faisait passer sa royauté à un étranger, à un bâtard, et il ne s'inquiétait nullement de les voir privés de leurs fils légitimes, de tous leurs enfants. Ces doléances perçaient le cœur de Thésée : il se décida donc à partager lui-même la fortune des autres citoyens ; et, dans ce dessein, il s'offrit volontairement pour aller en Crète, sans tirer au sort. Les Athéniens admirèrent sa grandeur d'âme, et ce dévouement conquit leur affection. Égée employa d'abord les prières et les plus vives instances pour dissuader son fils ; mais il finit par céder à son inflexibilité, et il tira au sort les autres enfants. Cependant, s'il faut en croire Hellanicus[2], ce n'était point le sort qui désignait les jeunes garçons et les jeunes filles qu'envoyait la ville : c'était Minos lui-même qui les venait choisir ; et, cette fois, il prit Thésée le premier de tous. Les conventions établies étaient : que les Athéniens fourniraient le vaisseau de transport ; que les enfants que Minos embarquerait avec

[1] Ce mot, qui signifie *parloir*, désigne la plate-forme de la scène, ou, si l'on veut, le plancher du théâtre.

[2] Historien né à Lesbos en 495 avant J.-C., et dont il ne reste que des fragments.

lui pour le voyage n'auraient aucune arme offensive, et qu'à la mort du Minotaure, le tribut cesserait.

Avant ce jour, il n'y avait jamais eu aucun espoir de salut pour ces enfants : aussi le vaisseau partait-il avec une voile noire, pour montrer qu'ils allaient à une mort certaine ; mais alors, Thésée rassurant son père, et le remplissant de confiance par la promesse de dompter le Minotaure, Égée donna au pilote une seconde voile, qui était blanche, avec ordre de la mettre au retour, si son fils était sauvé ; sinon, de revenir avec la voile noire, et de signaler ainsi la catastrophe. Simonide, toutefois, dit que la voile qu'Égée donna au pilote était non pas blanche, mais *teinte dans la liquide fleur de l'yeuse aux verts rameaux* [1], et qu'elle devait être un signe qu'ils avaient échappé à la mort. Le vaisseau avait pour pilote Amarsyadas Pheréclus, suivant le récit de Simonide ; mais Philochorus prétend que Thésée reçut de Scirus de Salamine un pilote nommé Nausithoüs, avec un matelot de proue, qui s'appelait Phéax ; car les Athéniens ne s'appliquaient point encore à la marine. Le motif de ce présent, c'est qu'au nombre des enfants se trouvait Ménesthès, fils de la fille de Scirus. On a pour preuve du fait les monuments que Thésée fit élever en l'honneur de Nausithoüs et de Phéax, à Phalère, près du temple de Scirus ; et c'est pour eux, selon Philochorus, qu'on célèbre la fête des Cybernésies [2].

Quand le sort eut décidé, Thésée prit les enfants dont les noms étaient sortis, et il alla du Prytanée au temple Delphinien, où il offrit pour eux à Apollon le rameau du suppliant : c'était une branche de l'olivier sacré, enveloppée de bandelettes de laine blanche. Quand il eut fait sa prière, il descendit vers la mer. C'était le sixième jour du mois Munychion [3], jour où l'on envoie encore

[1] C'est la teinture écarlate appelée kermès.
[2] Κυβερνήσια signifie *fête des pilotes*.
[3] Partie d'avril et de mai.

aujourd'hui les jeunes filles au temple Delphinien, pour adresser les supplications au dieu. On prétend qu'à Delphes le dieu lui ordonna de prendre Vénus pour guide, et de l'invoquer comme la compagne du voyage. On ajoute que, pendant qu'il lui sacrifiait sur le bord de la mer, la chèvre fut tout à coup changée en bouc. De là le surnom d'Épitragie[1], que porte la déesse.

Plusieurs historiens racontent, et plusieurs poëtes chantent qu'après qu'il eut abordé en Crète, Ariadne s'éprit pour lui d'amour, lui donna un peloton de fil, et lui enseigna le moyen de se tirer des détours du Labyrinthe; qu'il tua le Minotaure, et qu'il se rembarqua, emmenant avec lui Ariadne et les jeunes enfants. Phérécyde[2] écrit que Thésée, avant de partir, coupa les fonds des vaisseaux crétois, et les mit ainsi hors d'état de le poursuivre. Taurus, général de Minos, fut tué, suivant Démon[3], pendant le combat naval qu'il livra à Thésée, dans le port même, pour l'empêcher de mettre à la voile. Mais Philochorus raconte que, Minos ayant annoncé des jeux en l'honneur de son fils, ce fut avec une chagrine jalousie qu'on songea à la victoire qu'allait remporter Taurus sur tous les concurrents. Son caractère avait rendu sa puissance odieuse aux Crétois; et d'ailleurs, on l'accusait d'un commerce criminel avec Pasiphaé[4]. Aussi, quand Thésée demanda la permission de le combattre, Minos la lui accorda-t-il volontiers; et, comme c'est l'usage, en Crète, que les femmes assistent aux spectacles, Ariadne, présente au combat, fut frappée de la beauté du jeune Athénien, et saisie d'admiration pour

[1] Τράγος, signifie *un bouc*.

[2] Historien né dans l'île de Léros, une des Sporades, contemporain d'Hellanicus, et dont nous avons aussi des fragments. Il ne faut pas le confondre avec le philosophe Phérécyde de Scyros.

[1] Écrivain inconnu. C'est peut-être le Damon de Cyrène dont parlent Diogène de Laërte et Athénée, qui avait fait un traité sur les philosophes et un autre sur Byzance, et dont l'époque est incertaine.

[4] Pasiphaé était la femme de Minos.

le vaillant lutteur qui avait défait tous ses rivaux. Minos lui-même fut ravi, surtout quand il eut vu Taurus vaincu, et livré à la risée publique : il rendit donc à Thésée les jeunes enfants, et il déchargea la ville d'Athènes du tribut qu'elle payait.

Clidémus[1] prend son récit de haut, mais tout différemment des autres, et avec de longs détails. Il y avait, dit-il, un traité entre tous les peuples de la Grèce, qui défendait de mettre en mer, pour une destination quelconque, aucun vaisseau monté de plus de cinq hommes : on n'exceptait que le seul Jason, qui commandait le navire Argo, et qui courait la mer pour la purger des pirates. Dédale s'étant enfui de Crète à Athènes sur une barque, Minos, contre les dispositions du traité, le poursuivit avec de longs vaisseaux, et fut jeté par la tempête sur les côtes de la Sicile, où il mourut. Deucalion, fils de Minos, irrité contre les Athéniens, les envoya sommer de lui livrer Dédale, avec menace, s'ils refusaient, de faire mourir les enfants que Minos avait reçus pour otages. Thésée lui fit une réponse polie, s'excusant sur ce que Dédale était son cousin, et qu'il appartenait à sa famille, à titre de fils de Mérope, fille d'Érechthée. Cependant il fit construire une flotte nombreuse, partie dans l'Attique, à Thymœtades, endroit éloigné du chemin public, partie à Trézène, par l'entremise de Pitthéus ; car son dessein était de tenir l'armement secret. Quand tout fut préparé, il mit à la voile, ayant pour guides Dédale et les bannis de Crète. Personne n'eut le moindre soupçon ; et les Crétois prirent pour des vaisseaux amis la flotte qui arrivait. Thésée se saisit du port, débarque ses soldats, surprend la ville de Cnosse. Il livre, aux portes mêmes du Labyrinthe, un combat où périssent Deucalion et ses gardes. Ariadne était devenue, par sa

[1] Clidemus ou Clidamus est souvent cité chez les auteurs anciens, surtout chez Théophraste ; et il paraît qu'il y a eu plusieurs écrivains de ce nom, mais on ignore l'époque et le pays où ils ont vécu.

mort, maîtresse du royaume ; Thésée fit un traité avec elle : il reprit les jeunes Athéniens, et il unit d'amitié les Athéniens avec les Crétois, lesquels jurèrent de ne jamais recommencer la guerre.

Il y a encore, sur ces faits, et à propos d'Ariadne, une foule d'autres traditions, mais qui n'ont aucun caractère d'authenticité. Ainsi les uns disent qu'Ariadne, abandonnée par Thésée, se pendit de désespoir ; d'autres que, conduite par des matelots dans l'île de Naxos, elle y épousa Œnarus, prêtre de Bacchus, et que Thésée l'abandonna pour un nouvel amour.

Il était agité d'un violent amour pour Églé, fille de Panopéus.

Héréas de Mégare[1] dit que Pisistrate retrancha ce vers, d'entre ceux d'Hésiode, comme aussi, pour faire plaisir aux Athéniens, il ajouta celui-ci, dans l'évocation des morts par Homère :

Thésée et Pirithoüs, illustres enfants des dieux[2].

Suivant quelques autres, Ariadne eut de Thésée deux fils, Œnopion et Staphylus. C'est le sentiment d'Ion de Chios[3], qui dit, de sa patrie :

La ville que fonda Œnopion, fils de Thésée.

Ce qu'il y a de mieux avoué dans ces fables est, pour ainsi dire, dans la bouche de tout le monde. Toutefois Péon d'Amathonte[4] a publié, sur ce sujet, un récit qui diffère de tous les autres. Thésée, selon lui, ayant été jeté par la tempête sur les côtes de Cypre, et Ariadne, qui était grosse, se trouvant incommodée par la tour-

[1] Écrivain inconnu.
[2] *Odyssée,* chant XI, vers 630.
[3] Poëte tragique et élégiaque du temps de Périclès.
[4] J'ignore en quel siècle cet écrivain a vécu. C'était un chroniqueur qui avait recueilli des histoires d'amour.

mente, il la débarqua seule sur le rivage; puis, tandis qu'il travaillait à la sûreté de son navire, il se vit emporté par les vents en pleine mer. Les femmes du pays recueillirent Ariadne, et elles cherchèrent à adoucir le désespoir dont la remplissait son isolement. Elles lui remirent des lettres, qu'elles feignaient écrites par Thésée. Elles lui prodiguèrent leurs secours, dès qu'elle ressentit les douleurs de l'enfantement; et, comme elle mourut sans avoir pu accoucher, elles l'ensevelirent. Thésée revint; et, profondément affligé de cette mort, il laissa aux habitants du pays une somme d'argent, qu'il destina aux frais d'un sacrifice en l'honneur d'Ariadne. Il lui dédia aussi deux petites statues, l'une d'argent et l'autre de bronze. Dans le sacrifice qui se fait le deuxième jour du mois Gorpiéus[1], un jeune homme, couché sur un lit, imite et les cris et les mouvements d'une femme en travail. Les habitants d'Amathonte appellent le bois sacré où ils montrent le tombeau d'Ariadne, bois d'Ariadne-Vénus.

Quelques écrivains de Naxos suivent une tradition qui leur est particulière. Il y a eu, suivant eux, deux Minos et deux Ariadnes : l'une épousa Bacchus dans Naxos, et elle fut mère de Staphylus; l'autre, moins ancienne, fut enlevée par Thésée, qui l'abandonna. Elle vint à Naxos, et, avec elle, sa nourrice, nommée Corcyne, dont on y montre encore le tombeau. Cette Ariadne mourut dans l'île; et les honneurs qu'elle y reçoit sont tout différents de ceux qu'on rend à la première. Les fêtes qui se célèbrent en l'honneur de l'ancienne se passent dans les réjouissances et les jeux : les sacrifices qu'on fait à l'autre sont mêlés de deuil et de tristesse.

Thésée partit de Crète, et il alla débarquer à Délos. Là, après avoir fait un sacrifice à Apollon, et consacré la statue de Vénus, qu'il avait reçue d'Ariadne, il exécuta,

[1] Il répondait à peu près au mois de septembre.

avec les jeunes Athéniens, une danse dont les Déliens conservent encore, dit-on, l'usage : ce sont des pas cadencés, qui s'entrelacent dans tous les sens, à l'imitation des tours et des détours du Labyrinthe. Cette sorte de danse se nomme, à Délos, la Grue, suivant le rapport de Dicéarque[1]. Thésée la dansa autour du Cératon, autel composé de cornes[2] d'animaux, toutes du côté gauche. On dit aussi qu'il célébra des jeux à Délos, et que c'est lui qui, pour la première fois, donna aux vainqueurs une branche de palmier.

Quand on fut près de l'Attique, Thésée oublia, dans le transport de sa joie, et son pilote oublia comme lui, de mettre la voile qui devait être pour Égée le signe de l'heureux retour. Égée, au désespoir, se précipita du haut d'un rocher, et se tua. Cependant Thésée entre dans le port, et il s'acquitte des sacrifices qu'il avait voués aux dieux à Phalère, en partant ; puis il envoie un héraut à la ville, pour porter la nouvelle de son arrivée. Le héraut trouva, sur son chemin, grand nombre de gens qui pleuraient la mort du roi, et aussi beaucoup d'autres qui le reçurent, comme on peut croire, avec grand empressement et grande joie, et qui lui présentèrent des couronnes, pour l'heureuse nouvelle qu'il apportait. Il reçut les couronnes, et il en entoura son caducée. Revenu vers la mer avant que Thésée eût achevé les libations, il se tint au dehors du temple, afin de ne pas troubler le sacrifice. Les libations finies, il annonça la mort d'Égée. A cette nouvelle, tous se mettent à monter précipitamment à la ville, en gémissant et en poussant de grands cris. C'est pour cela, dit-on, qu'encore aujourd'hui, dans la fête des Oschophories[3], on couronne non pas le héraut, mais son caducée, et qu'après les libations,

[1] Dicéarque de Messène, disciple d'Aristote, auteur d'un grand nombre d'écrits fort estimés dans l'antiquité, et dont il reste quelques fragments.

[2] Κέρας signifie *une corne*.

[3] Voyez plus loin la description de cette fête.

l'assemblée s'écrie : « Éléleu ! Iou ! Iou ! » Le premier cri est celui de gens qui se hâtent et qui sont dans la joie ; le second marque l'étonnement et le trouble.

Thésée, après avoir enseveli son père, s'acquitta de son vœu envers Apollon, le 7 du mois Pyanepsion[1]; car c'est le jour qu'ils rentrèrent sains et saufs dans Athènes. L'usage de faire bouillir ce jour-là des légumes vient, dit-on, de ce que les jeunes gens firent cuire, dans une même marmite, tout ce qui leur restait de vivres, et les mangèrent ensemble. On porte aussi, dans ces fêtes, l'irésione, branche d'olivier entourée de laine[2], comme faisaient les suppliants d'alors. Elle est garnie des prémices de toutes sortes de fruits, en mémoire du temps où la stérilité cessa dans l'Attique ; et l'on chante les vers suivants :

Irésione, porte des figues, et des pains nourrissants,
Et du miel dans une cotyle[3], et l'olive bonne à cuire,
Et une coupe de vin pur, pour t'enivrer et t'endormir.

D'autres veulent pourtant que ces vers aient été faits parce que les Héraclides avaient été nourris de cette manière par les Athéniens. J'ai suivi la tradition la plus commune.

Le navire à trente rames sur lequel Thésée s'était embarqué avec les jeunes enfants, et qui le ramena heureusement à Athènes, fut conservé par les Athéniens jusqu'au temps de Démétrius de Phalère. Ils en ôtaient les pièces de bois, à mesure qu'elles vieillissaient, et ils les remplaçaient par des pièces neuves, solidement enchâssées. Aussi les philosophes, dans leurs disputes sur la nature des choses qui s'augmentent, citent-ils ce navire comme un exemple de doute, et soutiennent-ils, les

1 Partie d'octobre et de novembre.
2 Ces mots donnent le sens du mot *irésione*.
3 Mesure de capacité correspondant à peu près au quart d'un litre.

uns qu'il reste le même, les autres qu'il ne reste pas le même.

Ce fut aussi Thésée qui établit la fête des Oschophories. En effet, on dit qu'il n'avait pas emmené en Crète toutes les filles qui étaient tombées cette fois au sort. Il avait choisi deux jeunes gens de ses amis, aux traits délicats comme ceux des jeunes filles, mais dont le cœur était plein de courage et de résolution. Il leur fit prendre souvent des bains chauds, et il les fit longtemps vivre à l'ombre : ils se frottaient des huiles les plus propres à adoucir la peau, à rendre le teint frais, et ils se parfumaient les cheveux; et Thésée les accoutuma à imiter la voix, les gestes et la démarche des jeunes filles; il leur en donna les habits, et il changea si bien leurs manières, qu'il était impossible de soupçonner leur sexe. Ainsi déguisés, il les mêla parmi les jeunes filles, sans que personne se doutât de rien. A son retour, ils conduisirent, lui et ses deux amis, une procession publique, revêtus du même costume dont se couvrent aujourd'hui ceux qui portent, à cette fête, les rameaux chargés de fruits [1]. Ces rameaux, on les porte à l'honneur de Bacchus et d'Ariadne, en mémoire de ce que raconte la tradition, ou plutôt parce que Thésée et ses compagnons arrivèrent à Athènes pendant la récolte des fruits. Les femmes nommées Dipnophores, qui assistent au sacrifice et prennent part à tout ce qui s'y fait, représentent les mères des enfants tombés au sort, lesquelles, au moment de leur départ, leur apportèrent toutes sortes de provisions de bouche. Elles y débitent des fables, de même que ces mères avaient fait des contes à leurs enfants, pour les consoler et soutenir leur courage. C'est à l'historien Démon que nous devons aussi ces détails. On consacra une portion de terre, où l'on bâtit un temple

[1] Le nom de la fête vient de ce qu'on y portait de tels rameaux. Ὦσχος ou ὄσχος veut dire une jeune branche chargée de fruits, et particulièrement le pampre avec ses raisins.

à Thésée lui-même. Il ordonna que les familles qui avaient été soumises au tribut feraient les frais du sacrifice; et les Phytalides en eurent l'intendance. C'est ainsi que Thésée récompensa l'hospitalité qu'il avait reçue de cette famille.

Après la mort d'Égée, il conçut une grande et merveilleuse entreprise : il s'agissait de réunir en un seul corps de ville tous les habitants de l'Attique, et d'en former un seul peuple, dans une seule cité. Dispersés auparavant en plusieurs bourgs, il était difficile de les assembler pour délibérer sur les affaires publiques : souvent même ils étaient dans un mutuel désaccord, et ils se faisaient la guerre les uns aux autres. Thésée parcourut lui-même chaque dème et chaque famille, pour faire agréer son projet. Les simples citoyens et les pauvres l'adoptèrent sans balancer. Pour déterminer les puissants, il leur promit un gouvernement sans roi, où le peuple serait souverain : lui, Thésée, ne s'y réservait que le commandement militaire et la garde des lois; chaque citoyen, pour tout le reste, jouirait des mêmes droits que lui-même. Il en persuada quelques-uns : les autres, craignant sa puissance, qui était déjà considérable, et aussi son audace, aimèrent mieux s'y prêter de bonne grâce que de s'y voir forcés. Il fit abattre, dans chaque bourg, les prytanées et les édifices où se tenaient les conseils, cassa les magistrats, bâtit pour tous un prytanée et une salle des délibérations dans le lieu où ils sont encore aujourd'hui, donna à la ville et à la citadelle le nom d'Athènes[1], et établit les Panathénées[2],

[1] Il est plus que douteux que le nom d'Athènes date seulement de Thésée. Les Athéniens, il est vrai, disaient ordinairement Asty, c'est-à-dire la ville par excellence; mais ils s'étaient mis de tout temps sous la protection de Pallas Athéné, et ils nommaient leur ville la ville de Pallas ou Athènes. Plutarque lui-même se sert du nom d'Athènes, pour désigner la capitale d'Égée. Thésée ne fit qu'étendre le nom primitif à la cité agrandie.

[2] C'est-à-dire la fête générale de Minerve, célébrée par tout le peuple athénien.

fête de tout le peuple athénien. Il institua aussi le sacrifice appelé Métœcie[1], pour le seizième jour du mois Hécatombéon[2], et qui se célèbre encore de notre temps. Il abdiqua ensuite la royauté, comme il l'avait promis, et il s'occupa de régler les affaires de l'État. Il commença par les dieux; et voici les destinées que l'oracle de Delphes, en réponse à ses questions, prédit à la ville :

> O Thésée, fils d'Égée et de la fille de Pitthéus,
> Mon père a décidé que bien des villes auraient leurs intérêts et leur sort enchaînés à votre ville.
> Ne va donc pas livrer ton cœur au ravage
> Des soucis : comme l'outre, malgré la tourmente, tu traverseras les mers.

Longtemps après, la Sibylle, à ce qu'on raconte, rendit le même oracle à la ville d'Athènes :

> Comme l'outre, tu te mouilles; mais tu ne saurais enfoncer.

Dans le dessein d'accroître encore davantage la population de la ville, il appelait à l'égalité des droits civiques tous ceux qui voulaient y habiter; et la proclamation : « Peuples, venez tous ! » est, dit-on, celle dont se servit jadis Thésée, quand il fit d'Athènes comme le rendez-vous de tous les peuples. Mais il ne permit point que cette multitude, qui accourait de toutes parts pêle-mêle, fût, pour la république, une cause de désordre et de confusion; et il institua trois classes différentes de citoyens : les nobles, les laboureurs, les artisans. Il donna à la noblesse les fonctions religieuses, les magistratures, la préparation des lois et l'interprétation des rites sacrés. Cette classe se trouva ainsi sur un pied d'égalité avec les deux autres : les nobles l'emportaient par les honneurs, les laboureurs par l'utilité de leur profession, et les

[1] C'est-à-dire la commémoration du changement de résidence.
[2] Mois correspondant en partie à juillet, en partie à août.

artisans par le nombre. Thésée est le premier, suivant Aristote, qui ait incliné vers le gouvernement de la multitude, et qui se soit démis de l'autorité royale. Homère semble lui-même témoigner du fait ; car, dans le dénombrement des navires, il donne aux seuls Athéniens le nom de peuple[1]. Thésée fit frapper une monnaie[2] qui portait l'empreinte d'un bœuf, soit à cause du taureau de Marathon, ou du général de Minos[3], soit pour inspirer aux citoyens le goût de l'agriculture. C'est cette monnaie qui a donné, dit-on, naissance à la locution : « Cela vaut cent bœufs ; cela vaut dix bœufs[4]. »

Il unit à l'Attique, par un lien solide, le territoire de Mégare, et il dressa dans l'isthme cette fameuse colonne, sur laquelle il grava deux vers trimètres[5], inscription qui déterminait les limites des deux pays. Il y avait, sur le côté oriental :

> Ce n'est pas ici le Péloponnèse, mais l'Ionie ;

et, sur le côté occidental :

> C'est ici le Péloponnèse, non l'Ionie.

Il fut le premier qui établit des jeux, à l'imitation d'Hercule. Hercule avait institué, en l'honneur de Jupiter, les jeux Olympiques : Thésée eut l'ambition de faire célébrer par la Grèce des jeux Isthmiques, en l'honneur de Neptune. Ceux qu'on avait établis au même endroit, pour Mélicerte, se célébraient la nuit, et ils avaient plutôt la forme d'une initiation à des mystères que d'un spectacle et d'une fête publique. Quelques-uns, toutefois,

[1] Il dit *le peuple d'Érechtée. Iliade*, chant II, vers 547.

[2] L'art de frapper la monnaie est postérieur de plusieurs siècles à l'époque de Thésée.

[3] Taurus, ou *le Taureau*, vaincu par lui.

[4] Cette locution vient plutôt de l'usage des échanges.

[5] Ceci est encore un anachronisme. Ces vers, à raison même de leur forme iambique, ne sauraient être de Thésée. Archiloque est l'inventeur de l'ïambe.

prétendent que les jeux Isthmiques furent consacrés à Sciron, et que ce fut, de la part de Thésée, l'expiation du meurtre d'un parent : Sciron était, selon eux, fils de Canéthus et d'Hénioché, fille de Pitthéus. D'autres disent Sinnis, et non pas Sciron : c'est pour Sinnis, et non pour l'autre, que Thésée aurait institué les jeux Isthmiques. Quoi qu'il en soit, il régla, avec les Corinthiens, que ceux d'Athènes qui viendraient pour y assister auraient droit, sur les premiers bancs, à autant de places qu'en pourrait couvrir, déployée, la voile du vaisseau de la Théorie [1] : c'est du moins ce qu'ont écrit Hellanicus et Andron d'Halicarnasse [2].

Thésée fit une course sur le Pont-Euxin. Ce fut, selon Philochorus et quelques autres, pour accompagner Hercule à son expédition contre les Amazones ; et Antiope fut le prix de sa valeur. Mais la plupart des écrivains, entre autres Phérécyde, Hellanicus et Hérodore [3], prétendent qu'il y alla après Hercule, avec sa flotte à lui, et qu'il fit l'Amazone prisonnière. Ce récit est le plus vraisemblable ; car, de tous ceux qui le suivirent dans son expédition, aucun autre que lui, au rapport de la tradition, ne prit captive une Amazone : Bion [4] dit même qu'il l'enleva par surprise. Les Amazones, à l'en croire, naturellement amies des hommes, loin de s'enfuir lorsque Thésée aborda sur leurs côtes, lui envoyèrent les présents d'hospitalité. Il engagea celle qui les lui avait apportés à entrer dans son vaisseau, et il mit aussitôt à la voile.

Un certain Ménécrate [5], qui a publié une histoire de Nicée en Bithynie, raconte que Thésée, lorsqu'il emme-

[1] C'est-à-dire du vaisseau qui aurait transporté les Athéniens députés à la fête.

[2] On ignore l'époque où Andron a vécu. Il avait composé un ouvrage intitulé *Épitomé des Parentés*.

[3] Il était de Pont, et il avait écrit une *Vie d'Hercule*.

[4] Auteur d'une *Histoire d'Éthiopie*. C'était un Cilicien de Soli.

[5] Cet écrivain n'est point connu d'ailleurs.

nait Antiope, fit quelque séjour dans ces parages. Il avait eu pour compagnons, dans son entreprise, trois jeunes Athéniens, trois frères, Eunéus, Thoas et Soloon [1]. Ce dernier s'éprit d'amour pour Antiope. Il ne s'en était ouvert à personne, hormis un seul de ses amis. Il finit pourtant par se déclarer à Antiope, qui rejeta bien loin ses propositions; mais d'ailleurs elle se conduisit avec beaucoup de prudence et de douceur, et elle ne se plaignit point à Thésée. Soloon, ayant perdu tout espoir, se précipita dans un fleuve, et s'y noya. Thésée apprit alors la cause de ce malheur, et la passion du jeune affligé. Sa douleur lui rappela un oracle de la Pythie, l'ordre qu'il avait reçu à Delphes de fonder une ville dans une terre étrangère, à l'endroit où il aurait éprouvé un vif chagrin, et d'y laisser pour gouverneurs quelques-uns de ses compagnons. Il bâtit donc une ville, qu'il appela Pythopolis, du nom du dieu [2]; et il donna au fleuve voisin le nom de Soloon, en l'honneur du jeune homme. Il laissa les deux frères de Soloon pour gouverner la ville et lui donner des lois, et, avec eux, Hermus, un des eupatrides [3] d'Athènes. C'est de là que les Pythopolites appellent un certain endroit de leur ville la maison d'Hermès : une contraction vicieuse, sur la seconde syllabe du mot, a fini par leur faire transporter cet honneur du héros à un dieu [4].

Tel fut le prétexte de la guerre des Amazones. Cette guerre ne fut, évidemment, ni chose légère ni affaire de femmes. En effet, auraient-elles campé dans Athènes même, et livré le combat en un lieu voisin du Pnyx et du Musée, si elles ne s'étaient auparavant rendues maîtresses du pays, et si elles ne fussent venues intrépidement

1 Au lieu de Soloon, d'autres lisent Soloïs.

2 Le dieu était Apollon Pythien.

3 Autrement dit *des nobles*.

4 Les génitifs grecs des noms d'Hermus et d'Hermès ne diffèrent que par l'accent : Ἕρμου, Ἑρμοῦ.

attaquer la ville? Du reste, qu'elles soient arrivées, comme l'a écrit Hellanicus, en traversant sur la glace le Bosphore Cimmérien, c'est chose difficile à croire. Mais leur campement presque au milieu d'Athènes est prouvé par les noms mêmes de plusieurs lieux de la ville, et par les tombeaux de ceux qui périrent dans le combat. Des deux côtés, l'hésitation fut longue, et la lenteur à engager l'action. Enfin, Thésée ayant, sur un oracle, sacrifié à la Peur, commença l'attaque. Le combat fut donné dans le mois Boédromion [1], le jour où les Athéniens célèbrent encore à présent les Boédromies. Clidémus entre dans tous les détails de cette rencontre : il écrit que l'aile gauche des Amazones s'étendait jusqu'au lieu appelé aujourd'hui Amazonium, et que l'aile droite s'allongeait, vers le Pnyx, jusqu'à Chyrsa. L'aile gauche fut chargée la première par les Athéniens, du côté du Musée. C'est ce que prouvent les tombeaux de ceux qui périrent dans le combat : on les voit encore sur la place qui mène à la porte nommée maintenant Piréique, près du temple du héros Chalcodon. Les Athéniens furent repoussés jusqu'au temple des Euménides [2], et ils reculèrent devant les Amazones ; mais leur aile gauche, qui occupait le Palladium, l'Ardette et le Lycée, chassa jusque dans son camp l'aile droite de l'armée ennemie, et en fit un grand carnage. Enfin, au quatrième mois, les deux partis conclurent un traité, par l'entremise d'Hippolyte ; car Clidémus appelle Hippolyte l'Amazone qui vivait avec Thésée, et non Antiope. D'autres disent qu'elle fut tuée d'un coup de javelot, en combattant à côté de Thésée, par une Amazone nommée Molpadia, et que c'est sur son corps qu'on a dressé la colonne du temple de la Terre-Olympique [3].

Dans des événements si anciens, ces incertitudes de

[1] Partie de septembre et d'octobre.
[2] Ce temple était près du bourg de Colone.
[3] C'est la Lune qu'on adorait sous ce nom.

l'histoire n'ont rien d'étonnant. Ne raconte-t-on pas aussi que les Amazones blessées furent secrètement envoyées à Chalcis, par Antiope ; qu'il y en eut quelques-unes de guéries, et que celles qui moururent de leurs blessures y furent enterrées, dans le lieu qu'on appelle encore aujourd'hui Amazonium? Du reste, la guerre finit par un traité, comme le prouvent et le nom d'Horcomosion[1], que porte un endroit voisin du temple de Thésée, et l'antique sacrifice qu'on fait tous les ans aux Amazones, avant les fêtes Théséennes. Les Mégariens montrent aussi chez eux un tombeau d'Amazones, sur le chemin qui va de la place publique au Rhoüs : c'est un édifice en forme de losange. On dit encore qu'il en mourut plusieurs à Chéronée, et qu'elles furent ensevelies sur les bords du petit ruisseau qui anciennement s'appelait, à ce qu'on croit, Thermodon, et qu'on nomme aujourd'hui Hémon : j'ai parlé d'elles dans la *Vie de Démosthène*. Il paraît que ce ne fut pas sans avoir à lutter que les Amazones traversèrent la Thessalie; car on montre encore plusieurs de leurs tombeaux, près de Scotussée[2] et des rochers Cynoscéphales.

Voilà ce qui vaut la peine d'être noté au sujet des Amazones. L'auteur de la *Théséide*[3] a écrit, il est vrai, qu'Antiope suscita l'attaque des Amazones contre Thésée, pour se venger, avec leur secours, de ce qu'il allait épouser Phèdre, et qu'elles furent exterminées par Hercule; mais ce récit a trop évidemment l'air d'une fable inventée à plaisir. Thésée n'épousa Phèdre qu'après la mort d'Antiope, dont il avait un fils nommé Hippolyte, ou, selon Pindare, Démophon.

Quant aux malheurs qu'il éprouva à l'occasion de son fils et de Phèdre, comme les historiens sont d'accord sur ce point avec les poëtes tragiques, on doit admettre

[1] Ce mot signifie *prestation du serment* ou *jurement d'alliance*.
[2] Ville de la Magnésie.
[3] Le nom de ce poëte est inconnu, à moins que ce ne soit Antimachus.

que les choses se sont passées comme ceux-ci les racontent unanimement.

Il est question encore d'autres mariages de Thésée, qu'on n'a jamais représentés sur la scène, et qui n'ont eu, pourtant, ni des commencements honnêtes ni des fins heureuses. Il enleva une Trézénienne, nommée Anaxo; et, après avoir tué Sinnis et Cercyon, il fit violence à leurs filles. Il épousa Peribée, mère d'Ajax, puis aussi Phérébée, puis Iopé, fille d'Iphiclès. On reproche à son amour pour Églé, fille de Panopéus, de lui avoir fait abandonner Ariadne, comme je l'ai dit plus haut, avec autant de lâcheté que d'ingratitude. Enfin, l'enlèvement d'Hélène, qui remplit de guerre toute l'Attique, fut, comme je le raconterai plus tard, la cause de son exil et de sa mort.

Tandis que les héros de ce temps se signalaient par mille beaux faits d'armes, Thésée ne prit part, suivant l'opinion d'Hérodore, qu'au combat des Lapithes contre les Centaures. D'autres, au contraire, disent qu'il accompagna Jason en Colchide; qu'il défit, avec Méléagre, le sanglier de Calydon, et que c'est de là qu'est venu le proverbe : *Non sans Thésée*. Pour lui, ajoutent-ils, il sut accomplir, seul et sans secours, plusieurs entreprises glorieuses; et l'on disait de lui : « C'est un autre Hercule. » Ce fut lui qui aida Adraste à recouvrer les corps de ceux qui avaient péri sous les murs de Thèbes; non pas, comme le dit Euripide dans sa tragédie [1], en gagnant une bataille sur les Thébains, mais en leur persuadant de faire une trêve : telle est, du moins, la tradition la plus accréditée. Philochorus prétend que ce fut là la première trêve qu'on eût faite pour retirer les morts après la bataille; mais il est écrit, dans les histoires d'Hercule [2],

[1] C'est dans les *Suppliantes,* au vers 24.

[2] On peut entendre aussi que Plutarque renvoie à une *Vie d'Hercule* écrite par lui-même. Il se sert souvent du terme général γέγραπται en ce sens. Cette *Vie*, s'il l'a composée, n'existe plus.

qu'Hercule fut le premier qui rendit les morts à ses ennemis. On montre, à Éleuthères, les tombeaux des soldats d'Adraste; ceux des chefs sont à Éleusis : autre faveur qu'Adraste obtint encore de Thésée. La tradition d'Euripide, dans les *Suppliantes*, a pour contre-poids le témoignage d'Eschyle, dans les *Éleusiniens*[1], où Thésée lui-même rapporte ce que je viens de dire.

Voici quelle fut l'occasion de l'amitié qu'il contracta avec Pirithoüs. La force et le courage de Thésée étaient devenus célèbres : Pirithoüs voulut s'assurer de ce qui en était, et se mesurer avec lui. Il enleva de Marathon un troupeau de bœufs, qui lui appartenait; et, instruit que Thésée en armes courait après lui, il ne prit point la fuite : il fit volte-face, et l'attendit de pied ferme. Mais, à peine se furent-ils vus, que, frappés réciproquement de leur beauté et de la fierté de leur contenance, ils ne pensèrent plus à se battre. Pirithoüs tendit le premier la main à Thésée, et lui dit d'estimer le dommage que lui avait causé l'enlèvement des bœufs, se déclarant prêt à en passer par toutes ses conditions. Thésée le tint quitte de toute amende, le pria d'être son ami et son compagnon d'armes; et ils se jurèrent un attachement inviolable.

Quelque temps après, Pirithoüs, qui épousait Déidamie, invita Thésée à venir, pour visiter le pays, et pour faire connaissance avec les Lapithes. Il avait aussi convié les Centaures au festin. Ceux-ci y perdirent toute retenue; et ils portèrent, dans l'ivresse, la main sur les femmes. Les Lapithes en tirèrent vengeance : ils se jetèrent sur les Centaures, tuèrent les uns sur place, vainquirent les autres en bataille, et finirent, avec le secours de Thésée, par les chasser du pays.

Hérodore raconte le fait autrement. Il dit que, lorsque Thésée alla au secours des Lapithes, la guerre était déjà commencée; que ce fut alors qu'il connut pour la

[1] Tragédie aujourd'hui perdue.

première fois Hercule de vue, ayant profité du voisinage pour l'aller voir à Trachine, où il se reposait de ses courses et de ses travaux. Là, ils se seraient donné réciproquement les plus grands témoignages d'estime et d'amitié. Il vaut mieux s'en rapporter néanmoins à ceux qui disent qu'ils s'étaient déjà vus plusieurs fois, et que c'est à la faveur de Thésée qu'Hercule avait dû son initiation aux mystères, et, avant l'initiation, la purification dont il avait besoin pour les fautes qu'il avait involontairement commises.

Thésée, suivant Hellanicus, avait déjà cinquante ans lorsqu'il enleva Hélène, qui n'était pas encore nubile. Aussi quelques-uns, pour le disculper d'un si grand crime, disent-ils que ce ne fut pas lui-même qui l'enleva, mais qu'Ida et Lyncée, ses ravisseurs, la mirent en dépôt entre ses mains, et qu'il refusa de la rendre aux réclamations des Dioscures. Il y a plus : on a soutenu que ce fut Tyndare lui-même qui la lui confia, parce qu'il craignait Énarsphorus, fils d'Hippocoon, lequel eût fini par la ravir de force, tout enfant qu'elle fût encore; mais le récit le plus vraisemblable, et qu'appuient le plus grand nombre de témoignages, c'est que Thésée et Pirithoüs, étant allés ensemble à Sparte, enlevèrent Hélène, pendant qu'elle dansait dans le temple de Diane Orthia, et prirent aussitôt la fuite. Ceux qu'on envoya courir après eux ne les poursuivirent que jusqu'à Tégée. Les ravisseurs, se voyant en sûreté, et ayant traversé le Péloponnèse, convinrent de tirer Hélène au sort, à condition que celui dont elle serait devenue la femme aiderait son compagnon à chercher un autre hymen. Elle échut en partage à Thésée. La jeune fille n'était point nubile encore : Thésée l'emmena à Aphidnes[1], et il mit auprès d'elle sa mère Éthra. Il les confia aux soins d'Aphidnus, qui était son ami, en lui recommandant une exacte sur-

[1] Aphidnes était à peu de distance d'Athènes.

veillance et le secret. Ensuite, fidèle à son engagement envers Pirithoüs, il l'accompagna en Épire, pour enlever la fille d'Aïdonéus, roi des Molosses. Aïdonéus avait donné à sa femme le nom de Proserpine, à sa fille celui de Coré, et à son chien celui de Cerbère. Il faisait combattre contre ce chien ceux qui recherchaient sa fille en mariage, avec promesse de l'accorder à celui qui triompherait de l'animal; mais, averti que Pirithoüs venait pour l'enlever, et non pour la demander en mariage, il s'assura de la personne des ravisseurs, fit dévorer sur-le-champ Pirithoüs par Cerbère, et retint Thésée prisonnier.

Cependant Ménesthée, fils de Pétéus, et petit-fils d'Ornéus, fils d'Érechthée, le premier, dit-on, d'entre les hommes qui ait affecté la popularité, et qui se soit mis à essayer sur la multitude l'effet des discours flatteurs, soulevait les citoyens les plus considérables, et les animait contre Thésée. Depuis longtemps, du reste, Thésée les avait mécontentés. En ôtant aux nobles l'empire qu'ils exerçaient chacun dans leurs dèmes, et en les renfermant dans une seule ville, Thésée les avait rendus, pensaient-ils, ses sujets, ou plutôt ses esclaves. Ménesthée agitait aussi la multitude, en lui reprochant de s'être laissé séduire par un fantôme de liberté, tandis qu'on dépouillait en réalité les citoyens de leurs patries et de leurs sanctuaires; et de souffrir devant ses yeux, à la place de plusieurs rois pleins de bonté et ses chefs légitimes, le despotisme d'un étranger et d'un intrus.

Mais rien ne favorisa mieux ses projets et ses intrigues, que la guerre des Tyndarides, qui entrèrent en armes dans l'Attique, appelés, suivant quelques auteurs, par Ménesthée lui-même. Ils ne commirent d'abord aucune hostilité, et ils demandèrent seulement qu'on leur rendît leur sœur. Ceux d'Athènes répondirent qu'ils ne l'avaient pas, et qu'ils ignoraient même où elle était. Alors

les Tyndarides se disposèrent à l'attaque; mais Académus, qui avait découvert, on ne sait comment, le secret, leur donna avis qu'Hélène était cachée dans Aphidnes. En reconnaissance de ce bienfait, les Tyndarides le comblèrent d'honneurs pendant sa vie; et les Lacédémoniens, qui firent plus tard de si fréquentes incursions dans l'Attique, et qui mirent si souvent tout le pays au pillage, respectèrent toujours l'Académie[1], en mémoire d'Académus. Mais Dicéarque raconte qu'il y avait, dans l'armée des Tyndarides, deux Arcadiens, Échédémus et Marathus; que le premier donna le nom d'Échédémie à ce qu'on appelle aujourd'hui l'Académie; et que le bourg de Marathon prit son nom de Marathus, qui s'était volontairement offert, sur la demande d'un oracle, pour être sacrifié à la tête de l'armée. Les Tyndarides marchèrent droit à Aphidnes, y gagnèrent la bataille, et prirent la ville d'assaut. On dit que c'est là que périt Alycus, fils de Sciron, qui combattait pour les Dioscures; et que l'endroit du territoire de Mégare où son corps fut enterré s'appelle encore, de son nom, Alycus. Héréas écrit qu'Alycus périt dans Aphidnes, de la main de Thésée lui-même; et il allègue pour preuve ces vers où il est dit qu'Alycus,

> .... dans Aphidnes aux vastes campagnes,
> Combattant pour reconquérir la belle Hélène, Thésée
> Le tua[2].

Toutefois, il n'est pas vraisemblable que, si Thésée eût été présent, sa mère fût tombée, ainsi qu'Aphidnes, aux mains des ennemis.

Aphidnes prise, ceux d'Athènes tremblaient pour eux. Ménesthée persuada au peuple d'ouvrir les portes aux Tyndarides, et de les recevoir comme amis. Ils ne fai-

[1] L'Académie, si célèbre par l'enseignement de Platon, était un jardin public ou une promenade aux portes d'Athènes

[2] On ne sait pas de qui sont ces vers

saient la guerre, à l'entendre, que contre Thésée, qui avait été le premier agresseur; ils étaient les bienfaiteurs, les sauveurs des autres citoyens. Leur conduite justifia son témoignage. Tout maîtres absolus qu'ils se voyaient, ils ne demandèrent qu'à être initiés aux mystères, à titre de parents des Athéniens au même degré qu'Hercule. Aphidnus les adopta pour fils, comme Pylius avait adopté Hercule; et ils reçurent les honneurs divins sous le nom d'Anaces, qui leur fut donné, soit parce qu'ils avaient accordé la paix à la ville[1], soit pour avoir mis le plus grand soin à empêcher que les Athéniens ne reçussent aucun dommage, bien qu'une si nombreuse armée séjournât au milieu d'eux. Ce terme désigne ceux qui prennent soin, les protecteurs; et c'est pour cela probablement qu'on donne aux rois le nom d'*anactes*[2]. D'autres veulent qu'on ait appelé Anaces les Tyndarides, à cause de l'apparition de leurs étoiles dans le ciel; et ils dérivent ce nom des mots dont se sert la langue attique pour marquer ce qui est en haut[3].

On dit qu'Éthra, mère de Thésée, fut prise dans Aphidnes, et emmenée captive à Lacédémone, d'où elle suivit Hélène à Troie; et on s'appuie de ce vers d'Homère[4] :

> Éthra, fille de Pitthéus, et Clymène aux grands yeux.

D'autres rejettent ce vers comme supposé, aussi bien que la fable de Munitus, qui serait né des amours clandestines de Démophon et de Laodice, et qu'Éthra aurait élevé dans Ilion. Ister[4], dans son treizième livre des *Attiques*, fait, au sujet d'Éthra, un autre récit, et bien différent. Il rapporte, d'après quelques auteurs, qu'Alexandre ou Pâris, ayant été vaincu dans un combat

[1] Du mot ἀνοχαί, *suspension d'armes*.

[2] Ἄναξ, ἄνακτος, signifie *roi*.

[3] Ἀνέκας et ἀνέκαθεν, pour ἄνω et ἄνωθεν.. Il est inutile de remarquer combien toutes ces étymologies sont futiles.

[4] *Iliade*, chant III, vers 144.

par Achille et Patrocle, en Thessalie, près du fleuve Sperchius, Hector s'empara de la ville de Trézène, la livra au pillage, et emmena Éthra, qu'on y avait laissée. Mais ce récit est par trop invraisemblable.

Aïdonéus le Molosse reçut un jour chez lui Hercule; et, comme il lui eut conté, par hasard, que Thésée et Pirithoüs étaient venus, et dans quel dessein, et la punition qu'il en avait tirée, Hercule, affligé de la mort honteuse de l'un, et inquiet du danger que l'autre courait de la vie, mais voyant qu'il serait inutile de se plaindre du traitement fait à Pirithoüs, demanda comme grâce la remise de Thésée entre ses mains. Aïdonéus lui octroya sa demande. Thésée, délivré, retourna à Athènes, où ses amis n'étaient pas encore entièrement vaincus. En arrivant, son premier soin fut de consacrer à Hercule les temples que les Athéniens lui avaient dédiés à lui-même. Il changea leur nom de Théséia en celui d'Héracléia, ne s'en réservant que quatre pour lui, selon Philochorus. Il prétendit, dès les premiers jours, gouverner comme auparavant, et reprendre l'administration des affaires; mais il se vit entravé par des séditions et des troubles civils, et il se convainquit bientôt que ses ennemis d'autrefois avaient ajouté, à la haine qu'ils lui portaient, le mépris de sa faiblesse; que le peuple, presque tout entier corrompu, au lieu d'obéir en silence, voulait être flatté. Il essaya de le réduire par la force; mais les démagogues et les factieux rendirent ses efforts inutiles. Désespérant de rétablir son autorité, il envoya secrètement ses enfants en Eubée, auprès d'Éléphénor, fils de Chalcodon : pour lui, après avoir prononcé, à Gargettus, des imprécations contre les Athéniens, dans un lieu qui porte, encore aujourd'hui, le nom d'Aratérion[1], il s'embarqua pour Scyros : il pensait y avoir des amis, et il possédait dans l'île quelques domaines paternels.

[1] Ce mot signifie *le lieu des imprécations.*

Lycomède était alors roi des Scyriens. Thésée alla le trouver, et le pria de lui rendre ses terres, disant que son intention était de faire son séjour dans l'île; mais il lui demanda, suivant d'autres, du secours contre les Athéniens. Lycomède, soit pour la crainte que lui inspirait la renommée d'un tel homme, soit dans le but de complaire à Ménesthée, conduisit Thésée sur les montagnes de l'île, soi-disant pour lui montrer de là ses terres, et le précipita du haut des rochers. Thésée périt dans la chute. Quelques-uns disent qu'il tomba en faisant un faux pas, comme il se promenait après souper, selon son usage. Personne, dans le temps même, ne tint compte de sa mort. Ménesthée régna paisiblement dans Athènes; et les fils de Thésée vécurent en simples particuliers, chez Éléphénor, qu'ils suivirent au siége de Troie. Mais Ménesthée mourut à ce siége : ils retournèrent donc à Athènes, et ils rentrèrent en possession de la royauté. Plusieurs siècles après, les Athéniens honorèrent Thésée comme un héros. Ils en avaient plus d'un motif; mais ce qui les détermina, c'est qu'à Marathon, plusieurs soldats, pendant la mêlée, crurent voir apparaître Thésée en armes, à la tête des troupes, et combattant contre les barbares.

Après les guerres Médiques, Phédon étant archonte, la Pythie ordonna aux Athéniens, qui l'avaient consultée, de recueillir les ossements de Thésée, de leur donner une sépulture honorable, et de les garder avec soin. Mais il n'était pas facile de recouvrer, ni même de reconnaître le tombeau, à cause de la férocité des Dolopes, habitants de l'île, qui n'avaient aucun commerce avec les autres peuples. Cependant, Cimon, s'étant rendu maître de Scyros, comme je l'ai écrit dans sa *Vie*, s'occupait activement de cette recherche, lorsqu'il aperçut, dit-on, un aigle qui frappait à coups de bec sur une sorte de tertre, et qui y fouillait avec ses serres. Cimon, saisi tout à coup d'une inspiration divine, fit creuser en cet

endroit; et l'on y trouva la bière d'un homme de grande taille, et, à côté, un fer de pique et une épée. Cimon fit charger ces restes sur sa trirème. Les Athéniens, ravis de joie, les accueillirent avec des processions et des sacrifices : on eût dit que Thésée lui-même revenait dans la ville. Ils les placèrent au centre d'Athènes, près de l'endroit où est maintenant le Gymnase. C'est un lieu d'asile aux esclaves, et à tous les citoyens faibles qui craignent l'oppression des puissants. En effet, Thésée, pendant sa vie, avait été le protecteur des opprimés, et recevait avec humanité les prières de ceux qui venaient implorer son secours.

Les Athéniens célèbrent, en son honneur, un sacrifice solennel, le 8 du mois Pyanepsion[1], jour où il était revenu de Crète avec les autres jeunes gens. On l'honore aussi le 8 de chaque mois, soit parce qu'il arriva pour la première fois de Trézène à Athènes le 8 du mois Hécatombéon[2], comme l'a écrit Diodore le Périégète[3], ou qu'ils crussent que ce nombre lui convenait mieux que tous les autres, parce qu'il passait pour fils de Neptune, et qu'on fait des sacrifices à ce dieu le 8 de chaque mois. La raison, c'est que le nombre huit, étant le premier cube formé du premier nombre pair, et le double du premier carré, représente naturellement la puissance ferme et immuable de Neptune, ce dieu que nous surnommons Asphalius[4] et Gééochus[5].

1 Partie d'octobre et de novembre

2 Partie de juillet et d'août.

3 Écrivain cité plusieurs fois par Plutarque, et auteur d'un ouvrage sur les tombeaux. On ne le connaît pas autrement.

4 C'est-à-dire *qui soutient les fondements de la terre.*

5 C'est-à-dire *qui embrasse la terre.*

ROMULUS.

(Né en l'an 769, mort en l'an 715 avant J.-C.)

Il y a désaccord, entre les écrivains, et sur l'auteur du nom de Rome, ce nom si grand et dont la gloire s'est répandue chez tous les peuples, et sur la cause qui l'a fait donner à la ville. Les uns disent que les Pélasges, après avoir parcouru l'univers presque entier, et dompté une foule de nations, se fixèrent en ce lieu, et qu'ils donnèrent à leur ville le nom de Rome, à raison de la force de leurs armes[1]. Suivant d'autres, quand Troie fut prise, quelques-uns s'échappèrent, et ils pûrent se procurer des navires : entraînés par les vents, ils abordèrent en Étrurie, et ils jetèrent l'ancre près du fleuve du Tibre. Leurs femmes étaient déjà fatiguées du voyage, et elles supportaient impatiemment les incommodités de la mer. Une d'entre elles, nommée Roma, non moins distinguée par son intelligence que par la noblesse de sa race, leur proposa de mettre le feu aux navires : elles suivirent ce conseil. Les maris se fâchèrent d'abord ; puis, cédant à la nécessité, ils s'établirent aux environs du mont Palatin. Bientôt leur bonheur eut dépassé leurs espérances : ils reconnurent, dans cette terre, une grande fécondité; et les habitants du pays leur firent bon accueil. Aussi rendirent-ils à Roma de grands honneurs : ils donnèrent, par exemple, son nom à la ville dont elle avait provoqué la naissance. De là, dit-on, l'usage où sont les femmes romaines de saluer du baiser sur la bouche leurs parents et leurs

[1] Le mot grec ῥώμη signifie *force*.

amis; parce que les Troyennes, après avoir brûlé la flotte, embrassèrent ainsi et caressèrent leurs maris, en leur adressant des prières, et en les conjurant d'apaiser leur courroux. Il y en a qui prétendent que cette Roma, dont la ville reçut le nom, était fille d'Italus et de Leucaria; d'autres, qu'elle l'était de Télèphe, fils d'Hercule, et qu'elle avait épousé Énée; d'autres encore, qu'Ascagne, fils d'Énée, était son époux. Quelques-uns veulent que Rome ait été bâtie par Romanus, fils d'Ulysse et de Circé, et d'autres, par Romus, fils d'Émathion, que Diomède avait envoyé de Troie; d'autres enfin ont dit qu'elle avait été fondée par Romus, roi des Latins, après qu'il eut chassé du pays les Tyrrhéniens, lesquels avaient passé d'abord de Thessalie en Lydie, puis de Lydie en Italie.

Il y a plus : ceux qui croient, avec tant de raison, que Romulus donna son nom à la ville, ne s'accordent pas eux-mêmes sur l'origine de Romulus. Les uns le font fils d'Énée et de Dexithéa, fille de Phorbas. Tout enfant encore, il aurait été transporté en Italie, avec son frère Romus[1]; et, le débordement du Tibre ayant fait périr les autres barques, celle où étaient les deux enfants, poussée doucement par les flots sur un rivage uni, aurait été sauvée, contre toute espérance, et le lieu aurait reçu le nom de Rome. D'autres ont dit que Roma, fille de cette même Dexithéa, épousa Latinus, fils de Télémaque, dont elle eut Romulus. Certains auteurs font naître Romulus du commerce secret d'Émilia, fille d'Énée et de Lavinie, avec le dieu Mars.

Il y en a qui ne content, sur sa naissance, que de pures fables. Tarchétius, disent-ils, roi des Albains, le plus injuste et le plus cruel des hommes, eut dans son palais une apparition divine : il vit sortir de son foyer un phallus; et cette figure y resta plusieurs jours. Il y avait

[1] C'est ainsi que Plutarque nomme le frère de Romulus; mais les auteurs latins l'appellent Rémus.

alors, en Étrurie, un oracle de Téthys[1], que Tarchétius envoya consulter. L'oracle répondit qu'il fallait qu'une vierge eût commerce avec cette figure; qu'il naîtrait d'elle un fils très-illustre, et qui, par son courage, sa force et son bonheur, surpasserait tous les hommes de son temps. Tarchétius fit part à une de ses filles de la réponse de l'oracle, et il lui ordonna de l'accomplir. Elle ne jugea point à propos d'en rien faire, et elle envoya, à sa place, une de ses suivantes. Tarchétius, à cette nouvelle, fut saisi d'un tel dépit, qu'il les fit prendre toutes deux, pour les faire mourir. Mais Vesta lui apparut en songe, et lui défendit de leur ôter la vie. Il donna alors à ces jeunes filles une toile à tisser dans la prison, et il leur promit de les marier quand elle serait achevée. Elles y travaillaient pendant le jour; mais, pendant la nuit, d'autres femmes venaient, par ordre de Tarchétius, défaire leur ouvrage. Cependant la suivante mit au monde, des œuvres du phallus, deux jumeaux, que le roi donna à un certain Tératius, avec ordre de les faire périr. Cet homme les exposa sur le bord du fleuve; et là, une louve accourut pour donner la mamelle aux deux enfants, et des oiseaux de toute sorte leur apportèrent la becquée. Cela dura jusqu'au jour où un bouvier s'en aperçut: tout émerveillé, il prit la hardiesse de s'approcher, et il emporta les enfants. Sauvés de la sorte, ceux-ci allèrent, après qu'ils furent devenus grands, attaquer Tarchétius, et le défirent. Tel est le récit d'un certain Promathion[2], dans son *Histoire d'Italie*.

Mais la tradition la plus vraisemblable, et qui est confirmée par le plus de garants, c'est celle dont Dioclès de Péparèthe[3] a le premier publié, parmi les Grecs, les principales circonstances, et à laquelle Fabius Pictor[4]

[1] Suivant Dacier, il faudrait lire *Thémis*.
[2] Écrivain inconnu.
[3] Presque aussi peu connu que Promathion. Péparèthe était une des Cyclades.
Le plus ancien des historiens latins, contemporain d'Annibal, et qui avait

s'est presque partout conformé. Ce récit lui-même a des variantes ; mais il se ramène, en somme, à ce qui va suivre.

La succession des rois descendus d'Énée était arrivée aux mains de deux frères, Numitor et Amulius. Amulius fit de l'héritage deux parts : il mit d'un côté le royaume, et de l'autre l'argent comptant, avec l'or qu'on avait apporté de Troie. Numitor choisit le royaume. Amulius, devenu, par ses trésors, plus puissant que son frère, lui enleva facilement la couronne ; mais, craignant que la fille de Numitor ne mît au monde des enfants, il la fit prêtresse de Vesta, pour qu'elle ne se mariât point, et qu'elle usât ses jours dans la virginité. Les uns la nomment Ilia, d'autres Rhéa, et quelques-uns Silvia. Peu de temps après, elle se trouva enceinte, contrairement à la règle que la loi impose aux vestales. Antho, fille du roi, la préserva du dernier supplice, en intercédant pour elle auprès de son père ; mais Amulius, de peur qu'elle n'accouchât à son insu, l'enferma dans une étroite prison, où personne n'avait la liberté de la voir. Elle mit au monde deux jumeaux, grands et beaux à merveille. Alors Amulius, encore plus alarmé, chargea un de ses domestiques de les exposer. Il s'appelait, dit-on, Faustulus : selon d'autres, Faustulus est le nom de celui qui les recueillit. Le domestique, ayant mis les enfants dans un berceau, descendit vers le Tibre, pour les y jeter ; mais il vit le courant si enflé et si rapide, qu'il n'osa s'approcher : il les posa près du rivage, et se retira. L'eau finit par déborder ; et, soulevant doucement le berceau, elle le porta sur un terrain mou et uni, qu'on appelle aujourd'hui Cermanum, et qui se nommait autrefois Germanum, à raison, je crois, de ce que les Latins donnent le nom de germains aux frères de père et de mère. Il y avait, près de là, un figuier sauvage, qu'on

écrit des *Annales*, dont il ne reste presque rien. Mais les récits de Fabius se retrouvent, et fort embellis sans doute, dans l'admirable ouvrage de Tite-Live.

nommait *ruminal* : soit, ainsi que le pensent la plupart, à cause de Romulus ; soit parce que les bêtes ruminantes allaient, au milieu du jour, se reposer sous son ombre ; ou plutôt parce que ces enfants y furent allaités. Car les anciens Latins appelaient la mamelle *ruma* ; et ils donnent le nom de Rumilia à une déesse qui préside, d'après leur opinion, à la nourriture des enfants : il n'entre point de vin dans ses sacrifices, et les libations s'y font avec du lait.

C'est là que les deux enfants, posés ainsi à terre, furent allaités par la louve, et qu'un pivert venait partager avec elle le soin de les nourrir et de les garder. Ces deux animaux passent pour être consacrés à Mars ; et les Latins honorent le pivert d'un culte particulier [1]. Aussi ne manqua-t-on point d'ajouter foi au témoignage de la mère, que les deux enfants étaient nés du dieu Mars. Quelques auteurs disent que c'était erreur chez elle : Amulius, qui lui avait ravi sa virginité, serait entré dans sa prison tout armé, pour lui faire violence. D'autres veulent aussi que le nom de la nourrice ait été, par l'effet d'une équivoque, l'occasion de cette fable. Les Latins appelaient louves et les femelles des loups et les femmes qui se prostituent : or, telle était la femme de ce Faustulus, qui avait élevé chez lui les enfants. Elle se nommait d'ailleurs Acca Larentia. Les Romains lui font encore des sacrifices : au mois d'avril, le prêtre de Mars fait, en son honneur, des libations funèbres ; et la fête se nomme Larentia [2].

Ils honorent encore une autre Larentia ; et voici à quel sujet.

Un jour, le gardien du temple d'Hercule imagina, sans doute dans un moment d'ennui où il ne savait que faire, de proposer au dieu une partie de dés, à condition

[1] Picus, un des anciens rois du Latium, que les Romains adoraient comme des dieux, passait pour avoir été changé en pivert.

[2] Ou plutôt *Larentalia* et *Larentinalia*.

que, s'il gagnait, Hercule lui accorderait une grâce à son choix, et que, s'il perdait, il donnerait au dieu un festin splendide, et lui amènerait une belle femme pour coucher avec lui. L'arrangement fait, il jette les dés, d'abord pour Hercule, ensuite pour lui, et il perd manifestement la partie. Pour tenir sa parole et remplir ses engagements, il dresse au dieu un repas magnifique, et il fait venir, en payant, Larentia, qui était dans toute sa jeunesse, et peu renommée encore. Le lit du festin était dressé dans le temple. Le repas fini, il y enferma Larentia, pour que le dieu jouît de ses faveurs. On dit qu'en effet Hercule posséda la femme, et qu'il lui ordonna d'aller dès le matin sur la place, d'embrasser le premier homme qu'elle rencontrerait, et d'en faire son ami. Le premier qu'elle rencontra fut un citoyen déjà vieux et fort riche, qui avait passé jusque-là sa vie dans le célibat: il se nommait Tarrutius. Il fit bon accueil à Larentia, et il s'attacha tellement à elle, qu'en mourant il lui laissa des biens considérables, dont elle donna, par testament, la plus grande partie au peuple romain. Elle avait déjà un nom célèbre, dit-on, et on l'honorait comme l'amie d'un dieu, lorsqu'elle disparut tout à coup, près du lieu où était enterrée la première Larentia. C'est aujourd'hui le Vélabre : ce nom vient de ce que, le Tibre étant sujet à se déborder, on traversait en bateau dans cet endroit, pour se rendre au Forum; manière de passer l'eau qui s'appelle *velatura*[1]. Il y en a qui disent que ceux qui donnaient des jeux au peuple faisaient tendre de toiles les rues qui mènent de la place au Cirque, à commencer par cet endroit-là : or, les Romains donnent à une toile le nom de *velum*. Telle est l'origine des honneurs qu'on rend, chez les Romains, à la seconde Larentia.

Faustulus, porcher d'Amulius, éleva les deux enfants chez lui, à l'insu de tout le monde. Quelques-uns néan-

[1] Du mot *velum*, voile.

moins prétendent, et avec plus de vraisemblance, que Numitor le savait, et qu'il fournissait secrètement à leur nourriture. Dans la suite, ajoute-t-on, ils furent menés à Gabies[1], pour y apprendre la grammaire et tout ce que doivent savoir les gens bien nés.

Les noms de Romulus et de Romus leur vinrent, dit-on, du mot qui signifie mamelle[2], parce qu'on avait vu la louve les allaiter. Leur taille avantageuse et la noblesse de leurs traits annonçaient déjà, dès leurs plus tendres années, ce qu'ils seraient un jour. En grandissant, ils devenaient l'un et l'autre plus courageux et plus hardis, et ils montraient, dans les dangers, une audace et une intrépidité à toute épreuve; mais Romulus l'emportait sur son frère par le bon sens, et par son habileté à traiter les affaires. S'agissait-il de pâturages, de chasse, partout, dans ses relations avec ses voisins, il donnait bien à connaître qu'il était né plutôt pour commander que pour obéir. Aussi étaient-ils fort aimés l'un et l'autre, de leurs égaux et de leurs inférieurs. Quant aux intendants et aux chefs des troupeaux du roi, à qui ils ne voyaient aucun avantage sur eux du côté du courage, ils les méprisaient, et ils ne tenaient compte ni de leurs menaces, ni de leurs colères. Leur vie, leurs occupations étaient celles d'hommes libres; et ce qu'ils regardaient comme digne d'un homme libre, ce n'était pas de rester oisif et de ne rien faire, mais bien d'exercer son corps, de chasser, de courir, de détruire les brigands et les voleurs, et de défendre les opprimés contre la violence. Par cette conduite, ils avaient acquis un grand renom.

Un jour, les bouviers de Numitor s'étaient pris de querelle avec ceux d'Amulius, et leur avaient enlevé quelques troupeaux : les deux frères, indignés, se mirent à leur poursuite, les battirent, les dispersèrent, et reprirent le butin qu'ils avaient emmené. Numitor se cour-

[1] Colonie d'Albe, dans le Latium. à douze milles de Rome.

[2] *Ruma*. Voyez plus haut.

rouça ; mais eux s'en mirent peu en peine. Ce n'est pas tout : ils se formèrent une troupe ; ils accueillirent auprès d'eux nombre d'indigents et d'esclaves, à qui ils suggérèrent des prétextes de désobéissance et de révolte. Mais, pendant que Romulus était retenu ailleurs par un sacrifice (car il aimait les cérémonies religieuses, et il s'entendait à la divination), les bergers de Numitor, ayant rencontré Romus peu accompagné, tombèrent brusquement sur lui. On se battit ; il y eut plusieurs blessés de part et d'autre ; mais l'avantage resta aux gens de Numitor : ils firent Romus prisonnier, le menèrent à Numitor, et exposèrent leurs griefs contre lui. Numitor n'osa punir, parce qu'il craignait la colère d'Amulius. Il va le trouver, lui demande justice de l'insulte qu'il avait subie, lui, son frère, de la part des serviteurs mêmes du roi. Les Albains s'émurent de son indignation : à les entendre, le rang de Numitor eût dû le préserver de l'offense. Amulius, touché de ces réclamations, livra Romus à Numitor, pour en disposer à son gré. Numitor le mène en sa demeure ; et là, il ne peut s'empêcher d'admirer ce jeune homme, d'une taille et d'une force singulières, cette hardiesse et cette fermeté qui éclatent sur son visage, et qui le rendent insensible au danger dont il est menacé. D'ailleurs, ce qu'on raçontait de ses actions répondait à ce qu'il voyait ; mais il y avait là surtout, je crois, l'inspiration de quelque dieu décidant les commencements des grandes choses qui arrivèrent depuis. Numitor eut un pressentiment ; il devina la vérité. Il demande au jeune homme qui il est, quelle a été sa naissance ; il lui parle d'un ton de douceur et de bonté, propre à lui donner la confiance et l'espoir.

Romus répondit hardiment : « Je ne te célerai rien, car tu me parais plus digne de régner qu'Amulius. Tu écoutes du moins, et tu juges, avant de punir : lui, il livre, sans les juger, les accusés au supplice. Nous nous étions crus, jusqu'à présent, les fils de Faustulus et de

Larentia, serviteurs du roi; nous sommes deux jumeaux. Depuis qu'on nous a calomnieusement accusés devant toi, et que nous avons à défendre notre vie, nous entendons dire de nous des choses surprenantes : sont-elles dignes de foi, c'est ce que va éclaircir le danger où je me trouve. Nés secrètement, dit-on, nous avons été nourris, allaités, dans notre enfance, de la façon la plus étrange : les oiseaux carnassiers et les bêtes sauvages auxquels on nous avait jetés en proie nous ont nourris; une louve nous a donné la mamelle, et un pivert nous a apporté la becquée, alors que nous étions exposés dans un berceau, sur le bord du grand fleuve. On conserve encore ce berceau : il est garni de bandes de cuivre, sur lesquelles sont des caractères à demi-effacés, qui peut-être seront un jour, pour nos parents, des signes d'une reconnaissance inutile, après que nous aurons péri. »

Numitor, comparant ce discours, et l'âge que paraissait avoir Romus, avec l'époque de l'exposition des enfants, ne rejeta pas une flatteuse espérance; mais d'abord il songea au moyen d'en conférer secrètement avec sa fille, qui était toujours étroitement gardée.

Cependant Faustulus, informé que Romus avait été fait prisonnier, et qu'Amulius l'avait livré à Numitor, presse Romulus d'aller à son secours, et lui découvre enfin le secret de sa naissance : jamais auparavant il n'en avait parlé qu'en termes obscurs; et ses révélations se bornaient à ce qu'il en fallait pour leur inspirer, à la réflexion, de nobles sentiments. Lui-même il prend le berceau, et il court le porter à Numitor en grande hâte, et tout tremblant du danger de Romus. Arrivé aux portes, son air effaré inspira des soupçons aux gardes du roi : ces soupçons, les réponses embarrassées qu'il fit, amenèrent la découverte du berceau, qu'il cachait sous son manteau. Il y avait, par hasard, au nombre des gardes, un des hommes qu'Amulius avait chargés de jeter les enfants, et qui avaient assisté à l'exposition. Il n'eut pas

plutôt vu le berceau, qu'il le reconnut, à sa forme et aux caractères qui y étaient gravés. Il se douta d'abord du fait; et il ne s'en tint pas au doute. Il alla sur-le-champ trouver le roi, et lui mena Faustulus, afin qu'il tirât de lui la vérité. Dans cette pressante conjoncture, Faustulus, sans céder entièrement à la crainte, ne conserva pas cependant toute sa fermeté : il avoua que les enfants vivaient, mais il dit qu'ils étaient loin d'Albe, à paître des troupeaux; que, quant à lui, il portait ce berceau à Ilia, qui avait eu souvent le désir de le voir et de le toucher, pour se fortifier dans l'espérance que ses enfants vivaient encore.

Amulius, par une imprudence ordinaire aux gens perplexes, et qui agissent sous l'impression de la crainte ou de la colère, dépêcha en hâte un homme de bien, et qui était ami de Numitor, pour lui demander s'il n'avait pas entendu dire que les enfants d'Ilia fussent en vie. Cet homme arrive, et il trouve Numitor déjà tout prêt à se jeter au cou de Romus et à le serrer dans ses bras : il confirme son espérance; il le presse de saisir l'occasion; il se joint à eux, et il s'offre à seconder leurs efforts. La circonstance ne permettait aucun retard : Romulus était déjà proche, et la plupart des habitants de la ville couraient se joindre à lui, déterminés par la crainte et la haine que leur inspirait Amulius. Romulus amenait un corps considérable de troupes, divisées en compagnies de cent hommes. Chaque compagnie avait pour guide un homme armé d'une perche, que surmontait un faisceau de foin et de menu bois : c'est ce que les Latins appellent des manipules[1]; et les soldats qui suivent ces enseignes portent, encore aujourd'hui, dans les armées, le nom de manipulaires. Romus, de son côté, gagnait les citoyens qui étaient restés dans Albe, tandis que Romulus s'avançait avec ceux du dehors. Le tyran,

[1] Le mot *manipulus* signifie proprement *poignée*, *botte*, *javelle*, etc.

effrayé, et ne sachant rien faire ni rien résoudre pour sa défense, fut saisi et mis à mort.

La plupart de ces faits, rapportés par Fabius, et par Dioclès de Péparèthe, le premier, je pense, qui ait écrit l'histoire de la fondation de Rome, sont, aux yeux de quelques-uns, suspects d'embellissements dramatiques et d'ornements fabuleux. Mais peut-on se refuser à y croire, quand on considère quels poëmes sait composer la Fortune, et lorsqu'on pense aux succès de Rome, qui ne serait jamais parvenue à un si haut degré de puissance, si elle n'eût eu une origine divine, et signalée par quelque chose de grand et de miraculeux?

La mort d'Amulius avait rétabli le calme dans la ville. Romulus et Romus ne voulurent ni demeurer à Albe sans y régner, ni y régner du vivant de leur aïeul. Après avoir rendu l'autorité souveraine à Numitor, et à leur mère des honneurs convenables, ils résolurent d'aller habiter là où ils seraient chez eux, et, pour cela, de bâtir une ville dans le lieu même où ils avaient été nourris. Ils ne pouvaient donner un prétexte plus honnête; mais peut-être était-ce pour eux un parti nécessaire. Comme ils n'avaient, sous leurs ordres, que des troupes de bannis et d'esclaves fugitifs, il leur fallait ou s'exposer à voir leur puissance détruite, par la dispersion de pareils soldats, ou s'en aller avec eux s'établir quelque part, car les Albains n'avaient voulu ni s'allier avec ces bannis et ces esclaves, ni les admettre au nombre des citoyens. Une première preuve de ce refus, c'est l'enlèvement des Sabines, œuvre non de passion brutale, mais de nécessité, ces hommes ne trouvant pas à contracter de mariages volontaires : en effet, ils eurent les plus grands égards pour les femmes qu'ils avaient enlevées. Une seconde preuve, c'est que, leur ville commençait à peine à prendre pied, qu'ils y bâtirent, pour les fugitifs, un lieu de refuge, qu'ils appelèrent le temple du dieu

Asyle[1]. Ils y accueillaient tout le monde ; et ils ne rendaient ni l'esclave à son maître, ni le débiteur à son créancier, ni le meurtrier à son juge : alléguant un oracle d'Apollon, qui garantissait l'inviolabilité de la franchise à tous les fugitifs. Aussi Rome se peupla-t-elle promptement, elle qui, dans l'origine, ne comptait pas plus de mille feux. Mais j'en parlerai plus tard.

A l'instant même où les deux frères s'apprêtaient à bâtir la ville, il s'éleva entre eux une contestation, au sujet de l'emplacement. Romulus fonda ce qu'on appelle Rome carrée[2] ; et c'est là qu'il voulait qu'on se fixât. Romus avait choisi, sur le mont Aventin, un lieu fort d'assiette, qui prit de lui le nom de Rémonium[3], et qu'on appelle aujourd'hui Rignarium[4]. Ils convinrent de s'en remettre de leur litige au présage des oiseaux favorables, et ils allèrent se poster chacun de leur côté. Il apparut, dit-on, six vautours à Romus, et douze à Romulus. D'autres prétendent que Romus vit véritablement les siens, mais que Romulus trompa son frère, et qu'il ne vit les douze vautours qu'après que Romus se fut approché de lui. Quoi qu'il en soit, voilà d'où vient qu'aujourd'hui encore, les Romains préfèrent, à tous les autres augures, les augures par les vautours. Hercule aussi, suivant ce qu'écrit Hérodore de Pont, était charmé quand il voyait, au début d'une entreprise, un vautour se montrer à lui. En effet, le vautour est, de tous les animaux, le moins nuisible : il ne fait tort à rien de ce que les hommes sèment, plantent et nourrissent ; il vit de corps morts, et il ne tue ni ne blesse aucun être qui

[1] Plutarque est le seul qui parle de cette divinité, et son erreur est évidente. Il y avait un temple et un asyle, voilà tout, mais pas de dieu Asyle.

[2] C'était un fort sur le mont Palatin.

[3] Ici Plutarque suit l'orthographe ordinaire : d'après le nom qu'il donne à Rémus, il faudrait *Romonium*. D'autres désignent l'emplacement choisi par Rémus sous le nom de *Rémurie* ou *Rémorie*.

[4] Ce mot semble une contraction de *reginarium*, qui peut signifier *habitation royale*.

ait vie ; il ne touche pas aux oiseaux, même morts, et il respecte en eux son espèce : différent en cela des aigles, des hiboux et des éperviers, qui attaquent et déchirent tout vivants les oiseaux mêmes. Or, comme dit Eschyle :

L'oiseau qui a mangé un oiseau peut-il être pur[1] ?

D'ailleurs, les autres oiseaux passent, pour ainsi dire leur vie sous nos yeux; partout ils s'offrent d'eux-mêmes à nous : tandis que c'est chose rare que l'apparition d'un vautour. L'on sait aussi combien il est difficile de trouver leurs aires. Cette rareté a donné quelque crédit à l'absurde opinion que les vautours viennent chez nous par immigration, et qu'ils sortent de quelques autres contrées : ainsi font-ils, du reste, dans les cas surnaturels où il s'agit, au jugement des devins, non du cours ordinaire des choses, mais de la volonté des dieux se manifestant par des signes visibles.

Romus, en apprenant qu'il avait été trompé, ressentit un violent chagrin : aussi, pendant que Romulus faisait creuser le fossé qui devait entourer les murailles, il le raillait sur son ouvrage, et il en entravait l'exécution ; et il en vint jusqu'à sauter le fossé. Il fut tué sur-le-champ, par Romulus en personne, disent les uns, et, selon d'autres, par Céler, un des amis de Romulus. Faustulus périt lui-même dans le combat, ainsi que Plistinus : Plistinus était son frère, et l'avait, dit-on, aidé à élever Romulus. Céler s'enfuit en Étrurie : c'est de son nom que les Romains ont appelé célères les gens prompts et légers. Ils surnommèrent ainsi Quintus Métellus, parce qu'il avait donné, fort peu de jours après la mort de son père, un combat de gladiateurs : c'était l'expression de l'étonnement qu'avait causé la rapidité des préparatifs.

Romulus, après avoir enterré Romus et ses deux nourriciers dans le Rémonium, s'occupa de bâtir la ville.

[1] Vers tiré d'une pièce aujourd'hui perdue.

Il avait fait venir d'Étrurie des hommes qui lui apprirent et lui expliquèrent certaines cérémonies et formules qu'il fallait observer, comme pour la célébration des mystères. Un fossé fut creusé autour du lieu qui est aujourd'hui le Comice ; et on y jeta les prémices de toutes les choses dont on use légitimement comme bonnes, et naturellement comme nécessaires. A la fin, chacun apporta une poignée de la terre du pays d'où il était venu : on y jeta la terre, et on mêla le tout ensemble. Ils appellent ce fossé comme l'univers même : un monde. Puis, de ce point pris comme centre, on décrivit l'enceinte de la ville. Le fondateur met un soc d'airain à une charrue, y attelle un bœuf et une vache, et trace lui-même, sur la ligne qu'on a tirée, un sillon profond ; ceux qui le suivent ont la charge de rejeter en dedans de l'enceinte les mottes de terre que la charrue fait lever, et de n'en laisser aucune en dehors. La ligne tracée marque le contour des murailles. On la nomme, par syncope, Pomœrium [1], comme qui dirait derrière ou après le mur. A l'endroit où l'on veut marquer une porte, on retire le soc de terre, on porte la charrue, et l'on interrompt le sillon. Voilà pourquoi les Romains regardent les murailles comme sacrées, excepté les portes. Si les portes étaient sacrées, on ne pourrait, sans blesser la religion, y faire passer ni les choses nécessaires qui doivent entrer dans la ville, ni les choses impures qu'il faut en faire sortir.

Rome fut fondée le onzième jour avant les calendes de mai [2] : c'est là un point hors de discussion. Les Romains fêtent encore à présent cet anniversaire, ou, comme ils l'appellent, le jour natal de leur patrie [3]. Dans l'origine, ils n'y sacrifiaient, dit-on, aucun être qui eût vie : ils

[1] *Pomœrium*, c'est-à-dire *post-mœrum* ou *post-murum*.

[1] Le 21 avril. C'était en l'an 753 avant J.-C., suivant l'opinion la plus probable et la plus généralement reçue.

[3] La fête, consacrée par le christianisme, se célèbre toujours.

croyaient qu'une fête consacrée à la naissance de leur ville devait être entièrement pure, et qu'il ne fallait pas la souiller de sang. Au reste, avant même la fondation de Rome, ils célébraient, en ce même jour, une fête champêtre, qu'ils appelaient Palilies [1]. Aujourd'hui, les néoménies [2] des Romains ne répondent nullement à celles des Grecs : on dit toutefois que la date précise du jour où Romulus fonda la ville concordait justement avec le 30 du mois des Grecs [3], et qu'il y eut, ce jour-là, une éclipse de soleil, la même, pense-t-on, qui fut observée par le poëte Antimachus de Téos [4], dans la troisième année de la sixième Olympiade.

Au temps du philosophe Varron [5], de tous les Romains le plus versé dans la connaissance de l'histoire, il y avait un certain Tarutius, son ami, philosophe et mathématicien, qui se mêlait d'horoscopes par curiosité, et qui passait pour y exceller. Varron lui proposa de déterminer le jour et l'heure de la naissance de Romulus, par des raisonnements déduits de ses actions connues, comme on fait pour la solution des problèmes de la géométrie. La même théorie qui, sur une naissance donnée, prédit quelle sera la vie d'un homme, devait aussi, disait-il, une vie étant connue, découvrir le moment de la naissance. Tarutius fit ce que Varron demandait. Après avoir attentivement considéré et les aventures de Romulus, et ses faits et gestes, et la durée de sa vie, et le genre de sa mort, et ce qui s'ensuit, le tout bien et dûment comparé, il prononça intrépidement, et sans nulle hésitation, que Romulus avait été conçu la première année de la deuxième Olympiade, le 23 du mois égyptien Chœac, à la troisième heure du jour, pendant une éclipse

[1] C'était la fête des bergers. Palès était la déesse des pâturages.

[2] C'est-à-dire les commencements de mois. Les Grecs suivaient le système lunaire.

[3] C'est le mois Élaphébolion, correspondant en partie au mois d'avril.

[4] Il était, suivant d'autres, de Claros ou de Colophon.

[5] Le contemporain et l'ami de Cicéron.

totale de soleil ; et il ajouta que Romulus était né le 21 du mois Thoth, vers le lever du soleil, et qu'il avait fondé Rome le 9 du mois Pharmouthi, entre la deuxième et la troisième heure. C'est, en effet, l'opinion des mathématiciens, que la fortune d'une ville, comme celle d'un particulier, a son temps préfix, qui s'observe par les positions des étoiles au premier instant de sa fondation. Au reste, ce qu'il y a de neuf et de curieux, dans ces détails et d'autres du même genre, n'est pas peut-être d'un agrément qui compense, aux yeux des lecteurs, ce que des fables ont de rebutant.

Quand la ville fut bâtie, Romulus divisa d'abord en plusieurs corps militaires tout ce qu'il y avait d'hommes valides : chaque corps était de trois mille hommes de pied et de trois cents chevaux. On appela ces corps de troupes légions, pour désigner qu'on avait choisi [1], entre tous les citoyens, ceux qui étaient propres à la guerre. Les autres citoyens faisaient la fonction de peuple ; et c'est le nom qu'ils portèrent. Romulus y prit cent des plus considérables, pour en former un conseil : il les appela patriciens, et le corps entier sénat, c'est-à-dire conseil des vieillards. Les sénateurs furent, dit-on, nommés patriciens, ou parce qu'ils étaient pères d'enfants libres, ou plutôt, selon d'autres, parce qu'ils pouvaient montrer leurs pères, ce que n'eussent pu faire qu'un petit nombre des premiers habitants de la ville. D'autres voient l'origine de ce mot dans le patronage : c'est ainsi qu'on appelait, et qu'on appelle encore, la protection que les grands accordent aux petits. Le patronage tirerait son nom de Patron, l'un des compagnons d'Évandre. C'était un homme secourable, et le protecteur zélé des faibles. Mais il y aurait plus de vraisemblance à dire que Romulus les nomma ainsi parce que, selon lui, les premiers et les plus puissants devaient

[1] *Legio a legendo;* le mot *lego* signifie *choisir.*

avoir, pour les petits, un soin et une sollicitude paternelle; et qu'en même temps il apprenait à ceux-ci qu'il leur fallait non pas craindre les grands et s'affliger des honneurs dont ils jouissent, mais avoir pour eux du respect et de l'affection, les regarder comme des pères, et leur en donner le titre[1]. Aussi les sénateurs sont-ils, même à présent, qualifiés de seigneurs et chefs par les étrangers, et, par les Romains, de pères conscrits : titre d'honneur par excellence, mais qui n'expose point à l'envie celui qui en est revêtu. D'abord on les appela simplement pères; mais depuis, comme on leur en eut adjoint plusieurs autres, on les nomma pères conscrits. C'était la dénomination la plus vénérable qui pût distinguer le sénat des simples citoyens.

Romulus fit une seconde division des grands et du peuple : il appela les uns patrons ou protecteurs, et les autres clients, c'est-à-dire attachés à la personne. Il établit entre eux d'admirables rapports de bienveillance, fondés sur des obligations réciproques. Les patrons expliquaient les lois à leurs clients; ils plaidaient leurs causes dans les tribunaux, les éclairaient par leurs conseils, et prenaient toutes leurs affaires en main. Les clients, à leur tour, se dévouaient tout entiers à leurs patrons : ils avaient pour eux le plus grand respect, et même ils contribuaient à doter les filles et à payer les dettes de ceux qui étaient pauvres; enfin il n'y avait ni lois ni magistrats qui pussent contraindre un client à déposer contre son patron, ni un patron contre son client. Ces droits ont toujours subsisté : seulement, dans la suite, les grands ont regardé comme une honte et une bassesse de recevoir de l'argent des petits. Mais en voilà assez sur ce point.

Ce fut quatre mois après la fondation que Romulus,

[1] Cette dernière étymologie est la seule qui soutienne l'examen : *patres* et *patricii* sont des mots qui portent leur explication en eux-mêmes.

selon le récit de Fabius[1], exécuta l'entreprise hardie de l'enlèvement des Sabines. On croit que, porté naturellement à la guerre, persuadé d'ailleurs, sur la foi de certains oracles, que les destins réservaient à Rome la plus grande puissance, moyennant qu'elle fût nourrie dans les armes, et qu'elle grandît par elles, Romulus fit cet acte de violence pour provoquer les Sabins. Aussi n'enleva-t-il qu'un petit nombre de jeunes filles, trente seulement, parce qu'il avait plus besoin de guerre que de mariages. Mais il est plus vraisemblable que, voyant sa ville tout d'abord remplie d'étrangers, dont très-peu avaient des femmes, et dont le reste n'était qu'un mélange confus de gens nécessiteux et obscurs, qui, méprisés par les autres, ne paraissaient pas devoir lui rester longtemps attachés, il espéra, par cet enlèvement, préparer pour eux un commencement d'alliance avec les Sabins, lorsqu'ils seraient parvenus à apaiser leurs femmes. Voici comment il exécuta son dessein. Il fit d'abord répandre le bruit qu'il avait trouvé, sous terre, l'autel d'un dieu : c'était le dieu Consus, ou du conseil ; car, aujourd'hui encore, les Romains donnent le nom de conseils à leurs assemblées publiques, et, à leurs premiers magistrats, celui de consuls ou conseillers. D'autres veulent que le dieu soit Neptune équestre ; car cet autel, placé dans le grand Cirque, reste toujours invisible, excepté au temps des courses de chevaux. Suivant d'autres, le secret dont on enveloppe les délibérations explique pourquoi l'autel du dieu reste sous terre et dérobé aux regards. Pour fêter sa découverte, Romulus fit publier qu'à certain jour il ferait, en l'honneur du dieu, un sacrifice solennel, suivi de jeux et de spectacles. On s'y rendit en foule de toutes parts. Romulus, vêtu de pourpre et entouré des principaux citoyens, était assis au premier rang. Voici quel devait être le signal de l'atta-

[1] C'est l'historien Fabius Pictor.

que : Romulus se lèverait debout, replierait un pan de sa robe, et puis s'en envelopperait de nouveau. Un bon nombre des siens, armés d'épées, avaient l'œil au guet. Le signal est donné : ils mettent l'épée à la main, s'élancent en jetant de grands cris, enlèvent les filles des Sabins, et laissent ceux-ci s'enfuir sans les poursuivre.

Quelques auteurs prétendent qu'il n'y en eut que trente d'enlevées, qui donnèrent leurs noms aux curies : toutefois, selon Valérius d'Antium [1], il y en eut sept cent vingt-sept; et, selon Juba [2], six cent quatre-vingt-trois. Elles étaient toutes filles : observation singulièrement à la décharge de Romulus. Il ne se trouvait, dans le nombre, qu'une seule femme, Hersilie : encore l'avait-on prise par mégarde. Il ne s'agissait donc, pour les ravisseurs, ni d'outrager les Sabins, ni de satisfaire une passion brutale, mais de conjoindre les deux peuples ensemble, à l'aide des plus étroits liens qu'il y ait au monde. Hersilie eut pour époux, disent les uns, Hostilius, l'un des plus illustres entre les Romains, d'autres disent Romulus lui-même; et Romulus aurait eu d'elle deux enfants : une fille, Prima, ainsi appelée, parce qu'elle naquit la première; et un fils qu'il aurait nommé Aollius [3], en mémoire du concours du peuple qui s'était rassemblé sous son commandemant, et que la postérité nomme Abillius. Mais ce récit de Zénodote de Trézène [4] a beaucoup de contradicteurs.

Certains plébéiens, qui faisaient partie des ravisseurs, s'occupaient, dit-on, d'emmener une jeune Sabine d'une beauté et d'une taille dont rien n'approchait. Ils furent rencontrés par des citoyens d'un rang distingué, qui la leur voulurent enlever; mais ils s'écrièrent qu'ils la me-

1 Historien latin qui vivait environ un siècle avant J.-C.

2 Le fils du roi de Mauritanie vaincu par César. Il fut élevé à Rome, et se fit estimer comme historien.

3 D'un mot grec qui signifie *assemblée*.

4 Auteur d'une *Histoire des Umbriens*, mais qui est d'ailleurs inconnu.

naient à Talasius : c'était un jeune homme, mais de mérite, et fort estimé. A ce nom, les autres marquèrent leur approbation par des applaudissements ; et quelques-uns d'entre eux retournèrent même avec le cortége, par amitié pour Talasius et pour lui faire honneur, répétant son nom à grands cris. De là, chez les Romains, cet usage de chanter, dans leurs noces, le nom de Talasius, comme, chez les Grecs, on chante celui d'Hyménée : cette épouse avait fait le bonheur, dit-on, de Talasius. Sextius Sylla[1], le Carthaginois, écrivain non moins favorisé des Grâces que des Muses, m'a dit que Romulus avait donné à ses soldats ce nom pour le mot d'ordre de l'enlèvement ; que ceux qui emmenaient les jeunes filles criaient tous : Talasius ! et que c'est de là que l'usage s'en est depuis conservé dans les noces. Mais le plus grand nombre des auteurs, entre autres Juba, croient que c'est, pour les femmes mariées, une exhortation, un encouragement à aimer le travail, et à filer de la laine, ce qu'ils nommaient *talasia* ; car c'est ainsi qu'alors[2] les mots latins se confondaient avec les mots grecs.

Si cette observation est exacte, et si les Romains se servaient alors, comme nous, du mot talasia, on pourrait trouver à la coutume une origine plus probable, dans le traité qui termina la guerre des Sabins et des Romains. Les premiers stipulèrent que leurs filles ne seraient pas assujetties, par les époux, à d'autre travail qu'à filer de la laine. La tradition se perpétua depuis, à chaque mariage. Si les parents de l'épousée et ceux qui l'accompagnent, et tous ceux qui assistent à la cérémonie, crient, tous ensemble et par jeu : Talasius ! c'est pour rappeler au mari qu'on ne lui mène une femme à charge d'autres services que de filer de la laine.

[1] J'ignore si cet écrivain est connu autrement que par la mention de Plutarque.

[2] Je suis la leçon οὕτω τότε. La leçon vulgaire οὔπω donne un sens inadmissible, et en contradiction avec plusieurs passages de Plutarque même.

Une autre coutume qui s'observe encore, c'est que la nouvelle mariée ne passe pas d'elle-même le seuil de la maison de son mari, et qu'on la porte pour le lui faire franchir, parce qu'alors les Sabines n'y entrèrent point, mais y furent emportées de force. Quelques-uns veulent que l'usage de séparer avec la pointe d'un javelot les cheveux de la nouvelle épousée signifie que les premiers mariages des Romains furent faits par violence et par la voie des armes. Nous en avons parlé plus au long dans les *Questions romaines.*

Cet enlèvement se fit le dix-huitième jour du mois alors nommé Sextilis et maintenant Auguste : c'est le jour où l'on célèbre les fêtes Consuales.

Les Sabins étaient un peuple nombreux et guerrier ; ils habitaient des bourgs sans murailles : c'était, pensaient-ils, un devoir pour eux, colonie de Lacédémone[1], de défier le péril et de le braver sans crainte. Mais, se voyant liés par les otages précieux que leurs ennemis avaient entre les mains, et craignant pour leurs filles, ils envoyèrent des députés faire à Romulus des propositions justes et modérées : c'était de leur rendre leurs filles ; de réparer l'acte de violence qui avait été commis ; d'employer, à l'avenir, la persuasion et les voies légitimes, pour unir les deux nations par l'amitié et les alliances. Romulus refusa de rendre les filles, et il exhorta les Sabins à ratifier les mariages.

Tandis que les autres délibéraient sur cette réponse, et qu'ils passaient le temps en préparatifs, Acron, roi des Céniniens, commença la guerre. C'était un homme d'un grand courage, un capitaine habile ; et depuis longtemps il avait suspecté les premières entreprises de Romulus : aussi jugea-t-il, à l'enlèvement des Sabines, que c'était un voisin redoutable, et qu'on ne pourrait plus

[1] Cette origine est plus que douteuse. Les Sabins étaient tout simplement des montagnards, et, comme tels, des hommes habitués à une vie sobre et dure et à tous les genres de courage.

réduire, si on ne se hâtait de le réprimer. Il marcha donc contre Romulus, à la tête d'une nombreuse armée ; et Romulus, de son côté, sortit à sa rencontre. Quand ils furent en présence, ils se mesurèrent l'un l'autre des yeux, et ils se défièrent à un combat singulier, pendant lequel les deux armées resteraient immobiles sous les armes. Romulus fit vœu, s'il remportait la victoire, de consacrer à Jupiter les armes d'Acron. Il le vainquit, le tua de sa main, mit son armée en déroute, et se rendit maître de sa ville. Il ne fit d'autre mal à ceux qu'il y trouva, que de les obliger de démolir leurs maisons, et de le suivre à Rome, pour y devenir citoyens et y partager tous les droits des autres habitants. Il n'y a rien qui ait plus contribué à l'agrandissement de Rome, que cette incorporation incessante des peuples vaincus.

Romulus, pour rendre son offrande encore plus agréable à Jupiter, et pour donner aux citoyens un spectacle intéressant, coupa un grand chêne, qui se trouvait dans le camp, le tailla en forme de trophée, y suspendit et ajusta les armes d'Acron, chacune dans son ordre ; puis il ceignit sa robe, il mit sur ses cheveux une couronne de laurier, il chargea le trophée sur son épaule droite, et il s'avança entonnant un chant de victoire, et suivi de tous ses soldats en armes. Il fut reçu à Rome avec de vifs témoignages de joie et d'admiration. Cette pompe fut l'origine et le modèle de tous les triomphes qui suivirent. On appela ce trophée l'offrande de Jupiter Férétrien, du mot *ferire*, qui signifie, chez les Romains, frapper [1]; parce que Romulus avait demandé à Jupiter de frapper Acron, et de le tuer.

Varron dit que ces dépouilles sont appelées opimes, du mot latin *ops*, richesse ; mais il est plus probable que c'est du mot *opus*, action [2], car les dépouilles opimes ne

[1] Ou plutôt du mot *ferre*, *fero*, porter.
[2] L'étymologie proposée par Plutarque est fausse.

peuvent être consacrées que par un général d'armée qui a tué de sa propre main le général ennemi; ce qui n'est encore arrivé qu'à trois généraux romains : d'abord à Romulus, après avoir tué Acron le Céninien ; ensuite à Cornélius Cossus, qui avait mis à mort Tolumnius, chef des Étrusques ; enfin à Claudius Marcellus, vainqueur de Viridomare, roi des Gaulois. Cossus et Marcellus entrèrent dans Rome sur un char attelé de quatre chevaux, portant eux-mêmes leurs trophées sur leurs épaules. Mais Denys [1] a tort de dire que Romulus s'était servi d'un char ; car on assure que Tarquin, fils de Démarate [2], fut le premier des rois de Rome qui éleva à cette hauteur l'appareil et la magnificence des triomphes. Selon d'autres, Publicola fut le premier triomphateur qui entra dans Rome sur un char. Quant à Romulus, on peut voir à Rome que ses statues triomphales sont toutes à pied.

Après la défaite des Céniniens, pendant que les autres Sabins faisaient encore leurs préparatifs, les habitants de Fidènes, de Crustumérium et d'Antemne se réunirent pour attaquer les Romains. Comme les Céniniens, ils succombèrent dans la bataille : leurs villes furent prises, leurs terres partagées entre les vainqueurs, et eux-mêmes transférés à Rome. Romulus distribua toutes leurs terres aux citoyens, excepté celles qui appartenaient aux pères dont on avait enlevé les filles : ce furent les seuls qu'il maintint en possession.

Les autres Sabins s'indignent de ces affronts; ils nomment Tatius chef de toute leur armée, et ils marchent droit à Rome. Les approches de la ville n'étaient pas aisées : elle avait pour défense ce qu'on appelle aujourd'hui le Capitole, et, dans cette forteresse, une garnison commandée par Tarpéius, et non point par sa fille Tarpéia, comme le prétendent quelques auteurs, lesquels

[1] C'est l'historien Denys d'Halicarnasse

[2] C'est-à-dire Tarquin l'Ancien.

prêtent à Romulus une pure sottise. Ce qui est vrai, c'est que Tarpéia, fille du commandant, eut envie d'avoir les bracelets d'or des Sabins ; qu'elle leur livra la forteresse, et qu'elle demanda, pour prix de sa trahison, ce que les Sabins portaient à leur bras gauche. Tatius le lui promit. Elle ouvrit donc, pendant la nuit, une des portes, et elle fit entrer les Sabins. Plus d'un a dit, ce semble, avec Antigonus [1], qu'il aimait ceux qui trahissent, mais non pas ceux qui ont trahi ; et, avec César [2], parlant du Thrace Rhymitalcès : « J'aime la trahison, mais je hais le traître. » Cette disposition est commune à tous ceux qui se servent des méchants, comme on se sert du venin et du fiel de certains animaux : on est bien aise de les trouver quand on a besoin d'eux ; mais, après avoir obtenu ce qu'on voulait, on déteste leur malice. Ainsi fit Tatius avec Tarpéia. Il ordonne aux Sabins, pour remplir les conditions du traité, de ne pas lui épargner ce qu'ils portaient au bras gauche. Lui-même, le premier, il détache son bracelet, et il le lui jette à la tête avec son bouclier. Tous les soldats suivent son exemple ; et, dans un instant, Tarpéia, en butte à tous les coups, mourut écrasée sous le poids de l'or et des boucliers.

Sulpicius Galba [3], cité par Juba, écrit que Tarpéius lui-même fut condamné à mort par Romulus, comme coupable de trahison. Dans les autres récits qu'on a faits sur Tarpéia, il y en a d'absurdes. Ainsi on a dit qu'elle était fille de Tatius, général des Sabins ; qu'obligée, malgré elle, de vivre avec Romulus, elle livra la forteresse à son père, qui la punit de sa trahison. Telle est la version d'Antigonus [4]. Quant au poëte Simylus [5], il délire com-

1 Celui dont Plutarque a écrit la *Vie*.

2 C'est-à-dire, ici, l'empereur Auguste.

3 Orateur romain contemporain du vieux Caton.

4 Ce n'est plus le célèbre capitaine. Celui-ci se nommait Antigonus Caristius, et il vivait sous Ptolémée Philadelphe. Il avait écrit une *Histoire d'Italie* et un recueil d'*Histoires merveilleuses*.

5 Poëte grec, d'ailleurs fort peu connu, qui avait composé une *Histoire d'Italie* en vers.

plétement, lorsqu'il fait livrer par Tarpéia le Capitole non aux Sabins, mais aux Gaulois, dont le roi lui aurait inspiré une passion violente. Voici ses vers :

> Près de là, sur le sommet du Capitole, Tarpéia
> Habitait, celle qui causa la ruine des remparts de Rome.
> Brûlant de partager la couche nuptiale du roi des Celtes,
> Elle ne garda point les demeures de ses pères.

Et, un peu plus loin, en parlant de sa mort :

> Ni les Boïens, ni les innombrables nations des Celtes,
> Ne se coupèrent les cheveux sur sa tombe, par delà le fleuve du Pô ;
> Mais ils détachèrent leurs armes de leurs bras belliqueux,
> Et ils en accablèrent la jeune fille infortunée : ce fut là l'ornement de ses funérailles.

Tarpéia fut enterrée dans le lieu même ; et la colline porta le nom de Tarpéienne, jusqu'à ce que Tarquin l'Ancien l'eut consacrée à Jupiter. Alors on transporta ailleurs les os de Tarpéia, et un autre nom prévalut. Il y a, toutefois, une des roches du Capitole qui s'appelle encore aujourd'hui la roche Tarpéienne : c'est celle d'où l'on précipite les criminels.

Romulus, voyant les Sabins maîtres de la forteresse, ne contient plus sa colère, et il les défie au combat. Tatius accepta sans balancer, assuré qu'il était d'une retraite bien fortifiée, au cas où il leur faudrait lâcher pied. La plaine où l'on devait combattre était resserrée entre plusieurs collines : le combat s'offrait difficile et rude aux yeux des deux partis, à cause de la fâcheuse disposition du terrain. L'espace était si resserré, qu'il ne permettait ni de fuir l'ennemi, ni de le poursuivre. Le Tibre, d'ailleurs, était sorti de son lit quelques jours auparavant, et il avait laissé, dans la plaine où est aujourd'hui le Forum, un bourbier profond : on n'en voyait rien à l'œil ; rien n'avertissait de s'en garantir ; impossible de s'en tirer, car

la vase s'affaissait sous les pas. Les Sabins, qui ne connaissaient pas le terrain, allaient donner dans cette fondrière : un heureux hasard les en préserva. Curtius, guerrier distingué, tout fier de son courage et de sa réputation, s'était avancé à cheval loin en avant des autres Sabins : son cheval tomba dans le bourbier, et s'y enfonça. Curtius fit son possible, du fouet et de la voix, pour le dégager; mais, voyant ses efforts inutiles, il laissa son cheval et se sauva. L'endroit s'appelle, encore aujourd'hui, de son nom, le lac Curtius [1]. Les Sabins, après s'être préservés de ce danger, engagèrent la bataille, qui fut sanglante et longtemps douteuse : il y périt beaucoup de monde, entre autres Hostilius, mari d'Hersilie, et, à ce qu'on croit, l'aïeul de ce Tullus Hostilius qui fut roi de Rome après Numa.

Il y eut, en peu de jours, plusieurs combats, comme on peut croire; mais le dernier est mémorable entre tous. Romulus, blessé à la tête d'un coup de pierre qui manqua de le renverser, cesse de résister aux Sabins : à l'instant les Romains plient, et ils sont repoussés jusqu'au mont Palatin. Romulus, un peu revenu de sa blessure, voulait courir aux fuyards et les rallier : il leur criait, de toute sa force, de tenir ferme, de faire face à l'ennemi; mais, comme la fuite était générale, et que personne n'osait retourner, il lève les mains au ciel, et il prie Jupiter d'arrêter ses troupes, et de sauver la fortune des Romains de sa ruine. A peine avait-il fini sa prière, qu'un grand nombre de fuyards eurent honte à l'aspect de leur roi; et le courage prit en eux, par un changement subit, la place de la frayeur. Ils s'arrêtèrent à l'endroit où est maintenant le temple de Jupiter Stator, c'est-à-dire qui arrête. Là, ils se rallient, et ils repoussent les Sabins jusqu'au lieu où sont main-

[1] Le lac, selon Tite-Live, devait son nom au dévouement d'un citoyen romain qui s'y était jeté pour obéir à un oracle; et Varron dit qu'on l'appela Curtius, parce qu'un consul de ce nom l'avait entouré d'un mur.

tenant le palais appelé Régia et le temple de Vesta.

On se préparait à recommencer le combat; mais tout s'arrête en présence d'un spectacle étrange, et que les paroles ne sauraient dépeindre. Les Sabines qui avaient été enlevées accourent de tous côtés, en jetant des cris de douleur et d'alarme; et, poussées par une sorte de fureur divine, elles se précipitent au travers des armes et des morts, se présentent à leurs maris et à leurs pères, les unes avec leurs enfants dans les bras, les autres les cheveux épars, mais toutes adressant tantôt aux Sabins, tantôt aux Romains, les noms les plus chers. Romains et Sabins se sentirent attendris, et leur firent place entre les deux armées. Leurs clameurs lamentables percèrent jusqu'aux derniers rangs; et leur aspect remplit tous les cœurs d'un sentiment de pitié, qui devint plus vif encore lorsque, après des remontrances à la fois libres et justes, elles finirent par les supplications les plus pressantes : « Qu'avons-nous fait? dirent-elles, et par quel crime, par quelle offense avons-nous mérité et les maux affreux que nous avons déjà soufferts, et ceux que vous nous faites souffrir encore? Ravies de force, et contre toute loi, par les hommes à qui nous appartenons maintenant, nos frères, nos pères et nos proches n'ont plus songé à nous, jusqu'au jour où le temps a fini par nous rendre chers ces Romains qui étaient l'objet de toute notre haine, et par nous contraindre à trembler en voyant combattre, à pleurer en voyant mourir, ceux qui nous ont fait subir leur violence et leur injustice. Vous n'êtes pas venus nous venger de nos oppresseurs alors que nous étions vierges; et vous venez aujourd'hui arracher des femmes à leurs maris, des mères à leurs enfants! Infortunées! cet abandon et cet oubli furent moins déplorables pour nous que vos secours ne le sont aujourd'hui. Voilà les marques de tendresse que nous avons reçues de nos ennemis; voilà les marques de pitié que vous nous avez données! Si quelque autre motif vous avait mis les

armes à la main, il fallait vous arrêter, pour l'amour de nous, qui vous avons unis, par les titres de beaux-pères, d'aïeuls et d'alliés, avec les hommes que vous traitez en ennemis. Mais, si c'est pour nous que vous combattez, emmenez-nous avec vos gendres et vos petits-fils; rendez-nous nos pères et nos proches, sans nous priver de nos maris et de nos enfants. Nous vous en conjurons, épargnez-nous un second esclavage. »

Hersilie insista avec véhémence, et toutes s'unirent à ses prières. Enfin, il y eut une suspension d'armes, et les chefs s'abouchèrent ensemble. Cependant les femmes mènent leurs maris et leurs enfants à leurs pères et à leurs frères; elles apportent des provisions à ceux qui en manquent, font transporter chez elles les blessés et les pansent avec soin; elles font voir comme elles sont maîtresses dans leurs maisons, comme leurs maris sont pleins d'attentions pour elles et les traitent avec toute sorte d'affection et de respects. D'après cela, on régla les conditions suivantes : Que les femmes qui voudraient rester avec leurs maris ne seraient assujetties (je l'ai déjà dit) à nul autre travail ni service que de filer de la laine; que Romains et Sabins habiteraient la ville en commun; qu'elle serait toujours appelée Rome, du nom de Romulus, et que les Romains prendraient celui de Quirites, du nom de la patrie de Tatius [1]; enfin, que Romulus et Tatius régneraient ensemble, et qu'ils partageraient le commandement des armées. Le lieu où le traité fut fait s'appelle, encore à présent, Comice, du mot latin *coire* [2], qui signifie s'assembler.

La ville se trouvant augmentée de moitié, on prit, entre les Sabins, cent patriciens nouveaux, qu'on adjoignit aux anciens. On porta les légions à six mille

[1] C'est-à-dire du nom de la ville de Cures.

[2] Plutarque dit κομίρε. Il est probable, en effet, que la forme primitive de ce verbe fut *cumire* ou *comire*. Mais le Comice ne dut son nom qu'aux élections qui s'y faisaient du temps de la république.

hommes de pied et six cents chevaux [1]. Le peuple fut divisé en trois tribus : la première, des Rhamnenses, du nom de Romulus; la seconde, des Tatienses, du nom de Tatius, et la troisième, des Lucérenses, en mémoire du bois sacré où Romulus avait ouvert un asile, et où s'étaient réfugiés la plupart de ceux qui devinrent les citoyens de Rome [2] : le mot *lucus,* en latin, signifie un bois sacré.

Qu'il n'y ait eu d'abord que trois de ces divisions, c'est ce que témoigne le nom même de tribus, qu'elles portent encore, et celui de tribuns, qu'on donne à leurs chefs. Chaque tribu contenait dix curies, qui avaient reçu, disent quelques-uns, des noms de Sabines; mais je crois cette opinion fausse, car la plupart ont des noms de lieux. Au reste, on décerna plusieurs honneurs aux femmes : par exemple, il fut réglé qu'on leur céderait le haut du pavé dans les rues; qu'on ne proférerait, en leur présence, aucune parole déshonnête; qu'on ne se montrerait point nu à leurs yeux; que les juges qui connaissaient des crimes capitaux ne pourraient les citer à leur tribunal; que leurs enfants porteraient la bulle, ornement de cou ainsi appelé à cause de sa ressemblance avec les bulles qui se forment sur l'eau, et qu'ils auraient des robes bordées de pourpre.

Les deux rois ne réunissaient pas tout le conseil dès le début d'une affaire : chacun d'eux l'examinait séparément avec ses cent sénateurs; puis tous étaient convoqués ensemble, pour décider. Tatius habitait à l'endroit où est maintenant le temple de Monéta [3], et Romulus près de ce qu'on nomme les degrés de Belle-Rive, qui sont sur le chemin par où l'on descend du mont Pala-

1 Ces nombres sont un peu exagérés : il y eut rarement des légions de six mille fantassins, et elles n'eurent jamais plus de quatre cents chevaux.

2 On peut croire ce qu'on veut de cette dernière étymologie.

3 Junon, ainsi nommée à cause d'un avertissement salutaire qu'elle avait donné aux Romains : *monere* signifie *avertir.*

tin au grand Cirque. C'est là que se trouvait, dit-on, le cormier sacré, dont on fait le conte suivant. Romulus, pour éprouver sa force[1], avait lancé, du haut de l'Aventin, un javelot dont le bois était de cormier. La pointe entra si avant dans le sol, qu'il fut impossible de l'arracher; et, comme le terrain était bon, le bois eut bientôt germé : il prit racine, jeta des branches, et devint, avec le temps, une belle tige de cormier. Les successeurs de Romulus, jaloux de conserver cet arbre, qu'ils honoraient comme chose sainte et sacrée entre toutes, le firent entourer de murailles. Un passant croyait-il s'apercevoir que son feuillage n'était plus ni vert ni touffu, et qu'il se flétrissait faute de nourriture, vite il allait faisant retentir devant lui la nouvelle. Alors c'étaient des cris : A l'eau! à l'eau! comme pour un incendie. On accourait de toutes parts; on apportait au cormier des vases pleins d'eau. On dit que, lorsque Caïus César[2] fit réparer les degrés, les ouvriers, en creusant près de l'arbre, offensèrent par mégarde ses racines, et le firent périr.

Les Sabins adoptèrent les mois des Romains. Nous avons rapporté, dans la *Vie de Numa*[3], tout ce qu'il était bon de noter sur cet objet. Romulus leur emprunta l'usage du bouclier long, qu'il substitua, dans son armure et dans celle des Romains, au bouclier argien[4]. Les deux peuples firent en commun leurs sacrifices et leurs fêtes; et, sans retrancher aucune de celles qu'ils célébraient chacun en particulier, ils en instituèrent de nouvelles. De ce nombre est la fête des Matronales[5], hommage rendu aux femmes en reconnaissance de la paix, et celle des Carmentales. Carmenta, s'il faut en croire quelques-

[1] D'autres disent qu'il voulait marquer l'espace pour un augure.

[2] Jules César.

[3] Voyez plus bas dans ce volume.

[4] C'est-à-dire un bouclier rond.

[5] On la célébrait au printemps. Le nom de matrones était la qualification des femmes mariées, et se prenait toujours en bonne part

uns, est la parque qui préside à la naissance des hommes; et c'est pour cela que les mères lui vouent un culte. D'autres disent qu'elle était la femme de l'Arcadien Évandre, une prophétesse inspirée, qui prononçait des oracles en vers : on la surnomma Carmenta, du mot latin *carmina*, pièces de vers : son nom propre était Nicostrata, point sur lequel tous sont d'accord. D'autres cependant disent, avec plus de vraisemblance, que Carmenta signifie privée de sens, et désigne le délire de l'enthousiasme prophétique; car, en latin, *carere* veut dire être privé de, et *mens*, entendement.

Nous avons déjà parlé de la fête des Palilies. Celle des Lupercales, à en juger par le temps où elle se célèbre, est une fête d'expiation : c'est un des jours néfastes du mois de février; et le nom même de ce mois signifie expiatif. Ce jour s'appelait anciennement Februata. Le nom de Lupercales veut dire fête des loups : cela prouve, pense-t-on, qu'elle est très-ancienne, et qu'elle date des Arcadiens, compagnons d'Évandre. Ce n'est pas là une raison. Ce nom peut venir de la louve qui allaita Romulus; et, en effet, nous voyons que les Luperques commencent leurs courses à l'endroit même où Romulus, dit-on, fut exposé. Au reste, il y a des pratiques qui sont loin d'éclaircir la question d'origine : on égorge des chèvres; on fait approcher deux jeunes gens de noble maison; des sacrificateurs leur touchent le front avec un couteau ensanglanté, et d'autres, à l'instant même, le leur essuient avec de la laine imbibée de lait. Une fois essuyés, les jeunes garçons sont obligés de rire. Puis les Luperques taillent en lanières les peaux des chèvres; et, courant tout nus, avec une simple ceinture de cuir, ils frappent de leurs courroies tous ceux qu'ils rencontrent. Les jeunes épouses ne fuient pas ces coups, persuadées de leur bienfaisante influence sur la fécondité des femmes et sur les accouchements. Enfin, une autre particularité de cette fête, c'est que les Luperques sacri-

fient un chien. Un certain Butas [1] a fait des vers élégiaques sur les coutumes des Romains ; mais ses origines ne sont que fables. Il dit que Romulus, après avoir vaincu Amulius, courut, transporté de joie, jusqu'au lieu où, petits enfants, la louve leur avait donné la mamelle ; que cette fête est une imitation de sa course, et que les jeunes gens de noble maison courent,

Frappant devant eux, comme, l'épée à la main,
S'élançaient d'Albe Romulus et Rémus [2].

Il ajoute que la cérémonie de toucher le front avec un couteau ensanglanté est une allusion au carnage et aux périls de cette journée. Pour l'ablution de lait, elle rappellerait la première nourriture des deux frères.

Caïus Acilius [3] raconte qu'avant la fondation de Rome, Romulus et son frère perdirent un jour la trace de leur troupeau ; qu'après avoir fait leur prière au dieu Faune, ils se dépouillèrent de leurs habits, pour courir à la recherche sans être incommodés par la chaleur, et que c'est pour cela que les Luperques courent tout nus. Quant au chien immolé dans la fête, on pourrait dire, si cette fête est réellement un jour d'expiation, que c'est à titre de victime propre à purifier : en effet, les Grecs eux-mêmes se servent de ces animaux pour de semblables sacrifices ; et rien n'est fréquent chez eux comme les Périscylacismes [4]. Si c'est un acte de reconnaissance envers la louve qui nourrit et sauva Romulus, ce n'est pas sans raison qu'on immole un chien, l'ennemi né des loups : peut-être aussi punit-on cet animal de ce qu'il trouble les Luperques dans leurs courses.

On dit que Romulus institua le culte du feu sacré, et

[1] Poëte grec, inconnu d'ailleurs.
[2] Le poëte, ici, dit Rémus et non pas Romus.
[3] Caïus Acilius Glabrio, qui fut tribun du peuple l'an de Rome 556. Il avait rit en grec une histoire de Rome intitulée *Annales*.
[4] C'est-à-dire les sacrifices de chiens, conduits d'abord en cérémonie.

qu'il en confia le sacerdoce à des vierges nommées Vestales. D'autres rapportent cet établissement à Numa, tout en convenant que Romulus fut un homme très-pieux, qui même se connaissait dans l'art des augures, et qui portait le lituus augural : c'est une baguette recourbée par le bout, dont on se sert, au moment d'observer les oiseaux, pour déterminer les régions du ciel. On la gardait avec soin dans le Palatium : elle fut perdue à la prise de Rome par les Gaulois ; mais, après l'expulsion des barbares, on la retrouva sous un monceau de cendres, sans qu'elle fût endommagée par le feu, qui avait tout détruit, tout gâté aux environs.

Entre les lois que fit Romulus, il y en a une qui paraît très-dure : c'est celle qui, en défendant aux femmes de quitter leurs maris, autorise les maris à répudier leurs femmes, pour crime d'empoisonnement, pour supposition d'enfants[1], possession de fausses clefs, et pour adultère. Si un mari répudiait sa femme pour toute autre cause, la moitié de ses biens devait être dévolue à la femme, l'autre moitié consacrée à Cérès ; et le mari était tenu d'offrir un sacrifice aux dieux infernaux.

Romulus, chose étrange ! n'a porté aucune peine contre le parricide ; et ce nom de parricide, il le donne à toute espèce d'homicide : il regardait apparemment l'homicide comme un forfait exécrable, et le parricide comme impossible. Pendant des siècles, l'expérience justifia l'omission de Romulus. En effet, six cents ans s'écoulèrent sans qu'on eût vu se commettre à Rome rien qui ressemblât à un parricide. Lucius Hostius en donna le premier exemple ; et c'était après la guerre d'Annibal. Mais c'en est assez sur cette matière.

Il y avait cinq ans que Tatius régnait, lorsque quelques-uns de ses parents et de ses amis, ayant rencontré

[1] J'ai adopté la correction qui fait dépendre τέκνων de ὑποβολῇ. Quant à la qualification de *très-dure*, σφοδρός, que Plutarque donne à la loi, c'est sans doute parce que tout l'avantage était du côté du mari.

une députation qui venait de Laurente[1] à Rome, essayèrent de faire main-basse sur le butin des voyageurs. Ceux-ci résistèrent, et se mirent en état de défense; mais ils furent massacrés. Romulus voulait que les auteurs de ce forfait atroce fussent livrés à l'instant au supplice; mais Tatius rejetait ce parti, et cherchait à traîner l'affaire en longueur. C'est la seule occasion où on les ait vus en dissentiment déclaré : jusque-là ils s'étaient conduits avec la plus grande modération, et toujours ils avaient agi de concert. Les parents des victimes, désespérant d'obtenir justice, à cause de Tatius, se jetèrent sur lui, un jour qu'il faisait, avec Romulus, un sacrifice dans Lavinium[2], et ils le tuèrent. Pour Romulus, ils rendirent hommage à son équité, en le reconduisant avec des acclamations. Romulus emporta le corps de Tatius, lui fit des obsèques convenables à son rang, et l'ensevelit sur le mont Aventin, près du lieu appelé Armilustrium[3]; mais il ne s'occupa nullement de venger sa mort. Quelques historiens racontent que les Laurentins effrayés lui livrèrent les meurtriers de Tatius, et qu'il les laissa aller, disant que le meurtre avait été payé par le meurtre. Cette conduite fit soupçonner et dire qu'il était bien aise d'être délivré d'un collègue. Toutefois il n'en résulta aucun trouble dans les affaires, et les Sabins n'en prirent pas occasion de se mutiner contre lui. Les uns, par amour pour sa personne, les autres, par crainte de sa puissance, d'autres enfin, parce qu'ils le regardaient comme un dieu, persévérèrent dans leurs sentiments de respect et d'admiration. Il y eut même plus d'un peuple étranger qui rendit à Romulus ce tribut d'honneur. Ainsi les anciens Latins députèrent vers lui, pour faire, avec les Romains, un traité d'alliance et d'amitié.

Ce fut par surprise, selon quelques-uns, qu'il prit

[1] Ville du Latium, à seize kilomètres de Rome.
[2] Ou Lanuvium, autre ville du Latium, voisine de la précédente.
[3] Ainsi nommé parce qu'on y purifiait les troupes.

Fidènes, ville voisine de Rome : il aurait d'abord envoyé des cavaliers, avec ordre de briser les gonds des portes ; puis il se serait montré lui-même à l'improviste. D'autres disent que les Fidénates avaient fait les premiers des incursions sur le territoire de Rome, et dévasté outrageusement tout le pays et le faubourg même. Romulus, qui leur avait dressé une embuscade, tomba sur eux à leur retour, et il prit leur ville. Il ne la ruina point pourtant, ni ne la rasa : il y établit une colonie romaine, et il y envoya, le jour des ides d'avril [1], deux mille cinq cents citoyens pour l'habiter.

Peu de temps après, Rome fut frappée d'une peste qui causait la mort subitement et sans maladie. Elle s'étendit sur les arbres et sur les troupeaux, et elle les frappa de stérilité ; même il plut du sang dans la ville, de sorte qu'aux calamités qu'on avait à subir, se joignit une frayeur superstitieuse. Mais, lorsqu'on vit Laurente affligée des même fléaux, on ne douta plus que ce ne fût le courroux céleste qui s'appesantissait sur les deux villes, pour punir le meurtre de Tatius et celui des députés. En effet, les assassins livrés de part et d'autre, on vit manifestement le mal perdre de son intensité. Romulus purifia Rome et Laurente, par des expiations, que l'on fait, dit-on, aujourd'hui encore, près de la porte Férentine [2].

Avant que la peste eût cessé, les Camériens [3] étaient venus assaillir les Romains, et faire des incursions par leur pays, s'imaginant qu'ils souffraient trop de la peste pour pouvoir se défendre. Romulus, sans perdre un instant, marcha contre eux, les défit, en laissa six mille sur la place ; et, s'étant rendu maître de la ville, il fit transférer à Rome la moitié des survivants, et il envoya, à Camérium, deux fois autant de Romains qu'il

[1] C'est-à-dire le 13 du mois.
[2] C'est-à-dire la porte par où on allait à Ferentum, ville du Latium.
[3] Habitants de Camérium, dans le Latium.

y avait laissé d'habitants. C'était le jour des calendes d'août [1]. Il n'y avait guère que seize ans que Rome était bâtie ; et voilà comment la population déjà surabondait ! Parmi les dépouilles de Camérium, il se trouva un char de bronze, à quatre chevaux. Romulus le consacra dans le temple de Vulcain, et il fit dresser dessus sa propre statue, couronnée par la Victoire [2].

Ce rapide accroissement de puissance força à ployer sous lui les plus faibles des voisins de Rome, trop contents qu'il voulût bien les laisser en paix. Ceux qui étaient forts furent saisis de crainte et d'envie, et sentirent que Romulus n'était pas un ennemi à mépriser ; qu'il fallait s'opposer à ses progrès, et réprimer son ambition. Maîtres d'un territoire étendu et d'une ville considérable, les Véiens, peuple d'Étrurie, furent les premiers à commencer la guerre. Ils demandèrent qu'on leur rendît Fidènes, comme une ville qui leur appartenait : prétention non-seulement injuste, mais ridicule, de la part de gens qui n'avaient porté aucun secours aux Fidénates en danger et aux prises avec les Romains, de venir, après avoir laissé tuer les personnes, réclamer les maisons et les terres, dont d'autres avaient maintenant la possession. Renvoyés avec mépris par Romulus, ils se partagèrent en deux corps, dont l'un vint attaquer les troupes romaines de Fidènes, et l'autre Romulus. A Fidènes, ils eurent l'avantage, et ils tuèrent deux mille Romains ; mais l'autre corps d'armée fut battu par Romulus, et perdit plus de huit mille hommes. Il y eut, près de Fidènes, une seconde action, où presque tout le succès, de l'aveu de tout le monde, fut l'œuvre de Romulus, qui déploya autant d'adresse que de courage, et qui fit paraître une force et une agilité plus qu'humaines. Mais ce qu'ont dit quelques-uns, que, de quatorze mille hommes qui restèrent sur

[1] C'est-à-dire le 1er du mois.

[2] Denys d'Halicarnasse dit qu'il fit dresser sa statue à côté du char.

le champ de bataille, Romulus en tua, de sa propre main, plus de la moitié, est une pure fable, un récit impossible à croire. En effet, on taxe les Messéniens d'exagération pour avoir dit qu'Aristomène offrit trois fois le sacrifice de l'hécatomphonie [1], parce qu'il avait tué trois cents Lacédémoniens en trois combats.

Romulus ne s'amusa pas à poursuivre les Véiens en déroute : il marcha droit à Véies; et les habitants, consternés d'un si grand échec, nefirent aucune résistance. Ils obtinrent, par leurs prières, un traité de paix et d'alliance pour cent ans, à condition de livrer aux Romains une portion considérable de leur territoire, appelée Septempagium, c'est-à-dire la septième portion [2], et de leur céder les salines voisines du fleuve. Ils donnèrent pour otages cinquante de leurs principaux citoyens. Après cette victoire, Romulus triompha le jour des ides d'octobre [3], traînant après lui un grand nombre de prisonniers, entre autres le général des Véiens, homme déjà vieux, et qui, dans cette occasion, s'était conduit à l'étourdie, et non point avec l'expérience de son âge. De là vient qu'encore aujourd'hui, dans les sacrifices de victoire, on conduit au Capitole, par la place publique, un vieillard vêtu de la prétexte, et portant au cou la bulle des enfants. Le héraut crie : Sardiens à vendre ! parce que les Étrusques passent pour une colonie venue de Sardes en Lydie : or, Véies est une ville étrusque.

Ce fut la dernière guerre de Romulus. Dès ce moment, il ne sut pas éviter l'écueil ordinaire, sauf de rares exceptions, à ceux qui ont été portés, par de grandes et merveilleuses faveurs de la Fortune, au faîte de

[1] C'est-à-dire le sacrifice en reconnaissance de cent hommes tués.

[2] Cette explication est un faux sens : *septempagium* veut dire les sept bourgs ou les sept villages. Plutarque s'est souvent trompé sur la signification des expressions latines ; car, de son propre aveu, il ne connaissait qu'imparfaitement la langue des Romains.

[3] Au mois d'octobre, les ides étaient le 15.

la puissance et des honneurs. Enflé de ses succès, plein d'une orgueilleuse confiance en lui-même, il se défit de son affabilité populaire, et il se laissa aller aux manières odieuses d'un despote. On fut choqué du faste de ses habits. Vêtu d'une tunique de pourpre, il portait, par-dessus, la toge prétexte. Il donnait ses audiences assis sur un siége renversé, et entouré de ces jeunes gens qu'on appelait Célères, à cause de leur promptitude à exécuter ses ordres. D'autres marchaient devant lui, armés de bâtons, avec lesquels ils écartaient la foule, et ceints de courroies dont ils garrottaient incontinent ceux qu'il ordonnait d'arrêter. C'est du mot latin *ligare*, qui signifiait autrefois lier, et qui a été remplacé depuis par *alligare* [1], que ces porteurs de verges sont appelés licteurs, et faisceaux les baguettes dont ils se servent dans leurs fonctions. On peut dire, toutefois, que c'est de l'ancien mot liteurs qu'on a fait licteurs, par l'interposition de la lettre *c* : liteurs, c'est notre grec liturges, officiers publics [2]. Encore aujourd'hui, les Grecs emploient *léïtos* pour dire le peuple ; et *laos* est la populace.

A la mort de Numitor son aïeul, Romulus avait le droit de régner dans Albe ; mais il fut généreux envers ce peuple : il lui laissa le gouvernement de ses affaires, et se réserva seulement de nommer, tous les ans, un magistrat pour rendre la justice aux Albains. C'était éveiller, chez les puissants de Rome, le désir d'un État indépendant et sans roi, où ils pussent commander et obéir tour à tour. Les patriciens n'avaient aucune part aux affaires ; leur dignité n'était qu'un vain titre et une distinction honorifique : on les appelait au conseil par coutume, plutôt que pour y délibérer. Là, ils écoutaient en silence les ordres du roi ; et l'unique avantage qu'ils eussent sur le vulgaire, c'était d'être instruits les premiers de ce qui

[1] En réalité, le mot *ligare* ne tomba point en désuétude, et il s'employait concurremment avec *alligare*.

[2] La première étymologie est la plus vraie.

avait été décidé. Mais il y eut quelque chose qui les blessa bien davantage : Romulus, de sa seule autorité, et sans leur approbation, sans même les avoir consultés, distribua aux soldats les terres conquises, et rendit aux Véiens leurs otages.

Cette conduite fut, aux yeux du sénat, le comble de l'injure. Aussi ne manqua-t-on point de soupçonner les sénateurs d'un crime, et de les en accuser, quand Romulus, quelque temps après, eut subitement disparu. Quoi qu'il en soit, Romulus disparut le jour des nones de juillet[1], comme ce mois se nomme aujourd'hui, de Quintilis, comme on disait alors.

Tout ce qu'on sait sur cette mort, et le seul point sur lequel on s'accorde, c'est qu'elle est arrivée ce jour-là. En effet, il s'y pratique, maintenant encore, plusieurs cérémonies qui rappellent cet événement. Au reste, on ne doit pas s'étonner de cette incertitude. Quand Scipion l'Africain[2] lui-même fut trouvé mort après son souper, on ne put jamais ni connaître ni déterminer le genre de sa mort. Les uns disent que, valétudinaire et de faible complexion, il avait été pris d'une subite défaillance ; les autres, qu'il s'était empoisonné lui-même; enfin, on croit que ses ennemis entrèrent chez lui pendant la nuit, et qu'ils l'étouffèrent. Et pourtant le corps de Scipion fut exposé à la vue du public, et chacun put y démêler les indices, y reconnaître les traces du genre de mort; tandis que Romulus disparut tout à coup, sans qu'il restât aucune partie de son corps, aucun lambeau de son vêtement. Aussi a-t-on conjecturé que les sénateurs s'étaient jetés sur lui, dans le temple de Vulcain, et l'avaient mis à mort; qu'ils avaient partagé le corps en morceaux, et que chacun en avait emporté, sous sa robe, une partie.

[1] C'est-à-dire le 7 du mois : les nones étaient huit jours avant les ides, et les ides de juillet étaient le 15, comme dans les mois de mai et d'octobre.

[2] Le deuxième Africain, fils de Paul-Émile

D'autres ont dit que la disparition n'eut lieu ni dans le temple de Vulcain, ni en présence des seuls sénateurs, mais que Romulus tenait ce jour-là une assemblée du peuple hors de la ville, près du marais de la Chèvre. Une tempête effroyable, impossible à décrire, se déchaîna soudain, et il se fit dans les airs une révolution étrange : la lumière du soleil s'éclipse; la nuit se répand sur la terre, mais non le calme et le repos; car on n'entendait de toutes parts que grands éclats de tonnerre, que vents impétueux soufflant avec violence. La foule, effrayée, se dispersa; mais les sénateurs se rapprochèrent les uns des autres. Quand l'orage fut passé, et que le jour eut repris sa lumière, le peuple revint à l'assemblée. Son premier soin fut de s'inquiéter du roi, de s'informer où il était; mais les sénateurs empêchèrent toute recherche et tout examen. Ils ordonnèrent à tous les Romains d'honorer Romulus, et de lui rendre un culte. « Romulus, dirent-ils, vient d'être enlevé parmi les dieux. C'était un roi doux et humain : ce sera pour vous une divinité propice. » La multitude les crut sur parole : ravie de joie et pleine d'espérance, elle se retira, en adorant le nouveau dieu. Mais il y en eut qu'animaient le ressentiment et la vengeance, et qui s'enquirent de la vérité du fait. Ils causèrent de vives inquiétudes aux sénateurs, en les accusant d'être les meurtriers du roi, et de chercher à couvrir leur crime par des contes ridicules.

Les choses étaient dans cette agitation, quand un des plus nobles patriciens, un homme dont tous estimaient la vertu, Julius Proculus, le confident et l'ami de Romulus, et l'un de ceux qui l'avaient suivi d'Albe à Rome, vint dans la place publique, et là, en présence de tout le peuple, jura, la main sur les autels, que, chemin faisant, il avait vu Romulus apparaître, plus grand et plus beau que jamais, et couvert d'armes brillantes comme le feu; qu'à cet aspect, saisi d'effroi, il s'était écrié : « O

roi, que t'avons-nous fait? et pourquoi nous as-tu quittés, en nous exposant à d'injustes et perverses accusations, et en laissant la ville orpheline plongée dans un deuil inexprimable? » Romulus lui avait répondu : « Les dieux l'ont voulu, Proculus. Après avoir vécu si longtemps avec les hommes, et bâti une ville qui surpassera toutes les autres en puissance et en gloire, fils du ciel je devais retourner habiter le ciel. Adieu! va dire aux Romains qu'ils ont, dans la tempérance et le courage, les sûrs moyens de s'élever au faîte de la puissance humaine. Pour moi, sous le nom de Quirinus, je serai votre dieu tutélaire. » Les Romains crurent à ce récit, sur la foi du caractère de Proculus et du serment qu'il avait fait; tous, d'ailleurs, se sentirent saisis d'une émotion indicible et d'une sorte d'inspiration divine : personne ne pensa à contredire; et, renonçant à leurs soupçons, tous se mirent à prier Quirinus, et à l'invoquer comme un dieu.

Cette histoire ressemble fort à ce que content les Grecs d'Aristéas le Proconésien, et de Cléomède d'Astypalée. Aristéas étant mort dans la boutique d'un foulon, ses amis s'y transportèrent, pour enlever le corps; mais le corps avait disparu. Des gens qui arrivaient de voyage dirent qu'ils avaient rencontré Aristéas, faisant route vers Crotone. Pour Cléomède, c'était un homme d'une taille et d'une force extraordinaires, mais sujet à des accès de démence et de fureur, pendant lesquels il s'était souvent porté à des actes de violence. Un jour, il entra dans une école d'enfants, et il rompit par le milieu, d'un coup de poing, la colonne qui soutenait le comble : le toit s'écroula, et tous les enfants furent écrasés. Cléomède, voyant qu'on courait après lui, se jeta dans un grand coffre, qu'il ferma, et dont il tint le couvercle si fortement, que plusieurs personnes, en réunissant leurs efforts, ne purent venir à bout de l'arracher. Il fallut briser le coffre; mais on n'y trouva point l'homme, ni

vif ni mort. L'étonnement fut extrême, et l'on envoya consulter l'oracle de Delphes. Voici ce que leur dit la Pythie :

Cléomède d'Astypalée est le dernier des héros.

On débite aussi que le corps d'Alcmène disparut, comme on le portait au bûcher, et qu'il ne se trouva sur le lit qu'une pierre.

Il y a bien d'autres contes, non moins invraisemblables, où l'on a voulu faire partager, à ce qui est mortel dans la nature, l'immortalité des dieux. Sans doute, refuser tout caractère divin à la vertu, c'est impiété et basse jalousie; mais confondre la terre avec le ciel, c'est pure sottise. Tenons-nous-en à ce qui est certain, et disons, avec Pindare : *Le corps de tous les êtres obéit à la mort toute-puissante*; *mais il reste une image qui vit durant l'éternité* : *c'est là tout ce qui nous vient des dieux*. Oui, c'est d'eux que nous tenons cette partie de notre être; et c'est auprès d'eux qu'elle retourne, non pas avec le corps, mais après qu'elle a été débarrassée du corps, qu'elle s'en est complétement séparée, et que, devenue pure et chaste, il ne lui reste rien de la chair mortelle. L'âme sèche, dit Héraclite, est la plus parfaite, et elle s'élance du corps comme l'éclair de la nue; mais celle qui s'est détrempée avec le corps, et qui s'est rendue toute charnelle, semblable à une épaisse et ténébreuse vapeur, s'enflamme difficilement, et s'élève avec peine. Gardons-nous donc d'envoyer au ciel avec l'âme, contre leur nature, les corps des hommes vertueux, mais seulement leurs vertus et leurs âmes : c'est par là que naturellement, en vertu des lois d'une justice divine, ils ne manqueront pas, croyons-le bien, d'être changés d'hommes en héros, de héros en génies. Et, quand il y a pacification parfaite et complète sanctification; quand ils ont fui, comme les nouveaux initiés, toutes les passions, tous les désirs d'une chair

terrestre et mortelle, alors ils sont mis au rang des dieux, non par un décret public, mais en réalité, et pour cause légitime, et ils jouissent de la condition la plus belle et du suprême bonheur.

Le surnom de Quirinus, donné à Romulus, a, selon les uns, la même signification que le nom de Mars. D'autres le font venir de celui de Quirites, que portent les Romains. Suivant d'autres, enfin, les anciens nommaient *quiris* le fer d'une pique ou la pique même, et *Quiritis* la statue de Junon, qu'on portait au bout d'une pique. On appelait Mars la pique consacrée dans le palais du roi; et ceux qui s'étaient distingués dans les combats recevaient une pique pour prix de leur valeur. Romulus fut donc surnommé Quirinus, parce qu'il était un favori de Mars, ou bien encore un dieu armé de la pique. Il y a un temple dédié à ce dieu sur la colline appelée, de son nom, le mont Quirinal.

Le jour auquel il disparut s'appelle Fuite du peuple, et nones Capratines[1], parce qu'on fait, ce jour-là, un sacrifice hors de la ville, près du marais de la Chèvre : la chèvre, en latin, se dit *capra*. Quand on sort pour le sacrifice, on prononce à hauts cris un certain nombre de noms romains, tels que Marcus, Lucius, Caïus, pour imiter ce qui se passa à cette déroute, et comment ils s'appelaient les uns les autres, dans leur trouble et leur frayeur. Suivant d'autres, ce n'est pas l'imitation d'une fuite, mais de l'empressement de gens qui font diligence; et voici la raison qu'ils donnent. Quand les Gaulois, qui s'étaient rendus maîtres de Rome, en eurent été chassés par Camille, la ville avait bien de la peine à se remettre de l'état d'épuisement où elle était réduite. Plusieurs peuples du Latium marchèrent en armes contre elle. Livius Postumius, qui les commandait, vint camper en vue de Rome, et il envoya dire, par un héraut, que les

[1] Ou plutôt *Caprotines*, suivant l'orthographe ordinaire.

Latins voulaient renouer l'ancienne alliance, qui commençait à s'affaiblir ; qu'il fallait que les deux nations s'unissent entre elles par de nouveaux mariages : si on leur envoyait un certain nombre de filles et de jeunes veuves, il y aurait paix et amitié, comme autrefois on s'était accommodé, et aux mêmes conditions, avec les Sabins. A cette proposition, les Romains se troublèrent. Si, d'un côté, ils craignaient la guerre, ils voyaient, de l'autre, que, livrer des femmes, c'était se mettre sous la dépendance absolue des Latins. Dans cette perplexité, une esclave nommée Philotis, ou Tutola, selon d'autres, vint leur conseiller de ne prendre ni l'un ni l'autre parti, mais d'employer la ruse, pour éviter et de faire la guerre, et de livrer de pareils otages. La ruse consistait à envoyer aux ennemis Philotis elle-même, avec les plus belles esclaves, vêtues en femmes de condition libre : la nuit, Philotis élèverait du camp des ennemis un flambeau allumé ; les Romains alors sortiraient en armes, et ils surprendraient les Latins endormis. Le projet fut adopté, et les ennemis donnèrent dans le piége. Philotis éleva le flambeau, du haut d'un figuier sauvage. Elle avait étendu par-derrière elle des couvertures et des tapis, afin que les ennemis ne pussent voir la lumière, tandis qu'elle brillerait aux yeux des Romains. Dès que ceux-ci l'aperçurent, à l'instant ils sortirent, fort empressés, et, afin de s'animer encore, s'appelant les uns les autres à plusieurs reprises. Ils surprirent les ennemis à l'improviste, et les taillèrent en pièces. C'est pour conserver le souvenir de cette victoire qu'ils célébreraient la fête de la Fuite du peuple; et ils appelleraient ce jour les nones Capratines, du mot *caprificus*, qui signifie, chez les Romains, un figuier sauvage. Ce jour-là, on donne aux femmes un festin hors de la ville, à l'ombre de branchages de figuier. Les servantes vont quêtant à la ronde, et folâtrant ; puis elles se frappent et se jettent des pierres, pour imiter celles qui vinrent

alors en aide aux Romains dans la bataille, et combattirent à leurs côtés. Mais peu d'historiens admettent cette tradition. Au reste, cette manière de s'appeler les uns les autres en plein jour, cette sortie de la ville pour aller sacrifier près du marais de la Chèvre, s'accordent mieux, ce semble, avec la première opinion; à moins, toutefois, que les deux événements ne soient arrivés au même jour, à des époques différentes [1].

Quoi qu'il en soit, Romulus disparut d'entre les hommes, à l'âge de cinquante-quatre ans, et dans la trente-huitième année de son règne.

[1] Tous les détails qui précèdent se retrouvent dans la *Vie de Camille*.

COMPARAISON
DE
THÉSÉE ET DE ROMULUS.

Voilà ce que j'ai pu recueillir, qui soit digne de mémoire, au sujet de Thésée et de Romulus. Et d'abord, on y voit Thésée, librement, sans contrainte aucune, et alors qu'il pouvait succéder à son aïeul dans une souveraineté qui n'était pas sans éclat, et vivre tranquillement à Trézène, se porter, de son propre mouvement, à entreprendre de grandes choses. Au contraire, ce fut pour fuir l'esclavage où il vivait, et le châtiment dont il était menacé, que Romulus devint, pour parler comme Platon, hardi par peur[1] : la crainte du dernier supplice le poussa, malgré qu'il en eût, aux grandes entreprises. Aussi bien, son plus grand exploit fut la mort d'un seul tyran, celui d'Albe, tandis que les victoires de Thésée sur Sciron, Sinnis, Procruste et Corynète, ne furent pour lui qu'un passe-temps et un prélude : quand il les faisait périr et qu'il punissait leurs brigandages, et quand il délivrait la Grèce de ces tyrans cruels, ceux qu'il sauvait ignoraient jusqu'à son nom même. Ajoutez qu'il pouvait, en prenant le chemin de mer, voyager en sûreté, sans avoir rien à craindre des brigands, tandis que Romulus n'aurait jamais joui du repos, Amulius vivant. Une grande preuve de la supériorité de Thésée, c'est que, sans avoir reçu aucune insulte personnelle, il courut sus aux méchants, pour l'intérêt des autres. Romulus et son frère,

[1] C'est dans le *Phédon* que Platon s'exprime ainsi.

tant qu'ils n'eurent pas été eux-mêmes offensés par le tyran, demeurèrent insensibles aux outrages dont tous avaient à souffrir. Si Romulus donna des preuves d'un grand courage, lorsqu'il fut blessé en combattant contre les Sabins, lorsqu'il tua Acron de sa main et vainquit tant de fois l'ennemi en bataille, on peut opposer à ses hauts faits le combat contre les Centaures et la guerre des Amazones.

Mais l'audacieuse entreprise de Thésée, pour affranchir Athènes du tribut qu'elle payait à la Crète ; mais son départ volontaire avec les jeunes filles et les jeunes garçons, quand il se mettait au hasard d'être dévoré par le Minotaure, ou immolé sur le tombeau d'Androgée, ou réduit, et c'était là le moindre péril qu'il eût à courir, à un honteux esclavage sous des maîtres insolents et cruels: comment exprimer tout ce qu'il lui fallut, pour cela, de courage, de magnanimité, de dévouement au bien public, quel désir de gloire et de vertu ? Les philosophes n'ont pas eu tort, ce me semble, de définir l'amour une entreprise des dieux pour la sûreté et la conservation des jeunes gens [1]. L'amour d'Ariadne fut donc l'ouvrage d'un dieu, et l'instrument dont se servit ce dieu pour sauver Thésée. Ne blâmons pas celle qui se prit ainsi d'amour : étonnons-nous plutôt que tous les hommes et toutes les femmes n'aient pas eu pour Thésée la même affection qu'elle. Mais cette passion qu'elle seule a ressentie, voilà, j'ose le dire, ce qui l'a rendue digne de l'amour d'un dieu ; car ce qu'elle aimait, c'était le beau, c'était le bien, c'était un héros.

Thésée et Romulus étaient nés tous deux pour gouverner ; mais ils ne surent ni l'un ni l'autre conserver le caractère de roi. Ils firent dégénérer la royauté, l'un en démocratie, et l'autre en tyrannie, tombant tous deux dans la même faute, par des passions contraires.

[1] Voyez le *Banquet* de Platon.

Le premier devoir de celui qui commande, c'est de conserver l'État : il lui faut, pour cela, autant s'abstenir de ce qui n'est pas convenable, que s'attacher à ce qu'il convient de faire. S'il se relâche ou se roidit trop, il cesse d'être roi : il n'est plus le chef de son peuple; il en devient le flatteur ou le despote, et il s'attire sa haine ou son mépris. De ces deux défauts, l'un vient, je crois, d'un excès de douceur et d'humanité, l'autre de l'amour-propre et d'une dureté de caractère.

S'il ne faut pas rendre la Fortune seule responsable des malheurs des hommes, et si l'on doit chercher quelle part y ont eue les déréglements du cœur et de la raison, on ne saurait absoudre de colère aveugle et d'emportement précipité la conduite de Romulus envers son frère, et celle de Thésée envers son fils. Mais, à considérer l'occasion qui excita leur courroux, celui-là est plus digne d'excuse, dont les motifs étaient plus graves, et qui a été comme renversé par un coup plus violent. C'est sur une question d'intérêt public, et pour une affaire en délibération, que Romulus se prit de querelle avec son frère; et l'on ne peut guère comprendre comment il put se porter soudain à un tel excès. Thésée, en s'emportant contre son fils, cédait à des puissances que bien peu d'hommes ont su vaincre : l'amour, la jalousie, et les calomnies d'une femme. Mais une différence capitale, c'est que la colère de Romulus alla jusqu'aux effets, et que l'action eut une issue calamiteuse, tandis que celle de Thésée se borna à des paroles, à des injures, à des malédictions, vengeance ordinaire des vieillards. Le malheur de son fils fut évidemment un coup de la Fortune. Donc il faut, sur ce point, donner la préférence à Thésée.

Mais un grand avantage de Romulus, c'est que sa puissance eut les commencements les plus chétifs. Esclaves, lui et son frère, et réputés fils de porchers, ils mirent en liberté, avant d'être libres eux-mêmes, presque tous

les peuples du Latium, et ils reçurent tout d'une fois les titres les plus glorieux : vainqueurs de leurs ennemis, sauveurs de leurs parents, rois des nations, fondateurs de villes. Et ils les fondèrent, ces villes, sans transplanter les populations comme Thésée, qui, pour réunir en un seul corps plusieurs centres d'habitation, ruina des villes qui portaient les noms des anciens rois et des anciens héros de l'Attique. Au reste, Romulus le fit aussi par la suite, en obligeant les peuples vaincus à démolir leurs villes, et à venir habiter avec les vainqueurs. Mais, dans l'origine, ce ne fut ni une transplantation, ni le simple agrandissement d'une ville qui subsistât déjà : il fit tout de rien ; il acquit à la fois une contrée, une patrie, un royaume, des familles, et il forma des mariages et des alliances. Et ce ne fut pour personne une cause de mort ou de ruine : ce fut, au contraire, un bienfait pour une multitude de fugitifs, qui, n'ayant ni feu ni lieu, demandaient à se réunir en peuple, et à devenir des citoyens. Sans doute, Romulus ne tua ni brigands ni malfaiteurs; mais il dompta des nations et des cités, et il mena en triomphe des rois et des généraux d'armée.

Il y a controverse, au sujet du meurtre de Romus; et c'est sur d'autres que Romulus qu'on rejette presque tout le crime. Mais c'est chose certaine que Romulus sauva sa mère de la mort; qu'il replaça sur le trône d'Énée Numitor, son aïeul, qui était réduit à un honteux esclavage; qu'il lui rendit volontairement de grands services, et qu'il ne lui fit aucun tort, même involontaire. L'oubli de Thésée et sa négligence, après la recommandation que lui avait donnée son père de changer la voile du vaisseau, sont inexcusables, à mon sens; et les arguments les plus longuement déduits ne le préserveraient pas, même avec des juges indulgents, d'encourir la peine des parricides. Aussi un auteur athénien, dans la conscience de l'extrême difficulté d'une apologie, a-t-il supposé qu'Égée, en apprenant l'arrivée du vaisseau, courut à la

citadelle avec tant de précipitation, pour le voir de loin, qu'il fit un faux pas, et qu'il se laissa tomber. Comme s'il n'y eût pas eu près de lui quelqu'un de sa suite, ou que, le voyant aller du côté de la mer, aucun de ses serviteurs ne l'eût accompagné!

Quant à l'injustice commise par l'enlèvement des femmes, elle n'a, dans Thésée, aucun prétexte plausible. Premièrement, il s'en rendit coupable plusieurs fois : il ravit Ariadne, Antiope, Anaxo de Trézène; après toutes celles-là, Hélène, qui n'était pas encore nubile, lui déjà vieux; une enfant, et dans l'âge le plus tendre, lui arrivé dans la saison où il devait s'abstenir de tout hymen, même légitime. En second lieu, on ne peut pas l'excuser sur le motif; car ni les filles de Trézène, ni celles de Sparte, ni les Amazones, outre qu'elles ne lui avaient point été fiancées, n'étaient plus vraiment dignes de lui donner des enfants que les Athéniennes, descendues d'Érechthée et de Cécrops. On peut donc le soupçonner de n'avoir suivi qu'une passion déréglée et l'attrait de la volupté. Romulus, qui n'enleva guère moins de huit cents femmes, prit pour lui non pas toutes, mais la seule Hersilie, dit-on, et il laissa les autres aux plus distingués des citoyens. Dans la suite même il fit bien voir, par la bonne conduite des Romains envers ces femmes, par les égards et l'affection qu'ils leur témoignèrent, que cette violence et cette injustice avaient été, en vue d'une alliance, une œuvre de haute sagesse et de bonne politique. C'est par là qu'il fondit ensemble, et qu'il réduisit en un tout compacte, les deux nations; ce fut là, en un mot, la source de la mutuelle bienveillance que se portèrent depuis Sabins et Romains, et de la puissance même de Romulus.

Mais le temps est un sûr témoin de la pudeur, de l'amour et de la constance que Romulus fit régner dans l'union conjugale. Pendant deux cent trente ans on ne vit pas un seul mari qui osât quitter sa femme, ni une

femme son mari. Ce sont les plus habiles gens, en Grèce, qui connaissent le nom du premier parricide. Tout le monde, à Rome, sait que Spurius Carvilius fut le premier qui répudia sa femme : encore en donna-t-il pour raison sa stérilité. Ce témoignage d'une si longue suite d'années est confirmé par les événements qui suivirent l'enlèvement. Le résultat de ces unions fut le partage de l'autorité souveraine entre les deux rois, et des droits civiques entre les deux peuples. Les mariages de Thésée, au contraire, furent, pour les Athéniens, une occasion non point d'amitié ou d'alliance avec d'autres peuples, mais d'inimitiés, de guerres, de morts violentes. Ils finirent même par perdre Aphidnes; et ce ne fut qu'à grand'peine, et après s'être jetés aux genoux de leurs ennemis et les avoir invoqués comme des dieux, qu'ils durent à leur pitié de ne pas subir le sort qu'Alexandre[1] attira depuis sur les Troyens. La mère de Thésée n'en fut pas quitte pour le danger : abandonnée et trahie par son fils, elle eut la destinée d'Hécube; si pourtant cette captivité n'est pas une fable, comme on désirerait qu'il y eût là un mensonge, et aussi dans plusieurs autres traits de la vie de Thésée. D'ailleurs, la conduite attribuée aux dieux envers Thésée et Romulus met entre eux une grande différence. Romulus, à sa naissance, fut sauvé par une signalée protection de la divinité; tandis que l'oracle qui défendait à Égée d'approcher d'aucune femme sur la terre étrangère semble prouver que c'est contre la volonté des dieux que Thésée vint au monde.

[1] C'est le nom que les poëtes grecs donnent ordinairement à Pâris.

LYCURGUE.

(Florissait au commencement du neuvième siècle avant notre ère.)

On ne peut rien dire absolument, de Lycurgue le législateur, qui ne soit sujet à controverse. Son origine, ses voyages, sa mort, enfin les lois mêmes et le gouvernement qu'il a institués, ont donné lieu à des récits fort divers ; mais le point sur lequel y a le plus complet désaccord, c'est le temps où il a vécu. Les uns le font contemporain d'Iphitus, et prétendent qu'il régla avec lui l'armistice qui s'observe pendant les jeux Olympiques. De ce nombre est Aristote le philosophe, lequel allègue, pour preuve de son sentiment, le disque dont on se sert à Olympie, qui porte encore gravé le nom de Lycurgue. Mais ceux qui comptent les temps par la succession des hommes qui ont régné à Sparte, ainsi Ératosthène[1], Apollodore[2], le font antérieur d'un grand nombre d'années à la première olympiade. Timée[3] conjecture qu'il y a eu deux Lycurgue à Sparte, à deux époques différentes, et que ce sont les actions de l'un et de l'autre qu'on attribue à celui des deux qui a eu le plus de réputation : le plus ancien aurait été, peu s'en faut, le contemporain d'Homère. Il y en a même qui veulent qu'Homère et lui se soient rencontrés. Xénophon autorise la croyance à la haute antiquité de Lycurgue, quand il le fait vivre du temps des Héraclides. A la vérité, les derniers rois de

[1] Historien, poëte et philosophe, né à Cyrène, en Libye, et qui florissait sous Ptolémée Philopator.

[2] Grammairien contemporain d'Ératosthène, auteur d'un traité des généalogies mythologiques, intitulé *Bibliothèque*, que nous possédons encore.

[3] De Tauroménium en Sicile, historien un peu antérieur aux précédents.

Sparte eux-mêmes étaient des Héraclides; mais Xénophon a voulu sans nul doute parler des plus immédiats descendants d'Hercule. Cependant, malgré ces incertitudes où flotte l'histoire, nous tâcherons de ne nous attacher, dans notre récit, qu'aux faits les moins contestés de la vie de Lycurgue, et qui se recommandent par les plus graves autorités.

Le poëte Simonide dit que Lycurgue était fils de Prytanis, et non pas d'Eunomus; mais la plupart des écrivains donnent une autre généalogie de Lycurgue et d'Eunomus. Soüs aurait eu pour père Patroclès, fils d'Aristodème; de Soüs naquit Eurytion, d'Eurytion Prytanis, de Prytanis Eunomus, qui eut, de sa première femme, Polydectès, et Lycurgue de la seconde, nommée Dianasse. Suivant le rapport de l'historien Euthychidas[1], Lycurgue était le sixième descendant de Patroclès, et le onzième après Hercule.

Soüs fut le plus renommé de ses ancêtres. C'est du temps de Soüs que les Spartiates réduisirent les Hilotes[2] en servitude, et qu'ils accrurent leur territoire d'une grande partie de celui des Arcadiens. On raconte que Soüs, assiégé par les Clitoriens dans un poste difficile et qui manquait d'eau, consentit à leur abandonner les terres conquises par les Spartiates, à condition qu'ils le laisseraient boire, lui et tous les siens, dans la fontaine voisine. Après les serments réciproques, Soüs assembla ses soldats, et déclara qu'il cédait la royauté à celui qui s'abstiendrait de boire; mais aucun n'en eut le courage. Après qu'ils eurent tous bu, il descendit le dernier de tous à la fontaine, et il se rafraîchit simplement le visage, prenant à témoin les ennemis, qui étaient encore là : aussi retint-il les terres, sous prétexte que toute l'armée n'a-

1 Écrivain inconnu, probablement Spartiate, à en juger par la terminaison dorienne de son nom.

2 Les Hilotes étaient un des peuples de la Laconie. Leur nom devint plus tard, à Sparte, le nom générique de tous les esclaves.

vait pas bu. Cependant, malgré l'admiration dont cette force d'âme était l'objet, on ne donna pas son nom à ses descendants, mais celui de son fils : on les appelle les Eurytionides. La raison, je pense, c'est qu'Eurytion fut le premier qui relâcha, pour flatter la multitude et gagner ses bonnes grâces, l'autorité absolue des rois de Sparte.

L'indulgence d'Eurytion rendit le peuple exigeant; et les rois qui vinrent depuis s'attiraient sa haine, dès qu'ils essayaient de le réprimer par la force, ou son mépris, s'ils lui cédaient par complaisance et par faiblesse. Aussi, pendant longtemps, Sparte fut-elle en proie à une anarchie et à un désordre dont un roi même, le père de Lycurgue, fut victime : en voulant séparer des gens qui se battaient, il reçut un coup de couteau de cuisine, dont il périt, laissant le royaume à Polydectès, son fils aîné. Peu de temps après, Polydectès lui-même mourut. C'était donc Lycurgue que tout le monde s'attendait à voir régner; et, en effet, il fut roi tant qu'on ignora la grossesse de la femme de son frère; mais, aussitôt qu'elle fut connue, il déclara que la royauté appartiendrait à l'enfant, si c'était un mâle; et, dès ce moment, il n'administra plus les affaires qu'en qualité de tuteur. Les Lacédémoniens donnent le nom de prodiques[1] aux tuteurs des rois orphelins. Cependant la veuve envoya sous main lui faire entendre, s'il voulait l'épouser quand il serait roi de Sparte, qu'elle ferait périr son fruit. Lycurgue eut horreur de sa scélératesse ; mais il ne rejeta pas sa proposition ; il eut même l'air de l'approuver et d'y consentir : seulement il répondit qu'il n'était pas besoin d'avortement, et que les breuvages pourraient altérer sa santé, et la mettre en danger de la vie ; que lui-même, dès que l'enfant serait né, il trouverait bien les moyens de s'en défaire. Il entretint cette femme de la sorte, jusqu'au terme de sa grossesse; et il ne la sut pas plutôt en travail, qu'il envoya des gens

[1] Ce mot signifie *justicier* et *défenseur en justice*.

sûrs, pour assister à ses couches et la surveiller. Si elle accouchait d'une fille, ils avaient ordre de la remettre entre les mains des femmes ; si c'était un mâle, de le lui apporter, quelle que fût l'affaire qui l'occupât à cet instant. Ce fut un fils qu'elle mit au monde. Lycurgue était à souper avec les magistrats, quand ceux qu'il avait chargés de cet office vinrent lui apporter l'enfant. Il le prit entre ses bras, et il dit aux assistants : « Spartiates, un roi nous est né. » Il assit l'enfant à la place royale, et il le nomma Charilaüs[1], à cause de l'extrême joie de tous les assistants, qu'avaient saisis d'admiration la grandeur d'âme de Lycurgue et sa justice.

Lycurgue n'avait régné en tout que huit mois ; mais il conserva toujours l'estime de ses concitoyens, et on l'écoutait, on exécutait ses ordres, bien plus encore par respect pour sa vertu, que parce qu'il était tuteur du roi et exerçait l'autorité souveraine. Pourtant il eut des envieux : on fit tout pour arrêter dans son essor la fortune de ce jeune homme, surtout les parents et les amis de la mère du roi, laquelle, suivant eux, avait été jouée. Léonidas, frère de la reine, insulta un jour Lycurgue sans nulle retenue, et lui dit : « Je sais très-bien que tu régneras. » Il voulait, par cette calomnie, le rendre suspect, et prévenir les esprits contre Lycurgue, comptant, s'il arrivait malheur au roi, qu'on l'accuserait d'avoir préparé l'événement. La mère, de son côté, faisait courir les mêmes bruits. Le chagrin qu'il en eut, et la peur de ce que cachait l'avenir, le déterminèrent à s'éloigner, pour se mettre à l'abri des soupçons, et à voyager par le monde, jusqu'à ce que le fils de son frère fût parvenu à l'âge d'homme et eût engendré un héritier.

Il partit donc, et il alla d'abord en Crète. Il observa avec soin les institutions du pays, et il conversa avec les personnages les plus en renom. Il approuva fort quelques-

[1] Des deux mots χαρά, *joie*, et λαός, *peuple*.

unes de leurs lois, et il les recueillit pour en faire usage quand il serait de retour à Sparte; mais il y en eut qu'il n'estima guère. Au reste, il persuada, par ses prières et par ses témoignages d'amitié, à l'un des hommes dont on estimait le plus la sagesse et les lumières politiques, de quitter la Crète, et d'aller s'établir à Sparte. Il se nommait Thalès : on le croyait simplement poëte lyrique[1]; mais, sous le couvert de la poésie, il remplissait, au fond, la charge d'un excellent législateur. Ses odes étaient autant d'exhortations à l'obéissance et à la concorde, soutenues du nombre et de l'harmonie, pleines à la fois de gravité et de charmes, et qui adoucissaient insensiblement les esprits des auditeurs, leur inspiraient l'amour du bien, et faisaient cesser les haines qui les divisaient. Il prépara donc, en quelque sorte, les voies à Lycurgue, pour l'instruction des Lacédémoniens.

De Crète, Lycurgue fit voile pour l'Asie. Il voulait, dit-on, comparer les habitudes simples et austères des Crétois avec la vie voluptueuse et délicate des Ioniens, comme un médecin compare à des corps bien portants des corps languissants et malades, et apprécier la différence des mœurs et des gouvernements. Ce fut là vraisemblablement qu'il connut, pour la première fois, les poëmes d'Homère, qui étaient conservés par les descendants de Créophyle[2]. Il reconnut que la morale et la politique, dont les enseignements y sont répandus, en faisaient le mérite, non moins que d'agréables fictions et des contes : aussi s'empressa-t-il de les copier, et de les réunir en corps d'ouvrage, pour les porter en Grèce. On y avait déjà quelque obscure notion de ces épopées,

[1] Il ne faut pas prendre ce mot à la lettre. La poésie lyrique ne date que de Terpandre, ou, si l'on veut, de Callinus et de Tyrtée, tous postérieurs à Lycurgue. La lyre proprement dite n'existait même pas, et on ne connaissait que le vers héroïque ou épique, le vers d'Homère et d'Hésiode. Il est vrai que la poésie se chantait, et avec accompagnement de musique.

[2] Homère, d'après les traditions les plus accréditées, n'était pas de beaucoup antérieur à Lycurgue. Créophyle était, dit-on, un ami d'Homère.

et quelques personnes en possédaient des fragments, qui se répandaient de côté et d'autre; mais Lycurgue fut le premier qui les fit connaître à tout le monde.

Les Égyptiens croient que Lycurgue a aussi voyagé chez eux, et qu'ayant surtout admiré, entre leurs institutions, celle qui sépare les gens de guerre de toutes les autres classes, il la transporta à Sparte, où il fit une classe à part des manœuvres et des artisans, et où il établit ainsi une forme de gouvernement vraiment distinguée et vraiment pure. Il y a, sur ce point, adhésion de quelques historiens grecs au récit de ceux d'Égypte; mais, que Lycurgue soit allé dans la Libye et dans l'Ibérie, et qu'il ait pénétré jusque dans l'Inde, pour y converser avec les gymnosophistes, je ne sache pas d'autre écrivain qui l'ait dit qu'Aristocratès de Sparte [1], fils d'Hipparque.

Cependant les Lacédémoniens regrettaient Lycurgue absent. Plus d'une fois ils envoyèrent le prier de revenir, alléguant que les rois qu'ils avaient ne différaient du simple peuple que par leurs titres et par les honneurs; au lieu qu'ils reconnaissaient, dans Lycurgue, le don naturel du commandement, et l'autorité qui entraîne à son gré les hommes. Les rois eux-mêmes [2] désiraient son retour, espérant que sa présence servirait de frein à la licence et à l'indocilité de la multitude. Il trouva, quand il revint, les esprits si bien disposés, qu'à l'instant même il entreprit de détruire les abus, et de changer la forme du gouvernement, persuadé que des lois partielles n'auraient aucune utilité, et qu'il fallait, comme dans un corps mal constitué et tout plein de maladies, détruire, par des remèdes et des purgatifs, les humeurs vicieuses, et changer le tempérament, avant de prescrire un régime tout nouveau.

Ce projet arrêté, il alla d'abord à Delphes, pour consulter le dieu, offrit un sacrifice, et revint avec cet oracle

[1] Cet écrivain est inconnu d'ailleurs.

[2] Il y avait deux rois à Lacédémone.

fameux, où la Pythie l'appelait l'ami des dieux, et un dieu plutôt qu'un homme. Elle avait ajouté qu'Apollon lui accordait sa demande; qu'il lui serait donné de faire de bonnes lois, et qui l'emporteraient infiniment sur les institutions des autres peuples. Encouragé par ces promesses, Lycurgue s'ouvrit de son dessein aux premiers de la ville, et il les pressa de le seconder. Il s'était d'abord adressé secrètement à ses amis; puis, il avait fini peu à peu par gagner un grand nombre d'autres citoyens, et par les rallier à son dessein.

Quand le moment favorable fut arrivé, il ordonna à trente des plus considérables de se rendre en armes sur la place publique, afin d'imposer par la crainte à ses adversaires, dont Hermippus énumère les vingt plus fameux. Entre les amis de Lycurgue, un surtout prit grande part à l'entreprise, et contribua à l'établissement des lois : il se nommait Arthmiadas. Au commencement de l'émeute, Charilaüs, craignant qu'on en voulût à sa personne, s'enfuit dans le temple Chalciœcos[1]; ensuite, instruit des vrais desseins de Lycurgue, et rassuré, d'ailleurs, par les serments qu'on lui fit, il sortit du temple, et il donna son approbation à tout ce qui se faisait, car il était d'un naturel pacifique. C'est cette douceur de caractère qui fit dire un jour à Archélaüs, son collègue dans la royauté, devant qui on louait la bonté de ce jeune homme : « Comment Charilaüs ne serait-il pas bon, lui qui n'est pas rude aux méchants mêmes? »

De tous les nouveaux établissements de Lycurgue, le premier et le plus important fut celui du sénat. Le sénat, comme dit Platon[2], vint se mêler à la puissance royale, pour en tempérer la fougue, et, armé d'un pouvoir égal à celui des rois, fournir à l'État, dans les grandes occasions, un moyen de salut, et les leçons de la

[1] Ce mot, qui signifie *maison d'airain* ou *de bronze*, désignait un temple consacré à Minerve, et entièrement revêtu de plaques de bronze.

[2] Dans le troisième livre des *Lois*.

sagesse. Le gouvernement avait flotté, jusqu'alors, dans une agitation continuelle, poussé tantôt, par les rois, vers la tyrannie, et tantôt, par le peuple, vers la démocratie. Le sénat, entre ces deux forces opposées, fut comme un contre-poids qui les tint en équilibre, et qui assura pour longtemps l'ordre et la stabilité des choses. Les vingt-huit sénateurs se rangeaient toujours du côté des rois, quand il fallait arrêter les progrès de la démocratie, comme aussi ils fortifiaient le parti du peuple, pour réprimer la tyrannie au besoin. Lycurgue fixa, suivant Aristote, le nombre des sénateurs à vingt-huit, parce que, des trente citoyens qu'il s'était d'abord associés, il y en eut deux qui perdirent courage, et qui abandonnèrent l'entreprise; mais Sphérus[1] assure que, dès le commencement, Lycurgue n'avait pris que vingt-huit conseillers. Peut-être, en cela, eut-il égard à la propriété de ce nombre, formé par la multiplication de sept par quatre, et qui est, après six, le premier nombre parfait, parce qu'il est égal à ses parties[2]. Pour moi, je croirais qu'il désigna vingt-huit sénateurs, afin qu'en ajoutant les deux rois, le conseil fût composé de trente personnes en tout.

Cette institution avait, aux yeux de Lycurgue, une telle importance, qu'il alla chercher à Delphes, uniquement pour ce corps, un oracle appelé *rhètre*[3], lequel était conçu en ces termes : « Quand tu auras bâti un temple à Jupiter hellanien et à Minerve hellanienne; que tu auras divisé le peuple par tribus et par portions de tribus, et établi un sénat de trente membres, en y comprenant les deux rois, tu tiendras le conseil, suivant le besoin des circonstances, entre le Babyce et le Cnacion : là, les sénateurs proposeront les lois, et le

[1] Disciple de Cléanthe, et qui avait écrit plusieurs ouvrages, notamment un traité intitulé *République de Sparte.*

[2] Ceci est du pythagorisme pur, et, par conséquent, n'a pu entrer dans les motifs de Lycurgue.

[3] Ce mot signifie *édit verbal* et aussi *oracle.*

peuple aura le droit de les rejeter[1]. » Le Babyce et le Cnacion se nomment maintenant Œnonte; mais, selon Aristote, le Cnacion est un fleuve, et le Babyce un pont. C'est dans cet espace que les Lacédémoniens tenaient leurs assemblées; et il n'y avait là ni portique, ni aucun autre bâtiment. Lycurgue était persuadé que ces ornements ne servent pas à faire trouver de bons conseils; qu'ils y nuisent plutôt, en suggérant des pensées inutiles, des sentiments d'orgueil et de vanité, à ceux qui, réunis pour délibérer sur les affaires publiques, s'amusent à considérer des statues, des tableaux, des décorations de théâtres, ou les plafonds artistement ouvragés d'une salle d'assemblée.

Personne que les sénateurs et les rois n'avait le droit, dans l'assemblée du peuple, de mettre en avant les sujets de délibération : eux seuls les proposaient; et le peuple était maître de décider. Dans la suite, comme le peuple altérait, dénaturait, par des retranchements, des additions, les décrets du sénat, les rois Polydore et Théopompe ajoutèrent à l'oracle ce qui suit : « Si le peuple essaye de prévariquer, que les sénateurs et les rois se retirent. » C'est-à-dire : qu'ils ne confirment pas les décisions; qu'ils renvoient l'assemblée, et qu'ils annulent les arrêts du peuple, comme entachés d'illégalité et de fraude. Après quoi ils persuadèrent aux citoyens que tel était l'ordre du dieu. C'est à cela que fait allusion Tyrtée[2], dans ces vers :

Ils ont entendu, à Pytho, de la bouche d'Apollon, et rapporté chez eux
Les oracles du dieu, et ces paroles infaillibles :
Le conseil aura pour chefs les rois sacrés,

[1] Plutarque, après avoir cité cet oracle, explique en grec ordinaire les expressions doriennes de la Pythie. La traduction de cette traduction n'aurait aucun sens en français.

[2] Poëte originaire d'Athènes ou de Milet, qui vécut à Sparte au temps des guerres de Messénie.

Qui veillent sur la douce ville de Sparte;
Puis viendront les vieillards; et puis les hommes du peuple
Confirmeront les équitables décrets.

C'est ainsi que Lycurgue avait tempéré le gouvernement. Mais, dans la suite, on reconnut que les sénateurs formaient une oligarchie absolue, dont le pouvoir démesuré menaçait la liberté publique. On lui donna pour frein, comme dit Platon, l'autorité des éphores, cent trente ans environ après Lycurgue. Élatus fut le premier éphore nommé. C'était sous le roi Théopompe. Le roi s'entendit reprocher, par sa femme, qu'il laisserait à ses enfants la royauté moindre qu'il ne l'avait reçue : « Au contraire, répondit-il, je la leur laisserai d'autant plus grande, qu'elle sera plus durable. » En effet, en lui ôtant ce qu'elle avait de trop, il la mit à l'abri de l'envie et des dangers. Aussi les rois de Sparte n'eurent-ils point à subir les outrages que Messène et Argos firent endurer à leurs rois, trop entêtés du pouvoir, et qui n'en voulurent rien relâcher pour se rendre populaires. Rien ne fait mieux éclater la sagesse et la prévoyance de Lycurgue, que la considération des troubles et des maux politiques qui accablèrent ceux de Messène et d'Argos, peuples et rois. C'étaient les parents et les voisins des Spartiates. Ils avaient eu les mêmes avantages qu'eux, à l'origine, et même un meilleur lot dans le partage des terres. Cependant ils ne furent pas longtemps heureux : l'abus de l'autorité chez les rois, joint à l'insubordination de la multitude, bouleversèrent les institutions, et montrèrent par quelle insigne faveur des dieux les Spartiates avaient vu leur gouvernement ainsi ordonné, et tempéré avec tant de sagesse. Mais cela ne parut que dans la suite.

Le second des établissements de Lycurgue, et le plus audacieux, ce fut le partage des terres. L'inégalité des fortunes était prodigieuse : les uns ne possédaient rien,

manquaient de toute ressource, et c'était le plus grand nombre des citoyens, tandis que toute la richesse affluait aux mains de quelques-autres. Dans le dessein de bannir l'insolence, l'envie, l'avarice, le luxe, et deux maladies plus anciennes encore, et plus funestes à un État, la richesse et la pauvreté, Lycurgue persuada aux Spartiates de mettre en commun toutes les terres, de faire un nouveau partage, et de réduire toutes les fortunes au même taux et à un parfait équilibre. La vertu toute seule devait faire toutes les distinctions, n'y ayant, entre les hommes, d'autre différence et d'autre inégalité que celles qui procèdent du mépris de ce qui est honteux et de l'amour du bien. Le projet fut bientôt mis à fin. Lycurgue divisa les terres de Laconie en trente mille parts, pour les habitants des campagnes, et il fit neuf mille parts de celles du territoire de Sparte ; car c'était là le nombre des Spartiates appelés au partage. Quelques-uns disent que Lycurgue n'avait fait que six mille parts de ces dernières, et que trois mille furent ajoutées dans la suite par le roi Polydore. D'autres prétendent que, des neuf mille parts, Polydore fit une moitié ; Lycurgue aurait fait l'autre. Chaque part pouvait produire, par an, soixante-dix médimnes[1] d'orge pour un homme, et douze pour une femme, avec les fruits liquides en proportion. Cette quantité parut suffisante pour les entretenir dans un état de bien-être et de santé, et pour fournir à tous leurs besoins. Quelques années plus tard, Lycurgue, revenant d'un voyage, traversait la Laconie : c'était quelques jours après la moisson. En voyant les tas de gerbes bien alignés et parfaitement égaux, il sourit, et il dit à ceux qui l'accompagnaient : « La Laconie a l'aspect d'un héritage que plusieurs frères viennent de partager. »

Il entreprit aussi, afin de détruire complétement l'iné-

[1] Le médimne équivalait à peu près à un demi-hectolitre. Par homme il faut entendre un chef de famille.

galité sous toutes ses formes, de faire le partage des biens mobiliers. Comme il vit qu'on ne s'en laisserait pas dépouiller ouvertement sans répugnance, il prit une autre voie, et ce fut indirectement qu'il porta l'attaque contre le luxe. Il commença par supprimer toute monnaie d'or et d'argent, ne permit que la monnaie de fer, et donna à des pièces d'un grand poids une valeur si modique, que, pour loger une somme de dix mines[1], il fallait une chambre entière, et un chariot attelé de deux bœufs pour la traîner. La circulation d'une telle monnaie eut bientôt banni de Lacédémone plus d'une sorte de méfaits. Qui eût voulu recevoir, pour prix d'un crime; qui eût volé, ou ravi de force, ce qu'il était impossible de cacher, dont la possession ne pouvait exciter l'envie, et qui, mis en pièces, n'était plus bon à rien? Car, lorsque le fer avait été rougi au feu, Lycurgue, dit-on, le faisait tremper dans le vinaigre, afin de lui ôter sa force : ce n'était plus dès lors qu'une chose inutile à tout autre usage, énervée, sans ductilité, et qui se brisait sous le marteau.

Ensuite il bannit de Sparte tous les arts frivoles et superflus ; et, quand même il ne les aurait pas chassés, la plupart auraient disparu avec l'ancienne monnaie, les artisans ne trouvant plus de débit de leurs ouvrages; car celle de fer n'avait pas cours chez les autres peuples de la Grèce, qui s'en moquaient, et qui n'en voulaient pour aucun prix. Ainsi, les Spartiates ne pouvaient acheter aucune marchandise exotique, même de mince valeur; et il n'abordait même pas de vaisseau marchand dans leurs ports. Aucun sophiste ne mettait le pied dans la Laconie, aucun diseur de bonne aventure, aucun fournisseur de prostituées, aucun bijoutier en or ou en argent : il n'y avait pas de gain à faire. Par là le luxe, dépouillé de ce qui l'enflamme et lui sert d'aliment, se flétrissait de lui-

[1] La mine valait cent drachmes, et la drachme quatre-vingt-dix environ de nos centimes.

même. Ceux qui possédaient le plus de biens n'eurent aucun avantage sur les pauvres, les richesses n'ayant aucune issue dans le public, et demeurant dans l'intérieur des maisons, enfermées et oisives. Voilà pourquoi les meubles d'un usage journalier et indispensable, lits, siéges, tables, étaient chez eux très-bien travaillés. Voilà d'où vient la réputation du cothon laconien, ce gobelet si commode, surtout aux soldats en campagne, comme l'assure Critias[1] : sa couleur empêchait qu'ils n'aperçussent la malpropreté des eaux qu'on est quelquefois obligé de boire, et dont la vue les eût dégoûtés : d'ailleurs les ordures qui s'y trouvaient étaient retenues par les rebords rentrants du vase, et il ne venait à la bouche que ce qu'il y avait de pur. C'est au législateur qu'on dut ce bien-être ; car les artisans, forcés d'abandonner les ouvrages inutiles, montraient tout leur talent dans l'exécution des indispensables.

Lycurgue voulut pousser plus loin encore la persécution contre le luxe, et la destruction de l'amour des richesses. Il fonda une troisième institution, et des plus belles, celle des repas publics. Il obligea les citoyens de manger tous en commun, et de se nourrir des mêmes viandes, des mêmes mets réglés par la loi. Il leur défendit de prendre chez eux leurs repas, sur des lits somptueux et devant des tables magnifiques ; de se mettre à la merci des pâtissiers et des cuisiniers, et de s'engraisser dans les ténèbres, comme des animaux gloutons. C'est, en effet, corrompre à la fois son esprit et son corps ; c'est lâcher la bride à toute sensualité et à toute débauche, et, par suite, se faire un besoin de longs sommeils, de bains chauds, d'une oisiveté continuelle, et, en quelque sorte, d'un traitement journalier de malade. C'était là un grand point ; mais un plus grand résultat encore, ce fut d'avoir mis les richesses hors d'état d'être volées,

[1] Voyez dans Athénée, XI, 10, la description de ce vase par Critias.

ou plutôt, comme dit Théophraste, d'être enviées, et de les avoir, pour ainsi dire, appauvries par la communauté des repas et par la frugalité de la table; car il n'était plus possible de faire usage de la magnificence, d'en jouir et de l'étaler, dès que le pauvre et le riche venaient partager le même repas. Sparte était donc la seule ville, sous le soleil, où se vérifiât ce qu'on dit communément, que Plutus est aveugle, et où il fût gisant à terre, sans vie, sans mouvement, à la façon des peintures. En effet, il n'était permis à personne de manger chez soi d'avance, et d'arriver rassasié aux repas communs. On observait attentivement celui qui s'abstenait de boire et de manger avec les autres, et on lui reprochait publiquement son intempérance, et la délicatesse qui lui faisait mépriser la nourriture commune.

Aussi, de toutes les institutions de Lycurgue, ce fut, dit-on, celle qui irrita le plus les riches. Ils s'assemblèrent en grand nombre, poussant contre lui des cris de fureur et d'indignation; et Lycurgue, assailli de tous côtés à coups de pierres, finit par s'enfuir précipitamment de la place publique. Il avait gagné les devants, et il s'était réfugié dans un temple, sans qu'on eût pu l'atteindre. Un jeune homme, nommé Alcandre, de bonne nature au demeurant, mais vif et emporté, s'obstina à sa poursuite, et, comme Lycurgue se tournait vers lui, le frappa de son bâton, et lui creva un œil. Lycurgue ne se laisse point abattre à ce coup : il se présente aux citoyens tête levée, et il leur montre son visage tout sanglant et son œil crevé. A cette vue, ils sont saisis de honte et de confusion : ils livrent Alcandre à Lycurgue, qu'ils reconduisent dans sa maison, en lui témoignant une sincère condoléance. Lycurgue, après les avoir remerciés, les congédie, et il fait entrer Alcandre chez lui. Là, il ne lui fit subir aucun mauvais traitement, ne lui dit pas un mot de reproche; seulement il fit retirer les gens qui le servaient d'habitude, et il ordonna au jeune homme de le

servir. Celui-ci, qui était bien né, exécuta, sans ouvrir la bouche, tout ce qui lui était commandé. Comme il demeurait sans cesse auprès de Lycurgue, et qu'il observait chaque jour, dans ce commerce, sa douceur, sa bonté, sa vie austère, sa constance infatigable dans les travaux, il conçut pour lui une extrême affection, et il disait à ses connaissances et à ses amis que Lycurgue, loin d'être dur et fier, était l'homme le plus traitable et le plus doux. Telle fut la punition d'Alcandre. Lycurgue se vengea en faisant, d'un jeune homme colère et opiniâtre, un homme plein de sagesse et de modération. Lycurgue bâtit, en mémoire de cet accident, un temple à Minerve Optilétide, comme il appela la déesse, parce que les Doriens de ce pays-là donnent aux yeux le nom d'*optiles* [1]. Quelques-uns pourtant, entre autres Dioscoride [2], qui a fait un traité sur la république des Lacédémoniens, disent que Lycurgue fut blessé, mais qu'il ne perdit point l'œil, et que ce fut même en reconnaissance de sa guérison qu'il éleva le temple à la déesse. Depuis cet accident, les Lacédémoniens cessèrent de porter des bâtons dans leurs assemblées.

Ces repas publics, nommés andries [3] en Crète, à Lacédémone on les appelle phidities, soit parce qu'ils étaient une source d'amitié et de bienveillance, *phiditia* étant mis pour *philitia,* par le changement de *d* en *l* [4], ou parce qu'ils accoutumaient à la frugalité et à l'épargne [5]. Mais rien n'empêche de croire, avec d'autres, que la première lettre du mot [6] est une addition après coup, et qu'on dit *phiditia* pour *éditia*, du mot grec qui signifie manger. Chaque table était de quinze personnes, un peu

[1] Ce mot vient d'ὄπτομαι, qui signifie *voir*.

[2] Il est probable qu'il s'agit du même Dioscoride dont il reste six livres *sur la Matière médicale,* et qui vivait dans le premier siècle de notre ère.

[3] Du mot ἀνήρ, *homme.*

[4] De φίλος, *ami.*

[5] Φειδώ signifie *épargne.*

[6] C'est-à-dire *ph*, qui ne sont en grec qu'un seul caractère, le φ.

plus un peu moins. Chaque convive fournissait, par mois, un médimne de farine, huit conges de vin[1], cinq mines[2] de fromage, deux mines et demie de figues, et, avec cela, quelque peu de monnaie pour acheter de la viande. D'ailleurs, quand un citoyen faisait un sacrifice, ou qu'il avait été à la chasse, il envoyait, pour le repas commun, les prémices de la victime, ou une portion de son gibier; car il était loisible de souper chez soi avec les mets de son sacrifice ou de sa chasse, si la chasse ou le sacrifice avait fini trop tard : hormis ces occasions, il fallait comparaître aux repas publics. Pendant longtemps, les Spartiates se montrèrent exacts à s'y rendre. Le roi Agis, au retour d'une expédition où il avait vaincu les Athéniens, fit demander ses portions, pour souper chez sa femme : les polémarques les lui refusèrent; et, le lendemain, Agis ayant, par dépit, négligé de faire le sacrifice accoutumé, ils le condamnèrent à une amende.

Les enfants mêmes allaient à ces repas : on les y menait comme à une école de tempérance. Là, ils entendaient converser politique, et ils recevaient les leçons d'hommes de condition libre; là, ils s'accoutumaient à plaisanter avec finesse, à railler sans mauvais goût, comme aussi à supporter patiemment la raillerie, qualité qu'on croyait particulièrement convenable à un Lacédémonien. Toutefois, celui que fatiguait la raillerie pouvait demander qu'on s'en abstînt; et l'on cessait aussitôt. A mesure que chaque convive entrait dans la salle, le plus âgé de l'assemblée lui disait, en montrant la porte : « Il ne sort pas un mot par là. » Un citoyen, pour être admis à une table commune, avait besoin de l'agrément des autres convives; et l'épreuve se faisait de cette manière : chaque convive prenait une boulette de mie de pain, qu'il jetait, sans rien dire, dans un vase que

[1] Le conge tenait un peu plus de trois de nos litres.

[2] La mine, mesure de pesanteur, équivalait à quatorze onces, un peu moins que notre ancienne livre.

l'esclave qui les servait portait sur sa tête à la ronde : c'était là son suffrage. Quand on agréait, on jetait simplement la boulette dans le vase : repoussait-on le postulant, on aplatissait fortement la boulette entre les doigts. La boulette aplatie représentait le signe de condamnation : une seule de cette espèce suffisait pour faire refuser le postulant ; car on ne voulait admettre personne qui ne fût agréable à tous les convives. Celui qu'on avait refusé était appelé *décaddé*, parce qu'on nomme *caddique* le vase où se jettent les boulettes de mie de pain.

Le mets le plus vanté, chez eux, était le brouet noir. Les vieillards, quand on en servait, n'avaient plus d'appétit pour les viandes : ils les laissaient aux jeunes gens, et ils mangeaient le brouet de grand cœur. Un roi de Pont acheta exprès, dit-on, un cuisinier lacédémonien, pour qu'il lui fît du brouet : lorsqu'il en eut goûté, il le trouva détestable. « O roi, dit le cuisinier, il faut, pour savourer ce brouet, s'être baigné dans l'Eurotas. » Après avoir bu sobrement, les convives s'en retournaient sans lumière. Il ne leur était permis de se faire éclairer sur la route ni dans cette occasion, ni dans aucune autre : on voulait les accoutumer à marcher hardiment, intrépidement, la nuit dans les ténèbres. Voilà quel était l'ordre des repas publics.

Lycurgue n'écrivit point ses lois : il y a même une de ses ordonnances, appelées rhètres, qui défend qu'aucune loi soit écrite. Ce qui a le plus de pouvoir et de force pour rendre un peuple heureux et sage devait, pensait-il, avoir sa base dans les mœurs et dans les habitudes des citoyens. Les principes sont alors fermes et inébranlables; car ils ont pour lien la volonté, plus forte que toute contrainte, et qui naît, chez les jeunes gens, de l'éducation, la véritable législatrice du premier âge. Quant aux contrats moins importants, qui ne regardent que des objets d'intérêt, et qui changent en tout sens

selon le besoin, il était utile aussi de ne les pas assujettir à des formalités écrites et à des coutumes invariables, mais de laisser à l'expérience le soin d'y ajouter ou d'en retrancher ce que les circonstances feraient juger nécessaire. Lycurgue, on le voit, faisait de l'éducation le but suprême où se rapporteraient toutes ses lois ; et c'est pour cela, comme nous venons de le dire, qu'il avait défendu, par une de ses ordonnances, qu'il y eût des lois écrites.

Il y avait, contre le luxe, une autre ordonnance encore : elle prescrivait d'employer la cognée pour façonner les planchers des maisons, et la scie pour les portes, et jamais d'autre outil. Épaminondas, longtemps après, disait, en parlant de sa table, que la trahison n'avait pas de prise sur un tel dîner. Lycurgue s'était dit, bien auparavant, à la façon d'Épaminondas, que, dans une maison ainsi faite, il n'y avait point de place pour le luxe et les superfluités. Y a-t-il, en effet, un homme assez dénué de goût et de bon sens pour porter, dans une maison simple et même grossière, des lits à pieds d'argent, des tapis de pourpre, des coupes d'or, et toutes les somptuosités qui vont à la suite ? N'est-on pas, au contraire, forcé d'assortir et d'appareiller le lit à la maison, la couverture au lit, et tous les autres meubles à la couverture ? C'est à cette habitude de simplicité qu'on doit le mot de Léotychidas l'ancien. Ayant remarqué, en soupant à Corinthe, que le plafond de la salle était magnifiquement lambrissé, il demanda à son hôte si le pays produisait des arbres à quatre pans.

On rapporte une troisième rhètre de Lycurgue, par laquelle il défendait aux citoyens de faire longtemps la guerre aux mêmes ennemis, afin que ceux-ci ne pussent s'aguerrir, à force de s'habituer à repousser l'agression. Ce qu'on blâma surtout, dans la suite, chez le roi Agésilas, ce fut d'avoir, par de fréquentes et continuelles expéditions dans la Béotie, rendu les Thébains assez

braves pour tenir tête aux Lacédémoniens. Aussi, Antalcidas, le voyant blessé : « Tu reçois des Thébains, lui dit-il, le digne prix de l'apprentissage que tu leur as fait faire. Ils ne voulaient ni ne savaient combattre ; et tu leur as donné des leçons. » Lycurgue appela ces trois ordonnances rhètres, à titre de décrets et d'oracles prononcés par Apollon.

Persuadé que l'éducation des enfants est le plus beau et le plus important ouvrage d'un législateur, il la prépara de loin, en réglant dès l'abord ce qui regardait les mariages et les naissances ; car il n'est pas vrai que Lycurgue, comme le prétend Aristote [1], eût d'abord entrepris de réformer les femmes, et qu'il y renonça, n'ayant pu refréner leur licence, ni réduire l'autorité excessive que leur avaient laissé prendre les maris, obligés qu'ils étaient, durant leurs fréquentes expéditions de guerre, de leur laisser tout pouvoir, et qui, dès lors, assujettis outre mesure à leurs caprices, leur donnaient le nom de maîtresses. Au contraire, le législateur prit d'elles tout le soin dont elles étaient susceptibles. Il voulut que les filles se fortifiassent, en s'exerçant à la course, à la lutte, à lancer le disque et le javelot, afin que les enfants qu'elles concevraient prissent de fortes racines dans des corps robustes, pour pousser avec plus de vigueur, et qu'elles-mêmes, envisageant l'enfantement sans crainte, résistassent avec plus de courage et de facilité contre les douleurs. Il ôta aux jeunes filles la mollesse de leur vie, leur éducation à l'ombre, et la faiblesse de leur sexe : il les accoutuma à paraître nues en public, comme les jeunes gens ; à danser, à chanter dans certaines solennités, en présence de ceux-ci, et sous leur coup d'œil. Parfois elles leur lançaient quelque brocard bien à point, gourmandant ceux qui avaient fait quelque faute, comme elles donnaient des louanges à qui les avait méritées :

[1] Au chapitre septième du deuxième livre de la *Politique*.

double aiguillon qui excitait, dans le cœur des jeunes gens, l'émulation du bien et l'amour de la vertu. Celui qui s'était vu louer pour quelque trait de courage, et qui était devenu célèbre parmi les jeunes filles, s'en retournait tout glorieux des éloges qu'il avait reçus, tandis que les piqûres de la raillerie portaient aux autres de non moins sensibles atteintes que les remontrances les plus sévères; car, non-seulement les citoyens assistaient à ce spectacle, mais les sénateurs et les rois mêmes. La nudité des filles n'avait rien de honteux : la pudeur était là, et nul ne songeait à l'intempérance; et c'était, au contraire, ce qui servait à les habituer à la simplicité, à leur donner une émulation de vigueur et de force; c'était ce qui élevait leur cœur au-dessus des sentiments de leur sexe, en leur montrant qu'elles pouvaient partager, avec les hommes, le prix de la gloire et de la vertu. Aussi les femmes spartiates pouvaient-elles penser et dire avec confiance ce qu'on attribue à Gorgo, femme de Léonidas. Une femme étrangère lui disait : « Vous autres Lacédémoniennes, vous êtes les seules qui commandiez aux hommes. — C'est que nous sommes les seules, répondit-elle, qui mettions au monde des hommes. »

C'était aussi une amorce pour le mariage : j'entends ces processions de jeunes filles nues, et leurs exercices, en cet état, sous les yeux des jeunes gens, qui se sentaient attirés, non par une nécessité géométrique, mais, comme dit Platon, par la nécessité de l'amour [1]. Lycurgue alla plus loin encore : il attacha au célibat une note d'infamie. Les célibataires étaient exclus du spectacle des gymnopédies [2]; et les magistrats les obligeaient, pendant l'hiver, de faire le tour de la place tout nus, en chantant, dans la marche, une chanson faite contre eux, où il était dit qu'on les punissait avec justice, pour avoir

[1] Voyez le cinquième livre de la *République*.

[2] C'est-à-dire des exercices où figuraient nus les jeunes gens et les jeunes filles.

désobéi aux lois. D'ailleurs, ils étaient privés des honneurs et des égards respectueux que les jeunes gens rendaient aux vieillards. Voilà pourquoi personne ne blâma ce qui fut dit à Dercyllidas, qui était pourtant un général de grande réputation. Comme il entrait dans une assemblée, il y eut un jeune homme qui ne se leva point de son siége pour lui faire honneur, et qui dit : « C'est que tu n'as point de fils qui puisse se lever un jour à mon entrée. »

Pour se marier, il fallait enlever sa femme; et ce devait être non une enfant, ni une adolescente impubère, mais une fille mûre pour le mariage. Après l'enlèvement, la jeune fille était remise aux mains de l'assistante des noces, comme on disait, qui lui rasait la tête, lui donnait un habit et une chaussure d'homme, la faisait coucher sur une couche de feuillage, et l'y laissait seule et sans lumière. Le nouveau marié, non point pris de vin ni énervé par une journée de plaisir, mais sobre à son ordinaire, et après le repas de la table commune, se glissait aux côtés de sa fiancée, lui déliait la ceinture, et la portait dans un lit. Il ne passait que quelques instants près d'elle, puis il se retirait modestement dans la chambre où il dormait d'habitude avec les autres jeunes gens. Il continuait ce manége, passant les jours et les nuits avec ses camarades, et n'allant voir sa femme qu'avec précaution, et comme à la dérobée, pour n'avoir pas la honte d'être aperçu par ceux de la maison. La femme, de son côté, l'aidait de son adresse, en lui faisant saisir à point les occasions favorables pour un rendez-vous secret. Cela durait assez longtemps; et quelquefois des maris étaient devenus pères, qu'ils n'avaient pas encore vu leurs femmes au jour. De pareilles relations n'étaient pas seulement un exercice de tempérance et de sagesse : elles entretenaient, dans les corps, la vigueur et la fécondité, conservaient la vivacité de la première ardeur, renouvelaient l'amour, et prévenaient la satiété

d'un commerce habituel qui use le désir et les forces : en se quittant, ils se laissaient l'un à l'autre un reste de flamme amoureuse, et un aiguillon de tendresse.

Après avoir mis, dans les mariages, tant de pudeur et de réserve, Lycurgue n'eut pas moins d'attention à en bannir toute vaine et féminine jalousie. Il estimait que le bien consiste non-seulement à exclure du mariage la violence et le désordre, mais encore à permettre, à ceux qu'on en jugerait dignes, d'avoir des enfants en commun. Il fallait se moquer, pensait-il, de ceux qui font du mariage une société isolée, sans aucun partage avec les autres, et qui vengent, par des meurtres et des guerres, toute entreprise sur leurs droits. Il fut permis à un vieillard, mari d'une jeune femme, d'introduire auprès d'elle un jeune homme honnête, pour qui il avait de l'estime et de l'amitié, et de reconnaître, comme s'il était de lui, l'enfant qui naissait d'un sang généreux. De même, si un galant homme s'était pris d'admiration pour une femme de bien et mère de beaux enfants, qui fût l'épouse d'un autre, il lui était permis de la demander au mari, pour semer, comme en terre féconde, et faire naître des enfants bien conformés, et à qui des gens de cœur auraient transmis leur sang et leur lignée. Premièrement, en effet, Lycurgue prétendait que les enfants n'étaient pas chacun en particulier à leurs pères, mais qu'ils appartenaient tous ensemble à l'État. Il voulait donc que les citoyens eussent pour pères, non pas les premiers venus, mais les plus méritants. En second lieu, il taxait de sottise et de vanité les règlements des autres législateurs sur le mariage. « Ils cherchent, disait-il, pour les chiennes et les juments les meilleurs chiens et les meilleurs étalons ; ils les obtiennent des possesseurs, à force de prières, ou à prix d'argent : les femmes, au contraire, ils les mettent sous clef, et ils font bonne garde autour d'elles, décidant qu'elles ne doivent faire des enfants que de leurs maris, fussent-ils imbéciles, décrépits,

valétudinaires. Comme si ce n'était pas au grand dommage de leurs pères, tous les premiers, et de ceux qui les élèvent, que des enfants naissent contrefaits de pères défectueux; et comme si des enfants nés de parents robustes, et qui leur ressemblent, ne faisaient pas leur bonheur[1]. »

C'est dans la nature et dans la politique que Lycurgue avait trouvé ses raisons; et, loin que ces usages rendissent les femmes aussi faciles qu'elles l'on été, dit-on, dans la suite, l'adultère n'était pas même connu à Lacédémone. On cite le mot de Géradas, un Spartiate des plus vieux temps. Un étranger lui demandait quelle peine on infligeait, dans son pays, aux adultères : « Mon ami, dit Géradas, il n'y a point chez nous d'adultères. — Mais s'il y en avait? reprit l'étranger. — Il payerait, répondit Géradas, un grand taureau qui pût boire, en allongeant le cou, du haut du Taygète[2] dans l'Eurotas. — Mais, répliqua l'étranger, comment trouver un taureau aussi grand? — Mais, dit en riant Géradas, comment trouver à Sparte un adultère? » Voilà quels étaient, au rapport de l'histoire, les règlements sur les mariages.

Un père n'était pas maître d'élever l'enfant qui venait de lui naître. Il devait le porter dans un lieu appelé Leschée[3], où s'assemblaient les plus anciens de chaque tribu. Ceux-ci visitaient l'enfant; et, s'il était bien conformé, et de complexion robuste, ils ordonnaient qu'on le nourrît, et ils lui assignaient, pour son apanage, une des neuf mille parts de terre : s'il était chétif ou contrefait, ils l'envoyaient jeter dans un gouffre voisin du mont Taygète, et qu'on appelait les Apothètes[4]. Ils ne voyaient

1 Il est inutile de faire remarquer combien ce sont là de pauvres raisons. Le bonhomme Plutarque, qui semble y donner son approbation, laisse un peu trop dormir, ici et dans quelques autres passages de cette *Vie*, son bon sens accoutumé.

2 Le Taygète était une montagne de la Laconie.

3 C'est-à-dire le lieu de causerie et de récréation.

4 Du mot ἀποτίθημι, *exposer*, ou plutôt *déposer*

aucun avantage, ni pour lui-même, ni pour l'État, à le laisser vivre, destiné, comme il l'était dès sa naissance, à n'avoir jamais ni santé ni vigueur. Les femmes, pour éprouver la constitution des nouveau-nés, ne les lavaient point avec de l'eau, mais avec du vin ; car les enfants épileptiques ou maladifs ne peuvent, dit-on, soutenir l'épreuve : le vin les fait tomber dans le marasme et mourir; mais, s'ils ont une complexion saine, le vin leur donne, pour ainsi dire, une trempe plus forte, et il endurcit leur tempérament. Les soins que leur donnaient les nourrices étaient réglés par une sorte d'art : elles n'emmaillottaient point leurs nourrissons; elles leur laissaient l'entière liberté de leurs membres, et elles permettaient à leurs formes de se dégager. C'est d'elles qu'ils apprenaient à n'être point délicats pour la nourriture, à se contenter des mets les plus simples, à ne s'effrayer ni des ténèbres ni de la solitude, à s'interdire les cris, la mauvaise humeur et les larmes, tous signes de faiblesse et de lâcheté. Aussi des étrangers achetaient-ils, pour leurs enfants, des nourrices de Lacédémone. Amycla, dit-on, la femme qui nourrit l'Athénien Alcibiade, était Spartiate ; mais Périclès, au rapport de Platon, donna au jeune homme, pour instituteur, un esclave nommé Zopyre, qui n'avait rien au-dessus des gens de son état, tandis que Lycurgue n'avait pas voulu que l'on confiât les enfants de Sparte à des esclaves achetés à prix d'argent, ni à des précepteurs mercenaires.

On n'était pas libre d'élever, d'instruire son fils comme on le voulait : tous les enfants qui avaient atteint l'âge de sept ans, il les prenait, et il les distribuait en différentes classes, pour être élevés en commun, sous la même discipline ; et il les accoutumait à jouer et à étudier ensemble. Chaque classe devait avoir pour chef celui d'entre eux qui avait le plus d'intelligence, et qui s'était montré le plus brave dans les luttes. C'est sur lui que les autres fixaient leurs regards : ils exécutaient tous ses ordres, et

ils souffraient sans murmurer toutes les punitions qu'il infligeait. Cette éducation était donc proprement un apprentissage d'obéissance. Les vieillards assistaient à leurs jeux, et jetaient souvent entre eux des sujets de dispute et de querelle, afin de connaître à fond leur caractère, et de juger s'ils auraient de la hardiesse, et s'ils seraient incapables de fuir dans la bataille. Ils n'apprenaient, en fait de lettres, que l'indispensable; tout le reste de leur instruction consistait à savoir obéir, à endurer courageusement la fatigue, à vaincre au combat. A mesure qu'ils avançaient en âge, on les appliquait à des exercices plus forts : on leur rasait la tête, on les habituait à marcher sans chaussure, et à jouer ensemble, la plupart du temps tout nus.

Parvenus à l'âge de douze ans, ils ne portaient plus de tunique, et on ne leur donnait qu'un manteau chaque année. Ils étaient sales, et ils ne se baignaient ni ne se parfumaient jamais, hormis certains jours, où on leur laissait goûter cette douceur. Chaque bande dormait dans la même salle, sur des jonchées qu'ils faisaient eux-mêmes, avec les bouts des roseaux qui croissent sur les bords de l'Eurotas : ils les cueillaient en les rompant de leurs mains seules, sans se servir d'aucun ferrement. L'hiver, ils étendaient sur la jonchée, et ils mêlaient aux bouts de roseaux des lycophons [1], comme on les appelle, matière à laquelle on attribue la vertu d'échauffer. C'était à cet âge que ceux qui s'étaient distingués commençaient à voir les amoureux s'attacher à leurs pas; c'était alors aussi que les vieillards les surveillaient davantage, et se rendaient plus assidus à leurs exercices, à leurs combats et à leurs jeux; et les vieillards le faisaient, non par manière d'acquit, mais avec autant d'intérêt que s'ils eussent été les pères, les instituteurs, les gouverneurs de tous les enfants. Aussi n'y avait-il pas un seul instant, pas un

[1] C'est le chardon cotonneux, *carduus tomentosus*.

seul endroit, où l'enfant qui faisait une faute ne trouvât quelqu'un pour le reprendre et le châtier. Ajoutez que les maîtres de l'enfance se choisissaient parmi les plus gens de bien. Les maîtres donnaient pour chef à chaque bande le plus sage et le plus courageux d'entre les irènes[1]. Irènes est le nom qu'ils donnent à ceux qui, depuis deux ans, sont sortis de l'enfance ; les plus grands enfants s'appellent mellirènes[2]. L'irène dont je parle, âgé de vingt ans, marche à la lutte en tête de sa bande ; quant aux choses domestiques, il dispose des siens pour le service de la table : il enjoint aux plus forts d'apporter du bois ; aux plus petits, des légumes ; et, ce qu'ils apportent, ils l'ont dérobé ou en escaladant les jardins, ou en se glissant dans des salles de repas publics avec autant de précaution que d'adresse. Celui qui se laissait surprendre était frappé rudement, pour sa négligence ou sa maladresse. Ils dérobent également tout ce qu'ils peuvent trouver de viandes ; et ils savent à merveille profiter des occasions : c'est sur ceux qui dorment ou font mal le guet, qu'ils exercent leurs larcins. Celui qu'on surprend est puni du fouet, et forcé de jeûner : ils ne font même ordinairement qu'un léger repas, afin qu'obligés de fournir eux-mêmes à leurs besoins, l'audace et la ruse soient pour eux une nécessité. C'était là le but principal qu'on se proposait, en leur épargnant la nourriture : un motif accessoire, dit-on, c'était de les faire grandir ; car le corps croît en hauteur, lorsque les esprits animaux n'ont pas à élaborer cette quantité d'aliments dont le poids les captive et les déprime, ou ne leur donne de champ qu'en largeur : ils s'élèvent facilement, à cause de leur légèreté, et le corps s'allonge sans nulle entrave et sans nul obstacle. C'est là encore, pense-t-on, une cause de la beauté : des natures minces et déliées obéissent mieux aux lois d'une belle conformation, tandis que

[1] Ce mot signifie qu'ils étaient en âge de parler dans les assemblées.
[2] C'est-à-dire *qui sont sur le point d'être irènes*

celles que chargent l'embonpoint et un excès de nourriture y résistent, par leur pesanteur. On a observé de même que les enfants dont les mères ont été purgées pendant leur grossesse ont la taille plus fine et sont plus beaux, parce que la matière dont leur corps est formé est plus légère, et reçoit mieux l'impression qui doit la façonner[1]. Mais ne décidons rien sur la question; et que d'autres recherchent la cause de ce phénomène.

Voici un exemple de la crainte extrême qu'avaient ces enfants de voir leurs larcins découverts. Un d'eux avait dérobé un renardeau, et il l'avait caché sous sa robe : il se laissa déchirer le ventre, par les ongles et les dents de l'animal, sans jeter un cri, et il mourut sur la place, pour garder le secret. Ce fait n'est pas incroyable, à en juger par les jeunes Spartiates d'aujourd'hui : j'en ai vu, plus d'une fois, qui expiraient sous les verges, sur l'autel de Diane Orthia[2].

L'irène, après le souper, et avant de quitter la table, ordonnait à quelqu'un des enfants de chanter; il proposait à un autre quelques questions : par exemple, quel était le plus homme de bien de la ville, ou encore ce qu'il fallait penser de telle action. Par là on les accoutumait, dès leur enfance, à juger du bien et du mal, et à s'enquérir des mœurs des citoyens; car, hésiter de répondre à ces questions : Qui est bon citoyen? Qui n'a pas une bonne réputation? c'était, au jugement des Spartiates, la marque d'un naturel lâche, qu'aucun sentiment d'honneur n'excitait à la vertu. La réponse devait être accompagnée de sa raison et de sa preuve, et renfermée en quelques mots pertinents et précis. Celui qui répondait négligemment était puni : l'irène le mordait au pouce. Souvent c'était en présence des vieillards et des magistrats, que

[1] Plutarque parle ici d'après Hippocrate, comme, un peu plus haut, d'après Xénophon.

[2] C'était à cet autel qu'on les châtiait de leurs fautes; et le point d'honneur consistait pour eux à endurer les coups sans mot dire et sans sourciller.

l'irène châtiait les enfants, afin qu'ils pussent juger s'il punissait avec raison et ainsi qu'il appartenait. On ne l'arrêtait jamais pendant qu'il infligeait la peine; mais, après que les enfants s'étaient retirés, il était puni à son tour, s'il avait montré ou une sévérité outrée, ou trop de laisser-aller et d'indulgence. Les amoureux partageaient la honte ou la gloire des enfants auxquels ils s'étaient attachés; et l'on rapporte qu'un enfant qui se battait contre un autre, ayant laissé échapper un cri qui prouvait un manque de courage, l'amoureux fut mis à l'amende par les magistrats. L'amour était si chaste à Lacédémone, que les femmes les plus honnêtes s'attachaient aussi à de jeunes filles; mais la jalousie était inconnue, et ces attachements étaient une source d'amitié entre ceux qui aimaient les mêmes personnes : ils travaillaient tous à l'envi à qui rendrait l'ami plus vertueux.

On formait les enfants à une manière de parler vive et piquante, assaisonnée de grâce, et qui renfermât beaucoup de sens en peu de paroles. Lycurgue, comme nous l'avons dit, avait donné à la monnaie de fer un grand poids et peu de valeur : il fit tout le contraire pour la monnaie du langage; car il voulut qu'elle contînt, dans un petit nombre de mots simples, beaucoup de sens et des pensées d'un grand prix. Il accoutumait les enfants, par un long silence, à se montrer sentencieux et serrés dans leurs reparties ; car, de même que la débauche énerve l'homme et le rend impuissant, de même l'intempérance de la langue rend le discours lâche et vide de sens. Un Athénien se moquait, un jour, devant Agis, roi de Sparte, des courtes épées des Lacédémoniens, et il disait que les bateleurs les avalent sans peine en plein théâtre. « Hé bien, c'est avec ces courtes épées, répondit Agis, que nous atteignons si loin nos ennemis. » De même il m'est avis que le discours laconien, malgré sa brièveté, va très-bien au but, et pénètre dans la pensée des auditeurs.

Lycurgue était lui-même très-concis dans son langage, et très-sentencieux, à en juger par les réponses qu'on a conservées de lui. Voici un de ses mots sur le gouvernement. Un homme lui conseillait d'établir la démocratie à Lacédémone : « Commence par mettre la démocratie dans ta maison. » En voici un autre, sur les sacrifices. On lui demandait pourquoi il n'avait prescrit que des victimes si petites et de si mince valeur : « Afin, dit-il, que nous ayons toujours de quoi honorer les dieux. » Il dit, à propos des luttes gymnastiques : « Je n'ai défendu aux citoyens que les combats où l'on tend les mains. » On cite de lui d'autres réponses semblables, qu'il avait faites dans des lettres à ses concitoyens. « Comment pourrons-nous repousser l'incursion des ennemis? — Si vous demeurez pauvres; si personne ne convoite une part plus grande que celle des autres. » Et, au sujet des murailles : « Une ville n'est jamais sans murailles, quand elle est environnée non de briques, mais d'hommes de cœur. » Au reste, on ne saurait ni nier ni affirmer sans hésitation l'authenticité de ces lettres et d'autres semblables.

Quant à l'aversion des Lacédémoniens pour les longs discours, c'est ce que prouvent les bons mots que je vais rapporter. Un homme disait un jour, à contre-temps, des choses qui ne manquaient pas de bon sens. « Mon ami, lui dit le roi Léonidas, tu tiens, hors de propos, de fort bons propos. » On demandait à Charilaüs, neveu de Lycurgue, pourquoi Lycurgue avait fait si peu de lois. « C'est, répondit-il, qu'il faut peu de lois à des gens qui parlent peu. » On blâmait le sophiste Hécatée [1], qui avait été admis à un repas commun, de n'y pas prononcer un mot. « Celui qui sait parler, dit Archidamidas, sait aussi à quel instant il faut parler. » Voici des exemples de ces reparties piquantes où la grâce, comme je l'ai dit

[1] Plusieurs écrivains grecs ont porté ce nom ; mais on ne sait pas quel est celui que Plutarque veut désigner par le surnom de sophiste.

plus haut, tient aussi sa place. Démarate, importuné par les questions déplacées d'un faquin, et l'entendant demander sans cesse quel était le plus homme de bien de Lacédémone, lui répondit : « Celui qui te ressemble le moins. » On louait, devant Agis, l'équité des jugements que portaient les Éléens aux fêtes d'Olympie [1]. « Belle merveille, dit-il, que les Éléens soient, en cinq ans, justes un jour ! » Un étranger faisait montre de dévouement aux Spartiates : « Dans notre ville, disait-il, on m'appelle l'ami des Lacédémoniens. — Il vaudrait mieux, dit Théopompe, qu'on t'y appelât l'ami de tes concitoyens. » Un rhéteur athénien traitait les Spartiates d'ignorants. « Tu as raison, dit Plistonax, fils de Pausanias; car nous sommes les seuls, dans la Grèce, qui n'ayons appris de vous rien de mal. » « Combien êtes-vous de Spartiates? demandait-on à Archidamidas. — Assez, mon ami, pour chasser les méchants. »

On peut, à leurs plaisanteries même, juger de leur habitude de ne rien dire d'inutile, et de ne laisser échapper aucune parole qui ne renfermât une pensée de quelque valeur. On proposait à un Spartiate d'aller entendre un homme qui imitait le rossignol. « J'ai entendu, dit-il, le rossignol lui-même. » Un autre, après avoir lu cette épitaphe :

Tandis qu'ils éteignaient la tyrannie, l'impitoyable Mars
Fit d'eux sa proie ; et ils périrent aux portes de Sélinonte.

« Ils avaient bien mérité leur mort, dit-il ; car ils devaient laisser brûler la tyrannie tout entière [2]. » On promettait à un jeune homme de lui donner des coqs qui se faisaient tuer en combattant. « Je n'en veux point, dit-il; donne-m'en de ceux qui tuent en combattant. » Un autre, voyant des hommes qui s'en allaient à la cam-

[1] C'étaient eux qui décernaient les prix, par le moyen de magistrats nommés *hellanodiques*.

[2] Ce n'est qu'un mauvais jeu de mots.

pagne dans des litières : « A Dieu ne plaise, dit-il, que je m'asseye jamais en une place d'où je ne pourrais me lever devant un vieillard ! » Tel était leur sentencieux langage. Aussi a-t-on pu dire, avec raison, que laconiser consiste moins dans l'application aux exercices du corps, que dans l'amour de la sagesse.

Ils s'adonnaient à l'étude du chant et à la poésie lyrique avec la même ardeur qu'ils mettaient à chercher l'élégance et la pureté du langage. Il y avait, dans leurs chants, un aiguillon qui excitait le courage, et qui inspirait l'enthousiasme et les belles actions. Le style en était simple et mâle, les sujets graves et propres à former les mœurs. C'était, le plus souvent, l'éloge et l'apothéose de ceux qui étaient morts pour Sparte ; c'était la censure de ceux qui avaient montré de la peur, et dont on dépeignait la vie triste et malheureuse ; c'était, selon la convenance des âges, ou la promesse d'être un jour vertueux, ou le fier témoignage de l'être maintenant. Il ne sera pas hors de propos d'expliquer ma pensée par un exemple. Dans les fêtes publiques, il y avait trois chœurs, suivant les trois différents âges. Le chœur des vieillards entonnait ainsi le chant :

> Nous avons été jadis jeunes et braves.

Le chœur des jeunes gens répondait :

> Nous le sommes maintenant. Approche, tu verras bien !

Le troisième chœur, celui des enfants, disait, à son tour :

> Et nous un jour le serons, et bien plus vaillants encore.

En général, si l'on examine les poésies des Lacédémoniens, dont quelques-unes se sont conservées jusqu'à nous, et les airs militaires qu'ils chantaient sur la flûte quand ils marchaient à l'ennemi, on reconnaîtra que

Terpandre[1] et Pindare n'ont pas eu tort de faire du courage le compagnon de la musique. Le premier dit, en parlant de Lacédémone :

> Là fleurissent et le courage des guerriers, et la muse harmonieuse,
> Et la justice protectrice des cités.

Et Pindare : « C'est là qu'on voit des conseils de vieillards, et des guerriers vaillants la pique à la main, et des chœurs, et des chants, et des fêtes. » Tous deux ils nous représentent les Spartiates aussi passionnés pour la musique que pour la guerre. C'est qu'en effet,

> Il y a deux choses qui se valent : tenir le fer, et bien manier la lyre,

comme dit le poëte laconien[2].

Avant le combat, le roi sacrifiait toujours aux Muses, sans doute pour rappeler aux soldats l'éducation qu'ils avaient reçue et le jugement qu'on porterait d'eux, et pour les animer, par ce souvenir, à braver les dangers, et à faire des actions dignes de mémoire. C'est aussi dans ces occasions qu'on relâchait, en faveur des jeunes gens, la rigueur de la discipline : on ne les empêchait plus d'avoir soin de leur chevelure, d'orner leurs habits et leurs armes ; on aimait à les voir, comme de jeunes coursiers, attendre la bataille, l'œil étincelant d'audace et d'orgueil. Ces cheveux, dont ils prenaient tant de soin dès l'adolescence, ils les soignaient encore davantage aux jours du danger ; ils les parfumaient, et ils les séparaient en deux, se remettant en mémoire le mot de Lycurgue : qu'une longue chevelure pare la beauté, et qu'elle rend la

[1] Poëte lyrique né à Lesbos, et qui fut appelé à Sparte pour apaiser une sédition, par ordre de l'oracle. Il vivait environ cent ans après Lycurgue, dont il mit, dit-on, les lois en vers.

[2] Ce poëte est probablement Alcman, fils adoptif de Sparte, comme Tyrtée et Terpandre, et fondateur de la poésie dorienne.

laideur plus terrible. Leurs exercices étaient plus doux dans les camps que dans les gymnases, leur genre de vie moins dur et sujet à moins d'exigences; et les Spartiates étaient le seul peuple au monde pour qui la guerre fût un délassement des exercices qui les préparaient à la guerre.

Quand l'armée était rangée en bataille, et qu'on se trouvait en face de l'ennemi, le roi immolait une chèvre, et il ordonnait à tous les soldats de mettre des couronnes sur leur tête, et aux musiciens de jouer sur la flûte l'air de Castor; lui-même il entonnait le chant de guerre, signal de la charge. C'était un spectacle à la fois majestueux et terrible, de les voir marcher en cadence, au son de la flûte, chacun à son rang de bataille; personne ne rompait; pas une âme n'était troublée par la crainte: c'était d'un pas grave et d'un air joyeux qu'ils allaient, au son de la musique, affronter le péril. C'est qu'il est vraisemblable que des hommes, avec les sentiments qui les animaient, ne sont agités ni par la crainte ni par la colère: ils sont pleins d'assurance, d'espoir et d'audace, et ils comptent sur la protection des dieux.

Le roi marchait à l'ennemi, accompagné d'un guerrier ayant vaincu dans les jeux de la Grèce, et ayant remporté une couronne. On conte, à ce sujet, qu'un athlète Spartiate refusa une somme considérable qu'on lui offrait, pour l'engager à ne pas combattre aux jeux olympiques. Il terrassa son adversaire, non sans de rudes efforts. « Quel si grand avantage, ô Laconien! lui dit quelqu'un, as-tu gagné à ta victoire? » Il répondit, en souriant: « Je combattrai en bataille devant le roi. »

Quand ils avaient mis en déroute l'ennemi, et qu'ils étaient vainqueurs, ils ne poursuivaient les fuyards qu'autant qu il le fallait pour assurer l'avantage. Ils s'arrêtaient alors, persuadés qu'il n'était ni généreux, ni digne d'un peuple grec, de tailler en pièces et de massacrer des gens qui s'avouent vaincus, et qui ont lâché

pied : conduite non moins utile que noble et digne des grandes âmes ; car ceux qui combattaient contre eux, voyant qu'ils faisaient main basse sur tout ce qui résistait, et qu'ils épargnaient les fuyards, trouvaient plus d'avantage à fuir qu'à leur tenir tête.

Hippias[1] le sophiste dit que Lycurgue fut lui-même un grand homme de guerre, et qu'il se trouva à plusieurs expéditions. C'est à Lycurgue que Philostéphanus[2] attribue la division de la cavalerie en ulames[3]. L'ulame, tel qu'il l'avait constitué, était composé de cinquante cavaliers et formait un carré. Mais Démétrius de Phalère prétend que Lycurgue ne prit jamais en main les armes, et qu'il établit son gouvernement en temps de paix. Il est certain que l'idée d'instituer la trêve olympique prouve son caractère doux et porté à la paix. Toutefois quelques écrivains, au rapport d'Hermippus[4], disent que Lycurgue, dans le commencement, n'y songeait pas, et qu'il n'en avait rien dit à Iphitus : il était venu aux jeux pendant ses voyages, et en simple spectateur. Mais il entendit, derrière lui, comme la voix d'un homme qui le gourmandait, avec un accent de surprise, de ce qu'il n'obligeait pas ses concitoyens à prendre part à une fête si solennelle. Il se retourna, pour voir qui lui parlait, et il ne vit personne : aussi prit-il ces paroles pour un avertissement des dieux. Il alla trouver Iphitus, et régla avec lui toute l'ordonnance des fêtes, dont il augmenta l'éclat et assura pour longtemps la célébration.

L'éducation, à Sparte, soumettait à ses prescriptions les hommes faits eux-mêmes. On ne laissait à personne la liberté de vivre à son gré. La ville était comme un

[1] Il était d'Élis, et contemporain de Socrate. Platon, dans ses dialogues, a livré au ridicule ses prétentions à la science universelle.

[2] Historien et géographe, né à Cyrène, et contemporain de Ptolémée Philadelphe.

[3] L'étymologie de ce mot est inconnue.

[4] Historien, né à Smyrne, et contemporain de Ptolémée Évergète. On cite de lui des *Vies des hommes illustres par leur science*.

camp : on y menait le genre de vie déterminé par la loi; chacun y avait son emploi dans l'État, et tous vivaient avec cette pensée, qu'ils ne s'appartenaient pas à eux-mêmes, mais à la patrie. Quand ils n'avaient pas reçu d'autre ordre particulier, et qu'ils n'avaient rien à faire, ils surveillaient les enfants, leur enseignaient quelque chose d'utile, ou ils s'instruisaient eux-mêmes auprès des vieillards; car, de tous ces biens et de tous ces avantages dont Lycurgue avait fait jouir ses concitoyens, un des plus grands, c'était cette abondance de loisir qu'ils durent à la défense de s'occuper d'aucune espèce d'ouvrage mercenaire. Ils n'avaient pas besoin de travailler, de se donner de la peine, pour amasser des richesses : Lycurgue les avait rendues inutiles, et, par conséquent, méprisables. Les Hilotes labouraient pour eux la terre, et en payaient un revenu fixe. Un Spartiate se trouvait à Athènes, un jour qu'on y rendait la justice : il entendit parler d'un homme qu'on venait de condamner pour oisiveté, et qui s'en retournait chez lui, accompagné de ses amis en proie, comme lui-même, à la douleur et à un violent chagrin. « Montrez-moi, demanda le Spartiate à ses voisins, où est cet homme qu'on punit d'avoir vécu en homme libre. » Tant c'était à leurs yeux chose basse et servile d'exercer les arts mécaniques, et d'amasser des richesses ! Les procès sortirent de Sparte avec l'argent; et rien n'était plus naturel : il n'y avait plus ni richesse ni pauvreté; l'égalité avait banni la disette, et la frugalité entretenait l'abondance. Ce n'étaient que danses, que festins et banquets, que passe-temps de chasse, exercices de gymnase, entretiens communs, tout le temps qu'on n'était point en guerre.

Ceux qui avaient moins de trente ans n'allaient jamais au marché : ils faisaient faire par leurs parents, ou par leurs amoureux, les provisions nécessaires au ménage. Les vieillards auraient eu honte de donner trop de temps à des soins de cette espèce : il leur fallait passer la plus

grande partie du jour dans les gymnases, ou dans les lieux nommés leschées. C'est aux leschées qu'ils se réunissaient pour converser. Le temps s'y passait en propos de vertu, et jamais il n'y était question des moyens de trafiquer et de s'enrichir. Les sujets ordinaires de ces entretiens étaient l'éloge des belles actions et la censure des mauvaises ; et ils y mettaient un ton de plaisanterie et de gaieté, qui faisait passer la réprimande et goûter la leçon.

Lycurgue lui-même n'était pas d'une austérité qui ne se déridât jamais ; et ce fut lui qui consacra, selon Sosibius [1], une petite statue du Rire. Il voulait que la gaieté se mêlât aux banquets publics et à tous les exercices, comme un doux assaisonnement du travail et de la table. En un mot, il accoutuma les citoyens à ne vouloir pas, à ne pas même savoir vivre seuls, mais à être, comme les abeilles, toujours étroitement unis à l'intérêt public, toujours rangés autour de leurs chefs, et hors d'eux-mêmes, peu s'en faut, par une sorte de ravissement divin et d'amour de la gloire, qui transportait leurs âmes. Ils étaient tout entiers à la patrie : on le reconnaît assez à quelques-unes de leurs paroles. Pédarète n'avait pas été choisi pour un des trois cents : il s'en retourna de l'assemblée, tout rayonnant de satisfaction, et joyeux, eût-on dit, de ce que Sparte avait trois cents citoyens meilleurs que lui. Polycratidas était député avec d'autres, auprès des généraux du roi de Perse. « Venez-vous de votre chef, demandèrent ceux-ci, ou de la part de votre république ?— Si nous réussissons, dit Polycratidas, c'est de la part de notre république ; sinon, c'est de notre chef. » Des Amphipolitains, qui étaient venus à Lacédémone, faisaient visite à Argiléonis, mère de Brasidas. Elle leur demanda si son fils avait péri avec courage, et en digne enfant de Sparte. Les étrangers donnèrent au

[1] Grammairien né à Lacédémone, qui vivait en Égypte sous les premiers Ptolémées.

guerrier de magnifiques éloges; et Sparte, à les entendre, n'avait plus de citoyen aussi brave : « Ne dites pas cela, mes amis, dit Argiléonis. Brasidas était un homme de cœur; mais Lacédémone a bien d'autres citoyens plus braves encore que Brasidas. »

Lycurgue, comme nous l'avons dit, avait d'abord composé le sénat de ceux qui l'avaient secondé dans son entreprise. Plus tard, il régla qu'à la mort d'un sénateur, on choisirait, pour le remplacer, le plus vertueux des citoyens qui auraient passé soixante ans. C'était bien la lutte la plus glorieuse qui fût au monde, et la plus digne de l'effort des adversaires. Là, il ne s'agissait pas de choisir entre les agiles le plus agile, entre les forts le plus fort, mais le plus sage et le plus vertueux entre les vertueux et les sages [1]. Et c'était pour jouir, en quelque façon, durant la vie entière, du prix de la vertu : ce prix, c'était une souveraine autorité dans l'État, le droit de disposer de la mort et de la réputation des citoyens, et, en un mot, de leurs plus grands intérêts.

Voici comment se faisait l'élection.

Le peuple s'assemblait sur la place publique : des hommes choisis s'enfermaient dans une maison voisine, d'où ils ne pouvaient voir personne, et où on ne pouvait les apercevoir ; ils entendaient seulement les acclamations de l'assemblée, car c'était par des cris que le peuple, comme dans les autres cas, donnait son suffrage. Les compétiteurs n'étaient pas introduits tous à la fois dans l'assemblée : ils traversaient la place l'un après l'autre, en silence, selon le rang que le sort leur avait désigné. Ceux qui étaient enfermés dans la maison marquaient à chaque fois, sur des tablettes, le degré de l'acclamation, sans savoir pour lequel des candidats on criait, sinon que c'était pour le premier, pour le

[1] Plutarque a emprunté cette pensée à Xénophon.

second, pour le troisième, et ainsi de suite, selon l'ordre où ils entraient dans l'assemblée. Celui qui avait fait pousser la clameur la plus soutenue et la plus forte, ils le déclaraient sénateur. Le nouvel élu se couronnait de fleurs, et il allait dans les temples, rendre grâces aux dieux. A sa suite, marchaient une foule de jeunes gens, louant à l'envi et exaltant sa vertu, et une troupe de femmes qui chantaient des hymnes en son honneur, et qui le félicitaient d'avoir vécu dans la sagesse. Chacun de ses amis lui servait une collation, en lui disant : « La ville honore ta vertu de cette table. » Quand il les avait tous visités, il se rendait à la salle des repas publics, où les choses se passaient à l'ordinaire, excepté qu'on lui servait deux portions, dont il mettait l'une à part. Après le souper, ses parentes se présentaient aux portes de la salle. Il appelait celle qu'il estimait le plus, et il lui donnait la portion qu'il avait gardée : « J'ai reçu, disait-il, cette portion comme prix de la vertu; et je te la donne.» Et celle-là était accompagnée chez elle par les autres femmes, et recevait, elle aussi, de grands honneurs.

Il n'y a pas moins de sagesse dans les lois de Lycurgue sur les funérailles. D'abord, pour bannir des esprits toute superstition, il ne défendit pas d'enterrer les morts dans la ville, ni même de placer les tombeaux auprès des temples. C'était le moyen d'accoutumer les jeunes gens au spectacle de la mort, et de les empêcher de se troubler ou de frémir d'horreur à son aspect, et de croire qu'on est souillé pour avoir touché un cadavre, ou pour avoir passé près d'un sépulcre. En second lieu, il ne permit de rien enterrer avec les morts : on les enveloppait d'un drap rouge et de feuilles d'olivier. Il était défendu d'inscrire sur le tombeau le nom du mort, excepté pour le guerrier qui avait péri à la bataille, ou pour la femme consacrée au culte religieux. Lycurgue borna à onze jours la durée du deuil : au douzième jour, on était tenu de faire un sacrifice à Cérès, et le

deuil cessait. C'est que Lycurgue ne voulait pas les laisser un seul instant dans l'oisiveté et dans l'inaction. Il unissait toujours, aux devoirs de nécessité, un encouragement pour la vertu, une critique du vice ; et il n'y avait pas de coin dans la ville qu'il ne remplît d'exemples. C'est parmi ces exemples que les citoyens étaient élevés : ils les avaient sans cesse devant les yeux ; et c'était une force invincible qui les entraînait au bien, et qui les y façonnait sans cesse.

Voilà pourquoi il ne permit pas indifféremment au premier venu de voyager et de courir le monde. Il craignait que les citoyens n'apportassent avec eux les mœurs des autres pays et des exemples de vie licencieuse, et qu'ils ne se fissent, sur le gouvernement, des idées contraires aux siennes. Bien mieux, il chassa de Sparte tous les étrangers qui y venaient sans but utile[1] ; non qu'il craignît, comme l'a cru Thucydide, qu'ils imitassent la forme de son gouvernement, et qu'ils apprissent à pratiquer la vertu, mais plutôt de peur qu'ils ne fussent, à Sparte, des maîtres de vice. En effet, avec des personnes nouvelles, il entre nécessairement aussi dans une ville de nouveaux propos : or, à propos nouveaux nouvelles façons de voir ; et ces sentiments ne manquent jamais de faire germer une foule de passions et de désirs, qui troublent l'ordre politique, comme, dans la musique, les faux tons détruisent l'harmonie. Il fallait donc, pensait Lycurgue, prémunir une ville contre la corruption des mœurs, avec plus de soin encore qu'on n'en repousse les personnes infectées de maladies contagieuses.

Il n'y a , dans ce qu'on vient de voir, aucune trace de l'injustice et de la violence qu'on reproche quelquefois aux lois de Lycurgue. Elles étaient, dit-on, très-propres à inspirer du courage, mais fort peu à faire

[1] Un étranger, en se soumettant aux usages de Sparte, pouvait être admis au nombre des citoyens.

pratiquer la justice. C'est probablement ce qu'on nomme chez eux la cryptie [1], si toutefois cet établissement est de Lycurgue, comme le prétend Aristote, qui aura fait concevoir à Platon lui-même une mauvaise opinion du gouvernement de la ville et de son législateur.

Voici en quoi consistait la cryptie.

Les magistrats envoyaient, de temps en temps, les jeunes gens qui semblaient le plus avisés, courir par la campagne, armés seulement de poignards, et ne portant que les vivres nécessaires. Disséminés çà et là, pendant le jour, dans des endroits couverts, ils s'y tenaient blottis, et ils s'y livraient au repos ; la nuit arrivée, ils en sortaient, pour se répandre sur les grands chemins, et pour égorger les Hilotes qu'ils rencontraient. Quelquefois aussi ils couraient les champs pendant le jour, tuant les plus forts et les plus robustes des Hilotes [2].

Thucydide, dans sa *Guerre du Péloponnèse* [3], raconte que les Spartiates avaient choisi, pour les affranchir, ceux des Hilotes qui s'étaient distingués par leur courage : ils les avaient couronnés de fleurs, et ils les avaient menés dans les temples remercier les dieux de leur liberté ; mais, bientôt après, tous les affranchis disparurent ; et ils étaient plus de deux mille ! et personne ne put jamais, ni dans le temps ni plus tard, dire comment ils étaient morts ! On dit même, et Aristote atteste le fait, que les éphores, en prenant possession de leur charge, commençaient par déclarer la guerre aux Hilotes, afin que ce ne fût pas un sacrilége de les tuer. Les Spartiates les traitaient, partout et toujours, avec

[1] Ce mot vient de κρύπτω, *cacher*, et signifie *embuscade*.

[2] Cette cryptie était, comme on l'a remarqué, une sorte de loi de couvre-feu, une mesure de police contre le vagabondage et les réunions nocturnes. Seulement la pénalité était atroce. Les Hilotes opprimés conspiraient sans cesse, et ils étaient dix fois plus nombreux que leurs maîtres. Les Spartiates ne les rangeaient à l'ordre que par la terreur.

[3] Au chapitre 80 du IV[e] livre.

une extrême dureté. Ils les forçaient de boire avec excès, et les menaient ensuite dans les salles des repas communs, pour montrer aux jeunes gens ce que c'est que l'ivresse. Ils les obligeaient à chanter des chansons, à danser des danses, indécentes et ridicules, et ils leur interdisaient tout ce que ces amusements peuvent avoir d'honnête. Aussi dit-on que, longtemps après Lycurgue, lors de l'expédition des Thébains dans la Laconie, les Hilotes refusaient de chanter les poésies de Terpandre, d'Alcman[1], de Spendon le Lacédémonien[2]. « Nos maîtres, disaient-ils, nous l'ont défendu. »

Par conséquent, c'est caractériser avec assez de justesse un tel gouvernement, que de dire, comme on l'a fait, qu'à Lacédémone les hommes libres le sont autant qu'on peut l'être, et que les esclaves sont dans l'extrême esclavage. Pour moi, je pense que les Spartiates ne se livrèrent à cet excès d'atrocité que longtemps après Lycurgue. Mais les cruautés durent redoubler après le grand tremblement de terre[3], dont les Hilotes profitèrent pour se soulever, de concert avec les Messéniens : révolte qui causa par tout le pays des maux affreux, et qui mit Sparte dans un très-grand péril. Je ne saurais imputer à Lycurgue un aussi exécrable forfait que la cryptie; et je juge de son caractère par la douceur et la justice qu'il montra dans toute sa conduite, et dont la divinité même a rendu témoignage.

Quand l'esprit de ces institutions nouvelles eut commencé à s'incorporer aux mœurs des citoyens, et que la forme du gouvernement eut pris assez de consistance pour pouvoir se maintenir et se conserver d'elle-même, alors, comme Platon dit que Dieu, après avoir formé le monde, éprouva une joie vive en lui voyant faire ses pre-

[1] Poëte lyrique, né à Sardes en 670 avant J.-C. Il reste quelques fragments de ses poésies, qu'il avait écrites pour les Spartiates et dans le dialecte dorien.

[2] Spendon n'est point connu d'ailleurs.

[3] L'an 489 avant J.-C.

miers mouvements[1], de même Lycurgue, charmé de la beauté et de la majesté de ses lois, et ravi de les voir, pour ainsi dire, marcher seules et remplir leur destination, désira leur assurer, autant que le pouvait l'humaine prévoyance, une durée immortelle et une inviolable immutabilité. Il assembla tous les citoyens : il leur dit que ce gouvernement était, sous tous les rapports, organisé comme il fallait, pour leur bonheur et leur vertu ; qu'il ne restait qu'un point, à la vérité le plus important de tous, et qu'il ne voulait le régler qu'après avoir consulté l'oracle d'Apollon. Il les exhorta donc à observer fidèlement les lois qu'il leur avait données, sans y rien changer ni altérer, jusqu'à son retour de Delphes, s'engageant à exécuter lui-même alors ce que le dieu aurait prescrit. Ils promirent tous une entière obéissance, et ils le pressèrent de partir. Lycurgue fit prêter serment aux deux rois et aux sénateurs, puis à tous les citoyens, de maintenir et de conserver, jusqu'à son retour, la forme de gouvernement qu'il avait établie ; et ensuite il partit pour Delphes. Arrivé auprès de l'oracle, il fit un sacrifice au dieu, et il demanda si ses lois étaient assez bonnes pour faire le bonheur des Spartiates, et pour les rendre vertueux. Apollon répondit que ces lois étaient excellentes, et que Sparte, tant qu'elle garderait les institutions de Lycurgue, resterait illustre entre toutes les cités[2].

Lycurgue mit par écrit la réponse de l'oracle, et il l'envoya à Lacédémone. Il fit ensuite un second sacrifice, embrassa ses amis et son fils ; et, afin de ne jamais dégager ses concitoyens du serment qu'ils avaient fait, il résolut de se laisser mourir. Il était à cet âge où l'homme est assez vigoureux pour vivre encore, et mûr aussi

1 Voyez le *Timée*.

2 Remarquons, en passant, que Delphes était en pays dorien, et qu'Apollon était l'objet particulier du culte des peuples d'origine dorienne, tels que les Lacédémoniens.

pour mourir s'il veut [1] ; il voyait, d'ailleurs, presque tous ses souhaits heureusement réalisés. Il se laissa donc mourir en s'abstenant de manger, persuadé que la mort d'un homme d'État ne doit pas être inutile à ses concitoyens, ni la fin de sa vie oisive, et qu'il y a place, dans cet instant suprême, pour la vertu et pour l'action. Il pensa qu'après les grandes choses qu'il avait exécutées, la mort serait la consommation de son bonheur, en même temps qu'elle garantirait aux citoyens, qui avaient juré d'observer ses lois jusqu'à son retour, la durée de tous les biens qu'il leur avait procurés pendant sa vie.

Il ne se trompa point dans ses conjectures. Sparte tint le premier rang entre les cités de la Grèce, par la sagesse de son gouvernement et par sa gloire, durant les cinq cents années qu'elle observa les lois de Lycurgue. Aucun des quatorze rois qui suivirent, depuis le législateur jusqu'à Agis, fils d'Archidamus, ne fit de changement à ces lois; car l'établissement des éphores, loin de relâcher les ressorts du gouvernement, ne fit que les tendre mieux : il semblait que ce fût tout avantage pour le peuple ; mais la force de l'aristocratie s'en accrut encore. Ce fut sous le règne d'Agis que l'argent commença à se glisser dans Sparte, et, avec l'argent, l'avarice et la cupidité. C'est alors que Lysandre, tout incapable qu'il fût de se laisser prendre lui-même à l'appât de l'or, remplit sa patrie de l'amour des richesses et du luxe. Les trésors qu'il avait rapportés de la guerre finirent par triompher des lois de Lycurgue ; mais, tant que les lois de Lycurgue furent en vigueur, Sparte fut moins une cité sagement gouvernée, que la maison bien réglée d'un homme sage et religieux; ou plutôt, comme les poëtes feignent qu'Hercule, avec sa peau de lion et sa massue, parcou-

[1] Suivant quelques-uns, Lycurgue aurait vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. L'âge indiqué par Plutarque est la soixantaine. Le sophisme que l'historien prête à Lycurgue, et qu'il semble approuver, est de ce mauvais stoïcisme qui n'aurait pas dû le rendre infidèle, même un instant, à Socrate et à Platon.

rait l'univers pour châtier les scélérats et les tyrans farouches, de même Sparte, avec une simple scytale [1] et une pauvre cape, commandait à toute la Grèce, qui se soumettait volontairement à son empire : elle détruisait les pouvoirs injustes et les tyrannies qui opprimaient les peuples; elle mettait fin, par son arbitrage, aux guerres, aux séditions, et le plus souvent même sans remuer un bouclier; car elle n'avait besoin que d'envoyer un ambassadeur, et tous se soumettaient aux injonctions de cet homme, comme on voit les abeilles, dès que leur roi [2] paraît, s'élancer, se presser en ordre autour de lui. Tant il y avait d'imposante autorité dans les institutions de Sparte et dans sa justice!

Je m'étonne, après cela, qu'on dise que les Lacédémoniens savaient obéir, mais non point commander; et je ne comprends pas les louanges qu'on fait d'un mot du roi Théopompe. Quelqu'un disait, devant lui, que Sparte se maintenait parce que les rois y savaient commander. « C'est plutôt, dit Théopompe, parce que les citoyens y savent obéir. » Les peuples, suivant moi, ne restent pas longtemps soumis à ceux qui ne savent pas commander; la soumission des sujets est le fruit de la science des chefs : qui conduit bien se fait bien suivre; et, comme la perfection de l'art hippique est de rendre le cheval doux et docile au frein, l'œuvre de la science royale consiste à former les hommes à l'obéissance.

Ce n'était point assez, pour les Lacédémoniens, de persuader la soumission aux autres peuples : on se disputait l'honneur de les avoir pour chefs, et de suivre leurs ordres. Les étrangers ne leur envoyaient demander ni vaisseaux, ni argent, ni troupes, mais seulement un général spartiate; et, quand ils l'avaient, ils se sentaient, devant lui, pénétrés de respect et de crainte.

[1] C'était le nom que portaient les missives émanant du gouvernement de Sparte.

[2] Nous dirions, plus exactement : *leur reine*.

C'est ainsi que les Siciliens obéirent à Gylippe, les Chalcidiens à Brasidas, et tous les Grecs de l'Asie à Lysandre, à Callicratidas et à Agésilas. Les généraux spartiates étaient appelés gouverneurs et réformateurs des peuples et des rois de tous les pays du monde; et Sparte apparaissait comme une maîtresse ou une institutrice dans l'art de bien vivre et de bien régler l'État. C'est là, je crois, ce que raille Stratonicus[1], quand il décrète et ordonne plaisamment que les Athéniens célébreront des mystères et des fêtes religieuses, et que les Éléens donneront des jeux publics, en quoi ils excellaient; et que, s'ils font des fautes, ils seront fouettés par les Lacédémoniens. Ce n'est là qu'un mot pour rire; mais Antisthène[2] le socratique, voyant les Thébains s'enorgueillir de leur victoire de Leuctres, dit sérieusement qu'ils ressemblaient à des écoliers tout glorieux d'avoir battu leur précepteur.

Pourtant l'objet principal de Lycurgue n'avait pas été de laisser Sparte à la tête de nombreux sujets. Persuadé que le bonheur d'une cité, comme celui d'un particulier, est le fruit de la vertu et de l'harmonie qui règne en elle, il la régla, la disposa de façon que les citoyens, toujours libres et se suffisant à eux-mêmes, se maintinssent aussi longtemps qu'il serait possible dans la pratique de la vertu. C'est sur ce plan qu'imaginèrent leurs républiques Platon, Diogène, Zénon, et tous ceux dont on vante les conceptions politiques; mais ils n'ont laissé que des écrits et des discours, tandis que Lycurgue a mis au monde, non point dans des écrits ni dans des discours, mais en réalité, une république inimitable. Il a convaincu d'erreur ceux qui prétendent que le sage, tel qu'il est défini par les philosophes, ne saurait exister : il leur a fait voir une ville entière soumise aux règles de la philosophie. Aussi sa gloire l'emporte-t-elle, et à

[1] C'était un musicien d'Athènes, fameux par ses bons mots, dont plusieurs ont été conservés par Athénée.

[2] Fondateur de la secte cynique, et contemporain de Platon.

juste titre, sur celle de tous les fondateurs de républiques dans la Grèce [1].

Voilà pourquoi Aristote a dit que Lycurgue ne reçoit pas, à Lacédémone, tous les honneurs qu'il a mérités, encore qu'on lui en rende d'extraordinaires. En effet, on lui a élevé un temple, et tous les ans on lui offre des sacrifices comme à un dieu. On dit aussi que, lorsque ses restes furent apportés à Lacédémone, la foudre tomba sur son tombeau. C'est ce qui n'est arrivé à aucun homme illustre, hormis, longtemps après, à Euripide, mort et enseveli près d'Aréthuse en Macédoine : témoignage bien glorieux, et qui justifie les admirateurs d'Euripide, qu'une distinction qu'il a partagée lui seul, après la mort, avec l'homme le plus saint et le plus chéri des dieux.

Lycurgue, suivant les uns, mourut à Cirrha [2] ; mais Apollothémis [3] prétend qu'il se fit porter en Élide ; Timée [4] et Aristoxène [5] assurent qu'il finit ses jours en Crète ; Aristoxène même ajoute que les Crétois de Pergamie montrent son tombeau, près du grand chemin. Il laissa, dit-on, un fils unique, Antiorus [6], qui mourut sans enfants, et qui fut le dernier de sa race. Les amis et les parents de Lycurgue instituèrent une fête anniversaire, où ils se rassemblaient pour honorer sa mémoire, et qui subsista longtemps : ces jours d'assemblée se nommaient lycurgides. Aristocratès [7], fils d'Hipparque, dit que, Lycurgue

[1] Les anciens eux-mêmes n'ont pas été tous de cet avis ; et nous n'aurions qu'à mettre les récits mêmes de Plutarque sur Solon en regard de ses récits sur Lycurgue, pour montrer la fausseté de ce panégyrique.

[2] Ville de Phocide, voisine de Delphes.

[3] Cet auteur n'est point connu d'ailleurs.

[4] Probablement Timée de Tauroménium, dont il a dejà été question.

[5] Auteur des trois livres *sur la Musique*, publiés sous son nom dans la collection de Meibomius. Il avait fait aussi des *Vies des philosophes*. Il naquit en 350 avant J.-C., et il fut disciple d'Aristote.

[6] D'autres le nomment Encosmus.

[7] Auteur d'une *Histoire de Lacédémone*, citée par Athénée, mais inconnu d'ailleurs.

étant mort en Crète, ses hôtes brûlèrent son corps, et qu'ils jetèrent les cendres dans la mer. Lycurgue les en avait priés lui-même, dans la crainte qu'on transportât ses restes à Lacédémone, et que les Spartiates, sous prétexte que Lycurgue serait revenu, se crussent dégagés de leur serment, et changeassent la forme des institutions.

Voilà ce qu'on sait de Lycurgue.

NUMA.

(Né en l'an 753, mort en l'an 671 avant J. C)

Il y a vive dispute aussi [1] sur l'époque où vécut le roi Numa, bien que les généalogies remontent, ce semble, avec exactitude, de génération en génération jusqu'à lui. Il est vrai qu'un certain Clodius [2], dans la *Discussion des temps*, comme il a intitulé son livre, assure que, pendant le sac de Rome par les Gaulois, les anciens registres périrent, et que les actes qu'on montre aujourd'hui sont des pièces fausses, œuvre des complaisants de certains personnages qui voulaient, à toute force, remonter aux premiers Romains, et se faire place dans les maisons les plus illustres. On a dit que Numa avait été le disciple de Pythagore. Numa, suivant une autre opinion, n'aurait eu aucune connaissance des lettres grecques : la nature avait tout fait chez lui, et elle avait suffi pour le porter à la vertu ; ou bien, si ce roi avait eu un maître, il fallait faire honneur de son éducation à quelque barbare bien supérieur à Pythagore. Il y en a qui assurent que Pythagore ne vécut que bien plus tard, et qu'il est postérieur de cinq générations, pour le moins, aux temps de Numa, mais que Pythagoras de Sparte, celui qui avait remporté le prix de la course aux jeux olympiques dans la seizième Olympiade, dont la troisième année est celle de l'élection de Numa, fit un voyage en Italie, devint l'ami de Numa, et l'aida à ordonner les affaires de son royaume. De là ces institutions laconiennes qu'on voit mêlées en

[1] C'est-à-dire de même que pour ce qui concerne Lycurgue.
[2] On ne sait pas de quel Clodius Plutarque veut parler.

grand nombre aux institutions des Romains. Mais ce qu'on attribue aux conseils de ce Pythagoras peut provenir tout aussi bien de la naissance sabine de Numa. Les Sabins prétendent descendre d'une colonie de Lacédémone. Au reste, il est difficile de faire le calcul exact des temps, surtout si l'on veut arriver à une concordance avec les rôles des olympioniques [1], qui n'ont été dressés que fort tard, par Hippias d'Élis [2], et qui ne reposent sur aucun document incontestablement authentique. Nous allons toutefois raconter ce que nous avons trouvé, sur Numa, qui soit digne de mémoire; et le sujet même nous fournira le début.

Il y avait trente-sept ans que Rome était bâtie et que Romulus régnait, lorsque, le 7 du mois de juillet, jour qu'on appelle maintenant les nones Capratines, Romulus alla faire, hors de la ville, un sacrifice public, près du marais de la Chèvre. Il était accompagné du sénat, et de presque tout le peuple. Tout à coup il se fit dans l'air un changement extraordinaire : une nuée épaisse et ténébreuse fondit sur la terre, et, avec elle, un vent impétueux, un ouragan terrible. La foule épouvantée prit la fuite et se dispersa. Romulus disparut au milieu de cette tempête, et l'on ne retrouva pas même son cadavre. On conçut contre les sénateurs de violents soupçons. Le bruit courut, parmi le peuple, que, las depuis longtemps d'obéir à un roi, ils s'étaient défaits de lui, dans le but de faire passer en leurs mains seules toute l'autorité. Romulus, à la vérité, commençait à les traiter d'une façon un peu dure et despotique. Mais ils assoupirent bientôt les murmures, en décernant à Romulus les honneurs divins, et en persuadant au peuple qu'il n'était pas mort, et qu'il jouissait d'une destinée meilleure. Proculus, homme des plus considérables, affirma, sous le serment,

[1] C'est-à-dire les catalogues des vainqueurs des jeux Olympiques.

[2] C'est le fameux sophiste qui se vantait de tout savoir, et que Platon a tourné en ridicule.

qu'il avait vu Romulus monter au ciel avec ses armes, et qu'il l'avait entendu ordonner qu'on l'appelât Quirinus.

Mais la question d'élire le nouveau roi fut, pour la ville, une autre source de troubles et de séditions. Les étrangers ne s'étaient pas encore incorporés avec les premiers citoyens; il y avait, dans le peuple, des agitations intestines, et les patriciens eux-mêmes, divisés de sentiments, se suspectaient les uns les autres. Tous étaient d'accord qu'il fallait un roi; mais ils étaient partagés et sur l'homme qu'on élirait, et sur celle des deux nations où on le prendrait. Ceux qui avaient, les premiers, habité Rome avec Romulus, trouvaient intolérable que les Sabins, qu'ils avaient admis au partage de la ville et du territoire, eussent la prétention de commander à ceux qui les y avaient appelés. Les Sabins, de leur côté, ne manquaient pas de raisons plausibles. Après la mort de leur roi Tatius, loin de se soulever contre Romulus, disaient-ils, ils l'avaient laissé paisiblement régner seul : ils demandaient qu'en revanche, on prît le roi dans leur nation. Quand on les avait reçus dans Rome, ils n'étaient pas inférieurs aux Romains, ajoutaient-ils ; et, en s'unissant avec eux, ils avaient accru considérablement leurs forces, et ils les avaient élevés à la dignité et à la puissance de cité. Telles étaient les causes du discord. Mais, de peur que la dissension ne mît tout sens dessus dessous, si l'exercice du pouvoir demeurait ainsi suspendu, les patriciens, qui étaient au nombre de cent cinquante[1], convinrent que chacun d'eux porterait à son tour les marques de la dignité royale, ferait aux dieux les sacrifices d'usage, et dépêcherait les affaires comme avait fait Romulus, six heures de la nuit et six heures du jour[2]. Cette distribution du temps

[1] Dans la *Vie de Romulus* Plutarque dit qu'ils étaient deux cents.

[2] Suivant d'autres, les sénateurs se distribuèrent par dizaines; ils tiraient au sort la dizaine qui devait gouverner; chacun des dix qui la composaient regnait cinq jours, et, au bout de cinquante jours, on tirait de nouveau au sort.

conciliait les intérêts des deux partis; et les sénateurs y souscrivirent, à cause de l'égalité qu'elle mettait entre eux, et parce que ce passage successif de l'autorité dans tant de mains, en faisant voir le même homme, dans le même jour et dans la même nuit, simple citoyen et roi, ôterait au peuple tout prétexte de jalousie. Les Romains donnent le nom d'interrègne à cette forme de gouvernement.

Mais, malgré la modération et la popularité qu'on les voyait mettre dans l'exercice de leur puissance, ils ne purent échapper aux soupçons et aux murmures du peuple. On les accusait de transformer l'État en oligarchie : résolus à ne pas élire de roi, ils concentraient en eux, disait-on, toute l'autorité souveraine. Pour faire cesser les rumeurs, les deux factions convinrent que l'une d'elles nommerait le roi, mais qu'elle le prendrait dans l'autre. C'est le moyen qui parut le plus propre à pacifier la dissension présente, et à inspirer au roi élu une affection égale pour les deux partis : il aimerait l'un, parce qu'il lui devrait la royauté; et il serait porté d'inclination pour l'autre, par la force du sang. Les Sabins, les premiers, déférèrent l'élection aux Romains; et les Romains aimèrent mieux avoir à nommer un Sabin, qu'à subir un Romain que les Sabins auraient élu. Après avoir délibéré entre eux, ils nommèrent Numa Pompilius. Ce n'était pas un de ces Sabins qui vinrent s'établir à Rome; mais sa vertu l'avait rendu si célèbre, que les Sabins, en entendant son nom, firent éclater plus de joie que ceux mêmes qui l'avaient élu. Le choix fut signifié au peuple, et l'on députa vers Numa les principaux de chaque parti, pour le prier de venir prendre possession de la royauté.

Numa était de Cures, ville renommée du pays sabin, et laquelle avait emprunté son nom de Quirites le peuple formé de l'union des Romains avec les Sabins admis au droit de cité. Il était fils de Pomponius, homme esti-

mé, et il était le plus jeune de quatre frères. Sa naissance, par l'effet d'une rencontre divine, datait du jour où Rome avait été fondée par Romulus : c'est le 11 des calendes de mai[1]. Porté par un heureux naturel à toutes les vertus, il s'y était façonné davantage encore par l'instruction, par la patience et par la philosophie. Il avait purifié son âme, non-seulement de toutes les passions honteuses, mais même de celles qu'honorent les barbares, la violence et la cupidité. Le véritable courage, pensait-il, consiste à soumettre ses désirs au joug de la raison. D'après ces principes, il avait banni de sa maison tout luxe et toute magnificence. Il se montrait, pour les citoyens et pour les étrangers, un juge et un arbitre incorruptible. Il consacrait ses loisirs, non à rechercher les voluptés ou à amasser des richesses, mais à honorer les dieux, à s'élever par la raison à la connaissance de leur nature et de leur puissance; enfin, il s'était acquis tant de réputation et tant de gloire, que Tatius, le collègue de Romulus dans la royauté de Rome, le choisit pour son gendre, et lui donna en mariage Tatia, sa fille unique. Loin qu'il se sentît le cœur enflé de cette alliance, et qu'il quittât son pays pour aller vivre près de son beau-père, il continua de rester à Cures, pour soigner son vieux père; et Tatia elle-même préféra la condition privée de son mari, avec le repos dont il jouissait, aux honneurs qu'elle eût trouvés à Rome, dans la maison paternelle.

Tatia était morte, dit-on, après treize ans de mariage. Numa, depuis sa mort, avait quitté le séjour de la ville, et, d'ordinaire, il habitait la campagne. Son plaisir était de se promener solitaire dans les bocages des dieux, dans les prairies consacrées, et dans les lieux déserts. C'est ce genre de vie qui donna, je pense, l'occasion au bruit

[1] Le 21 avril 753. Ceci est sans doute un de ces rapprochements imaginaires comme on en trouve si souvent dans les traditions relatives aux grands hommes.

de son commerce avec une déesse : on imagina que ce n'était ni la mélancolie ni la douleur qui portaient Numa à fuir le commerce des hommes ; qu'il avait trouvé une société plus auguste ; qu'une divinité l'avait jugé digne de son alliance, et qu'époux de la déesse Égérie, comblé des dons de son amour, il était devenu, en passant ses jours auprès d'elle, un homme heureux, et savant dans la connaissance des choses divines. Il y a là, comme il est aisé de le voir, quelque chose qui ressemble fort à plus d'une de ces anciennes fables transmises de père en fils, et où se sont complu les conteurs : par exemple, celle des Phrygiens au sujet d'Attis, celle des Bithyniens sur Hérodotus, celle des Arcadiens sur Endymion ; et tant d'autres récits de mortels qui ont passé pour des hommes heureux, pour les amis de certaines divinités. Il est naturel, j'en conviens, de croire que Dieu, qui aime non les chevaux ni les oiseaux, mais les hommes, se communique volontiers à ceux qui excellent en vertu, et qu'il ne dédaigne pas de converser avec un homme religieux et saint ; mais qu'un dieu, un être divin s'unisse à un corps mortel, et qu'il soit épris de sa beauté, c'est ce qui est difficile à croire. Les Égyptiens cependant font à ce sujet une distinction assez spécieuse : ils disent qu'il n'est pas impossible que l'esprit d'un dieu s'approche d'une femme, et qu'il lui communique des principes de fécondation, mais qu'un homme ne peut jamais avoir aucun commerce, aucune union corporelle avec une divinité. Mais c'est ne pas tenir compte du principe, Que ce qui s'unit à une substance lui transmet une partie de son être, comme il reçoit lui-même une portion de cette substance. Il n'en est pas moins vrai que les dieux ont de l'amitié pour les hommes : c'est de cette amitié que naît en eux ce qu'on appelle amour, et qui n'est, de leur part, qu'un soin plus particulier de former les mœurs de ceux qu'ils affectionnent, et de les rendre plus ver-

tueux. Voilà ce qu'on peut croire; et c'est ainsi que s'expliquent les contes des poëtes sur l'amour d'Apollon pour Phorbas, pour Hyacinthe, pour Admète, pour Hippolyte de Sicyone. Hippolyte, dit-on, n'allait jamais par mer de cette ville à Cirrha[1], que le dieu, sentant son approche, et se réjouissant de son retour, n'inspirât à la Pythie de prononcer ce vers hexamètre :

Hippolyte, cette tête chérie, traverse la mer et revient.

On raconte aussi que Pan aima Pindare et ses poésies. Les dieux firent rendre des honneurs à Hésiode et à Archiloque après leur mort, parce qu'ils avaient été chers aux Muses; Esculape alla loger chez Sophocle, du vivant de ce poëte, et il subsiste, encore aujourd'hui, plus d'une preuve de cette visite : on ajoute qu'après sa mort, un autre dieu lui donna la sépulture. Si nous croyons que la divinité a traité de la sorte des poëtes, pourrions-nous sans injustice refuser de croire qu'ils aient visité Zaleucus, Minos, Zoroastre, Numa, Lycurgue, ces gouverneurs de royaumes, ces fondateurs de républiques? ou plutôt ne faut-il pas dire qu'un impérieux motif amenait les dieux à se communiquer à ces grands hommes? Ils durent venir pour leur inspirer leurs entreprises glorieuses, et pour les encourager dans l'exécution; tandis que, s'il est vrai qu'ils se soient jamais communiqués à des poëtes et à des joueurs de lyre, ils ne l'ont fait que par simple passe-temps. Au reste, si quelqu'un est d'un autre sentiment, *le chemin est large*, comme parle Bacchylide[2]; car il n'y a nulle absurdité à croire, avec certains auteurs, que

[1] Sicyone et Cirrha étaient l'une et l'autre sur le golfe de Corinthe, et Cirrha dépendait du territoire de Delphes.

[2] Poëte grec né à Céos, et qui florissait au milieu du cinquième siècle avant J.-C. Il ne reste que quelques fragments des nombreuses poésies de tout genre qu'il avait composées. J'en ai traduit les principaux dans mon *Histoire de la Littérature grecque*.

Lycurgue, Numa, et plusieurs autres personnages célèbres, ayant à mener une multitude farouche et difficile à manier, ont supposé, pour faire accueillir les grands changements qu'ils proposaient, un ordre émané des dieux : fiction salutaire à ceux-là mêmes qu'on avait induits dans l'erreur.

Numa était dans la quarantième année de son âge, lorsque les députés vinrent de Rome, le prier d'accepter la royauté. La parole fut portée par Proculus et Vélésus, qui avaient eu l'un et l'autre des chances dans l'élection : Proculus avait été porté par les Romains, Vélésus par les Sabins. Leur discours ne fut point long : ils ne doutaient pas que Numa ne regardât comme un grand bonheur la nouvelle qu'ils lui appportaient. Mais ce ne fut pas petite affaire que de l'amener à consentir. Il fallut bien des raisons, et la prière même, pour ébranler un homme qui avait toujours vécu dans le repos et dans la paix, et pour lui persuader de prendre le gouvernement d'une ville née, en quelque sorte, de la guerre, et qui avait grandi par les armes. Il répondit, en présence de son père et de Marcius, un de ses parents : « Tout changement dans notre vie est pour nous un péril ; mais, à l'homme qui ne manque pas du nécessaire, et qui n'a pas à se plaindre de sa situation présente, c'est pure folie que de renoncer à ses habitudes et de changer sa condition : biens assurés, du moins, et, n'eussent-ils pas d'autres avantages, préférables, par cela seul, à ce qui est incertain. La royauté ne présente même pas cette incertitude du danger, s'il en faut juger par ce qui est arrivé à Romulus : entaché du soupçon flétrissant d'avoir fait assassiner Tatius, son collègue, il a laissé, en mourant, peser sur les sénateurs la flétrissante imputation de l'avoir fait périr lui-même. Et pourtant les sénateurs célèbrent, dans Romulus, un fils des dieux ; ils disent que Romulus a été nourri dans son enfance et sauvé par une protection singulière de la divinité Pour moi, je suis d'une

race mortelle ; j'ai été nourri et élevé par des hommes qui vous sont connus. Les qualités qu'on loue en moi ne sont pas celles qu'il faut à un homme qui va régner : ce que j'ai toujours aimé, c'est le repos, c'est l'étude débarrassée de tout souci des affaires ; et je me sens une passion violente, invétérée pour la paix, pour les exercices étrangers à la guerre, pour ces assemblées où l'on s'occupe à honorer les dieux, à prendre d'innocents plaisirs, et d'où l'on retourne, chacun de son côté, aux travaux de la terre et à la conduite des troupeaux. Quant à vous, Romains, Romulus vous a laissé des guerres que vous voudriez peut-être ne point avoir ; mais la ville a besoin, pour y résister, d'un roi plein d'ardeur, et dans la force de l'âge. Ce peuple est accoutumé aux armes, et le succès aiguillonne son ardeur : tout le monde sait qu'il ne veut que s'agrandir et commander aux autres. Ce serait donc s'exposer au ridicule, que de servir les dieux et de vouloir former les citoyens à la pratique de la justice, à la haine de la guerre et de la violence, dans une nation qui a plus besoin d'un général d'armée que d'un roi. »

Aux motifs qu'alléguait Numa pour refuser la royauté les Romains opposèrent les plus vives instances . ils le conjurèrent de ne pas les replonger dans de nouveaux troubles et dans la guerre civile ; car il était le seul qui fût agréable aux deux partis. Quand ils se furent retirés, le père de Numa et Marcius firent en particulier tous leurs efforts auprès de lui, pour le décider à accepter ce beau et divin présent : « Si ta fortune te suffit, dirent-ils, et si tu n'as pas besoin de trésors ; si tu n'ambitionnes pas la gloire qui est attachée au commandement et à l'autorité, parce que tu possèdes, dans la vertu, une gloire plus réelle, considère au moins que, régner, c'est servir la divinité. C'est la divinité qui t'appelle aujourd'hui, et qui ne veut pas laisser inutile et désœuvrée cette justice si estimée qui te distingue. Ne résiste donc

pas à sa volonté ; ne refuse pas le pouvoir : il y a là, pour un homme sage, un champ de nobles et grandes actions ; là, on peut honorer les dieux avec magnificence, et soumettre les hommes aux sentiments pieux, par l'influence si efficace et si prompte des exemples que donne le souverain. Les Romains ont aimé Tatius, tout étranger qu'il fût, et ils ont consacré par des honneurs divins la mémoire de Romulus. Et qui sait si ce peuple vainqueur ne va pas sentir le dégoût de la guerre, et si, rassasié de triomphes et de dépouilles, il ne désire pas pour chef un homme ami de la justice, qui fasse de bonnes lois et qui assure la paix ? Que s'il conserve la même passion, la même fureur pour la guerre, ne vaut-il pas mieux détourner vers d'autres objets cette ardeur impétueuse, en prenant dans ta main les rênes, et unir la patrie et tout le peuple sabin d'un lien de bienveillance et d'amitié réciproques, avec une ville florissante et redoutée ? » A ces raisons se joignirent, dit-on, des présages favorables, et les prières empressées, ferventes, des concitoyens de Numa, qui vinrent, au premier bruit de l'offre des députés de Rome, le conjurer de partir et d'accepter la royauté, afin de resserrer davantage encore l'union et l'intimité des hommes des deux nations.

Dès qu'il eut donné son consentement, il fit un sacrifice aux dieux, et il partit pour Rome. Le sénat et le peuple sortirent à sa rencontre, pleins d'un extrême désir de le voir : les femmes faisaient retentir des acclamations de joie ; on sacrifiait dans les temples ; partout éclatait un sentiment de satisfaction, comme si la ville eût reçu, non pas un roi, mais un nouveau royaume. Lorsque Numa fut arrivé au Forum, Spurius Vettius, qui, à cet instant-là, était chargé des fonctions d'inter-roi, fit procéder à l'élection. Numa réunit tous les suffrages, et on lui apporta les marques de la dignité royale. Mais il commanda qu'on attendît encore, disant qu'on devait d'abord s'assurer du consentement des

dieux. Il prit avec lui des devins et des prêtres, et il monta au Capitole, que les Romains d'alors nommaient la colline Tarpéienne. Là, le principal augure lui voila la face, le tourna vers le midi, et, se tenant derrière Numa, lui imposa la main droite sur la tête, fit une prière, et porta sa vue de tous les côtés, pour observer ce que les dieux feraient connaître par le vol des oiseaux ou par d'autres signes. Cependant un silence incroyable régnait dans cette foule qui remplissait le Forum : tous les esprits attendaient en suspens ce qui allait arriver, jusqu'à ce qu'enfin il parut des oiseaux de bon augure, et qui tirèrent à droite. Alors Numa prit la robe royale [1], et il descendit de la citadelle, pour se rendre au milieu du peuple. Bientôt on entendit une clameur de joie, et le roi fut salué des noms d'homme saint entre tous, et le plus chéri des dieux.

Son premier acte, quand il eut pris possession de la royauté, fut de casser la compagnie des trois cents gardes que Romulus avait toujours auprès de sa personne, et qu'il appelait Célères, c'est-à-dire vites à la course. Numa ne voulait ni paraître se défier de ceux qui se fiaient à lui, ni régner sur des hommes qui n'auraient pas eu en lui une pleine confiance. En second lieu, aux deux prêtres de Jupiter et de Mars il en ajouta un troisième, pour Romulus, et il l'appela Flamine Quirinal. Ce nom de Flamine était celui qu'on donnait déjà aux deux autres prêtres, à cause des bonnets dont ils se couvraient la tête : c'est comme qui dirait, en grec, *pilamines*. C'est un fait constant que les mots grecs étaient alors plus communs dans la langue latine qu'ils ne le sont aujourd'hui [2]. Les manteaux que les rois portaient, et qu'on appelait lènes, sont, suivant Juba, nos *chlènes*. Le jeune garçon qui fait le service dans le temple de Jupiter est

[1] C'était la trabée, ou robe de pourpre à bandes blanches.

[2] Ce passage justifie une correction que nous avons faite dans la *Vie de Romulus*.

appelé Camillus, nom que quelques peuples grecs donnent à Mercure, parce qu'il est le ministre des dieux.

Après ces réformes, qui devaient lui concilier la bienveillance du peuple et ses bonnes grâces, Numa, sans perdre un instant, prit à tâche d'adoucir les mœurs des citoyens, comme on amollit le fer, et de substituer, à leurs inclinations dures et guerrières, des affections plus tendres et plus justes. Rome était alors cette ville en effervescence dont parle Platon [1]. Œuvre, à sa première origine, de l'audace et de la témérité des hommes les plus hardis et les plus belliqueux, qui s'y étaient rassemblés de toutes parts ; nourrie au milieu des expéditions militaires, et dans des guerres continuelles, c'est par les armes qu'elle avait grandi sa puissance, et c'est par les dangers qu'elle semblait se fortifier chaque jour, comme les pieux qu'on enfonce s'affermissent par les coups qu'on leur donne. Numa, pensant bien que c'était grande et rude entreprise, que de vouloir adoucir et porter à la paix ce peuple fier et guerrier, appela la religion à son secours. Des fêtes, des sacrifices, des danses, qu'il ordonnait, qu'il conduisait lui-même, et dont il tempérait la gravité par l'attrait du plaisir : tels étaient les moyens habituels dont il se servait pour apprivoiser, pour amollir, ces courages bouillants, et qui ne respiraient que la guerre. Quelquefois aussi il leur racontait des prodiges effrayants, dont les dieux l'avaient fait témoin : visions étranges, voix menaçantes ; enfin il dompta et fit fléchir leurs âmes sous l'empire de la religion.

C'est cette conduite surtout qui donna lieu de croire que Numa devait sa sagesse aux leçons et à l'amitié de Pythagore. En effet, les premières bases du gouvernement de Numa, comme de la doctrine du philosophe, étaient le culte de la divinité et les pieux exercices. Ce fut encore, dit-on, dans les mêmes vues que Pythagore

[1] Au livre deuxième de la *République*.

qu'il donna à tout ce qu'il faisait un appareil extérieur et une certaine ostentation. Pythagore avait apprivoisé un aigle, qui suspendait son vol à un certain appel, et qui descendait sur sa tête. Aux jeux Olympiques, il traversa l'assemblée, en montrant sa cuisse d'or. Et bien d'autres artifices qu'on lui attribue, bien d'autres choses miraculeuses, qui ont fait dire à Timon le Phliasien [1] :

> Pythagore l'enchanteur, avide de gloire,
> Captivait les hommes par de graves et pompeux discours.

Le prestige employé par Numa fut cet amour d'une déesse ou d'une nymphe des montagnes, ce commerce secret dont j'ai parlé, et de prétendus entretiens avec les Muses. Numa attribuait aux Muses la plupart de ses révélations, et il prescrivit aux Romains des honneurs particuliers pour une d'entre elles. Il la nommait Tacita, c'est-à-dire silencieuse ou muette; ce qui semble un souvenir et une consécration du silence prescrit par la diète pythagorique.

Ses ordonnances sur les statues des dieux ont une étroite parenté avec les dogmes de Pythagore. Le philosophe croyait que l'être par excellence n'est ni perceptible, ni susceptible de sensations, mais invisible, exempt de toute corruption, et purement intelligible. Numa, de son côté, défendit aux Romains d'attribuer à Dieu aucune forme d'homme ni de bête; et il n'y avait jadis parmi eux ni portrait ni statue de divinité. Durant les cent soixante-dix premières années, ils ne placèrent, dans les temples et dans les chapelles qu'ils bâtissaient, aucune image figurée. Ils regardaient comme une impiété de représenter ce qu'il y a de plus parfait au moyen

[1] Poëte qui s'était illustré en composant des satires intitulées *Silles*, où il attaquait les philosophes dogmatiques. Il était sceptique à la manière de Pyrrhon, dont il avait été le disciple. Il ne faut pas le confondre avec Timon le misanthrope, qui vivait un siècle auparavant. Voyez, dans mon *Histoire de la littérature grecque,* l'article concernant Timon le sillographe.

de ce qu'il y a de plus vil, et ils croyaient qu'on ne peut atteindre Dieu que par la pensée. Ses sacrifices répondaient fort aussi aux rites pythagoriciens : il n'y en avait pas de sanglants ; et on y usait ordinairement de farine, de libations, et d'autres choses très-simples.

Outre ces premières preuves, ceux qui veulent que les deux personnages aient eu des rapports ensemble font valoir des arguments extérieurs. Ils disent d'abord que les Romains donnèrent à Pythagore le droit de cité ; et ils s'autorisent du témoignage d'Épicharme, le poëte comique [1], qui mentionne le fait dans un livre dédié à Anténor : cet Épicharme est un auteur fort ancien, et qui avait été disciple de Pythagore [2]. Une seconde preuve, c'est que, de quatre fils qu'eut Numa, il en nomma un Mamercus, nom du fils de Pythagore. C'est de Mamercus que descend la famille des Émilius, une des plus nobles d'entre les patriciennes. Émilius est un petit nom d'amitié que le roi donnait à son fils, pour désigner la douceur et la grâce de son langage [3]. Enfin, moi-même j'ai entendu, à Rome, conter plus d'une fois que les Romains reçurent un jour, de l'oracle, l'ordre de placer dans leur ville la statue du plus sage et celle du plus vaillant des Grecs, et qu'ils dressèrent, sur le Forum, deux statues de bronze, l'une à Pythagore, l'autre à Alcibiade [4].

Au reste, cette opinion est très-douteuse, et ce serait un entêtement puéril de s'arrêter plus longtemps à l'établir ou à la réfuter.

On attribue encore à Numa la fondation et l'organisation du collége des prêtres qu'on appelle Pontifes ; et il en fut lui-même, dit-on, le chef. Le nom de Pontifes vient, selon les uns, de ce que ces prêtres servent les

[1] Épicharme est l'auteur présumé de l'original d'*Amphitryon*.

[2] C'est un anachronisme ; car Épicharme vivait en 450 avant J.-C., et fut le contemporain de Socrate.

[3] Αἱμύλιος, en grec, a en effet cette signification.

[4] Elles furent, dit-on, érigées durant la guerre contre les Samnites, et elles durèrent jusqu'au temps de Sylla.

dieux tout-puissants, maîtres de toutes choses : puissant se dit en latin *potens*. D'autres veulent que ce nom soit pris de l'expression conditionnelle *s'il est possible de faire* [1], en ce que le législateur ne prescrivait aux prêtres que les sacrifices qu'il leur était possible de faire, et ne les rendait pas responsables dès qu'il y avait empêchement légitime. Toutefois la plupart des auteurs préfèrent une étymologie que je trouve ridicule : le nom de Pontifes signifierait, à les en croire, faiseurs de ponts [2]; et on l'aurait donné à ces prêtres à cause des sacrifices qu'ils font sur les ponts, et qui sont les plus anciens comme les plus saints de tous. En effet, un pont se dit *pons* en latin. Ils ajoutent que le soin d'entretenir et de réparer les ponts n'est pas moins dans le devoir des Pontifes, que l'observation d'une cérémonie imprescriptible ou des rites nationaux : c'est même, chez les Romains, un point de religion de croire qu'on ne pourrait, sans sacrilége, rompre le pont de bois [3]. Ce pont avait été construit, à ce qu'on prétend, sans aucune ferrure, et lié seulement avec des coins de bois, suivant la prescription d'un oracle. Le pont de pierre n'a été bâti que bien après, sous la questure d'Émilius. On dit même que le pont de bois n'existait point encore du temps de Numa, et qu'il a été construit sous le règne de son petit-fils Marcius. Le grand Pontife remplit les fonctions d'interprète et de devin, ou plutôt d'hiérophante : il ne préside pas seulement aux sacrifices publics, mais il surveille encore ceux qui se font en particulier, et il prend garde qu'on n'y transgresse les ordonnances du culte; enfin, c'est lui qui enseigne ce que chacun doit faire pour honorer les dieux, ou pour les apaiser.

La surveillance des vierges sacrées qu'on nomme Ves-

[1] En latin : *Si potest fieri*.

[2] C'est pourtant l'étymologie la plus plausible et la plus généralement admise. C'est celle de Varron et de Denys d'Halicarnasse.

[3] C'est le pont *Sublicius*, si célèbre dans les fastes de Rome républicaine.

tales était aussi une charge du grand Pontife; car c'est à Numa qu'on rapporte l'institution des Vestales, la consécration du feu qui brûle éternellement, confié à leur garde, ainsi que les rites et les cérémonies qu'elles observent. Peut-être Numa pensait-il que la substance pure et incorruptible du feu ne devait être confiée qu'à des corps chastes, exempts de souillure; peut-être voyait-il dans le feu, stérile de sa nature et infécond, un rapport sensible avec la virginité. En effet, dans les lieux de la Grèce, à Pytho [1], à Athènes, où brûle un feu perpétuel, la garde en est donnée non à des vierges, mais à des veuves qui ont passé l'âge d'un nouvel hymen. Ce feu vient-il à s'éteindre par quelque accident, comme la lampe sacrée s'éteignit, dit-on, à Athènes, durant la tyrannie d'Aristion [2]; à Delphes, lorsque le temple fut brûlé par les Mèdes; à Rome, pendant la guerre de Mithridate et durant la guerre civile, où le temple fut consumé ainsi que l'autel : il est défendu de le rallumer avec un feu ordinaire; et il faut faire un feu tout nouveau, en tirant du soleil une flamme pure et sans mélange. On emploie, à cet effet, des vases concaves, dont les parois intérieures sont taillées en triangles rectangles isoscèles, et où toutes les lignes tirées de la circonférence aboutissent à un même centre. Ces vases sont exposés au soleil, et les rayons, réfléchis de tous les points de la circonférence, s'entremêlent dans ce centre commun : ils y subtilisent l'air et le divisent; ils acquièrent, par la réflexion, la nature et la puissance du feu, et ils embrasent promptement les matières sèches et légères qu'on leur présente [3].

Selon certains auteurs, l'emploi des vierges sacrées se borne à la garde du feu perpétuel; mais il y a, sui-

[1] Autrement dit *à Delphes*.

[2] Celui qui défendait Athènes contre Sylla.

[3] L'invention des miroirs ardents dont il est ici question est bien postérieure au temps de Numa.

vant quelques-uns, d'autres choses saintes sur lesquelles elles peuvent seules porter leurs regards. Nous avons écrit, dans la *Vie de Camille*[1], tout ce qu'il est permis de savoir et de dire au sujet de ces mystères. On dit que Numa consacra d'abord deux Vestales, Gégania et Vérénia, et ensuite deux autres, Canuléia et Tarpéia. Servius en ajouta encore deux; et c'est à ce nombre de six qu'on s'est arrêté jusqu'à présent. Numa prescrivit aux vierges sacrées de garder pendant trente ans la chasteté. Les dix premières années, elles apprennent leurs devoirs; les dix suivantes, elles pratiquent ce qu'elles ont appris, et, les dix dernières, elles instruisent les novices. Ce temps expiré, elles sont libres de se marier, et de quitter le sacerdoce pour embrasser un autre genre de vie; mais il en est peu, à ce qu'on assure, qui profitent de cette liberté, et celles qui l'ont fait n'ont pas eu lieu de s'en applaudir : elles ont passé le reste de leur vie dans le repentir et la tristesse. Ces exemples ont inspiré aux autres une crainte religieuse; et au mariage elles ont préféré la continence, et la virginité perpétuelle.

Numa leur accorda de grands priviléges. Par exemple, elles peuvent tester, du vivant même de leur père, et, comme les femmes qui ont trois enfants, gérer à leur fantaisie, sans l'intervention d'un curateur. Quand elles sortent, des licteurs marchent devant elles; et, si elles rencontrent par hasard un criminel qu'on mène à la mort, il est mis en liberté; mais il faut que la vierge jure que la rencontre est involontaire et fortuite, et n'a pas été ménagée à dessein. Passer sous la litière où on les porte, est un crime puni de mort. Pour les fautes qu'elles-mêmes commettent, les Vestales sont frappées de verges par le grand Pontife; quelquefois même elles subissent le châtiment dans un lieu obscur et retiré, nues et protégées d'un simple voile. Mais la Vestale qui

[1] Voyez plus loin dans ce volume.

a violé le vœu de virginité est enterrée vivante, près de la porte Colline[1]. Il y a, dans cet endroit, en dedans de la ville, un tertre d'une assez longue étendue, qu'en langue latine on appelle une levée[2]. On y construit un petit caveau, où l'on descend par une ouverture pratiquée à la surface du terrain. Il y a, dans le caveau, un lit, une lampe allumée, et une petite provision des choses nécessaires à la vie : du pain, de l'eau, un pot de lait et un peu d'huile, comme pour dissimuler qu'on force à mourir de faim une personne consacrée par les plus augustes cérémonies. Celle qui a été condamnée est mise dans une litière, qu'on ferme exactement, et qu'on serre avec des courroies, de manière que sa voix ne puisse pas même être entendue ; et on lui fait traverser le Forum. Alors tout le monde se range, et suit d'un air morne et dans un profond silence. Il n'est point de spectacle plus effrayant à Rome, point de jour où la ville présente un plus lugubre aspect. Quand la litière est apportée au lieu du supplice, les licteurs délient les courroies. Le grand Pontife, avant l'exécution, fait certaines prières secrètes, et il lève les mains au ciel. Il tire ensuite de la litière la patiente couverte d'un voile, la met sur l'échelle par où l'on descend dans le caveau, puis il s'en retourne avec les autres prêtres. Elle arrivée au bas, on remonte l'échelle, et l'on recouvre le caveau, en y amoncelant de la terre jusqu'à ce que le terrain soit de niveau avec le reste de la levée. Tel est le châtiment des Vestales qui ont violé leur vœu sacré de virginité.

C'est Numa qui construisit, dit-on, le temple circulaire de Vesta, pour servir d'abri au feu perpétuel. La forme préférée était l'imitation de la figure non de la terre prise pour Vesta, mais de l'univers, dont le milieu, suivant les pythagoriciens, est occupé par le feu,

[1] Cette porte était au nord de la ville, près du mont Quirinal.

[2] Χῶμα, en latin *agger*.

qu'ils appellent Vesta et la Monade [1]. Ils ne croient point que la terre soit immobile, ni placée au centre de la sphère : ils prétendent qu'elle décrit un cercle autour du feu; et ils ne la comptent pas au nombre des plus précieuses parties, ni des premières, qui constituent le monde. On tient que Platon, dans sa vieillesse, adopta la même doctrine au sujet de la terre, à savoir qu'elle n'occupait pas le centre de l'univers, et qu'elle cédait cette place, la plus honorable, à un plus noble élément.

Ce sont aussi les Pontifes qui prescrivent les rites à observer dans les funérailles. Numa leur avait appris à ne point croire qu'il y ait rien qui souille dans ces cérémonies : on devait, suivant lui, honorer d'un culte les dieux des enfers, lesquels reçoivent les éléments principaux de notre être, et, entre toutes ces divinités, celle qu'il appelait Libitine, la déesse qui veille sur les droits des morts : soit qu'on la confonde avec Proserpine, ou plutôt avec Vénus, comme font les plus savants Romains, rattachant, non sans raison, à une même divinité la naissance et la mort des hommes. Pour le deuil, il en proportionna la durée à l'âge où étaient morts ceux qu'on pleurait. Ainsi, point de deuil pour un enfant au-dessous de trois ans ; depuis cet âge, jusqu'à celui de dix ans, autant de mois de deuil que l'enfant aurait vécu d'années. C'est là que s'arrêtait l'augmentation : le plus long deuil ne dépassait pas dix mois. C'est le temps que doit durer le veuvage des femmes qui ont perdu leurs maris : la femme qui se remariait avant ce délai sacrifiait une vache pleine, aux termes de la loi de Numa.

Numa institua encore plusieurs autres colléges de prêtres : je n'en citerai plus que deux, celui des Saliens et celui des Féciaux, parce qu'ils mettent dans tout son jour la piété du monarque. Les Féciaux me paraissent

[1] C'est-à-dire l'Unité.

quelque chose comme des conservateurs de paix. Le nom qu'ils portent vient de leurs fonctions [1] : ils s'employaient à terminer à l'amiable les différends, et ils ne permettaient de recourir aux armes que lorsqu'on avait perdu tout espoir de conciliation ; car les Grecs ne donnent proprement le nom de paix qu'à l'accord que deux partis font entre eux par la voie de la raison, et non par la force. Les Féciaux des Romains allaient plusieurs fois eux-mêmes trouver les agresseurs, et ils cherchaient à s'entendre avec eux. S'ils n'obtenaient pas réparation, ils prenaient les dieux à témoin, et ils prononçaient de terribles imprécations, priant qu'elles retombassent sur eux-mêmes et sur leur pays, si la réclamation n'était pas juste : ils faisaient ensuite leur déclaration de guerre. Quand les Féciaux s'opposaient à une guerre, ou seulement la désapprouvaient, il n'était permis ni aux soldats romains, ni au roi même, de prendre les armes : il fallait qu'ils eussent autorisé le monarque à entrer en campagne, en déclarant que la guerre était juste ; et celui-ci délibérait ensuite sur les moyens d'exécution.

On prétend que le sac de Rome par les Gaulois eut pour cause la transgression de cette coutume sacrée. Les barbares assiégeaient Clusium [2] ; les Romains envoyèrent dans leur camp un député, Fabius Ambustus, pour négocier la levée du siége. Fabius, ayant reçu une réponse peu favorable, se crut déchargé de sa commission ; et, avec une témérité de jeune homme, il prit les armes pour les Clusiens, et il provoqua à un combat singulier le plus vaillant des barbares. Il vainquit son adversaire, le tua et le dépouilla de ses armes. Les Gaulois, à ce moment, le reconnurent : ils dépêchèrent donc à Rome un héraut, pour accuser Fabius d'avoir porté les armes contre eux, au mépris de la foi jurée, contre toute loi,

[1] Quelques-uns dérivent en effet ce nom du mot *fari, fatus sum*, parler : *feciales* ou *fetiales* étant mis pour *fatiales*.

[2] Ville d'Étrurie, aujourd'hui Chiusi en Toscane.

et sans avoir déclaré la guerre. Le sénat, sur l'avis des Féciaux, résolut de livrer Fabius aux Gaulois; mais Fabius eut recours au peuple, dont la décision lui fut favorable; et il échappa ainsi au supplice. Les Gaulois ne tardèrent pas à marcher contre Rome, qu'ils saccagèrent toute, à l'exception du Capitole. Mais j'explique le fait plus en détail dans la *Vie de Camille*.

Voici à quelle occasion Numa institua les prêtres Saliens. La huitième année de son règne, une maladie pestilentielle, qui courait par l'Italie, vint aussi fondre sur Rome, et jeter le peuple dans la consternation. Mais un jour, dit-on, il tomba du ciel, entre les mains de Numa, un bouclier d'airain; et le roi s'empressa de débiter, au sujet de ce bouclier, des choses merveilleuses, qu'il prétendait tenir d'Égérie et des Muses. Elles lui auraient dit que cette arme était envoyée pour le salut de la ville; qu'il la fallait garder avec soin, et en faire onze autres semblables et pour la figure, et pour la grandeur et la forme, afin que ceux qui voudraient l'enlever ne pussent reconnaître, parmi les autres, le bouclier tombé du ciel. Le lieu où il était tombé, avec les prairies qui l'environnaient, devaient, ajoutait-il, être dédiés aux Muses, car c'est dans ces prairies qu'elles venaient si souvent le visiter; enfin la source qui arrosait cette campagne serait consacrée aux Vestales: chaque jour elles iraient y puiser de l'eau, pour arroser et purifier leur temple. La cessation subite de la maladie fit ajouter foi à ces discours. Numa, tenant en main le bouclier, invita les artisans à essayer d'en faire de semblables. Tous désespérèrent d'y réussir, excepté Véturius Mamurius, un des plus excellents ouvriers, qui en imita si bien la forme et le contour, et qui fit les onze autres si semblables, que Numa lui-même ne pouvait plus distinguer le premier. C'est pour les garder et pour en prendre soin, que Numa institua les prêtres Saliens. Ce nom de Saliens ne vient pas, comme quelques-uns l'imaginent,

d'un Salius de Samothrace ou de Mantinée, inventeur de la danse armée, mais plutôt de la danse même des Saliens [1], de ces sauts qu'ils font lorsqu'au mois de mars ils portent en procession ces boucliers sacrés dans les rues de Rome, vêtus d'une tunique de pourpre, de larges baudriers d'airain, un casque d'airain sur la tête, et faisant retentir les boucliers, en les frappant du plat de leurs courtes épées. Leur danse consiste surtout dans le mouvement des pieds : ce sont des pas gracieux et variés, des tours et des retours rapides et cadencés, qu'ils exécutent avec autant d'agilité que de vigueur.

Les boucliers en question sont appelés anciles, à cause de leur forme. Ce n'est ni un rond parfait, ni, comme pour les boucliers ordinaires, un contour régulier : c'est une ligne sinueuse brisée, dont les portions courbes se joignent les unes les autres par l'extrémité, et qui donne au bouclier une coupe échancrée [2]. Peut-être aussi ce nom vient-il du coude [3], autour duquel on les porte. Ce sont les étymologies que donne Juba, lequel veut à toute force dériver le mot ancile de la langue grecque. Le premier ancile pourrait bien avoir reçu son nom de sa chute d'en haut [4], ou de la guérison [5] des malades, ou de la fin de la sécheresse [6], ou de la suspension du fléau [7] ; de même que les Dioscures ont été appelés Anaces par les Athéniens [8]. Voilà ce qu'on peut dire, si l'on tient à ce que le mot vienne de la langue grecque. Mamurius eut, dit-on, pour récompense

[1] Le mot *salire,* signifie *sauter.*

[2] En grec, ἀγκύλον σχῆμα.

[3] En grec, ἀγκών.

[4] Ἀνέκαθεν.

[5] Ἄκεσις.

[6] Αὐχμῶν λύσις.

[7] Ἀνάσχεσις.

[8] Voyez la *Vie de Thésée*. Je n'ai pas besoin de faire observer que toutes les étymologies proposées par Plutarque sont encore plus hypothétiques que celles de Juba, dont l'une a du moins pour elle l'affinité du mot latin avec le mot grec ἀγκύλος, *crochu.*

de son habileté, l'honneur d'être nommé dans le cantique que chantent les Saliens pendant leur danse armée. D'autres prétendent que, dans cet hymne, il ne s'agit pas de Véturius Mamurius, mais qu'il y a *veterem memoriam*, c'est-à-dire ancienne mémoire[1].

Après avoir réglé les sacerdoces, Numa bâtit, près du temple de Vesta, un palais appelé Régia, maison du roi. Il y habitait d'ordinaire, s'occupant à faire des sacrifices, ou instruisant les prêtres, ou s'entretenant avec eux de quelques sujets de dévotion. Il avait, sur le mont Quirinal, une autre habitation, dont on montre encore la place. Dans les processions publiques, dans toutes les supplications des prêtres, des hérauts marchaient en tête, par les rues de la ville, criant qu'on restât en silence, et faisant cesser tout travail. Les pythagoriciens ne veulent pas qu'on adore les dieux et qu'on les prie en courant : on doit, suivant eux, sortir de sa maison dans ce dessein, après s'être bien préparé. Numa pensait aussi que les citoyens, dans ce qui regarde le culte des dieux, ne devaient rien faire négligemment et par manière d'acquit ; qu'il leur fallait quitter toute autre occupation, et appliquer uniquement leur esprit à celle-là, qui est l'acte de piété par excellence, et, par conséquent, suspendre ces bruits, ces cris, ces gémissements, inséparables des travaux mécaniques et mercenaires, et laisser les rues libres pendant le temps de la cérémonie. Il reste, encore à présent, des traces de cet usage. Lorsque le consul prend les augures ou fait un sacrifice, on crie à haute voix : *Hoc age*, c'est-à-dire : Fais ceci ; invitation, pour les assistants, à se recueillir et à être attentifs.

Les autres ordonnances de Numa ne ressemblent pas moins, pour la plupart, aux préceptes pythagoriciens. Les pythagoriciens défendaient de s'asseoir sur le boisseau, d'attiser le feu avec un poignard, et de regarder

[1] Le peu qui reste des chants saliens est à peu près inintelligible.

derrière soi quand on part pour un voyage. Ils prescrivaient de faire aux dieux célestes les offrandes par nombres impairs, et par nombres pairs aux dieux infernaux; symboles dont ils cachaient au peuple le véritable sens. Certaines institutions de Numa contenaient de même un sens caché. Il avait défendu, par exemple, de faire des libations aux dieux avec le vin d'une vigne non taillée, et de sacrifier jamais sans farine; il avait ordonné de tourner en rond en adorant les dieux, et de s'asseoir après les avoir adorés. Les deux premières ordonnances semblent recommander la culture de la terre, comme étant une partie de la religion. Le précepte de tourner en adorant les dieux avait, dit-on, pour objet d'imiter le mouvement de la rotation de l'univers; mais, comme les temples regardaient l'orient, et que l'adorateur avait le dos tourné au soleil, c'était plutôt, je crois, vers le soleil qu'il se tournait, pour se remettre ensuite en présence du dieu. Par ces deux mouvements, il faisait un tour entier, pendant lequel il achevait sa prière. Ou bien, n'y aurait-il pas, dans ce tournoiement, une allusion aux roues égyptiennes[1]? ne signifierait-il pas qu'il n'y a rien de stable dans les choses humaines, et que, de quelque manière que Dieu tourne et agite notre vie, nous devons nous soumettre et faire sa volonté? S'asseoir après avoir adoré était, dit-on, un présage que les prières avaient été exaucées, et que les biens qu'on espérait seraient durables. On explique encore le fait autrement. Le repos sépare nos actions : or, après avoir terminé une première action, ils s'asseyaient devant les dieux pour en commencer une nouvelle. Cela peut se rapporter aussi au désir qu'avait le législateur de nous accoutumer, comme je l'ai dit, à ne pas prier les dieux quand nous sommes occupés d'autre chose, par passe-temps, et

[1] Les prêtres égyptiens présentaient, à ceux qui venaient faire leurs prières dans les temples, une roue tournante et des fleurs : c'étaient des symboles de l'instabilité et de la brièveté de la vie.

comme en courant, mais quand nous avons tout loisir, et que nous sommes libres de toute autre affaire.

Cette éducation religieuse rendit les Romains si dociles, et elle leur inspira, pour la puissance de Numa, une admiration telle, qu'ils accueillirent des opinions absurdes, de pures fables, et s'imaginèrent qu'il n'y avait, pour peu que Numa voulût, plus rien d'incroyable ni d'impossible. On conte, à ce sujet, qu'un jour il avait invité à souper un assez grand nombre de personnes : il leur fit servir, sur une vaisselle commune, un repas très-frugal et tout vulgaire. Comme on se mettait à table : « Voici, dit-il, ma déesse qui me vient faire visite ; » et soudain on vit la maison pleine de la plus riche vaisselle, et les tables couvertes des mets les plus exquis, et servies avec une extrême magnificence.

Mais ce qu'on rapporte d'une conversation qu'il eut avec Jupiter dépasse toute absurdité. Quand le mont Aventin n'était pas encore renfermé dans l'enceinte de Rome, ni même habité, ses sources abondantes et ses bois touffus attiraient souvent, dit la tradition, deux divinités, Picus et Faunus, qu'on peut comparer aux Satyres et aux Pans, sinon que Picus et Faunus allaient courant, dit-on, l'Italie, et opérant, par la vertu de certains remèdes et par des charmes magiques, les mêmes effets qu'attribuent les Grecs à leurs Dactyles Idéens [1]. Numa se serait rendu maître de Picus et de Faunus, en mettant du vin et du miel dans la source où ils avaient coutume de boire. Ses captifs changèrent plusieurs fois de figure, et ils se revêtirent, à ses yeux, de formes étranges, épouvantables ; mais, lorsqu'ils virent que leurs chaînes ne céderaient pas, et que toute fuite était impossible, ils révélèrent à Numa plusieurs choses futures, et ils lui enseignèrent l'expiation des foudres,

[1] Autrement dit les Curètes, prêtres de Cybèle. Ils étaient dix, d'où vient leur nom de Dactyles, qui signifie *doigts;* et il suffisait, disait-on, de nommer les dix Dactyles les uns après les autres, pour se garantir de toute sorte de maux.

telle qu'on la pratique aujourd'hui, par le moyen d'oignons, de cheveux et d'anchois.

Suivant d'autres, ce ne sont pas ces dieux qui lui apprirent cette expiation : seulement, par leurs charmes magiques, ils firent descendre Jupiter. Le dieu irrité dit à Numa : « Il faut, pour faire l'expiation, des têtes... — d'oignons, interrompit Numa; — d'hommes, » continua Jupiter. Numa voulut encore éluder cet ordre cruel : « Avec leurs cheveux? demanda-t-il. — Avec de vivants... répondit Jupiter; — anchois, » se hâta de dire Numa. C'est Égérie qui lui avait suggéré le stratagème. Jupiter s'en retourna avec des dispositions favorables, ce qui fit donner à ce lieu le nom d'Ilicium[1] ; et les réponses de Numa furent la règle de l'expiation.

Ces fables ridicules font connaître du moins quelle était, sur les hommes de ce temps, la puissance de la religion, et à quelle discipline Numa les avait façonnés. Pour lui, toutes ses espérances se reposaient si bien dans la protection divine, qu'un jour, qu'on vint lui annoncer que les ennemis approchaient : « Moi, dit-il en souriant, je sacrifie. »

Numa fut le premier qui bâtit un temple à la Foi et au dieu Terme, et qui apprit aux Romains que le grand serment, c'est de jurer la Foi[2] : serment dont ils se servent encore aujourd'hui. Terme signifie une borne. On fait à ce dieu des sacrifices publics et particuliers, sur les limites des champs. On lui immole à présent des victimes vivantes ; mais le sacrifice, dans les temps anciens, se faisait sans effusion de sang. Numa, éclairé par la raison, avait compris que le dieu des bornes, le gardien de la paix et le témoin de la justice, doit être pur de tout meurtre. Ce fut encore lui, je pense, qui borna le territoire de Rome. Romulus n'avait pas voulu le faire,

[1] Plutarque semble faire venir ce mot de *illicere*, charmer. Suivant Ovide, *Ilicium* est pour *elicium*, d'*elicere*, faire jaillir, évoquer, etc.

[2] En latin *Medius Fidius*.

parce qu'en mesurant ce qui lui appartenait, il aurait montré ce qu'il usurpait sur autrui. En effet, les bornes, quand on les respecte, sont un lien qui enchaîne la puissance, et, quand on les arrache, une preuve qui convainc l'injustice. Rome, dans ses commencements, avait un territoire peu étendu; mais il s'était bien agrandi par les armes de Romulus. Numa distribua ces nouvelles terres aux citoyens indigents, afin de détruire la misère, cause nécessaire de la perversité, et de tourner le peuple vers l'agriculture. Les Romains, en domptant la terre, devaient s'adoucir eux-mêmes. Car il n'est point d'exercices qui inspirent, aussi puissamment que la vie champêtre, le désir ardent de la paix [1]. On y conserve bien cette audace guerrière qui fait qu'on défend son bien par les armes; mais l'on s'y dépouille de la convoitise et de la cupidité, qui entreprennent sur le bien des autres. Aussi Numa, qui voulait faire aimer aux citoyens l'agriculture, comme l'attrait le plus puissant de la paix, et qui voyait, dans cet art, un moyen de former leurs mœurs, bien plus encore que de les enrichir, partagea le territoire en plusieurs portions, qu'il appela bourgs, et il établit dans chacune des surveillants et des arbitres. Quelquefois il en faisait lui-même la visite ; et, jugeant des mœurs des citoyens par le travail, il avançait en honneurs et en pouvoir ceux qui se distinguaient par leur activité, blâmait les paresseux, et les corrigeait de leur négligence.

Le plus admiré des établissements de Numa, c'est la division qu'il fit du peuple, suivant les métiers. Rome, comme nous l'avons déjà dit, était composée de deux nations, ou plutôt séparée en deux partis, qui ne voulaient absolument ni se réunir, ni effacer les différences qui en faisaient comme deux peuples étrangers l'un à l'autre : c'étaient, entre les deux portions du peuple, des que-

[1] Ceux qui sont occupés à ces travaux, comme dit le vieux Caton, ne sont jamais des mal pensants.

relles et des débats interminables. Quand on veut unir des corps durs, et qui, naturellement, ne se mêleraient point ensemble, on les brise, on les réduit en parcelles, et l'union devient facile. Numa suivit cet exemple. Pour faire disparaître cette grande cause de division, et la disséminer, si je puis dire, en plusieurs petites parties, il distribua tout le peuple en plusieurs corps, qui reportaient leurs passions sur d'autres intérêts. C'étaient des corps de métiers : joueurs de flûte, orfévres, charpentiers, teinturiers, cordonniers, tanneurs, forgerons, potiers de terre ; et ainsi des autres métiers, dont chacun forma aussi un corps. Chaque métier eut ses confréries, ses jours d'assemblée, et des cérémonies de religion réglées suivant sa dignité. C'est alors que commença à s'effacer cette distinction de Sabins et de Romains, de concitoyens de Tatius et de Romulus, à laquelle on avait si fort tenu des deux côtés ; de sorte que la division opéra le mélange, et, pour ainsi dire, l'amalgame de tous les citoyens ensemble.

On loue aussi l'ordonnance par laquelle Numa adoucit la loi qui autorisait les pères à vendre leurs enfants. Il fit une exception en faveur de ceux qui se seraient mariés du consentement de leur père et sur son invitation : il y avait, selon lui, une vraie cruauté à ce qu'une femme qui avait épousé un homme libre se trouvât, tout à coup, l'épouse d'un esclave.

Il s'occupa, en outre, du calendrier ; et, si sa réforme ne fut pas complète, elle n'était pas pour cela l'œuvre d'un ignorant. Sous le règne de Romulus, on ne suivait, pour les mois, aucune règle ni aucun ordre : les uns étaient à peine de vingt jours, et d'autres en avaient trente-cinq, et quelquefois davantage. On n'avait aucune idée de l'inégalité qu'il y a entre le cours de la lune et celui du soleil : on n'avait qu'un souci, c'était que l'année fût de trois cent soixante jours. Numa reconnut que l'inégalité était de onze jours ; que les révolutions de la

lune se faisaient en trois cent cinquante-quatre jours, et celles du soleil en trois cent soixante-cinq [1] : il doubla donc ces onze jours, et il en fit un mois de vingt-deux jours, qu'il intercalait, tous les deux ans, après celui de février. Ce mois intercalaire est appelé par les Romains Mercédinus [2]. Au reste, le remède qu'il apporta à cette inégalité devait lui-même exiger dans la suite des remèdes plus grands encore.

Numa changea aussi l'ordre des mois. Mars était le premier de l'année : il en fit le troisième, et il mit à sa place janvier, qui, sous Romulus, était le onzième; février était le douzième et dernier, et il devint désormais le second. Toutefois c'est une opinion accréditée que janvier et février ont été ajoutés par Numa, et qu'avant lui, l'année romaine n'était que de dix mois, comme il y en a de trois chez quelques peuples barbares, et comme, chez les Grecs, l'année des Arcadiens est de quatre mois, et celle des Acarnaniens de six. Les Égyptiens eurent, dit-on, d'abord des années d'un mois, puis des années de quatre mois. Voilà pourquoi ce peuple, bien qu'il habite un pays tout nouveau [3], fait l'effet de remonter si haut dans l'histoire : ils déroulent, dans leurs annales, ce nombre infini d'années, parce qu'il y a des mois qui comptent chacun pour un an. Ce qui prouve que l'année des Romains était autrefois de dix mois, et non de douze, c'est le nom de leur dernier mois, appelé encore aujourd'hui décembre. Mars était le premier : l'ordre actuel le montre assez ; car le cinquième, en commençant à mars, se nomme Quintilis, le sixième Sextilis; et ainsi de suite pour les autres. Si janvier et février eussent toujours été placés avant mars, les Romains se seraient contredits, en appelant cinquième un

[1] Ceci est encore inexact : il y a, en sus, une fraction qui n'est pas tout à fait un quart de jour.

[2] Ou plutôt Mercédonius.

[3] Hérodote dit que la terre d'Égypte est un don du fleuve mais le sol de la haute Égypte est aussi ancien que pas un autre.

mois qui était, en réalité, le septième. Il est vraisemblable d'ailleurs que mars, consacré par Romulus au dieu de ce nom, obtint la première place ; que le second fut avril, ainsi nommé d'Aphrodite : en effet, c'est dans ce mois que les femmes romaines font un sacrifice à cette déesse ; et elles se baignent, aux calendes d'avril, avec une couronne de myrte sur la tête. Il y en a qui veulent que le mot *aprilis*, qui s'écrit par une lettre simple [1], vienne, non point d'Aphrodite, mais de ce que c'est le mois où le printemps, dans sa force, ouvre et développe les germes des plantes : ce serait là, en latin, le sens de ce mot [2]. Des deux suivants, l'un est appelé mai, de la déesse Maïa, car il est consacré à Mercure [3], et l'autre juin, du nom de Junon. Quelques-uns prétendent que ces deux mois ont pris leur nom de deux des époques de la vie, la vieillesse et la jeunesse, parce que les vieillards, chez les Romains, se nomment *majores*, et les jeunes gens *juniores*. Les noms de tous les autres sont les noms mêmes du rang que chacun tenait d'abord dans le nombre des mois : cinquième, sixième, septième, huitième, neuvième, dixième [4]. Dans la suite, le cinquième fut nommé Julius [5], en l'honneur de César, celui qui vainquit Pompée ; et le sixième, Auguste [6], surnom du second des empereurs. Domitien remplaça par ses surnoms les noms de septembre et d'octobre [7], innovation qui dura peu : dès qu'il eut été assassiné, ces mois reprirent leurs anciens noms. Les deux derniers sont les seuls qui aient conservé de tout temps leur dénomination numérique. De ceux qui furent ajoutés ou transposés par

[1] C'est-à-dire, dans l'écriture grecque, par un π et non par un φ.

[2] Du mot latin *aperire*, ouvrir. C'est la vraie étymologie.

[3] Mercure était fils de Maïa.

[4] *Quintilis, sextilis, september, october, november, december.*

[5] Dont nous avons fait juillet.

[6] Nous disons août, malgré les efforts de Voltaire pour rétablir le mot Auguste.

[7] Il nomma septembre *Germanicus*, et octobre *Domitianus*

Numa, l'un, février, peut s'expliquer mois des purifications. C'est là à peu près le sens du terme latin; d'ailleurs, c'est dans ce mois qu'on sacrifie aux morts, et que l'on célèbre la fête des Lupercales, laquelle ressemble beaucoup à une purification [1].

Janvier, le premier mois de l'année, tire son nom de Janus. Je crois que Numa ôta de la première place mars, qui portait le nom du dieu de la guerre, parce qu'il avait à cœur de mettre partout, avant les qualités guerrières, les vertus civiles. Car Janus, qu'il ait été un dieu ou un roi, fut, dans la haute antiquité, un ami de la civilisation et de la paix, et il fit quitter aux hommes la vie dure et sauvage. Voilà pourquoi on le représente avec deux visages, comme ayant su accommoder ses manières et sa conduite à un double genre de vie.

Il y a, dans Rome, un temple de Janus, dont les deux portes se nomment portes de la guerre, car il est d'usage de les ouvrir pendant la guerre, et de les fermer en temps de paix. Rien n'est plus difficile et plus rare que de les voir fermées : l'empire, à cause de son étendue, a sans cesse quelque guerre à soutenir, pour se défendre contre les barbares qui l'environnent. Néanmoins ce temple fut fermé après la victoire de César Auguste sur Antoine ; et il l'avait été auparavant sous le consulat de Marcus Attilius et de Titus Manlius [2], peu de temps il est vrai : on le rouvrit presque aussitôt, parce qu'il survint une guerre nouvelle. Mais, sous le règne de Numa, on ne le vit pas ouvert un seul jour : il demeura constamment fermé, durant quarante-trois ans. Tant s'était amortie l'ardeur des combats ! et partout; car le peuple romain n'était pas le seul qu'eussent adouci et charmé la justice et la bonté du roi : toutes les villes voisines, comme s'il eût soufflé de Rome quelque brise, un vent salutaire, com-

1 Voyez plus haut la *Vie de Romulus*.

2 En l'an 235 avant notre ère.

mencèrent à réformer leurs mœurs ; tous se sentirent au cœur un désir de vivre sous de sages lois, au sein de la paix, occupés à cultiver la terre, à élever en repos leurs enfants, et à honorer les dieux. Ce n'étaient, dans toute l'Italie, que fêtes, que danses et festins : on s'invitait les uns les autres, on se visitait sans crainte; on donnait, on recevait, une cordiale hospitalité. Il semblait que la sagesse de Numa fût une source abondante, d'où la justice et la vertu s'épanchaient sur le monde, et que le calme de son âme eût passé dans tous les cœurs. Aussi les exagérations des poëtes sont-elles, dit-on, trop faibles encore, pour peindre le bonheur de ce temps : « La brune araignée fait sa toile sur l'anneau de fer des boucliers; » et encore : « La rouille consume et les lances à la pointe aiguë, et les épées au double tranchant ; on n'entend pas retentir le son des trompettes d'airain, et le doux sommeil n'est plus ravi à la paupière[1]. » Il n'y eut, en effet, durant tout le règne de Numa, ni guerre, ni sédition, ni désir de nouveauté dans le gouvernement. Numa ne s'attira la haine ni l'envie de personne; et il ne se trouva pas un ambitieux qui osât conspirer contre lui, ou tenter un soulèvement. Soit crainte des dieux, qui donnaient à cet homme de sensibles preuves de leur protection, soit respect pour sa vertu, soit faveur de la Fortune, qui, sous Numa, conserva la vie des hommes exempte de toute souillure et de toute corruption, ce règne fut un frappant exemple et la preuve de cette vérité politique, que Platon osa proclamer bien des siècles plus tard, qu'il n'y a, pour les maux des hommes, qu'un remède unique et efficace, c'est que, par une faveur particulière des dieux, la puissance souveraine et la philosophie se trouvent réunies dans une même personne, qui rende à la vertu sa force,

[1] C'est un fragment des hymnes de Bacchylide, qui se retrouve dans le recueil de Stobée, mais plus complet qu'ici ; car Plutarque a cité de mémoire, plutôt que transcrit, et sans se piquer d'être exactement fidèle au texte de l'auteur.

et qui la fasse triompher du vice [1]. Heureux sans doute l'homme vertueux! mais heureux aussi ceux qui entendent les paroles qui sortent de la bouche du sage! Avec elles, la multitude n'a pas besoin, pour obéir, de contrainte et de menace; les sujets, qui voient briller dans leur chef le plus beau modèle de vertu, embrassent volontairement la sagesse : unis ensemble par l'amitié et la concorde, ils pratiquent la justice et la tempérance, et ils vivent de cette vie irréprochable et vraiment heureuse, qui est la fin la plus parfaite que puissent se proposer nos travaux. L'homme le plus digne de régner est donc celui qui sait inspirer à son peuple ces sentiments, cette conduite; et c'est ce que Numa sut faire mieux qu'aucun autre roi.

Il y a, chez des historiens, des opinions fort diverses, quant au nombre des femmes et des enfants de Numa. Suivant les uns, il n'épousa point d'autre femme que Tatia, dont il eut une fille unique, Pompilia. Il eut, selon d'autres, outre Pompilia, quatre fils : Pompon, Pinus, Calpus et Mamercus, qui furent les tiges des plus illustres maisons de Rome, les Pomponius, les Pinarius, les Calpurnius et les Mamercius; et c'est à cette origine que ces familles devraient leur surnom de *Reges*, ou de rois [2]. D'autres enfin accusent ces derniers d'avoir voulu flatter ces quatre familles, en les faisant descendre de Numa par de fausses généalogies : ils prétendent que Pompilia n'était point fille de Tatia, mais d'une autre femme nommée Lucrèce, que Numa avait épousée depuis son élévation. Ils conviennent tous que Pompilia fut mariée à Marcius : c'était le fils de ce Marcius qui avait persuadé à Numa d'accepter l'empire; qui l'avait suivi à Rome et qui avait été élevé au rang de sénateur; qui, à la mort de Numa, disputa la royauté à Tullus Hostilius, fut vaincu, et se donna la mort. Son

[1] Voyez le Ve livre de la *République*.
[2] On disait : Pomponius Rex, Calpurnius Rex, etc.

fils Marcius, mari de Pompilia, fixa son séjour à Rome, et il eut un fils, nommé Ancus Marcius, qui fut roi après Tullus Hostilius, et qui n'avait, dit-on, que cinq ans à la mort de Numa. Cette mort ne fut ni précipitée ni subite. Numa tomba dans une maladie de langueur, et il s'éteignit peu à peu de vieillesse, suivant le récit de Pison[1]. Il était âgé d'un peu plus de quatre-vingts ans.

Les honneurs qui accompagnèrent ses obsèques ajoutèrent encore à l'éclat de sa vie. Les peuples alliés et amis de Rome s'y rendirent, avec des présents et des couronnes; les sénateurs portèrent sur leurs épaules le lit funèbre; les prêtres formaient le cortége, suivis d'une foule innombrable, mêlée de femmes et d'enfants. On eût dit non point les funérailles d'un roi mort de vieillesse, mais le convoi de l'ami le plus cher, qui aurait été ravi à la fleur de son âge : tous fondaient en larmes, et poussaient de profonds gémissements. On ne brûla point son corps, parce qu'il l'avait, dit-on, défendu ; mais on fit deux cercueils de pierre, qu'on enterra au bas du Janicule : l'un renfermait le corps, et l'autre les livres sacrés, qu'il avait écrits lui-même, comme les législateurs grecs écrivaient leurs Tables. Il avait, pendant sa vie, instruit les prêtres de tout ce que ces livres contenaient, et il leur en avait expliqué la doctrine : il ordonna de les enterrer avec lui, parce qu'il ne jugeait pas convenable que des lettres mortes eussent le dépôt de ces mystères. C'est pour le même motif, dit-on, que les pythagoriciens ne mettent point par écrit leurs préceptes, et qu'ils les confient, par un enseignement de vive voix, à la mémoire de ceux qu'ils en jugent dignes. Ils avaient communiqué un jour, à un homme qui en était indigne, les démonstrations et les théories les plus ardues, les plus subtiles et les moins connues de la géométrie; et la divi-

[1] L. Calpurnius Piso Frugi, jurisconsulte, historien et orateur, consul l'an 133 avant J.-C., censeur en 121, auteur de la fameuse loi sur la concussion, appelée *Calpurnia de repetundis*.

nité déclara, s'il les en faut croire, qu'elle punirait, par quelque grande calamité publique, cette profanation et cette impiété.

Il ne faut donc pas traiter bien sévèrement ceux qui arguent de tant de ressemblances, et qui soutiennent que Pythagore et Numa ont été contemporains. Antias [1] prétend qu'on avait mis, dans le cercueil, douze livres latins sur des matières de religion, et douze autres, écrits en grec, sur la philosophie. Environ quatre cents ans après, sous le consulat de Publius Cornélius et de Marcus Bébius [2], des pluies violentes bouleversèrent le tertre, et le courant mit les cercueils à découvert. On les ouvrit : on trouva l'un entièrement vide, sans aucun reste de corps; mais les livres sacrés s'étaient conservés dans l'autre. Pétilius, alors préteur, les lut, dit-on, et il jura, devant le sénat, qu'il ne croyait ni pieux ni juste d'en livrer le contenu au public. En conséquence, ils furent brûlés dans le Comice.

C'est le privilége des hommes justes et vertueux que leur gloire grandisse toujours après la mort. L'envie ne leur survit pas longtemps; quelquefois même elle meurt avant eux. Mais les malheurs des rois qui succédèrent à Numa donnèrent à sa renommée un plus grand lustre encore. Cinq rois régnèrent après lui : le dernier, renversé du haut de sa puissance, vieillit dans un honteux exil. Aucun des quatre autres ne mourut de mort naturelle : trois périrent dans les embûches qu'on leur dressa; et Tullus Hostilius, qui succéda immédiatement à Numa, se moquant des vertus de son prédécesseur, surtout de sa piété religieuse, qu'il accusait de rendre les hommes lâches et efféminés, tourna vers la guerre l'esprit des Romains. Mais cette folle témérité ne dura pas : il passa à l'autre extrême, par l'effet d'une grave et

[1] Valérius d'Antium, l'historien dont il a déjà été question.

[2] Pline l'Ancien donne de curieux détails à ce sujet, empruntés à un vieil historien, nommé Cassius Hémina.

étrange maladie dont il avait été frappé; et il tomba dans une superstition qui ne ressemblait en rien à la piété de Numa. Le peuple s'en ressentit; et la mort du roi, brûlé par la foudre, augmenta encore, dans les âmes, les ravages du mal.

COMPARAISON
DE
LYCURGUE ET DE NUMA.

Nous avons raconté la vie de Numa et celle de Lycurgue : comparons ces deux hommes l'un à l'autre, sans reculer devant la difficulté de l'entreprise, et mettons aussi en regard les différences.

Leurs actions font assez connaître les vertus qui leur sont communes, telles que la sagesse, la piété, la science du gouvernement, le talent de dresser les peuples, la pensée qu'ils ont eue, l'un comme l'autre, de donner leurs lois pour l'œuvre des dieux mêmes. Mais, si l'on examine les grandes choses qui furent propres à chacun d'eux, la première différence, c'est l'acceptation de la royauté par Numa, et la démission volontaire de Lycurgue. Numa la reçut sans l'avoir demandée : Lycurgue, qui l'avait entre ses mains, la restitua. L'un, simple particulier, fut élu roi par un peuple étranger ; et l'autre, déjà roi, se réduisit de lui-même à la condition privée. Il est beau, j'en conviens, d'obtenir la royauté pour prix de sa justice; mais il est plus beau encore de préférer la justice à la royauté. La justice avait mis Numa en tel renom, qu'il fut trouvé digne de régner : elle avait fait Lycurgue si grand, qu'il méprisa la royauté.

Une seconde différence, c'est qu'ils ont, si je puis ainsi parler, mis leur lyre chacun sur le ton opposé : l'un, à Sparte, tendit les ressorts du gouvernement, que le luxe et la mollesse avaient relâchés; et l'autre adoucit la du-

reté et la roideur de Rome. Le changement que Lycurgue entreprit présentait de plus grandes difficultés : il persuada à ses concitoyens, non de se dépouiller de leurs cuirasses et de quitter leurs épées, mais d'abandonner leur or et leur argent, et de proscrire la magnificence de leurs lits et de leurs tables ; il ne remplaça pas la guerre par les fêtes et les sacrifices : il fit quitter festins et plaisirs, et il voulut qu'on se fatiguât sous les armes et dans les exercices du gymnase. Aussi l'un fit-il prévaloir son dessein par l'ascendant du respect et de la raison, tandis que l'autre courut mille dangers, reçut des blessures, et réussit à grand'peine. La Muse de Numa, pleine de douceur et d'humanité, sut amollir les mœurs des Romains, modéra leur caractère bouillant et emporté, et leur fit aimer la justice et la paix. S'il faut absolument mettre au nombre des ordonnances de Lycurgue celle qui regarde les Hilotes, œuvre d'une cruauté et d'une injustice extrêmes, nous reconnaîtrons nécessairement, dans Numa, un législateur beaucoup plus doux et plus humain, lui qui décida que les esclaves, ceux mêmes qui étaient nés dans la servitude, sauraient ce que c'est que la liberté. Il institua l'usage de les faire asseoir, pendant les Saturnales, à la table de leurs maîtres, pour en partager les plaisirs. Car on fait remonter cette tradition à Numa : ceux qui avaient contribué de leur travail à l'agriculture devaient avoir, suivant lui, leur part des fruits qu'ils recueillaient tous les ans[1]. Il y en a aussi qui y voient un symbole, la commémoration de cette égalité qui régnait du temps de Saturne, alors que l'on ne connaissait ni maître ni esclave, et que tous les hommes se regardaient comme égaux et comme frères.

En général, tous deux ils paraissent avoir eu pour but de porter leurs peuples à la tempérance et à la frugalité ;

[1] Les Saturnales se célébraient au mois de décembre, et elles duraient sept jours. Plusieurs en attribuent l'institution au dernier Tarquin, ou même au successeur de Numa.

mais, entre toutes les vertus, Lycurgue a préféré la valeur, et Numa la justice. Peut-être aussi qu'ayant à conduire des peuples d'un caractère différent, ils ont dû prendre des voies différentes. Ce ne fut point par lâcheté, que Numa fit renoncer les Romains à la guerre, mais pour qu'ils ne fissent point de tort à autrui. Ce ne fut pas non plus pour rendre les Spartiates injustes, que Lycurgue en fit des guerriers, mais pour les garantir contre les injustices. Tous deux ils furent forcés de faire des changements considérables, l'un pour retrancher le trop, l'autre pour combler le trop peu, dans les mœurs des citoyens. Quant à la division des états et à leur distribution, Numa suivit une règle purement démocratique, et faite pour plaire à la multitude : il composa, avec des orfévres, des joueurs de flûte, des cordonniers, un peuple tout pêle-mêle et tout bigarré. L'institution de Lycurgue, austère, aristocratique, relégua les arts mécaniques dans les mains des esclaves et des étrangers, et elle attacha les citoyens au bouclier et à la lance. Artisans de guerre, suppôts de Mars, ils ne savaient, ils n'apprenaient autre chose qu'obéir à leurs chefs et vaincre les ennemis. Lycurgue interdisait aux hommes libres, afin qu'une fois libres ils le fussent à jamais, les travaux qui ont la richesse pour but : il abandonna aux esclaves et aux Hilotes le soin de gagner de l'argent et de préparer les repas. Numa ne fit aucune distinction semblable : content d'avoir réprimé l'avidité du soldat, il ne défendit aucun des autres moyens de faire fortune ; il n'aplanit nullement cette façon d'inégalité ; il laissa les citoyens amasser autant de bien qu'ils le pourraient, et il s'inquiéta trop peu de la pauvreté, qui se glissait et se répandait insensiblement dans la ville. Il aurait dû, dès l'origine, faire tête à l'avarice, quand l'inégalité était encore peu sensible, et que les fortunes se balançaient encore et se pouvaient comparer : il eût alors, comme Lycurgue, prévenu les inconvénients de cette passion, qui furent

terribles à Rome, et qui devinrent le germe et le principe de tous les maux affreux qu'on ressentit plus tard.

Quant au partage des terres, ne blâmons ni Lycurgue de l'avoir fait, ni Numa de ne l'avoir point fait. L'un avait pris cette égalité pour base et pour fondement de sa république; et l'autre, trouvant les terres nouvellement partagées, n'avait aucun motif de faire un nouveau partage, ni de toucher au premier, qui, suivant toute vraisemblance, subsistait encore dans le pays. Tous deux, en admettant la communauté des femmes et des enfants, bannissaient, par cette sage politique, la jalousie du cœur des maris, mais non point tout à fait en suivant la même voie. Le Romain qui avait assez d'enfants pouvait céder sa femme à qui n'avait point d'enfants et désirait d'en avoir; mais il restait le maître ou de l'abandonner pour toujours, ou de la reprendre. A Lacédémone, le mari gardait sa femme chez lui; et le mariage ne subsistait pas moins avec l'obligation originelle, alors qu'il prêtait sa femme à un autre, et qu'il communiquait son droit de paternité : souvent même, comme nous l'avons dit, le mari attirait chez lui un homme dont il espérait avoir de beaux et bons enfants, et il l'introduisait auprès de sa femme. Quelle différence y a-t-il donc entre ces deux coutumes? celle des Lacédémoniens prouverait, chez le mari, une extrême indifférence pour une chose qui trouble la plupart des hommes, qui les irrite contre leurs femmes, et qui remplit leur vie de jalousie et de chagrin. Celle des Romains annonce une sorte de pudeur et de honte : se couvrir du voile du contrat, c'était avouer qu'on ne souffrait pas sans peine cette communauté[1].

Numa mit les jeunes filles sons une garde très-sévère; et il les assujettit à un genre de vie modeste, et convenable

[1] Le bonhomme Plutarque se laisse entraîner quelquefois un peu loin par son sujet, et par le besoin de trouver des points de comparaison. Ses réflexions, ici, ne lui font pas un grand honneur.

à leur sexe. Lycurgue leur laissa une liberté trop peu réservée et toute masculine, et il encourut les railleries des poëtes, lesquels donnent aux filles de Sparte les surnoms de montre-cuisses, ainsi Ibycus [1], et d'andromanes [2]. Euripide dit aussi [3] :

Elles quittent leurs demeures pour suivre les garçons
Toutes la cuisse nue, le péplum au vent.

Il est vrai que les pans de la tunique des jeunes filles n'étaient pas cousus par le bas, et qu'ils s'ouvraient de façon qu'elles ne pouvaient faire un pas sans montrer leur cuisse, comme Sophocle le fait clairement entendre dans ces vers [4] :

Et celle qui commence à avoir des désirs, et dont la robe encore ouverte des deux côtés
Tombe sur la cuisse qu'elle laisse voir,
Hermione montre sa cuisse aux passants.

Aussi dit-on qu'elles étaient très-hardies, et que c'est surtout contre leurs maris que s'exerçait leur caractère altier : elles avaient tout pouvoir dans leurs maisons; et, même dans les conseils, elles donnaient librement leur avis sur les affaires de la plus haute importance.

Numa sut conserver aux femmes romaines la dignité et les honneurs dont elles avaient joui sous Romulus, quand les maris cherchaient, à force de bons procédés, à leur faire oublier l'enlèvement. Il les environna de pudeur, leur interdit toute curiosité, leur enseigna la sobriété et le silence, leur défendit absolument l'usage du vin, et ne leur permit de parler des choses même les plus nécessaires qu'en présence de leurs maris. On raconte, à ce sujet, qu'une femme ayant un jour plaidé sa

1 Poëte lyrique, né à Rhégium, et qui florissait vers 540 avant J.-C.
2 Amyot interprète énergiquement ce mot : *Enrageant d'avoir le mâle.*
3 *Andromaque*, vers 597, 598.
4 Nous n'avons pas la pièce d'où ces vers sont tirés.

propre cause dans le barreau, le sénat envoya consulter l'oracle d'Apollon, pour savoir ce que présageait à la ville un pareil exemple. Un grand témoignage de leur docilité et de leur douceur, c'est le souvenir qu'on a conservé des femmes méchantes; car, la même exactitude avec laquelle nos historiens rapportent les noms de ceux qui ont les premiers excité des discordes civiles, fait la guerre à leurs frères, et tué de leurs propres mains ou leur père ou leur mère, les Romains la mettent aussi à nous apprendre que le premier qui répudia sa femme fut Spurius Carvilius : exemple jusque-là unique, depuis deux cent trente ans que Rome était fondée; que Thalia, femme de Pinarius, fut la première qui se brouilla avec sa belle-mère nommée Gétania, et que c'était sous Tarquin le Superbe. Tant le législateur avait sagement réglé et dignement ordonné ce qui concernait les mariages!

Les dispositions de la loi sur l'âge où les jeunes filles pourraient se marier sont analogues, chez Numa et chez Lycurgue, à l'éducation qu'elles recevaient. Lycurgue attend, pour les livrer à l'époux, qu'elles soient pubères et qu'elles sentent le désir. Il voulait que cette union, formée d'après le vœu de la nature, fût pour elles une source de bienveillance et d'amour, et non de haine et de crainte, comme il arrive quand c'est la violence qui les soumet en forçant la nature. Il attendait que les corps fussent assez robustes pour supporter la grossesse et les douleurs de l'enfantement; la procréation des enfants étant, selon lui, l'unique but du mariage. Les Romains, au contraire, mariaient quelquefois des filles de douze ans et au-dessous : ils pensaient qu'à cet âge une femme est plus chaste et plus pure de corps et de mœurs, et qu'elle se plie plus facilement au caractère de son mari. Ainsi l'institution de Lycurgue était, comme on le voit, plus selon la nature, qui a pour fin la procréation des enfants; tandis que celle de Numa, plus conforme à la morale, avait en vue la concorde des deux époux.

Quant aux enfants, leur éducation, l'enseignement qu'ils recevaient en commun sous les mêmes maîtres, leurs exercices, leurs amusements, leurs repas, et en général ce qui peut contribuer à les former et à les polir, tout avait été réglé par Numa suivant les errements des législateurs ordinaires : la supériorité de Lycurgue en cela est donc frappante. Numa laissait aux pères la liberté d'élever leurs enfants au gré de leur caprice ou de leurs besoins ; d'en faire des laboureurs, des charpentiers, des forgerons, des joueurs de flûte : comme si, dès le premier âge, on ne devait pas diriger leur éducation vers une fin unique et former leurs mœurs ; comme s'ils n'étaient que des passagers embarqués dans un vaisseau, ne songeant chacun qu'à ses besoins, qu'à ses desseins particuliers, ne prenant part à l'intérêt général que dans les dangers, parce qu'alors ils craignent pour eux-mêmes, et n'ayant à cœur, tout le reste du temps, que leur intérêt propre. On doit pardonner au vulgaire des législateurs, quand ils se sont trompés par ignorance ou par faiblesse ; mais un homme que sa sagesse avait fait appeler à régner sur un peuple nouveau, et où il ne rencontrait aucune résistance, ne devait-il pas tout d'abord s'occuper de régler l'éducation des enfants et les exercices de la jeunesse, afin d'effacer les différences de mœurs, de corriger la turbulence des caractères, et de mettre un parfait accord entre des hommes jetés, dès la première enfance, dans le même moule de vertu, et façonnés sur un modèle unique ? C'est cette éducation commune, outre ses autres avantages, qui servit à Lycurgue pour la conservation des lois. Le serment n'eût été pour les Spartiates qu'un faible lien, si l'éducation et la discipline n'avaient fait pénétrer ses lois dans les mœurs des enfants ; s'il ne leur eût fait sucer, avec le lait, l'amour de ses institutions. Aussi la législation de Lycurgue, dans tout ce qu'elle avait de capital et de vraiment important, subsista-t-elle intacte,

durant plus de cinq cents années, comme une bonne et forte teinture qui a pénétré à fond l'étoffe. Au contraire, avec Numa disparut le fruit de sa politique, cette paix et cette concorde où il avait maintenu Rome. Il était à peine mort, que le temple aux deux portes, qu'il avait tenu fermé, et où il avait, pour ainsi dire, enchaîné le démon de la guerre, s'ouvrit bientôt des deux côtés; et l'Italie fut tout entière remplie de sang et de carnage. Ainsi ce gouvernement si beau, si juste, ne se soutint que peu de temps, parce qu'il n'avait pas pour lien l'éducation de la jeunesse.

Quoi ! dira-t-on, Rome n'a-t-elle donc pas considérablement accru sa puissance par les guerres? Question qui demanderait une longue réponse, si je voulais convaincre ces hommes qui font consister la puissance d'un État dans la richesse, le luxe et le souverain empire, plutôt que dans la sûreté publique, dans la douceur, dans la modération et la justice. Mais une chose qui est, ce semble, tout à l'avantage de Lycurgue, c'est que les Romains ne sont parvenus à un si haut degré de puissance qu'en s'éloignant des institutions de Numa; tandis que les Lacédémoniens ne s'écartèrent pas plutôt des lois de Lycurgue, qu'ils tombèrent, du faîte de la grandeur, dans une extrême faiblesse, et qu'après avoir perdu l'empire de la Grèce, ils coururent le danger d'une complète ruine. Il faut pourtant dire, à la gloire de Numa, que c'est œuvre vraiment admirable et divine qu'un étranger, appelé à la royauté, ait pu changer toute la forme du gouvernement par la seule persuasion; qu'il n'ait eu besoin ni d'armes ni d'aucune contrainte, au lieu que Lycurgue s'était servi de la noblesse contre le peuple; et qu'il se soit rendu maître d'une ville agitée par des factions diverses; enfin que sa sagesse et sa justice aient suffi, à elles seules, pour former en corps tous les citoyens, et pour les enchaîner les uns aux autres par des liens intimes.

SOLON.

(Né vers l'an 640 environ, et mort au milieu du sixième siècle avant J.-C.)

Didyme le grammairien [1], dans son écrit sur les Tables des lois de Solon, en réponse à Asclépiade [2], cite un passage d'un certain Philoclès [3], où il est dit, contre l'opinion de tous ceux qui ont parlé de Solon, que Solon eut pour père Euphorion. En effet, on s'accorde unanimement à le faire naître d'Exécestide, homme d'une fortune et d'un crédit médiocres parmi ses concitoyens, mais qui était de la plus illustre maison d'Athènes : Exécestide descendait de Codrus. Pour la mère de Solon, elle était, suivant Héraclide de Pont [4], cousine germaine de la mère de Pisistrate. Aussi y eut-il, dans l'origine, un lien d'amitié entre Pisistrate et Solon; et ce ne fut pas seulement un effet de la parenté : le naturel heureux de Pisistrate et sa beauté avaient inspiré à Solon de l'amour. C'est pour cela sans doute que les dissentiments politiques qui éclatèrent entre eux dans la suite n'aboutirent pas à une haine violente : les droits de leur ancien attachement subsistèrent toujours dans leurs âmes, et y

1 Didyme, critique de l'école d'Aristarque, était né à Alexandrie, et vivait du temps de l'empereur Auguste.

2 Grammairien de l'école d'Apollonius: il était de Myrrhée en Bithynie, et il florissait du temps de Jules César.

3 On ne sait pas de quel Philoclès Plutarque veut parler. Il y a eu deux poëtes tragiques et un poëte comique de ce nom; tous trois vivaient dans le siècle de Périclès; et l'un d'eux, le poëte tragique Philoclès Philopeïthis, était le neveu d'Eschyle.

4 Philosophe grec du quatrième siècle avant J.-C., né a Héraclée dans le Pont. Il fut successivement disciple de Platon, de Speusippe et d'Aristote. On a, sous son nom, un traité des *Allégories d'Homère,* qui ne paraît pas authentique, et des fragments d'un livre *sur les Constitutions des États.*

conservèrent un agréable souvenir de cet amour, de même qu'un grand feu laisse toujours après lui de vives étincelles.

Jamais Solon ne sut se défendre des attraits de la beauté : il était sans force contre l'amour; il ne savait pas lutter en athlète courageux. Il laisse voir, dans ses poésies, toute sa faiblesse, et même dans celle de ses lois qui défendait aux esclaves de se frotter d'huile sur la peau sèche[1], et d'aimer des jeunes gens. C'était bien mettre un tel attachement au nombre des inclinations honnêtes et louables ; et, l'interdire aux indignes, c'était bien y inviter ceux qu'il en croyait dignes. On dit aussi que Pisistrate fut l'amant de Charmus, et qu'il dédia, dans l'Académie, la statue de l'Amour, près de l'endroit où l'on allume le flambeau sacré qui sert aux courses publiques.

Solon, au rapport d'Hermippus, trouva une fortune que la bienfaisance et la générosité de son père avaient considérablement diminuée. Il ne manquait pas d'amis disposés à lui fournir de l'argent; mais, né d'une famille plus accoutumée à donner qu'à recevoir, il aurait eu honte d'en accepter ; et, comme il était jeune encore, il s'adonna au négoce. Cependant, suivant quelques-uns, ce fut moins dans la vue de trafiquer et de s'enrichir, que dans le dessein de connaître et de s'instruire, que Solon courut par le monde. En effet, il faisait ouvertement profession d'aimer la science; et c'est lui qui répétait, tout vieux qu'il fût déjà : « J'apprends bien du nouveau chaque jour, en avançant en âge. » Il n'était pas ébloui par l'éclat des richesses; car il n'y a, suivant lui, nulle différence entre

. . . . celui qui a beaucoup d'argent,
Et de l'or, et des champs qui se couvrent de moissons,
Des chevaux, des mulets, et l'homme qui ne possède

[1] Cette défense impliquait l'interdiction des exercices du gymnase.

Qu'un bon estomac, des flancs robustes et des pieds alertes.
Si l'on y joint des enfants, une femme,
Dans leur jeunesse et dans leur fleur, c'est là la parfaite harmonie.

Il dit pourtant, dans un autre endroit :

Oui, je désire des richesses; mais ce n'est point de l'injustice
Que je les veux tenir : la justice finit toujours par arriver.

Mais rien n'empêche l'homme de bien, le citoyen dévoué à son pays, de garder un juste milieu : il peut ne point s'attacher à la poursuite du superflu, sans pour cela mépriser le nécessaire et ce qui suffit à ses besoins.

Dans ce temps-là, pour parler comme Hésiode[1], il n'y avait pas de travail qui fût honteux; aucun art ne mettait de différence entre les hommes : le négoce surtout était honoré, qui met en possession des avantages dont jouissent les étrangers, gagne l'amitié des rois, et donne une grande expérience. On a même vu des trafiquants fonder de grandes villes : ainsi Protis bâtit Marseille, après s'être concilié l'amitié des Gaulois qui habitent les bords du Rhône. Thalès se livra, dit-on, au négoce, ainsi qu'Hippocrate le mathématicien[2]; et Platon vendit de l'huile en Égypte, pour fournir aux frais de son voyage. On croit donc que les prodigalités de Solon, sa vie délicate et sensuelle, la licence de ses poésies, où il parle des voluptés d'une manière si peu digne d'un sage, furent des résultats de cette vie de négoce. C'est une profession qui expose à mille dangers formidables, et qui, en revanche, se dédommage par les plaisirs et la bonne chère. Toutefois, voici un passage où l'on voit qu'il se croyait lui-même plutôt au nombre des pauvres que des riches :

Bien des méchants sont riches, bien des bons sont pauvres;
Pour moi je n'échangerais pas, avec ceux-là,

[1] *OEuvres et Jours,* vers 309.
[2] Cet Hippocrate n'est point connu d'ailleurs.

Ma vertu contre leur richesse : la vertu demeure en nous à jamais;
La fortune passe sans cesse d'une main à une autre.

Solon ne s'appliqua d'abord à la poésie que par amusement, ce semble, et pour charmer ses loisirs, sans jamais traiter des sujets sérieux. Mais depuis, il mit en vers des maximes philosophiques, et il fit entrer dans ses poëmes plus d'un trait de son administration politique; non point pour faire de l'histoire et conserver un souvenir, mais pour servir à l'apologie de sa conduite, et quelquefois pour adresser aux Athéniens des exhortations, des conseils, ou de vives censures. Quelques-uns disent aussi qu'il avait entrepris de mettre ses lois en vers, et ils citent le commencement, qui est tel :

Je prie d'abord le roi Jupiter, fils de Saturne,
D'accorder à ces institutions bonne chance et gloire.

Il s'attacha, comme presque tous les sages d'alors, à cette partie de la philosophie morale qui traite de la politique. Pour la philosophie naturelle, il en était aux rudiments, et aux notions du vieux temps sans plus; voici qui le prouve assez :

De la nue sortent la neige et la grêle;
La foudre vient de l'éclair étincelant;
Ce sont les vents qui troublent la mer : qu'aucun souffle
Ne l'agite, et c'est de tous les éléments le plus calme.

Aussi bien n'y eut-il, en somme, que Thalès dont la science dépassât alors les notions d'un usage vulgaire : tous les autres ne durent qu'à leurs connaissances politiques leur réputation de sagesse.

On raconte que les sept sages se réunirent une fois à Delphes, et une autre fois à Corinthe, où Périandre les avait convoqués pour leur offrir un banquet. Rien ne contribua tant à leur réputation et à leur gloire, que le

renvoi qu'ils se firent successivement l'un à l'autre du trépied d'or, et l'honorable humilité avec laquelle ils refusèrent le prix tour à tour. Des hommes de Cos venaient, dit-on, de jeter leur filet en mer : des étrangers de Milet achetèrent le coup, avant que les pêcheurs y eussent regardé. Il se trouva, dans le filet, un trépied d'or qu'Hélène, à ce qu'on prétend, pour obéir à un ancien oracle, avait jeté dans la mer à son retour de Troie. Ce fut un sujet de débat, d'abord entre les pêcheurs et les étrangers, ensuite entre les deux villes, qui prirent parti dans la querelle : la guerre allait s'allumer, lorsque la Pythie, que les deux partis avaient consultée, commanda de donner le trépied au plus sage. On l'envoya d'abord à Milet, pour Thalès; et ceux de Cos cédèrent sans peine à un seul particulier ce qu'ils allaient disputer par les armes à tous les Milésiens ensemble. Thalès déclara que Bias était plus sage que lui, et le lui fit passer. Bias, avec la même modestie, le fit passer à un autre; et le trépied, après avoir été envoyé successivement à tous les sept, revint une seconde fois à Thalès. Enfin, il fut transporté de Milet à Thèbes, et consacré à Apollon Isménien. Cependant Théophaste dit qu'on envoya le trépied d'abord à Bias, dans Priène; que Bias le fit porter à Thalès; qu'après avoir passé alternativement chez tous les sages, il revint à Bias, et qu'il finit par être envoyé à Delphes. Telle est la tradition commune : seulement quelques-uns prétendent qu'il s'agissait de décerner non point un trépied, mais un vase que Crésus avait envoyé; et, suivant d'autres, c'était une coupe, héritage de Bathyclès[1].

Solon connut Anacharsis et Thalès, et l'on cite des mots qui s'étaient dits dans leurs entrevues. Anacharsis, étant venu à Athènes, se rendit chez Solon, frappa à sa porte, et s'annonça comme un étranger qui venait contracter avec lui des liens d'amitié et d'hospitalité.

[1] Célèbre sculpteur et ciseleur, né à Magnésie.

« Il vaut mieux, répondit Solon, se faire des amis chez soi qu'ailleurs. — Hé bien donc, reprit Anacharsis, puisque tu es chez toi, fais de moi ton ami et ton hôte. » Solon, charmé de cette vivacité spirituelle, lui fit le meilleur accueil, et le retint quelque temps chez lui. Il s'occupait déjà des affaires publiques, et il rédigeait ses lois : il informa Anacharsis de son dessein. Celui-ci se moqua de l'entreprise de Solon, et de ce qu'il comptait réprimer, par des lois écrites, l'injustice et la cupidité de ses concitoyens. De telles lois étaient, suivant lui, de vraies toiles d'araignées : les faibles et les petits s'y prennent et s'y arrêtent ; les puissants et les riches les rompent et passent au travers. « Cependant, lui répondit Solon, les hommes gardent les conventions qu'ils ont faites entre eux, lorsqu'il n'y a aucun intérêt, ni d'un côté ni d'un autre, à les violer. Mes lois seront si conformes aux intérêts des citoyens, qu'il n'y aura personne qui ne trouve plus avantageux d'obéir à la justice, que de manquer à ses prescriptions. » Au reste, l'événement justifia la conjecture d'Anacharsis, et l'espoir de Solon fut déçu. Une autre fois, Anacharsis avait assisté à une assemblée publique : « Je m'étonne, dit-il, que, chez les Grecs, ce soient les sages qui conseillent, et les fous qui décident. »

Solon alla à Milet, pour voir Thalès : là, il lui témoigna sa surprise de ce qu'il n'avait jamais voulu se marier et avoir des enfants. Thalès ne répondit rien sur l'heure; mais, quelques jours après, il fit paraître un étranger, qui disait arriver d'Athènes, et qu'il n'en était parti que depuis dix jours. Solon demanda à cet homme s'il n'y avait rien de nouveau à Athènes. Celui-ci, à qui Thalès avait fait la leçon, répondit qu'il n'y avait rien de nouveau, sinon la mort d'un jeune homme dont toute la ville menait les funérailles. C'était, en effet, à ce qu'on disait, le fils d'un personnage considérable, d'une vertu éprouvée : le père n'était pas alors à

Athènes, et il voyageait depuis longtemps. « L'infortuné père ! s'écria Solon. Mais comment s'appelait-il ? — Je l'ai entendu nommer, répondit l'étranger, mais j'ai oublié son nom ; je me souviens seulement qu'on ne parlait que de sa sagesse et de sa justice. » A chacune de ces réponses, Solon sentait augmenter ses craintes ; enfin, ne se possédant plus, il suggéra le nom à l'étranger, et lui demanda si le mort n'était pas le fils de Solon. « Oui, » répondit l'étranger. A cette parole, Solon se frappa la tête, et il se mit à faire et à dire tout ce qu'inspire une douleur violente. Alors Thalès lui prit la main, et lui dit en riant : « Voilà, Solon, ce qui m'éloigne de me marier et d'avoir des enfants. J'ai redouté le coup sous lequel tu fléchis, toi le plus ferme des hommes. Mais rassure-toi ; car il n'y a rien de vrai dans tout ce qu'on vient de te dire. » Hermippus rapporte cette histoire d'après Patécus[1], celui qui prétendait avoir hérité de l'âme d'Ésope.

Pourtant il y a faute de sens et de cœur à refuser d'acquérir les choses nécessaires, par la crainte de les perdre. A ce compte, on devra n'aimer ni la richesse, ni la gloire, ni la sagesse, quand on les possède, de peur d'en être privé. En effet, la vertu, le plus grand des biens et le plus doux, nous quitte quelquefois par l'action de certaines maladies ou de certains breuvages. Thalès lui-même, en ne se mariant point, n'était pas pour cela à l'abri de la crainte, à moins qu'il n'eût renoncé aussi à ses parents, à ses amis, à sa patrie. Mais il n'en était rien : il avait adopté, dit-on, Cybisthus, le fils de sa sœur. C'est que l'âme porte en elle un principe d'affection, et qu'elle n'est pas moins faite pour aimer que pour sentir, pour penser et se souvenir : aussi remplace-t-elle les objets naturels d'attachement qui lui manquent par ceux qu'elle va chercher au dehors ; et, semblable à une maison, à une terre qui n'a point d'héritiers légitimes,

[1] C'est probablement quelque pythagoricien ; mais on ignore d'ailleurs ce qui le concerne.

elle donne entrée dans son amour à des étrangers, à des bâtards, qui s'insinuent par leurs caresses, se mettent en possession, et, une fois établis, font naître, avec l'attachement qu'ils inspirent, le désir de les conserver et la crainte de les perdre.

On voit tous les jours des hommes s'exprimer avec une extrême insensibilité, à propos de mariage et d'enfants, et qui ensuite, s'ils viennent à perdre les enfants qu'ils ont eus de leurs esclaves, ou les nourrissons de leurs concubines, ou seulement s'ils les voient malades, se consument en regrets, et s'abandonnent à des plaintes peu viriles. Il en est même pour qui la mort d'un chien ou d'un cheval a été le sujet d'un deuil honteux et d'une affliction mortelle; tandis que d'autres, après avoir perdu des enfants vertueux, n'ont point fléchi sous le coup, ne se sont point avilis, et ont passé le reste de leur vie dans une sage modération. Car c'est faiblesse, et non point affection, de se laisser aller à des regrets, à des craintes excessives : c'est que la raison ne nous a pas prémunis contre la Fortune. Nous ne savons pas jouir du présent; et l'avenir nous jette dans des douleurs, des agitations, des angoisses continuelles, par l'idée que nous pouvons tout perdre un jour. Ne recourons ni à la pauvreté, ni à l'indifférence, ni au célibat, afin de n'avoir pas à redouter la perte de notre fortune, de nos amis, de nos enfants : à tous les accidents, ce qu'il faut opposer, c'est la raison. Mais en voilà, pour le présent, plus qu'assez sur ce point.

Les Athéniens, fatigués de la longue guerre qu'ils avaient faite sans succès contre les Mégariens, pour leur reprendre l'île de Salamine, avaient défendu par un décret, sous peine de mort, de jamais rien proposer, ni par écrit ni de vive voix, pour en revendiquer la possession. Solon s'indigna d'une telle honte. Il voyait d'ailleurs que les jeunes gens, pour la plupart, ne demandaient qu'un prétexte de recommencer la guerre, mais

qu'ils n'osaient s'avancer, retenus par la crainte de la loi. Il imagina donc de contrefaire le fou, et il fit répandre dans la ville, par les gens mêmes de sa maison, qu'il avait perdu l'esprit. Cependant il avait composé en secret une élégie, et il l'avait apprise par cœur ; et un jour il sortit brusquement de chez lui, un chapeau sur la tête [1], et il courut à la place publique. Le peuple l'y suivit en foule ; et là, Solon, monté sur la pierre des proclamations publiques, chanta son élégie, qui commence ainsi :

Je viens moi-même, en héraut, de la belle Salamine.
Au lieu d'un discours, j'ai composé pour vous des vers.

Ce poëme est appelé *Salamine*, et il contient cent vers, qui sont d'une grande beauté.

Quand Solon eut fini, ses amis applaudirent : Pisistrate surtout encouragea si bien les Athéniens à suivre son avis, que le décret fut révoqué, la guerre déclarée, et Solon nommé général.

Voici, sur cette expédition, la tradition vulgaire.

Solon fit voile, avec Pisistrate, vers Coliade [2], où il trouva toutes les femmes athéniennes rassemblées pour faire à Cérès un sacrifice solennel. De là il envoie à Salamine un homme de confiance, qui se donne pour un transfuge, et qui propose aux Mégariens, s'ils veulent s'emparer des premières femmes d'Athènes, de partir avec lui pour Coliade. Les Mégariens, sur sa parole, dépêchent à l'heure même un vaisseau rempli de soldats. Solon, ayant vu le vaisseau sortir de Salamine, fait retirer les femmes, et il accoutre de leurs vêtements, de leurs coiffures, de leurs chaussures, les jeunes gens qui n'avaient point encore de barbe. Ceux-ci cachèrent des poignards sous leurs robes, et ils allèrent, d'après

[1] C'était le costume des malades ; et le chapeau est une des prescriptions médicales que recommande Platon dans le troisième livre de la *République*.

[2] Promontoire de l'Attique, près de Phalère.

son ordre, jouer et danser sur le rivage, jusqu'à ce que les ennemis fussent descendus à terre, et que le vaisseau ne pût échapper. Cependant les Mégariens, abusés par ce spectacle, débarquent, et ils se précipitent à l'envi pour enlever les prétendues femmes; mais ils furent tous tués, sans qu'il en réchappât un seul, et les Athéniens firent voile à l'instant vers l'île et s'en emparèrent.

D'autres prétendent que ce fut un autre moyen de surprise qu'employa Solon. D'abord, l'oracle de Delphes lui aurait dit :

Rends-toi propices, par tes offrandes, les héros indigènes,
patrons du pays,
Ceux que les champs de l'Asopus enferment dans leur sein,
Et dont les tombeaux regardent le couchant.

Solon passa donc de nuit à Salamine, et il immola des victimes aux héros Périphémus et Cychrée[1]. Ensuite les Athéniens lui donnèrent trois cents volontaires, à qui ils avaient assuré, par un décret, le gouvernement de l'île, s'ils s'en rendaient les maîtres. Solon les embarqua sur un certain nombre de bateaux de pêcheurs, escortés par une galère à trente rames, et il alla jeter l'ancre vers une pointe de terre qui regarde l'Eubée. Les Mégariens qui étaient à Salamine n'avaient eu, sur sa marche, que des avis vagues et incertains : ils coururent aux armes en tumulte, et ils envoyèrent un vaisseau à la découverte. Le vaisseau s'approcha de la flotte des Athéniens, et fut pris. Solon mit sous bonne garde les Mégariens qui le montaient, et il les remplaça par les plus braves de sa troupe. Il enjoint à ceux-ci de cingler vers Salamine, en se tenant le plus couverts qu'ils pourraient; lui-même il prend le reste de ses soldats, et il va par terre attaquer les Mégariens. Pendant qu'il en était aux mains avec eux, les Athéniens du vaisseau surprirent Salamine et s'en emparèrent.

[1] Cychrée avait eté jadis roi de Salamine; Périphémus est inconnu.

Il y a des usages qui semblent confirmer ce récit. Tous les ans un navire partait d'Athènes, et se rendait sans bruit à Salamine. Des habitants de l'île venaient au-devant du navire, tumultueusement, en désordre; et un Athénien, s'élançant sur le rivage, les armes à la main, courait, en jetant de grands cris, du côté de ceux qui venaient de la terre. C'était au promontoire de Sciradium[1]; et l'on voit encore, non loin de là, un temple de Mars, que Solon fit bâtir après avoir vaincu les Mégariens.

Tous ceux qui n'avaient pas péri dans le combat restèrent libres, par le bénéfice du traité. Cependant les Mégariens s'obstinaient à vouloir reprendre Salamine. Les deux peuples se firent réciproquement tous les maux qu'ils purent; mais, à la fin, ils prirent les Lacédémoniens pour arbitres, et ils s'en rapportèrent à leur décision. On dit généralement que Solon allégua, dans la dispute, l'autorité d'Homère; qu'il interpola un vers, dans le dénombrement des vaisseaux; et qu'il lut ainsi devant les juges :

Ajax amena de Salamine douze vaisseaux,
Et il les rangea au lieu où étaient les phalanges athéniennes[2].

Mais les Athéniens traitent ce récit de conte puéril : ils assurent que Solon prouva clairement aux juges que Phyléus et Eurysacès, fils d'Ajax, ayant reçu le droit de cité dans Athènes, avaient abandonné leur île aux Athéniens, et qu'ils s'étaient établis en Attique, l'un à Brauron, l'autre à Mélite, et que Philéus avait donné son nom au dème des Philaïdes, d'où était Pisistrate.

Solon, pour détruire plus sûrement la prétention des Mégariens, se fit un argument de la manière dont les Salaminiens enterraient les morts, manière conforme à

[1] L'île tout entière portait aussi le nom de Scirade.
[2] Le vers soi-disant interpolé, où Ajax compte parmi les chefs athéniens, est dans le deuxième chant de l'*Iliade*, le 558e.

l'usage d'Athènes, et différente de celui de Mégare. Les Mégariens tournent les morts du côté du levant, et les Athéniens vers le couchant. Il est vrai qu'Héréas le Mégarien[1] soutient qu'on tournait, à Mégare, les corps des morts du côté du couchant. Une preuve plus concluante encore, alléguée par Solon, c'est qu'à Athènes, chaque mort avait un cercueil séparé, et qu'à Mégare, on en mettait trois ou quatre dans un même cercueil. Mais on prétend que Solon eut pour lui des oracles de la Pythie, dans lesquels le dieu donnait à Salamine le nom d'Ionienne. Ce procès fut jugé par cinq Spartiates : Critolaïdas, Amompharétus, Hypséchidas, Anaxilas et Cléomène.

Solon avait acquis, par cet exploit, gloire et crédit; mais l'admiration s'accrut encore, et on ne parla plus que de lui dans la Grèce, après le discours qu'il prononça pour le temple de Delphes. Il montra qu'on devait en prendre la défense, et ne pas souffrir que les Cirrhéens profanassent l'oracle; qu'il fallait, pour l'honneur du dieu même, porter secours à Delphes. Les Amphictyons accueillirent ses remontrances, et ils déclarèrent la guerre aux Cirrhéens. C'est un fait attesté par plusieurs écrivains, entre autres par Aristote, dans son livre des *Pythioniques*[2], où il attribue le décret à Solon. Cependant Solon ne fut pas nommé général pour conduire cette guerre, nonobstant l'assertion d'Évanthe de Samos[3], cité par Hermippus. L'orateur Eschine lui-même n'en dit rien; et on lit, dans les registres de Delphes, que ce fut Alcméon, et non pas Solon, qui commanda les Athéniens dans cette guerre.

Le sacrilége cylonien causait depuis longtemps de grands troubles dans Athènes. Les complices de Cylon

[1] Cet auteur n'est connu que de nom.

[2] Cet écrit d'Aristote n'est point parvenu jusqu'à nous. Le titre signifie *les vainqueurs des jeux Pythiques*.

[3] Écrivain inconnu d'ailleurs.

s'étaient réfugiés dans le temple de Minerve; l'archonte Mégaclès leur persuada de se présenter en jugement. Ils attachèrent un fil à la statue de la déesse, et, le tenant à la main, ils se mirent à descendre. Ils étaient arrivés près du temple des déesses vénérables[1], quand le fil se rompit de lui-même. Alors Mégaclès et ses collègues se saisirent d'eux, sous prétexte que la déesse leur refusait sa protection. On lapida ceux qui furent pris hors du temple; et ceux qui s'y étaient sauvés furent massacrés au pied des autels : il n'échappa que ceux qui s'étaient jetés en suppliants devant les femmes des archontes. Depuis ce jour, les archontes furent appelés sacriléges, et ils devinrent l'objet de la haine publique. Les partisans de Cylon qui avaient survécu reprirent du crédit, et ils se maintinrent dans un perpétuel état d'hostilité avec les descendants de Mégaclès. La sédition était alors dans toute sa force, et le peuple était partagé entre les deux factions. Solon, dont le crédit était déjà grand, s'entremit dans cette affaire; et, secondé par les principaux Athéniens, il parvint, à force de prières et de remontrances, à déterminer ceux qu'on nommait sacriléges à se soumettre au jugement de trois cents des plus honnêtes citoyens. Les sacriléges furent condamnés, sur l'accusation de Myron de Phlye : ceux qui vivaient encore furent bannis; on déterra les ossements de ceux qui étaient morts, et on les alla jeter hors du territoire de l'Attique.

Les Mégariens, à la faveur de ces troubles, attaquèrent les Athéniens, les chassèrent de Nisée[2], et reprirent Salamine. A ces maux vinrent se joindre des craintes superstitieuses : Athènes était remplie d'apparitions de fantômes. Les devins déclarèrent aussi, d'après l'examen des victimes, qu'il y avait des sacriléges, des profanations à expier. On fit donc venir de Crète Épiménide

[1] C'était le surnom des Euménides.
[2] Ville située sur le golfe de Corinthe.

le Phestien [1], le septième des sages, au compte de quelques-uns de ceux qui ne mettent point Périandre dans ce nombre. Il passait pour un homme chéri des dieux, savant dans les choses divines, et qui possédait à fond la science des inspirations et des mystères; et on l'appelait, même de son vivant, le fils de la nymphe Balté, le nouveau Curète. Dès qu'il fut arrivé à Athènes, il s'y lia d'amitié avec Solon, l'aida à rédiger ses lois, et prépara devant lui le chemin, en accoutumant les Athéniens à moins de dépense dans le culte religieux, et à plus de modération dans le deuil.

Il commença par prescrire, pour les funérailles, certains sacrifices qu'il substitua aux pratiques dures et barbares que la plupart des femmes observaient jusque-là. Mais le plus important, c'est que ses expiations, ses sacrifices, ses dédicaces de temples, purifièrent entièrement la ville, en bannirent l'impiété et l'injustice, et la rendirent plus soumise, plus disposée à l'union et à la paix.

On conte aussi que, lorsqu'il eut vu Munychie [2], et qu'il l'eut considérée longtemps, il dit à ceux qui l'accompagnaient : « Que l'homme est aveugle sur l'avenir! Si les Athéniens pouvaient prévoir tous les maux que ce lieu doit un jour causer à leur ville, ils l'emportaient à belles dents. » Thalès eut aussi, dit-on, un pressentiment à peu près semblable. Il ordonna qu'on l'enterrât dans un lieu stérile et désert de la Milésie, prédisant que cet endroit serait un jour la place publique de Milet [3].

Les Athéniens, dans leur admiration pour Épiménide, voulurent le combler d'honneurs et de présents; mais il ne demanda qu'une branche de l'olivier sacré : on la lui accorda, et il repartit pour la Crète.

Le bannissement des sacriléges avait mis fin à la sédi-

1 Ou plutôt le fils de Phestius, comme d'autres nomment Épiménide.
2 Un des ports voisins d'Athènes.
3 La ville, en effet, changea de place depuis.

tion cylonienne; mais Athènes vit bientôt se ranimer les anciennes dissensions politiques, et il se forma dans la ville autant de factions qu'il y avait dans l'Attique de différents territoires. Les habitants de la montagne voulaient un gouvernement populaire; ceux de la plaine préféraient une oligarchie; et ceux de la côte, partisans d'un État mixte, balançaient les deux autres partis, et empêchaient que ni l'un ni l'autre ne prévalût. D'ailleurs, la division que met entre les pauvres et les riches l'inégalité de fortune était en ce temps-là plus animée que jamais; et la cité, dans cette situation critique, semblait n'avoir d'autre moyen de pacifier les troubles et d'échapper à sa ruine, que de se donner un tyran. Le peuple tout entier était endetté auprès des riches. Là, le débiteur labourait pour son créancier, et lui rendait le sixième du produit : c'étaient ceux qu'on appelait hectémores et thètes [1]; d'autres empruntaient sur le gage de leurs personnes, et, adjugés à leurs créanciers, ils restaient esclaves à Athènes, ou étaient vendus en pays étranger ; plusieurs même étaient forcés de vendre leurs propres enfants, ce qu'aucune loi ne défendait, ou de fuir loin de la ville pour se dérober à la cruauté des usuriers. Le plus grand nombre d'entre eux et les plus déterminés se rassemblent : ils protestent contre de telles indignités, et ils prennent la résolution de se donner pour chef un homme digne de leur confiance; d'aller, sous sa conduite, délivrer les débiteurs qui n'avaient pu payer au terme convenu ; de faire un nouveau partage des terres, et de changer toute la forme du gouvernement.

Dans cette conjoncture, les Athéniens les plus sensés jetèrent les yeux sur Solon : c'était le seul qui ne fût suspect à personne, parce qu'il n'avait point partagé l'injustice des riches, et parce qu'il ne connaissait point pour son compte propre la nécessité des pauvres. Ils le

[1] C'est-à-dire hommes de la sixième part et mercenaires.

prièrent donc de prendre en main les affaires, et de mettre fin au différend. Phanias de Lesbos[1] rapporte que Solon, pour sauver la cité, trompa également les deux factions; qu'il promit secrètement aux pauvres le partage des terres, et aux riches la confirmation de leurs créances. Toutefois, ajoute-t-il, Solon avait balancé longtemps s'il accepterait cette charge, craignant l'avarice des uns et l'insolence des autres.

Quoi qu'il en soit, Solon fut élu archonte après Philombrotus[2], et, en même temps, arbitre de la concorde et réformateur des lois. Ce choix fut agréable à tous les partis : aux riches, parce que Solon l'était lui-même; aux pauvres, parce qu'ils le savaient homme de bien. Il courut même alors ce mot de lui, que l'égalité ne produit pas la guerre, mot qui plut et aux riches et aux pauvres : les premiers comptaient que l'égalité aurait pour fondement le mérite et la vertu; les autres l'attendaient d'un nivellement, et du classement par tête. Les deux partis, sur ce mot, avaient conçu les plus grandes espérances; et les chefs offraient à Solon la tyrannie, et le sollicitaient de prendre le gouvernement d'une cité où il avait déjà tout le pouvoir. Bon nombre même de ceux qui ne tenaient ni pour l'un ni pour l'autre parti, n'espérant pas de la raison et des lois un changement favorable, et qui se fît sans danger, n'étaient pas éloignés de remettre toute l'autorité entre les mains de l'homme le plus juste et le plus sage. On dit même que Solon reçut de Pytho l'oracle suivant :

> Assieds-toi au milieu du vaisseau; pilote,
> Dirige sa course; plus d'un, dans Athènes, te montrera son dévouement.

Ses amis surtout lui reprochaient de se laisser effrayer

[1] Disciple d'Aristote; il est cité comme auteur de plusieurs ouvrages d'histoire et de physique.

[2] C'était en l'an 594 avant J.-C

par le nom de monarchie, comme si la tyrannie conquise par la vertu ne devenait pas une royauté légitime. N'en avait-on pas vu un exemple en Eubée, dans la personne de Tynnondas[1]; et Mitylène ne venait-elle pas de donner à Pittacus[2] le pouvoir suprême? Mais Solon ne put être ébranlé par toutes ces raisons. Il répondit à ses amis que la tyrannie était un beau pays, mais qui n'avait point d'issue. Dans ses poésies, il dit à Phocus :

. . . . Si j'ai épargné
Ma patrie (car la violence impitoyable de la tyrannie
N'a pas souillé mes mains); si je n'ai point terni ni déshonoré ma gloire,
Je ne m'en repens point. C'est par là que j'ai vaincu, ce me semble,
Tous les hommes. . . . .

On voit, à ce trait, que, dès avant d'avoir publié ses lois, il jouissait déjà d'une grande considération.

Au reste, il rapporte lui-même en ces termes les railleries que bien des gens faisaient de lui, quand il eut refusé la tyrannie :

Solon n'a été ni un sage, ni un homme de sens :
Les biens que lui offraient les dieux, il les a refusés.
Le poisson pris, il a regardé, tout ébahi, et il n'a point tiré le grand filet.
Il a perdu sa raison; il ne se connaît plus:
Autrement, pour posséder en maître tant de trésors,
Et pour régner sur Athènes un seul jour,
Il eût voulu être écorché vif, et que sa race pérît tout entière.

Voilà comment il fait parler sur son compte les hommes du vulgaire et les méchants.

Toutefois, pour avoir repoussé la tyrannie, il n'en devint ni lâche ni mou dans l'administration des affaires.

[1] Ce Tynnondas n'est pas autrement connu.

[2] Celui qui est compté parmi les sept sages.

Il ne céda rien par faiblesse aux puissants, et il ne chercha pas à flatter, dans ses lois, ceux qui l'avaient élu. Il n'appliqua pas le remède aux parties saines ; et il ne voulut pas trancher dans le vif, de peur qu'après avoir changé et bouleversé tout l'État, il n'eût pas assez de force pour le rétablir et le réformer. Il ne se permit que les changements qu'il crut pouvoir faire adopter par persuasion ou imposer d'autorité, en unissant, comme il le disait lui-même, la force à la justice. On lui demandait, quelque temps après, s'il avait donné aux Athéniens les lois les meilleures : « Oui, dit-il, les meilleures qu'ils pussent recevoir. »

Les Athéniens, comme le remarquent certains modernes, adoucissent l'odieux de certaines choses, en leur donnant des noms honnêtes et innocents : ainsi, ils appellent les prostituées des amies, les impôts des contributions, les soldats de garnison des gardiens, la prison une maison. Ce fut là, dans l'origine, suivant toute apparence, une invention de Solon. Il avait donné le nom de décharge à l'abolition des dettes, la première de ses réformes politiques. Par le décret, toutes les dettes antérieures furent abolies, et les engagements pécuniaires affranchis, pour l'avenir, de la contrainte par corps. Cependant quelques-uns ont écrit, entre autres Androtion[1], que Solon n'abolit pas les dettes ; qu'il en réduisit seulement les intérêts, et que les pauvres, ainsi soulagés, donnèrent eux-mêmes à ce bienfait le nom de décharge. Ce qui compléta la loi, suivant eux, ce fut l'augmentation des mesures, et celle de la valeur des monnaies. La mine ne valait que soixante-treize drachmes[2] : elle fut portée à cent ; de façon que les débiteurs, en donnant une valeur numériquement égale, mais moindre en effet, gagnèrent beaucoup, sans rien faire perdre à leurs créanciers.

[1] Auteur de *Mémoires sur l'Attique* cités par Pausanias On ignore le temps où il a vécu

[2] La drachme ancienne équivalait à 93 de nos centimes.

Cependant on convient généralement que la décharge fut une véritable abolition des dettes; et ce sentiment est confirmé par ce que Solon lui-même en a dit dans ses poésies, où il se glorifie d'avoir fait disparaître de l'Attique les écriteaux qui désignaient les terres hypothéquées. « La terre, serve auparavant, dit-il, est libre maintenant; les citoyens qu'on avait adjugés à leurs créanciers, je les ai ramenés de la terre étrangère, où ils avaient si longtemps erré qu'ils ne parlaient plus la langue attique; et j'ai remis les autres en liberté, qui subissaient dans leur patrie un honteux esclavage[1]. » Cette action, toutefois, lui attira le plus fâcheux déplaisir qu'il pût éprouver. Pendant qu'il s'occupait de l'abolition des dettes, et qu'il cherchait les termes les plus insinuants pour la rédaction du décret, et un préambule convenable, il communiqua son projet à trois de ses meilleurs amis, Conon, Clinias et Hipponicus, qui avaient toute sa confiance. Il leur dit qu'il ne toucherait pas aux terres, mais qu'il abolirait les dettes. Ceux-ci saisissent l'occasion, préviennent la publication de la loi, empruntent à des riches des sommes considérables, et achètent de grands fonds de terres; puis, le décret porté, ils gardèrent les biens, et ils ne rendirent pas l'argent qu'ils avaient emprunté. Leur mauvaise foi excita des plaintes amères contre Solon, et elle le fit accuser d'avoir été, non la dupe de ses amis, mais le complice de leur fraude. Ce soupçon injurieux fut bientôt détruit, quand il eut, tout le premier, aux termes de sa loi, fait la remise des cinq talents qui lui étaient dus. La somme montait même à quinze, selon quelques-uns, entre autres Polyzélus le Rhodien[2].

[1] On possède encore les beaux vers de Solon, dont Plutarque ne donne guère ici que le sens général. Voyez le chapitre où j'ai parlé de Solon, dans mon *Histoire de la Littérature grecque*.

[2] Tout ce qu'on sait de Polyzélus, c'est qu'il avait écrit *sur les choses memorables de l'île de Rhodes*. 5 talents font plus de 27,000 francs, et 15 talents plus de 80,000 francs.

Cependant ses trois amis n'en furent pas moins appelés les Chréocopides[1].

L'ordonnance de Solon déplut également aux deux partis : elle offensa les riches, qui perdaient leurs créances, et elle mécontenta encore plus les pauvres, frustrés du nouveau partage des terres qu'ils avaient espéré, et qui avaient compté sur une parfaite égalité de biens, dans le genre de celle qu'avait établie Lycurgue. Mais Lycurgue était le onzième descendant d'Hercule; il avait régné plusieurs années à Lacédémone; il y jouissait d'un grand crédit; il avait beaucoup d'amis, et un pouvoir considérable : tous avantages qui lui furent d'un grand secours, pour opérer sa réforme politique; et, avec tout cela, il fut obligé d'employer la force, plus encore que la persuasion, et il lui en coûta un œil pour faire passer la plus importante de ses institutions, la plus propre à rendre Sparte heureuse, et à y maintenir la concorde : à savoir, la suppression de toute pauvreté et de toute richesse. Solon ne pouvait aspirer jusque-là, lui né d'une famille plébéienne, et dans une condition médiocre[2]; mais du moins ne resta-t-il pas au-dessous des moyens qu'il avait en main, sa sagesse, et la confiance qu'il inspirait. Aussi bien, il témoigne lui-même que sa loi offensa la plupart des Athéniens, qui s'attendaient à autre chose :

> Alors ils disaient de moi merveilles; maintenant, irrités contre moi,
> Tous ils me regardent d'un œil d'ennemi.

Et pourtant, ajoute-t-il, tout autre qui eût eu, comme moi, ce pouvoir,

> N'eût point eu d'arrêt, point de fin,
> Qu'il n'eût mis le désordre, et qu'il n'eût écrémé le lait.

[1] C'est-à-dire les retrancheurs de dettes. Il y a, dans ce nom, un jeu de mots, les Athéniens se disant fils de Cécrops ou Cécropides.

[2] Il descendait de Codrus, suivant la tradition reçue, mais sa famille n'occupait pas un rang très-élevé dans Athènes.

Toutefois les Athéniens ne tardèrent pas à reconnaître l'utilité de sa loi : ils cessèrent donc de murmurer, et ils firent en commun un sacrifice, qu'ils appelèrent le sacrifice de la décharge; puis ils conférèrent à Solon les fonctions de réformateur politique et de législateur, lui abandonnant, à cet effet, un pouvoir illimité. Il se trouva maître des magistratures, des assemblées, des délibérations et des jugements ; et il réglait le revenu des officiers publics, leur nombre, la durée de leur administration, abrogeant ou confirmant à son gré les institutions et les coutumes. Il commença par abolir toutes les lois de Dracon, à cause de la sévérité et de la disproportion des peines : il n'excepta que celles qui regardaient le meurtre.

Les lois de Dracon ne prononçaient qu'une même punition pour toutes les fautes : la mort. Ceux qui étaient convaincus d'oisiveté subissaient le dernier supplice; et ceux qui avaient volé des légumes ou des fruits étaient punis avec la même rigueur que les sacriléges et les homicides. Aussi Démade [1], dans la suite, a-t-il eu raison de dire que Dracon avait écrit ses lois avec du sang, non avec de l'encre. Quand on demandait à Dracon pourquoi il avait ordonné la peine de mort pour toutes les fautes, il répondait : « J'ai cru que les moindres fautes méritaient cette peine, et je n'en ai pas de plus grave pour les grandes. »

En second lieu, Solon, voulant laisser, comme auparavant, toutes les magistratures aux mains des riches, et donner aux pauvres quelque part au gouvernement, dont ils étaient exclus, fit faire le recensement des fortunes. Il forma une première classe des citoyens qui avaient cinq cents médimnes [2] de revenu, tant en grains qu'en liquides, et il les appela Pentacosiomédimnes [3]. La seconde classe comprit ceux qui pouvaient nourrir un

[1] Orateur athénien, contemporain de Démosthène.
[2] Le médimne équivaut à un peu plus d'un demi-hectolitre.
[3] C'est-à-dire ayant cinq cents médimnes.

cheval, ou qui avaient trois cents médimnes : on les nommait les Chevaliers. Ceux qui possédaient deux cents médimnes en grains et en liquides composèrent la troisième classe, sous le nom de Zeugites [1]. Tous les autres, dont le revenu était au-dessous de deux cents, furent appelés Thètes [2].

Solon interdit aux Thètes l'entrée des magistratures, et il ne leur donna d'autre part aux affaires que le droit de voter dans les assemblées et dans les jugements, droit qui ne parut rien d'abord, mais qui, dans la suite, devint très-considérable ; car la plupart des procès finissaient par retomber sous la juridiction populaire. Si c'étaient généralement les magistrats qui commençaient par en connaître, on pouvait toujours en appeler au peuple, de la sentence des magistrats. D'ailleurs, l'obscurité des lois de Solon, et les sens contradictoires qu'elles présentaient souvent, servirent beaucoup, dit-on, à accroître l'autorité des tribunaux. Comme on ne pouvait pas décider les différends par le texte même des lois, on avait toujours besoin de juges, à qui l'on portât en dernier ressort la décision des procès. Les juges se trouvaient, par là, les maîtres des lois, pour ainsi dire. Solon caractérise ainsi lui-même cette compensation qu'il avait établie entre les riches et les pauvres :

J'ai donné au peuple le pouvoir qui suffisait,
Sans rien retrancher à ses honneurs, sans y rien mettre de trop.
Quant aux puissants, aux hommes fiers de leur opulence,
Je ne leur ai point permis l'injustice.
J'ai armé chaque parti d'un invincible bouclier :
Ni l'un ni l'autre ne peuvent plus s'opprimer jamais.

Afin de donner un nouveau soutien à la faiblesse du peuple, il permit au premier venu de prendre la défense

[1] On fait venir ce nom de ζυγός, *joug*. C'est comme qui dirait des hommes en état d'avoir des bêtes de somme.

[2] Nous avons déjà dit que ce mot signifie *mercenaires*.

d'un citoyen insulté. Si quelqu'un avait été blessé, battu, outragé, chacun avait le droit, s'il l'osait ou le voulait, d'appeler et de poursuivre l'agresseur en justice : sage disposition du législateur pour accoutumer les citoyens à se regarder comme membres d'un même corps, et à ressentir, à partager les maux les uns des autres. On cite un mot de Solon, qui montre bien l'esprit de cette loi. On lui demandait un jour quelle était la cité la mieux policée : « Celle, dit-il, où tous les citoyens poursuivent la réparation d'une injure aussi vivement que celui qui l'a reçue. »

C'est Solon qui institua le sénat de l'Aréopage. Il le composa de ceux qui avaient rempli les fonctions d'archonte : ayant été archonte lui-même, il fut un des membres de ce sénat. Mais, comme il eut observé que l'abolition des dettes avait rendu le peuple arrogant et fier, il créa un second conseil, composé de quatre cents membres, cent de chacune des quatre tribus, dans lequel on discutait les affaires avant de les proposer au peuple; et il fut interdit à l'assemblée générale de connaître d'aucune affaire, qu'elle n'eût été examinée dans ce conseil. Quant au conseil suprême, Solon lui attribua une surintendance universelle, et la garde des lois. Athènes, pensait-il, affermie par les deux conseils comme par deux ancres, éprouverait moins d'hésitation, et le peuple serait plus tranquille. On attribue généralement, comme je viens de le dire, l'établissement de l'Aréopage à Solon[1]; et ce qui paraît donner surtout du poids à ce sentiment, c'est que Dracon ne parle jamais des Aréopagites, qu'il ne les nomme seulement pas, et que toujours, dans les dispositions relatives aux crimes capitaux, il adresse la parole aux Éphètes[2]. Cependant la huitième loi de la

1 La tradition populaire faisait remonter cette institution jusqu'aux temps héroïques; et la première cause jugée par ce tribunal avait été, disait-on, le procès des Furies contre Oreste parricide. Voyez les *Euménides* d'Eschyle.

2 Les Éphètes étaient les juges des causes criminelles.

treizième table de Solon porte expressément : « Tous les citoyens qui ont été notés d'infamie avant l'archontat de Solon seront réhabilités, hormis ceux qui ont été condamnés par l'Aréopage, par les Éphètes, ou par les rois [1] dans le Prytanée, pour meurtre, pour brigandage, ou pour avoir aspiré à la tyrannie, et qui étaient contumaces lors de la promulgation de cette loi. » Ces paroles prouveraient que l'Aréopage existait avant l'archontat de Solon et la publication de ses lois. En effet, l'Aréopage eût-il condamné personne avant la magistrature de Solon, si c'était Solon qui eût le premier attribué à l'Aréopage le droit de juger? Peut-être aussi y a-t-il quelque obscurité dans le texte, quelque chose de défectueux, et faut-il entendre que ceux qui auraient été convaincus, avant la publication de la loi, de crimes dont le jugement était réservé à l'Aréopage, aux Éphètes et aux Prytanes, demeureraient infâmes, tandis que les autres seraient réhabilités. Telle était, au reste, l'intention du législateur.

Parmi les autres lois de Solon, il en est une qu'on ne trouve que là, et fort étrange, qui note d'infamie quiconque, dans une sédition, ne se déclare pour aucun parti. Apparemment il voulait que nul ne se pût montrer indifférent ou insensible aux calamités publiques, content de mettre en sûreté sa personne et ses biens, pour se vanter ensuite de n'avoir rien perdu, et de n'avoir pas souffert au milieu des maux de la patrie. Il voulait que, dès le commencement de la sédition, on s'associât à la cause la plus juste; et qu'au lieu d'attendre de quel côté se déclarerait la victoire, on secourût les honnêtes gens, et on partageât avec eux le danger.

Mais il y a une loi de Solon qui me paraît absurde et ridicule, c'est celle qui permet, dans le cas de l'impuissance du mari, possesseur légitime, que l'épouse, si c'est

[1] Le deuxième archonte se nommait archonte-roi.

une riche héritière, se livre à celui des parents de son mari qu'elle préférera. Quelques-uns cependant approuvent qu'on punisse de cette façon ceux qui, inhabiles au mariage, épousent de riches héritières par cupidité, et usent du bénéfice de la loi pour outrager la nature. Instruits que leurs femmes auront le droit de se donner à qui bon leur semblera, ou ils renonceront au mariage, ou ils ne se marieront que pour leur honte, et pour subir la juste peine de leur avarice et de leur crime. Ce n'est pas non plus sans raison, ajoutent-ils, que le choix de la femme est restreint, et qu'elle ne peut s'adresser qu'à l'un des parents du mari : le législateur a voulu que les enfants qui naîtraient fussent du sang du mari et de sa race. C'est par un semblable motif qu'il ordonna que les nouveaux mariés fussent enfermés ensemble et mordissent à un même coing [1], et que l'époux de la riche héritière lui rendît le devoir conjugal, au moins trois fois par mois. Quoiqu'il n'en vienne point d'enfants, c'est toujours un honneur qu'il fait à la vertu de sa femme; et puis ces marques de tendresse dissipent les sujets de mécontentement qui naissent si souvent entre les époux, et les empêchent de dégénérer en querelles ouvertes.

Quant aux autres mariages, Solon proscrivit toute dot, et il régla que la femme apporterait avec elle trois robes, quelques meubles de peu de valeur, et rien autre chose. C'est que, selon lui, le mariage ne devait pas être un objet de trafic et de lucre, mais une société intime entre le mari et la femme, la condition de la procréation des enfants, un lien de douceur et d'amour. La mère de Denys demandait un jour à son fils qu'il la mariât à un certain jeune homme de Syracuse : « J'ai bien pu, répondit-il, violer les lois de mon pays, en saisissant la tyrannie; mais il n'est pas en mon pouvoir de forcer les lois de la

[1] Plutarque cite ailleurs cette coutume, qui signifie, selon lui, qu'une femme doit mettre, dans ses paroles, beaucoup de charme et d'agrément. Le coing était un fruit très-estimé chez les anciens.

nature, en faisant des mariages hors d'âge compétent. » Aussi ne faut-il pas autoriser, dans l'État, un pareil désordre, ni tolérer des unions disproportionnées, qui ne sauraient avoir aucune douceur, et qui ne peuvent ni accomplir l'œuvre du mariage, ni atteindre son but. A un vieillard qui épouse une jeune femme, le magistrat sensé, le législateur, appliquera ce qu'on dit à Philoctète :

Te marier, malheureux! te voilà bien en état[1]!

Trouve-t-il un jeune homme dans la chambre de quelque vieille opulente, s'engraissant à la caresser, comme les perdrix s'engraissent près de leurs femelles, il l'en arrachera, pour le faire passer aux bras de la jeune vierge qui a besoin d'un mari. Mais en voilà assez quant à ce point.

La loi de Solon est vantée aussi, qui défend de dire du mal des morts. En effet, la piété commande de regarder les morts comme sacrés; la justice, de respecter la mémoire de ceux qui ne sont plus; et la politique ne veut pas que les haines soient immortelles. Pour les vivants, Solon défendit d'injurier personne dans les temples, dans les tribunaux, dans les assemblées et dans les jeux, sous peine d'une amende de cinq drachmes, dont trois applicables à la personne offensée, et les deux autres au trésor public. Se laisser aller, dans toutes les occasions, aux excès de sa colère, c'est la marque d'une mauvaise éducation et d'un naturel violent; se maîtriser partout est difficile, impossible même à certaines personnes. La loi donc doit prescrire ce qui est communément praticable, si elle veut faire de la punition d'un petit nombre un exemple salutaire, et non multiplier sans fruit les châtiments et les peines.

On célèbre aussi la loi sur les testaments. Le pouvoir

[1] Vers tiré d'un *Philoctète* aujourd'hui perdu, peut-être de celui d'Eschyle.

de tester n'était point reconnu avant Solon : tous les biens du mort restaient dans sa famille. Solon permit à ceux qui n'avaient pas d'enfants de disposer à leur gré de ce qu'ils possédaient. Il préféra l'amitié à la parenté, la liberté du choix à la contrainte, et il voulut que chacun fût véritablement maître de ses biens. Mais il posa des limites : il ne ratifia pas indistinctement toute espèce de donation, mais celles-là seules qu'on aurait faites librement, et non sous l'influence des maladies, des breuvages, des maléfices, ou arrachées par la violence, ou captées par les séductions d'une femme. Il pensait, non sans cause, qu'il n'y a nulle différence entre les transgressions de la loi qui sont l'œuvre de la force et celles qui sont l'effet de la séduction, et il mettait au même rang la surprise et la violence, la douleur et la volupté, comme également capables de fourvoyer l'homme loin de la droite raison.

Une autre loi régla les voyages des femmes, leur deuil, leurs sacrifices, et réprima leur licence et leurs désordres. Solon leur défendit d'aller hors de la ville avec plus de trois robes; de porter des provisions pour plus d'une obole [1]; d'avoir une corbeille de plus d'une coudée de grandeur; de marcher la nuit autrement qu'en chariot et précédées d'un flambeau. Il ne leur fut plus permis de se meurtrir le visage, de chanter des lamentations composées d'avance, de pousser des cris déchirants en suivant un convoi, lorsque le mort n'était pas leur parent. Il ne voulut pas qu'on sacrifiât un bœuf sur le tombeau; qu'on enterrât avec le mort plus de trois habits; qu'on allât aux sépultures des autres familles, excepté le jour de l'enterrement : toutes défenses qui, pour la plupart, subsistent encore dans nos lois. On y a même ajouté, depuis, que les contrevenants seraient condamnés à l'amende par les magistrats qui exercent

[1] L'obole était la sixième partie de la drachme, et valait à peu près 15 de nos centimes.

la censure sur les femmes, comme gens efféminés, et qui se laissent aller, dans le deuil, à toutes les faiblesses du sexe.

La population d'Athènes s'augmentait chaque jour : il y affluait de toutes parts nombre d'étrangers, attirés par la liberté dont jouissait l'Attique. Mais la plus grande partie du territoire n'offrait qu'un sol ingrat et stérile ; et les marchands qui font le commerce maritime n'apportent rien, d'ordinaire, à qui n'a rien à leur donner en échange. Solon tourna donc vers les arts l'industrie des citoyens, et il fit une loi qui dispensait un fils de l'obligation de nourrir son père, si son père ne lui avait pas fait apprendre un métier. Lycurgue, qui habitait une ville que n'encombrait point une tourbe d'étrangers; qui disposait d'un grand territoire, et suffisant non-seulement aux besoins d'un grand peuple, mais qui en eût nourri plus de deux fois autant, comme s'exprime Euripide[1] ; Lycurgue, environné surtout, comme il l'était, d'une multitude d'Hilotes, qu'il fallait non laisser dans l'oisiveté, mais fatiguer et comprimer par un travail continuel, eut raison d'interdire aux Spartiates toutes les professions abjectes et mercenaires ; de tenir les citoyens sans cesse sous les armes, et de ne les exercer qu'au métier de la guerre. Mais Solon, qui accommodait les lois aux choses, bien plutôt que les choses aux lois, et qui voyait que le pays, naturellement pauvre, et suffisant à peine à la subsistance des laboureurs, ne pourrait, à plus forte raison, nourrir une populace oisive, mit les arts en honneur, et il chargea l'Aréopage de s'enquérir des ressources de chaque citoyen, et de punir ceux qui vivaient dans l'oisiveté.

Une loi encore plus rigoureuse, c'est celle qui dispensait, au rapport d'Héraclide de Pont, les enfants nés d'une courtisane de l'obligation de nourrir leur père.

[1] Probablement dans quelque pièce aujourd'hui perdue.

En effet, celui qui, en fait d'union, ne tient pas compte du devoir, montre sensiblement qu'il s'attache à une femme non pour avoir des enfants, mais pour le seul attrait de la volupté : il reçoit donc le salaire qu'il a mérité ; et il s'est ôté à lui-même toute autorité sur des enfants pour qui c'est un opprobre même d'être nés.

En général, les lois de Solon sur les femmes renferment, ce semble, bien des inconséquences. Par exemple, il permet de tuer celui qu'on surprend en adultère ; tandis que celui qui a ravi une femme libre et lui a fait violence, il ne le condamne qu'à une amende de cent drachmes [1]. Si le ravisseur la prostitue, il payera vingt drachmes [2], à moins qu'elle ne soit de ces femmes qui se vendent publiquement, autrement dit des courtisanes, des femmes qui s'abandonnent sans honte au premier qui les paye. Solon défend de vendre sa fille ou sa sœur, à moins qu'on ne l'ait surprise en faute avant d'être mariée. Or, il est déraisonnable de punir le même crime, tantôt avec la plus grande rigueur, tantôt avec une douceur extrême, comme si c'était un jeu, en ne condamnant qu'à une légère amende.

Au reste, on peut dire que la rareté de l'argent à Athènes, et la difficulté de s'en procurer, rendaient vraiment onéreuses les amendes pécuniaires ; car, dans l'estimation des frais des sacrifices, Solon évalue au même taux un mouton, une drachme, et un médimne de blé [3]. Le vainqueur des jeux Isthmiques recevait, d'après sa loi, cent drachmes ; celui des jeux Olympiques, cinq cents. Il donne cinq drachmes, à celui qui apportera un loup, et une drachme si c'est une louve. Cinq drachmes étaient, suivant Démétrius de Phalère [4],

1 A peu près 93 francs.

2 18 francs 60 centimes.

3 Ainsi l'hectolitre de blé valait alors moins de 2 francs d'aujourd'hui, c'est-à-dire le dixième de ce que nous le payons en moyenne.

4 Le fameux orateur qui gouverna Athènes pour les Macédoniens.

la valeur d'un bœuf, et une drachme celle d'un mouton. Dans la seizième table des lois de Solon, le prix des victimes d'élite est plus fort; mais ce n'est rien en comparaison de ce qu'elles coûtent aujourd'hui.

C'est de toute antiquité que les Athéniens font la guerre aux loups; car l'Attique est plus propre à la nourriture des troupeaux qu'à la culture du blé. Même les tribus d'Athènes, suivant quelques-uns, n'ont pas pris leurs noms des fils d'Ion, mais des différents genres de vie qui avaient d'abord partagé les habitants en autant de classes. Les gens de guerre furent des Hoplites, les artisans des Ergades; et il y avait encore deux autres classes : les Gédéontes, ou laboureurs, et les Égicores, ou bergers [1].

L'Attique n'a pas de ces fleuves qui ne tarissent jamais; on y trouve très-peu de lacs ou de fontaines, et presque partout on n'y a d'autre eau que celle des puits creusés à la main. Solon fit donc une loi qui permettait à ceux qui ne seraient éloignés d'un puits public que d'une course de cheval, c'est-à-dire de quatre stades [2], d'y aller puiser de l'eau. S'ils en étaient à une plus grande distance, il leur fallait chercher de l'eau dans leur propre fonds; mais si, après avoir creusé jusqu'à dix brasses, ils n'en trouvaient pas, alors ils pouvaient aller au puits le plus prochain, et y puiser, deux fois par jour, une cruche de six conges [3]. Solon croyait juste de fournir au besoin, mais non d'entretenir la paresse.

Il régla aussi, en homme qui s'y entendait, les distances à observer dans les plantations. Les arbres ordinaires devaient être à cinq pieds [4] du champ voisin, et à neuf, si c'était un figuier ou un olivier, arbres qui poussent très-loin de leurs racines, et dont le voisinage

[1] Des mots ὅπλον, *arme*, ἔργον, *ouvrage*, γῆ, *terre*, αἴξ, *chèvre*.
[2] Environ 750 mètres.
[3] Vingt litres à peu près chaque fois.
[4] Le pied grec équivalait à peu près à 250 millimètres.

ne convient pas à toutes les plantes : il y en a dont ils absorbent la nourriture, et d'autres auxquelles ils nuisent par leurs émanations. Si l'on voulait creuser une fosse ou un fossé, la distance jusqu'au fonds voisin devait, d'après sa loi, être égale à la profondeur de l'excavation ; et l'on ne pouvait établir de nouvelles ruches qu'à trois cents pieds de celles qu'un autre aurait déjà placées.

De toutes les productions indigènes, Solon ne permit de vendre aux étrangers que l'huile, et il défendit l'exportation des autres. Il chargea l'archonte de prononcer les imprécations contre ceux qui contreviendraient à la loi, sous peine de payer lui-même au trésor public une amende de cent drachmes. Cette loi est dans la première de ses tables. Ce n'est donc pas tout à fait sans fondement qu'on a dit qu'il était défendu autrefois d'exporter des figues de l'Attique, et que les délateurs de ceux qui en avaient exporté étaient appelés sycophantes [1].

Il fixa pareillement la réparation du dommage causé par les animaux. Tout chien qui avait mordu quelqu'un, le maître était tenu de le lui livrer avec un billot au cou, de quatre coudées de long ; moyen assez bien imaginé pour prévenir les accidents.

J'ai des doutes sur le vrai sens de la loi relative à la concession du droit de cité. Les seuls qui pouvaient devenir citoyens, c'étaient des gens bannis à perpétuité de leur pays, ou qui seraient venus s'établir à Athènes avec toute leur famille, pour y exercer un métier. Voici toutefois l'explication qu'on donne à cette loi. Solon voulait, non pas éloigner les étrangers, mais, au contraire, les attirer à Athènes, par la certitude où ils seraient de devenir citoyens. Ceux qu'il appelait étaient les gens à qui l'on pouvait le plus se fier : les uns, parce qu'ils avaient été forcés de quitter leur patrie, sans espoir d'y retourner ; les autres, parce qu'ils y avaient renoncé

[1] C'est-à-dire révélateurs de figues, mot qui est devenu depuis synonyme de délateur et de calomniateur.

volontairement. Une loi particulière à Solon, c'est l'institution des repas aux frais du public, ce qu'il nomme *parasiter*[1]. Il défend que le même y aille souvent, et il établit une peine contre qui n'y va pas à son tour. L'un, à ses yeux, était pure avidité, et l'autre, mépris des coutumes publiques.

Solon fixa cent ans de durée à l'autorité de ses lois, et on les écrivit sur des pièces de bois en forme d'essieux, qui tournaient dans les cadres où elles étaient enchâssées. On en conserve encore quelques petits fragments, dans le Prytanée; et, suivant Aristote, ces essieux portaient le nom de *cyrbes*. Le poëte Cratinus[2] a dit aussi quelque part :

> Par Solon et Dracon, dont aujourd'hui
> Les cyrbes nous font déjà frire les grains d'orge.

Quelques-uns prétendent qu'on ne donnait le nom de cyrbes qu'aux tables où se trouvaient les règlements des cérémonies de la religion et des sacrifices : les autres étaient simplement appelées tables. Le conseil s'engagea, par un serment commun, à maintenir les lois de Solon; et chacun des Thesmothètes[3] fit en particulier le même serment sur la place publique, près de la pierre des proclamations, s'obligeant, s'il venait à transgresser une seule de leurs dispositions, de consacrer, dans le temple de Delphes, une statue d'or de son poids.

Solon avait remarqué l'inégalité des mois; il avait vu que jamais le mouvement de la lune ne s'accorde ni avec le lever du soleil, ni avec son coucher, et que souvent, en un même jour, elle atteint et devance le soleil. Il régla que ce jour serait appelé vieille et nouvelle lune[4]; et

[1] Le mot grec est détourné ici de son acception ordinaire : il signifie proprement *dîner chez quelqu'un*, et il se prend presque toujours en mauvaise part.

[2] Poëte de l'ancienne comédie, contemporain d'Aristophane.

[3] Ce mot signifie *législateurs;* c'est le titre qu'on donnait aux six derniers archontes.

[4] En grec, ἕνη καὶ νέα.

il attribua au mois qui finissait la partie du jour antérieure à la conjonction, et la partie qui suivait au mois commençant. Solon est le premier, à mon avis, qui ait bien compris le sens de ce vers d'Homère :

Lorsqu'un mois finit, lorsqu'un mois commence[1].

Il appela le jour suivant *néoménie*[2]; mais, à partir du 20, il compte les jours, non plus par addition, mais par soustraction, en suivant toujours le décours de la lune, jusqu'au trentième jour du mois.

Dès que les lois eurent été publiées, Solon se vit assailli à chaque instant de gens qui louaient son œuvre, ou qui la critiquaient, ou qui le priaient d'y ajouter ou d'en retrancher telle ou telle chose à leur gré. Un plus grand nombre encore venaient lui demander des explications, et voulaient qu'il leur développât le sens de chaque loi, et la manière dont il les fallait entendre : il eût été déraisonnable de refuser; consentir, c'était s'exposer à l'envie. Pour éviter ces difficultés, et pour se dérober aux importunités et aux plaintes; car, comme il le disait lui-même :

Dans les grandes affaires, il n'est pas aisé de plaire à tout le monde;

il demanda aux Athéniens un congé de dix ans, et il s'embarqua, sous prétexte qu'il voulait commercer sur mer. Il espérait que ce temps suffirait, pour qu'on s'accoutumât à ses lois.

Il alla d'abord en Égypte, où, comme il le dit, il demeura quelque temps

Sur un bras du Nil, près des rives de Canope.

Là, il eut de fréquents entretiens sur la philosophie avec

[1] *Odyssée*, chant XIV, vers 162.
[2] C'est-à-dire lune nouvelle ou mois nouveau

Psénophis l'Héliopolitain et Sonchis le Saïte, les plus savants d'entre les prêtres. C'est d'eux qu'il entendit, suivant Platon, le récit sur l'Atlantide [1], qu'il se proposa de mettre en vers, pour le faire connaître aux Grecs.

De là il passa en Cypre, où il se lia d'amitié avec Philocyprus, un des rois de l'île, qui habitait une petite ville bâtie par Démophon, fils de Thésée, près du fleuve Clarius. C'était un endroit fort d'assiette, mais, du reste, un terrain stérile et ingrat. Solon persuada au roi de transporter la ville dans une belle plaine située plus bas, et de l'agrandir en la rendant plus agréable. Il aida même à la construire, et à la pourvoir de tout ce qui pouvait y faire régner l'abondance et contribuer à sa sûreté. Philocyprus eut bientôt un si grand nombre de sujets, qu'il encourut la jalousie des rois voisins. Aussi, par une juste reconnaissance pour Solon, donna-t-il à sa ville, qui s'appelait d'abord Épia [2], le nom de Soli. Solon parle lui-même de cette fondation. Voici comment il s'adresse à Philocyprus, dans ses *Elégies* :

Puisses-tu régner ici, à Soli, de longues années,
Paisible dans ta ville, toi et tes descendants!
Pour moi, que mon rapide vaisseau, loin de cette île célèbre,
M'emporte sain et sauf, protégé par Cypris à la couronne de violettes.
Puisse cette fondation me valoir, par la déesse, reconnaissance, gloire
Illustre, et un heureux retour dans ma patrie!

Quelques-uns regardent comme controuvée son entrevue avec Crésus, et ils prétendent en prouver l'anachronisme. Pour moi, je suis d'avis qu'un trait aussi fameux, et que confirment un si grand nombre de témoignages, si analogue d'ailleurs aux mœurs de Solon, et si digne de sa grandeur d'âme et de sa sagesse, ne doit pas être rejeté par la seule raison qu'il ne s'accorde point avec telles

[1] Voyez le *Timée* et le *Critias*.
[2] C'est-à-dire *Élevée*.

ou telles tables chronologiques, comme on les nomme, quand mille savants, jusqu'à nos jours, ont entrepris de réformer la chronologie, sans en avoir pu concilier les contradictions [1]. Voici l'histoire. Solon s'était rendu à Sardes, sur l'invitation de Crésus. Là, il fit à peu près comme cet homme du continent, qui, la première fois qu'il alla voir la mer, prenait pour la mer chaque rivière qu'il rencontrait sur sa route. Solon aussi, quand il vit, en traversant les appartements du palais, tous ces gens du roi, magnifiquement vêtus, et marchant avec faste entourés de serviteurs et de gardes, prenait chacun d'eux pour Crésus. Enfin il arriva jusqu'au roi, qui s'était paré, ce jour-là, de ce qu'il avait de plus précieux, de plus recherché, en pierreries, en étoffes de riche couleur, en bijoux d'or artistement façonnés, afin de se montrer à Solon dans un imposant et magnifique appareil. Mais Solon, en paraissant devant Crésus, ne marqua, contre l'attente du roi, ni surprise ni admiration ; et ceux qui avaient quelque sens virent bien qu'il méprisait toutes ces vanités et ces petitesses d'esprit. Alors Crésus commanda qu'on lui montrât ses trésors, et qu'on étalât à ses yeux toute la richesse et la magnificence de ses meubles ; mais il suffisait à Solon, pour juger Crésus, de voir Crésus lui-même. On ramena Solon vers Crésus, après qu'il eut bien tout contemplé ; et Crésus lui demanda s'il avait connu quelqu'un de plus heureux que lui : « Oui, lui répondit Solon, l'Athénien Tellus. Tellus, ajouta-t-il, vécut en homme de bien, et il laissa des enfants estimés de tous ; et, après avoir été toute sa vie au-dessus du besoin, il mourut avec gloire, en combattant pour sa patrie. » Déjà Crésus prenait pour un stupide et un grossier cet homme qui, au lieu de mesurer le bonheur à la quantité de l'or et de l'argent, préférait la vie et la mort d'un simple particulier à une si grande puissance et à

[1] Les dates, en effet, ne s'accordent guère, et Solon était déjà octogénaire à l'époque de l'avénement de Crésus. Pourtant ce récit est dans Hérodote.

un tel empire. Cependant il lui demanda encore s'il avait vu, après ce Tellus, un autre homme plus heureux que lui. Solon répliqua : « J'ai vu Cléobis et Biton. C'étaient deux frères, qui s'aimaient tendrement, et qui avaient pour leur mère une affection non moins profonde. Un jour de fête, comme les bœufs tardaient à venir, ils s'attelèrent eux-mêmes au joug, et ils traînèrent le char de leur mère au temple de Junon. La mère était ravie ; et tout le monde la félicitait d'avoir de tels enfants. Les deux frères, après le sacrifice et le banquet, allèrent se coucher ; mais, le lendemain, ils ne se levèrent pas : on les trouva qui avaient expiré, après une si glorieuse journée, d'une mort paisible et sans douleur. » Alors Crésus perdit patience : « Hé quoi ! dit-il, tu ne me comptes donc pas au nombre des hommes heureux ? » Solon, qui ne voulait ni le flatter ni l'irriter davantage, lui répondit : « O roi des Lydiens ! nous avons reçu de Dieu en partage, nous autres Grecs, toutes choses en une moyenne mesure ; surtout notre sagesse est ferme, simple, et pour ainsi dire populaire ; elle n'a rien de royal ni de splendide : son caractère, c'est cette médiocrité même. En nous faisant voir la vie humaine agitée par des vicissitudes continuelles, cette sagesse ne nous permet ni de nous enorgueillir des biens que nous possédons nous-mêmes, ni d'admirer, dans les autres, une félicité que le temps peut détruire. Il n'est pas d'homme à qui l'avenir n'amène mille événements imprévus. Celui donc à qui les dieux ont accordé jusqu'à sa fin de la vie une constante prospérité, voilà le seul que nous estimions heureux. Mais l'homme qui vit encore, et qui est exposé à tous les périls de la vie, son bonheur est aussi incertain, aussi peu en son pouvoir, que le sont, pour l'athlète qui combat encore, la proclamation du héraut et la couronne. » Ces paroles affligèrent Crésus, mais ne le corrigèrent point ; et Solon se retira.

Le fabuliste Ésope était alors à Sardes, où Crésus l'a-

vait attiré et le traitait avec honneur. Fâché du mauvais accueil fait à Solon, il lui dit, en forme d'avis : « Solon, il faut ou ne jamais approcher des rois, ou ne leur dire que des choses agréables. — Dis plutôt, répondit Solon, qu'il faut ou ne pas les approcher, ou ne leur dire que des choses utiles. »

Crésus, en ce temps-là, montra donc un grand mépris pour Solon. Mais lorsque, dans la suite, vaincu par Cyrus, il eut vu l'ennemi maître de Sardes; lorsque lui-même, prisonnier et condamné à être brûlé vif, il montait déjà, les mains liées, sur le bûcher, en présence de Cyrus et de tous les Perses, alors il éleva la voix, aussi haut que ses forces le lui permettaient, et il s'écria trois fois : « O Solon! » Cyrus, étonné, lui envoya demander quel homme ou quel dieu c'était que ce Solon, le seul qu'il implorât dans la dernière extrémité. Crésus, sans rien déguiser, répondit : « C'était un des sages de la Grèce. Je le fis venir, non pour l'écouter et pour apprendre de lui ce que j'avais besoin de savoir, mais afin qu'il contemplât ma puissance, et qu'il allât ensuite vanter dans la Grèce cette félicité, dont la perte me cause aujourd'hui plus de mal que sa jouissance ne m'a jamais fait de bien : je ne goûtais alors qu'un bonheur imaginaire; tandis que le revers de la fortune m'a plongé dans un malheur aussi réel qu'irrémédiable. Cet homme augurant, d'après la manière dont je vivais alors, ce qui m'arrive aujourd'hui, m'avertissait d'envisager la fin de ma vie, de ne me pas laisser aller aux élans de l'orgueil, et de me défier de ce bonheur incertain. » On rapporta cette réponse à Cyrus; et celui-ci, plus sage que Crésus, et qui voyait la parole de Solon confirmée par un si frappant exemple, ne se contenta pas de rendre à Crésus sa liberté : il le traita d'une manière honorable tout le reste de sa vie; et Solon eut, par un seul mot, la gloire de sauver la vie à un roi, et de donner à un autre une sage leçon.

Cependant l'absence de Solon laissait Athènes en proie

aux séditions d'autrefois. Les habitants de la plaine avaient Lycurgue à leur tête ; Mégaclès, fils d'Alcméon, était chef des habitants de la côte, et Pisistrate de ceux de la montagne. A ces derniers s'était jointe la tourbe des Thètes, les plus âpres ennemis des riches. La ville observait encore, il est vrai, les lois de Solon ; mais tous les citoyens comptaient sur une révolution, et désiraient une autre forme de gouvernement : non qu'aucun parti voulût faire régner la justice ; mais chacun d'eux espérait gagner au changement, et dominer sans rival les partis contraires. Voilà où en étaient les choses, quand Solon revint à Athènes. Il fut reçu de tout le monde avec honneur et respect. Comme il ne pouvait plus, à cause de son grand âge, ni parler ni agir comme auparavant en public, et qu'il ne l'essayait même plus, il eut, avec les chefs des factions, des conférences particulières, et il s'efforça de terminer leurs différends et de les réconcilier ensemble. Pisistrate surtout paraissait entrer dans les vues de Solon. Il y avait, dans la parole de Pisistrate, quelque chose d'insinuant et d'affectueux ; il était secourable aux pauvres, doux et modéré envers ses ennemis. Les qualités que la nature lui avait refusées, il les imitait, et si parfaitement, qu'on y croyait, en lui, bien plus qu'en ceux qui les avaient réellement : aussi passait-il pour un homme modeste, réservé, zélé partisan de la justice et de l'égalité, ennemi déclaré de ceux qui voulaient quelque réforme, ou qui aspiraient à une révolution. Cette dissimulation en imposait au peuple ; mais Solon eut bientôt pénétré le caractère de Pisistrate, et deviné son dessein. Il ne rompit pourtant point avec lui : il essaya de l'adoucir, de le ramener par ses conseils. Il lui disait souvent, à lui-même et à d'autres, que, si l'on pouvait déraciner de son âme cette ambition démesurée, et le guérir de cette passion de la tyrannie, il n'y aurait pas, dans Athènes, un homme mieux fait pour la vertu, ni un meilleur citoyen.

Thespis, dans ce temps-là, commençait à changer la

tragédie[1]; et la nouveauté du spectacle attirait la foule, n'y ayant point encore de concours, où les poëtes vinssent se disputer le prix. Solon, naturellement curieux, et qui, dans sa vieillesse, se livrait davantage aux passe-temps et aux jeux, et même à la bonne chère et à la musique, alla entendre Thespis, lequel, suivant l'usage des anciens poëtes, jouait lui-même ses pièces. Après le spectacle, il appela Thespis, et lui demanda s'il n'avait pas honte de faire si publiquement de si énormes mensonges. Thespis répondit qu'il n'y avait point de mal à ses paroles ni à sa conduite, puisque ce n'était qu'un jeu. « Oui, dit Solon en frappant avec force la terre de son bâton; mais, si nous souffrons, si nous approuvons le jeu, nous trouverons la réalité dans nos contrats. »

Cependant Pisistrate s'était blessé lui-même, et il s'était fait porter sur la place dans un chariot : il souleva la multitude, en faisant entendre que c'étaient ses ennemis qui l'avaient traîtreusement frappé, pour le punir des services qu'il rendait à la république. Mais, au moment où la foule commençait à faire éclater son indignation par des cris, Solon s'approcha de Pisistrate, et lui dit : « Fils d'Hippocratès, tu copies mal l'Ulysse d'Homère; car il se blessa pour tromper les ennemis; et toi, tu l'as fait pour tromper tes concitoyens. » La populace, pour soutenir Pisistrate, était près d'en venir aux mains; et il y eut une assemblée générale du peuple, où Ariston proposa qu'on accordât à Pisistrate cinquante hommes armés de bâtons, pour la sûreté de sa personne. Solon se leva, et il combattit avec force la proposition. On retrouve quelque chose de ce discours dans ses poésies :

Vous ne regardez qu'à la langue, qu'aux paroles d'un homme artificieux ;

[1] Ce qu'on nommait tragédie, avant Thespis, était le dithyrambe, ou chant en l'honneur de Bacchus. Voyez mon *Histoire de la Littérature grecque* et mon *Introduction* au théâtre d'Eschyle.

. . . .[1]
Chacun de vous a, pour ses intérêts, la marche du renard;
Mais, réunis, vous n'êtes qu'une troupe imbécile.

Mais, quand il vit que les pauvres se déclaraient pour Pisistrate et s'agitaient en tumulte, et que les riches s'enfuyaient saisis d'effroi, il se retira lui-même, et il dit tout haut : « Je suis plus prudent que les pauvres, qui n'ont pas vu les intrigues de Pisistrate; et plus courageux que les riches, qui les ont vues, et qui n'ont pas osé s'opposer à la tyrannie. » Le peuple ayant confirmé le décret, Solon ne chercha point à chicaner Pisistrate sur le nombre des gardes qu'on lui donnerait : il lui en laissa ramasser tant qu'il lui plut d'en payer; et Pisistrate finit par se rendre maître de l'Acropole.

Pendant le trouble que cette entreprise excita dans la ville, Mégaclès s'enfuit précipitamment, avec les autres Alcméonides. Pour Solon, malgré son extrême vieillesse, malgré cet universel abandon, il se rendit sur la place; et là, il reprocha aux Athéniens leur imprudence et leur lâcheté, et il les exhorta, il les pressa vivement de ne pas trahir la cause de la liberté. C'est à ce moment qu'il dit ce mot si célèbre : « C'eût été chose facile naguère de réprimer la tyrannie naissante; maintenant, qu'elle est établie et qu'elle a poussé, il sera plus grand et plus glorieux de la détruire. » Mais, comme il eut vu que tous avaient peur, et que personne ne l'écoutait, il rentra chez lui, prit ses armes, et les posa dans la rue devant sa porte, en disant : « J'ai défendu, autant qu'il était en mon pouvoir, la patrie et les lois; » et depuis il vécut en repos. Ses amis lui conseillaient de fuir; mais il n'écouta pas leurs avis, et il se mit à faire des vers, dans lesquels il reprochait aux Athéniens toutes leurs fautes :

Si vous avez enduré ces maux par votre lâcheté,

[1] Plutarque omet ici un vers, qu'on lit encore dans Diogene de Laërte : *Mais vous ne faites pas attention à sa conduite.*

N'accusez pas les dieux de votre malheur.
Ces hommes, c'est vous qui les avez faits si grands, en leur donnant ces appuis;
Et voilà pourquoi vous êtes dans ce honteux esclavage.

Cependant on ne cessait de l'avertir que le tyran pourrait bien le faire mourir; et, comme on lui demandait sur quoi il se fondait, pour parler avec tant d'audace : « Sur ma vieillesse, » répondit-il. Mais on se trompait. Pisistrate, devenu maître absolu dans Athènes, ne donna à Solon que des marques de considération et de bienveillance; et il l'appela si souvent auprès de sa personne, qu'enfin Solon devint un de ses conseillers, et approuva la plupart des choses qu'il fit. Il est vrai que Pisistrate maintenait presque toutes les lois de Solon; qu'il était le premier à s'y conformer lui-même, et à y faire se conformer, bon gré mal gré, ses amis. Accusé de meurtre devant l'Aréopage, tout tyran qu'il fût déjà, il comparut modestement pour se justifier; mais l'accusateur se désista. Il fit lui-même quelques lois, entre autres celle qui ordonnait que les citoyens estropiés à la guerre fussent nourris aux frais de l'État. Cependant Solon, au rapport d'Héraclide, aurait fait rendre, dès avant, un pareil décret en faveur de Thersippe blessé, et Pisistrate n'aurait été que l'imitateur. Théophraste[1] attribue à Pisistrate, et non point à Solon, la loi contre les gens oisifs, qui contribua à faire mieux cultiver la campagne, et à rendre Athènes plus tranquille.

Solon avait entrepris de mettre en vers cette grande histoire ou cette fable de l'Atlantide, que lui avaient contée les sages de Saïs, et qui intéressait les Athéniens. Mais il y renonça bientôt, non point, comme le prétend Platon, qu'il eût autre chose à faire, mais bien à cause de sa vieillesse, et effrayé de la longueur du travail; car

[1] C'est le fameux philosophe, disciple d'Aristote et auteur des *Caractères*.

il vivait alors dans un grand loisir, comme il le fait entendre lui-même :

> Je vieillis en apprenant toujours davantage ;

et ailleurs :

> Ce que j'aime aujourd'hui, ce sont les dons de Cypris, de Bacchus
> Et des Muses : c'est là ce qui fait le bonheur des hommes.

Platon s'empara du sujet de l'Atlantide, comme d'une belle terre abandonnée, qui lui revenait par droit de parenté[1], et il se piqua d'honneur de l'achever et de l'embellir. Il y mit un vestibule superbe, l'entoura d'une enceinte, de vastes cours, tels que jamais histoire, fable ou poëme n'en eut de semblables. Mais il avait commencé trop tard : prévenu par la mort, il n'eut pas le temps d'achever son ouvrage ; et, plus il y a de plaisir à lire ce qui en est écrit, plus ce qui manque laisse de regrets au lecteur. De tous les temples d'Athènes, celui de Jupiter Olympien est le seul qui ne soit pas fini ; de même, entre tant de belles œuvres de la sagesse de Platon, il n'y a que son *Atlantide* qui soit restée imparfaite[2].

Héraclide de Pont dit que Solon survécut longtemps à l'usurpation de Pisistrate ; mais, si l'on en croit Phanias d'Érèse[3], ce fut moins de deux ans ; car la tyrannie de Pisistrate avait commencé sous l'archonte Comias, et Solon, suivant Phanias, mourut sous l'archonte Hégestrate, successeur de Comias[4]. Mais, que le corps de Solon ait été brûlé, et ses cendres jetées au vent, dans l'île de Salamine, c'est le conte le plus absurde et le plus desti-

[1] Platon descendait d'un frère de Solon.

[2] C'est le dialogue autrement intitulé *Critias*.

[3] Le même que Plutarque a nommé plus haut Phanias de Lesbos. Érèse était dans cette île.

[4] Environ l'an 550 avant J.-C.

tué de vraisemblance[1]. On le trouve pourtant dans les écrits d'auteurs dignes de foi, et même chez le philosophe Aristote.

[1] On l'aurait fait, non pas comme une punition ou une vengeance, mais pour que celui par qui Salamine avait été reconquise, ou du moins ce qui restait de lui sur la terre, habitât l'île à jamais, et ne pût être transporté dans une autre contrée.

PUBLICOLA.

(Florissait vers la fin du VIe siècle avant J.-C.)

Voilà quel fut Solon. Nous l'allons mettre en parallèle avec Publicola, celui pour lequel le peuple romain imagina ce surnom d'honneur [1], et qui s'appelait auparavant Publius Valérius. On croit qu'il descendait de ce Valérius [2] qui fut, dans les temps antiques, le principal instrument de la réconciliation des Romains avec les Sabins, et de leur réunion en un seul peuple, puisque ce fut lui surtout qui détermina les deux rois à une conférence, et qui leur fit conclure la paix. Telle était, suivant la tradition, la famille de Valérius. Or, à l'époque où Rome était encore gouvernée par des rois, il s'y distinguait déjà par son éloquence et par ses richesses. Il usait de l'une droitement et franchement, pour la défense de la justice, et il employait l'autre à secourir libéralement et avec humanité ceux qui étaient dans le besoin : aussi voyait-on, dès ce temps-là, que, si le gouvernement devenait jamais démocratique, Valérius y tiendrait le premier rang.

Tarquin le Superbe n'avait point acquis la royauté par des voies honorables, mais en foulant aux pieds les lois divines et humaines ; et il exerçait l'autorité souveraine non avec la modération d'un roi, mais avec violence et en vrai tyran. Il devint odieux et insupportable au peuple ; et la mort de Lucrèce fut l'occasion d'un soulèvement universel. Lucrèce, violée, s'était tuée de sa propre

[1] Publicola, ou plutôt Poplicola, c'est-à-dire *qui populum colit,* qui honore le peuple.

[2] Selon d'autres, Volésus ou Volusus.

main. Lucius Brutus conçut le dessein de changer la forme du gouvernement, et il s'en ouvrit d'abord à Valérius : il trouva en lui un ardent auxiliaire; et, avec lui, il parvint à chasser les rois[1]. Tant qu'on put croire que les Romains nommeraient, à la place du roi, un général unique, Valérius s'abstint de toute démarche, estimant que le pouvoir revenait de droit à Brutus, comme premier auteur de la liberté. Mais le peuple ne pouvait plus souffrir le nom de monarchie, et semblait plus favorable à l'idée d'un partage de l'autorité souveraine : il demanda même qu'on nommât deux chefs. Valérius, dès ce moment, compta d'être associé à Brutus. Il se trompa cependant; et Brutus, contre son propre gré, eut pour collègue, au lieu de Valérius, Tarquin Collatin, mari de Lucrèce. Ce n'est pas que Collatin eût plus de mérite que Valérius; mais les principaux de la ville craignaient les menées des rois, qui mettaient tout en œuvre pour regagner le peuple · ils voulurent avoir pour chef leur ennemi le plus implacable, un homme que rien ne ferait fléchir.

Valérius, indigné qu'on ne le crût pas capable de tout faire pour sa patrie, parce qu'il n'avait éprouvé de la part des tyrans aucune injure personnelle, cessa d'aller au sénat, renonça aux plaidoyers, et se retira complétement des affaires de l'État. Le peuple en eut de l'inquiétude : on craignit que Valérius, dans son ressentiment, ne conspirât avec les rois, et qu'il ne renversât la république encore mal affermie. Mais quand Brutus, qui en soupçonnait d'autres encore que Valérius, eut proposé au sénat de jurer sur les sacrifices, et qu'il eut assigné un jour pour le serment, Valérius descendit au Forum, avec une visible satisfaction, et il jura le premier qu'il ne pardonnerait jamais ni ne céderait à Tarquin, mais qu'il le combattrait, au contraire, de toutes ses forces, pour la défense de la

[1] En l'an 509 avant J.-C.

liberté. Conduite qui fit grand plaisir au sénat, et qui donna du courage aux consuls. Bientôt ses actions confirmèrent son serment. Il vint à Rome des envoyés de Tarquin, chargés de lettres toutes pleines de flatteries pour le peuple. Ils faisaient les propositions les plus soumises, les plus capables d'entraîner la multitude : le roi, disaient-ils, avait dépouillé toute fierté, et il n'avait que des prétentions modérées. Les consuls consentaient à les laisser parler au peuple; mais Valérius s'y opposa, et fit sentir qu'il ne fallait pas donner à des hommes pauvres, et qui craignaient bien plus la guerre que la tyrannie, des occasions et des prétextes de bouleversement.

Peu de temps après, de nouveaux envoyés vinrent déclarer que Tarquin renonçait à la royauté, et qu'il cessait de faire la guerre aux Romains; qu'il demandait seulement la restitution de son argent et de tous ses biens, à lui et à ses parents et amis, pour qu'ils eussent de quoi vivre dans leur exil. La plupart des sénateurs penchaient à le lui accorder; Collatin surtout appuyait la demande. Mais Brutus, homme inflexible, et dont la colère ne savait rien ménager, courut à la place publique, appelant son collègue un traître, qui voulait fournir aux Tarquins les moyens de continuer la guerre et de relever la tyrannie, eux qui ne méritaient pas qu'on leur donnât seulement le nécessaire, pour subsister dans leur exil. Les citoyens s'assemblèrent; et un simple particulier, Caïus Minucius, prit le premier la parole. Il exhorta Brutus et les Romains à faire en sorte que ces biens leur servissent à combattre les tyrans, et non aux tyrans à les combattre eux-mêmes. Les Romains toutefois décidèrent que, puisqu'on jouissait de la liberté, pour laquelle on avait pris les armes, il ne fallait point faire de ces richesses un obstacle à la paix, mais les jeter hors de Rome avec les tyrans. Ces biens étaient, au fond, ce qui intéressait le moins Tarquin; et la réclamation

qu'il avait faite n'était qu'un moyen de sonder les dispositions du peuple, et de tramer une conspiration. En effet, c'était à une conspiration que travaillaient ses envoyés. Les biens du roi leur fournissaient un prétexte de prolonger leur séjour à Rome : tantôt c'était la vente de ceci; tantôt la mise de cela en réserve; tantôt ils s'occupaient de faire partir le reste. En un mot, ils eurent le temps de corrompre deux des premières familles de Rome, et qui jouissaient d'une grande estime : celle des Aquilius, qui avait trois sénateurs, et celle des Vitellius, qui en comptait deux. Ils étaient tous, par leur mère, neveux du consul Collatin; et les Vitellius avaient, en outre, une alliance avec Brutus : Brutus était le mari de leur sœur, et il en avait eu plusieurs enfants[1].

Deux des fils de Brutus étaient des adolescents : les Vitellius, qui étaient leurs parents et leurs amis, les séduisirent; et ils entrèrent dans la conjuration, attirés par l'appât d'une alliance avec les Tarquins, grande famille, où ils devaient trouver de royales satisfactions à leurs désirs, et où ils seraient délivrés de l'autorité d'un père dur et stupide. Ils appelaient dureté la rigueur inflexible avec laquelle il traitait les méchants : quant à sa stupidité, il l'avait longtemps feinte pour sa propre sûreté, et dans la vue de se préserver de la cruauté des tyrans; et depuis lors il ne craignait pas même d'en porter le surnom[2]. Lorsque ces jeunes gens eurent été gagnés, et qu'ils furent entrés en conférence avec les Aquilius, les conspirateurs, pour se lier par un serment fort et terrible, burent le sang d'un homme qu'ils avaient immolé, et ils posèrent la main sur les entrailles[3]. Ils se réunirent pour cela dans la maison des Aquilius.

[1] Les autres auteurs disent que Brutus n'avait que deux fils, au moins en ce temps : il en eut d'autres depuis, car il laissa une famille.

[2] Brutus signifie en effet *brute* et *stupide*.

[3] On fait des histoires de ce genre sur toutes les conspirations.

La maison où allait se passer la scène était bien ce qu'il fallait, solitaire, obscure. Ils ne s'aperçurent pas qu'un esclave, nommé Vindicius, y était caché : non qu'il voulût les épier, ou qu'il eût quelque pressentiment de leur dessein; mais il s'était trouvé par hasard dans la maison, et, les voyant entrer avec précipitation, il n'avait pas osé se montrer, et il s'était caché derrière un grand coffre. Il vit, de là, tout ce qu'ils firent, et il entendit tous leurs projets. La mort des consuls fut résolue dans l'assemblée; et l'on écrivit à Tarquin des lettres qui l'instruisaient de tout le plan, et qu'on remit aux mains des envoyés; car cette maison était précisément leur demeure : ils étaient les hôtes des Aquilius, et ils avaient assisté à la réunion.

Quand tout fut fini, et que les conjurés se furent retirés, Vindicius sortit secrètement de la maison, ne sachant quel usage il ferait de la découverte qu'il devait au hasard, et l'esprit en proie à la perplexité. Il voyait du danger, et il y en avait en effet, à dénoncer à Brutus l'affreux sacrilége de ses fils, et à Collatin celui de ses neveux. D'autre part, il ne croyait pas qu'il y eût, dans Rome, aucun particulier à qui l'on pût confier un pareil secret; mais la chose dont il se sentait le moins capable, c'était de le garder. Enfin, pressé par sa conscience, il court chez Valérius. Ce qui décida surtout sa démarche, c'était la douceur et l'humanité de Valérius, l'accès facile qu'il donnait à tout le monde, et même aux plus humbles : on trouvait toujours sa maison ouverte; et il ne dédaignait jamais de s'occuper des affaires des autres, ou de leurs besoins. Vindicius le vint donc trouver, et lui raconta, en présence de sa femme et de Marcus Valérius, son frère, tout ce qu'il avait vu et entendu. Valérius, saisi d'étonnement et d'épouvante, retient chez lui l'esclave, et l'enferme dans une chambre; puis, laissant sa femme pour garder la porte de la maison, il charge son frère d'aller investir le palais du roi, de faire en sorte d'y

surprendre les lettres, et d'y tenir sous bonne garde tous les domestiques. Lui-même, accompagné d'une foule de clients et d'amis qui ne le quittaient jamais, ainsi que de ses nombreux serviteurs, il se rend à la maison des Aquilius. Il ne les y rencontra pas; et, comme personne ne l'attendait, il entra sans obstacle, et il trouva les lettres dans l'appartement des envoyés du roi [1]. Il était encore dans la maison, que les Aquilius accoururent. Il y eut un engagement à la porte; et les Aquilius essayèrent de reprendre les lettres. Valérius et sa troupe leur opposent une vigoureuse défense; ils leur entortillent leurs robes autour du cou, et ils les entraînent le long des rues, tour à tour poussant et repoussés, lentement, péniblement, jusqu'au Forum. Marcus Valérius n'avaït pas été moins heureux au palais du roi : il s'était emparé d'autres lettres, qu'on emportait en même temps que le bagage; et il traîna pareillement à la place tous les gens du roi qu'il avait pu arrêter.

Quand les consuls eurent apaisé le tumulte, Valérius fit amener de sa maison Vindicius, et le procès s'instruisit : on lut les lettres des conjurés, qui n'osèrent pas répliquer un seul mot. L'assemblée, les yeux baissés, gardait un profond silence; quelques-uns, par égard pour Brutus, opinèrent à l'exil. Les larmes de Collatin et le silence de Valérius donnaient aux conjurés quelque espoir, lorsque Brutus, appelant par leur nom l'un et l'autre de ses fils : « Hé bien, Titus, dit-il; hé bien, Valérius! pourquoi ne répondez-vous pas à l'accusation? » Sommés ainsi par trois fois, ils gardèrent le silence. Alors Brutus, se tournant vers les licteurs : « C'est vous, maintenant, dit-il, que regarde le reste. » Aussitôt les licteurs saisissent les deux jeunes hommes, leur arrachent leurs habits, leur lient les mains derrière le dos, et les déchirent à coups de verges. Aucun des spectateurs ne

[1] Suivant Denys d'Halicarnasse, les conjurés étaient encore en séance.

put soutenir la vue de cette exécution cruelle; Brutus seul en eut le courage : on dit qu'il ne détourna pas un instant les yeux; et nul mouvement de pitié ne vint adoucir la colère et la sévérité empreintes sur son visage. Brutus contempla d'un œil farouche le supplice de ses enfants, jusqu'à ce qu'on les eût étendus par terre, et que leurs têtes fussent tombées sous la hache. Alors il laissa à son collègue le châtiment des autres coupables, se leva de son siége, et se retira.

L'action de Brutus, selon qu'on l'envisage, ne peut être ni assez louée ni assez blâmée. Elle fut l'effet ou d'une vertu supérieure, qui l'éleva au-dessus des affections humaines, ou d'une passion outrée, qu'il poussa jusqu'à l'insensibilité; deux dispositions extraordinaires, et qui ne sont pas dans la nature de l'homme : la première est d'un dieu, et l'autre d'une bête féroce. Au reste, il est plus juste de régler notre jugement sur la gloire de Brutus, que de nous mettre, parce que nous sommes faibles, à douter de sa vertu ; car les Romains sont persuadés que Romulus eut moins à faire, pour fonder Rome, que Brutus pour conquérir la liberté, et pour l'affermir sur sa base.

Après qu'il se fut retiré, l'étonnement et l'horreur tinrent longtemps l'assemblée dans un morne silence. Mais les Aquilius, encouragés par la mollesse et la lenteur de Collatin, demandèrent du temps pour préparer leur défense, et qu'on leur livrât Vindicius, leur esclave, qu'on ne le laissât pas aux mains des accusateurs [1]. Collatin se prêtait à leur demande: il allait même renvoyer l'assemblée ; mais Valérius déclara qu'il ne rendrait pas Vindicius, qui était mêlé parmi les gens de sa suite, et qu'il ne souffrirait pas que le peuple, en se retirant, laissât échapper des traîtres. Il met lui-même la main sur eux ; il appelle Brutus à son aide; il se récrie sur

[1] La loi romaine, en effet, s'opposait à ce qu'il y restât.

l'indignité de la conduite de Collatin. Quand son collègue vient d'être mis dans la nécessité de faire périr ses propres enfants, Collatin, pour complaire à des femmes, oserait sauver des traîtres, des ennemis de la patrie ! A la fin, le consul, lassé de cette résistance, ordonne aux licteurs de se saisir de Vindicius. Les licteurs écartent la foule, mettent la main sur Vindicius, et frappent ceux qui veulent le leur arracher ; mais les amis de Valérius prennent la défense de l'esclave, et le peuple invoque à grands cris la présence de Brutus. Brutus revient sur la place. A son arrivée, il se fait un grand silence : « J'ai suffi, dit-il, pour juger mes fils ; mais j'ai laissé les autres conjurés au jugement du peuple : c'est à lui de prononcer. Chacun peut parler, et proposer ce qu'il voudra. » Il ne fut pas besoin d'autres discours : on alla aux voix ; et les accusés, condamnés à l'unanimité des suffrages, eurent la tête tranchée.

Collatin était déjà suspect, à cause de sa parenté avec les rois ; et son nom de famille était devenu odieux, à cause de l'horreur qu'inspirait Tarquin. Quand il vit ce qui se passait, et que le peuple était indigné contre lui, il se démit du consulat, et il s'éloigna de Rome. On tint les comices pour une nouvelle élection, et Valérius fut, tout d'une voix, proclamé consul : récompense bien due à son zèle. Il crut juste de la faire partager à Vindicius. Il l'affranchit, et il lui fit donner, par un décret du peuple, la qualité de citoyen, avec le droit de suffrage dans celle des tribus qu'il voudrait choisir. C'était le premier affranchi qui eût jamais joui d'une telle faveur ; et ce fut bien longtemps plus tard qu'Appius, pour gagner les bonnes grâces de la multitude, donna généralement à tous les affranchis le droit de suffrage. L'affranchissement complet s'appelle, encore aujourd'hui, *vindicta*, du nom de ce Vindicius [1].

[1] Ou plutôt de l'expression *vindicare in libertatem*, et du coup de baguette qui marquait l'affranchissement.

Les biens des rois furent livrés au pillage, et leur palais rasé, ainsi que leur maison des champs. Les Tarquins possédaient la portion la plus agréable du Champ-de-Mars : on la consacra, elle aussi, à cette divinité. La moisson venait d'y être faite, et les gerbes étaient encore sur place. On crut qu'il n'était pas permis, à cause de la consécration, de moudre le grain, ni d'en tirer profit ; et la foule se mit à jeter les gerbes dans le Tibre, ainsi que les arbres, qu'on avait coupés, afin de laisser au dieu le terrain parfaitement nu et inculte. Le courant poussait ces matières, et les amoncelait les unes sur les autres ; mais elles ne furent pas portées bien loin. Les premières, arrêtées dans des bas-fonds, retinrent celles qui survenaient : tout s'accrocha et se lia si bien, qu'il se forma une masse solide, et qui prit racine. Cette masse s'accrut, s'affermit, par la grande quantité de limon qu'y apportait le courant ; et les vagues, en la battant, loin d'en rien détacher, ne faisaient, au contraire, que la presser, la serrer doucement, et la condenser de jour en jour davantage. Cet amas gagna sans cesse en étendue et en solidité ; et il se grossit de tous les corps étrangers que le Tibre roulait avec ses flots. C'est aujourd'hui, dans Rome, une île sacrée, où l'on voit des temples élevés en l'honneur de différentes divinités, et des promenades : son nom latin signifie Entre-deux-Ponts [1]. Suivant d'autres récits, ce ne fut pas lors de la consécration du champ de Tarquin que cette île se forma, mais longtemps après, quand Tarquinia consacra au dieu Mars un autre champ, mais contigu à celui de Tarquin. Tarquinia était une des Vestales. Sa générosité lui valut de grands honneurs, entre autres celui de rendre témoignage en justice, droit dont ne jouit jamais aucune autre femme. On lui donna aussi la permission de se marier ; mais elle n'en profita pas. Voilà le fait, d'après cette autre tradition.

[1] Elle se nomme aujourd'hui l'île Saint-Barthélemy. Les deux ponts étaient le pont Fabricius, du côté du Capitole, et le pont Cestius, du côté du Janicule.

Tarquin, désespérant de recouvrer sa puissance par les conspirations, eut recours aux Étrusques, qui embrassèrent chaudement ses intérêts, et qui le ramenèrent vers Rome avec une nombreuse armée. Les consuls sortirent à leur rencontre, à la tête des Romains; et les deux armées se mirent en bataille dans des lieux sacrés, dont l'un s'appelait le bocage d'Arsia, et l'autre le pré Ésuvien. Le combat s'engageait à peine, qu'Aruns, fils de Tarquin, et le consul romain Brutus, se rencontrèrent, non par hasard, mais conduits par la haine et le ressentiment : l'un cherchait le tyran et l'ennemi de sa patrie; et l'autre voulait se venger de son exil. Ils poussèrent leurs chevaux l'un contre l'autre, avec plus de fureur que de précaution, et ne songeant pas même à se couvrir : aussi restèrent-ils tous deux sur la place. Le combat qui suivit ce prélude n'eut pas des résultats moins sanglants : le carnage fut horrible des deux côtés, et un violent orage put seul séparer les deux armées. Valérius était dans une grande perplexité : il ne savait à qui la victoire était restée; il voyait ses soldats à la fois découragés de leurs pertes et satisfaits de celles des ennemis, tant le nombre des morts était immense, et le désastre égal de part et d'autre! Seulement, chaque parti, bien assuré de ce qu'il avait perdu, et ne connaissant que par conjecture la perte de l'ennemi, se croyait plutôt vaincu que victorieux. La nuit survint; et il est aisé d'imaginer dans quel état ils la passèrent, après un combat si terrible. Le silence régnait dans les deux camps; mais le bois sacré s'agita, dit-on, et il en sortit une grande voix, qui annonçait que les Étrusques avaient perdu un homme de plus que les Romains. C'était sans doute la voix d'une divinité ; car les Romains reprirent soudain courage, et ils firent retentir leur camp de cris de joie; tandis que les Étrusques, saisis de frayeur et de trouble, abandonnèrent le leur, et se dispersèrent presque tous çà et là. Il ne resta qu'environ cinq mille hommes, pour résister à l'at-

taque des Romains : ils furent tous faits prisonniers, et leur camp livré au pillage. Les Romains comptèrent ensuite les morts : il s'en trouva onze mille trois cents du côté des Étrusques, et un de moins du côté des Romains

On dit que cette bataille fut donnée la veille des calendes de Mars [1]. Valérius obtint le triomphe, et il fut le premier des consuls qui entra dans Rome sur un char à quatre chevaux. Les spectateurs admirèrent cette pompe et cette majesté, mais sans nul sentiment d'envie ni de mécontentement, quoi qu'en aient dit certains auteurs : sinon, le triomphe n'eût pas été, depuis, l'objet d'une si vive émulation; et l'usage ne s'en serait pas maintenu durant tant d'années.

On sut gré à Valérius des honneurs qu'il rendit à son collègue pendant et après les obsèques. Il prononça son oraison funèbre. Ce discours fut agréable au peuple, et cette innovation prit faveur : aussi tous les personnages distingués par leurs vertus et leurs talents sont-ils, après leur mort, publiquement loués par les plus gens de bien. On dit cette oraison funèbre antérieure à toutes celles qui ont été faites en Grèce; mais c'est à Solon peut-être, comme le veut l'orateur Anaximène [2], qu'il faut rapporter l'origine de cet usage d'honorer les morts.

Mais bientôt la conduite de Valérius commença à déplaire, et à devenir suspecte. Brutus, que le peuple regardait comme le père de la liberté, n'avait pas voulu gouverner seul, et il s'était donné deux fois un collègue. « Pour Valérius, disait-on, il s'attribue à lui seul toute l'autorité. Il n'est pas l'héritier du consulat de Brutus, c'est trop peu pour lui, mais de la tyrannie de Tarquin. Qu'avons-nous besoin qu'il loue Brutus en paroles, si, de

[1] C'est-à-dire le dernier jour du mois de février de l'an 508 avant J.-C.

[2] Cet Anaximène n'est pas connu d'ailleurs. D'après les autorités les plus accréditées, l'usage de louer publiquement les morts ne date, en Grèce, que du temps des guerres Médiques.

fait, il imite Tarquin? Il marche seul entouré de tous les faisceaux et de toutes les haches, quand il sort de sa maison ; et cette maison est plus magnifique que ne le fut jamais celle du roi, qu'il a lui-même démolie? » Et véritablement, il habitait une maison trop splendide. Située sur le mont appelé Vélia, elle dominait le Forum : de cette hauteur, rien ne bornait la vue ; la montée était d'ailleurs d'un accès difficile. Quand Valérius descendait avec son cortége, sa marche avait quelque chose de pompeux, et qui sentait le faste d'un roi. Il fit voir combien il est heureux pour les hommes en place, et chargés d'affaires importantes, d'avoir l'oreille ouverte au langage de la franchise et de la vérité, plutôt qu'aux discours des flatteurs. Averti, par les rapports de ses amis, du mécontentement du peuple, au lieu de disputer et de s'emporter, il assemble, avant même qu'il fît jour, un grand nombre d'ouvriers, démolit sa maison, et la fait raser jusqu'aux fondements. Quand le jour eut paru, et que les Romains virent ce spectacle, ce fut un éloge, une admiration unanime pour la grandeur d'âme de Valérius ; mais ils regrettèrent la maison, et ils furent fâchés que l'envie eût détruit tant de grandeurs et de magnificence : on eût dit la mort d'un homme injustement condamné. Ils avaient honte aussi que le consul logeât, comme un homme sans feu ni lieu, dans une maison d'emprunt; car Valérius fut recueilli chez ses amis, et il y demeura jusqu'à ce que le peuple lui eût donné un emplacement, sur lequel il fit bâtir une maison plus modeste que la première : c'était dans le lieu où est maintenant le temple de Vica-Pota[1].

Ce ne fut pas seulement sa personne, que Valérius voulut rendre agréable et douce au peuple, mais bien aussi l'autorité du consulat, jusqu'alors si redoutée. Il ôta

[1] C'est le nom de la victoire divinisée : il se compose des deux racines de *vinco* et de *potior*, vaincre et se rendre maître. La leçon Οὐίκος πόπλεκος de la plupart des éditions ne donne ici aucun sens raisonnable.

donc les haches des faisceaux; et, lorsqu'il allait à l'assemblée, il faisait baisser et incliner les faisceaux mêmes, devant le peuple, reconnaissant ainsi et honorant la souveraineté populaire. C'est un usage que les consuls observent encore aujourd'hui. La multitude ne s'aperçut pas que Valérius, par cette modération, loin de s'humilier, comme on le croyait, se mettait à l'abri de l'envie, et qu'il gagnait autant en autorité personnelle qu'il semblait perdre du côté des prérogatives du pouvoir. En effet, le peuple se soumettait à lui avec plaisir, et recevait ses ordres sans murmure. On lui donna même le nom de Publicola, c'est-à-dire qui honore le peuple : titre qui prévalut sur les noms qu'il portait auparavant; et c'est ainsi que nous l'appellerons toujours dans la suite du récit de sa vie. Il permit à tout le monde de se présenter pour le consulat vacant; mais, avant qu'on lui donnât un collègue, ne sachant pas quel choix on ferait, et craignant que le nouveau consul, ou par jalousie ou par ignorance, ne mît obstacle à ses desseins, il employa l'autorité absolue dont il jouissait encore à l'accomplissement de ses projets les plus beaux et les plus utiles. Il commença par compléter le sénat, réduit à un très-petit nombre de membres : beaucoup étaient morts victimes de Tarquin, il y avait déjà quelque temps; et beaucoup avaient succombé naguère dans la bataille. Aux sénateurs qui restaient, il en ajouta, dit-on, cent soixante-quatre autres. Ensuite il fit plusieurs lois qui donnèrent plus de force encore à la puissance populaire : ainsi la loi qui permit d'en appeler au peuple des jugements rendus par les consuls; puis la loi qui prononçait la peine de mort contre ceux qui entreraient dans des charges sans y avoir été nommés par le peuple. Une troisième loi fut d'un grand soulagement pour les pauvres : c'est celle qui déchargea les citoyens de tout impôt, et qui donna à tout le monde un goût plus vif pour l'exercice des arts et des métiers.

La loi qu'il porta contre ceux qui n'obéiraient pas aux consuls ne parut pas moins populaire; et on la trouva plus favorable aux faibles qu'aux puissants. La désobéissance fut punie d'une amende de cinq bœufs et de deux moutons : or, le prix d'un mouton était de dix oboles[1], et celui d'un bœuf de cent[2]. Les Romains n'avaient pas encore, en ce temps-là, beaucoup d'argent monnayé; mais ils étaient riches en troupeaux de gros et de menu bétail. De là vient que, même aujourd'hui, le bien que chacun possède s'appelle *peculium*, du mot qui signifie brebis[3]; et que leurs plus anciennes monnaies portent l'empreinte d'un bœuf, d'une brebis, ou d'un cochon. Ils donnaient même à leurs enfants les noms de Suillus, Bubulcus, Caprarius, Porcius; car, chez eux, la chèvre se dit *capra*, et le cochon *porcus*.

C'étaient là des lois toutes populaires, et pleines de modération : il n'en mit pas moins quelquefois une rigueur outrée dans la répression du crime. Il fit une loi qui permettait de tuer, sans aucune formalité juridique, tout homme qui aspirait à la tyrannie. Elle assurait l'impunité à l'auteur du meurtre, pourvu qu'il donnât des preuves de la trahison. Il est impossible, pensait-il, que celui qui médite une telle entreprise la cache à tout le monde ; et il peut arriver aussi que, tout en ayant été découvert, il usurpe le pouvoir avant qu'on ait pu le traduire en justice. Voilà pourquoi Publicola autorisa tout citoyen à prévenir, par la mort du coupable, un jugement que la perpétration du crime aurait empêché.

Sa loi sur les questeurs fut aussi fort approuvée. Comme les citoyens étaient obligés de contribuer de leurs biens aux frais de la guerre[4], et qu'il ne voulait ni toucher

[1] Environ 1 fr. 50 centimes.

[2] Environ 15 francs.

[3] En latin *pecus*

[4] Il s'agit ici, non pas d'un impôt ordinaire, mais d'un sacrifice momentané, que rendait nécessaire la lutte contre les Tarquins.

par lui-même à cet argent, ni le confier à ses amis, ni, encore moins, mettre les richesses de l'État dans une maison particulière, il désigna, pour servir de trésor, le temple de Saturne, encore aujourd'hui affecté à cet usage, et il laissa au peuple le choix de deux questeurs à prendre parmi les jeunes gens. Les premiers qu'on nomma furent Publius Véturius et Marcus Minucius. On recueillit des contributions considérables ; car le recensement donna cent trente mille citoyens, sans compter les orphelins et les veuves, qu'on exempta de toutes charges. Après ces règlements, Publicola prit pour collègue Lucrétius, père de Lucrèce, et il lui céda le premier rang, par égard pour son âge, et lui laissa les faisceaux : honneur qu'on a toujours depuis déféré à la vieillesse. Lucrétius mourut peu de jours après ; et le peuple, dans de nouveaux comices, élut, à sa place, Marcus Horatius, qui fut collègue de Publicola pendant le reste de l'année.

Tandis que Tarquin préparait, en Étrurie, une seconde guerre contre les Romains, il arriva, dit-on, un prodige singulier. Tarquin avait fait bâtir, pendant son règne, un temple à Jupiter dans le Capitole. Ce temple étant près d'être achevé, il résolut, soit d'après un oracle, soit de son propre mouvement, de faire placer sur le faîte un char de terre cuite, dont il confia l'exécution à des artistes étrusques de Véies[1]. Peu de temps après, la royauté fut renversée. Quand le quadrige fut façonné, les Étrusques le mirent au four ; mais, au lieu de se serrer et de se condenser, par l'évaporation de l'humidité, comme il arrive à la terre qu'on met au feu, il s'étendit, s'enfla, et il forma une masse considérable, si forte et si dure, qu'il souleva la voûte et démolit les murailles du four, et qu'on eut bien de la peine à le

[1] Véies était la ville étrusque la plus rapprochée de Rome ; et les Étrusques, au temps de Tarquin, étaient dans tout l'éclat de leur civilisation et de leur puissance.

retirer. Les devins déclarèrent que c'était un présage de bonheur et de puissance, pour le peuple à qui resterait le quadrige. Les Véiens prirent le parti de ne le pas donner aux Romains, qui le réclamaient. Le char, répondirent-ils, appartenait à Tarquin, et non pas à ceux qui avaient chassé Tarquin. A quelques jours de là, il y eut, à Véies, des courses de chars, avec la pompe et la magnificence accoutumées. Le vainqueur, qu'on venait de couronner, conduisait le sien au petit pas, pour sortir de la carrière. Ses chevaux prennent l'épouvante, sans aucune cause visible; et, par une impulsion divine, ou par un pur hasard, ils courent à toute bride vers Rome, entraînant avec eux leur conducteur. C'est en vain que celui-ci, de la main, de la voix, fait ce qu'il peut pour les retenir : il finit par les abandonner à leur impétuosité. Il est emporté jusqu'au pied du Capitole, où les chevaux le renversent, près de la porte qu'on appelle aujourd'hui Ratumène[1]. Les Véiens, surpris et effrayés de cet événement, permirent aux ouvriers de rendre le char de terre cuite.

C'est pendant une guerre avec les Sabins, que Tarquin l'Ancien, fils de Démarate, avait fait vœu d'élever le temple de Jupiter Capitolin : Tarquin le Superbe, son fils ou son petit-fils[2], accomplit la promesse; mais celui-ci ne put dédier le temple, car il fut chassé quelque temps avant son achèvement. Quand l'édifice fut terminé, et décoré avec la magnificence convenable, Publicola se montra jaloux d'en faire la consécration; mais plusieurs des principaux de Rome lui envièrent cette prérogative. Ils avaient souffert sans trop de chagrin la gloire qu'il s'était justement acquise par ses lois et ses victoires; mais, ne croyant pas qu'il eût droit à ce nouvel honneur,

1 Ainsi nommée, dit-on, parce que le Véien renversé se nommait Ratuménas.

2 Tite-Live s'exprime aussi avec doute sur la généalogie des Tarquins, mais tout en penchant à faire, de Tarquin le Superbe, le fils de Tarquin l'Ancien, plutôt que son petit-fils.

ils engagèrent, ils excitèrent Horatius, à revendiquer pour lui-même la consécration. Or, il survint une guerre, qui obligea Publicola à sortir de Rome. Ses envieux firent alors charger Horatius de la dédicace du temple, et ils le conduisirent au Capitole; car ils désespéraient de l'emporter, Publicola présent. D'autres disent que les consuls tirèrent les lots au sort, et que le commandement de l'armée échut à Publicola, et la consécration du temple à Horatius. On peut cependant conjecturer la vérité, d'après ce qui arriva lors de la cérémonie. Le jour des ides de septembre [1], qui répond précisément à la pleine lune de Métagitnion, le peuple était assemblé au Capitole; l'assemblée était dans un profond silence, et Horatius, après avoir fait les autres cérémonies, tenait déjà, suivant l'usage, une des portes du temple, et il allait prononcer la prière solennelle de la consécration. Alors le frère de Publicola, Marcus, depuis longtemps debout près de la porte du temple, et qui attendait le moment, lui dit : « Consul, ton fils est mort de maladie dans le camp. » La nouvelle affligea tous les assistants; mais Horatius, sans se troubler, se contenta de répondre : Jetez « le corps où vous voudrez; pour moi, je ne prends pas le deuil. » Et il acheva la consécration. Or, c'était une fausse nouvelle; et Marcus l'avait imaginée pour écarter Horatius. Horatius montra, dans cette occasion, une fermeté admirable, soit qu'il eût reconnu à temps la ruse de Valérius, soit qu'il crût la nouvelle véritable, mais ne s'en fût pas autrement ému.

Même chose à peu près arriva pour la dédicace du second temple. Le premier, bâti, comme on vient de le dire, par Tarquin, et dédié par Horatius, avait été brûlé pendant les guerres civiles. Sylla le rebâtit; mais ce fut Catulus qui le consacra [2], parce que Sylla fut prévenu

[1] C'est-à-dire le 13 du mois.

[2] La consécration eut lieu en l'an 67 avant J.-C., quatorze ans après l'incendie de l'ancien temple.

par la mort. Ce nouveau temple fut renversé dans les séditions qui eurent lieu sous Vitellius. Vespasien le rebâtit encore; et son bonheur accoutumé ne lui faillit point dans cette entreprise : il mit la dernière main à l'édifice, et il ne fut pas témoin de l'accident qui le détruisit. Plus favorisé du sort que Sylla, qui mourut sans avoir pu consacrer le temple qu'il avait bâti, Vespasien mourut avant de voir brûler le sien, dans l'incendie qui consuma le Capitole peu de temps après sa mort. Le quatrième temple, celui d'aujourd'hui, fut bâti en entier et consacré par Domitien [1].

On dit que Tarquin avait dépensé, pour les fondements seuls du temple, quarante mille livres pesant d'argent. Quant au temple actuel, tous les biens du plus riche particulier de Rome ne suffiraient pas pour en payer la seule dorure : elle a coûté plus de douze mille talents [2]. Les colonnes en avaient été taillées dans les carrières de Pentèle [3], et il y avait, entre leur hauteur et leur diamètre, une harmonie parfaite, quand je les vis à Athènes; mais, à Rome, on les a retaillées et polies : travail qui leur a moins donné de grâce qu'il ne leur a ôté de leur proportion; car, en les effilant trop, on leur a fait perdre toute leur beauté. Quand on vient d'admirer la magnificence du Capitole, il suffit de voir une seule des galeries ou des salles du palais de Domitien, ses bains, ou les appartements de ses concubines, pour se rappeler ce mot d'Épicharme au prodigue :

Tu n'es pas bienfaisant, tu es malade : donner est ton plaisir,

et l'on voudrait pouvoir dire de même à Domitien : « Tu n'es ni pieux ni magnifique ; tu as une maladie, c'est d'aimer à bâtir. Comme ce fameux Midas, tu vou-

C'était en l'an 81 de notre ère.

[2] Plus de 60 millions de notre monnaie : le chiffre est probablement un peu enflé.

[3] En Attique.

drais que, dans tes mains, tout devînt or et marbre. » Mais en voilà assez sur ce point.

Tarquin, après la grande bataille où Aruns son fils avait péri dans un combat singulier contre Brutus, se réfugia à Clusium [1], auprès de Lars Porsena [2], le plus puissant des rois d'Italie, et qui passait pour un homme bon et généreux. Porsena lui promit du secours, et commença par envoyer sommer les Romains de recevoir Tarquin. Sur leur refus, il leur déclara la guerre, leur dit dans quel temps il partirait, et quels lieux il attaquerait les premiers; puis il marcha sur Rome, avec une nombreuse armée. Publicola, quoique absent, fut nommé consul pour la seconde fois, et, avec lui, Titus Lucrétius. Il revint à Rome, et il voulut d'abord dépasser toute l'audace de Porsena : il bâtit Sigliura [3], dans le temps que Porsena s'approchait; et, après l'avoir fortifiée à grands frais, il y envoya une colonie de sept cents Romains. C'était montrer à Porsena qu'il n'était pas inquiet de cette guerre, et qu'il s'en moquait. Cependant Porsena donna l'assaut aux murs de Rome, et il poussa si vivement les gardes avancées, qu'il les obligea de prendre la fuite. Les ennemis se précipitaient pêle-mêle dans la ville avec les fuyards. Mais Publicola s'avança devant les portes, pour les repousser. Il engagea le combat près du Tibre, avec des ennemis supérieurs en nombre, et il soutint vaillamment leurs efforts, jusqu'à ce qu'étant couvert d'héroïques blessures, il fût emporté hors du champ de bataille. Son collègue, Lucrétius, fut blessé comme lui; et les Romains, découragés, se sauvaient du côté de la ville. Les ennemis s'élançaient à leur poursuite sur le pont de bois; et ils étaient au moment d'emporter la ville d'emblée, si Horatius Coclès, et, avec lui, deux hommes des plus nobles de la ville, Herminius et

[1] Ville d'Étrurie.
[2] Suivant quelques-uns, Lars était un titre d'honneur, et non pas un nom
[3] Dans le Latium, près du pays des Herniques.

Lartius, ne les eussent arrêtés à la tête du pont. Horatius avait été surnommé Coclès, parce qu'il avait perdu un œil à la guerre, ou bien encore, selon d'autres, parce qu'il avait le nez camus, et tellement enfoncé, que la séparation des yeux était nulle, et que ses deux sourcils se confondaient. Le peuple avait voulu l'appeler Cyclope ; mais, par un défaut de prononciation, on lui avait donné le nom de Coclès, qui lui resta[1]. Placé en tête du pont, Coclès soutint l'effort des ennemis, jusqu'à ce que ses compagnons eussent coupé le pont par derrière. Alors il se jeta tout armé dans le Tibre, et il parvint à gagner l'autre rive à la nage, quoiqu'il eût la cuisse percée d'un javelot étrusque. Publicola, rempli d'admiration pour sa valeur, proposa que tous les Romains contribuassent, en sa faveur, d'une somme égale à la dépense que chacun d'eux faisait en un jour pour sa nourriture, et qu'on lui donnât autant de terre qu'il en pourrait enfermer, en une journée, dans un sillon qu'il tracerait lui-même. Ce ne fut pas tout : on érigea à Coclès une statue de bronze dans le temple de Vulcain, pour le consoler, par cette marque d'honneur, de ce qu'il était resté boiteux de sa blessure.

Cependant Porsena pressait la ville ; et les Romains commençaient à sentir la famine, lorsqu'une nouvelle armée étrusque envahit encore le territoire. Publicola, consul pour la troisième fois, résolut de se borner, contre Porsena, à bien garder la ville, sans risquer de bataille. Quant aux Étrusques qui ravageaient la campagne, il fit contre eux une sortie secrète, les mit en déroute, et leur tua cinq mille hommes.

On a raconté souvent, et de diverses manières, l'action de Mucius : nous en ferons aussi l'histoire, d'après la tradition la plus vraisemblable. C'était un homme doué

[1] Le nom de Coclès n'a rien de commun avec le mot grec *cyclope* : il signifie simplement *borgne*, et la première version de Plutarque est la vraie.

de toutes les vertus; et sa valeur militaire était à toute épreuve. Ayant formé le dessein de tuer Porsena, il prend l'habit étrusque, pénètre dans le camp des ennemis, dont il savait la langue, et il fait le tour du tribunal où le roi était assis. Mais, comme il ne le connaissait pas personnellement, et qu'il craignait de se découvrir en demandant où était Porsena, il tue, d'un coup d'épée, un des assesseurs du roi, qu'il avait pris pour Porsena lui-même. A l'instant, on l'arrête et on l'interroge. Il y avait, près du tribunal, un brasier ardent, qu'on venait d'apporter, pour un sacrifice qu'allait faire Porsena. Mucius mit la main droite sur le feu; et, pendant que sa chair brûlait, il regardait Porsena d'un visage ferme et d'un œil menaçant. Porsena, frappé d'admiration, le laissa aller, et lui tendit son épée du haut du tribunal. Mucius la reçut de sa main gauche : c'est de là, dit-on, qu'il fut surnommé Scévola, c'est-à-dire gaucher. « J'ai bravé tes menaces, dit-il à Porsena en prenant son épée; mais je suis vaincu par ta générosité. Je vais te faire, par reconnaissance, un aveu que la violence n'aurait jamais pu m'arracher. Trois cents Romains ont conçu la même pensée que moi; et ils errent dans ton camp, épiant le moment favorable. Pour moi, désigné par le sort pour tenter le premier l'entreprise, je ne me plains pas de la Fortune, parce que j'ai failli à tuer un homme de bien, et plus fait pour être l'ami des Romains que leur ennemi. » Porsena ne douta point de la vérité de ce qu'il lui disait, et il se prêta plus volontiers à un accommodement, bien moins encore, à mon avis, par la crainte des trois cents conjurés, que par l'estime et l'admiration que lui inspirèrent le courage et la vertu des Romains[1]. On s'accorde à donner à ce héros les noms de Mucius Scévola;

[1] Les Romains, d'après la tradition la plus vraisemblable, furent vaincus par les Étrusques; Porsena entra dans Rome, et il dicta les conditions de paix qui lui plurent : seulement il consentit à ne pas rétablir les rois.

mais Athénodore, fils de Sandon[1], dans son livre à Octavie, sœur d'Auguste, dit qu'il s'appelait aussi Opsigonus[2].

Publicola, persuadé que Rome avait moins à redouter de l'hostilité de Porsena, qu'elle n'avait à gagner à son amitié et à son alliance, ne refusait pas de le prendre pour juge, entre Tarquin et les Romains : ce parti lui souriait même; et plus d'une fois il provoqua Tarquin à venir défendre sa cause devant Porsena, s'engageant à le convaincre qu'il était le plus méchant des hommes, et qu'il avait mérité d'être dépouillé de la royauté. Tarquin répondit fièrement qu'il n'accepterait personne pour juge, et Porsena moins que tout autre, si Porsena l'abandonnait et manquait à ses engagements. Cette réponse déplut à Porsena, et l'indisposa contre Tarquin. Sollicité d'ailleurs par son fils Aruns, qui était tout dévoué aux Romains, il offrit la paix, à condition qu'on lui rendrait, avec les prisonniers, les terres enlevées à l'Étrurie, en échange des transfuges romains. Les Romains y consentirent, et ils donnèrent pour otages dix jeunes gens de famille patricienne, et autant de jeunes filles, du nombre desquelles était Valéria, fille de Publicola.

L'accord était fait, et Porsena, sur la foi du traité, avait déjà renvoyé la plus grande partie de son armée, lorsque les jeunes Romaines descendirent vers le fleuve, pour s'y baigner, dans un endroit où le rivage se courbe en forme de croissant, et où les eaux du fleuve sont toujours calmes et tranquilles. Là, quand elles virent qu'elles étaient sans gardes, et qu'il n'y avait ni passants sur la rive, ni bateaux traversant le fleuve, elles prirent tout à coup la résolution de passer l'eau à la nage,

[1] Sandon, de Tarse en Cilicie, un des maîtres d'Auguste, puis de Tibère; il appartenait à la secte stoïque. Son fils Athénodore est moins connu.

[2] Ce mot est la traduction grecque du nom latin Postumus; et c'est Postumus qu'Athénodore a voulu dire. Plutarque aurait dû l'indiquer, et ne pas donner à croire que les Romains portassent des noms grecs dans ces temps antiques.

malgré la profondeur et la rapidité du courant. Il y en a qui disent qu'une d'entre elles, nommée Clélie, était montée sur un cheval, et que, dans la traversée, elle exhortait et encourageait ses compagnes. Arrivées heureusement à l'autre bord, elles vont trouver Publicola. Au lieu d'admirer, et de montrer qu'il les approuvait, Publicola leur témoigna son mécontentement. Il craignait qu'on ne le soupçonnât d'être moins fidèle que Porsena à ses engagements, et que l'audace de ces jeunes filles ne fût regardée comme une fraude des Romains. Il les fait reprendre, et il les renvoie à Porsena. Tarquin, averti de leur retour, se met en embuscade; et, avec une troupe supérieure en nombre, il attaque, au passage de la rivière, l'escorte des jeunes filles. Les Romains se défendirent vigoureusement. Mais Valéria, fille de Publicola, poussa son cheval au milieu des combattants; et trois de ses serviteurs, qui s'étaient échappés avec elle, l'accompagnèrent jusqu'au camp de Porsena. Les autres soutenaient toujours le combat; et ils étaient près de fléchir, lorsque Aruns, fils de Porsena, instruit de leur danger, vole à leur secours, met en fuite les ennemis, et dégage les Romains.

Dès que les jeunes filles reparurent devant Porsena, il s'enquit de celle qui avait donné l'exemple et excité les autres à la suivre. On lui nomma Clélie. Il jeta sur elle un regard doux et serein; et, ayant fait amener un de ses chevaux royaux, couvert d'un riche harnais, il lui en fit présent. C'est là une preuve que font valoir ceux qui veulent que Clélie seule ait passé le Tibre à cheval. D'autres disent que le roi d'Étrurie voulut simplement, par là, honorer son audace toute virile. Il y a une statue équestre de Clélie dans la rue Sacrée, du côté qui mène au mont Palatin. Toutefois cette statue, suivant quelques-uns, n'est pas celle de Clélie, mais de Valéria. Porsena, la paix conclue, donna aux Romains des preuves éclatantes de sa générosité et de sa magnificence : il alla

jusqu'à défendre à ses troupes d'emporter autre chose que leurs armes, et il abandonna aux Romains toutes les provisions, toutes les richesses qui étaient dans son camp. Aussi, de nos jours encore, lorsqu'on vend, à Rome, des biens qui appartiennent à l'État, on commence la criée par ces mots : *Biens de Porsena!* honneur qui consacre, par une reconnaissance éternelle, la libéralité de ce roi. On lui érigea aussi, non loin de la salle du sénat, une statue de bronze. Elle est grossièrement travaillée, et d'un style antique [1].

Peu de temps après, les Sabins entrèrent en armes sur le territoire de Rome. On nomma consuls Marcus Valérius, frère de Publicola, et Postumius Tubertus; et, comme rien d'important ne se faisait que par le conseil et sous les yeux de Publicola, Marcus remporta deux grandes victoires. Dans la dernière, il ne perdit pas un seul homme, et il tua treize mille ennemis [2]. On ne se borna point, pour l'en récompenser, à lui décerner les honneurs du triomphe : on lui bâtit, aux dépens du trésor, une maison sur le mont Palatin. Cette maison avait cela de particulier, qu'au lieu que les portes des autres maisons s'ouvraient alors en dedans, les siennes s'ouvraient sur la rue : distinction qui marquait à chaque instant que le public eût voulu la maison plus grande encore. On dit qu'en Grèce, toutes les maisons s'ouvraient ainsi jadis ; et on le conjecture d'après les comédies, où ceux qui veulent sortir frappent en dedans leur porte, et la font bruire, afin que les passants, ou les personnes qui pourraient être arrêtées devant la maison, soient avertis au dehors, et qu'ils tirent de côté avant que les battants s'avancent sur la rue.

L'année suivante, Publicola fut nommé consul pour la quatrième fois. Les Sabins s'étaient unis avec les

[1] Plutarque est le seul auteur qui parle de cette statue.

[2] On a déjà pu remarquer que les Romains ne se faisaient pas faute d'embellir et d'exagérer les victoires de leurs anciens héros.

Latins, et Rome s'attendait à une nouvelle guerre. D'ailleurs, une frayeur superstitieuse avait saisi toute la ville : les femmes enceintes ne mettaient plus au monde que des enfants mal conformés, et pas un ne venait à terme. Publicola, après avoir consulté les livres sibyllins, fit des sacrifices pour apaiser Pluton ; il rétablit certains jeux, anciennement institués par l'ordre d'Apollon ; il remit la joie dans Rome, en ranimant la confiance en la protection des dieux ; puis il s'occupa des dangers dont on était menacé du côté des hommes, car la ligue qui se formait était vraiment redoutable, et les ennemis faisaient d'immenses préparatifs.

Il y avait, parmi les Sabins, un citoyen opulent, nommé Appius Clausus [1], homme d'une force extraordinaire, et le premier de sa nation par son mérite éclatant et par son éloquence. Il n'évita pas le sort commun à tous les grands hommes, et il devint un objet d'envie. En voulant empêcher la guerre, il fournit à ses envieux un prétexte d'accusation. Il cherchait, disait-on, à accroître la puissance des Romains, pour se rendre le tyran de sa patrie, et pour la réduire en servitude. Le peuple prêtait l'oreille à ces calomnies, et Appius se voyait d'ailleurs en butte à la haine des ennemis de la paix et des gens de guerre : il craignit d'être traduit en justice, rassembla un grand nombre de ses parents et de ses amis, et fomenta une sédition. C'était retarder les hostilités, et tenir les Sabins en échec. Publicola s'informait diligemment de tout ce qui se passait chez les ennemis : bien plus, il excitait, il échauffait leurs divisions. Des gens affidés allèrent, de sa part, trouver Clausus, et lui dirent : « Publicola te sait homme de bien, et trop juste pour te vouloir venger de tes concitoyens, quels qu'aient été envers toi leurs torts ; mais, si tu veux, pour sauver ta vie et te dérober à la haine, transporter ton séjour près

[1] Il se nommait Atta, ce qui signifiait *boiteux*, en langue sabine ; et les Romains traduisirent ce nom en Clausus ou Claudus, qui a la même signification.

de lui, tu seras reçu à Rome, et par l'État et par chaque citoyen, d'une manière digne et de ta vertu et de la magnificence romaine. » Clausus réfléchit longtemps à cette propostion ; et il ne trouva, dans la nécessité qui le pressait, nul parti meilleur à prendre. Il fit partager son dessein à tous ses amis, qui, de leur côté, en attirèrent beaucoup d'autres. Cinq mille chefs de famille, sous la conduite de Clausus, émigrèrent avec leurs femmes, leurs enfants et leurs esclaves. C'était ce qu'il y avait de plus paisible chez les Sabins, et de plus accoutumé à une vie douce et tranquille. Publicola, prévenu de leur arrivée, leur fit un accueil empressé, plein de cordialité et de bons offices. Il leur donna à tous le droit de citoyens, et il leur distribua, par tête, deux arpents de terre le long du fleuve Anio [1]. Clausus en eut vingt-cinq pour sa part, et il fut mis au nombre des sénateurs : ce fut là sa première dignité politique. Mais il fit paraître tant de sagesse dans l'administration des affaires, qu'il parvint bientôt aux premières charges, et qu'il acquit un immense crédit. Enfin c'est à lui que remonte la famille des Claudius, qui ne le cède à aucune maison dans Rome.

Cette émigration avait apaisé les troubles parmi les Sabins ; mais les démagogues ne purent les laisser vivre en paix. « Ce serait une honte, criaient-ils, que Clausus, fugitif et votre ennemi, obtînt ce qu'on lui a refusé quand il était ici, et qu'il vous empêchât de vous venger des injures de Rome.» Les Sabins se mirent donc en marche, avec une grande armée, et ils campèrent près de Fidènes. Ils placèrent deux mille hommes en embuscade, dans des endroits creux et couverts, plus avant encore du côté de Rome : leur intention était d'envoyer, le lendemain, à la pointe du jour, quelques cavaliers fourrager jusqu'aux portes de la ville, avec ordre, quand les Romains sortiraient sur eux, de faire semblant de fuir,

[1] Aujourd'hui Teverone, rivière qui se jette dans le Tibre, un peu au-dessus de Rome

jusqu'à ce que l'ennemi tombât dans l'embuscade. Publicola, le jour même, fut informé du projet par des transfuges. Il pourvoit à tout sur-le-champ, et il partage son armée. Postumius Balbus, son gendre, va, avec trois mille hommes, se saisir, dès le soir, des hauteurs qui couvraient l'embuscade, et il y attend le moment favorable. Lucrétius, collègue de Publicola, prend, parmi les soldats qui sont dans la ville, les plus agiles et les plus braves, pour tomber avec eux sur les fourrageurs. Lui-même, avec le reste de l'armée romaine, il enveloppe l'armée des Sabins.

Le lendemain, il s'éleva, vers la pointe du jour, un brouillard épais, et qui favorisa les Romains. Postumius fond à grands cris des hauteurs sur les troupes qui étaient en embuscade, pendant que Lucrétius charge la cavalerie qui courait la campagne, et que Publicola attaque le camp des ennemis. Les Sabins, surpris de tous côtés, sont bientôt défaits et mis en déroute ; ceux du camp ne songent pas même à se défendre : ils prennent la fuite, et ils sont taillés en pièces. Rien ne fut plus funeste pour les Sabins que l'espérance qu'ils avaient mutuellement que les autres n'avaient pas été battus ; car d'aucun côté ils ne songèrent à tenir ferme et à combattre: ceux du camp couraient vers ceux de l'embuscade, qui, à leur tour, couraient vers le camp ; et tous, au lieu de trouver un refuge, ne rencontraient que des fuyards, qui avaient eux-mêmes besoin du secours qu'on espérait recevoir d'eux. Tous les Sabins auraient péri, si Fidènes, la ville voisine, n'eût fourni asile à quelques-uns, surtout à ceux qui se sauvèrent du camp, après qu'il fut pris par les Romains. Ceux qui ne purent gagner Fidènes furent tués ou faits prisonniers.

Les Romains, tout accoutumés qu'ils fussent à rapporter aux dieux la gloire de leurs succès, attribuèrent cette victoire à la seule prévoyance du général ; et le premier mot de ceux qui avaient été à la bataille fut que

Publicola leur avait livré les ennemis boiteux, aveugles, pieds et poings liés à peu près, et qu'on n'avait eu qu'à les égorger [1]. Le peuple tira, des dépouilles des ennemis et de la vente des prisonniers, de quoi augmenter considérablement ses ressources. Publicola reçut les honneurs du triomphe; mais, à peine venait-il de remettre les affaires de l'État aux mains des consuls nommés pour lui succéder, qu'il mourut, après une vie comblée, autant que le permet notre condition mortelle, de tous les biens de ce monde et de tous les bonheurs. Le peuple, comme s'il n'eût rien fait jamais pour Publicola vivant, et qu'il eût encore à lui payer toute sa reconnaissance, ordonna que le corps serait enterré aux dépens du public; et chaque citoyen contribua du quart d'un as [2]. Les femmes décidèrent entre elles, honorable et glorieuse distinction, qu'elles porteraient un an entier le deuil de Publicola. On voulut aussi qu'il fût enterré dans la ville, près de la colline Vélia; et le droit de sépulture en ce lieu fut donné pour toujours à ses descendants. Mais, aujourd'hui, on n'y enterre plus personne de sa famille. Seulement, on y apporte le corps; un homme tient une torche allumée, la met dans le tombeau, et l'en retire un moment après : cérémonie qui atteste le droit du défunt, mais qu'il renonce à cet honneur; puis on emporte le corps autre part.

[1] Denys d'Halicarnasse donne des chiffres énormes, pour la perte des Sabins : 13,000 morts et 4,200 prisonniers.

[2] Le quart d'as, en latin *quadrans*, la plus petite des monnaies de cuivre.

COMPARAISON
DE
SOLON ET DE PUBLICOLA.

Il y aura, dans le parallèle de Solon et de Publicola, une particularité, et qui ne se rencontre dans aucun de ceux que j'aie écrits encore : c'est que l'un est l'imitateur, et l'autre le témoin de celui auquel je le vais comparer [1]. Prenez garde, en effet, que cette maxime sur le bonheur, proférée par Solon en présence de Crésus, convient mieux à Publicola qu'à Tellus. Ce Tellus, qui avait été, suivant Solon, le plus heureux des hommes, à cause de sa mort glorieuse, de sa vertu, et des enfants estimables qu'il laissait après lui, n'est pas cité comme un homme de bien, même dans les poésies de Solon ; enfin ses enfants n'ont pas été connus, et lui-même n'a exercé aucune magistrature. Au contraire, Publicola, pendant sa vie, fut, par son crédit comme par l'éclat de ses vertus, le premier des Romains ; et, encore de nos jours, six cents ans après sa mort, les plus illustres familles de Rome, les Publicola, les Messala, et les autres Valérius, font remonter à lui la gloire de leur noblesse. Tellus fut tué par les ennemis, et il mourut en brave, ferme à son poste, dans la mêlée ; tandis que Publicola, après avoir taillé en pièces les ennemis, ce qui est bien plus heureux que de tomber sous leurs coups, et après avoir vu, lui consul, et par ses efforts, sa patrie victorieuse, comblé

[1] Cette expression, un peu alambiquée et obscure, s'éclaircira plus loin.

d'honneurs, eut en partage, après le triomphe, la mort que Solon désirait le plus, et qu'il regardait comme le bonheur suprême.

D'ailleurs, le souhait de Solon, dans sa réponse à Mimnerme[1] sur la durée de la vie :

Que ma mort ne soit pas sans pleurs, mais que mes amis
Célèbrent mes funérailles, dans la douleur et les gémissements ;

ce souhait prouve le bonheur de Publicola. Car la mort de Publicola fut pleurée, non-seulement de ses parents et de ses amis, mais de la ville entière. C'étaient partout des larmes, des regrets, une tristesse profonde ; et les femmes romaines semblaient, à en juger par leur deuil, avoir perdu toutes un fils, un frère ou un père. Solon disait :

Je désire avoir des richesses ; mais ce n'est point de l'injustice
Que je les veux tenir...,

parce que la punition finit toujours par arriver. Publicola ne s'enrichit point par des injustices ; et il eut de plus la gloire de faire un bon usage de sa fortune, en secourant les pauvres. Si donc Solon a été le plus sage des hommes, Publicola en a été le plus heureux ; car, tous les biens que le premier a désirés comme les plus grands et les plus beaux, Publicola les a possédés, et il en a joui jusqu'à sa mort.

Solon, comme on le voit, a glorifié Publicola ; mais Publicola, à son tour, a glorifié Solon, en se le proposant comme le plus parfait modèle que puisse imiter le fondateur d'un État populaire. Il ôta à l'autorité souveraine son faste d'autrefois, et il la rendit pour tous bien veillante et douce. Il emprunta plusieurs lois de Solon, entre autres celles qui donnaient au peuple le droit d'élire les magistrats, et qui permettaient aux accusés d'en

[1] Poëte élégiaque, ne à Colophon, et contemporain de Solon.

appeler au peuple, comme Solon avait établi l'appel aux juges[1]. Si Publicola ne créa point, comme Solon, un nouveau sénat, il augmenta l'ancien presque de moitié. L'établissement des questeurs pour la garde du trésor public fit qu'un consul homme de bien ne manqua pas de loisir pour se livrer à des soins plus importants, et qu'un consul pervers n'eut pas, pour faire le mal, les ressources qu'il eût trouvées dans sa mise en possession et des affaires publiques et du trésor de l'État.

La haine des tyrans fut plus forte dans Publicola. Solon avait ordonné, il est vrai, que tout citoyen qui aurait aspiré à la tyrannie fût mis en jugement; mais Publicola permit de le tuer avant le jugement même. Solon se glorifia à bon droit d'avoir refusé une royauté que les circonstances mêmes lui offraient, et où ses concitoyens le portaient de leur plein gré. Toutefois, ce n'est pas une moindre gloire, à Publicola, d'avoir rendu plus populaire une autorité presque tyrannique, et de n'avoir pas usé de toute la puissance dont il disposait : modération dont Solon avait, ce semble, jadis exprimé la pensée. Le peuple, dit-il,

De cette façon, obéira sans murmure à ses chefs,
Si on lui serre le frein, mais sans l'écraser sous sa charge.

Un mérite particulier à Solon, c'est l'abolition des dettes, mesure qui contribua, plus que nulle autre, à affermir la liberté des citoyens. C'est en vain que l'égalité est écrite dans les lois, si les dettes en privent les pauvres; si, alors même qu'ils paraissent jouir le plus de la liberté, si, dans les jugements, dans les fonctions publiques, dans l'exercice du droit de parole, ils sont, plus que jamais, les esclaves des riches, et s'ils ne font que suivre les ordres de leurs créanciers. Solon fit plus en-

[1] Vous voyez ici, chez Plutarque, les préjugés du Grec, qui fait honneur à son pays de tout ce qu'il trouve de bon ailleurs. En réalité, il est probable que Publicola n'avait jamais entendu parler de Solon.

core. Presque toujours une abolition de dettes entraîne à sa suite des troubles et des dissensions. Solon, au contraire, en appliquant à propos la mesure, comme on fait un remède périlleux mais énergique, parvint à apaiser la sédition qui s'était élevée dans Athènes; et il fit taire, par le seul ascendant de sa vertu, les reproches et les murmures qu'aurait pu exciter la loi.

Si l'on considère l'ensemble de leur administration, Solon débuta d'une manière plus brillante : il se fraya lui-même sa route; il n'eut pas de devancier; et seul, sans le secours de personne, il termina heureusement presque toutes ses entreprises, et les plus grandes. Pour Publicola, il eut une fin plus heureuse et plus digne d'envie; car Solon vit renverser le gouvernement qu'il avait établi, tandis que les institutions de Publicola maintinrent l'ordre dans Rome, jusqu'au temps des guerres civiles. C'est que Solon, après avoir publié ses lois, les abandonna, quand il partit d'Athènes, seules et sans défenseurs, dans leurs tables et sur leurs rouleaux. Publicola, en restant à Rome, avec le pouvoir et les affaires en main, affermit ses établissements, et en assura la durée. Solon, après des efforts inutiles pour arrêter les intrigues de Pisistrate, qu'il avait su découvrir, finit par céder à la tyrannie grandissante. Publicola abattit, et pour jamais, une royauté pleine de force, et qui florissait depuis des siècles. Son courage ne fut pas au-dessous de son entreprise; et rien ne manqua à sa vertu, ni la fortune qui seconde l'effort, ni l'énergie qui accomplit l'œuvre.

Quant aux exploits belliqueux, Solon, s'il en faut croire Daïmachus de Platées [1], n'a pas même conduit cette expédition contre les Mégariens, dont nous avons fait le récit. Mais Publicola remporta d'éclatantes vic-

[1] Auteur d'une *Histoire de l'Inde,* signalée par Strabon comme un recueil de contes absurdes et de fausses notions sur le pays. Il est inconnu d'ailleurs, et il ne reste rien de ses écrits.

toires à la tête des armées, et en payant de sa personne. Solon, homme d'État, veut conseiller aux Athéniens de reprendre Salamine : il a recours à une sorte de jeu, et il contrefait l'insensé. Publicola, dès son début, hasarde un grand coup : il se déclare contre Tarquin, et il dévoile la conjuration. Seul, il empêche que les traîtres n'échappent au supplice ; et, non content d'avoir chassé de Rome la personne des tyrans, il ruine pour jamais leurs espérances. Mais, s'il sut aborder avec cette fermeté les affaires qui demandaient du courage et de la vigueur, et qui devaient être décidées par la force des armes, il fit paraître encore plus de sagesse, dans celles qui requéraient les remontrances pacifiques et la persuasion. Il gagna Porsena, un guerrier invaincu, un ennemi redoutable, et il en fit l'ami des Romains.

On m'objectera que Solon reconquit Salamine, que les Athéniens avaient perdue, au lieu que Publicola rendit les terres occupées par les Romains. Mais il faut juger des actions par les circonstances. Le vrai politique se conduit diversement, suivant les diverses occasions, et il prend chaque affaire par son côté le plus accessible. Souvent, par le sacrifice d'une partie, il sauve tout le reste, et, en cédant peu, gagne beaucoup. Ainsi Publicola, par la cession de quelques terres étrangères, assura ce jour-là la conservation de tout son pays ; et, alors que c'eût été pour les Romains le comble du bonheur de voir leur ville hors de danger, il leur fit avoir, outre ce bonheur, toutes les richesses qui étaient dans le camp même des assiégeants. En prenant son ennemi pour juge, il triompha de son adversaire, et il obtint, avec la victoire, tout ce qu'il eût donné de bon gré pour être vainqueur ; car Porsena fit la paix, et il laissa aux Romains ses munitions de guerre : tant le consul avait fait naître, chez Porsena, une haute idée de la vertu et de la magnanimité de tous les Romains !

THÉMISTOCLE.

(Les faits principaux de la vie de Thémistocle sont compris entre les années 473-463 avant J.-C.)

La famille de Thémistocle était trop obscure pour qu'il lui dût aucune gloire. Son père, Néoclès, homme de condition médiocre, était un Athénien de Phréar, dème de la tribu Léontide ; et, du côté de sa mère, Thémistocle n'était qu'un bâtard dans la cité [1], comme le témoignent ces vers :

Je suis Abrotonum, femme thrace de nation ; mais c'est moi qui ai enfanté,
Je m'en vante, le grand Thémistocle à la Grèce [2].

Phanias rapporte toutefois que la mère de Thémistocle n'était pas Thrace, mais Carienne ; et il la nomme Euterpe, au lieu d'Abrotonum. Néanthès [3] ajoute qu'elle était d'Halicarnasse en Carie.

Les bâtards de la cité s'assemblaient, pour leurs exercices, à Cynosarges, gymnase situé hors de la ville, et consacré à Hercule. En effet, Hercule n'est pas un dieu proprement dit : il est entaché de bâtardise, à titre de fils d'une mortelle. Thémistocle persuada à quelques jeunes gens de noble maison de descendre faire avec lui leurs exercices à Cynosarges : adroit stratagème qui abolit, dit-on, la distinction entre les bâtards et les vrais ci-

[1] On appelait νόθοι, *bâtards,* ceux qui n'étaient pas nés de père et mère athéniens.

[2] Ces vers sont tirés d'un poëme d'Amphicrate sur les hommes illustres, cité aussi par Athénée.

[3] Orateur et historien, né à Cyzique, et qui vivait dans le quatrième siècle avant J.-C.

toyens. Il est certain néanmoins qu'il appartenait à la famille des Lycomèdes [1]; car, la chapelle des Lycomèdes qui est à Phlye [2] ayant été brûlée par les barbares, Thémistocle, au rapport de Simonide, la rebâtit, et l'orna de peintures.

Dès son enfance, il montra, disent les auteurs, un caractère ardent, un esprit juste, le goût naturel des grandes choses, et l'aptitude de l'homme d'État. Dans les heures de récréation et de loisir que lui laissaient ses premières études, jamais il ne jouait ni ne restait oisif, comme font les autres enfants; et on le trouvait méditant, composant des discours à part lui : c'était ou l'accusation ou la défense de quelqu'un de ses camarades. Aussi le maître lui disait-il souvent : « Mon enfant, tu ne seras pas un homme médiocre; et il faut que tu deviennes extrême, ou dans le bien, ou dans le mal. » Les sciences qui nous forment un savoir-vivre, les arts de pur agrément, les exercices destinés à développer les grâces du corps, il s'y livrait avec froideur et sans passion ; mais on le voyait mettre une application au-dessus de son âge à l'étude de ce qui fortifie le bon sens et prépare aux affaires, parce qu'il sentait ce qu'il portait en lui. Raillé, dans la suite, par d'autres mieux formés à ces occupations libérales, comme on les nomme, et à cette urbanité de manières, il finit par opposer à ces railleries des paroles pleines de fierté : « A la vérité, dit-il, je ne sais ni accorder une lyre, ni jouer du psaltérion; mais, qu'on me donne en main une ville petite et obscure, et elle aura bientôt acquis renom et grandeur. »

Stésimbrote [3] assure pourtant que Thémistocle entendit les leçons d'Anaxagore, et qu'il fut disciple de Mélissus le physicien [4]. Mais c'est un anachronisme ; car Mé-

[1] Les Lycomèdes avaient l'intendance des sacrifices en l'honneur de Cérès.

[2] Dème de la tribu Cécropide.

[3] Né à Thasos, et contemporain de Périclès.

[4] Un des disciples de Parménide.

lissus défendit Samos contre Périclès, lequel est de beaucoup postérieur à Thémistocle ; et Anaxagore était l'ami de Périclès. Il faut donc préférer le sentiment de ceux qui font de Thémistocle un zélateur de Mnésiphile le Phréarien [1]. Mnésiphile n'était ni un orateur, ni un de ces philosophes qu'on appelait physiciens [2] : il faisait profession de la sagesse, comme on nommait alors l'art de gouverner, et la prudence dans le maniement des affaires. Mnésiphile était l'héritier d'une sorte de secte philosophique, qui remontait à Solon, et dont il enseignait les préceptes. A ces doctrines, on mêla, dans la suite, l'art de disputer : les maîtres de la tradition abandonnèrent les affaires, pour les discours de pure déclamation, et ils reçurent le nom de sophistes [3]. Pour Thémistocle, quand il s'attacha à Mnésiphile, il avait déjà pris part à l'administration de l'État.

Dans la première ardeur de sa jeunesse, il était inégal et inconstant. Il se laissait aller à son naturel impétueux, et que ne modéraient ni la raison ni l'éducation ; il tombait dans les excès les plus opposés, et souvent il choisissait le pire parti. Il l'avouait lui-même plus tard, disant que les poulains les plus fougueux deviennent les meilleurs chevaux, quand ils sont domptés et bien dressés. On a beaucoup exagéré, à ce propos : on a dit qu'il avait été déshérité par son père, et que sa mère, accablée de douleur de la vie honteuse que menait son fils, s'était donné la mort ; mais ce sont là, je crois, de pures fictions. Quelques-uns, au contraire, assurent que son père, pour le détourner de l'administration des affaires publiques, lui montra, sur le rivage de la mer, de vieilles trirèmes jetées là, et abandonnées : « Voilà, ajouta-t-il, comment

1 Ce Mnésiphile n'est pas connu d'ailleurs.

2 C'est le nom qu'on donnait, dans l'antiquité, aux philosophes de l'école Ionienne, Thalès, Anaximandre, etc.

3 Vers le temps de Socrate. Le mot sophiste signifie *savant*, et il se prit d'abord en bonne part.

le peuple traite les démagogues, quand ils deviennent inutiles. »

Quoi qu'il en soit, il paraît que Thémistocle mit de bonne heure la main aux affaires de l'État, et qu'il s'y appliqua avec une extrême ardeur. Possédé d'un vif désir de gloire, dès son entrée dans la carrière il aspira au premier rang. Il heurta de front les hommes les plus puissants de la ville, et qui jouissaient alors du crédit : il s'acharna surtout contre Aristide, fils de Lysimachus, son éternel contradicteur. On prétend que sa haine pour Aristide venait d'une cause toute puérile : ils avaient tous deux, s'il en faut croire le philosophe Ariston[1], aimé le beau Stésiléus de Téos; et c'est de cette rivalité que datèrent leurs longs dissentiments politiques. Mais je présume que cette première aversion se fortifia par la différence de leurs mœurs et de leur conduite. Aristide était d'un caractère doux et d'une vie irréprochable; il ne se proposait pour but, dans ses actions politiques, ni la faveur du peuple, ni même sa propre gloire, mais ce qu'il croyait le meilleur, et ce qui se conciliait le mieux avec la sûreté et la justice. Aussi se voyait-il souvent forcé de résister à Thémistocle, et de s'opposer à l'agrandissement d'un homme qui excitait sans cesse le peuple à de nouvelles entreprises, et qui voulait tout changer dans l'État. Tel était, en effet, chez Thémistocle, l'amour effréné de la gloire, et la passion des grandes choses qui mènent aux honneurs, que, dans sa jeunesse, après la bataille de Marathon gagnée par les Athéniens sur les barbares, entendant vanter partout les exploits de Miltiade, il se montrait, dit-on, presque toujours pensif et rêveur, passant les nuits sans dormir, et ne fréquentant plus les banquets accoutumés; et,

[1] Ariston de Chio, disciple de Zénon le stoïcien, mais disciple un peu infidèle. Il passa sa vieillesse dans les plaisirs, contre les principes de la secte, et il composa une *Histoire amoureuse*, où il avait recueilli une foule de traits curieux des passions de l'amour

quand on s'en étonnait, et qu'on lui demandait pourquoi ce changement de vie, il répondait que le trophée de Miltiade ne lui permettait pas de dormir.

Les Athéniens regardaient la défaite des barbares à Marathon comme la fin de la guerre; mais ce n'était là, aux yeux de Thémistocle, qu'un prélude de plus grands combats; et ces combats, qu'il prévoyait de si loin dans l'avenir, il s'y préparait sans cesse, pour assurer le salut de tous les Grecs, et il y préparait Athènes par tous les moyens.

Sa première démarche fut d'oser, seul, proposer aux Athéniens d'affecter le produit des mines d'argent de Laurium [1], dont ils étaient dans l'usage de se partager les revenus, à la construction d'une flotte de trirèmes, pour le guerre contre Égine [2]. C'était alors la grande affaire de la Grèce; et les Éginètes couvraient toute la mer de leurs vaisseaux. Ce fut là le motif que Thémistocle fit valoir pour atteindre son but, et non pas la crainte de Darius et des Perses, alors trop éloignés, et dont on appréhendait peu le retour. Et, pour engager les Athéniens à faire ces préparatifs, il sut réveiller à propos leur jalousie et leur ressentiment contre les Éginètes. On construisit, avec l'argent des mines, cent trirèmes, qui combattirent aussi contre Xerxès. Dès ce moment, il séduisit peu à peu Athènes à la marine, et il lui en donna le goût. « Sur terre, disait-il, nous ne sommes pas en état de résister même à nos voisins; au lieu qu'avec des forces maritimes, nous pourrions et repousser les barbares, et commander à la Grèce. » Il transforma donc, comme dit Platon [3], d'excellentes troupes de terre en matelots et en gens de mer, et il prêta au reproche qu'on lui adresse, d'avoir arraché aux Athéniens la pique et le bouclier, pour les réduire au banc et à la rame. Et ce

1 En Attique, près du cap Sunium.
2 Ile située à peu de distance des côtes de l'Attique.
3 Au quatrième livre des *Lois*.

résultat, Thémistocle l'obtint, au rapport de Stésimbrote, malgré Miltiade, qui ne put faire prévaloir l'avis contraire.

Ce changement corrompit-il, oui ou non, la perfection et la pureté du gouvernement d'Athènes? c'est une question trop philosophique pour la traiter ici ; mais, ce qu'il y a de certain, c'est qu'alors la Grèce dut son salut à la mer, et que ces trirèmes rétablirent Athènes, qui avait été entièrement détruite. Il y en a plus d'une preuve, entre autres la conduite de Xerxès. Après la défaite de sa flotte, alors même que son armée de terre n'avait encore reçu aucun échec, Xerxès prit la fuite, confessant ainsi qu'il ne pouvait plus soutenir la lutte. Que s'il laissa Mardonius en Grèce, ce fut plutôt, j'imagine, pour empêcher les Grecs de le poursuivre, que dans l'espoir de les subjuguer.

Il y en a qui représentent Thémistocle cherchant, par tous les moyens, à gagner de l'argent pour fournir à ses prodigalités. Comme il aimait à faire des sacrifices, et qu'il traitait magnifiquement les étrangers, ses dépenses devaient être considérables. D'autres, au contraire, l'accusent d'une avarice et d'une mesquinerie sordides, jusqu'à envoyer vendre les comestibles dont on lui faisait présent. Un jour, il avait demandé un poulain à Diphilidès, l'éleveur de chevaux, et il avait essuyé un refus : il le menaça de faire bientôt de sa maison un nouveau cheval de bois[1]; donnant à entendre qu'il susciterait à ce personnage des querelles de famille et des procès avec ses parents.

Nul ne porta jamais l'ambition aussi loin que Thémistocle. Dans sa jeunesse, lorsqu'il était encore peu connu, il obtint, à force de prières, d'Épiclès d'Hermione, joueur de lyre fort goûté des Athéniens, qu'il vînt donner ses leçons chez lui, afin qu'on vît sa maison recher-

[1] Allusion au cheval de bois qui causa la ruine des Troyens.

chée du public et toujours pleine. Une autre fois, il alla aux jeux Olympiques, et il y voulut l'emporter sur Cimon, par le luxe de sa table et de ses tentes, par la magnificence des habits et des équipages; mais sa vanité déplut aux Grecs. On croyait pouvoir passer ces fantaisies à Cimon, encore jeune, et qui était d'une des premières maisons d'Athènes [1] ; mais que Thémistocle, un homme nouveau, osât ainsi s'élever au-dessus de sa fortune, c'était, aux yeux des Grecs, une arrogance ridicule. Une autre fois encore, à la représentation des tragédies, il fut le chorége [2] du poëte vainqueur; car c'était déjà le temps où ces concours excitaient une vive émulation, une ambition passionnée. Thémistocle consacra, dans un temple, un tableau de cette victoire, avec cette inscription : « Thémistocle, de Phréar, faisait les frais ; Phrynichus [3] menait la représentation; Adimante était archonte. »

Disons pourtant que Thémistocle était agréable à la multitude, soit à cause de son attention à saluer chaque citoyen par son nom, au seul vu de la personne, soit pour l'impartialité avec laquelle il jugeait les procès des particuliers, pendant ses magistratures. Un jour, Simonide de Céos [4] lui demanda quelque chose d'injuste. « Tu ne serais pas un bon poëte, lui dit Thémistocle, si tes chants faussaient la mesure, ni moi un bon magistrat, si j'accordais une grâce contraire aux lois. » C'est encore lui qui disait, en plaisantant, à Simonide : « Tu es fou de médire des Corinthiens, qui habitent une ville si grande, et de te faire peindre, laid comme tu es. » Enfin, quand sa puissance se fut accrue, et que son crédit auprès du peuple fut bien établi, il forma une faction contre Aristide, et il le fit bannir par l'ostracisme.

[1] Cimon était fils de Miltiade.
[2] On nommait ainsi celui qui faisait les frais de la représentation.
[3] Poëte tragique un peu antérieur à Eschyle.
[4] Fameux poëte lyrique de ce temps

A la première nouvelle de la marche des Mèdes contre la Grèce, les Athéniens s'assemblèrent, pour élire un général. Tous ceux qui pouvaient prétendre au commandement y renoncèrent, dit-on, effrayés de la grandeur du péril. Le seul Épicyde, fils d'Euphémidès, orateur éloquent, mais homme faible de cœur et facile à corrompre, se présenta comme compétiteur de Thémistocle; et il avait des chances de réunir les suffrages. Mais Thémistocle, qui prévoyait la perte de la Grèce si le commandement tombait dans les mains d'un tel homme, acheta, à prix d'argent, le désistement d'Épicyde. On loua aussi la conduite de Thémistocle envers l'interprète des ambassadeurs que le roi avait envoyés pour demander aux Athéniens la terre et l'eau. Il le fit arrêter; et un décret du peuple le condamna à mort, pour avoir osé employer la langue grecque à exprimer des ordres de barbare. On n'approuva pas moins sa sévérité contre Arthmius de Zélia. Arthmius, sur la proposition de Thémistocle, fut noté d'infamie, lui, ses enfants et toute sa postérité, parce qu'il avait apporté en Grèce l'or des Mèdes. Mais le plus grand bienfait de Thémistocle, ce fut d'avoir éteint les guerres intestines dans la Grèce, d'avoir réconcilié les villes entre elles, et de leur avoir persuadé d'oublier leurs inimitiés particulières, en présence de l'ennemi commun : entreprise où Chiléus l'Arcadien l'aida de tous ses efforts.

A peine nommé général, Thémistocle tâcha de déterminer les Athéniens à monter sur les trirèmes, et à quitter la ville pour aller par mer, le plus loin possible de la Grèce, au-devant du barbare. Mais cet avis trouva beaucoup de contradicteurs; et Thémistocle conduisit, avec les Lacédémoniens, une grande armée dans les vallées de Tempé, pour défendre la Thessalie, qu'on ne soupçonnait pas encore d'avoir embrassé le parti des Mèdes. On quitta ce poste sans avoir rien fait; et, les Thessaliens s'étant déclarés pour le roi, tout le pays se

livra comme eux aux Mèdes. C'est alors que les Athéniens revinrent au conseil de Thémistocle, et à l'idée d'une expédition maritime; et ils envoyèrent le général avec une flotte à Artémisium, pour garder le détroit[1].

Là, tous les autres Grecs voulaient déférer le commandement à Eurybiade et aux Lacédémoniens, tandis que les Athéniens, sous prétexte qu'ils avaient à eux seuls plus de vaisseaux que tous les autres Grecs ensemble, refusaient de reconnaître cette autorité. Mais Thémistocle, qui sentit le danger d'une pareille prétention, céda de lui-même le commandement à Eurybiade; et il adoucit les Athéniens en leur promettant, s'ils se comportaient en gens de cœur dans cette guerre, qu'il ferait bien, une autre fois, que les Grecs se soumissent à eux sans mot dire. C'est par là que la Grèce dut à Thémistocle son salut, et les Athéniens en particulier la gloire d'avoir vaincu les ennemis par leur courage, et les alliés par leurs bons procédés. Cependant, quand la flotte des barbares eut jeté l'ancre devant les Aphètes[2], Eurybiade, effrayé à la vue de ces innombrables vaisseaux tous de front, et apprenant d'ailleurs que deux cents autres navires tournaient l'île de Sciathos[3], voulait regagner au plus tôt l'intérieur de la Grèce, et se tenir près des côtes du Péloponnèse, afin que l'armée de terre fût à portée de secourir celle de mer, convaincu qu'il était de l'impossibilité de résister aux forces navales du roi.

Alors les Eubéens, qui craignaient de se voir abandonnés par les Grecs, envoyèrent secrètement à Thémistocle Pélagon, un des leurs, avec une somme d'argent considérable. Thémistocle la reçut; et aussitôt, si l'on en croit Hérodote, la donna à Eurybiade. Mais un des Athéniens fit à ce sujet une vive résistance à Thémis-

[1] Le détroit qui sépare l'Eubée de la Béotie.
[2] Les Aphètes étaient situés sur le golfe de Magnésie.
[3] Dans l'Euripe, près du promontoire de Capharée.

tocle : c'était Architélès, commandant de la trirème sacrée, qui manquait d'argent pour payer ses matelots. Thémistocle souleva contre Architélès les gens de l'équipage, déjà mécontents : ils lui coururent sus, et ils lui enlevèrent son souper. Architélès s'indignait de l'affront, et il se répandait en plaintes, quand il reçut de Thémistocle du pain et de la viande dans un panier, au fond duquel il y avait un talent d'argent, avec l'ordre de souper tranquillement, et, le lendemain, de satisfaire ses matelots ; sinon, qu'il serait dénoncé auprès des Athéniens, comme ayant reçu de l'argent des ennemis. Tel est le récit de Phanias le Lesbien.

Les combats qu'on soutint dès lors dans le détroit contre les barbares ne laissèrent pas, sans être décisifs, d'avoir un bon résultat pour les Grecs : ils y firent l'essai de leurs forces ; ils y apprirent, par la lutte même, que le nombre des vaisseaux, la pompe et la magnificence de leurs ornements, pas plus que des clameurs insolentes ou des chants barbares, ne sont faits pour effrayer des hommes fermes et intrépides ; qu'il n'y a qu'à mépriser tout ce vain appareil, à marcher droit à l'ennemi, à le serrer de près, et à le saisir pour mieux porter les coups. C'est ce qu'a bien compris Pindare, quand il a dit, de la bataille d'Artémisium :

> Les enfants d'Athènes y jetèrent l'illustre
> Fondement de la liberté.

En effet, oser, c'est le commencement de la victoire.

Artémisium est un promontoire de l'île d'Eubée, qui s'étend au nord au-dessus d'Histiée : en face est Olizon, dans le pays où régna jadis Philoctète. Il y a, sur le promontoire, un petit temple, consacré à Diane, surnommée Orientale. Il est entouré d'un bois, et décoré d'un portique de pierre blanche : cette pierre, quand on la frotte avec la main, rend l'odeur du safran, et en prend

la couleur. Sur une des colonnes, sont inscrits les vers élégiaques suivants :

Mille nations étaient venues des contrées de l'Asie ;
Mais les enfants d'Athènes, sur ces mers,
Ont détruit leur flotte ; et, quand l'armée des Mèdes eut péri,
Ils ont élevé ces trophées à la vierge Diane.

On montre un endroit sur la grève, où le sable, dans une assez grande circonférence, est mêlé d'une poussière de cendres, noire comme si elle avait passé au feu : c'est là, croit-on, que furent brûlés les débris de vaisseaux et les cadavres.

Cependant, quand on reçut, à Artémisium, des nouvelles des Thermopyles ; quand on apprit la mort de Léonidas, et que Xerxès était maître des passages de terre, on rentra dans l'intérieur de la Grèce, les Athéniens fermant la marche, tout orgueilleux de leurs exploits. Thémistocle côtoyait le rivage ; et, là où il voyait que les ennemis, à coup sûr, viendraient mouiller l'ancre et se rafraîchir, il faisait graver de grandes lettres, ou sur les pierres qu'il trouvait par hasard, ou sur d'autres qu'il faisait placer dans les endroits commodes pour les relâches et les aiguades. Ces inscriptions s'adressaient aux Ioniens : « Venez, s'il vous est possible, vous réunir à vos pères, à ceux qui s'exposent les premiers pour défendre votre liberté. Si vous ne le pouvez pas, du moins, durant les combats, harcelez l'armée des barbares, et jetez-y le désordre. » Il espérait, par là, ou attirer les Ioniens dans le parti des Grecs, ou les effrayer, en les rendant suspects aux barbares.

Cependant Xerxès avait pénétré, par la Doride supérieure, jusque dans la Phocide : il brûlait et il saccageait les villes des Phocéens, sans que les Grecs vinssent les secourir, quoique les Athéniens priassent qu'on allât faire tête à l'ennemi dans la Béotie, afin de couvrir l'Attique, comme ils étaient allés eux-mêmes par mer à

Artémisium, pour la défense commune. Mais personne ne les écoutait : les autres Grecs ne songeaient qu'au Péloponnèse; et ils voulaient rassembler en deçà de l'isthme toutes les forces de la Grèce, et fermer l'isthme d'une muraille, depuis une mer jusqu'à l'autre. Cet abandon irrita les Athéniens, et les jeta dans la tristesse et le découragement. Seuls, comme ils l'étaient, ils ne pouvaient songer à combattre tant de milliers d'ennemis; et l'unique parti qu'il leur restât à prendre, c'était d'abandonner Athènes, et de monter sur les vaisseaux. Mais le peuple ne pouvait s'y résoudre, persuadé qu'il n'y avait nul espoir de vaincre, nul salut possible, si l'on abandonnait les autels des dieux et les tombeaux des ancêtres. Alors Thémistocle, qui désespérait de déterminer le peuple par des raisonnements humains, eut recours aux prodiges et aux oracles, comme on a recours à la machine dans la tragédie[1]. Le prodige qu'il supposa fut la disparition du dragon de Minerve, qu'on ne vit point, ces jours-là, dans le sanctuaire. Les prêtres trouvèrent intactes les oblations qu'on lui faisait chaque jour, et ils répandirent parmi le peuple, à l'instigation de Thémistocle, que la déesse avait quitté la ville, en leur montrant le chemin de la mer. Puis Thémistocle fit valoir l'autorité de l'oracle : les murailles de bois dont parlait le dieu ne signifiaient, disait-il, rien autre chose que les vaisseaux ; et c'était pour cela que le dieu donnait à Salamine le titre de divine, et non celui de malheureuse et de funeste, parce que cette île donnerait son nom à un éclatant exploit des Grecs.

Enfin son avis prévalut ; et il dressa un décret, par lequel les Athéniens mettaient leur ville sous la garde de Minerve, leur protectrice, et qui commandait que tout homme en âge de porter les armes s'embarquât sur la

[1] Quand on faisait descendre un dieu du ciel, pour le dénouement.

flotte, et que chacun pourvût, du mieux qui lui serait possible, à la sûreté de sa femme, de ses enfants et de ses esclaves. Le décret fut ratifié ; et la plupart des Athéniens envoyèrent leurs parents et leurs femmes à Trézène[1], où on les reçut avec toutes sortes de bons procédés. Les Trézéniens ordonnèrent qu'ils seraient nourris aux dépens du public, et ils assignèrent, pour chaque personne, deux oboles[2] par jour. Ils permirent aux enfants de cueillir des fruits partout où il leur plairait, et ils fournirent aux honoraires des maîtres chargés de les instruire. Ce décret fut l'œuvre de Nicagoras.

Le trésor public d'Athènes était vide : l'Aréopage, au rapport d'Aristote, donna huit drachmes[3] à chaque soldat, et c'est à lui qu'on dut aussi les moyens de compléter l'armement des trirèmes ; mais, suivant Clidémus[4], cet argent provenait d'un stratagème de Thémistocle Clidémus raconte que, lorsque les Athéniens furent descendus au Pirée, l'égide de la statue de Minerve se trouva perdue ; que Thémistocle, en fouillant partout, sous prétexte de la chercher, trouva une grande quantité d'argent, que chacun avait caché parmi ses hardes. Cet argent fut mis à la disposition de l'État, et les soldats purent faire les provisions nécessaires. Enfin, la ville vogua sur les flots. On se sentait, à ce spectacle, tout saisi de compassion ; on admirait surtout l'intrépidité de ces hommes envoyant ainsi leurs parents dans une ville étrangère, et passant à Salamine, sans se laisser ébranler par les gémissements, les larmes et les embrassements de leurs femmes. Mais, surtout, ce qu'on ne pouvait voir sans pitié, c'était cette foule de vieillards que leur grand âge ne permettait pas de transporter[5]. A ce sentiment

[1] Dans l'Argolide, à l'entrée du golfe Saronique.

[2] Un peu plus de 30 centimes.

[3] Environ 7 francs 35 centimes.

[4] Écrivain à peu près inconnu.

[5] Il y en eut beaucoup qui, par scrupule religieux, restèrent dans la ville, bien qu'assez ingambes pour suivre la foule.

douloureux se joignait une sorte d'attendrissement, à la vue de ces animaux domestiques et privés, qui couraient çà et là sur le rivage, avec des hurlements plaintifs, et rappelant leurs maîtres. On cite, entre autres, le chien de Xanthippe, père de Périclès : il ne put se résoudre à quitter son maître ; il se jeta à la mer, et il nagea près de son vaisseau jusqu'à Salamine, où il expira aussitôt, épuisé de fatigue. On montre encore un endroit appelé le Tombeau du Chien, où l'on dit qu'il fut enterré.

Voilà des faits bien glorieux pour Thémistocle ; mais il ne s'en tint pas là encore. Il s'apercevait que les citoyens regrettaient Aristide, et qu'ils craignaient que le ressentiment ne le portât à se joindre aux barbares, et qu'il ne ruinât les affaires de la Grèce ; car c'était avant la guerre, que la faction de Thémistocle l'avait fait condamner par l'ostracisme. Il proposa donc un décret, en vertu duquel tous les citoyens bannis pour un temps étaient autorisés à revenir, comme à faire et à dire, conjointement avec les autres citoyens, tout ce qui serait utile pour le salut de la Grèce.

Eurybiade, que la prépondérance de Sparte avait fait nommer chef suprême de la flotte, était un homme faible de cœur en face du danger[1] : il voulait mettre à la voile, et naviguer vers l'isthme, où s'était rassemblée l'armée de terre des Péloponnésiens. Thémistocle s'y opposa ; et c'est à cette occasion qu'il fit les réponses qu'on a conservées. « Thémistocle, lui dit Eurybiade, on bâtonne, dans les jeux publics, ceux qui partent avant le signal. — Il est vrai, répondit Thémistocle ; mais on ne couronne point ceux qui restent les derniers. » Eurybiade ayant levé son bâton, comme pour le frapper : « Frappe, lui dit Thémistocle, mais écoute. » Eurybiade, émerveillé de cette douceur, l'invita à parler. Thémistocle commençait à le ramener à son avis ; mais quelqu'un se mit

[1] Peu capable est plus vrai : Hérodote ne dit point qu'Eurybiade fût un lâche ; et les Spartiates lui décernèrent le prix de la valeur.

à dire : « Il ne sied pas, à un homme qui n'a plus de ville, de conseiller, à ceux qui en ont, de les abandonner et de trahir leurs patries. » Thémistocle, rétorquant le mot : « Misérable, dit-il, si nous avons abandonné nos maisons et nos murailles, c'est que nous n'avons pas voulu devenir esclaves, par amour pour des choses inanimées. Mais il nous reste encore la plus grande des villes de la Grèce : ce sont ces deux cents trirèmes, qui sont ici pour vous secourir, si vous consentez à ce qu'elles vous sauvent. Au reste, si vous partez, si vous nous trahissez une seconde fois, bientôt on entendra dire dans la Grèce que les Athéniens possèdent une ville libre, et un pays non moins beau que celui qu'ils ont perdu. » Eurybiade, à ces paroles de Thémistocle, comprit avec terreur les périls où le pourrait laisser la retraite des Athéniens. Un Érétrien voulait parler contre Thémistocle. « Hé quoi, dit celui-ci, vous parlez aussi de guerre, vous autres qui avez, comme les teuthides[1], une épée et pas de cœur. »

Quelques-uns disent qu'à l'instant où Thémistocle tenait ce propos de dessus le tillac de son vaisseau, une chouette parut, qui vola vers la droite de la flotte, et qui vint se poser sur le haut d'un mât. Ce fut là surtout ce qui rangea les Grecs à l'opinion de Thémistocle, et les décida à combattre sur mer. Mais, quand la flotte ennemie se montra sur les côtes de l'Attique, vers le port de Phalère[2], et qu'elle couvrit tous les rivages des environs; quand le roi lui-même en personne fut descendu vers la mer avec son armée de terre, et qu'il eut déployé aux yeux cette foule immense, alors les raisons de Thémistocle s'effacèrent de l'esprit des Grecs : les Péloponnésiens tournaient de nouveau leurs regards vers l'isthme;

[1] Ce poisson est une espèce de sèche; mais ce qu'on disait de sa structure est faux : il a toutes les parties essentielles d'un poisson, seulement avec des différences qui forment son caractère particulier.

[2] Un des ports d'Athènes.

ils ne souffraient pas même qu'on proposât d'autre avis. Il fut donc résolu qu'on partirait la nuit même ; et l'ordre de partir fut donné aux pilotes.

Thémistocle, qui voyait avec douleur que les Grecs, en se dispersant chacun dans leurs villes, allaient perdre tout l'avantage que leur donnaient la nature du lieu et cet étroit passage, imagina la ruse dont l'instrument fut Sicinus. Sicinus était un prisonnier de guerre, Perse de nation, mais ami de Thémistocle, et précepteur de ses enfants. Thémistocle le dépêche secrètement au Perse, avec ordre de lui dire que Thémistocle, général des Athéniens, se dévouait aux intérêts du roi, et qu'il lui faisait donner le premier l'avis que les Grecs pensaient à prendre la fuite; qu'il lui conseillait de ne les pas laisser échapper, mais de profiter, pour attaquer et détruire leurs forces navales, du désordre où les jetait l'absence de leurs troupes de terre. Cet avis combla de joie Xerxès, qui n'y vit qu'une preuve du dévouement de Thémistocle. Il fit porter aussitôt aux capitaines des navires l'ordre de détacher, tandis que le reste de la flotte se remplirait à loisir, deux cents vaisseaux à l'instant même, pour aller se saisir de tous les passages et cerner les îles, afin que pas un des ennemis n'échappât.

Aristide, fils de Lysimachus, s'aperçut le premier de ce mouvement. Il se rendit à la tente de Thémistocle, dont il n'était pas l'ami, et qui l'avait fait bannir, comme je l'ai dit plus haut. Thémistocle sortit à sa rencontre. « Nous sommes enveloppés, » lui dit Aristide. Thémistocle, qui connaissait sa probité, et que charmait sa présence à cet instant, lui découvre ce qu'il avait fait par le moyen de Sicinus, et le prie de retenir les Grecs et de travailler avec lui, puisqu'il avait toute leur confiance, à les faire combattre dans le détroit. Aristide, après avoir loué Thémistocle, va trouver les généraux et les triérarques, et il les exhorte vivement au combat. Pourtant ils doutaient encore qu'il n'y eût plus d'issue,

lorsqu'une trirème de Ténédos [1], commandée par Panétius, passa aux Grecs, et leur confirma la nouvelle. La colère et la nécessité décidèrent donc les Grecs à tenter l'événement. Le lendemain, à la pointe du jour, Xerxès se plaça sur une hauteur, d'où il surveillait sa flotte et les dispositions de la bataille. C'était, suivant Phanodème [2], au-dessus du temple d'Hercule, près de l'endroit le plus resserré du canal qui sépare l'île de Salamine de l'Attique; mais, suivant Acestodore [3], c'était à la limite de la Mégaride, sur les coteaux qu'on appelle les Cornes. Assis sur un trône d'or, Xerxès avait à ses côtés plusieurs secrétaires, chargés d'écrire tous les événements du combat.

Pendant que Thémistocle faisait un sacrifice sur la trirème du commandement, on lui amena trois prisonniers d'une beauté remarquable, magnifiquement vêtus, et tout chargés d'ornements d'or : on les disait fils d'Artayctus et de Sandaucé, sœur du roi. A peine le devin Euphrantidès les eut-il aperçus, qu'une grande flamme tout étincelante jaillit des victimes, et qu'un éternuement retentit à droite. Le devin prend la main de Thémistocle; il lui commande de donner à Bacchus Omestès [4] les jeunes gens en offrande, et de les lui immoler. C'était, disait-il, le moyen d'assurer le salut des Grecs et leur victoire. Thémistocle, à cette singulière et cruelle exigence du devin, fut frappé de stupeur; mais la multitude, comme c'est l'ordinaire dans les conjonctures difficiles et dans les périls extrêmes, comptait bien plus, pour son salut, sur l'étrange que sur les moyens avoués par la raison : elle se mit à invoquer le dieu tout d'une voix; et, menant les prisonniers au pied de l'autel, elle exigea, à toute

[1] Ténédos était une des îles grecques possédées par les Perses.

[2] Écrivain du siècle de Thémistocle, auteur d'une *Histoire de l'Attique,* et fort peu connu d'ailleurs.

[3] N'est connu que comme auteur d'un *Traité des choses fabuleuses des villes.*

[4] Le surnom d'Omestès signifie *cruel,* ou, plus exactement, *mangeant cru.*

force, que le sacrifice s'accomplît, comme le devin l'avait ordonné. C'est du moins ce que conte Phanias de Lesbos, philosophe, et homme savant dans les antiquités de l'histoire.

Quant au nombre des vaisseaux des barbares, le poëte Eschyle dit, dans la tragédie des *Perses*[1], parlant comme témoin, et d'après des renseignements sûrs :

> Xerxès, j'en suis garant, avait mille
> Vaisseaux en somme, sans compter ses fins voiliers,
> Au nombre de deux cent sept. Voilà la vérité.

Les Athéniens en avaient cent quatre-vingts, montés chacun de dix-huit soldats, qui combattaient du haut du pont: quatre de ces soldats étaient des archers, et les autres étaient des hoplites[2]. Thémistocle ne fut pas moins habile, ce semble, à chosir le moment que le lieu du combat : il prit garde de n'engager l'action, contre la flotte des barbares, qu'à l'heure où il souffle régulièrement de la mer un vent très-fort, qui soulève les vagues dans le détroit. Cette agitation n'incommodait nullement les vaisseaux des Grecs, qui étaient plats et de médiocre hauteur. Mais ceux des barbares, qui avaient la proue relevée, le pont très-haut, et qui étaient pesants à la manœuvre, tournoyaient sous l'effort, et ils présentaient le flanc aux Grecs. Ceux-ci chargeaient vivement l'ennemi, attentifs à exécuter les ordres de Thémistocle, celui des généraux qui savait le mieux ce qu'il fallait faire.

Ariamène, amiral de Xerxès, guerrier plein de courage, le plus brave et le plus juste des frères du roi, montait un grand vaisseau, d'où il lançait, comme du haut d'une muraille, une grêle de flèches et de traits du côté où combattait Thémistocle. Aminias de Décélie[3] et

[1] Vers 341 et suivants. Eschyle était à la bataille de Salamine, et il en a fait un récit admirable.

[2] C'est-à-dire avant l'armement complet; des soldats de ligne

[3] Aminias était le frère d'Eschyle, et né non point à Décélie, mais a Eleu-

Sosiclès de Pédiée[1] poussèrent à sa rencontre, avec tant d'impétuosité, que les deux vaisseaux se heurtèrent de leurs becs d'airain, et qu'ils s'entr'accrochèrent. Ariamène sauta dans la trirème athénienne ; mais les deux guerriers l'y reçurent vigoureusement et à coups de javelines, et ils le précipitèrent dans la mer. Artémise[2] reconnut son corps, qui flottait parmi d'autres débris, et elle le rapporta à Xerxès.

Le combat en était là, lorsqu'il parut, dit-on, une grande lumière du côté d'Éleusis, et que la plaine, depuis Thriasie[3] jusqu'à la mer, retentit de voix confuses, comme d'un grand nombre d'hommes menant le chœur mystique d'Iacchus[4]. On crut voir un nuage de poussière, soulevé par la marche de cette foule bruyante, monter peu à peu dans les airs, puis redescendre et tomber sur les vaisseaux. D'autres avaient vu, disaient-ils, des figures d'hommes armés apparaître, qui, de l'île d'Égine, tendaient les mains vers les trirèmes des Grecs. On conjectura que c'étaient les Éacides[5], dont on avait invoqué le secours avant le combat.

Lycomède, Athénien, un des triérarques, fut le premier qui s'empara d'un vaisseau ennemi : il en enleva les enseignes, et il les consacra à Apollon Daphnéphore[6]. Les Grecs avaient, de front, le même nombre de vaisseaux que les barbares, à cause du détroit, où ceux-ci ne pouvaient que venir à la file, et où ils s'embarrassaient les uns les autres. Ils combattirent avec tant de constance, jusqu'à la nuit, qu'ils obligèrent les Perses de prendre la

sis. Voyez mon *Introduction* au théâtre d'Eschyle. Décélie était un dème de l'Attique.

[1] Petite ville de l'Attique.

[2] La fameuse reine de Carie, qui se conduisit en héros dans la bataille.

[3] Thriasie était un village situé entre Éleusis et Athènes ; et Éleusis était une ville de l'Attique, fameuse par son temple de Déméter ou de Cérès.

[4] Iacchus était le nom mystique de Bacchus.

[5] Les descendants d'Éacus, et notamment Télamon et Ajax.

[6] C'est-à-dire Apollon-porte-laurier.

fuite, et qu'ils remportèrent, comme s'exprime Simonide, cette belle et renommée victoire, le plus grand et le plus glorieux exploit qu'aient jamais accompli sur mer ni les Grecs ni les barbares ; l'œuvre de la valeur et du courage de tous les soldats, et aussi de la prudence et de l'habileté de Thémistocle.

Après la bataille, Xerxès, qui voulait lutter encore en dépit de sa défaite, entreprend de combler le détroit, pour faire passer à Salamine, sur des levées, son armée de terre, et pour y attaquer les Grecs. Thémistocle proposa, mais seulement dans le dessein de sonder Aristide, qu'on allât dans l'Hellespont, couper le pont de bateaux. « C'est le moyen, ajoutait-il, de prendre l'Asie dans l'Europe. » Aristide ne goûta point ce projet, et dit : « Jusqu'à ce jour, nous n'avons eu affaire qu'à un barbare amolli par les délices ; mais, si nous l'enfermons dans la Grèce, et que la crainte réduise à la nécessité de combattre un homme qui commande à des troupes si nombreuses, alors il ne se tiendra plus assis sous un pavillon d'or, et tranquille spectateur du combat : il osera tout, et il se portera partout au danger ; il réparera ses pertes, et il livrera sa fortune à de plus sages conseils. Ainsi donc, Thémistocle, loin de rompre le pont qui existe, il faudrait pouvoir lui en bâtir un second, pour chasser l'ennemi au plus vite hors de l'Europe. — Si tu juges ce parti utile, reprit Thémistocle, hâtons-nous, tous ensemble, d'aviser et imaginer quelque stratagème, pour délivrer la Grèce de sa présence le plus promptement possible. » On s'en tint à cette idée ; et Thémistocle prit un eunuque de Xerxès, nommé Arnacès, qui se trouvait parmi les prisonniers, et il l'envoya porter au roi ce message : Que les Grecs, vainqueurs sur mer, se préparent à faire voile vers l'Hellespont, pour y couper le pont de bateaux qu'il avait construit ; que Thémistocle, inquiet pour le salut du roi, lui conseille de regagner en hâte les mers de son obéissance, et

de repasser en Asie; que, de son côté, Thémistocle trouvera des prétextes pour amuser les alliés, et pour retarder leur poursuite. A cette nouvelle, le barbare, saisi d'effroi, fit précipitamment sa retraite. Mardonius justifia la prudence de Thémistocle et d'Aristide. Car la Grèce courut, à Platées, un danger extrême; et pourtant elle n'y eut à lutter que contre une faible portion de l'armée de Xerxès.

Hérodote dit qu'Égine, dans cette journée, se distingua entre toutes les villes, mais que les Grecs, d'un accord unanime, donnèrent à Thémistocle le premier rang entre les braves, avec regret cependant, parce qu'ils portaient envie à sa gloire. En effet, quand les chefs furent rentrés à l'isthme, ils prêtèrent serment sur l'autel, et ils portèrent leurs suffrages : or, chacun d'eux s'était adjugé le premier rang, et avait donné le second à Thémistocle. Pour les Lacédémoniens, ils l'emmenèrent à Sparte. Là, ils décernèrent à Eurybiade le prix de la valeur, et à Thémistocle une branche d'olivier, prix de la sagesse; ils firent don à celui-ci du plus beau char qui fût dans la ville, et, lorsqu'il partit, trois cents jeunes hommes le reconduisirent, par honneur, jusqu'aux frontières de l'État. On dit aussi qu'aux premiers jeux Olympiques qui suivirent, Thémistocle ayant paru dans le stade, les spectateurs oublièrent les combattants, et eurent, durant tout le jour, les yeux fixés sur lui : ils le montraient aux étrangers, avec des cris d'admiration et des battements de mains. Thémistocle, dans son ravissement, avoua à ses amis que c'était là une digne récompense des peines qu'il s'était données pour la Grèce.

Sa passion pour la gloire était extrême, à en juger par les traits qu'on rapporte de lui. Quand les Athéniens l'eurent élu chef de la flotte, il cessa d'expédier à leur tour du rôle et les affaires des particuliers et celles de l'État : celles qui lui survenaient, il les remit toutes pour le jour où il devait s'embarquer, afin qu'en le voyant

juger à la fois ce grand nombre d'affaires, et parler à tant de sortes de gens, on conçût une haute idée de sa grandeur et de sa puissance. Une autre fois, il regardait, le long du rivage de la mer, les cadavres qu'y avaient apportés les flots : il en vit plusieurs qui avaient des bracelets et des colliers d'or. Il continua son chemin; mais, montrant ces objets à un de ses amis qui le suivait : « Prends cela pour toi, lui dit-il; car tu n'es pas Thémistocle. » Antiphatès, qui avait été autrefois un beau jeune homme, et qui avait alors traité orgueilleusement Thémistocle, lui faisait assidûment sa cour, depuis que Thémistocle avait un nom célèbre. « Mon ami, dit celui-ci, nous sommes devenus sages en même temps, mais tous deux un peu tard. » Il disait que ce n'était ni de l'estime ni de l'admiration qu'avaient pour lui les Athéniens, mais qu'ils se servaient de lui comme on fait d'un platane : on va se réfugier sous ses rameaux, pendant l'orage; et, lorsque le calme est revenu, on le dépouille et on l'ébranche. Un Sériphien lui disait que ce n'était pas à lui-même qu'il devait son illustration, mais à sa patrie. « Tu dis vrai, répondit Thémistocle; mais ni moi, né à Sériphe[1], je n'eusse connu la gloire, ni toi, né à Athènes. » Un des autres chefs, qui croyait avoir rendu à la république quelque signalé service, se vantait devant Thémistocle, et comparait ses actions avec les siennes. « Le jour de fête, dit Thémistocle, eut dispute avec son lendemain. Celui-ci se plaignait qu'il n'avait pas un moment de loisir, et qu'il était accablé de travail, tandis que tous ne s'occupaient, durant le jour de fête, qu'à jouir à l'aise des biens amassés les autres jours. Le jour de fête répondit : Tu as raison; mais, si je n'avais été, tu ne serais pas. Et moi, ajouta Thémistocle, si je n'avais été, où seriez-vous tous maintenant ? » Le fils de Thémistocle abusait de la tendresse de sa mère,

[1] Sériphe était une petite île, ou plutôt un rocher sans importance, dans les Cyclades.

et il se servait d'elle pour gouverner son père. Thémistocle remarquait en plaisantant que son fils avait plus de pouvoir que pas un des Grecs. « En effet, disait-il, les Athéniens commandent aux Grecs, moi aux Athéniens, sa mère à moi, et lui à sa mère. » Il affectait en tout la singularité. Il avait une terre à vendre ; il fit annoncer, dans la criée : « On aura, par-dessus le marché, un bon voisin. » Deux prétendants lui demandaient sa fille ; il préféra l'homme de bien à l'homme riche, disant : « Je veux pour gendre un homme qui ait besoin de richesses, plutôt que des richesses qui aient besoin d'un homme. » Telles étaient les saillies de Thémistocle.

Après les exploits que j'ai retracés, il s'occupa, sans perdre un instant, de rebâtir et de fortifier Athènes, et il conjura l'opposition des éphores [1] à prix d'argent. Tel est le récit de Théopompe. Selon la tradition la plus accréditée, il employa la ruse. Il se rendit à Sparte, avec le titre d'ambassadeur ; et, comme les Spartiates se plaignaient de ce qu'on fortifiait Athènes, et qu'ils s'appuyaient du témoignage de Poliarque, envoyé expressément par les Éginètes pour accuser les Athéniens, il nia le fait, et il proposa de dépêcher des gens à Athènes, pour s'en assurer. Il ne voulait que gagner du temps pour achever les murailles, tout en donnant aux Athéniens, dans ceux qu'on enverrait, des otages de sa personne. Le but fut atteint. Les Lacédémoniens, instruits de la vérité, dissimulèrent leur ressentiment, et ils le laissèrent partir sans lui faire aucun mal.

Il fit ensuite fortifier le Pirée [2], parce qu'il avait reconnu la commodité de ce port. Faire ainsi prendre au peuple athénien le goût de la mer, c'était suivre une politique tout opposée à celle des anciens rois d'Athènes. Ceux-ci, dit-on, afin d'éloigner les citoyens du commerce maritime, et de leur faire abandonner désormais la na-

[1] Magistrats de Sparte.
[2] Le Pirée est encore aujourd'hui un très-bon port.

vigation pour l'agriculture, avaient répandu cette fable, où, Minerve et Neptune se disputant le patronage de l'Attique, Minerve montra aux juges l'olivier sacré, et gagna sa cause. Thémistocle ne colla point le Pirée à la ville, comme le prétend Aristophane le comique [1]; mais il rattacha la ville au Pirée, et la terre à la mer. C'était fortifier le peuple contre les nobles, et le remplir de confiance en lui-même, que de mettre ainsi l'autorité entre des mains de matelots, de pilotes et de rameurs. Aussi, dans la suite, la tribune du Pnyx, qui regardait la mer, fut-elle tournée du côté de la terre par les trente tyrans : ils pensaient que les forces maritimes engendrent la démocratie, tandis que l'oligarchie trouve moins de résistance chez les laboureurs.

Thémistocle avait imaginé, dans l'intérêt de la marine athénienne, un projet extraordinaire. Depuis la retraite de Xerxès, la flotte des Grecs était à Pagases [2], où elle hivernait. Il dit un jour aux Athéniens, en pleine assemblée, qu'il avait un dessein dont l'exécution leur serait avantageuse et salutaire, mais que ce dessein, il ne devait pas le faire connaître au public. Les Athéniens ordonnèrent qu'il le communiquât à Aristide, et qu'il se mît à l'œuvre, si Aristide approuvait. Thémistocle dit à Aristide qu'il avait conçu la pensée de brûler la flotte des Grecs. Aristide rentra dans l'assemblée, et il y déclara que le projet dont Thémistocle méditait l'exécution était à la fois le plus utile et le plus injuste. Les Athéniens ordonnèrent à Thémistocle d'y renoncer.

Les Lacédémoniens proposaient, dans le conseil des Amphictyons [3], que les villes qui n'étaient pas entrées dans la ligue contre les Mèdes fussent exclues de l'Amphictyonie. Mais Thémistocle craignait que, si les Thessaliens, les Argiens, et, avec eux, les Thébains, perdaient

1 Allusion a un passage de la comédie des *Chevaliers*.
2 Port de la Magnésie, sur le golfe Pélasgique.
3 Assemblée générale des députés de la Grèce

leur droit de présence dans le conseil, les Spartiates n'y devinssent maîtres des suffrages, et qu'ils n'imposassent leurs volontés : il défendit la cause de ces villes, et il amena les Pylagores [1] à son sentiment. « Il n'y a, leur dit-il, que trente et une villes, la plupart même fort peu considérables, qui aient pris part à la guerre : ce serait donc un vrai malheur, que de donner ainsi à deux ou trois villes principales, par l'exclusion du reste de la Grèce, la prépondérance dans le conseil amphictyonique. » Thémistocle, depuis ce moment, fut en butte au mauvais vouloir des Lacédémoniens. Ils poussèrent Cimon aux plus hauts emplois, pour contre-balancer, dans le gouvernement, l'autorité de Thémistocle. Thémistocle s'attira aussi la haine des alliés, en parcourant les îles pour y lever des contributions. Ainsi, quand il demanda de l'argent à ceux d'Andros [2], voici ce qui se passa, si l'on en croit Hérodote. Il leur dit qu'il apportait avec lui deux divinités, la persuasion et la force. Ils lui répondirent qu'ils avaient, eux aussi, deux grandes divinités, la pauvreté et l'indigence, et qui leur défendaient de lui rien donner.

Timocréon le Rhodien, poëte lyrique, fait, dans un de ses chants, un reproche bien mordant à Thémistocle: il l'accuse d'avoir rappelé les bannis pour de l'argent, tandis que, pour de l'argent, il l'avait abandonné, lui, son ami et son hôte. Je vais citer les paroles de Timocréon :

Loue, si tu veux, Pausanias, loue Xanthippe, loue Léotychide;
Moi, c'est Aristide que je loue, l'homme le plus vertueux qui vint jamais d'Athènes la ville sacrée.
Pour Thémistocle, ce menteur, cet homme injuste, ce traître, Latone le déteste. Lui, l'hôte de Timocréon,
Il s'est laissé corrompre par un vil argent, et il a refusé de ramener Timocréon dans Ialysus, sa patrie.

[1] C'était le nom des députés, ainsi nommés, dit-on, parce qu'ils se réunissaient aux Thermopyles

[2] Une des Cyclades.

Oui, pour le prix de trois talents d'argent, il a mis à la voile, l'infâme!

Ramenant injustement ceux-ci d'exil, bannissant ceux-là, mettant les autres à mort;

Du reste, repu d'argent. Et, à l'isthme, il tenait table ouverte; avec quelle lésinerie! il servait des viandes froides;

Et l'on mangeait, en souhaitant que Thémistocle n'allât pas jusqu'au printemps.

Mais Timocréon lance contre Thémistocle des traits plus piquants encore, et il le ménage moins que jamais, dans un chant qu'il fit après le bannissement de Thémistocle, et qui commence ainsi :

Muse, donne à ces vers, parmi les Grecs, le renom qu'ils méritent et que tu leur dois.

On dit que Timocréon fut banni pour avoir embrassé le parti des Mèdes, et que Thémistocle opina pour la condamnation. Aussi, lorsque Thémistocle subit la même accusation, Timocréon l'attaqua-t-il en ces termes :

Timocréon n'est pas le seul qui ait traité avec les Mèdes.
Il y a bien d'autres pervers, et je ne suis pas le seul boiteux;
Il y a d'autres renards encore.

Les citoyens, envieux de sa gloire, prêtaient volontiers l'oreille à ces calomnies; et Thémistocle se voyait forcé de les fâcher davantage, en rappelant sans cesse, quand il parlait dans l'assemblée du peuple, ses services et ses exploits. Et, lorsqu'on témoignait quelque impatience : « Quoi donc! disait-il, vous vous lassez de recevoir trop souvent les bienfaits des mêmes personnes! » Il n'offensa pas moins la multitude en élevant un temple à Diane Aristobule, comme il avait surnommé la déesse, pour faire entendre qu'il avait donné à Athènes et à toute la Grèce les meilleurs conseils [1]. Il construisit ce

[1] C'est ce que signifie le nom d'Aristobule.

temple près de sa maison, dans le quartier de Mélite, où, de nos jours, les bourreaux jettent les corps des suppliciés, et où ils apportent les vêtements de ceux qu'ils ont étranglés et mis à mort, et les cordes dont ils se sont servis pour l'exécution. Il y avait encore, de mon temps, dans le temple de Diane Aristobule, une statuette de Thémistocle; et, à en juger par cette image, ce n'est pas l'âme seulement que Thémistocle avait héroïque, c'étaient aussi les traits. Les Athéniens donc, pour abattre une autorité qui leur paraissait démesurée, bannirent Thémistocle par l'ostracisme, sorte d'exil qu'ils avaient coutume d'infliger à tous ceux dont ils redoutaient la puissance, et qui ne se renfermaient pas dans les bornes de l'égalité démocratique. Car l'ostracisme n'était pas un châtiment: c'était une satisfaction, un soulagement accordé à l'envie, laquelle aime à rabaisser ceux dont l'élévation lui fait ombrage, et qui trouvait, dans leur abaissement, un moyen d'exhaler sa haine.

Thémistocle, banni d'Athènes, vivait à Argos [1], lorsque la découverte de la trahison de Pausanias fournit à ses ennemis un sujet d'accusation contre lui. Léobotès, fils d'Alcméon, du dème d'Agraule, le dénonça comme traître; et les Spartiates appuyèrent l'accusation. Pausanias, tout ami qu'il fût de Thémistocle, lui avait d'abord caché la trahison qu'il méditait; mais, quand il le vit dépouillé de l'autorité, et supportant impatiemment son exil, il se hasarda à lui en faire part, et il le sollicita d'entrer dans le projet. Il lui montra les lettres du roi, et il chercha à l'irriter contre les Grecs, en les taxant de méchanceté et d'ingratitude. Thémistocle rejeta bien loin la proposition de Pausanias, et se défendit de toute complicité avec lui. Mais, en même temps, il garda un profond secret sur le complot, et il ne s'en ouvrit à

[1] Dans le Péloponnèse.

personne, espérant ou que Pausanias abandonnerait de lui-même un projet aussi déraisonnable que hasardeux, et dont il ne pouvait attendre aucun succès, ou que la révélation se ferait de quelque autre manière. Après que Pausanias eût été, comme on sait, mis à mort, on trouva chez lui des lettres et d'autres écrits, qui firent soupçonner Thémistocle de complicité. Les Lacédémoniens se déchaînèrent donc contre lui, et ses envieux d'Athènes lui intentèrent, tout absent qu'il fût, une accusation. Il plaidait sa cause par lettres, surtout pour repousser les premières calomnies de ses ennemis. « J'ai toujours recherché la domination, écrivait-il à ses concitoyens ; car je n'étais pas né pour être esclave, et je n'avais pas la volonté de le devenir. Comment donc supposer que j'aie entrepris de me livrer, moi et toute la Grèce, à des ennemis et à des barbares ? » Mais le peuple, gagné par les accusateurs, envoya des gens à Argos, avec ordre de l'arrêter, et de l'amener à Athènes, pour y être jugé par le conseil des Grecs. Thémistocle, qui pressentait ce résultat, était passé à Corcyre [1], ville dont il avait été autrefois le bienfaiteur. Nommé juge d'un différend que les Corcyréens avaient avec les Corinthiens, il avait terminé la querelle en condamnant les Corinthiens à leur payer vingt talents [2], et en décidant que Corcyre et Corinthe posséderaient en commun Leucade [3], qui était une colonie de ces deux villes.

De là il s'enfuit en Épire ; et, s'y voyant poursuivi par les Athéniens et les Lacédémoniens, il prit le parti aussi incertain que périlleux de se réfugier chez Admète, roi des Molosses. Admète avait autrefois demandé je ne sais quel service aux Athéniens ; et Thémistocle, qui jouissait

[1] Capitale de l'île du même nom, aujourd'hui Corfou, une des îles Ioniennes. Corcyre était une colonie de Corinthe, et avait eu souvent des querelles avec sa métropole.

[2] Environ 110,000 francs de notre monnaie.

[3] Ville de l'île du même nom, aujourd'hui Sainte-Maure, une des îles Ioniennes.

alors du plus grand crédit dans la république, l'avait fait honteusement éconduire. Admète en conservait du ressentiment; et l'on ne doutait pas qu'il ne se vengeât s'il en trouvait l'occasion. Mais Thémistocle, dans son exil, redoutait bien plus l'envie de ses concitoyens, toute neuve encore, que la vieille inimitié du roi : il aima donc mieux se livrer à Admète. Il se présenta devant lui, comme un suppliant, mais d'une façon particulière au pays, et assez étrange. Il prend entre ses bras le fils du roi, encore enfant, et il se jette à ses genoux devant le foyer. C'est la supplication que les Molosses regardent comme la plus sacrée, et la seule qu'il ne soit pas permis de rejeter. Ce fut Phthia, femme du roi, suivant quelques-uns, qui suggéra à Thémistocle ce qu'il y avait à faire, et qui le plaça elle-même devant le foyer, avec son fils entre les bras. Selon d'autres, Admète lui-même, pour s'excuser, sur une obligation religieuse, de refuser de livrer Thémistocle à ses persécuteurs, aurait imaginé cette supplication, et ménagé ce coup de théâtre.

C'est chez Admète qu'Épicratès d'Acharne[1] lui envoya sa femme et ses enfants, qu'il avait fait sortir secrètement d'Athènes. Épicratès fut, pour ce fait, cité depuis en justice par Cimon, et condamné à mort, s'il en faut croire Stésimbrote, lequel oubliant ensuite, je ne sais comment, ce qu'il a dit, ou le faisant oublier à Thémistocle, raconte qu'Épicratès fit voile pour la Sicile; que là, il demanda au tyran Hiéron sa fille en mariage, et que, sur le refus d'Hiéron, il s'embarqua pour l'Asie. Mais ce récit n'a aucune vraisemblance; car, Hiéron, d'après le témoignage de Théophraste, dans son livre *sur la Royauté*, ayant envoyé des chevaux à Olympie pour y disputer le prix de la course, et fait dresser un pavillon orné avec la plus grande magnificence, Thémistocle proposa, dans l'assemblée des Grecs, d'arracher le pa-

[1] Acharne était un des dèmes de l'Attique. Il ne s'agit donc pas ici, comme quelques-uns le disent, d'un homme d'Acarnanie, mais d'un Athénien.

villon du tyran, et d'empêcher ses chevaux d'entrer en lice. Thucydide rapporte que Thémistocle s'embarqua à Pydna[1], pour gagner l'autre mer[2]. Personne, dans le vaisseau, ne savait qu'il fût Thémistocle, jusqu'au moment où le vent eut emporté le navire vers Naxos[3], dont les Athéniens faisaient alors le siége : là, le danger qu'il courait l'obligea de se découvrir au patron et au pilote. Il employa tour à tour, auprès d'eux, prières et menaces; il leur déclara qu'il les accuserait devant les Athéniens, en dépit de la vérité même, de l'avoir reçu à bord, non point à leur insu, mais gagnés à prix d'argent. Il finit par les forcer de passer outre, et de cingler vers l'Asie. Quant à ses biens, ses amis lui en envoyèrent en Asie une portion considérable, qu'ils avaient détournée : ceux qui n'étaient point cachés furent portés au trésor public, et ils se montaient, suivant Théopompe, à cent talents; selon Théophraste, à quatre-vingts. Or, toute la fortune de Thémistocle, lorsqu'il mit la main aux affaires, ne montait pas à trois talents[4].

Arrivé à Cymé[5], il s'aperçut qu'il y avait, parmi les curieux qui couvraient le rivage, nombre de gens apostés pour l'arrêter, et, en particulier, Ergotelès et Pythodore. C'était, en effet, une riche proie pour ceux à qui tout moyen de s'enrichir est bon; car le roi de Perse avait fait publier qu'il donnerait deux cents talents à qui le lui livrerait. Il s'enfuit donc à Éges, petite ville de l'Éolie, où il n'était connu que de son hôte Nicogène, le plus riche des Éoliens, et qui avait quelque crédit auprès des grands de la Perse. Il s'y tenait caché depuis quelques jours, lorsqu'un soir, après le souper, qui avait

[1] Ville de la Macédoine, sur le golfe Thermaïque.
[2] C'est-à-dire la mer Égée.
[3] Dans l'île du même nom, une des Cyclades.
[4] Trois talents ne font pas 17,000 francs; 100 talents font plus de 550,000 francs, et 80 talents au moins 440,000 francs; et cela dans un pays où l'argent avait dix fois plus de valeur que chez nous.
[5] En Éolie, sur la côte de l'Asie Mineure.

été suivi d'un sacrifice, Olbius, gouverneur des enfants de Nicogène, subitement inspiré, et dans un transport prophétique, prononça tout haut ce vers :

Donne à la nuit une voix ; donne-lui le conseil et la victoire.

Thémistocle s'alla coucher, et il crut voir en songe un dragon, qui s'entortillait autour de son ventre, et qui se glissait le long de son cou. A peine le dragon eut touché son visage, qu'il se changea en aigle, couvrit Thémistocle de ses ailes, l'emporta un long espace de chemin, et le plaça sur un caducée d'or, qui parut tout à coup. Thémistocle s'y sentait le pied ferme, et l'âme délivrée d'une frayeur et d'un trouble extrêmes. Nicogène l'envoya donc au roi ; et voici l'expédient dont il s'avisa, pour le conduire en sûreté. Chez presque toutes les nations barbares, et surtout chez les Perses, les femmes sont l'objet d'une jalousie sauvage et impitoyable; et non-seulement celles qu'ils ont épousées, mais même les esclaves qu'ils ont achetées, et dont ils ont fait leurs concubines. Aussi les gardent-ils si étroitement, que nul étranger ne les peut voir : dans leurs maisons, ils les tiennent sous clef; en voyage, ils les font porter sur des chariots couverts de pavillons, et bien enfermées de tous côtés. C'est dans un de ces chariots, que Nicogène fit mettre Thémistocle ; et les gens de l'escorte répondaient, à toutes les questions des passants, que c'était une femme grecque qu'ils amenaient d'Ionie à un des grands de la porte du roi.

Thucydide et Charon de Lampsaque[1] disent que Thémistocle n'arriva en Perse qu'après la mort de Xerxès, et que c'est au fils de Xerxès qu'il se présenta. Éphore[2],

[1] Historien antérieur à Hérodote, et cité comme auteur d'une *Histoire des Perses*.

[2] Éphore avait écrit une *Histoire de la Grèce*, et il passait, après Hérodote et Thucydide, pour le premier des historiens.

Dinon[1], Clitarque[2] Héraclide, et plusieurs autres encore, assurent qu'il parut devant Xerxès lui-même. Mais le sentiment de Thucydide semble s'accorder davantage avec les tables chronologiques, dressées, du reste, elles aussi, avec peu de fidélité. Thémistocle donc, quand il se vit au moment critique, s'adressa d'abord à Artaban, chef d'un corps de mille hommes. Il dit à Artaban qu'il était Grec de nation, et qu'il désirait entretenir le roi d'affaires d'une haute importance, et que le roi lui-même avait fort à cœur. « Étranger, répondit Artaban, les lois des hommes ne sont point partout les mêmes. Ce qui est beau pour les uns ne l'est pas pour les autres ; mais il est beau à tout homme quelconque de respecter et de maintenir les lois de son pays. Vous autres, vous estimez, dit-on, au-dessus de tout, la liberté et l'égalité : pour nous, entre tant de belles lois que nous avons, la plus belle, à nos yeux, c'est celle qui nous ordonne d'honorer le roi, et d'adorer en lui l'image du dieu qui conserve toutes choses. Si donc tu veux t'accommoder à nos usages, et l'adorer, il t'est loisible, comme à nous, de le voir et de l'entretenir. Si telles ne sont pas tes dispositions, tu ne lui pourras parler que par des intermédiaires ; car c'est la coutume, en Perse, que nul ne reçoit audience du monarque, sans l'avoir adoré. » A ces observations d'Artaban, Thémistocle répliqua : « Je suis venu, ô Artaban! pour augmenter la gloire et la puissance du roi. Oui, j'obéirai à vos lois, puisque telle est la volonté du dieu qui a élevé si haut la fortune des Perses ; bien plus, le roi verra, par mon aide, s'augmenter le nombre de ses adorateurs. Ainsi donc, qu'il n'y ait là aucun obstacle à l'entretien que je veux avoir avec lui. — Mais, dit Artaban, sous quel nom te faut-il annoncer? car tes sentiments n'ont rien d'un homme vulgaire. — Quant à

[1] Contemporain d'Alexandre, et auteur d'une *Histoire de la Perse ;* fort peu connu d'ailleurs.

[2] Fils du précédent, et aussi peu connu.

mon nom, repartit Thémistocle, personne, Artaban, ne le saura avant le roi. » Tel est le récit de Phanias. Ératosthène[1], dans son ouvrage *sur la Richesse*, ajoute que ce fut une femme érétrienne, concubine d'Artaban, qui recommanda Thémistocle à celui-ci, et qui ménagea leur entrevue.

Quand on l'eut introduit devant le roi, il l'adora, et il se tint en silence jusqu'à ce que l'interprète eût reçu l'ordre de lui demander qui il était. L'interprète fit la question ; et Thémistocle répondit : « Je suis, ô roi, Thémistocle l'Athénien. Banni et persécuté par les Grecs, je viens chercher asile près de toi. J'ai fait bien du mal aux Perses ; mais je leur ai fait plus de bien encore, en empêchant qu'on les poursuivît : quand la Grèce était sauvée, et mon pays hors de danger, il m'était bien permis de vous rendre quelque service. Aujourd'hui, mes sentiments sont conformes à ma fortune ; et je viens également disposé ou à recevoir tes bienfaits, si ton ressentiment est calmé, ou à le détourner, s'il subsiste encore. Mes ennemis te seront témoins des services que j'ai rendus aux Perses : que mon malheur te serve donc à faire éclater ta vertu, plutôt qu'à satisfaire ta vengeance. Choisis, ou de sauver la vie à un suppliant, qui vient se livrer à toi, ou de perdre un ennemi déclaré des Grecs. » Thémistocle ne s'en tint pas à ce discours. Il allégua les ordres de la volonté divine ; il rapporta la vision qu'il avait eue chez Nicogène, et un oracle de Jupiter de Dodone. « Le dieu m'a ordonné, dit-il, de me retirer auprès du prince qui porte le même nom que lui. Il ne pouvait donc s'agir que de toi ; car il n'y a que Jupiter et toi qui soyez et qu'on appelle grands rois. » Le Perse ne répondit rien à Thémistocle, tout saisi d'admiration qu'il fût pour sa grandeur d'âme et pour sa hardiesse ; mais, devant ses amis, il se félicita de cet événement,

[1] Philosophe né à Cyrène. et contemporain de Ptolémée Évergète.

comme du plus grand bonheur qui lui pût arriver. Il pria Arimane[1] d'envoyer toujours à ses ennemis de semblables pensées, et de leur faire bannir du milieu d'eux leurs plus grands hommes. Il fit, dit-on, un sacrifice aux dieux, suivi d'un banquet; et il était si transporté de joie, que, la nuit, on l'entendit s'écrier trois fois, au milieu de son sommeil : « J'ai Thémistocle l'Athénien! »

Le lendemain, à la pointe du jour, il convoqua ses amis; et il fit venir Thémistocle, qui n'espérait rien de bon, depuis qu'il avait vu les grands de la porte, aussitôt qu'ils avaient su son nom, lui témoigner leur malveillance, et lui dire des injures. Ajoutez que Roxanès, chef d'un corps de mille hommes, à l'instant où Thémistocle passait devant lui, lorsque le roi était déjà sur son trône et tout le monde dans un profond silence, avait dit tout bas, en soupirant : « Serpent artificieux de Grèce, c'est le bon génie du roi qui t'amène ici. » Mais, quand il eut paru devant le roi, et qu'il l'eut adoré de nouveau, celui-ci le salua, et lui dit avec bonté : « Je te dois déjà deux cents talents; car, puisque tu es venu toi-même te remettre entre mes mains, il est juste que tu reçoives la récompense promise à celui qui t'aurait amené. » Il lui en promit encore davantage, le rassura pleinement, et l'invita à exprimer sans aucun détour sa pensée, quelle qu'elle pût être, sur les affaires de la Grèce. Thémistocle répondit : « Le discours humain est semblable aux tapisseries à personnages. Il a besoin, comme elles, d'être développé pour qu'on en contemple les figures : replié, il cache les figures, et il gâte leurs proportions. Par conséquent, il me faut du temps pour satisfaire à ta demande. » Le roi goûta la comparaison, et lui permit de prendre le temps qu'il voudrait. Thémistocle demanda un an; et, dans cet intervalle, il ap-

[1] Le mauvais principe, selon les Perses.

prit assez bien la langue perse, pour pouvoir s'entretenir désormais sans interprète avec le roi.

On crut, dans le public, que Thémistocle ne lui parlait que des affaires de la Grèce ; mais les changements que le roi fit subir à sa cour, et la disgrâce dont il frappa, en ce temps-là, quelques-uns de ses amis, valurent à Thémistocle la haine des grands, persuadés qu'il avait eu la hardiesse de dire franchement au roi ce qu'il pensait d'eux. Il est vrai que les honneurs qu'on faisait aux étrangers n'approchaient nullement de ceux que recevait Thémistocle. Thémistocle était de toutes les parties de chasse du roi, de tous ses divertissements d'intérieur. Le roi le présenta même à la reine sa mère, qui l'admit dans sa familiarité. Enfin il fut instruit, par ordre du roi, dans la doctrine des Mages. Un jour, Démarate le Spartiate, invité par le roi à lui demander un présent, demanda qu'il lui fût permis de se promener à cheval dans Sardes, la tiare sur la tête, comme les rois de Perse. Mithropaustès, cousin du roi, lui prenant la main, lui dit : « Démarate, cette tiare n'aurait point assez de cervelle à couvrir. Prisses-tu en main la foudre, tu ne serais pas pour cela Jupiter. » Le roi, irrité de la demande, repoussa durement Démarate; et rien ne semblait pouvoir calmer son ressentiment. Thémistocle sollicita pour Démarate, et il vint à bout de la réconciliation. Aussi dit-on que, dans les temps qui suivirent, alors que les Perses eurent avec la Grèce des relations plus fréquentes, ce que les rois promettaient toujours, dans leurs lettres aux Grecs qu'ils voulaient attirer près d'eux, c'était de les faire plus grands que n'avait été Thémistocle. On ajoute que Thémistocle, au milieu de cette fortune, et déjà l'objet de tous les empressements, dit à ses enfants, un jour qu'il vit sa table magnifiquement servie : « O mes enfants! nous étions perdus, si nous n'eussions été perdus ! » Presque tous les auteurs assurent que le roi lui donna trois villes pour son pain, son vin et sa viande :

Magnésie, Lampsaque et Myonte. Néanthès de Cyzique et Phanias en ajoutent deux autres, Percote et Palescepsis [2], pour le mobilier et les vêtements.

Il descendait vers les côtes maritimes de l'empire, pour les affaires de la Grèce; et c'est alors qu'un Perse, nommé Épixyès, satrape de la haute Phrygie, lui dressa des embûches, et aposta des Pisidiens pour l'assassiner, pendant la nuit qu'il passerait dans la ville de Léontocéphale [3]. Mais, comme il dormait sur le midi, la mère des dieux lui apparut, et lui dit : « Thémistocle, évite la tête de lion, de peur de tomber dans les griffes du lion. Pour prix de cet avertissement, je demande que tu voues à mon service ta fille Mnésiptoléma. » Thémistocle s'éveille en sursaut, fait sa prière à la déesse, quitte le grand chemin, prend un détour pour éviter l'endroit fatal, et ne s'arrête qu'à la nuit fermée. Une des bêtes de somme, qui portait sa tente, était tombée dans la rivière : les gens de Thémistocle étendirent les tapisseries, pour les faire sécher. Cependant les Pisidiens accoururent, l'épée à la main; et, ne reconnaissant pas, au clair de la lune, les tapisseries qui séchaient, ils les prirent pour la tente de Thémistocle; et ils comptaient bien l'y trouver endormi. Ils en étaient tout près, et ils levaient déjà la tapisserie ; mais ceux des gens de Thémistocle qui faisaient le guet tombèrent sur eux, et se saisirent de leurs personnes. Échappé ainsi au danger, Thémistocle, pour remercier la déesse de cette apparition merveilleuse, bâtit à Magnésie un temple de Dindymène [4], et il en institua prêtresse sa fille Mnésiptoléma.

En passant à Sardes, il profita de son loisir pour y visiter les temples, qui sont magnifiques, et pour exa-

1 Néanthès vivait du temps d'Attalus, roi de Pergame, et il avait composé plusieurs ouvrages historiques.

2 Toutes ces villes étaient des villes grecques sur les côtes de l'Asie Mineure.

3 Ce mot signifie *tête de lion;* mais cette ville n'est pas connue d'ailleurs.

4 Un des surnoms de Cybèle, mère des dieux.

miner la multitude des offrandes qu'on y avait consacrées. Il vit, dans le temple de la mère des dieux, la jeune fille Hydrophore [1], comme on nommait une statue de bronze haute de deux coudées, que lui-même avait fait faire, pendant qu'il était intendant des eaux à Athènes : c'était l'emploi du produit des amendes auxquelles il condamnait ceux qui détournaient les eaux publiques dans des canaux particuliers; et il l'avait consacrée dans un temple. Soit qu'il souffrît de voir son offrande ainsi prisonnière, ou qu'il voulût faire montre aux Athéniens de tous les honneurs et du crédit dont il jouissait dans les États du roi, il parla de la statue au satrape de Lydie, et il lui demanda la permission de la renvoyer à Athènes. Le barbare, irrité de cette demande, lui dit qu'il allait en écrire au roi. Thémistocle, effrayé, recourut au gynécée, et il se concilia, à prix d'argent, les concubines du satrape. Celui-ci s'apaisa; mais ce fut pour Thémistocle une leçon d'être à l'avenir plus réservé, et de se mettre en garde contre l'envie des barbares. Aussi ne parcourut-il point les autres contrées de l'Asie, quoi qu'en dise Théopompe : il se fixa à Magnésie, où il recueillait le fruit des grands bienfaits du roi, et où il recevait les mêmes honneurs que les grands de la Perse. Il y vécut longtemps paisible; car le roi n'avait pas le temps de songer aux affaires de la Grèce, occupé qu'il était dans les hautes provinces de l'empire.

Mais la révolte de l'Égypte, soutenue par les Athéniens, et les progrès de la flotte des Grecs, qui s'était avancée jusqu'à Cypre et aux côtes de la Cilicie, et enfin toute la mer soumise par Cimon, tournèrent la pensée du roi du côté des Grecs : il songea à s'opposer à leurs entreprises, et à les empêcher de se fortifier contre lui. Déjà ses troupes se mettaient en mouvement, et les gé-

[1] C'est-à-dire qui porte de l'eau.

néraux se rendaient à leurs postes. Des courriers sont expédiés à Magnésie, et ils portent à Thémistocle, au nom du roi, l'ordre de prendre en main le commandement de l'expédition contre les Grecs, et de s'acquitter de ses promesses. Mais Thémistocle ne retrouva plus dans son cœur assez de ressentiment contre ses concitoyens ; et la gloire et la puissance qui lui étaient offertes ne purent pas davantage le décider à la guerre. Peut-être croyait-il le succès impossible ; car la Grèce avait alors plus d'un grand général, entre autres Cimon, qu'un bonheur singulier accompagnait dans toutes ses entreprises. Mais un motif surtout l'arrêtait, c'était la honte qu'il y aurait, pour lui, à flétrir la gloire de ses exploits et tant de trophées illustres. Aussi prit-il la magnanime résolution de couronner sa vie par une fin digne de lui. Il fit un sacrifice aux dieux, assembla ses amis ; et, après un embrassement d'adieu, il but, suivant la tradition vulgaire, du sang de taureau, ou, comme d'autres disent, un poison très-actif. C'est ainsi qu'il mourut à Magnésie, âgé de soixante-cinq ans, après une vie passée presque tout entière dans l'administration des affaires publiques et dans le commandement des armées[1]. L'admiration du roi pour Thémistocle s'accrut encore, dit-on, quand il eut appris la cause et le genre de sa mort ; et toujours depuis il traita avec une grande bonté sa famille et ses amis.

Thémistocle laissa trois fils d'Archippe, fille de Lysandre, du dème d'Alopèce : Archéptolis, Polyeucte et Cléophante. Platon le philosophe parle de Cléophante comme d'un écuyer habile[2], mais qui n'avait du reste nul mérite. Avant ceux-là il en avait eu deux autres : Néoclès, qui était mort, dans son enfance, d'une morsure de cheval, et Dioclès, que Lysandre, son aïeul, avait

[1] D'autres disent qu'il mourut de maladie ; et c'était en l'an 470 avant notre ère.

[2] Voyez le *Ménon* de Platon.

adopté pour fils. Il eut aussi plusieurs filles : Mnésiptoléma, née d'un second mariage, qui avait épousé Archéptolis son frère, fils d'une autre mère ; Italia, femme de Panthoïde de Chios ; Sybaris, femme de Nicomède, Athénien ; Nicomaché, qu'après la mort de son père, ses frères donnèrent à Phrasiclès, fils d'un frère de Thémistocle, et qui était venu d'Athènes à Magnésie. C'est Phrasiclès qui éleva chez lui la plus jeune des sœurs, Asia.

On voit encore, sur la place publique de Magnésie, le splendide tombeau de Thémistocle. On ne doit pas ajouter foi à ce que dit Andocide[1], dans son discours à ses amis, que les Athéniens déterrèrent ses restes, et qu'ils les jetèrent au vent. Ce n'est là qu'un mensonge, imaginé comme un moyen d'irriter les nobles contre le peuple. Phylarque[2], dans son histoire, a eu recours à une sorte de machine tragique : il fait intervenir, pour exciter la pitié et émouvoir vivement les cœurs, je ne sais quels Néoclès et Démopolis, fils de Thémistocle. Mais c'est une pure fiction, et qui saute aux yeux du premier venu. Diodore le Périégète[3] dit, dans son livre *des Tombeaux*, mais plutôt par conjecture que comme chose certaine, qu'il y a, près du Pirée, en venant du promontoire Alcimus, une langue de terre qui s'avance en forme de coude ; et qu'on trouve, après avoir doublé cette pointe, dans un endroit où la mer est toujours calme, une base fort grande, sur laquelle s'élève, en forme d'autel, le tombeau de Thémistocle. C'est ce que témoignerait, suivant lui, Platon le comique[4], dans ces vers :

Ta tombe s'élève dans un lieu favorable,

[1] Il s'agit probablement d'Andocide l'orateur.

[2] Contemporain de Ptolémée Évergète, et auteur d'une *Histoire de la Grèce*, depuis l'expédition de Pyrrhus dans le Péloponnèse, jusqu'à la mort de Ptolémée.

[3] Cet écrivain n'est pas connu.

[4] Poëte de la comédie ancienne, un peu antérieur au fameux philosophe, son homonyme.

Où elle sera l'éternel objet de la vénération des voyageurs.
Elle verra et ceux qui sortent du port, et ceux qui arrivent;
Et, quand les vaisseaux combattront, ce sera son spectacle.

Les descendants de Thémistocle sont encore en possession, à Magnésie, de quelques honneurs particuliers, dont jouissait Thémistocle l'Athénien, qui fut mon camarade et mon ami, à l'école du philosophe Ammonius.

CAMILLE.

(Né en l'an 446 et mort en l'an 365 avant J.-C.)

Quant à Furius Camillus [1], entre toutes les grandes choses qu'on rapporte de lui, ce qu'il y a de vraiment singulier et d'étrange, c'est qu'un homme qui avait tant de fois commandé les armées et remporté des victoires éclatantes, qui exerça cinq fois la dictature, qui obtint quatre triomphes, et qui reçut le titre de second fondateur de Rome, n'ait pas été une seule fois consul. Il en faut chercher la cause dans les circonstances politiques. C'était alors le temps des discussions du sénat et du peuple. Le peuple s'opposait à l'élection des consuls; et il nommait, pour gouverner à leur place, des tribuns qui exerçaient, dans toute leur plénitude, la puissance et l'autorité consulaires, mais dont le pouvoir était moins odieux, à cause de leur nombre. C'était une consolation, pour ceux qui n'aimaient pas l'oligarchie, que de voir, à la tête des affaires, six personnes au lieu de deux. Camille, qui était alors dans toute la fleur de sa gloire, et qui se signalait par ses exploits, ne voulut point devenir consul contre le gré du peuple, bien qu'on eût tenu plusieurs fois, à Rome, dans l'intervalle, les comices consulaires. Quant aux autres magistratures, il en obtint une foule, et dans tous les genres; et il s'y comporta de telle façon, que l'autorité, même lorsqu'il commandait seul, lui fût commune avec d'autres, tandis que la gloire lui restait en propre, alors même qu'il avait des

[1] Camille, comme la plupart des Romains, avait trois noms : Marcus Furius Camillus. Furius était le nom de famille.

collègues. C'était, d'une part, l'effet de sa modération : il voulait exercer le pouvoir sans exciter l'envie ; et de l'autre, c'était le fruit de sa prudence, qualité qui lui donnait une incontestable supériorité.

La maison des Furius n'avait pas eu jusque-là un grand lustre : il fut le premier Furius qui se fit un nom [1]. Son mérite personnel le fit remarquer dans la grande bataille contre les Èques et les Volsques, où il servait sous le dictateur Postumius Tubertus [2]. C'est lui qui avait commencé la charge, en piquant des deux en avant : blessé à la cuisse, il n'avait point quitté la mêlée ; il avait arraché le trait enfoncé dans la plaie, et il s'était acharné sur les plus vaillants des ennemis, jusqu'à ce qu'ils eussent pris la fuite. Plusieurs fonctions honorables furent la récompense de sa bravoure, entre autres celle de censeur, dignité des plus considérables en ce temps-là. Un des actes de sa censure, qu'on cite avec de justes éloges, ce fut de déterminer, et par la persuasion, et par des menaces d'amendes, les célibataires à épouser les veuves, dont les guerres continuelles avaient fort augmenté le nombre. Il ne fit que céder à la nécessité, quand il soumit à l'impôt les orphelins, exempts jusqu'alors de toute redevance : il fallait bien fournir aux énormes dépenses qu'exigeaient des guerres continuelles.

Ce fut surtout pour soutenir le siége de la ville des Véiens, que d'autres appellent Vénétaniens, qu'on eut besoin d'argent. Véies [3] était le boulevard de l'Étrurie, une ville qui ne le cédait à Rome ni pour la quantité des munitions de guerre, ni pour le nombre des combattants. Enflée de ses richesses, de son luxe, de sa magnificence

[1] Il y avait pourtant déjà eu des consuls et des magistrats considérables de ce nom ; mais pas un d'eux n'est célèbre.

[2] Camille alors n'avait guère que quinze ans.

[3] C'était une des douze lucumonies étrusques, la plus méridionale et la plus proche de Rome.

et de ses délices, les Romains avaient trouvé en elle une rivale de gloire et de puissance ; et plus d'une fois, dans les combats, ils avaient éprouvé sa valeur. Mais aujourd'hui, elle était affaiblie par la perte de plusieurs batailles, et elle avait renoncé à son ambition. Les Véiens, contents de s'être entourés de fortes murailles, et d'avoir rempli la ville d'armes, de traits, de vivres, et de toutes les autres provisions nécessaires, soutenaient tranquillement le siége. Il durait depuis longtemps, non moins pénible et non moins fâcheux pour les assiégeants que pour les assiégés. En effet, les Romains, accoutumés à ne faire que des campagnes d'été, et fort courtes, et à hiverner dans leurs foyers, s'étaient vus forcés alors, pour la première fois, par les tribuns, de construire des forts, de retrancher leur camp, de passer les étés et les hivers dans le pays ennemi. Il y avait près de sept ans que la guerre durait, lorsque le peuple, mécontent des généraux, qu'il accusait de presser trop mollement le siége, leur ôta le commandement, et en élut d'autres pour continuer la guerre. Camille fut du nombre; et c'était la seconde fois qu'il était tribun. Mais il ne fut pas d'abord employé au siége de Véies : il eut pour lot l'expédition contre les Falisques et les Capénates [1], qui, voyant les Romains occupés ailleurs, étaient entrés sur leurs terres, et qui les avaient fort inquiétés durant la guerre d'Étrurie. Camille les battit, fit un grand carnage des leurs, et les força de se renfermer dans leurs murailles.

La guerre était dans tout son feu, quand le lac d'Albe présenta un phénomène des plus étranges qu'on pût voir, et qui effraya tout le monde, parce qu'il n'y avait à lui assigner aucune des causes ordinaires, aucune raison physique. On était près de l'automne; et l'été, qui finissait, n'avait eu ni des pluies abondantes, ni des vents violents du midi : les lacs, les ruisseaux et les sources,

[1] Habitants de Falèries et de Capène, deux villes de l'Étrurie.

qu'on trouve à chaque pas en Italie, ou étaient entièrement taris, ou n'avaient que très-peu d'eau ; les rivières, toujours basses en été, étaient restées presque à sec; mais le lac d'Albe, qui a sa source en lui-même, et qui n'a point d'écoulement, fermé qu'il est de tous côtés par des montagnes fertiles, grossit tout à coup, et il s'enfla visiblement, sans cause aucune, sinon la volonté des dieux : il gagna les flancs des montagnes ; et, sans avoir éprouvé ni agitation ni bouillonnement, il s'éleva au niveau de leurs sommets. Les pâtres et les bouviers, premiers témoins du phénomène, n'y virent qu'un spectacle étonnant; mais, lorsque l'espèce de digue qui contenait le lac, et qui l'empêchait d'inonder les campagnes, eut été rompue par la quantité et le poids des eaux, et qu'un torrent impétueux roula vers la mer, à travers les guérets, alors un sentiment d'effroi saisit et les Romains et tous les peuples d'Italie, et l'on aperçut, dans ce prodige, le signe de quelque événement extraordinaire. On ne parlait d'autre chose dans le camp de devant Véies; et le bruit en passa ainsi jusqu'aux assiégés eux-mêmes.

C'est l'ordinaire, durant un long siége, qu'il s'établit, entre les deux peuples ennemis, des communications fréquentes et des conférences. Un Romain s'était lié familièrement avec un des Véiens, homme fort versé dans la connaissance des antiquités, et estimé habile entre tous dans l'art de la divination. Le Romain lui parla du débordement du lac; et, voyant que cette nouvelle lui causait une joie extrême, et qu'il plaisantait à propos du siége, il lui dit que ce n'était pas le seul prodige dont les Romains eussent été en ce temps-là les témoins; qu'il y en avait eu de bien plus merveilleux encore, et qu'il les lui voulait raconter, pour savoir s'il n'y avait pas pour lui-même, dans le commun malheur, quelque moyen de pourvoir à sa sûreté personnelle. Le Véien consentit volontiers ; et il prêtait une oreille attentive aux propos du Romain, dans l'espérance d'apprendre des

secrets importants. Tout en causant, le Romain marchait, et le Véien suivait toujours. Mais, une fois arrivés à suffisante distance de la ville, le Romain, profitant de la supériorité de sa force, saisit son homme, l'enlève, et, secondé par quelques soldats accourus du camp, le remet aux mains des généraux. Le Véien, réduit en cette nécessité, et persuadé d'ailleurs que nul ne saurait éviter sa destinée, révéla les oracles secrets qui intéressaient sa patrie : il dit qu'elle ne pouvait être prise qu'au cas où les ennemis, changeant la direction des eaux débordées du lac d'Albe, les feraient rentrer dans leur lit, ou du moins les empêcheraient de se jeter dans la mer.

Informé de la prédiction, le sénat, à court de moyens, prit le parti d'envoyer consulter l'oracle de Delphes. Les députés furent Cossus Licinius, Valérius Potitus et Fabius Ambustus, trois hommes considérables, et des plus puissants de Rome. Leur navigation fut heureuse; et, outre la réponse du dieu sur l'objet de leur mission, ils rapportèrent d'autres oracles, qui les avertissaient qu'on avait négligé, dans la célébration des féries Latines, certaines cérémonies consacrées par l'usage. Quant aux eaux du lac d'Albe, il fallait, dirent-ils, faire tous les efforts pour les ramener de la mer dans leur ancien lit, ou, si cela était impossible, creuser des canaux et faire des tranchées, où elles se détourneraient, pour aller se perdre à travers les campagnes. Les prêtres, sur cette réponse de l'oracle, réparèrent ce qu'on avait omis dans les sacrifices, tandis que le peuple se mettait à l'œuvre, et qu'il détournait les eaux du lac.

La dixième année de la guerre, le sénat, ayant abrogé les autres magistratures, nomma dictateur Camille, qui choisit pour général de la cavalerie Cornélius Scipion. A peine entré en charge, Camille s'engagea par un vœu solennel, s'il terminait heureusement la guerre, à faire célébrer les grands Jeux, et à dédier un temple à la déesse que les

Romains appellent Mère Matuta [1], et qui paraît être, à en juger par les cérémonies de ses sacrifices, la même que Leucothée. On fait entrer une esclave dans le sanctuaire : là, on lui donne des soufflets, et puis on la chasse dehors. Chacun porte dans ses bras, non ses propres enfants, mais ceux de ses frères. Enfin on voit représentés, dans le sacrifice, Bacchus aux mains de ses nourrices, et Ino persécutée par la concubine de son époux.

Camille, après ce vœu, entra en armes sur les terres des Falisques ; et il les défit dans une grande bataille, eux et les Capénates, leurs alliés. Il marcha de là au siége de Véies. Il reconnut bien vite la difficulté et les périls d'un assaut ; mais, comme le terrain des environs pouvait être creusé si profondément qu'on déroberait à l'ennemi la connaissace de ce travail, il fit ouvrir des mines. L'ouvrage réussit ; et, tandis que Camille assaillait extérieurement la ville, afin d'attirer les Véiens sur les murailles, un autre corps de troupes entrait par les mines, et pénétrait, sans être découvert, jusque sous la citadelle, à l'endroit même où était le temple de Junon, le plus grand de tous ceux de la ville, et le plus honoré [2]. On dit que, dans ce moment, le général des Étrusques faisait un sacrifice, et que le devin, après avoir considéré les entrailles de la victime, s'était écrié : « La divinité promet la victoire à qui achèvera ce sacrifice ! » Les Romains qui étaient dans la mine avaient entendu ces paroles : ils ouvrent la terre, et ils sortent en jetant de grands cris, et en faisant retentir leurs armes. Les Véiens, épouvantés, prennent la fuite ; les Romains enlèvent les entrailles de la victime, et ils les vont porter à Camille. Mais peut-être ne verra-t-on, dans ce récit, qu'un conte fait à plaisir.

[1] Cette fête est marquée dans les anciens calendriers romains au onzième jour de juin, et elle se nommait *Matralia*. Quant au nom de Matuta, on le trouve, dans les auteurs classiques, comme qualification de l'Aurore.

[2] Junon était la déesse protectrice de Véies.

Quoi qu'il en soit, Véies fut prise de force. Camille, qui, du haut de la citadelle, contemplait le pillage de ces richesses immenses, ne put retenir ses larmes; et, comme ceux qui étaient autour de lui le félicitaient de sa victoire, il leva les mains au ciel, et il fit cette prière : « Grand Jupiter ! et vous, dieux qui voyez les bonnes et les mauvaises actions des hommes ! vous savez que ce n'est pas injustement, mais par la nécessité d'une juste défense, que les Romains ont pris les armes contre des ennemis implacables, et contempteurs de toute loi. Si, en retour de cette prospérité, nous devons éprouver quelque malheur, épargnez, je vous en conjure, et Rome et l'armée des Romains : faites retomber sur moi le coup; mais seulement ne m'écrasez pas. » Cette prière achevée, il voulut se tourner à droite, comme c'est la coutume des Romains, après qu'ils ont invoqué les dieux; et, en faisant ce mouvement, il se laissa tomber. Cet accident troubla les assistants; mais Camille, se relevant de sa chute : « Voilà, dit-il, ce mal léger que j'avais demandé aux dieux, pour contre-balancer un si grand bonheur. »

Après le sac de la ville, il s'occupa, pour accomplir son vœu, de transporter à Rome la statue de Junon. Il rassembla des ouvriers dans ce dessein, fit un sacrifice à la déesse, et la pria d'avoir pour agréables les hommages empressés des Romains, et de consentir à habiter avec les dieux protecteurs de Rome. La statue, dit-on, répondit qu'elle le voulait bien, et que la proposition lui souriait. Tite-Live écrit que Camille fit sa prière à la déesse[1], la main sur la statue, et que, lorsqu'il l'invita à le suivre, quelques-uns des assistants répondirent : « Elle le veut bien, la proposition lui sourit, elle nous suit avec plaisir. » Au reste, un argument imposant que font

[1] Tite-Live ne parle pas de Camille, mais seulement des jeunes gens que Camille avait rassemblés pour transporter la statue, et que Plutarque, on ne sait pourquoi, appelle des ouvriers.

valoir les partisans de la réponse miraculeuse, en faveur de leur opinion, c'est la fortune de Rome. Une ville sortie d'une si faible et si méprisable origine, se fût-elle jamais élevée à un tel degré de gloire et de puissance, si quelque divinité ne lui eût sans cesse donné les marques d'une éclatante protection ? Ils citent enfin d'autres prodiges de même nature. N'a-t-on pas vu, disent-ils, les statues suer, soupirer, se détourner, faire des signes d'yeux : merveilles consignées dans les récits d'une foule d'anciens? Je pourrais moi-même, sur l'autorité de plusieurs de nos contemporains, rapporter nombre de faits dignes d'admiration, qu'on ne rejetterait pas sans hésiter. Mais, dans de telles matières, il y a, à croire tout ce qu'on dit, le même péril qu'à ne rien croire; car la faiblesse humaine, n'ayant point de terme où elle se doive borner, et ne sachant point s'imposer de loi, ou se laisse entraîner à la superstition et à l'orgueil, ou tombe dans la négligence et le mépris des choses saintes. Or, la réserve et la modération sont ce qu'il y de plus sage.

La grandeur d'un tel exploit, la prise de cette ville rivale de Rome, et dont le siége avait duré dix ans, peut-être aussi les louanges dont on comblait le vainqueur, enflèrent le cœur de Camille, et lui inspirèrent des sentiments trop hauts pour le magistrat d'une république dont il devait respecter les usages : il mit trop de faste dans tout l'appareil de son triomphe, et il entra dans Rome monté sur un char tiré par quatre chevaux blancs; ce qu'aucun général n'avait fait avant lui, et ce qu'aucun ne fit depuis ; car les Romains regardent comme sacrée cette sorte de char, et ils la réservent pour le roi et père des dieux. Ce fut la première cause du mécontentement des citoyens, lesquels n'étaient pas accoutumés à cette magnificence insultante. Ils en eurent bientôt une seconde, dans l'opposition de Camille à la loi sur le partage de la population. Les tribuns du peuple

avaient proposé qu'on séparât en deux portions égales et le peuple et le sénat; qu'une moitié restât à Rome, et que l'autre, à la décision du sort, allât habiter la ville nouvellement conquise : mesure qui devait, à les entendre, accroître la prospérité de tous, et qui permettrait aux Romains, possesseurs de deux grandes et belles villes, de protéger efficacement leur pays et leurs autres biens. Le peuple, qui était déjà nombreux et riche, avait accueilli avec joie la proposition : sans cesse attroupé autour de la tribune, il demandait à grands cris qu'on allât aux suffrages. Le sénat et les principaux citoyens voyaient, dans la proposition des tribuns, non point un partage de Rome, mais sa ruine totale; et, saisis d'indignation, ils recoururent à Camille. Celui-ci, qui redoutait l'effet de cette division, se mit à alléguer au peuple divers prétextes, et à faire naître des obstacles: il reculait ainsi de jour en jour la présentation de la loi. De là cette haine qu'on vint à lui porter.

Mais ce fut à l'occasion de la dîme des dépouilles, que le peuple fit éclater avec plus de force son animosité contre lui; et il faut avouer qu'ici, le motif, sans être parfaitement juste, avait au moins quelque chose de spécieux. Lorsque Camille était parti contre Véies, il avait fait vœu, s'il prenait cette ville, de consacrer à Apollon la dîme du butin. Quand la ville fut prise et livrée au pillage, il laissa les soldats maîtres de tout le butin, soit qu'il craignît de les chagriner, soit que l'embarras où il se trouvait alors lui eût fait oublier son vœu. Ce ne fut que longtemps après[1], et lorsqu'il était déjà sorti de charge, qu'il fit part de la chose au sénat. En même temps, les devins déclaraient que les victimes annonçaient visiblement la colère des dieux, et qu'il fallait, pour les apaiser, une expiation, des sacrifices propitiatoires. Le sénat, vu l'impossibilité de revenir sur le partage du bu-

[1] Au bout d'une année entière.

tin, le laissa à ceux qui y avaient eu part : il ordonna seulement que chacun d'eux en rapporterait le dixième, avec serment qu'il n'y manquait rien. Or, il fallut recourir, dans l'exécution, à des moyens fâcheux, user même de violence contre des soldats pauvres, qui avaient beaucoup souffert dans cette guerre, et à qui l'on redemandait une si forte part d'un bien qu'ils avaient déjà employé à leur usage. Camille, troublé par leurs reproches, et n'ayant pas de bonne excuse à leur donner, eut recours à la plus absurde des raisons : il avoua publiquement qu'il avait oublié son vœu. L'irritation alors fut au comble. « Camille, disait-on, avait fait vœu, en ce jour-là, de donner la dîme des dépouilles des ennemis ; et voilà qu'il prend sur les dépouilles des citoyens ! » Ils finirent néanmoins par apporter chacun la portion exigée ; et il fut décrété qu'on ferait, du produit de la contribution, un cratère d'or, qui serait envoyé à Delphes. Mais l'or n'était pas commun dans Rome ; et, comme les magistrats se mettaient en quête pour s'en procurer, les femmes s'assemblèrent, et elles résolurent entre elles de donner tous leurs bijoux d'or, pour les employer à cette offrande, qui fut de huit talents [1]. Le sénat, pour les récompenser par des honneurs dignes d'elles, ordonna que les femmes auraient, après leur mort, leurs oraisons funèbres aussi bien que les hommes ; car, auparavant, ce n'était pas l'usage de louer publiquement une femme à ses funérailles [2].

On choisit, pour porter l'offrande, trois des principaux citoyens, qu'on fit partir sur un vaisseau long, garni de bons rameurs, et orné comme pour une cérémonie solennelle. Les députés eurent à souffrir et de la tempête et du calme : le calme fut presque leur mort ; et, s'ils échappèrent au danger, ce fut contre toute espérance. Le vent leur ayant manqué près des îles Éolien-

1 Environ 45,000 francs de notre monnaie.
2 Cet usage subsista depuis jusque sous l'empire.

nes [1], des vaisseaux lipariens, qui les prenaient pour des corsaires, leur coururent sus ; mais, quand les assaillants virent qu'on se contentait de leur tendre les mains, et de leur adresser des prières, ils n'usèrent pas de violence : ils remorquèrent le vaisseau jusque dans leur port ; et là, ayant déclaré pirates ceux qui le montaient, ils les mirent en vente, eux et tout le butin. Et ce ne fut qu'à grand'peine qu'ils consentirent à les relâcher, par l'ascendant de la vertu et de l'autorité de Timasithée, leur général. Timasithée fit plus : il mit en mer quelques-uns de ses propres vaisseaux, accompagna les députés jusqu'à Delphes, et prit part avec eux à la consécration de l'offrande. Aussi les Romains lui décernèrent-ils des honneurs proportionnés à de tels services.

Les tribuns reproduisirent leur loi sur le partage des habitants de Rome ; mais la guerre contre les Falisques, qui survint fort à propos, rendit les patriciens maîtres des comices. Les affaires présentes demandaient un général qui joignît, à l'habileté pratique, autorité et réputation : Camille fut donc proposé comme tribun militaire, avec cinq autres. Le peuple ratifia la proposition ; et Camille prit en main le commandement de l'armée. Il eut bientôt envahi le territoire des Falisques. Il mit le siége devant Falèries, ville bien fortifiée, et qui n'avait négligé aucun préparatif de défense. Camille voyait parfaitement qu'elle n'était pas facile à prendre, et que le siége durerait longtemps ; mais il était bien aise de tenir les Romains hors de leur ville, afin de leur ôter l'occasion de ces révoltes où ils se portaient, durant les loisirs de la paix, à la voix de leurs démagogues. Car c'était là le remède qu'employaient presque toujours les patriciens, tels que des médecins habiles, pour purger le corps politique des humeurs vicieuses qui en troublaient l'économie.

[1] Ou îles Lipari, entre la Sicile et l'Italie.

Les Falisques se confiaient en la force de leurs remparts, et ils se moquaient du siége : hormis les sentinelles qui gardaient les murailles, tous les autres habitants allaient en robe par la ville ; leurs enfants se rendaient à l'école, et sortaient conduits par leur maître, pour se promener autour des murs, et pour faire leurs exercices. En effet, les Falisques, comme les Grecs, faisaient élever leurs enfants par un maître commun, pour les accoutumer, dès le premier âge, à être nourris et à vivre ensemble. Ce maître d'école avait formé le projet de livrer les Falisques aux Romains, en livrant leurs fils. Il menait tous les jours les enfants sous les murs. D'abord, il s'éloignait peu de la ville, et il les y ramenait dès qu'ils avaient fait leurs exercices. Insensiblement, il les conduisait un peu plus loin, pour leur ôter toute idée de crainte et de danger. Enfin, un jour, ayant toute la troupe avec soi, il donne à dessein dans les premières sentinelles romaines : il leur remet les enfants entre les mains, et il demande qu'on le présente à Camille. On l'y conduisit ; et, quand il fut en sa présence : « Je suis, dit-il, le maître d'école de Faléries. J'ai préféré à mon devoir le plaisir de t'obliger, et je suis venu te livrer mes élèves : c'est te rendre le maître de la ville. » Camille fut révolté de cette noire perfidie, et il dit à ceux qui étaient présents : « La guerre est une bien funeste chose ! car que d'injustices et de violence n'entraîne-t-elle pas après elle ! Mais, pour les hommes de cœur, la guerre elle-même a des lois : il ne faut pas désirer tellement la victoire, qu'on ne recule plus de la chercher par des moyens criminels et impies. C'est par sa propre valeur qu'un grand général soutient la guerre, et non point par la méchanceté d'autrui. » En même temps, il commande aux licteurs de déchirer les vêtements de cet homme, de lui lier les mains derrière le dos, et de donner des verges et des courroies aux enfants, afin qu'ils châtient le traître, en le ramenant dans la ville.

Cependant les Falisques venaient de s'apercevoir de la trahison du maître d'école, et toute la ville était, comme on peut croire, dans la désolation. Accablés de cet affreux malheur, on voyait les plus considérables de la ville, hommes, femmes, courir tout hors d'eux-mêmes sur les murailles et aux portes, quand tout à coup arrivent les enfants, ramenant leur maître nu et lié, et le frappant de verges, en même temps qu'ils appelaient Camille leur dieu, leur sauveur et leur père. Tous les citoyens, et non point seulement les pères des enfants, sont pénétrés, à ce spectacle, d'une vive admiration pour Camille, et du désir de s'en remettre à sa justice. Ils s'assemblent sur-le-champ, et ils lui envoient des députés, pour se livrer, eux et leurs biens, à sa discrétion. Camille renvoie les députés à Rome. Là, admis dans le sénat, ils dirent que les Romains, en préférant la justice à la victoire, leur avaient appris à préférer eux-mêmes la défaite à la liberté; et qu'ils se confessaient vaincus par la vertu des Romains, sinon inférieurs à eux en puissance. Le sénat, à son tour, les renvoya au jugement de Camille, qui se contenta d'exiger une contribution de guerre, et qui reprit le chemin de Rome, après avoir fait un traité d'alliance avec toutes les populations falisques. Mais les soldats, qui avaient compté sur le pillage de Falérics, et qui s'en revenaient les mains vides, ne furent pas plutôt dans Rome, qu'ils se mirent à décrier Camille, comme un ennemi du peuple, comme un homme qui avait envié aux pauvres un moyen légitime de s'enrichir.

Cependant les tribuns du peuple mirent encore en avant la loi sur le partage des habitants de Rome; et déjà ils appelaient le peuple aux suffrages, lorsque Camille, bravant toutes les haines, et avec une franchise sans égale, prit la parole contre la loi, et, faisant, en quelque sorte, violence au peuple, en obtint le rejet. Le peuple s'y résigna, mais à contre-cœur; et tel fut le res-

sentiment des citoyens contre Camille, que le malheur domestique qu'il éprouva, par la mort d'un de ses deux fils, ne put les toucher ni apaiser leur colère. Pour Camille, qui était d'un caractère bon et sensible, il fut si accablé de cette perte, que, cité en justice, il ne comparut pas, et qu'il se tint enfermé chez lui avec les femmes.

L'accusateur de Camille était Lucius Apuléius. Il lui imputait d'avoir détourné une portion du butin pris sur les Étrusques, donnant comme preuve certaines portes de bronze, qui en faisaient partie, et qu'on avait vues chez Camille. Le peuple était irrité, et la condamnation indubitable sur le moindre prétexte. Camille fait venir chez lui ses amis, ses compagnons d'armes, ses anciens collègues; ce qui formait une troupe considérable : il les conjure de ne le point laisser sous le coup de ces accusations calomnieuses, et de le sauver d'une sentence inique et de la risée de ses ennemis. Ils répondirent, après délibération et discussion, qu'ils ne pouvaient rien pour empêcher le jugement; mais que, s'il était condamné à une amende, ils la paieraient pour lui. Camille, indigné de leur faiblesse, et n'écoutant que sa colère, prit la résolution de quitter la ville, et de s'exiler volontairement. Il embrasse sa femme et son fils, il sort de sa maison, et il marche en silence jusqu'aux portes de la ville. Là, il s'arrête; et, s'étant retourné, les mains étendues vers le Capitole, il adresse aux dieux cette prière : « Si je suis innocent, et si c'est l'injustice et la jalousie du peuple qui me forcent de quitter ignominieusement ma patrie, faites que les Romains s'en repentent bientôt, et que tout l'univers reconnaisse le besoin qu'ils ont de moi, et les regrets que leur aura causés l'absence de Camille. » Après avoir chargé, comme Achille, ses concitoyens d'imprécations, il s'éloigna de Rome [1]. Il fut condamné, par contumace, à une amende de quinze mille

[1] C'était quatre ans après la prise de Falèries, l'an 391 ou 390 avant J.-C.

as, somme qui équivaut, en argent, à quinze cents drachmes [1]; car l'as est une petite monnaie, et il faut dix as pour faire un denier.

Il n'est pas un Romain qui ne croie que la justice divine avait sur-le-champ accueilli la prière de Camille, et que c'est en retour de l'injustice dont il avait été victime que Rome fut frappée. Vengeance dont Camille lui-même dut gémir, mais honorable, mais éclatante; tant le courroux des dieux accabla Rome, et fit peser sur elle la terreur, le danger et l'infamie! soit que le fléau ait été l'ouvrage de la Fortune, ou le châtiment d'un dieu qui veille à ce que l'ingratitude n'outrage pas impunément la vertu.

Le premier signe des grandes calamités dont Rome était menacée fut la mort du censeur Julius. En effet, la censure est particulièrement un objet de vénération chez les Romains, et ils la regardent comme sacrée. Le second signe avait précédé l'exil de Camille. Un citoyen, qui n'était ni noble ni sénateur, du reste homme de bien, et estimé pour sa vertu, Marcus Céditius, vint rapporter aux tribuns militaires un fait qu'il avait jugé digne de leur attention. Il leur raconta que, la nuit précédente, marchant seul dans la rue Neuve, il s'était entendu appeler à haute voix, et que, s'étant retourné, il n'avait vu personne; mais une voix, plus forte que celle d'un homme, lui avait dit : « Marcus Céditius, va demain, au point du jour, dire aux tribuns militaires qu'ils s'attendent à voir bientôt les Gaulois. » Les tribuns rirent et plaisantèrent de cet avis; et peu de temps après arriva l'exil de Camille.

Cependant les Gaulois, nation celtique, chargés d'une population trop nombreuse, avaient quitté leur pays, qui

[1] Moins de 1,400 francs, d'après la valeur que Plutarque donne à l'as. Mais l'as, au temps de Camille, valait une livre de cuivre, c'est-à-dire douze fois plus qu'après les guerres puniques, où il fut réduit à une once, valeur qu'il conserva jusque dans les bas siècles : la livre romaine était de douze onces.

ne pouvait suffire à leur subsistance, et ils cherchaient d'autres terres pour s'y s'établir. C'était une multitude infinie d'hommes jeunes, belliqueux, et qui menaient à leur suite un nombre plus grand encore de femmes et d'enfants. Les uns, franchissant les monts Riphées, se répandirent vers l'Océan septentrional, et se fixèrent aux extrémités de l'Europe; les autres s'établirent entre les Pyrénées et les Alpes, près des Sénonais et des Celtoriens [1], et ils y restèrent longtemps. A la fin, ayant goûté, pour la première fois, du vin, qu'on leur avait apporté d'Italie, ils trouvèrent cette boisson si agréable, et ils furent si ravis du plaisir nouveau qu'elle leur avait causé, que, prenant aussitôt leurs armes, et emmenant avec eux leurs parents, ils se portèrent du côté des Alpes, pour chercher cette terre qui produisait un pareil fruit, et au prix de laquelle toute autre terre leur paraissait stérile et sauvage.

Celui qui leur avait fait connaître le vin, celui qui avait mis en eux et qui aiguillonnait ce désir de passer en Italie, c'était, dit-on, Aruns, un homme d'Étrurie, illustre dans son pays, et qui, sans être d'un naturel méchant, voulait se venger d'un affront qu'il avait reçu. Il avait été le tuteur d'un jeune orphelin, nommé Lucumon [2], le plus beau et le plus riche de ses concitoyens. Élevé sous les yeux d'Aruns depuis son bas âge, Lucumon, quand il fut parvenu à l'adolescence, ne quitta point cette maison, feignant une vive tendresse pour son ancien tuteur. Cependant il entretenait avec sa femme, qu'il aimait et dont il était aimé, une liaison criminelle. Longtemps

[1] Tout ce qui précède est bien vague et bien obscur, et il n'est pas aisé de se figurer le mouvement des migrations indiquées par Plutarque. Au reste, les Senonais occupaient une partie de la Gaule lyonnaise, et ils avaient Sens pour capitale; quant au nom des Celtoriens, on ne le trouve nulle part qu'ici.

[2] Lucumon était le nom que les Étrusques donnaient à leurs rois, ou aux chefs de chacune de leur douze souverainetés, appelées elles-mêmes lucumonies. Le jeune homme dont parle Plutarque était probablement d'une famille de Lucumons.

leur intrigue resta secrète ; mais enfin leur passion mutuelle acquit tant de force, qu'ils ne pouvaient plus ni la vaincre ni la cacher. Le jeune homme enleva la femme d'Aruns, et la garda publiquement chez lui. Le mari lui intenta un procès; mais, incapable de lutter contre les nombreux amis, le crédit et les largesses de Lucumon, il succomba, et il perdit sa cause. Alors il quitta son pays, vint chez les Gaulois, qu'il connaissait de réputation, et se mit à leur tête, pour les conduire en Italie.

Les envahisseurs eurent conquis en un instant toute la contrée qui s'étend depuis les Alpes jusqu'aux deux mers, et que possédaient, de temps immémorial, les peuples étrusques, comme les noms des lieux le prouvent encore. En effet, la mer qui est au nord s'appelle Adriatique, d'Adria, ville étrusque; et la mer inférieure, située au midi, se nomme la mer d'Étrurie. Tout le pays est planté d'arbres, riche en pâturages, et arrosé de plusieurs rivières. Il avait alors dix-huit villes, belles et grandes, faisant un commerce très-étendu, et qui vivaient dans le luxe et l'opulence. Les Gaulois en chassèrent les Étrusques, et s'y établirent. Au reste, cette invasion avait eu lieu longtemps avant l'exil de Camille [1]. Mais ce fut durant cet exil, que les Gaulois vinrent assiéger Clusium, ville d'Étrurie.

Les habitants de Clusium implorèrent le secours des Romains, et les prièrent d'envoyer aux barbares des députés et des lettres. Les Romains dépêchèrent trois hommes de la famille des Fabius, personnages distingués, et qui jouissaient dans Rome d'une haute considération. Les Gaulois, par égard pour le nom de Rome, les reçurent honnêtement : ils suspendirent l'attaque des murs, et ils entrèrent en conférence avec les députés. « Quel tort, demandèrent ceux-ci, avez-vous reçu des Clusiens, pour être venus assiéger leur ville? » A cette

[1] Environ deux siècles auparavant.

demande, Brennus[1], roi des Gaulois, se mit à rire : « Leur tort envers nous, dit-il, c'est qu'ils veulent posséder, à eux seuls, des terres immenses, tandis qu'ils ne peuvent cultiver qu'une petite étendue de pays; c'est qu'ils refusent de partager avec nous, qui sommes étrangers, nombreux et pauvres. C'était là, ô Romains! le tort que vous avaient fait à vous, jadis, les Albains, les Fidénates, les habitants d'Ardée; c'est celui qui vous ont fait naguère les Véiens et les Capénates, la plupart des Falisques et des Volsques. Tout peuple qui refuse de vous donner une part de ses biens, vous marchez en armes contre lui, réduisant les hommes en servitude, mettant tout au pillage, détruisant les villes. Vous ne faites, en cela, rien d'extraordinaire ni d'injuste : vous suivez la plus ancienne de toutes les lois, celle qui donne aux plus forts les biens des plus faibles : loi qui commence à Dieu même, et qui s'étend jusqu'aux bêtes sauvages; car elles savent, elles aussi, que le fort prétend toujours être mieux partagé que le faible. Cessez donc de montrer tant de compassion pour les Clusiens assiégés, si vous ne voulez pas inspirer aux Gaulois un sentiment de bienveillance et de pitié en faveur des peuples opprimés par les Romains. »

Cette réponse fit juger aux députés de Rome qu'il n'y avait pas d'accommodement possible avec Brennus : ils entrèrent donc dans Clusium, relevèrent le courage des assiégés, et les animèrent à faire une sortie, s'offrant de combattre avec eux, soit qu'ils voulussent connaître le courage des barbares, ou leur faire éprouver leur valeur; et les Clusiens suivirent ce conseil. Or, dans le combat qui se livra près des murs de la ville, Quintus Ambustus, un des trois Fabius, poussa son cheval contre un Gaulois de haute taille et d'une mine avantageuse, qui paradait sur le sien, loin en avant du rang de bataille. Il ne

[1] Plutarque aurait dû dire *le brenn*, c'est-à-dire le chef des Gaulois : ce nom était un titre, et non pas un nom propre.

fut pas reconnu d'abord, parce que la mêlée était fort vive, et que les yeux étaient éblouis par l'éclat des armes; mais, après qu'il eut vaincu et tué son ennemi, Brennus le reconnut, comme il dépouillait le cadavre. Brennus prit les dieux à témoin de cette violation du droit des gens, et des lois les plus sacrées parmi les hommes : « Fabius, disait-il, est venu à titre de député; et c'est en ennemi qu'il a osé agir! » Il fit sur-le-champ cesser le combat; et, laissant là les Clusiens, il marcha sur Rome, avec son armée. Cependant il ne voulait point que l'on crût qu'il saisissait avec joie l'occasion de cette injure, comme un prétexte d'attaquer les Romains : il envoya donc à Rome demander le coupable, pour le punir, et il ne s'avança qu'à petites journées.

A Rome, dans l'assemblée du sénat, on blâma généralement la conduite de Fabius. Les prêtres appelés Féciaux soutinrent vivement l'accusation : ils remontrèrent au sénat que cet attentat intéressait les dieux eux-mêmes, et qu'en faisant retomber sur un seul coupable l'expiation du crime, on détournerait de dessus tout le peuple la vengeance céleste. Ces Féciaux avaient été institués par Numa Pompilius [1], le plus doux et le plus juste des rois, pour être les gardiens de la paix, les juges et les arbitres des motifs qui légitiment la prise des armes. Le sénat renvoya l'affaire au peuple, et les prêtres renouvelèrent, devant le peuple, leurs accusations contre Fabius; mais le peuple porta si loin le mépris et la dérision pour les droits sacrés de la religion, qu'il nomma Fabius tribun militaire avec ses frères.

A cette nouvelle, les Gaulois, saisis d'indignation, partent sans délai, et ils s'avancent à marches forcées. Leur multitude, l'éclat de leur appareil militaire, leur force, leur fureur, jetaient l'épouvante partout où ils passaient. Les campagnes s'attendaient au plus affreux dégât, et

[1] Voyez plus haut la *Vie de Numa*.

les villes à une ruine totale. Mais, contre l'attente générale, ils ne commirent aucune violence, ne pillèrent rien dans les campagnes ; et, lorsqu'ils passaient près des villes, ils criaient, à haute voix : « C'est sur Rome que nous marchons ; nous n'avons d'ennemis que les Romains ; tous les autres peuples sont nos amis ! »

Pendant que les barbares s'avançaient avec cette impétuosité, les tribuns militaires sortirent de Rome à leur rencontre. L'armée qu'ils conduisaient n'était pas inférieure en nombre à celle des Gaulois : elle montait à quarante mille hommes de pied ; mais c'étaient, pour la plupart, des troupes nouvelles, qui n'avaient jamais été exercées, et qui maniaient les armes pour la première fois. D'ailleurs, les généraux négligèrent de s'assurer l'aide des dieux : ils ne leur offrirent point les victimes propitiatoires ; ils ne s'enquirent pas, auprès des devins, de ce qu'il importait de connaître, dans cette conjoncture critique, au moment où l'on s'apprêtait à livrer bataille. Ce qui ne mit pas moins de confusion dans les opérations militaires, ce fut la multitude des chefs. Auparavant, et pour des guerres bien moins importantes, les Romains avaient souvent nommé un magistrat unique, qu'ils appelaient dictateur. Ils savaient de quelle conséquence il est, dans les conjonctures périlleuses, que tous soient animés d'un même esprit, et qu'un seul chef commande, ayant en main un pouvoir absolu et le droit de juger sans appel. Mais rien ne fit plus de tort à leurs affaires que l'indigne traitement que subissait Camille : il n'y avait pas un général qui osât braver le mécontentement du peuple, ni résister à ses caprices.

Les Romains s'avancèrent jusqu'à quatre-vingt-dix stades de la ville [1], et ils campèrent sur les bords de la rivière d'Allia [2], non loin de son confluent avec le Tibre.

[1] Un peu plus de quatre lieues. Le stade répond à 185m,015.
[2] Dans le pays sabin.

Les barbares se montrèrent bientôt; mais les Romains luttèrent lâchement : le désordre était dans l'armée, et leur déroute fut complète. Les Gaulois, au premier choc, culbutèrent l'aile gauche dans la rivière. L'aile droite, pour éviter la première impétuosité des barbares, avait gagné les hauteurs : elle fut moins maltraitée; et quelques-uns de ceux-ci purent se réfugier dans Rome. Ceux de l'aile gauche qui échappèrent au massacre, quand les Gaulois furent las de tuer, s'enfuirent à Véies pendant la nuit, ne doutant pas que Rome ne fût perdue, et que tous ses habitants n'eussent péri. Cette bataille fut donnée vers le solstice d'été, et dans la pleine lune, le même jour que trois cents Romains, tous de la famille des Fabius, avaient été défaits jadis et tués par les Étrusques. Mais c'est le dernier désastre qui a laissé son nom à ce jour de l'année [1] : on l'appelle, encore aujourd'hui, le Jour d'Allia, du nom de la rivière.

J'ai examiné ailleurs s'il y a des jours néfastes, ou si Héraclite a blâmé avec raison Hésiode d'avoir admis des jours heureux et des jours malheureux, comme s'il eût ignoré que tous les jours de l'année sont d'une seule et même nature. Mais peut-être ne sera-t-il pas étranger à mon sujet, de rapporter quelques faits relatifs à ce propos. Par exemple, les Béotiens mettent au nombre de leurs jours heureux le 5 du mois Hippodromion, appelé par les Athéniens Hécatombéon [2]. Ils ont remporté, ce jour-là, deux victoires célèbres, qui donnèrent la liberté à la Grèce : celle de Leuctres, et, plus de deux cents ans auparavant, celle de Géraste, où ils défirent Lattamyas et les Thessaliens. Au contraire, les Perses ont été battus à Marathon le 6 de Boédromion [3], le 3 à Pla-

[1] Dans les calendriers romains, il est marqué au 18 juillet, sous le nom de *Dies Alliensis*. La bataille d'Allia se donna l'an de Rome 364, 390 ans avant J.-C. Le massacre des Fabius est antérieur de plus de quatre-vingts ans.

[2] Partie de juin et de juillet.

[3] Partie d'août et de septembre.

tées et à Mycale, et le 26 à Arbelles. C'est à la pleine lune de Boédromion que les Athéniens, commandés par Chabrias, remportèrent la victoire navale de Naxos; c'est le 20 du même mois, comme je l'ai dit dans mon traité *des Jours*[1], qu'ils gagnèrent la bataille de Salamine. Le mois Thargélion[2] a fait subir aux barbares de notables échecs. C'est dans le mois Thargélion qu'Alexandre vainquit, près du Granique, les généraux du roi de Perse; c'est le 24 de ce mois que Troie fut prise, s'il en faut croire Éphore, Callisthène[3], Damaste[4] et Phylarque; et c'est le même jour aussi que Timoléon battit les Carthaginois en Sicile. D'un autre côté, le mois Métagitnion[5], que les Béotiens appellent Panémus, n'a pas été favorable aux Grecs : le 7, ils furent défaits en bataille rangée et taillés en pièces, à Cranon, par Antipater, et, plus anciennement, vaincus à Chéronée par Philippe. Le même jour du même mois et de la même année, les troupes grecques qu'Archidamus avait menées en Italie furent taillées en pièces, par les barbares de ce pays. Les Carthaginois se tiennent en garde contre le 22 de ce mois, parce qu'il leur apporte presque toujours de grandes calamités. Mais je n'ignore pas que ce fut vers le temps de la célébration des mystères, qu'Alexandre ruina la ville de Thèbes; et que, le 20 de Boédromion, le jour de la procession mystique de Bacchus, les Athéniens reçurent garnison macédonienne. Les Romains ont aussi des jours à la fois heureux et malheureux : ainsi, le jour où leur armée, commandée par Cépion, fut forcée dans son camp par les Cimbres, et où, peu de temps après, sous la conduite de Lucullus, ils défirent les Arméniens et Tigrane. Le roi Attalus et

[1] Ce traité est perdu.

[2] Partie d'avril et de mai.

[3] Celui qu'Alexandre fit mourir, sous prétexte de conspiration.

[4] Historien contemporain d'Herodote, et qui avait composé une *Histoire grecque* et une généalogie des heros de la guerre de Troie.

[5] Partie de septembre et d'octobre.

Pompée moururent le même jour où ils étaient nés. Il serait facile de rapporter nombre d'exemples de jours alternativement heureux et malheureux pour les mêmes personnes. Mais le jour de la défaite d'Allia est, dans chaque mois, compté par les Romains comme un jour néfaste, celui-là, et deux autres encore à cause de celui-là; tant de désastre, comme c'est l'ordinaire, avait augmenté la crainte et la superstition! Mais j'ai traité ce sujet plus à fond dans mes *Questions romaines* [1].

Si les Gaulois, aussitôt après le combat, s'étaient mis à la poursuite des fuyards, rien ne pouvait sauver Rome d'une ruine entière, ni ses habitants d'un massacre général; car les fuyards, en s'y précipitant, remplirent tous les esprits d'une frayeur extrême, et répandirent, par toute la ville, le trouble et l'épouvante. Mais les barbares, à ce moment, ne pouvaient croire que leur victoire fût si complète; et d'ailleurs, dans les premiers transports de leur joie, ils ne pensèrent qu'à faire bonne chère et à partager les dépouilles du camp des Romains, laissant ainsi à la populace, qui s'enfuyait de la ville, la facilité de se retirer, et à ceux qui restèrent le temps de reprendre courage et de pourvoir à leur défense. Ceux-ci n'entreprirent point de sauver toute la ville : ils se bornèrent à remplir le Capitole de toutes sortes d'armes, et à le fortifier de retranchements. Leur premier soin fut d'y transporter les objets consacrés au culte.

Les Vestales, en s'enfuyant de la ville, avaient emporté le feu de Vesta, et les choses sacrées dont la garde leur était confiée. Toutefois, quelques-uns prétendent qu'elles n'ont d'autre soin que de veiller sur le feu perpétuel. Numa avait établi ce culte, parce qu'il regardait le feu comme le principe de toutes choses. De tous les éléments, en effet, celui-ci est, de sa nature, le plus en mouvement. Toute génération est un mouvement, ou

[1] Au § 35 de cet ouvrage.

du moins se fait avec mouvement; les autres substances matérielles tombent, quand elles perdent leur chaleur, dans un état d'inertie peu différent de la mort : elles désirent l'action puissante du feu, comme leur âme et leur vie ; et, dès qu'elles en ont éprouvé l'impression, elles se reprennent à agir, comme à subir l'action des autres êtres. Voilà pourquoi Numa, ce grand homme, et si sage qu'on s'imagina qu'il avait des entretiens avec les Muses, consacra le feu, et ordonna qu'on l'entretînt perpétuellement, comme une image de cette puissance éternelle qui gouverne l'univers. D'autres disent que les Romains, à l'exemple des Grecs, conservent toujours le feu devant les choses saintes, comme un symbole de pureté; mais qu'il y a, dans l'intérieur du temple, d'autres choses sacrées, sur lesquelles nul n'a le droit de jeter les yeux, sinon les vierges qu'on appelle Vestales. C'est même un bruit commun que ce temple renferme le fameux Palladium, qu'Énée aurait transporté de Troie en Italie. D'autres disent que ce sont les dieux de Samothrace : ils content que Dardanus, fondateur de Troie, les avait apportés dans sa ville; qu'il y avait établi leurs cérémonies et leur culte, et qu'à la prise de Troie, Énée les enleva secrètement, et qu'il les emporta en Italie.

Suivant d'autres, qui se prétendent mieux informés, il y a, dans le temple, deux tonneaux de médiocre grandeur : l'un est ouvert et vide, l'autre plein et fermé; et ces deux tonneaux, les vierges consacrées ont seules la liberté de les voir. D'autres, enfin, taxent d'erreur ces derniers : seulement, à les en croire, les Vestales, en ce jour de terreur, auraient enfermé dans deux tonneaux la plupart des choses sacrées, et elles auraient enterré les deux tonneaux sous le temple de Quirinus, dans l'endroit qu'on appelle encore aujourd'hui les Barils [1]; puis après, elles auraient pris avec elles ce qu'il y avait de

[1] En latin *Doliola.*

plus saint et de plus révéré, dans les choses de la religion, et elles se seraient enfuies le long du Tibre. A ce moment, un plébéien, nommé Lucius Albinus, s'éloignait de Rome avec les autres fugitifs, emmenant sur un chariot ses enfants en bas âge, sa femme, et les ustensiles nécessaires. Dès qu'il aperçut ces vierges, portant dans leurs bras les choses saintes, marcher seules et sans aide, et déjà accablées par la fatigue, il fit descendre sa femme et ses enfants, ôta du chariot tous les ustensiles, et y fit monter les Vestales, afin qu'elles pussent gagner quelqu'une des villes grecques [1]. Cette piété d'Albinus, et l'hommage qu'il rendit à la divinité, dans une circonstance si périlleuse, ne m'ont point semblé indignes d'être transmis au souvenir des hommes.

Mais les prêtres des autres dieux, et les vieillards qui avaient été consuls, ou qui avaient obtenu le triomphe, ne purent se résoudre à quitter Rome. Ils se revêtirent chacun de ses habits sacrés et tout resplendissants, et ils se vouèrent en sacrifice pour leur patrie, par une prière dont ils répétaient les termes, après le grand-pontife Fabius; et ensuite ils s'assirent, dans le Forum, sur leurs siéges d'ivoire, attendant le sort que les dieux leur réservaient.

Trois jours après la bataille, Brennus arriva devant Rome, avec son armée. Quand il vit les portes et les murailles sans gardes, il soupçonna d'abord quelque ruse, et il craignit une embuscade, ne pouvant croire que les Romains eussent pris le parti désespéré d'abandonner leur ville. Il s'assura bientôt que rien n'était plus vrai; et il poussa son cheval par la porte Colline [2]. Il avait pris Rome un peu plus de trois cent soixante années après sa fondation, si toutefois on peut croire qu'il se soit conservé une connaissance exacte de ces temps anciens, lorsque l'on considère cette confusion chronologique

[1] Suivant Tite-Live, Albinus les conduisit à Céré en Étrurie.
[2] Près du mont Quirinal.

qui laisse dans une complète incertitude la date d'autres événements plus récents. Il semble, au reste, qu'il se répandit aussitôt dans la Grèce un bruit sourd du malheur des Romains, et de la prise de leur ville. Héraclide de Pont, qui n'est pas beaucoup postérieur à cette époque [1], dit, dans son traité *de l'Ame*, qu'on reçut d'Occident la nouvelle qu'une armée, venue des pays hyperboréens, avait pris une ville grecque, nommée Rome, située dans les contrées occidentales, non loin de la grande mer. Mais je ne serais pas étonné que ce fût Héraclide lui-même, cet écrivain fabuleux et menteur, qui eût imaginé d'embellir le fait véritable de la prise de Rome, à l'aide de ces mots imposants d'hyperboréens et de grande mer. Pour Aristote le philosophe, il s'exprime en termes précis, et il manifeste qu'il avait entendu parler de la prise de Rome par les Celtes; mais il dit que celui qui la sauva s'appelait Lucius : or, Camille avait le prénom de Marcus, et non pas celui de Lucius. Mais les Grecs, sur ce sujet, n'ont parlé que par conjecture.

Brennus, maître de Rome, fit environner le Capitole par un corps de troupes, et il descendit vers le Forum. Là, il fut saisi d'admiration, à l'aspect de ces vieillards magnifiquement vêtus, assis dans un profond silence, et qui restèrent immobiles à l'approche des ennemis, sans changer de visage ni de couleur, sans donner le moindre signe de crainte, et se regardant les uns les autres, tranquillement appuyés sur leurs bâtons. Ce spectacle extraordinaire frappa tellement les Gaulois, qu'ils n'osèrent, pendant longtemps, ni les approcher ni les toucher, les prenant pour des êtres divins. Enfin, l'un d'eux se hasarda d'approcher de Manius Papirius, lui passa doucement la main sous le menton, et lui prit la barbe, qui était fort longue. Papirius frappe le Gaulois d'un coup

[1] Héraclide, en effet, était à peu près contemporain, car il fut un des disciples de Platon.

de bâton à la tête, et le blesse; le barbare tire son épée, et tue Papirius. Alors les Gaulois se jettent sur les autres vieillards, et les massacrent tous; puis ils font main basse sur tout ce qui s'offrait à eux. Ils passèrent plusieurs jours à piller, à saccager la ville, et ils finirent par y mettre le feu et la renverser de fond en comble, furieux de voir ceux qui étaient dans le Capitole résister aux sommations qui leur étaient faites. En effet, ceux-ci défendaient avec vigueur leurs retranchements; ils avaient même blessé plusieurs ennemis. Aussi les Gaulois ruinèrent-ils la ville, et égorgèrent tout ce qui tomba sous leurs mains, hommes et femmes, vieillards et enfants.

Le siége traînait en longueur; et les Gaulois commençaient à manquer de vivres. Ils partagèrent donc leur armée : les uns restèrent, pour continuer le blocus du Capitole; les autres se répandirent de tous côtés, fourrageant par la campagne, et pillant les bourgs des environs. Ils n'allaient pas tous ensemble : ils marchaient dispersés çà et là, par compagnies et par bandes, enhardis qu'ils étaient par leurs succès, et se croyant dans une parfaite sécurité. La troupe la plus nombreuse et la mieux disciplinée se porta du côté de la ville d'Ardée [1], où s'était retiré Camille. Il y vivait étranger aux affaires, et dans une condition privée; mais, à ce moment, il conçut un grand projet, dont le succès ne lui paraissait pas impossible. Ce qui occupait sa pensée, ce n'était pas le soin de sa sûreté personnelle : il voulait, non point dérober sa tête aux ennemis, mais tâcher de les surprendre et de les repousser. Il voyait que les Ardéates, assez forts quant au nombre, étaient découragés par l'inexpérience et la lâcheté de leurs généraux. Ce fut aux jeunes gens qu'il s'adressa d'abord : « Il ne faut pas, disait-il, attribuer à la valeur des Celtes la défaite des

[1] Ardée était la ville principale des Rutules.

Romains : des hommes qui n'ont eu rien à faire pour vaincre ne peuvent tirer vanité des malheurs amenés par de mauvais conseils. C'est la Fortune seule qui a tout fait. Quelle gloire pour vous, d'aller, même au prix des plus grands dangers, repousser les barbares ; de vous délivrer d'un ennemi qui ne met d'autre but à la victoire que de dévaster, comme le feu, tout ce qu'il peut conquérir ! Hé bien ! si vous êtes des hommes de cœur, et si vous êtes prêts à faire quelque effort, je veux vous ménager une occasion de vaincre sans péril. »

Les jeunes gens accueillirent favorablement ces discours ; et Camille alla trouver les magistrats et les sénateurs d'Ardée, qui agréèrent aussi son projet. Alors il fit prendre les armes à tous ceux qui étaient en âge de combattre, et il les tint enfermés dans la ville, de peur que les ennemis, qui n'étaient pas loin, ne se doutassent de quelque chose. Les Gaulois, après avoir couru tout le pays, s'en retournaient chargés de butin : ils étaient campés dans la plaine, sans précautions, sans ordre, et buvant à s'enivrer. La nuit survint ; et bientôt régna dans leur camp un profond silence. Camille, averti par les éclaireurs, sort à la tête des Ardéates, traverse sans bruit tout l'intervalle qui le séparait des Gaulois, et arrive devant leur retranchement vers le milieu de la nuit. Là, il ordonne à ses troupes de jeter de grands cris, et aux trompettes de sonner de tous côtés, afin d'effrayer les barbares, que ce tumulte put à peine tirer du sommeil et de l'ivresse. Quelques-uns seulement, réveillés en sursaut, prirent les armes, se jetèrent au-devant de Camille, et périrent en combattant. Les autres, appesantis par le sommeil et le vin, furent presque tous égorgés avant d'avoir pu s'armer. Le petit nombre de ceux qui s'étaient échappés du camp à la faveur de la nuit, et qui s'étaient dispersés dans la campagne, furent enveloppés, le lendemain matin, par la cavalerie, et taillés en pièces.

La renommée porta rapidement le bruit de cette victoire dans toutes les villes voisines; et Camille vit accourir près de lui une foule d'hommes, qui ne demandaient qu'à combattre sous ses ordres. Il y vint notamment tous les Romains qui étaient à Véies, où ils avaient trouvé un asile après le désastre d'Allia. « Quel général la Fortune a enlevé à Rome! s'étaient-ils dit entre eux avec une expression de regret. Camille illustre par ses exploits la ville d'Ardée ; et la ville qui vit naître et qui a nourri ce grand homme est perdue sans ressource. Et nous, faute d'un chef qui nous conduise, renfermés dans des murailles étrangères, nous restons là sans bouger, et nous trahissons l'Italie! Pourquoi n'envoyons-nous pas demander aux Ardéates notre général? ou plutôt, pourquoi ne pas prendre les armes, et aller nous-mêmes nous joindre à lui? Camille n'est plus un banni, et nous ne sommes plus des citoyens, puisqu'il n'y a plus de patrie, et que Rome est au pouvoir des ennemis. » Ils s'arrêtèrent à cette pensée, et ils députèrent vers Camille, pour le prier de prendre le commandement. Camille répondit qu'il n'accepterait qu'autant que leur choix serait ratifié, conformément aux lois, par les citoyens renfermés dans le Capitole; que, tant qu'ils y existeraient, il verrait en eux la patrie; qu'il était tout disposé à exécuter leurs ordres, mais qu'il n'agirait point contre leur volonté. On admira la modestie et la loyauté de Camille; mais l'embarras était de trouver quelqu'un qui portât cette nouvelle au Capitole : il semblait même impossible, tant que les ennemis seraient maîtres de la ville, qu'un messager pût pénétrer dans la citadelle.

Il y avait, parmi les jeunes Romains, un certain Pontius Cominius, citoyen de condition médiocre, mais passionné pour la gloire : il s'offrit pour cette mission périlleuse. Il ne se chargea point de lettres pour ceux qui étaient dans le Capitole, craignant, s'il était pris, que les

ennemis ne découvrissent les desseins de Camille. Il part, vêtu d'une méchante robe, sous laquelle il cachait des écorces de liége; et, pendant tout le jour, il voyage sans encombre. Arrivé près de Rome à l'entrée de la nuit, et ne pouvant passer le pont du Tibre, qui était gardé par les barbares, il entortille autour de sa tête son vêtement, qui n'était ni fort embarrassant ni fort lourd, et il se met à la nage, soutenu par le liége dont il s'était muni. Il traversa ainsi le Tibre, jusqu'au pied des murailles; et, évitant toujours les endroits où les feux et le bruit l'avertissaient qu'on faisait bonne garde, il gagna la porte Carmentale, où régnait un profond silence. A cet endroit, la colline du Capitole s'élève presque à pic, et elle présente à l'œil un roc immense et d'un difficile accès: il le gravit sans être aperçu, et il arrive, par cette montée abrupte, à grand'peine et avec bien des efforts, jusqu'aux premières gardes. Il les salue, et il se nomme. On le fait avancer; on le conduit aux magistrats. Les sénateurs s'assemblent sur-le-champ. Pontius leur annonce la victoire de Camille, qu'ils ignoraient, et il leur apprend le choix qu'ont fait les soldats. Il les exhorte à confirmer l'élection de Camille, puisque Camille est le seul à qui les Romains du dehors veulent obéir. Le sénat, après en avoir délibéré, nomme Camille dictateur; et on renvoie Pontius par le même chemin. Pontius ne fut pas moins heureux à son retour qu'à son premier voyage: il trompe encore la vigilance des ennemis, et il rapporte aux Romains du dehors le décret du sénat. Camille vint prendre le commandement, à la satisfaction universelle. Il y avait déjà vingt mille hommes en armes: il rassemble, en outre, un plus grand nombre d'alliés, et il se dispose à marcher contre les barbares. Voilà comment Camille fut élu dictateur pour la seconde fois, comment il se rendit à Véies, s'y mit à la tête des soldats romains, renforcés du corps plus nombreux des alliés, et s'apprêta à attaquer les ennemis.

Cependant, à Rome, quelques-uns des barbares, ayant passé par hasard près du chemin que Pontius avait pris pour monter au Capitole, remarquèrent, en plusieurs endroits, des traces de pieds et de mains ; car Pontius, en grimpant, s'était accroché à tout ce qu'il avait pu saisir : les broussailles étaient froissées le long des rochers, et des mottes de terre avaient roulé jusqu'au bas. Ils informèrent le roi de ce qu'ils avaient vu ; et le roi se transporta sur les lieux, et en fit une exacte reconnaissance. Il ne dit rien pour le moment ; mais, le soir, il assembla ceux d'entre les Celtes qui étaient les plus agiles, et qui savaient le mieux gravir les montagnes : « Les ennemis, leur dit-il, nous montrent eux-mêmes le chemin qui mène jusqu'à eux, et qui nous était inconnu ; ils nous font voir qu'il n'est ni impraticable ni inaccessible. Quelle honte pour nous, quand nous tenons le commencement, si nous faiblissions avant d'atteindre la fin ! si nous abandonnions la place comme imprenable, tandis que les ennemis nous enseignent par où l'on peut la prendre ! Là où un homme seul a passé facilement, ce n'est pas chose malaisée d'y monter plusieurs l'un après l'autre, attendu qu'on s'aidera, qu'on se soutiendra mutuellement. Au reste, des dons et des honneurs récompenseront chacun de vous, en proportion de son courage. »

Animés par le discours du roi, les Gaulois promirent de monter hardiment. Vers le milieu de la nuit, ils se mettent à grimper en silence, plusieurs à la file, en s'accrochant aux rochers. La montée était difficile à gravir ; mais pourtant ils la trouvèrent plus douce et plus accessible qu'ils ne l'avaient imaginé. Les premiers avaient déjà gagné le sommet de la montagne ; et déjà ils étaient tout préparés pour se rendre maîtres des retranchements et surprendre les gardes endormis, car aucun homme ni aucun chien ne les avait entendus. Mais il y avait des oies sacrées, que l'on nourrissait autour du temple de

Junon : elles recevaient, en temps ordinaire, une nourriture abondante; mais, depuis qu'on avait à peine assez de vivres pour les hommes, on les avait négligées, et elles souffraient de la faim. Cet animal a l'ouïe très-fine, et il s'effraye au moindre bruit. Celles-ci, que la faim tenait éveillées et rendait plus susceptibles d'effroi, sentirent bientôt l'approche des Gaulois; et, courant de ce côté avec de grands cris, elles réveillèrent tous les Romains. Alors les barbares, se voyant découverts, ne craignirent plus de faire du bruit, et ils chargèrent sans ménagement. Les assiégés saisissent à la hâte les premières armes qu'ils trouvent sous la main, et ils se portent au-devant de l'ennemi. Le premier qui fit tête aux assaillants fut Manlius, homme consulaire, d'une grande force de corps et d'un courage plus grand encore. Il eut affaire à deux ennemis à la fois : l'un levait déjà la hache pour le frapper, mais Manlius le prévient, et lui abat la main d'un coup d'épée; en même temps il heurte l'autre si rudement au visage, avec son bouclier, qu'il le renverse dans le précipice. Puis, se présentant sur la muraille, lui et ceux qui étaient accourus, il repousse les autres barbares, qui n'étaient pas en grand nombre, et dont les actions ne répondirent point à l'audace de leur entreprise. Le lendemain, à la pointe du jour, les Romains, échappés ainsi au péril, jetèrent aux ennemis, du haut du rocher, le capitaine qui avait commandé la garde de nuit, et ils décernèrent à Manlius, pour prix de sa victoire, une récompense plus grande pour l'honneur que pour le profit : ils lui donnèrent chacun ce qu'ils recevaient de vivres pour un jour, à savoir, une demi-livre de froment indigène, comme on l'appelle, et le quart d'une cotyle grecque de vin[1].

[1] Le *quartarius* latin, que Plutarque rend par un quart de cotyle, était le quart du *sextarius*, ou le vingt-quatrième du conge, tandis que le quart de cotyle n'en était que le quarante-huitième. Il faut donc doubler la quantité; ce qui fait encore bien peu de chose, la cotyle n'étant guère que le quart de notre litre.

Cet échec découragea les Celtes. D'ailleurs ils commençaient à manquer de vivres ; et la peur qu'ils avaient de Camille les empêchait d'aller fourrager. La maladie s'était mise parmi eux, campés qu'ils étaient au milieu des monceaux de morts, et sur les ruines de maisons brûlées. Les amas de cendres, échauffés par le soleil et remués par les vents, laissaient échapper au loin des vapeurs dont la sécheresse et l'âcreté corrompaient l'air, et qui remplissaient les poumons de poisons mortels. Ce qui augmenta encore la contagion, ce fut le changement dans leur manière de vivre. Accoutumés à des pays couverts et ombragés, où ils trouvaient partout des retraites agréables contre les ardeurs de l'été, ils étaient venus dans des lieux bas et malsains, surtout en automne. Ajoutez à toutes ces causes la longueur du siége, qui, depuis plus de six mois, les tenait presque immobiles au pied du Capitole. Aussi le camp fut-il en proie à une si violente épidémie, que le grand nombre des morts ne permettait plus de les enterrer. Pourtant la situation des assiégés n'en était pas moins critique. La famine les pressait de plus en plus ; et l'ignorance où ils étaient des mouvements de Camille les jetait dans le découragement. Personne ne pouvait leur apporter des nouvelles de Camille et des siens, parce que les barbares gardaient trop étroitement la ville.

Dans un état de choses également fâcheux pour les deux partis, il se fit d'abord quelques propositions d'accommodement, par le moyen des gardes avancées, qui conféraient ensemble. Ensuite, sur une décision des principaux citoyens, Sulpicius, l'un des tribuns militaires de Rome, alla parlementer avec Brennus. Il fut convenu que les Romains payeraient mille livres pesant d'or, et que les ennemis, dès qu'ils les auraient reçues, sortiraient de la ville et du territoire. Les conditions étaient acceptées de part et d'autre, les serments prononcés, l'or apporté ; mais les Celtes trompèrent à la pesée :

d'abord secrètement, en se servant de faux poids; ensuite ouvertement, en faisant pencher un des bassins de la balance. Les Romains ne purent alors retenir leur indignation. Mais Brennus, comme pour ajouter à cette infidélité l'insulte et la raillerie, détache son épée, et il la met par-dessus les poids avec le baudrier. « Que signifie cela ? demanda Sulpicius. — Eh ! répondit Brennus, quelle autre chose, sinon : Malheur aux vaincus ! » Ce mot a passé depuis en proverbe [1].

Il y avait des Romains qui voulaient, dans leur indignation, qu'on reprît l'or, et qu'on retournât au Capitole, pour y soutenir encore le siége ; mais les autres conseillaient de laisser passer une injure en soi peu grave : « La honte, disaient-ils, consiste non point à donner plus qu'on n'a promis, mais à être forcé de donner ; et c'est une nécessité humiliante, dont les circonstances nous font une loi. »

Pendant qu'ils disputaient, et avec les Celtes, et les uns avec les autres, Camille, à la tête de son armée, arrive aux portes de Rome. Informé de ce qui se passait, il ordonne au gros de ses troupes de suivre au petit pas et en bon ordre : pour lui, avec l'élite de ses soldats, il hâte sa marche, et il se trouve, au bout d'un instant, parmi les Romains. Tous, à son aspect, se séparent et le reçoivent comme leur chef suprême, avec les marques du respect et dans un profond silence. Camille prend l'or que l'on pesait, le donne à ses licteurs, et commande aux Gaulois de ramasser leurs balances et leurs poids, et de se retirer. « Les Romains, dit-il, ont appris de leurs pères à racheter leur patrie avec du fer, et non avec de l'or. » Brennus, frémissant de colère, s'écrie que c'est une injustice et une infraction au traité. « Ce traité, répondit Camille, n'a pas été conclu suivant les lois ; les conventions faites sont nulles. Moi élu dicta-

[1] C'est le *Væ victis!*

teur, toute autre autorité s'est trouvée suspendue en vertu de la loi : vous avez traité avec des gens qui n'avaient aucun pouvoir. C'est donc à moi que vous devez exposer maintenant vos demandes. Je viens, armé de l'autorité de la loi, tout prêt ou à vous pardonner, si vous avez recours aux prières, ou à vous punir comme des coupables, si vous ne témoignez aucun repentir. »

Brennus, furieux de ce discours, se met aussitôt à escarmoucher. Déjà les deux partis avaient tiré l'épée et se chargeaient pêle-mêle, avec une confusion inévitable au milieu de maisons en ruines, dans des rues étroites et des lieux serrés, où il était impossible de se former en bataille. Mais bientôt Brennus reprend son sang-froid : il ramène ses troupes dans son camp, avec peu de perte, et, la nuit venue, il part de Rome, emmenant toute son armée, et il va camper à soixante stades[1], près du chemin de Gabies[2]. A la pointe du jour, Camille était là aussi, revêtu d'armes éclatantes, et suivi des Romains, qui avaient repris confiance en eux-mêmes. Là, il s'engage un combat long et pénible : Camille taille les ennemis en pièces, les met dans une complète déroute, et se rend maître de leur camp. Ceux qui prirent la fuite furent massacrés : les uns, presque à l'instant même, par les Romains qui s'acharnèrent à leur poursuite ; mais le plus grand nombre, ceux qui s'étaient dispersés dans la campagne, périrent traqués par les habitants des bourgs et des villes voisines.

C'est ainsi que Rome fut prise d'une manière surprenante, et sauvée d'une manière plus surprenante encore. Elle était restée sept mois entiers au pouvoir des barbares : ils y étaient entrés peu de jours après les ides de Quintilis[3], et ils furent chassés vers les ides de février[4].

[1] Environ trois lieues, ou douze kilomètres.
[2] Ville du Latium, dans le pays des Volsques.
[3] Le 15 juillet 390 avant J.-C.
[4] Le 13 février 389 avant J.-C.

Camille eut le triomphe : on ne devait pas moins à l'homme qui avait arraché sa patrie des mains des ennemis, et qui ramenait Rome dans Rome même; car les citoyens qui en étaient sortis avec leurs femmes et leurs enfants y rentraient à la suite du triomphateur. Les assiégés du Capitole, qui avaient été si près de mourir de faim, sortirent pour les recevoir. On s'embrassa en versant des larmes de joie : on osait à peine croire à un bonheur si inespéré. Les prêtres des dieux et les ministres des temples portaient les objets sacrés qu'ils avaient ou enterrés avant de prendre la fuite, ou emportés avec eux : spectacle bien doux pour les citoyens! On eût dit, au joyeux accueil que leur faisait le peuple, que c'étaient les dieux eux-mêmes qui rentraient avec eux dans Rome. Camille offrit des sacrifices, et il purifia la cité avec les cérémonies dont les pontifes dictaient les formules; puis il fit réparer les temples, et, outre ceux qui existaient auparavant, il en bâtit un au dieu Aïus Locutius[1], au lieu même où Marcus Céditius avait entendu pendant la nuit cette voix divine qui annonçait l'arrivée des barbares. Ce ne fut pas sans peine et sans fatigue que l'on retrouva les emplacements des anciens temples : il fallut toute la constance de Camille, et les laborieuses recherches des prêtres.

Mais, quand il fut question de rebâtir la ville, qui était entièrement détruite, le découragement s'empara de tous les esprits, à l'idée d'une pareille tâche. Le peuple, qui manquait de toutes les ressources nécessaires, différait de jour en jour. Après tous les maux qu'on venait d'éprouver, on sentait bien plus le besoin de prendre un peu de bon temps et de repos; les fortunes étaient détruites, les corps fatigués : on hésitait à s'engager dans ces travaux, et à s'épuiser davantage encore. Insensiblement, les pensées se tournèrent, comme jadis, du côté de

[1] Nom formé des mots *aio* et *loquor*, dire et parler.

Véies ; car cette ville subsistait tout entière, et elle était pourvue de tout en abondance. Ce fut, pour les flatteurs de la multitude, une occasion de harangues nouvelles; et Camille fut en butte à leurs attaques séditieuses. C'était, à les entendre, dans une vue d'ambition et de gloire personnelle, qu'il enviait aux citoyens le séjour d'une ville toute prête à les recevoir, et qu'il les forçait d'habiter des ruines et de remuer les cendres de cet immense bûcher : c'était pour être appelé, non-seulement le chef et le général des Romains, mais le fondateur de Rome, et pour enlever ce titre à Romulus. Aussi le sénat, qui craignait un bouleversement, dérogea-t-il, malgré les instances de Camille, à l'usage où avaient été jusqu'alors tous les dictateurs, de ne pas rester en charge plus de six mois : il ne consentit point à ce que Camille se démît de la dictature avant la fin de l'année.

Cependant les sénateurs travaillaient à adoucir et à consoler les citoyens, et à les ramener par la persuasion et par les caresses. Ils leur montraient les monuments et les tombeaux de leurs ancêtres; ils leur rappelaient ces temples et ces lieux saints, qu'avaient consacrés Romulus, Numa, les autres rois, et dont le dépôt leur avait été transmis. Mais les arguments religieux qu'ils faisaient surtout valoir, c'était cette tête humaine fraîchement coupée, qu'on avait trouvée en creusant les fondements du Capitole, promesse que faisaient les destins, à la ville qui serait bâtie dans ce lieu-là, d'être un jour la capitale de toute l'Italie [1] ; c'était ce feu sacré de Vesta, que les prêtresses avaient rallumé après la guerre, et qu'ils allaient laisser éteindre une seconde fois, s'ils abandonnaient la ville, cette Rome qui serait leur opprobre si des hommes venus d'ailleurs, si un peuple étranger en faisait sa demeure à leurs yeux, si même elle restait dé-

[1] *Caput*, d'où fut fut formé le mot Capitole, signifie à la fois, comme le mot grec κεφαλή, comme notre vieux mot *chef*, une tête et ce qui commande.

serte, et servait de pâturage aux troupeaux. Telles étaient les représentations touchantes qu'ils adressaient à chaque citoyen en particulier, et que plus d'une fois ils firent entendre à tous dans l'assemblée; mais, de leur côté, ils étaient vivement émus par les gémissements de ce peuple, qui déplorait son indigence, et qui les conjurait de ne pas forcer des hommes naguère échappés, pour ainsi dire, au naufrage, nus et sans ressources, à relever les ruines d'une ville détruite, tandis qu'ils en avaient une autre toute prête à les recevoir.

Camille fut d'avis que le sénat décidât la question. Il fit, dans le conseil, un long discours, où il invoqua l'intérêt du pays; et tous les sénateurs qui voulurent parler furent aussi écoutés. Enfin, il allait prendre les avis, en commençant par Lucius Lucrétius, qui opinait d'ordinaire le premier [1], et en faisant prononcer après lui chacun à son rang. Le silence régnait dans l'assemblée, et Lucrétius prenait la parole, lorsque le centurion qui relevait la garde du jour passa par hasard avec sa troupe, et cria d'une voix forte, à son premier enseigne, de s'arrêter, et de planter l'étendard : « Le poste est excellent, disait-il; restons ici. » Sur ces paroles, si analogues et à la circonstance, et au sujet qui était en délibération, et à l'incertitude où étaient tous les esprits, Lucrétius adore les dieux; puis il déclare, et avec lui tous les autres sénateurs, qu'il conforme son opinion à l'oracle qu'il vient d'entendre. Il se fit aussi, dans la volonté du peuple, un changement merveilleux : ils s'exhortaient les uns les autres et s'animaient à commencer l'ouvrage; et, sans attendre qu'on marquât la direction des rues et leur alignement, chacun se mit à bâtir dans l'endroit qu'il trouva le plus tôt prêt, ou qui lui parut le plus à sa convenance.

On y mit tant d'ardeur et de précipitation, qu'il ne fut gardé aucun ordre dans la distribution des rues, et dans

[1] Il était ce que les Romains nommaient prince du sénat.

l'assiette des édifices. Aussi dit-on qu'en une année, la ville nouvelle fut debout tout entière, ses murailles, et jusqu'aux dernières maisons des particuliers. Ceux que Camille avait chargés de chercher, au milieu de cette confusion, les emplacements qu'occupaient les lieux sacrés, et d'en déterminer les limites, avaient fait le tour du Palatium, et ils étaient arrivés à la chapelle de Mars : ils trouvèrent cette chapelle, comme toutes les autres, détruite et brûlée par les barbares. Mais, en fouillant et nettoyant la place, ils découvrirent, sous un monceau de cendres, le bâton augural de Romulus. Le bâton augural est une verge recourbée par un des bouts, et qui s'appelle lituus. On s'en sert pour marquer les régions du ciel, quand on veut prendre les auspices ; et c'est aussi l'usage auquel l'employait Romulus, homme très-versé dans la science divinatoire. Quand Romulus eut disparu, les prêtres prirent le lituus, et ils le gardèrent religieusement, sans y laisser non plus toucher qu'aux autres choses sacrées. Ce fut pour eux une grande joie de le retrouver alors, sans qu'il eût été endommagé par le feu, qui avait consumé tout le reste : ils en conçurent d'heureuses espérances pour la prospérité de Rome ; ils y virent un signe qui présageait à la ville une durée éternelle.

Les travaux n'avaient pas encore été mis à fin, qu'il survint une nouvelle guerre. Les Èques, les Volsques et les Latins entrèrent en armes sur le territoire de Rome ; les Étrusques vinrent assiéger Sutrium [1], ville alliée des Romains. Enfin les tribuns militaires qui commandaient l'armée, et qui avaient placé leur camp près du mont Marcius [2], y étaient assiégés par les Latins ; et, comme ils se voyaient en danger d'être forcés, ils avaient envoyé à Rome demander du secours. Camille fut nommé dictateur pour la troisième fois.

[1] Ville limitrophe de l'Étrurie.
[2] A peu de distance de Lanuvium.

Il y a, au sujet de cette guerre, deux récits différents : je commence par le fabuleux.

On conte que les Latins, soit qu'ils cherchassent un prétexte de rompre avec les Romains, ou qu'ils voulussent réellement, comme ils l'avaient fait jadis, s'unir avec eux par de nouveaux mariages, députèrent vers eux, et leur demandèrent pour épouses des jeunes filles de condition libre. Les Romains ne savaient quel parti prendre : ils commençaient à peine à respirer, et à se rétablir de leurs pertes, et ils redoutaient la guerre ; mais, d'un autre côté, ils soupçonnaient que cette demande n'était, pour les Latins, qu'un moyen de se faire livrer des otages, et que ce nom spécieux de mariages couvrait un mauvais dessein. Une esclave, nommée Tutola, d'autres disent Philotis, conseilla aux tribuns militaires de l'envoyer, elle et les plus jeunes et les plus belles d'entre les esclaves, habillées comme des filles de bonne maison : on pouvait, disait-elle, se reposer sur elle du reste. Les magistrats accueillirent sa proposition. Ils choisirent donc le nombre d'esclaves qu'elle crut nécessaire, les parèrent d'habits magnifiques et de joyaux d'or, et les remirent aux mains des Latins, qui étaient campés non loin de la ville. Pendant la nuit, ces filles enlevèrent furtivement aux ennemis leurs épées, tandis que Tutola, ou Philotis, montée sur un grand figuier sauvage, étendait derrière elle une couverture, et élevait, du côté de Rome, un flambeau allumé. C'était le signal dont elle était convenue avec les magistrats, à l'insu de tous les autres citoyens. Aussi y eut-il quelque confusion au premier moment, quand les soldats romains firent leur sortie, sur l'ordre des magistrats : ils s'appelaient les uns les autres ; et ils eurent de la peine à prendre leurs rangs de bataille. Quoi qu'il en soit, ils tombèrent sur les retranchements des ennemis, qui ne s'y attendaient pas, et qui dormaient ; ils s'emparèrent du camp, et ils y firent un grand carnage. Cet événement arriva le jour des nones de juil-

let[1], appelées alors les nones de Quintilis; et, ce jour-là, on en célèbre encore, à Rome, la fête commémorative. D'abord, des citoyens sortent de la ville en troupe confuse, prononçant à haute voix plusieurs des noms romains les plus ordinaires, Caïus, Marcus, Lucius, et d'autres semblables, en imitation de la sortie précipitée des soldats s'entr'appelant les uns les autres. Ensuite, les femmes esclaves, vêtues de robes magnifiques, se promènent par la ville, folâtrant, et lançant des brocards sur tous ceux qu'elles rencontrent. Elles se livrent aussi entre elles une sorte de combat, pour marquer la part qu'elles eurent à la lutte contre les Latins. Enfin, elles s'asseyent sous des branchages de figuier; et là, on leur donne un festin. Ce jour s'appelle les nones Capratines : nom qui vient, à ce qu'on croit, du figuier sauvage où monta la jeune esclave, pour élever le flambeau; car le figuier sauvage se nomme *caprificus*, dans la langue des Romains. D'autres prétendent que ce qui se fait et se dit dans cette fête a trait à la disparition de Romulus. En effet, c'est ce jour-là qu'il disparut, durant une tempête qui s'était élevée tout à coup, accompagnée d'une obscurité profonde; ou, comme d'autres le pensent, durant une éclipse de soleil. Et ce jour aurait été appelé nones Capratines, du mot *capra*, nom latin de la chèvre, parce que Romulus disparut pendant qu'il tenait une assemblée du peuple près du marais de la Chèvre, comme je l'ai écrit dans sa *Vie*[2].

Voici l'autre récit, celui qu'ont adopté presque tous les historiens.

Camille, nommé dictateur pour la troisième fois, ayant appris que l'armée commandée par les tribuns militaires était assiégée dans son camp par les Latins et les Volsques, fut forcé d'enrôler sous les armes même des hommes qui n'étaient plus en âge de servir. Il tourna,

[1] C'est-à-dire le 7 juillet.

[2] On a déjà vu tous les détails qui précèdent à la fin de la *Vie de Romulus*.

par un long circuit, le mont Marcius, alla placer son camp derrière les ennemis, sans être aperçu, et fit allumer de grands feux, pour avertir les assiégés de sa présence. Ceux-ci reprennent courage à cette vue, et ils s'apprêtent à faire une sortie, et à attaquer l'ennemi. Mais les Latins et les Volsques se tinrent à couvert dans leur camp, et ils se fortifièrent de tous les côtés par de bonnes palissades en croix, enfermés qu'ils se voyaient entre deux armées. Dans cette position, ils résolurent d'attendre de nouvelles troupes de leurs pays, et le secours des Étrusques. Camille, qui pénétra leur dessein, et qui craignait de se voir enveloppé à son tour, se hâta de prévenir l'événement. Les retranchements de l'ennemi étaient construits entièrement en bois; et il s'élevait tous les matins un grand vent du côté des montagnes: Camille fait préparer une ample provision de torches; et, dès le point du jour, il met son armée sur pied. Il ordonne à un corps de troupes de s'armer de traits, et d'assaillir l'ennemi d'un côté, en jetant de grands cris : pour lui, il se poste, avec ceux qui doivent lancer les feux, à l'endroit d'où le vent avait coutume de souffler de toute sa force, et il attend le moment favorable. L'attaque était engagée de l'autre côté; le vent, au lever du soleil, se mit à souffler avec violence : à ce moment, Camille donne le signal aux siens, qui font pleuvoir dans les retranchements une grêle de traits enflammés. Le feu prit aisément à ces pieux de bois serrés les uns contre les autres, et garnis d'autres bois posés en travers; et l'incendie se communiqua rapidement à toute l'enceinte. Les Latins n'avaient à leur disposition rien qui pût l'éteindre, ou en arrêter les progrès; et tout leur camp fut bientôt en flammes. Ils se ramassèrent d'abord dans un espace étroit; mais force leur fut bien d'en sortir, et ils tombèrent entre les mains des ennemis, rangés en bataille devant les retranchements. Il n'en échappa qu'un très-petit nombre; et ceux qui restèrent dans le

camp furent presque tous consumés par les flammes. Enfin, les Romains éteignirent le feu pour piller.

Cela fait, Camille laisse à son fils Lucius le commandement du camp, et la garde des prisonniers et du butin; puis il entre sur les terres des ennemis, prend la ville des Èques [1], et force les Volsques de se rendre. Il courait déjà, avec son armée, du côté de Sutrium ; car il n'avait pas encore été informé du malheur des Sutriens : il s'imaginait que la ville n'avait besoin que d'un prompt secours, et qu'elle était toujours assiégée par les Étrusques, et seulement en danger d'être prise. Mais les Sutriens venaient de rendre la ville aux ennemis, qui les avaient dépouillés de tout, hormis les vêtements qu'ils portaient. Ils furent rencontrés sur la route par Camille, eux, leurs femmes et leurs enfants, lamentant tristement leurs infortunes. Camille fut vivement touché de leur état; et, voyant les Romains pleurer de pitié aux prières des Sutriens, et faire éclater leur indignation, il prit le parti de ne pas différer la vengeance, et de marcher le jour même à Sutrium. Des hommes, pensait-il, qui venaient de prendre une ville riche et puissante, qui n'y avaient pas laissé un seul ennemi, et qui n'en attendaient pas du dehors, n'avaient pu songer qu'à se divertir, et ils ne seraient pas sur leurs gardes. Il ne se trompait point dans sa conjecture ; car non-seulement il traversa, sans être aperçu, le territoire de Sutrium, mais il arriva aux portes de la ville, et il se saisit des murailles, avant qu'on se doutât de rien. Il n'y avait aucunes sentinelles: épars çà et là dans les maisons, les Étrusques se réjouissaient et faisaient bonne chère. Ils finirent par s'apercevoir que les ennemis étaient maîtres de la ville; mais ils se trouvaient tellement repus, tellement ivres, que la plupart n'eurent pas même l'idée de fuir : ils se

[1] La ville principale des Èques était Préneste, aujourd'hui Palestrine. Mais c'est d'une autre ville, sans doute, que veut parler Plutarque, car nous verrons tout à l'heure les Prénestins faire la guerre aux Romains.

laissèrent honteusement égorger, ou ils se livrèrent sans défense à l'ennemi. C'est ainsi que Sutrium fut pris deux fois dans un jour : ceux qui s'en étaient rendus maîtres le perdirent ; et ceux qui se l'étaient laissé prendre le recouvrèrent par le moyen de Camille.

Le triomphe qu'il dut à ses nouveaux exploits ne lui acquit ni moins d'estime ni moins de gloire que les deux premiers. Ses envieux les plus acharnés, ceux-là même qui attribuaient tous ses succès à la Fortune plutôt qu'à sa valeur, furent forcés, par les faits mêmes, à faire honneur de ceux-ci à sa prudence et à son activité. Son rival le plus déclaré et le plus jaloux était Marcus Manlius, ce même Manlius qui avait repoussé le premier les Celtes du haut de la citadelle, la nuit qu'ils escaladèrent le Capitole, et qui avait reçu en récompense le surnom de Capitolinus. Manlius voulait être le premier entre ses concitoyens ; et, comme il ne pouvait parvenir, par des voies honnêtes, à surpasser la gloire de Camille, il prit la route ordinaire de ceux qui aspirent à la tyrannie : il travailla à s'attacher la multitude, et surtout les citoyens perdus de dettes. Il prenait leur parti contre leurs créanciers ; il les défendait dans les tribunaux ; il arrachait de force au créancier le débiteur que la loi lui adjugeait comme esclave. Aussi se vit-il bientôt entouré d'une foule d'indigents, qui faisaient trembler les meilleurs citoyens, et qui troublaient les assemblées du Forum. Quintus Capitolinus, élu dictateur dans ces conjonctures, fit emprisonner Manlius. Mais le peuple prit le deuil, ce qu'il ne faisait jamais que dans les grandes calamités publiques ; et le sénat, qui craignait une sédition, ordonna que Manlius fût mis en liberté. Loin que Manlius fût sorti meilleur de sa prison, il ne fit que soulever le peuple avec plus d'insolence encore, et il remplit la ville de séditions.

Camille est élu derechef tribun militaire. Manlius était traduit en justice ; mais la vue du Capitole nuisait

à ses accusateurs. L'œil découvrait, du Forum, l'endroit où Manlius avait combattu la nuit contre les Celtes ; et lui-même, tendant les mains vers la citadelle, et les yeux baignés de larmes, il rappelait aux Romains les combats qu'il avait soutenus. Tous les assistants étaient émus de pitié ; et, plus d'une fois, les juges remirent la cause, ne sachant à quoi se décider. Ils ne voulaient pas l'absoudre du crime, contre les preuves les plus évidentes ; et ils ne pouvaient user de la rigueur des lois, quand la vue du Capitole leur remettait sans cesse devant les yeux les services de Manlius. Camille s'aperçut de cette impression : il fit transporter le tribunal hors de la ville, dans le bois Pétilien, d'où l'on ne voyait pas le Capitole. Alors le demandeur reprit tous les chefs de l'accusation ; et les juges, n'ayant plus rien qui rappelât à leurs yeux les exploits de l'accusé, laissèrent agir l'indignation que leur causait l'idée de ses crimes. Manlius fut condamné à mort. On le conduisit au Capitole, et on le précipita du haut du rocher. Ainsi le même lieu fut témoin de sa calamité déplorable, qui l'avait été de ses plus heureux succès. Les Romains démolirent sa maison, bâtirent à la place un temple à la déesse Monéta[1], et défendirent, par un décret, qu'aucun patricien habitât désormais dans la citadelle[2].

Camille, appelé pour la sixième fois au tribunat militaire[3], refusa cette charge. Il était déjà fort avancé en âge[4] ; et peut-être craignait-il, après tant de succès et de gloire, les effets de l'envie, ou d'un retour de la Fortune. La cause la plus apparente de son refus, c'était sa mauvaise santé, car il venait de tomber malade ; mais le peuple n'admit pas son excuse. Il ne s'agissait pas pour

1 J'ai déjà remarqué que c'était un des surnoms de Junon.

2 Il fut interdit aussi de donner aux membres de sa famille le prénom de Marcus.

3 Tite-Live dit que c'était pour la septième fois.

4 Il pouvait avoir soixante-six ou soixante-sept ans.

lui, criait-on, de combattre à pied ou à cheval : on voulait seulement ses conseils pour la conduite de la guerre. Il fut donc obligé de prendre le commandement des troupes ; et, assisté de Lucius Furius [1], un de ses collègues, il les mena à l'ennemi : c'étaient les Prénestins et les Volsques, lesquels ravageaient, avec une armée nombreuse, les terres des alliés des Romains. Camille se mit en marche, et il alla camper à côté de leur camp même. Son intention était de traîner l'affaire en longueur, afin que, s'il fallait en venir à une bataille, il eût le temps de rétablir sa santé, et de se mettre en état de combattre ; mais Lucius, son collègue, emporté par le désir de la gloire, brûlait d'impatience d'en venir aux mains, et son ardeur se communiquait à tous les chefs, centurions et manipulaires. Camille craignit qu'on ne le soupçonnât d'avoir ôté à des jeunes gens, par envie, une occasion de vaincre et de se distinguer : il permit à Lucius, mais à regret, de livrer bataille ; pour lui, retenu par la maladie, il resta dans le camp, avec un petit nombre de soldats.

Lucius chargea témérairement les ennemis, et il fut bientôt repoussé. Camille, voyant les Romains prendre la fuite, ne put se contenir : il saute de son lit ; et, avec ce qu'il avait de troupes, il court aux portes du camp, passe au travers des fuyards, et tombe sur ceux qui les poursuivaient. Alors ceux des Romains qui étaient déjà rentrés dans le camp reviennent sur leurs pas, pour suivre Camille ; et les fuyards qui étaient encore dans la plaine se rallient autour de lui, et ils prennent leur rang de bataille, s'exhortant les uns les autres à ne pas abandonner leur général. Les ennemis, ce jour-là, suspendirent leur chasse. Le lendemain, Camille fait avancer son armée, les charge et les met en fuite ; il entre dans leur camp avec les fuyards, et presque tous sont massacrés. Il ap-

[1] C'était probablement un de ses parents.

prend, après sa victoire, que la ville de Satria [1] a été prise par les Étrusques, et que ses habitants, qui tous étaient Romains, ont été passés au fil de l'épée : alors il renvoie à Rome son corps d'infanterie et ses bagages, et il marche, avec l'élite de ses troupes légères, contre les Étrusques qui occupaient Satria. Les ennemis sont défaits, sont chassés de la ville, ou périssent dans le combat. Camille revient à Rome chargé de butin : preuve éclatante que les peuples les plus sages sont ceux qui, sans s'effrayer du grand âge et de l'état de faiblesse d'un général dont ils connaissent l'expérience et le courage, le préfèrent, tout malade qu'il est, et malgré sa répugnance, à ceux qui sont dans la fleur de l'âge, qui sollicitent le commandement, et qui mettent tout en œuvre pour l'obtenir.

Aussi les Romains, informés de la révolte des Tusculans [2], chargèrent-ils encore Camille de cette expédition, en lui laissant le choix de celui de ses cinq collègues qu'il voudrait prendre avec lui. Chacun d'eux désirait l'accompagner, et le demandait avec instance : Camille, contre l'attente de tout le monde, laissa tous les autres, pour choisir Lucius Furius, celui-là même qui, peu de temps auparavant, avait, contre son avis, hasardé témérairement et perdu la bataille. Camille voulait, je crois, par cette préférence, fournir à Furius une occasion de réparer son malheur, et d'effacer la honte de sa défaite. Effrayés à l'approche de Camille, les Tusculans usèrent d'adresse pour réparer leur faute : ils remplirent la campagne de laboureurs et de bergers, cultivant la terre comme en pleine paix, et faisant paître les troupeaux ; ils tinrent les portes de la ville ouvertes ; ils envoyèrent, comme d'habitude, leurs enfants aux écoles ; enfin on voyait les artisans travailler tranquillement dans les ate-

[1] Et non pas Sutrium, comme on lit dans certaines éditions. Satria était une colonie romaine dans le pays des Volsques.

[2] Habitants de Tusculum, ville du Latium.

liers, les citadins se promener en robe sur la place publique, et les magistrats courir çà et là, faisant les empressés pour préparer des logements aux Romains, comme s'ils n'eussent eu rien à craindre, ni rien à se reprocher. Cette conduite n'ôta pas à Camille la certitude qu'il avait de leurs projets de révolte; mais, touché des marques de repentir qui en étaient le désaveu, il leur ordonna d'aller trouver le sénat, pour prévenir les effets de son ressentiment. Il appuya même leurs prières; il fit absoudre leur ville de toute accusation, et il obtint pour eux le partage des droits de la cité romaine. Telles furent les actions les plus éclatantes de son sixième tribunat.

Quelque temps après, Licinius Stolon excita dans Rome une sédition violente, et souleva le peuple contre le sénat. Le peuple voulait à toute force que, des deux consuls élus chaque année, un fût pris parmi les plébéiens, et non pas tous les deux parmi les patriciens. Les tribuns du peuple furent d'abord élus; mais le peuple empêcha que l'on continuât les comices, pour la nomination des consuls; et la ville, faute de magistrats, allait être exposée aux plus grands troubles. Le sénat nomma donc Camille dictateur, pour la quatrième fois : c'était contre le gré du peuple; et Camille lui-même n'accepta cette charge qu'avec répugnance. Il ne voulait pas avoir à lutter contre des hommes qui étaient en droit de lui dire, après tant de batailles gagnées, que ce qu'il avait accompli par leurs mains à la guerre était bien autre chose que tous les travaux politiques où il avait eu les patriciens pour aides. Il sentait d'ailleurs que les patriciens ne l'avaient élu que parce qu'il était désagréable aux plébéiens, et pour le mettre dans l'alternative, ou de tenir le peuple dans l'oppression, s'il avait l'avantage, ou, s'il avait le dessous, de se voir écrasé lui-même. Il essaya pourtant d'apporter un remède au mal présent. Averti du jour où les tribuns du peuple se proposaient de faire

passer leur loi, il fait publier, pour ce jour là-même, une levée de troupes, et il appelle le peuple du Forum au Champ-de-Mars, avec menace de fortes amendes pour ceux qui n'auraient pas obéi. Les tribuns, de leur côté, opposent menaces à menaces : ils jurent de le condamner lui-même, s'il s'obstine à empêcher le peuple de voter la loi, à une amende de cinquante mille as[1]. Soit qu'il redoutât un nouvel exil et une seconde condamnation, comme chose ignominieuse pour un vieillard, pour un homme qui s'était illustré par tant d'exploits; soit qu'il se crût incapable de lutter contre le vœu énergique de la multitude, Camille se retira chez lui, et, quelques jours après, alléguant sa mauvaise santé, il abdiqua la dictature. Le sénat lui nomma un successeur[2]; et celui-ci choisit pour général de la cavalerie Stolon, le chef même de la sédition, et lui permit de faire passer une loi qui exaspéra les patriciens : cette loi portait défense à tout citoyen de posséder plus de cinq cents arpents de terre. Cette victoire donna un moment à Stolon une morgue insupportable ; mais, peu de temps après, convaincu lui-même de posséder plus de terres qu'il ne permettait aux autres d'en avoir, il fut puni, en vertu de sa propre loi[3].

Restait la question des comices consulaires, l'objet principal et la première cause de la sédition, l'affaire, en un mot, qui donnait le plus d'embarras. La querelle du sénat avec le peuple durait toujours, quand on apprit, par des avis certains, que les Celtes, partis une seconde fois des bords de la mer Adriatique, marchaient sur Rome, précipitamment et avec une armée formidable. Les effets suivirent de près la nouvelle : la guerre avait

[1] J'ai remarqué plus haut que l'as, en ce temps-là, équivalait à une livre de cuivre.

[2] Ce dictateur se nommait Publius Manlius.

[3] Ce ne fut que onze ans après. Il possédait, conjointement avec son fils, mille arpents ou jugères. Il fut condamné à une amende de dix mille as, bien qu'il eût émancipé son fils, afin d'échapper à la loi.

déjà commencé par le dégât de tout le pays; et ceux qui n'avaient pas eu le temps de se retirer à Rome s'étaient dispersés sur les montagnes. La crainte assoupit la sédition : les nobles et les simples citoyens, le sénat et le peuple, réunis par le danger commun, élurent unanimement Camille dictateur, pour la cinquième fois. Malgré son extrême vieillesse, car il avait près de quatre-vingts ans, il ne vit que la nécessité, et il n'allégua plus, comme auparavant, ni raison ni prétexte : il accepta sans balancer la dictature, et il se hâta de faire les levées. Comme il savait, par expérience, que la plus grande force des barbares consistait dans leurs épées, qu'ils maniaient à la barbare, lourdement et sans dextérité, en taillant presque uniquement épaules et têtes, il arma la plus grande partie de ses soldats de casques de fer poli, sur lesquels les épées des ennemis ne pouvaient manquer de glisser ou de se rompre. Le bois des boucliers des Romains n'était pas assez fort pour résister aux coups : il les fit border d'une lame d'airain. Il enseigna aussi aux soldats à se servir de longues piques, et à les glisser sous les épées des ennemis, pour prévenir leurs coups de taille assénés d'en haut.

Les Celtes s'étaient arrêtés près de Rome, sur le bord de l'Anio[1]; et leur camp était embarrassé, gorgé, de l'immense butin qu'ils avaient fait. Camille sort avec son armée, et il va se poster sur une colline dont la pente était douce et coupée de ravins. Il cacha dans les creux la plus grande partie de ses troupes, afin que celles qui étaient en vue eussent l'air d'avoir cédé à la crainte, en se ramassant sur les hauteurs. Pour confirmer les ennemis dans cette opinion, Camille ne les empêcha pas de venir piller jusqu'au pied de la colline, et il demeura coi dans ses retranchements, qu'il avait bien fortifiés. Enfin, ayant vu les ennemis se disperser pour aller au

[1] Le Teverone, qui se jette dans le Tibre, un peu au-dessus de Rome.

fourrage, et ceux qui restaient dans le camp passer la journée entière à faire bonne chère et à s'enivrer, il saisit l'occasion, et il envoie, dès la nuit même, ses troupes légères harceler les barbares, et les charger à mesure qu'ils sortaient, pour les empêcher de se mettre en bataille. A la pointe du jour, il fait descendre dans la plaine et met en ordre son infanterie, nombreuse et pleine d'ardeur, et non point, comme le croyaient les barbares, réduite à un petit nombre et découragée.

A cette attaque, les Celtes rabattirent d'abord de leur confiance orgueilleuse : ils sentirent bien qu'on ne les redoutait pas. D'ailleurs, les troupes légères, qui tombaient sur eux avant qu'ils pussent prendre leur ordre accoutumé et se diviser par bataillons, mettaient la confusion dans leurs rangs, et les forçaient de combattre en désordre, chacun dans la place que lui assignait le hasard. Enfin, Camille fait avancer son corps d'armée, et les barbares se jettent sur les Romains l'épée haute; mais ceux-ci opposent leurs longues piques, et ils présentent aux coups des corps couverts de fer; et les épées des barbares, qui étaient de fer non trempé, et qui avaient les lames minces et aplaties, pliaient aisément et se courbaient en deux[1]. Leurs boucliers étaient hérissés des longues piques qui s'y étaient enfoncées; et c'était là un poids insupportable : aussi abandonnaient-ils leurs propres armes, se jetant sur les piques des Romains, pour les leur arracher. Les Romains, qui les voient s'offrir ainsi à découvert, mettent l'épée à la main, et font un grand carnage des premiers rangs. Les autres prennent la fuite çà et là par la plaine; car les collines et les hauteurs, Camille s'en était saisi d'avance, et les barbares savaient que l'ennemi se rendrait aisément maître de leur camp. Cette bataille se donna, dit-on, la treizième année après la prise de Rome[2]. Les Romains y appri-

[1] Ces épées n'étaient que de mauvais sabres.

[2] D'après Tite-Live, c'est la vingt-troisième année. Il est possible que ce ne

rent à envisager résolûment les Celtes; car, telle était la terreur que leur inspiraient ces barbares, qu'ils attribuaient la première défaite de l'ennemi moins à leur propre valeur qu'aux maladies et aux accidents imprévus qui l'avaient affaibli. On jugera par un fait de l'excès de leurs craintes : ils avaient porté une loi qui exemptait les prêtres du service militaire, hormis le cas de guerre contre les Gaulois.

Ce fut là le dernier exploit militaire de Camille; car il n'eut qu'à se montrer en passant, pour prendre Vélitres[1], qui se rendit sans coup férir. Mais les affaires politiques lui réservaient encore une lutte violente entre toutes, et pleine de périls. Le peuple, devenu plus fort par ses succès, persistait à exiger, contre les dispositions de la loi en vigueur, que l'un des deux consuls fût pris parmi les plébéiens. Le sénat résistait avec fermeté; et c'est lui qui empêchait Camille de se démettre de la dictature, espérant, à l'aide de cette autorité suprême, combattre avec plus d'avantage, pour les priviléges de l'aristocratie. Mais un jour que Camille, assis sur son tribunal, rendait la justice dans le Forum, un licteur, envoyé par les tribuns du peuple, lui ordonna de le suivre, et mit la main sur lui, comme pour l'emmener de force. Alors ce fut, dans toute la place, un bruit et un tumulte dont on n'avait pas encore vu d'exemple. Ceux qui environnaient Camille repoussaient le licteur arrière du tribunal, tandis que la multitude criait d'en bas qu'il en arrachât le dictateur. Camille ne savait à quoi se résoudre, dans cette conjoncture. Il ne se démit pourtant pas de sa charge; mais, accompagné des sénateurs qui étaient avec lui, il se rendit au sénat. Avant d'y entrer, il se tourna vers le Capitole, et il pria les dieux d'amener à une fin heureuse ces divisions funestes, faisant vœu, si les

soit, dans Plutarque, qu'une faute de copiste, et non pas une erreur de l'historien.

[1] Ville du pays des Volsques.

troubles s'apaisaient, de bâtir un temple à la Concorde. La différence des opinions fit naître, dans le sénat, des débats très-animés ; mais, à la fin, le sentiment le plus modéré l'emporta : on céda au peuple ; on lui laissa prendre un des consuls parmi les plébéiens. Le dictateur proclama, dans l'assemblée du peuple, ce décret du sénat. La joie fut grande, comme on pense, chez les plébéiens : ils se réconcilièrent sur-le-champ avec le sénat, et ils reconduisirent Camille dans sa maison, en faisant retentir les cris de joie et les applaudissements. Le lendemain, ils se rassemblèrent de nouveau ; et ils arrêtèrent qu'un temple serait élevé à la Concorde, dans un emplacement qui avait vue sur le Forum et le Comice, pour accomplir le vœu de Camille, et pour perpétuer le souvenir de la réconciliation ; qu'il serait ajouté un jour aux féries Latines, lesquelles se célébreraient, à l'avenir, pendant quatre jours[1] ; et qu'à l'heure même, on irait offrir des sacrifices aux dieux, où assisteraient tous les Romains, portant des couronnes de fleurs sur la tête.

Camille présida ensuite à l'élection des consuls, qui furent, Marcus Émilius[2] pour les patriciens, et, pour les plébéiens, Lucius Sextius, le premier consul qui ait été pris dans le peuple. Ce fut la dernière action publique de la vie de Camille. L'année suivante, Rome fut affligée d'une peste, qui enleva une multitude de plébéiens et presque tous les magistrats de la cité. Camille en mourut aussi ; et, quoiqu'il fût dans un âge très-avancé[3], et bien que sa vie eût été pleine, autant que celle de pas un homme au monde, cette perte causa plus de regrets aux Romains que celle de tous les autres citoyens qu'avait emportés le même fléau.

[1] Elles n'avaient pas d'époque fixe ; et c'est le consul en exercice qui en déterminait l'époque, ou qui en faisait l'indiction.

[2] Tite-Live le nomme Lucius Émilius Mamercinus.

[3] Il avait quatre-vingt-un ans.

Le parallèle de Thémistocle et de Camille n'existe plus.

PÉRICLÈS.

(Né en l'an 494 environ et mort en l'an 429 avant J.-C.)

César voyant, à Rome, de riches étrangers qui allaient partout portant dans leur giron de petits chiens et de petits singes, et les caressant avec tendresse, s'enquit, dit-on, si, dans leur pays, les femmes ne faisaient pas d'enfants. C'était une façon tout impériale de reprendre ceux qui dépensent, sur des bêtes, ce sentiment d'amour et d'affection que la nature a mis dans nos cœurs, et dont les hommes doivent être l'objet. Puisque notre âme est naturellement curieuse et avide d'apprendre, n'est-il pas raisonnable aussi de blâmer ceux qui abusent de cette disposition, et qui la tournent vers des choses indignes de notre attention et de nos soins, insouciants de ce qui est vraiment beau et utile? Les sens reçoivent une impression du contact des choses extérieures : c'est donc peut-être une nécessité que les sens s'arrêtent à considérer tout ce qui les frappe, utile ou non. Quant à l'entendement, il nous est aisé, si nous en voulons faire usage, de le tourner vers le but qui nous plaît, ou de l'en détourner à l'instant. Notre devoir est donc de poursuivre ce qu'il y a de meilleur; et il s'agit, non-seulement de contempler le but, mais de trouver un aliment dans cette contemplation même. Les couleurs qui flattent le plus nos yeux, et qui sont comme l'aliment de la vue, se forment d'un agréable mélange de douceur et de vivacité : choisissons de même, pour notre esprit, des spectacles qui le charment, tout en le conduisant au bien qui lui est propre. Telles sont les

actions vertueuses, dont le récit excite en nous une vive émulation et un désir de les imiter. Au reste, parce que nous admirons une chose, ce n'est pas toujours pour nous un motif de la faire; et souvent même, en prenant plaisir à l'œuvre, nous méprisons l'ouvrier : ainsi, l'odeur des parfums et la vue de la pourpre nous causent du plaisir; et pourtant nous mettons l'art du parfumeur et celui du teinturier au rang des professions mécaniques et des métiers. Aussi le mot d'Antisthène [1] est-il plein de sens. On lui vantait le talent du joueur de flûte Isménias : « Fort bien, dit-il; mais c'est un homme de rien, sinon ce ne serait pas un excellent joueur de flûte. » Alexandre, dans un festin, avait touché du luth agréablement, et en homme qui s'y entendait : « N'es-tu pas honteux de jouer si bien? » lui dit Philippe. C'est assez, en effet, pour un roi, qu'il fasse aux chanteurs l'honneur de les écouter, s'il en a le loisir; et il accorde beaucoup aux Muses, lorsque seulement il veut bien assister comme spectateur à de tels exercices.

Tout œuvre de métier prouve une chose, c'est que l'homme qui s'est livré à une occupation inutile était parfaitement insouciant du vrai beau. Il n'y a pas un jeune homme bien né, qui, pour avoir vu le Jupiter de Pise, ou la Junon d'Argos, se soit pris du désir d'être Phidias ou Polyclète; ou qui voulût devenir Anacréon, Philémon ou Archiloque, pour avoir lu avec délices leurs poésies. Car, encore qu'un ouvrage nous plaise à cause de ses grâces et de son élégance, ce n'est pas une raison pour que nous accordions nécessairement notre estime à l'auteur. Inutiles sont donc à ceux qui les voient les objets qui n'excitent aucune émulation, nul désir, nulle envie de les prendre pour modèles. La vertu, au contraire, fait sur nous, et instantanément, une tout autre impression : nous en admirons les exemples; et nous

[1] Disciple de Socrate, et fondateur de la secte des cyniques.

nous sentons portés à imiter ceux qui les ont donnés. Ce qu'on aime, dans les biens de la fortune, c'est la possession, c'est la jouissance; mais, dans la vertu, c'est l'exercice de la vertu même. Nous consentons, il est vrai, à recevoir les biens de la fortune des mains des autres; mais les biens de la vertu, nous aimons mieux que les autres les tiennent de nous. Le vrai beau nous attire avec une force irrésistible; il met tout d'abord en nous une énergie qui veut s'épancher; et ce n'est pas là un pur instinct d'imitation : c'est l'adhésion de l'intelligence à l'entraînement qu'exerce sur nous la contemplation des actions vertueuses.

Et voilà ce qui m'a engagé à continuer d'écrire ces *Vies*, et à composer ce dixième livre [1], qui contient la *Vie de Périclès* et la *Vie de Fabius Maximus*, celui qui soutint la guerre contre Annibal : deux hommes qui eurent mêmes vertus, et surtout même douceur, même justice, même patience à supporter les folies du peuple et de leurs collègues, et qui, tous les deux, ont également rendu à leur patrie les plus grands services. Avons-nous raison de les rapprocher ainsi? c'est ce que fera voir le récit même.

Périclès était de la tribu Acamantide, du dème de Cholarge; et il descendait, par son père et par sa mère, des maisons les plus distinguées et des plus anciennes races. Xanthippe, celui qui vainquit à Mycale les généraux du roi de Perse [2], avait épousé Agariste, issue de ce Clisthène qui chassa les Pisistratides, et qui, après avoir courageusement détruit la tyrannie, institua des lois, et rendit à Athènes la concorde et la sécurité, par de sages réformes dans le gouvernement. Agariste songea qu'elle avait accouché d'un lion ; et, quelques jours après, elle

[1] Chacun des livres contenait un *Parallèle*, c'est-à-dire deux *Vies* suivies d'une comparaison. Il manque plusieurs de ces livres; et on a déjà pu remarquer qu'ils ne se suivent pas exactement dans l'ordre où Plutarque les a composés.

[2] En l'an 479 avant J.-C.

mit Périclès au monde. Bien conformé dans tous ses membres, l'enfant avait seulement la tête un peu oblongue et mal proportionnée. C'est pour cela sans doute que presque toutes les statues de Périclès ont le casque en tête : les sculpteurs auront craint de faire ressortir ce défaut. Mais les poëtes athéniens l'appelaient publiquement Schinocéphale; car le mot *schinos* est aussi employé pour *skilla*, oignon marin [1]. Un poëte comique, Cratinus [2], fait allusion à Périclès, dans ce passage de sa pièce des *Chirons* : « De l'union de la Sédition et du vieux Saturne, naquit un immense tyran, que les dieux appelèrent Cephalégérétas [3]; » et dans celui-ci, de sa *Némésis* : « Viens, Jupiter hospitalier, tête fortunée [4]. » — « Périclès, dit Téléclide [5], ne sait plus que devenir : tantôt il demeure assis dans la ville, soutenant de ses mains son crâne pesant; et tantôt, de son énorme tête, il fait jaillir un bruit de tonnerre. » Eupolis [6], dans ses *Dèmes*, suppose que tous les démagogues reviennent sur la terre, et il demande tour à tour leur nom à celui qui les ramène; et, comme c'est le nom de Périclès qui arrive le dernier, il dit :

Enfin, la tête sort donc des enfers!

La plupart des auteurs donnent à Périclès, pour maître de musique, Damon, dont le nom a, selon eux, la première syllabe brève; mais, suivant Aristote, c'est à l'école de Pythoclide qu'il apprit la musique. Il paraît que ce

[1] Ainsi le sobriquet signifiait *tête d'oignon marin.*

[2] Poëte de l'ancienne comédie.

[3] Mot à mot *qui rassemble les têtes,* parodie de l'épithète homérique de Jupiter : *assembleur de nuages.*

[4] Il y a, dans l'original, un jeu de mots intraduisible. Le mot μακάριε signifie proprement *heureux, fortuné;* mais on y trouve aussi le radical du mot κάρη, *tête,* et la particule μά, qui indique l'augmentation.

[5] Autre poëte de l'ancienne comédie, mais moins connu que Cratinus.

[6] C'est, avec Aristophane et Cratinus, le plus connu des poëtes de l'ancienne comédie.

Damon était un sophiste fort habile, qui se couvrait du titre de musicien, pour cacher au vulgaire son véritable talent. Il s'attacha à Périclès comme les maîtres d'escrime et les frotteurs d'huile s'attachent à l'athlète; mais c'était pour le former à l'escrime politique. On s'aperçut, au reste, que la lyre de Damon n'était qu'un prétexte imposteur, sous lequel il cachait ses machinations sourdes et son dévouement à la tyrannie; et, banni par l'ostracisme, Damon devint l'objet des sarcasmes des poëtes comiques. Platon [1], dans une de ses pièces, lui fait adresser cette question, par un de ses interlocuteurs :

Dis-moi d'abord, je t'en prie, n'est-ce pas toi,
O Chiron! qui as fait, comme on le dit, l'éducation de Périclès?

Périclès assista aussi aux leçons de Zénon d'Élée, physicien de l'école de Parménide. Zénon portait, dans la controverse, une force de raisonnement, ou plutôt une subtilité d'arguties, qui embarrassait tous ses adversaires; et c'est pourquoi Timon le Phliasien[2] a dit de lui :

L'homme aux deux langues, puissance infaillible,
Zénon, vainqueur dans toute dispute.

Mais le philosophe dont Périclès fréquenta le plus la société, celui qui lui donna cette hauteur de ton et de sentiments un peu trop fière pour un État démocratique, cette noblesse, cette dignité dans les manières, ce fut Anaxagore de Clazomène, que ses contemporains nommaient l'Esprit, soit par admiration pour sa pénétration surhumaine et pour sa profonde intelligence de la nature, soit parce que c'est lui qui le premier attribua la formation et l'ordre du monde, non plus au hasard ni à la néces-

[1] Poëte comique de la même époque, déjà cité par Plutarque.
[2] C'est-à-dire de Phlionte; on le nomme aussi le *sillographe,* à cause du titre qu'il avait donné à ses satires.

sité, mais à une intelligence pure et sans mélange, laquelle tira du sein du chaos et réunit entre elles toutes les substances homogènes[1].

Périclès avait donc pour Anaxagore une considération toute particulière : il puisa, dans ses conversations, la connaissance des phénomènes de l'air et de toute la nature; et c'est de là que lui vinrent l'élévation et la gravité de son esprit, son élocution noble et exempte des affectations de la tribune et de la bassesse du style populaire, et en même temps la sévérité de ses traits, où jamais ne parut le sourire, la tranquillité de sa démarche, le ton de sa voix, toujours soutenu et toujours égal, la simplicité de son port, de son geste, et de son habillement même, que rien n'altérait tant qu'il parlait, quelques passions qui l'agitassent; enfin, toutes les qualités qui faisaient de Périclès l'objet de l'admiration universelle. Un jeune homme débauché et sans éducation l'insulta et l'accabla d'outrages pendant toute une journée, sur la place publique : Périclès n'en continua pas moins d'expédier des affaires urgentes, sans répondre à ses injures. Quand le soir fut venu, il s'en alla tranquillement chez lui, toujours suivi des mêmes cris et des mêmes insultes; puis, arrivé à la porte de sa maison, il ordonna à un de ses gens de prendre un flambeau, pour éclairer le jeune homme, et de le reconduire jusqu'à sa demeure[2].

Le poëte Ion[3] dit pourtant que Périclès était plein de hauteur et de fierté dans ses manières; qu'il se donnait de grands airs, et que l'on apercevait en lui une sorte de dédain et de mépris pour tout le monde; tandis que Cimon était, dans le commerce habituel de la vie, un homme doux, affable, et qui savait s'accommoder de tout et à tous. Mais laissons là le poëte Ion, qui voulait que la

[1] Voyez le premier livre de la *Métaphysique d'Aristote.*

[2] Afin, dit spirituellement saint Basile, que son école de sagesse ne se fit pas de mal en chemin.

[3] Poëte tragique contemporain de Périclès.

vertu, de même qu'une représentation de tragédies, eût une partie satyrique [1]. Zénon, au contraire, quand il entendait des personnes dire que cette majesté dont s'enveloppait Périclès n'était qu'arrogance et que faste, les engageait à se donner une arrogance de la même nature; parce que, disait-il, tout en affectant de grands airs nous nous laissons aller à l'émulation de la grandeur réelle, et nous en contractons à notre insu l'habitude.

Ce ne sont pas là les seuls fruits que Périclès ait recueillis du commerce d'Anaxagore : il y apprit encore à se mettre au-dessus des craintes superstitieuses qu'inspire la vue des phénomènes célestes à ceux qui en ignorent les causes, et qui vivent, par l'effet de cette ignorance même, dans une agitation continuelle, et comme possédés d'une terreur sans raison; tandis que l'homme éclairé par l'étude des lois de la nature éprouve, pour la divinité, une vénération pleine de sécurité et d'espérance, au lieu d'une dévotion superstitieuse et toujours alarmée.

Un jour, à ce que l'on conte, on avait apporté de la campagne à Périclès une tête de bélier, qui n'avait qu'une corne. Le devin Lampon observa que cette corne partait du milieu du front, et qu'elle était forte et pleine : « Deux hommes, Thucydide [2] et Périclès mènent aujourd'hui, dit-il, les affaires de l'État; mais tout le pouvoir se trouvera bientôt réuni entre les mains de celui chez lequel est né ce prodige.» Pour Anaxagore, il ouvrit cette tête; et il fit voir que la cervelle ne remplissait pas la cavité destinée à la contenir, mais que, détachée de toutes les parois du crâne, elle s'était resserrée et allongée en forme d'œuf, vers le point où s'enfonçait la racine de la corne. Tous ceux qui étaient présents à cette démonstration admirèrent d'abord

[1] En ce temps-là, les poëtes dramatiques présentaient au concours des tragédies quatre pièces, savoir : trois tragédies et un drame satyrique, sorte de comédie bouffonne, où le chœur était composé de satyres.

[2] Général athénien, différent de l'historien du même nom, qui est de la génération postérieure à Périclès.

Anaxagore; mais, peu de temps après, leur admiration se tourna aussi vers Lampon, car le parti de Thucydide fut renversé, et le gouvernement passa tout entier aux mains de Périclès. Au reste, il a fort bien pu se faire que, sur un même sujet, le physicien et le devin rencontrassent juste, l'un en expliquant la cause du phénomène, l'autre en en donnant la signification prophétique. Le premier devait, en effet, rechercher par quel principe et de quelle manière ce phénomène s'était produit; et le second, dans quel but, et ce qu'il annonçait. Or, ceux qui prétendent qu'en découvrant la cause, on fait disparaître le prodige, ne s'aperçoivent pas que, par ce raisonnement, ils anéantissent, tout à la fois, et les signes qui nous sont envoyés du ciel, et les signes de convention créés par la main des hommes, comme le son des disques, la lumière des fanaux, l'ombre des gnomons : toutes choses imaginées dans un but, et préparées pour ce but, qui est un signe de convention. Mais ces réflexions trouveraient peut-être mieux leur place dans un autre ouvrage.

Périclès avait, pour le peuple, une extrême répugnance dans sa jeunesse. On lui trouvait une certaine ressemblance de visage avec le tyran Pisistrate : les plus anciens de la cité remarquaient en lui la même douceur de voix, la même facilité de parole et d'élocution ; et ils s'en effrayaient. Riche, issu d'une grande maison, et lié avec des personnages puissants dans l'État, Périclès craignait de se voir bannir par l'ostracisme : il ne se mêlait donc point de politique; mais, dans les guerres, il recherchait les périls, et il n'épargnait point sa personne. Aristide était mort, Thémistocle exilé, Cimon presque toujours occupé à des expéditions lointaines, quand Périclès commença à toucher aux affaires. Il se dévoua au parti du peuple, préférant, à l'aristocratie faible en nombre, la multitude pauvre, mais nombreuse. Ce n'est pas qu'il fût naturellement populaire, tant s'en faut; mais sans doute il voulait éviter le soupçon d'aspirer au pouvoir

suprême ; et puis il voyait que Cimon, tout dévoué à l'aristocratie, était l'idole des classes élevées et de tous les hommes bien nés : il se jeta donc dans les bras du peuple, pour y trouver sa propre sûreté, et pour s'en faire un appui et un instrument contre Cimon.

Dès ce moment, il embrassa une manière de vivre toute nouvelle. On ne le voyait plus passer dans les rues de la ville, que pour se rendre aux assemblées du peuple ou au sénat; et il renonça aux banquets, aux sociétés, aux causeries. Tant qu'il fut à la tête des affaires, et il y deméura longtemps, il n'alla souper chez aucun de ses amis : un jour seulement, il assista au festin de noces d'Euryptolème, son cousin; et encore se leva-t-il de table, aussitôt après les libations[1]. C'est qu'en effet, il n'est rien de plus dangereux, pour la grandeur, que la familiarité; et quiconque vise à une haute considération ne se doit point prodiguer. Ce qui, dans la véritable vertu, paraît toujours le plus beau, c'est ce qui est le plus en vue ; et, si la vie extérieure des vrais grands hommes excite l'admiration du public, leurs familiers n'admirent pas moins leur vie intérieure. Mais Périclès craignait que la multitude ne se dégoûtât de lui, si elle le voyait continuellement : il mit donc des intermittences dans son commerce avec elle. Il ne parlait pas sur tous les sujets, ni ne se mettait pas toujours en avant : il se réservait pour les grandes occasions, comme la trirème de Salamine[2], suivant le mot de Critolaüs[3]. Dans les autres circonstances, il se faisait suppléer par des amis, et par des orateurs dévoués à ses intérets. Tel était Éphialte, celui qui détruisit la puissance de l'Aréopage, et qui, selon l'ex-

[1] Le repas finissait par des libations; mais les convives, après les libations, restaient à boire et à se divertir.

[2] C'etait un vaisseau sacré, qu'on n'employait que dans les circonstances solennelles.

[3] Un des trois philosophes qui furent députés à Rome, au temps du vieux Caton

pression de Platon [1], versa toute pure et à pleine coupe la liberté au peuple; et le peuple enivré, disent les poëtes comiques, comme un cheval sans bouche, ne sut plus obéir, et il se mit à mordre l'Eubée et à bondir sur les îles.

Pour se former un style digne de sa personne, et comme un instrument à l'unisson de ses pensées, Périclès eut sans cesse recours aux leçons d'Anaxagore, et il trempa, pour ainsi dire, son éloquence dans la physique [2]. Heureusement doué par la nature, à la sublimité de ses sentiments, et à cette persévérante et efficace volonté, comme parle le divin Platon [3], qu'il avait puisées dans l'étude de la philosophie naturelle, il joignait l'art de tirer parti de tout dans l'argumentation : aussi l'emporta-t-il de beaucoup sur tous les orateurs de son temps. C'est de là sans doute que lui vint le surnom d'Olympien. Toutefois, plusieurs pensent que ce surnom lui fut donné à cause des monuments dont il enrichit la ville; et d'autres à cause de son habileté dans la science du gouvernement et dans celle des armes; et rien ne s'oppose à ce qu'on en attribue l'origine à la réunion de tant de rares qualités. Quoi qu'il en soit, les poëtes comiques de l'époque n'ont pas manqué de lancer contre lui une foule de traits, tantôt sérieux, tantôt plaisants; et tous témoignent que ce fut pour son éloquence principalement qu'on lui donna ce surnom; car ils disent qu'il tonnait à la tribune, et qu'il lançait des éclairs, et que sa voix était la foudre [4]. On rapporte aussi un mot assez plaisant de Thucydide, fils de Milésias, sur la puissance oratoire de Périclès. Thucydide était un des

[1] Dans le huitième livre de la *République*.

[2] J'ai dit ailleurs que les anciens philosophes prenaient le nom de physiciens; j'ajoute ici que leurs ouvrages étaient ordinairement intitulés περὶ φύσεως, et que par *physique* ils entendaient une explication générale de toutes choses

[3] C'est à la fin du *Phèdre;* et Cicéron, dans l'*Orateur*, a reproduit les remarques de Platon.

[4] Voyez, par exemple, Aristophane, au vers 530 et suivants des *Acharniens*.

citoyens les plus recommandables d'Athènes; et presque toujours il s'était trouvé en opposition avec Périclès. Archidamus, roi de Lacédémone, lui demanda un jour lequel, de Périclès ou de lui, était le plus habile lutteur; et Thucydide répondit : « Lorsque, dans la lutte, je le renverse, il crie qu'il n'est pas tombé; tous voient ce qui en est, et pourtant ils finissent par le croire, et par le proclamer vainqueur. »

Cependant Périclès ne parlait qu'avec une extrême circonspection. Chaque fois qu'il montait à la tribune, il priait les dieux de ne pas permettre qu'il laissât échapper une parole contraire au but qu'il se proposait. Il n'a rien laissé d'écrit que des décrets; et on ne cite même de lui qu'un bien petit nombre de mots remarquables. Ainsi, parlant de l'île d'Égine : « Il faudrait, dit-il, enlever cette tache de l'œil du Pirée[1]. » Et, sur un autre sujet : « Je vois la guerre accourir du Péloponnèse. » Sophocle[2], son collègue dans le commandement de la flotte, et qui naviguait avec lui, lui faisait un jour l'éloge de la beauté d'un jeune garçon. « Sophocle, lui dit-il, un général doit avoir les mains pures, mais les yeux aussi. » Stésimbrote écrit que, dans l'oraison funèbre qu'il prononça à la tribune, en l'honneur des guerriers morts à Samos, Périclès disait : « Ils sont devenus immortels comme les dieux. Car nous ne voyons pas les dieux; mais les honneurs que nous leurs rendons, et les bienfaits que nous recevons d'eux, nous font sentir qu'ils sont immortels. Il en est de même des citoyens qui meurent pour leur patrie. »

Thucydide[3] représente le gouvernement de Périclès

[1] Égine n'est qu'à quelques lieues de la côte d'Attique; et les Éginètes avaient été une puissance maritime avant les Athéniens. On a vu qu'ils avaient pris parti pour les Perses, durant les guerres Médiques. Les Athéniens s'emparèrent de leur île, mais sans pouvoir s'y établir aussi solidement qu'ils l'auraient voulu.

[2] Sophocle, après le succès de son *Antigone*, fut nommé stratége ou général, par les Athéniens, et il prit part à l'expédition contre Samos.

[3] Il s'agit, cette fois, de Thucydide l'historien, et du deuxième livre de sa *Guerre du Péloponnèse*.

comme une sorte d'aristocratie, à laquelle on donnait le nom de démocratie, mais qui était, dans le fait, une principauté régie par le premier homme de l'État. Suivant plusieurs autres, c'est Périclès qui introduisit la coutume de faire participer le peuple aux distributions des terres conquises, et de lui donner de l'argent pour assister aux spectacles et pour s'acquitter de ses devoirs civiques[1]; ce qui le gâta, lui inspira le goût de la dépense, le poussa à l'insubordination, et lui fit perdre l'amour de la sagesse et du travail. La cause de ce changement ressort des faits mêmes. On a vu que Périclès, afin de placer son nom sans désavantage en regard de celui de Cimon, commença par s'insinuer dans les bonnes grâces du peuple. Mais Cimon, possesseur de grands biens et de revenus de toute espèce, les employait au soulagement des pauvres, tenait table ouverte à tous venants, habillait les vieillards; et il avait même fait enlever les haies de ses propriétés, pour que tous ceux qui le voudraient pussent en aller cueillir les fruits. Périclès, moins riche, et qui se voyait inférieur en popularité pour ce motif même, eut recours à des largesses faites avec les deniers publics : ce fut par les conseils de Démonide d'Œa[2], suivant Aristote. Il distribua à la multitude de l'argent pour assister aux spectacles, pour siéger dans les tribunaux, et d'autres salaires divers; et bientôt le peuple fut séduit. Le peuple lui servit d'instrument contre l'Aréopage, dont il n'était pas membre, parce que jamais le sort ne l'avait désigné pour être archonte, thesmothète, roi des sacrifices, ni polémarque : offices qui, de toute ancienneté, étaient assignés par le sort, et qui faisaient entrer dans le conseil de l'Aréopage ceux qui les avaient remplis avec distinction. Profitant donc de la supériorité que lui donnait la faveur du peuple, Périclès porta le

[1] Voyez Aristote, *Politique*, livre I, chapitre 9.

[2] OEa était un des dèmes de l'Attique. D'autres lisent *d'Ios*, une des Sporades.

trouble dans le conseil, lui fit enlever, par l'entremise d'Éphialte, la connaissance de plusieurs espèces d'affaires; et il fit bannir Cimon, par la voie de l'ostracisme, comme partisan des Lacédémoniens, et comme opposé de cœur aux intérêts du peuple; Cimon, c'est-à-dire un des hommes les plus nobles par la naissance, un des plus riches citoyens d'Athènes, un général qui avait remporté sur les barbares les victoires les plus brillantes, et qui avait rempli la ville des trésors et des dépouilles des vaincus, comme je l'ai écrit dans sa *Vie*[1]. Tant était grande sur la multitude l'influence de Périclès!

La loi fixait à dix années la durée de l'exil qu'emportait l'ostracisme. Or, il arriva que, pendant la cinquième année de l'exil de Cimon, une armée considérable de Lacédémoniens se jeta sur le territoire de Tanagre[2]; et les Athéniens coururent à leur rencontre. Alors Cimon, pour se laver du reproche qu'on lui faisait, d'incliner vers les Lacédémoniens, rompit son ban; et il se présenta en armes pour prendre rang parmi les hommes de sa tribu, et pour partager les dangers de ses concitoyens. Mais les amis de Périclès se liguèrent pour l'empêcher, et ils le forcèrent de se retirer, à titre de banni. Ce fut, pour Périclès, une obligation de faire les plus grands efforts dans la bataille, de déployer une extrême bravoure, de se surpasser, en un mot, pour n'être surpassé par personne. Quant aux amis de Cimon, que Périclès accusait aussi d'être partisans de Lacédémone, ils se firent tous tuer dans cette journée.

Cependant les Athéniens, vaincus sur la frontière de l'Attique, et qui s'attendaient à avoir sur les bras, au printemps suivant, une guerre terrible, commençaient à se repentir de la résolution qu'ils avaient prise, et à

[1] Cette *Vie*, qui faisait probablement partie des neuf premiers livres mentionnés par Plutarque, ne se trouve, dans la disposition actuelle, que la vingt-cinquième de la collection.

[2] Tanagre était une ville de Béotie.

regretter Cimon. Périclès, s'apercevant des dispositions de la multitude, ne fit pas difficulté d'y satisfaire : il s'empressa même de rédiger le décret de rappel, et de le faire adopter. Cimon, à peine de retour, profita des sentiments que lui portaient les Lacédémoniens, qui avaient autant de bienveillance pour lui, que de haine pour Périclès et les autres démagogues; et il fit conclure la paix entre les deux républiques. Plusieurs écrivains prétendent que Périclès ne rédigea le décret de rappel qu'après avoir arrêté avec Cimon, par l'entremise d'Elpinice, sœur de ce dernier, certaines conventions secrètes, suivant lesquelles Cimon s'en irait, à la tête de deux cents vaisseaux, faire la guerre aux ennemis du dehors, et ravager les provinces du roi de Perse, tandis que Périclès demeurerait à Athènes, et y exercerait toute l'autorité. Il paraît qu'une fois déjà, au temps où Cimon se trouvait sous le coup d'une accusation capitale, Elpinice avait su fléchir Périclès, un des accusateurs nommés par le peuple. Elle était venue le trouver, et elle implorait sa pitié. « Elpinice, lui avait-il répondu, tu es bien vieille, pour terminer une affaire de cette importance. » Cependant il ne prit la parole qu'une fois ; il parla des faits reprochés à l'accusé, comme un homme obligé de le faire, et puis il se retira : de tous les accusateurs de Cimon, c'est lui qui le chargea le moins. Et comment croire, après cela, aux allégations d'Idoménée [1] contre Périclès? Périclès faire assassiner, par jalousie, et dans l'intérêt de sa réputation, Éphialte son ami, l'associé de ses entreprises politiques ! Je ne sais, en effet, d'où cet Idoménée a pu amasser ces griefs, cette bile de surcroît qu'il vomit contre un homme non point sans doute irrépréhensible en tout, mais chez qui on reconnaît une noblesse de sentiments, une passion

[1] Idoménée était de Lampsaque, et il avait écrit un ouvrage sur les disciples de Socrate, et un autre sur l'histoire de Samothrace. Il vivait dans le quatrième siècle avant J.-C.

pour la gloire, bien incompatibles avec une telle atrocité. Éphialte s'était rendu redoutable aux partisans de l'oligarchie; il recherchait, il poursuivait, avec une âpre ténacité, tous ceux dont le peuple avait à se plaindre : il tomba, dans un guet-apens, sous les coups d'un assassin payé, Aristodicus de Tanagre. Tel est le récit d'Aristote. Pour Cimon, il mourut dans l'île de Cypre, pendant son commandement.

Le parti aristocratique, voyant Périclès devenu le premier et le plus puissant des citoyens, chercha un homme qui pût lui tenir tête, affaiblir son autorité, et empêcher cette autorité d'être réellement une monarchie absolue; et on lui opposa Thucydide, du dème d'Alopèce, homme plein de sens, et beau-frère de Cimon. Moins habile dans la guerre que n'avait été son parent, il s'entendait mieux que lui à l'art oratoire et au maniement des affaires publiques; et, comme il habitait toujours la ville, il ne lui fallut que quelques luttes contre Périclès, à la tribune, pour rétablir promptement l'équilibre entre les deux ordres de l'État. Jusqu'alors, ce qu'on appelle les gens de bien et d'honneur, les nobles, ne formaient point un corps : dispersés çà et là, ils étaient mêlés et confondus avec le peuple; et leur dignité se trouvait ainsi offusquée et effacée dans la multitude. Il fit cesser ce mélange : il distingua tout ce qu'il y avait de nobles, les réunit en un corps, et forma, de toutes leurs forces particulières, un faisceau de puissances, capable de contre-balancer la puissance de Périclès. Dès le principe, il y avait bien une division de familles, mais inaperçue, comme une paille dans le fer. Elle ne faisait qu'indiquer sourdement la différence de race, plébéienne ou aristocratique. Mais la rivalité et l'ambition de ces deux personnages firent comme une profonde incision, qui sépara l'État en deux membres, nommés depuis Peuple et Grands.

C'est alors, et pour cette raison, que Périclès lâcha

le plus la bride au peuple. Il ne cherchait qu'à lui complaire ; il remplissait chaque jour la ville de fêtes pompeuses, de banquets, de solennités, et il formait les citoyens à des plaisirs qui n'étaient pas sans élégance. Tous les ans, il faisait partir soixante trirèmes, montées par un grand nombre d'Athéniens, lesquels devaient, moyennant une solde, tenir la mer pendant huit mois, pour s'exercer et s'instruire dans l'art nautique. En outre, il envoya une colonie de mille hommes dans la Chersonèse [1], une de cinq cents à Naxos, une de deux cent cinquante à Andros [2]; une autre colonie, de mille hommes, alla se fixer en Thrace, dans le pays des Bisaltes ; enfin il peupla, en Italie, Sybaris, qui venait d'être rebâtie sous le nom de Thuries [3]. Par ce moyen, Périclès déchargea la ville d'une populace oisive, et pleine, par conséquent, d'une malfaisante activité ; il put subvenir aux besoins urgents des pauvres, et établir à demeure, au sein des alliés d'Athènes, comme une garnison qui les tenait en respect, et qui prévenait toute révolution.

Mais ce qui fit le plus de plaisir à Athènes, et ce qui devint le plus bel ornement de la ville ; ce qui fut pour tout l'univers un objet d'admiration ; la seule chose enfin qui atteste aujourd'hui la vérité de ce qu'on a dit de la puissance de la Grèce et de sa splendeur d'autrefois, ce fut la magnificence des édifices construits par Périclès. C'est aussi contre ces monuments de son administration que ses ennemis se sont le plus déchaînés, et qu'ils ont poussé, dans les assemblées, leurs accusations et leurs déclamations les plus furieuses. « Le peuple s'est déshonoré, disaient-ils, et il s'est couvert d'infamie, en tirant de Délos le trésor commun de la Grèce, pour l'employer à son seul profit. La raison la plus plausible que nous eussions pu opposer à ceux qui nous en ont fait un

[1] En Thrace.
[2] Naxos et Andros, îles de l'Archipel.
[3] Ou Thurium, dans la Lucanie, sur la frontière du Brutium.

crime, savoir, que nous avions voulu placer dans un lieu plus sûr ce qui appartient à tous, de crainte que les barbares n'allassent s'en emparer à Délos, ce prétexte honorable, Périclès nous en a privés. Et la Grèce n'a-t-elle pas raison de se croire insultée, et outrageusement tyrannisée, quand elle voit que les sommes déposées par elle dans le trésor commun, et qu'elle destinait à fournir aux frais des guerres nationales, nous les dépensons, nous, à couvrir notre ville de dorures et d'ornements recherchés, comme une femme coquette accablée sous le poids des pierreries ; à la parsemer de statues ; à construire des temples de mille talents[1] ? »



Périclès tenait un tout autre langage : « Vous ne devez à vos alliés nul compte de ces deniers, disait-il au peuple, puisque c'est vous qui faites la guerre pour eux, et qui retenez les barbares loin de la Grèce, tandis qu'eux ne vous fournissent pas un cheval, pas un vaisseau, pas un homme, et qu'ils ne contribuent que de leur argent. Or, l'argent, du moment qu'il est donné, n'est plus à celui qui l'a donné, mais à celui qui l'a reçu, pourvu seulement que celui-ci remplisse les engagements qu'il a contractés en le recevant. Or, vous avez rempli tous vos engagements, en ce qui concerne la guerre. Vous êtes suffisamment pourvus de tout ce qu'il faut pour la faire; et si, grâce à vous, le trésor est surabondant, n'est-il pas juste que vous l'employiez à des ouvrages qui procurent à votre ville une gloire éternelle, et après l'achèvement desquels Athènes continuera de jouir d'une opulence qu'entretiendra le développement des industries de tout genre? Une foule de besoins nouveaux ont été créés, qui ont éveillé tous les talents, occupé tous les bras, et fait, de presque tous les citoyens, des salariés de l'État : ainsi, la ville ne tire que d'elle-même et ses embellissements et sa subsistance. Ceux

[1] Plus de cinq millions. Le Parthénon avait à lui seul coûté cette somme, qui valait cinquante millions au moins de notre monnaie d'aujourd'hui.

que leur âge et leurs forces rendent propres au service militaire reçoivent, sur le fonds commun, la paye qui leur est due. Quant à la multitude des ouvriers que leurs professions exemptent présentement du service militaire, j'ai voulu qu'elle ne restât point privée des mêmes avantages, mais sans y faire participer la paresse et l'oisiveté. Voilà pourquoi j'ai entrepris, dans l'intérêt du peuple, ces grandes constructions, ces travaux de tous genres, qui réclament tous les arts et toutes les industries, et qui les réclameront longtemps. Par ce moyen, la population sédentaire n'aura pas moins de droits à une part des deniers communs, que les citoyens qui courent les mers sur nos flottes, ou qui gardent nos places éloignées, ou qui font la guerre. Nous avions la matière première, pierre, airain, ivoire, or, ébène, cyprès; nous l'avons fait travailler et mettre en œuvre, par tout ce qu'il y a d'artisans : charpentiers, mouleurs, fondeurs, tailleurs de pierre, brodeurs, doreurs, sculpteurs en ivoire, peintres, orfévres. Et nous employons sur mer, au transport de tous ces objets, les équipages et les vaisseaux du commerce, les matelots et les pilotes de l'État : sur terre, ces travaux occupent les charrons, les voituriers, les charretiers, les cordiers, les tisserands, les cordonniers, les paveurs, les mineurs. Et chaque métier occupe encore, comme fait un général, une armée de manœuvres qui n'ont d'autre talent que l'usage de leurs bras, et qui ne sont, pour ainsi dire, que des outils et des forces, au service des chefs d'atelier. Ainsi le travail distribue et répand au loin l'aisance, dans tous les âges et dans toutes les conditions. »

Ces édifices s'élevaient, déployant une grandeur étonnante, une beauté et une grâce inimitables ; car les artistes s'appliquaient à l'envi à surpasser, par la perfection de l'œuvre, la perfection du plan même. Et ce qu'il y avait de plus surprenant, c'était la rapidité de l'exécution. En effet, cette multitude d'ouvrages, dont il sem-

blait que chacun ait dû exiger les efforts continus de plusieurs générations pour arriver à son achèvement, fut toute exécutée et terminée durant les années florissantes de l'administration d'un seul homme. Un jour, dit-on, le peintre Agatharchus se vantant de sa promptitude et de sa facilité à exécuter les figures : « Et moi, repartit Zeuxis, je me fais gloire de ma lenteur. » En effet, la facilité et la promptitude de l'exécution ne donnent pas à l'œuvre une solidité durable, ni une parfaite beauté : c'est le temps qui, ajouté à l'assiduité du travail dans l'exécution, assure à l'œuvre sa durée. Aussi éprouve-t-on, en présence des monuments de Périclès, une admiration plus vive encore, quand on songe aux siècles qu'ils ont vus déjà, eux qui ont été faits en si peu de temps. A peine achevé, chacun d'eux, par sa beauté, sentait déjà son antique; et leur fraîcheur, leur solidité, feraient croire qu'ils viennent d'être achevés. Tant y brille comme une fleur de jeunesse qui flatte l'œil, et que la main du temps ne peut ternir! On dirait que ces ouvrages sont animés d'un esprit toujours plein de vie, d'une âme qui ne vieillit jamais.

Athènes possédait, à cette époque, un grand nombre d'architectes et d'artistes habiles : néanmoins Phidias fut le directeur et l'intendant de tous les travaux. Le Parthénon Hécatompédon [1] fut bâti par Callicrate et Ictinus. La construction du temple des mystères [2], à Éleusis, fut commencée par Corœbus, qui dressa le premier étage des colonnes, et qui les joignit par les architraves. Corœbus mort, Métagénès, de Xypète [3], y plaça la frise

[1] Dans l'Acropole. C'est la plus parfaite construction, sous tous les rapports, que les hommes aient jamais elevée. Il était consacré à Minerve : de là vient le nom de Parthenon, ou temple de la Vierge. On l'appelait Hécatompedon, à cause de la largeur de sa façade, qui avait cent pieds. Sans les dévastations des hommes, il subsisterait encore dans son entier. L'appareil en était indestructible; et le génie des deux architectes avait réussi à faire de tous ces blocs de marbre comme un seul bloc : les joints sont presque absolument invisibles à l'œil nu.

[2] Il était consacré à Déméter, autrement dit Cérès.

[3] C'était un dème de l'Attique.

et la corniche, et éleva le second étage de colonnes; et Xénoclès, de Cholarge, termina le faîte du sanctuaire. Pour la longue muraille, dont Socrate disait avoir entendu proposer la construction, ce fut Callicrate qui en prit à forfait l'entreprise; mais il mit tant de lenteur dans l'exécution, que Cratinus, à ce sujet, lance le trait suivant, dans une de ses comédies :

Depuis longtemps Périclès pousse à l'œuvre en paroles;
Mais d'action, point.

L'Odéon, dans l'intérieur duquel il y avait plusieurs rangs de siéges et de colonnes, avait un toit qui se recourbait sur lui-même, et qui allait se rétrécissant et se terminant en pointe. Il avait été construit, dit-on, sur le modèle de la tente du roi de Perse, et sous la direction également de Périclès. C'est à cela que Cratinus fait allusion, dans sa pièce des *Thraciennes*, par ces mots :

Voici venir Jupiter Schinocéphale,
Périclès coiffé de son Odéon,
Et tout fier d'avoir échappé à l'ostracisme.

C'est en ce temps que Périclès, pour accroître sa célébrité, fit décréter par le peuple qu'aux Panathénées [1], il y aurait un concours de musique. C'était une chose nouvelle : nommé lui-même athlothète, il détermina le mode de chacun des exercices, qui étaient la flûte, le chant et la lyre. C'est dans l'Odéon qu'eurent lieu alors et depuis les concours de musique.

Les Propylées [2] de l'Acropole furent achevés en cinq ans, par l'architecte Mnésiclès. Un événement merveilleux, qui se passa pendant les travaux de construction, fit voir que non-seulement la déesse ne les désapprou-

[1] Fête en l'honneur d'Athéné ou Minerve.

[2] C'est-à-dire le vestibule ou le portique par ou l'on passait pour monter à l'Acropole. Les Propylées subsistent encore en partie.

vait point, mais que même elle voulait, en quelque sorte, y mettre la main, et concourir à leur achèvement. Celui des artistes qui montrait le plus de diligence et d'activité, se trouvant au haut de l'édifice, glissa et tomba à terre : la chute fut si violente, que les médecins jugèrent la guérison du blessé impossible. Périclès était douloureusement affecté de cet accident ; mais la déesse lui apparut en songe, et elle lui enseigna un remède qu'il employa, et qui apporta à cet homme une guérison prompte et facile. C'est pour cela que Périclès fit couler en bronze la statue de Minerve Hygie[1], qu'il plaça dans l'Acropole, auprès de l'autel qui s'y trouvait, dit-on, auparavant.

C'est Phidias qui fit la statue d'or de la déesse ; et le nom de l'artiste est gravé sur le socle. Il avait, avons-nous dit, la direction de tous les travaux, et la surveillance de tous les artistes employés à l'œuvre : honneur qu'il devait à l'amitié de Périclès. De là, mille jalousies contre l'un, mille bruits injurieux contre l'autre. Ainsi l'on disait que Phidias recevait chez lui des femmes de condition libre, qui s'y rendaient sous prétexte de visiter les travaux, et qu'il les livrait à Périclès. Les auteurs comiques ne manquèrent pas d'accueillir ces rumeurs, pour verser sur Périclès le sarcasme et l'injure. « Il vit, disaient-ils, avec la femme de Ménippus, son ami et son lieutenant. Pyrilampe est l'ami intime de Périclès : il élève des oiseaux, il nourrit des paons ; et c'est pour en faire de petits présents aux femmes dont Périclès obtient les faveurs. » Mais comment s'étonner que des hommes qui font métier de médire portent en offrande à la haine du peuple, ainsi qu'à un génie malfaisant, des calomnies contre tout ce qui se montre supérieur ; comment s'en étonner, dis-je, quand on entend Stésimbrote de Thasos oser articuler, contre Périclès, une accusation horrible, fabuleuse : celle d'entretenir la femme de son propre fils !

[1] C'est-à-dire qui donne la santé.

Tant l'histoire a, ce semble, de peine à saisir la vérité! Ceux qui veulent écrire sur une époque antérieure en trouvent la connaissance enveloppée sous les voiles du temps; et les écrivains contemporains, tantôt par prévention et par haine, tantôt par faveur et par flatterie, déguisent et altèrent la vérité.

Comme les orateurs du parti de Thucydide déclamaient contre Périclès, et qu'ils l'accusaient de dilapider le trésor, et de dissiper follement les revenus de l'État, Périclès demanda au peuple assemblé s'il leur semblait qu'il eût trop dépensé; et le peuple répondit : « Beaucoup trop ! — Hé bien ! repartit Périclès, je supporterai seul la dépense; mais aussi j'inscrirai mon nom seul sur les monuments. » A peine eut-il dit cette parole, que, soit qu'ils fussent frappés de sa grandeur d'âme, soit qu'ils ne voulussent pas lui laisser pour lui seul, dans la postérité, la gloire de ces travaux, tous s'écrièrent qu'il pouvait puiser à son gré dans le trésor, dépenser comme il l'entendrait, et sans compter. Quant à la lutte entre Périclès et Thucydide, elle en vint à un tel point d'exaspération, que, pour se délivrer de son adversaire, Périclès se détermina à courir les risques de l'ostracisme. Thucydide succomba; et Périclès dissipa la ligue formée contre lui.

Il semblait qu'il n'y eût plus d'inimitiés politiques, et qu'il n'y eût désormais, dans Athènes, qu'un même sentiment, une même âme. On pourrait dire qu'alors Athènes, c'était Périclès. Gouvernement, finances, armées, trirèmes, empire des îles et de la mer, puissance absolue sur les Grecs, puissance absolue sur les nations barbares, sur tous les peuples soumis et muets, fortifiée par les amitiés, les alliances des rois puissants, il attira tout à lui, il tenait tout dans ses mains. Mais il ne demeura plus le même. Ce n'était plus ce démagogue voguant à tous les vents populaires, si dévoué, si facile à céder à tous appétits de la multitude; ce ne fut plus

le gouvernement d'autrefois, lâche et mou, comme un instrument dont les cordes détendues ne rendent que des sons languissants et sans énergie. Périclès tint les rênes avec une vigueur nouvelle et il les tendit avec une autorité princière et presque souveraine : n'employant néanmoins, pour arriver au meilleur but, que des moyens droits et irrépréhensibles; amenant d'ordinaire le peuple à ses vues par le raisonnement et la persuasion. Quelquefois cependant, quand la foule se montrait opiniâtre, il avait recours à la force et à la contrainte, pour tout conduire à bien. On eût dit un médecin traitant quelque maladie longue, et qui présente des accidents variés : tantôt il permet au malade l'usage d'une chose qui lui plaît, et qui ne peut nuire; et tantôt il lui administre des remèdes énergiques et violents, qui lui rendent la santé. Chez un peuple possesseur d'un si vaste empire, mille causes produisaient des désordres de toute sorte. A chacune de ces maladies politiques Périclès seul était capable d'appliquer le remède qui convenait, maniant les esprits par l'espérance ou la crainte, et faisant jouer avec adresse ce double gouvernail, pour retenir les emportements de la foule, ou pour lui rendre le courage et la raison, quand elle se laissait abattre. Périclès prouva ainsi que l'éloquence est bien, comme le dit Platon [1], l'art de maîtriser les esprits, et que son fait consiste, avant tout, dans la connaissance des penchants et des passions, qui sont comme des sons et des tons de l'âme, que peut faire rendre seul le toucher d'une main habile.

Cette grande autorité, Périclès la dut non-seulement à son éloquence, mais encore, selon Thucydide, à sa réputation, et à la confiance qu'il inspirait. On savait inaccessible à tous les moyens de corruption, et insensible à l'appât des richesses, un homme qui, ayant trouvé sa patrie grande et opulente, l'avait élevée au comble de

[1] Dans le dialogue intitulé *Phèdre*.

l'opulence et de la grandeur; un homme qui fut plus puissant que n'étaient bien des rois et bien des tyrans, et de ceux-là même qui transmirent leur pouvoir à leurs fils, et qui cependant n'augmenta pas d'une drachme la fortune que lui avait laissée son père.

Thucydide[1] nous donne une idée nette et précise de la puissance qu'exerça Périclès; mais les poëtes comiques ne nous la montrent que sous un voile d'expressions malveillantes : ils appellent les amis de Périclès de nouveaux Pisistratides ; ils disent qu'il est temps de lui faire jurer qu'il ne se fera pas souverain absolu, car son excessive autorité pèse d'un trop grand poids sur une démocratie avec laquelle elle est incompatible. Les Athéniens lui ont livré, dit Téléclide[2],

> Les revenus de leurs villes, et leurs villes mêmes, pour lier les unes et délier les autres ;
> Des murailles de pierre, pour les bâtir et puis les débâtir ensuite;
> Ils ont abandonné à sa discrétion traités, armées, puissance, paix, finances, enfin tout leur bonheur.

Le gouvernement de Périclès ne fut pas un ministère d'occasion, de caprice, de vogue éphémère : Périclès demeura, pendant quarante ans, le premier citoyen de sa patrie, alors qu'existaient des Éphialte, des Léocrate, des Myronide, des Cimon, des Tolmide, des Thucydide. Après que Thucydide eut été banni par l'ostracisme, et que son parti eut été dissous, Périclès conserva encore toute sa supériorité pendant quinze années ; et, tandis que les autres généraux n'étaient qu'annuels, il garda sans interruption le commandement et le pouvoir, et toujours il resta invincible à l'appât de l'argent. Ce n'était pas cependant qu'il ne voulût en aucune façon s'occuper d'affaires pécuniaires : non, car son patrimoine, ses pro-

[1] Dans le livre deuxième de son histoire.
[2] Poëte de l'ancienne comédie.

priétés légitimes ne dépériront point par sa négligence; mais les détails de cette administration ne le détournèrent jamais de ses occupations politiques. Il assura son revenu par le mode d'économie domestique qui lui paraissait le plus simple et le plus certain : c'était de faire vendre en masse toute sa récolte de l'année, et ensuite d'acheter au marché toutes les choses nécessaires, et de régler ainsi, sur son avoir, son intérieur et sa dépense de chaque jour; habitude qui ne plaisait guère à ses fils devenus hommes, ni à leurs femmes, lesquelles trouvaient Périclès trop parcimonieux, et qui blâmaient cette régularité de dépense journalière, ces relevés faits avec tant d'exactitude, l'absence de cette abondance qu'on devait s'attendre à voir dans une maison riche et opulente, enfin cette balance rigoureuse de la dépense et de la recette. Celui qui entretenait ce bon ordre extrême était Évangélus, un de ses serviteurs, homme que la nature avait doué d'un talent tout particulier pour une intendance de ce genre, ou que Périclès y avait formé lui-même.

Or, une telle conduite ne s'accordait guère avec la philosophie d'Anaxagore. Car celui-ci, dans un mouvement de noble délire et d'enthousiasme pour la science, avait donné sa maison; et il avait laissé ses terres en friche aux troupeaux que l'on y voudrait mener paître. Mais il n'en est pas de même, ce me semble, d'un philosophe spéculatif et d'un homme politique. Le premier ne s'occupe que du beau moral, sans que son intelligence ait besoin d'aucun instrument physique, d'aucune matière extérieure; et l'autre, au contraire, dévoue ses facultés au service matériel des hommes : la richesse, pour lui, est donc chose, non pas seulement de première nécessité, mais d'ornement utile et louable. Ainsi Périclès était riche, et il soulageait un grand nombre de pauvres. On raconte même que, tandis qu'il était fort occupé par les affaires publiques, Anaxagore déjà vieux, oublié de lui et de tout le monde, et tombé dans la plus grande détresse,

se couvrit la tête de son manteau, résolu à se laisser mourir de faim. Périclès en fut informé ; et il accourut aussitôt, tout éperdu, le suppliant de vivre : « Je pleure, lui disait-il, non pas sur toi, mais sur moi-même, qui serais privé d'un conseiller si précieux pour mon administration. » Anaxagore se découvrit la tête, et dit : « Périclès, ceux qui ont besoin d'une lampe y versent de l'huile. »

Les Lacédémoniens commençaient à voir d'un œil d'envie la grandeur croissante d'Athènes. Périclès inspirait à ses concitoyens une opinion de plus en plus haute d'eux-mêmes, en sorte qu'ils se croyaient appelés à une puissance plus grande encore. Il proposa et fit décréter que toutes les villes grecques, grandes et petites, de l'Europe et de l'Asie, dans quelques parages qu'elles fussent, seraient invitées à envoyer des députés à une assemblée, qui se tiendrait à Athènes, pour délibérer sur la reconstruction des temples qu'avaient incendiés les barbares ; sur les sacrifices qu'on avait voués aux dieux pour le salut de la Grèce, lors de la guerre contre les Perses ; sur les moyens d'assurer à tous la liberté et la sécurité de la navigation, et d'établir la paix générale. On choisit, pour ce message, vingt citoyens âgés de plus de cinquante ans. Cinq allèrent en Asie, chez les Ioniens, les Doriens et les habitants des îles, jusqu'à Lesbos et Rhodes ; et cinq dans les provinces de l'Hellespont et de la Thrace, jusqu'à Byzance. Cinq autres furent envoyés en Béotie, en Phocide et dans le Péloponnèse, d'où ils devaient passer, à travers la Locride, sur le continent voisin, et s'avancer jusque dans l'Acarnanie et le pays d'Ambracie. Les autres avaient à parcourir l'Eubée, les peuplades de l'Œta, le golfe Maliaque, la Phthiotide, l'Achaïe[1] et la Thessalie. Ils allaient donc, appelant et invitant tous les peuples à venir

[1] Bien entendu l'Achaïe thessalienne.

prendre part aux délibérations sur la paix et sur les intérêts communs de la Grèce. Cependant rien ne se fit. Les villes n'envoyèrent point de députés, empêchées qu'elles furent, dit-on, par les Lacédémoniens ; car c'est dans le Péloponnèse que ce plan échoua d'abord. Toutefois j'ai cru devoir en faire mention, pour montrer la grandeur des conceptions de Périclès et la haute portée de son esprit.

Comme général, Périclès jouissait de la confiance universelle, parce qu'il ne hasardait rien ; parce qu'il ne livrait jamais une bataille dont le succès fût incertain, ou dût être payé trop cher ; parce qu'il n'enviait point les capitaines qui avaient gagné de brillantes victoires pour s'être aventurés, et qu'il ne cherchait point à les imiter, quelque gloire qu'ils eussent tirée de leur témérité ; surtout parce qu'il disait toujours à ses concitoyens qu'en tant qu'il dépendait de lui, ils seraient immortels. Tolmide, fils de Tolméus, enflé de ses succès antérieurs, et du renom que lui avaient fait ses actions militaires, se disposait à se jeter sur la Béotie sans aucune raison, et il avait engagé les jeunes Athéniens les plus braves et les plus passionnés pour la gloire, au nombre de mille, à se joindre à ses troupes, et à prendre part à l'expédition [1]. Périclès chercha à le retenir, et à le dissuader de son projet ; et c'est alors qu'il dit, dans l'assemblée du peuple, cette parole célèbre : « Si tu ne veux pas écouter Périclès, du moins tu ne feras pas mal d'attendre le plus sage des conseillers, le temps. » Cette parole ne fut presque point remarquée à ce moment ; mais, peu de jours après, lorsqu'on apprit que Tolmide avait été vaincu et tué, dans un combat près de Coronée, et qu'il y avait péri un grand nombre de citoyens courageux, on se rappela le mot de Périclès. L'estime qu'on lui portait

[1] Les troupes de Tolmide se composaient d'alliés d'Athènes, et c'est à ces alliés que s'adjoignirent les mille Athéniens.

s'accrut encore ; et on reconnut en lui l'homme vraiment sensé, vraiment ami de son pays.

Entre ses expéditions militaires, celle que l'on approuva le plus, ce fut l'expédition de la Chersonèse, à laquelle durent leur salut les Grecs de la presqu'île. Il y conduisit mille colons athéniens, et il fortifia les villes du pays, en augmentant la population. Il fit plus : il défendit le passage de l'isthme [1], à l'aide de boulevards et d'ouvrages de fortification, qui s'étendaient d'une mer à l'autre ; et il opposa ainsi une barrière aux incursions des Thraces répandus dans le voisinage de la Chersonèse. Il ferma l'entrée à ces guerres continuelles et pénibles qu'avait à soutenir incessamment ce pays, harcelé et bouleversé par les barbares du voisinage, et infesté par les brigands qui habitaient les frontières et même les campagnes de l'intérieur.

Périclès acquit, chez les nations étrangères elles-mêmes, une grande célébrité et un glorieux renom, par son expédition navale autour du Péloponnèse. Parti de Pèges en Mégaride, avec cent trirèmes, il ne se contenta pas de piller les villes maritimes, comme l'avait fait Tolmide : il pénétra fort avant dans les terres, à la tête de ses troupes de débarquement, et il força les habitants de se retirer dans les villes, pour ne pas être surpris par ses attaques. Ceux de Sicyone ayant osé se poster, pour l'attendre, dans la forêt de Némée, et lui livrer le combat, il emporta la position de vive force, les mit en déroute, et éleva, sur le lieu même, un trophée. Puis, après avoir tiré de l'Achaïe [2], alliée d'Athènes, un renfort qu'il mit sur sa flotte, il passa avec sa flotte sur l'autre rivage du golfe ; et, franchissant l'embouchure de l'Achéloüs, il ravagea l'Acarnanie, enferma les habitants du territoire d'Œnée dans leurs murailles, et porta par

[1] L'isthme qui joint la Chersonèse de Thrace au continent.
[2] Il s'agit ici de l'Achaïe du Péloponnèse.

tout le pays ennemi le ravage et la dévastation. Il retourna à Athènes, après s'être montré capitaine redoutable, aux ennemis de sa patrie, et, à ses concitoyens, protecteur sûr et actif de leur vie et de leur fortune. Ses troupes n'avaient essuyé aucun accident fâcheux, même fortuit.

Il mit ensuite à la voile pour le Pont, menant une flotte nombreuse et magnifiquement équipée. Là, il rendit aux villes grecques tous les services qu'elles réclamèrent : il les traita avec beaucoup d'humanité, en même temps qu'il déployait, aux yeux des nations barbares du voisinage, de leurs rois, de leurs princes, la grandeur des Athéniens, la sécurité avec laquelle ils naviguaient dans tous les parages où il leur plaisait de se présenter, leur confiance fondée sur l'empire des mers qu'ils avaient su conquérir. Il laissa aux habitants de Sinope[1] treize vaisseaux, ainsi que les soldats qui les montaient, sous la conduite de Lamachus, pour les assister dans une lutte contre le tyran Timésiléon[2]; et, lorsque le tyran et ses amis eurent été chassés de la ville, il fit décréter qu'une colonie de six cents Athéniens volontaires serait transportée à Sinope, pour s'y confondre avec l'ancienne population, et pour se partager les maisons et les terres qu'y avait possédées la faction du tyran.

Cependant Périclès ne cédait pas à tous les caprices de ses concitoyens; et il se gardait de faillir avec eux, lorsque, aveuglés et enorgueillis de leur puissance et de leurs succès, il les voyait se prendre à l'idée de faire une nouvelle tentative sur l'Égypte, et d'attaquer les provinces maritimes du roi de Perse. Déjà beaucoup avaient conçu leur malheureux amour pour la Sicile, funeste passion que, plus tard, enflammèrent dans tous les cœurs les discours d'Alcibiade. Il y en avait même qui rêvaient la conquête de l'Étrurie et du pays de Carthage.

[1] Ville de la Paphlagonie, sur le Pont-Euxin.

[2] Ce Timésiléon n'est pas connu d'ailleurs.

Et ces espérances n'étaient pas peut-être sans fondement, si l'on songe à la grandeur de l'empire des Athéniens et à la suite non interrompue de leurs prospérités.

Périclès contint ces convoitises aventureuses, et réprima cette fureur d'entreprises, en employant la plus grande partie des forces d'Athènes à garder et assurer ce qu'on avait acquis, persuadé qu'il était d'ailleurs que c'était déjà beaucoup d'empêcher l'accroissement de la puissance de Lacédémone. Il se montra, dans maintes occasions, l'adversaire opiniâtre des Lacédémoniens, et particulièrement dans la guerre sacrée. Ceux-ci étaient allés en armes à Delphes ; ils avaient enlevé aux Phocéens l'intendance du temple, et ils l'avaient donnée aux Delphiens. A peine s'étaient-ils retirés, que Périclès, à son tour, fit une contre-expédition, et rendit aux Phocéens l'intendance du temple. Les Delphiens avaient donné aux Lacédémoniens le droit de consulter l'oracle les premiers, et ceux-ci avaient gravé leur privilége sur le front du loup de bronze. Périclès prit le même privilége pour les Athéniens, et il le fit graver sur le côté droit du même loup.

Il avait raison de retenir dans la Grèce toutes les forces d'Athènes ; et les événements le prouvèrent. D'abord, l'Eubée se révolta : il s'y élança avec une armée. Presque aussitôt, il apprit que les Mégariens s'étaient déclarés contre Athènes, et que déjà une armée ennemie campait sur la frontière de l'Attique, ayant à sa tête Plistonax, roi de Lacédémone : il quitta donc promptement l'Eubée, pour venir défendre l'Attique. Il n'osa point cependant accepter le combat, que lui offrait une infanterie nombreuse et vaillante ; mais, sachant que Plistonax, qui était un tout jeune homme, ne faisait rien que par les conseils de Cléandridas, que les éphores lui avaient donné pour tuteur et pour second, à cause de sa jeunesse, il fit sonder secrètement celui-ci. Il l'eut bientôt gagné à prix d'argent, et il le détermina à retirer de

l'Attique les Péloponnésiens. Cette armée opéra sa retraite, et les soldats se dispersèrent, chacun dans sa ville; mais les Lacédémoniens, indignés, condamnèrent leur roi à une amende si forte, qu'il ne put la payer et qu'il s'expatria. Cléandridas avait pris la fuite : ils le condamnèrent à mort. Cet homme était le père de Gylippe, celui qui vainquit les Athéniens en Sicile. Il paraît que la nature avait mis, dans le cœur de Gylippe, l'amour de l'argent, comme une maladie héréditaire. Car il en fut le honteux esclave; et, convaincu d'actes infâmes, il fut banni de Sparte, ainsi que nous l'avons raconté dans la *Vie de Lysandre* [1].

Dans le compte des frais de cette expédition, Périclès porta une somme de dix talents [2], en disant seulement qu'elle avait été employée en dépenses nécessaires; et le peuple approuva ce compte, sans s'occuper de cette somme, et sans lui demander ce qu'il tenait secret. Plusieurs écrivains, entre autres le philosophe Théophraste, rapportent qu'il envoyait à Sparte dix talents chaque année. Il les distribuait en largesses à tous les magistrats en charge, afin de détourner la guerre; achetant, non la paix, mais le temps pendant lequel il pourrait se préparer à loisir, pour faire ensuite la guerre avec tous ses avantages. Par conséquent, il se tourna aussitôt contre les rebelles; et, passant en Eubée avec cinquante vaisseaux et cinq mille hommes d'infanterie, il fit rentrer toutes les villes dans le devoir. A Chalcis, il chassa les habitants les plus riches et les plus en crédit, qu'on appelait les Hippobotes [3]; à Hestiée, il enleva toute la population, et il la remplaça par une colonie d'Athéniens : il se montra inexorable, cette fois, envers les Hes-

[1] Cette *Vie* est la vingt-troisième de la collection, bien que Plutarque, dans son *dixième volume*, s'y réfère comme à un ouvrage déjà existant.

[2] Cinquante et quelques mille francs de notre monnaie, mais valant plus de dix fois cette somme.

[3] Mot à mot, *nourrisseurs de chevaux*.

tiéens, parce qu'ayant capturé un vaisseau athénien, ils avaient égorgé tous ceux qui le montaient.

Après cela [1], une trêve de trente ans fut conclue entre Athènes et Lacédémone; et Périclès fit décréter l'expédition navale contre Samos, sous prétexte que les habitants de cette île, ayant reçu d'Athènes l'ordre de cesser leurs hostilités contre Milet, n'avaient pas obéi. Comme il paraît n'avoir été poussé, dans l'affaire de Samos, que par le désir de plaire à Aspasie, il est à propos de rechercher quel art, quelle puissance de séduction cette femme avait en elle, pour enlacer dans ses filets le plus grand homme d'État de son époque, et pour que les philosophes aient pu parler d'elle en termes si honorables et si pompeux.

Tout le monde s'accorde à dire qu'elle était de Milet, et fille d'Axiochus. On dit aussi qu'elle s'attaqua aux personnages les plus puissants, parce qu'elle avait pris pour modèle une des anciennes courtisanes d'Ionie, nommée Thargélia. Cette Thargélia, belle femme, et douée de toutes les grâces du corps et de l'esprit, avait été liée avec un grand nombre de Grecs: elle avait gagné au roi de Perse tous ceux qui la fréquentaient, et, par eux, elle avait répandu dans les villes des germes d'esprit médique; car elle ne choisissait pour amants que ce qu'il y avait, dans chaque ville, d'hommes considérés et puissants. Quant à Aspasie, on dit que Périclès la rechercha comme une femme d'esprit, et qui avait l'intelligence des choses politiques. Socrate allait souvent chez elle avec ses amis; et ceux qui la fréquentaient y conduisaient même leurs femmes, pour qu'elles entendissent sa conversation, quoique sa vie ne fût certainement point un modèle de décence et d'honnêteté, puisqu'elle nourrissait des jeunes filles, qui se donnaient au premier venu. Eschine dit que Lysiclès [2], le marchand de moutons, homme grossier

[1] Ce ne fut que cinq ans plus tard.

[2] Il ne faut pas confondre ce Lysiclès avec le général du même nom, qui, dans

par naissance et par éducation, se fit le premier citoyen d'Athènes, parce qu'il fréquenta Aspasie, après la mort de Périclès. Platon, dans l'introduction du *Ménexène*, ne laisse pas, malgré son ton de plaisanterie, de donner comme positif, que plusieurs Athéniens allaient chez elle pour recevoir des leçons d'éloquence. Quoi qu'il en soit, il est évident que ce qui attira Périclès auprès d'elle, ce fut plutôt de l'amour. Il avait une femme, qui était sa parente, et qui, mariée en premières noces à Hipponicus, en avait eu un fils, Callias le riche. Elle avait aussi donné à Périclès deux fils, Xanthippe et Paralus. Plus tard, comme ils ne se plaisaient point, lui et elle, dans la société l'un de l'autre, il la céda, elle y consentant, à un autre mari, et il épousa Aspasie, qu'il aima éperdument; car tous les jours, en sortant pour aller sur la place publique, ou en rentrant chez lui, il la saluait, dit-on, d'un baiser.

Les auteurs comiques ont donné à Aspasie les noms de nouvelle Omphale, de Déjanire, de Junon; et Cratinus l'appelle nettement une concubine, dans ce passage :

> Elle lui enfante Junon-Aspasie,
> L'impudique concubine, à l'œil de chienne.

Il paraît que Périclès eut d'elle un bâtard; car Eupolis, dans les *Dèmes*[1], l'a représenté faisant cette question :

> Et mon bâtard vit-il encore?

et Pyronidès lui répondant :

> Il y a même longtemps déjà qu'il serait marié,
> S'il n'avait craint le malheur de prendre une prostituée.

e siècle suivant, fut vaincu à Chéronée, et que les Athéniens condamnèrent à nort, sur l'accusation de l'orateur Lycurgue.

[1] D'autres lisent *Démosies;* mais il est probable que la comédie mentionnée ci par Plutarque est la même qu'il a citée plus haut sous le titre de *Dèmes*. Peut-être aussi la même comédie était-elle désignée indifféremment sous les deux noms

Aspasie acquit ainsi un tel renom et une telle célébrité, que Cyrus, celui qui disputa les armes à la main l'empire de Perse au roi son frère [1], donna le nom d'Aspasie à celle de ses concubines qu'il aimait le plus, et qui auparavant s'appelait Milto. Elle était fille d'Hermotine, et native de Phocée. Cyrus ayant péri dans la bataille qu'il livra, elle fut conduite au roi, et elle prit sur lui un grand ascendant. Ces particularités me sont revenues à la mémoire en traitant mon sujet ; et je n'ai pas cru devoir pousser la rigueur jusqu'à les repousser et à les passer sous silence.

On accuse donc Périclès d'avoir fait décréter la guerre contre les Samiens dans l'intérêt des Milésiens, à la prière d'Aspasie. Samos et Milet se faisaient la guerre pour la possession de Priène [2]; et les Samiens avaient remporté une victoire, lorsque les Athéniens les sommèrent de cesser les hostilités, et de venir discuter devant eux leurs prétentions : ils n'obéirent point. Périclès fit voile vers Samos, y détruisit le gouvernement oligarchique, se fit livrer pour otages cinquante des notables, et autant d'enfants, et il les envoya en dépôt à Lemnos. On dit que chacun de ces otages lui offrit un talent pour rançon, et que d'autres offres lui furent faites par ceux qui auraient voulu ne pas voir le gouvernement démocratique établi dans leur ville. En outre, le Persan Pissuthnès, ami des Samiens, lui envoya dix mille pièces d'or, pour le toucher en leur faveur. Périclès refusa tout, traita les Samiens comme il l'avait résolu, établit chez eux le gouvernement démocratique, et fit voile pour retourner vers Athènes. A peine était-il parti, que Pissuthnès enleva furtivement les otages des Samiens, et que les Samiens se préparèrent à la guerre. Périclès revint, et ne les trouva ni surpris ni effrayés, mais bien déterminés à soutenir la lutte, et à disputer aux Athéniens l'empire de la mer. Un

[1] Et qui fut vaincu par Artaxerxès à Cunaxa.
[2] Priène était une ville d'Ionie.

terrible combat naval s'engagea près de l'île de Tragia[1], et Périclès y remporta une brillante victoire; car, avec quarante-quatre vaisseaux, il en défit soixante-dix, dont vingt portaient des troupes de débarquement.

Vainqueur, il poursuivit les Samiens jusque dans leur port, s'en empara, et mit le siége devant la ville. Les assiégés se défendirent avec intrépidité : ils ouvrirent leurs portes, et ils combattirent devant leurs remparts. Cependant Périclès, ayant reçu une flotte plus nombreuse que la première, bloqua entièrement la place; puis, à la tête de soixante trirèmes, il quitta les parages de l'île, et il prit la mer pour aller, à ce que disent la plupart des historiens, au-devant d'une escadre qu'envoyaient les Phéniciens, alliés de Samos, car il voulait livrer la bataille le plus loin possible de l'île. Stésimbrote prétend que c'était pour faire une expédition contre Cypre; ce qui ne paraît pas vraisemblable. Quelle qu'ait été son intention, l'événement prouva qu'il avait tort; car, pendant qu'il était éloigné, le philosophe Mélissus[2], fils d'Ithagénès, alors général des Samiens, méprisant le petit nombre des vaisseaux laissés au siége, ou bien l'inhabileté des hommes qui les commandaient, engagea ses concitoyens à tomber sur les assiégeants. Ils le firent, remportèrent la victoire, tuèrent à leurs ennemis beaucoup de monde, et coulèrent à fond plusieurs vaisseaux; et, la mer ainsi rendue libre, ils firent entrer dans leurs murs des vivres et toutes les choses dont ils étaient privés auparavant, et dont ils avaient besoin pour soutenir le siége. Aristote dit que Périclès lui-même avait été déjà auparavant vaincu sur mer par Mélissus. Les Samiens rendirent aux prisonniers athéniens le même outrage qu'ils en avaient reçu : ils imprimèrent, sur le front de chacun d'eux, la figure d'une chouette, comme les Athéniens avaient

[1] Une des Sporades, à peu de distance de Samos.

[2] Il avait été disciple de Xénophane et de Parménide, et il compte parmi les hommes les plus distingues de l'école Éléatique.

imprimé, sur le front des leurs, la figure d'une samine. La samine était un navire dont la proue n'était point saillante, et dont les flancs étaient larges et renflés; ce qui le rendait très-facile à la manœuvre, et en même temps très-léger. Cette espèce de navire était appelé samine, parce que le premier avait été construit à Samos, sous la direction du tyran Polycrate [1]. C'est à ces stigmates des captifs que fait allusion, dit-on, le vers d'Aristophane :

Comme le peuple de Samos est fort sur les lettres!

Périclès apprit cet échec, et il revint en toute hâte au secours des siens. Il rencontra Mélissus, qui venait lui offrir le combat : il le vainquit, le mit en déroute; et, déterminé à briser la résistance des assiégés, et à prendre la ville, mais préférant la dépense de temps et d'argent à tout sacrifice d'hommes, il enferma la place par un mur de circonvallation. Mais, comme les Athéniens eux-mêmes s'ennuyaient de la longueur du siége [2], qu'ils demandaient à combattre, et qu'il était fort difficile de les contenir, il divisa toutes ses troupes en huit corps, et il les fit tirer au sort : celui des huit qui amenait une fève blanche [3] n'avait qu'à se reposer et faire bonne chère, tandis que les autres combattaient. De là vient que ceux qui ont passé la journée dans les plaisirs disent qu'ils ont eu un jour blanc, à cause de la fève blanche de Samos. Éphore raconte qu'à ce siége, Périclès employa des machines de guerre. Il s'était passionné pour cette invention nouvelle, due au mécanicien Artémon. Artémon était avec lui; et, comme il était boiteux, et qu'il se faisait porter en litière aux endroits où les

[1] Celui qu'Orœtès, satrape de Cambyse, prit en trahison et fit mettre en croix.

[2] Ce siége durait déjà depuis près de neuf mois.

[3] De temps immémorial, dans les tribunaux athéniens, la fève blanche était le signe de l'absolution.

travaux pressaient, on le surnommait Périphorète [1]. Héraclide de Pont convainc Éphore d'erreur, au moyen de quelques vers d'Anacréon, dans lesquels est nommé un Artémon Périphorète, plusieurs générations avant le siége de Samos, et avant les faits dont nous parlons. L'Artémon du poëte était un homme délicat et mou, qui avait peur de tout, et qui, n'osant presque point sortir de sa maison, y demeurait toujours assis, tandis que deux domestiques tenaient, au-dessus de sa tête, un bouclier d'airain, pour le garantir de tout ce qui aurait pu tomber sur lui : quand il fallait absolument qu'il sortît, il se faisait porter, partout où il voulait aller, dans une petite litière fort peu élevée au-dessus de terre; et c'est pour cela qu'on l'avait surnommé Périphorète.

Après neuf mois de siége, les Samiens se rendirent. Périclès démantela leur ville, leur ôta tous leurs vaisseaux, et exigea une somme considérable, dont ils payèrent une partie sur-le-champ, s'engageant à payer le reste à des termes fixes, et donnant des otages pour sûreté. Le Samien Duris [2], avec une emphase tragique, accuse les Athéniens et Périclès d'un raffinement de cruauté, dont ne font mention ni Thucydide, ni Éphore, ni Aristote : il dit, et le fait ne paraît pas vraisemblable, que Périclès, ayant pris tous les capitaines de vaisseaux et les soldats de marine, les fit conduire sur la place de Milet, où ils demeurèrent pendant dix jours, attachés à des poteaux; et que, quand il vit leurs forces épuisées, il ordonna de les tuer en les assommant à coups de bâton, et de jeter leurs corps sans sépulture. Mais Duris n'a pas pour habitude de fonder ses récits sur la vérité, même lorsqu'il n'est emporté par aucune passion : à plus forte raison a-t-il probablement exagéré les maux de son pays, pour en tirer occasion de jeter de l'odieux sur les Athéniens.

1 *Que l'on porte çà et là*, de περί et φέρω

2 Historien contemporain de Ptolémée-Philadelphe.

Samos abattue, Périclès revint à Athènes. Là, il célébra avec pompe les funérailles des guerriers morts dans la guerre; et, suivant l'usage, il prononça leur éloge funèbre, aux applaudissements de tous. Lorsqu'il descendit de la tribune, les femmes lui tendaient les mains, et elles lui jetaient des couronnes et des bandelettes, comme à un athlète vainqueur; mais Elpinice, s'approchant de lui : « Oui, Périclès, cela est admirable, dit-elle, cela est digne de ces couronnes, d'avoir fait périr tant et de si braves citoyens, non pas en faisant la guerre contre les Phéniciens ou les Mèdes, comme mon frère Cimon, mais pour ruiner une ville alliée, une ville parente d'Athènes[1] ! » Périclès l'écouta sans s'émouvoir; et il lui répondit, en souriant, par un vers d'Archiloque:

Vieille, tu devrais ne plus te parfumer!

Le poëte Ion prétend qu'après sa victoire sur les Samiens, Périclès se prit d'admiration pour lui-même, et qu'il se laissa aller à une haute opinion de son mérite. « Agamemnon, disait-il, a mis dix ans à s'emparer d'une ville barbare; et moi j'ai emporté, en neuf mois, la première et la plus puissante ville des Ioniens. » Et certes, il avait quelque droit de se glorifier ainsi; car cette guerre fut remplie de vicissitudes et de dangers, puisque, selon Thucydide, il s'en fallut de fort peu que les Samiens ne ravissent aux Athéniens l'empire de la mer.

Après cette expédition, voyant déjà se soulever les flots de la guerre du Péloponnèse, il engagea le peuple à secourir les Corcyréens[2], attaqués par ceux de Corinthe, et à s'attacher une île si puissante par sa marine, à une époque où les peuples du Péloponnèse ne pouvaient plus tarder à devenir leurs ennemis. Sa proposition fut adoptée; et il envoya à Corcyre Lacédémonius, fils de Cimon.

[1] Samos était une ville ionienne, comme Athènes.
[2] C'était cinq ans après la prise de Samos.

Périclès ne lui avait donné que dix vaisseaux, dans une intention perfide ; car il y avait, entre la famille de Cimon et les Lacédémoniens, des rapports d'une étroite amitié. Si donc Lacédémonius ne faisait rien de remarquable et de glorieux dans son commandement, ce serait une occasion de l'accuser de laconisme. C'est pour cette raison qu'il lui donna si peu de vaisseaux, et qu'il le chargea malgré lui de cette expédition. Il cherchait d'ailleurs, par tous les moyens, à rabaisser les fils de Cimon : c'étaient, disait-il, non des citoyens, mais des métis, des étrangers, étrangers même par leurs noms. L'un se nommait, en effet, Lacédémonius, l'autre Thessalus, et un troisième Éléus ; et leur mère passait pour Arcadienne.

Cependant Périclès, se voyant blâmé par tout le monde de n'avoir envoyé que ces dix trirèmes, secours bien au-dessous des besoins des insulaires, et sentant d'ailleurs qu'il donnait par là trop d'avantages à ses adversaires politiques, fit partir une autre escadre, plus considérable, mais qui n'arriva qu'après le combat. Alors les Corinthiens s'indignent, et ils portent plainte contre les Athéniens à Lacédémone ; et les Mégariens se joignent à eux, alléguant pour griefs que tous les marchés, tous les ports de la dépendance d'Athènes leur sont interdits, et qu'ils en sont exclus au mépris du droit commun et des engagements réciproques pris par tous les Grecs. Quant aux Éginètes, fatigués de ce qu'ils appelaient les outrages et la domination violente des Athéniens, et n'osant d'ailleurs se plaindre ouvertement, ils firent passer secrètement leurs doléances à Lacédémone. En même temps Potidée [1] se révolta : c'était une colonie de Corinthe, mais soumise aux Athéniens. Ceux-ci en firent le siége ; et cette circonstance hâta encore la guerre. Cependant des députés furent envoyés à Athènes ; et même Archidamus, roi des Lacédémoniens, avait arrangé presque tous les différends,

[1] Ville située en Macédoine, dans la presqu'île de Pallène.

et calmé les alliés : on touchait à la réconciliation générale; et les Athéniens n'auraient pas eu à soutenir la guerre, du moins pour les autres torts qu'on leur reprochait, s'ils avaient consenti à révoquer leur décret contre Mégare, et à se réconcilier avec les Mégariens. Mais Périclès fit les plus grands efforts, pour empêcher la révocation de ce décret, et il excita le peuple à persister dans son animosité jalouse contre les Mégariens; et c'est pour cela qu'on le regarde comme seul auteur de la guerre.

Une députation vint, pour ce sujet, de Lacédémone à Athènes; et, Périclès prétextant une loi qui défendait de détruire la table sur laquelle le décret était écrit, un des députés, nommé Polyarcès, lui répliqua, dit-on : « Hé bien ! ne la détruis pas, retourne-la, cette table ; car il n'y a pas de loi qui le défende. » Le mot parut plaisant; mais Périclès n'en demeura pas moins inflexible. Il est donc probable qu'il avait quelque haine particulière contre les Mégariens ; mais, pour lui donner un prétexte d'intérêt public, et qu'il pût avouer, il les accusa d'avoir empiété sur le terrain consacré, dont la culture était prohibée[1], et il fit décréter qu'un héraut leur serait envoyé pour s'en plaindre, et irait ensuite à Lacédémone soutenir l'accusation. Le décret, rédigé par Périclès, est en termes fort doux et fort modérés. Mais Anthémocrite, qui fut chargé du message, mourut pendant sa mission. On attribua sa mort aux Mégariens; et Charinus fit décréter qu'il y aurait désormais, entre Athènes et Mégare, haine irréconciliable, haine sans trêve; que tout Mégarien qui mettrait le pied sur le sol attique serait puni de mort; que les généraux, quand ils prononceraient le serment exigé par les lois, jureraient en outre de faire, pendant l'année de leur commandement, deux incursions dans la Mégaride, et

[1] Ce terrain consacré, ἡ ἱερὰ ὀργάς, dépendait du temple d'Éleusis, et confinait au territoire de Mégare.

qu'Anthémocrite serait enterré près des portes Thriasiennes, aujourd'hui nommées le Dipyle [1].

Les Mégariens repoussent avec énergie l'inculpation de la mort d'Anthémocrite, et ils rejettent les causes de la guerre sur Périclès et Aspasie. Ils se fondent sur ces vers des *Acharniens* [2], qui sont si connus et si populaires :

> Des jeunes gens vont à Mégare : ils s'enivrent en jouant au cottabe [3] ;
> Ils enlèvent la courtisane Simétha.
> Bientôt les Mégariens, en proie à une douleur extrême,
> Enlèvent à leur tour deux des courtisanes d'Aspasie.

Il n'est donc pas facile d'assigner la véritable cause de la guerre ; mais tous les écrivains s'accordent à dire que Périclès empêcha seul qu'on révoquât le décret. Les uns, cependant, attribuent son opiniâtreté à sa grandeur d'âme, et à la justesse de son esprit pénétrant, qui lui montrait les vrais intérêts de son pays, et qui lui faisait voir, dans l'insistance de Lacédémone sur ce point, l'intention d'essayer si Athènes céderait, et, dans la condescendance d'Athènes, l'aveu apparent de sa faiblesse. Suivant les autres, c'est plutôt par pur amour-propre, et pour faire montre de sa force, qu'il affecta de mépriser les sommations de Lacédémone. Mais, de toutes les causes qu'on attribue à cette guerre, celle où il y a le plus de mauvaises passions en jeu, et celle aussi pour laquelle se réunissent le plus de témoignages, est racontée à peu près comme il suit.

Le sculpteur Phidias s'était chargé, comme nous l'avons dit, de faire la statue de Minerve. Il était l'ami de

[1] Ce mot signifie *double porte*. Le Dipyle menait à Éleusis et à Mégare : on en voit encore les ruines.

[2] Comedie d'Aristophane que nous possédons. Voyez vers 624 et suivants.

[3] Jeu qui consistait à jeter de haut et avec bruit quelques gouttes de vin dans de petits vases placés sur de l'eau, et à les y faire enfoncer.

Périclès, et il jouissait auprès de lui d'un immense crédit. Cette faveur lui valut la haine d'une foule d'envieux ; et il y en eut qui essayèrent sur lui ce que ferait le peuple à l'égard de Périclès, si Périclès était jamais traduit en jugement. Ils gagnent un des ouvriers de Phidias, appelé Ménon ; et Ménon va sur la place publique, se poster dans l'attitude d'un suppliant, et demander sûreté pour dénoncer Phidias, et pour soutenir une accusation contre lui. Le peuple accueillit la demande de cet homme : une action fut intentée et soutenue contre Phidias, dans l'assemblée générale. Mais on ne le put convaincre des larcins qu'on lui reprochait ; car Phidias, par le conseil de Périclès, avait travaillé séparément, depuis la première jusqu'à la dernière, toutes les pièces d'or qui entraient dans la composition de la statue, et il les avait assemblées de telle manière, qu'il était facile de les enlever et de les peser ; ce que Périclès invita les accusateurs à faire alors. Une autre cause de l'envie qu'on portait à Phidias, c'était sa réputation d'artiste; et surtout on lui en voulait de ce qu'en représentant, sur le bouclier de la déesse, le combat des Amazones, il s'y était sculpté lui-même, sous la figure d'un vieillard chauve, qui soulève une pierre des deux mains, et de ce qu'il y avait mis un magnifique portrait de Périclès, combattant une Amazone : sa main levée pour lancer le javelot lui couvre en partie le visage ; mais cette main est disposée avec un art si merveilleux, qu'elle semble vouloir dissimuler la ressemblance, et que cette ressemblance éclate des deux côtés. Phidias fut donc jeté en prison ; et il y mourut de maladie, ou, suivant quelques écrivains, du poison que lui firent prendre ses ennemis, pour avoir lieu de calomnier Périclès [1]. Quant au dénonciateur Ménon, le peuple lui accorda exemption de toutes charges, sur la proposition de Glycon, et ordonna

[1] Suivant d'autres, Phidias fut seulement exilé ; et c'est même pendant cet exil qu'il aurait fait son chef-d'œuvre, la statue de Jupiter-Olympien.

aux stratéges de prendre soin de la sûreté personnelle de cet homme.

Vers le même temps, Aspasie eut à se défendre d'une accusation d'impiété, intentée contre elle par le poëte comique Hermippus[1], qui l'accusait en outre de recevoir secrètement chez elle des femmes de condition libre, pour les livrer à Périclès. Diopithès rédigea ensuite un décret ordonnant à tous de dénoncer ceux qui ne croiraient pas aux dieux de l'État, ou qui disputeraient sur les phénomènes célestes. Son but était de faire tomber quelques soupçons de cette nature sur Périclès, à cause de ses liaisons avec Anaxagore. Le peuple accueillit le décret avec faveur, et autorisa les poursuites. Alors Dracontidès rédigea à son tour un autre décret : c'était que Périclès remît les comptes de son administration financière entre les mains des Prytanes[2]; et que les juges prononçassent la sentence dans la ville, à l'autel de Minerve. Agnon amenda le projet, en substituant à l'article second cette disposition : Que le jugement serait confié à quinze cents personnes; et que l'accusateur qualifierait le délit, à son choix, de soustraction et de corruption, ou de simple injustice.

Aspasie n'échappa à une condamnation que grâce aux larmes que Périclès répandit pour elle, selon Eschine[3], pendant le cours du procès, et grâce aux prières qu'il adressait à tous les juges. Comme il craignait davantage pour Anaxagore, il le fit sortir de la ville, et il l'accompagna lui-même jusque hors des murs. L'affaire de Phidias avait été déjà un échec pour la popularité de Périclès : redoutant donc le jugement dont il était menacé, il souffla le foyer de la guerre, qui était près de s'allumer, mais qui couvait encore, espérant dissiper, par ce

[1] Poëte de l'ancienne comédie.

[2] Magistrats chargés de rendre la justice à un certain moment de l'année, qui était comme les grands jours ou les assises d'Athènes.

[3] C'est le célèbre orateur, rival de Démosthène.

moyen, toutes ces accusations, et affaiblir l'envie; parce qu'Athènes, plongée dans de grandes difficultés et de grands périls, se jetterait entre ses bras, à cause de la puissance et de la considération dont il avait su s'environner. Tels sont donc les motifs pour lesquels on suppose qu'il empêcha le peuple de céder à la demande des Lacédémoniens. Toutefois la vérité, sur ce point, est inconnue.

Les Lacédémoniens, sachant bien que, s'ils pouvaient le renverser, ils trouveraient dans les Athéniens plus de souplesse, les engagèrent à bannir de leur ville les sacriléges[1] : or, Périclès descendait de la race maudite, du côté de sa mère, d'après ce que raconte Thucydide. Mais leur entreprise eut un succès tout contraire à celui qu'ils espéraient : au lieu d'exciter, contre Périclès, de la méfiance et de nouvelles clameurs, les paroles des députés ne servirent qu'à inspirer d'autant plus de confiance et de respect envers lui, qu'on le voyait, pour les ennemis de l'État, l'objet d'une haine et d'une crainte plus vives. Aussi, avant qu'Archidamus se jetât sur l'Attique à la tête des troupes du Péloponnèse, Périclès déclara-t-il aux Athéniens que, si les ennemis ravageaient toutes les campagnes, et qu'ils laissassent ses propriétés intactes, soit à cause des liens d'hospitalité qui l'unissaient à leur chef, soit dans le but de fournir à ses adversaires politiques l'occasion de déclamer contre lui, il abandonnerait à la république ses champs et ses métairies.

L'Attique fut donc envahie par une nombreuse armée de Lacédémoniens et d'alliés, sous la conduite du roi Archidamus. Ils dévastèrent toute la campagne; et ils vinrent camper près d'Acharnes[2], persuadés que les Athéniens ne pourraient se contenir, et qu'emportés par la colère et l'amour-propre, ils leur livreraient bataille.

[1] Voyez la *Vie de Solon*.

[2] Dème ou bourg situé presque aux portes d'Athènes

Mais Périclès jugeait trop dangereux d'exposer la ville même aux chances d'une bataille contre soixante mille hoplites péloponnésiens et béotiens; car tel était le nombre des hommes qui formaient la première armée d'invasion; et, comme les citoyens, exaspérés des dégâts qui se commettaient sous leurs yeux, demandaient à combattre, il modéra leur ardeur, en leur disant que les arbres abattus et coupés repoussent bientôt après, mais que, les hommes une fois tués, il n'est pas facile d'en réparer la perte. Cependant il ne convoquait point l'assemblée du peuple, dans la crainte de se voir forcé d'agir contrairement à ses vues. Comme un pilote surpris par la tempête, et qui, après avoir mis ordre à tout et fait ses dispositions pour une résistance suffisante, ne prend conseil que de son expérience, sans s'arrêter aux larmes et aux lamentations des passagers, en proie au mal de mer et à la frayeur : de même Périclès, après avoir bien fermé la ville, distribué des postes sur tous les points, et fait toutes les dispositions nécessaires pour la sûreté publique, ne prit plus conseil que de sa propre prudence, sans se soucier des clameurs et des emportements des assiégés, des instances réitérées de ses amis, des déclamations et des menaces de ses ennemis. On chantait partout, contre lui, des chansons injurieuses, où sa personne était couverte d'ignominie, où l'on blâmait son commandement, et où on l'accusait de laisser, par faiblesse et par lâcheté, tout en proie aux ennemis. Cléon même s'acharnait contre lui, et, profitant de l'irritation du peuple, s'acheminait déjà vers sa puissance démagogique, comme le prouvent ces vers d'Hermippus :

Roi des satyres, pourquoi ne veux-tu pas
Prendre la lance, et vas-tu débitant
De beaux discours sur la guerre,
Tandis que tu as le cœur d'un Télès[1]?
Queux rude, dont le grain aiguise l'épée,

[1] C'est-à-dire probablement d'un lâche; mais ce Télès est inconnu.

Pourquoi frissonnes-tu à la vue de la copide[1],
Et te laisses-tu mordre par le brûlant Cléon?

Cependant Périclès demeurait inébranlable; et il supportait tranquillement, et sans y répondre, les injures et les attaques haineuses. Il envoya contre le Péloponnèse une flotte de cent vaisseaux; et, au lieu de partir lui-même pour cette expédition, il demeura dans la ville, pour la tenir toujours dans sa main, jusqu'à ce que l'armée péloponnésienne se retirât. Toutefois, comme la guerre avait causé une irritation générale, il essaya de calmer les esprits par des distributions d'argent, et en faisant décréter le partage des terres conquises : tous les habitants d'Égine furent chassés de leur île; des lots furent faits de leur territoire, et assignés par le sort à des Athéniens[2].

On avait une consolation aussi dans les maux que souffraient les ennemis. La flotte fit le tour du Péloponnèse, dévastant, saccageant la campagne, les villages et les petites villes; et Périclès lui-même se jeta sur la Mégaride par terre, et la ravagea entièrement. Aussi est-il certain que ceux du Péloponnèse, s'ils avaient fait beaucoup de mal aux Athéniens, n'en avaient pas reçu moins eux-mêmes de la flotte athénienne, et qu'ils n'auraient pas continué une telle guerre, et n'auraient pas été longtemps sans y renoncer, comme Périclès l'avait prédit tout d'abord, si une puissance surnaturelle n'eût arrêté et renversé les calculs de la prudence humaine. D'abord une peste survint, qui moissonna la fleur et la force de la jeunesse, et qui atteignit également les corps et les âmes; et tous s'aigrirent tellement contre Périclès, que, comme des malades que la fièvre porte à des excès contre leur médecin ou contre leur père, ils se laissèrent aller, contre lui, à l'injustice et aux mauvais traitements. Car ses

[1] Espèce de hache de combat.

[2] Les Éginètes rentrèrent plus tard en possession de leurs biens, et ils se rendirent même indépendants d'Athènes.

ennemis leur répétaient que le principe du mal, c'était l'agglomération, dans la ville, d'une multitude d'habitants de la campagne, qui, durant les chaleurs de l'été, vivaient entassés pêle-mêle dans de petites habitations, dans des tentes sans air, où ils demeuraient accroupis tout le jour, sans pouvoir rien faire, eux accoutumés à un air libre et pur. « Et l'auteur de tous ces maux, disaient-ils, c'est l'homme qui a suscité cette guerre; qui a fait affluer cette foule, des champs dans nos murs; qui ne les emploie à rien; qui les tient enfermés, comme des bestiaux dans un parc, et qui les laisse maintenant s'infecter les uns les autres, sans leur procurer aucun moyen de respirer, et de se rafraîchir par le déplacement. »

Pour remédier à ces maux, et pour nuire à l'ennemi, Périclès équipa cent cinquante vaisseaux, montés par une nombreuse et vaillante troupe d'hoplites et de cavaliers; armement formidable, et qui inspirait autant de crainte à l'ennemi, que d'espérance aux Athéniens. On allait mettre à la voile : tous les équipages étaient au complet, les troupes embarquées, et Périclès sur sa trirème, lorsqu'il survint une éclipse de soleil. Tous, effrayés de cette obscurité soudaine, la prirent pour un présage terrible. Périclès, voyant son pilote saisi d'épouvante et tout éperdu, étendit son manteau devant les yeux de cet homme, et lui en couvrit la tête; puis il lui demanda s'il trouvait ceci un événement effrayant, ou le présage de quelque sinistre. « Non, dit le pilote. — Hé bien! reprit Périclès, quelle différence y a-t-il entre ceci et cela, si ce n'est que ce qui cause cette obscurité est plus grand que mon manteau? » Voilà du moins ce que l'on conte, dans les écoles des philosophes.

Périclès partit; mais il ne fit rien qui répondît à la grandeur de ces préparatifs. Il mit le siége devant la ville sainte d'Épidaure [1]; mais, au moment où l'on avait

[1] En Argolide, sur le golfe Saronique. Elle était regardée comme une ville sainte, à cause du fameux temple d'Esculape.

presque la certitude de la prendre, l'opération manqua, parce que la peste se déclara dans l'armée, emportant non-seulement les Athéniens, mais tous ceux qui entraient dans le camp et les approchaient. On s'en prit à Périclès, de ces calamités. Il essaya des paroles de consolation et d'encouragement; mais il ne put calmer l'irritation, et changer la disposition des esprits. A Athènes, on le mit en jugement. On alla aux suffrages; et, à la pluralité des suffrages, on lui ôta le commandement de l'armée. Enfin il fut condamné à une amende, que des historiens font monter à quinze talents seulement, et d'autres jusqu'à cinquante[1]. Celui qui se porta pour son accusateur fut Cléon, suivant Idoménée, et Simmias, suivant Théophraste; mais Héraclide de Pont le nomme Lacratidas.

Cependant ces contrariétés politiques ne furent pas de longue durée. Le peuple l'avait blessé; mais il avait, pour ainsi dire, laissé son courroux dans la plaie, comme l'abeille son aiguillon. Mais Périclès était en proie à des chagrins domestiques. La peste lui avait enlevé beaucoup de ses amis; et il voyait avec douleur la mésintelligence régner dans sa maison. Xanthippe, l'aîné de ses fils légitimes, prodigue, de son naturel, et qui était marié à une femme jeune et dépensière, fille de Tisandre, fils d'Épilycus, s'indignait de la sévère administration d'un père qui fournissait à l'entretien de la maison avec tant de réserve et de parcimonie. Un jour, il avait envoyé demander à un de ses amis une somme d'argent au nom de son père: l'ami la lui prêta; mais, lorsque ensuite il vint la redemander, Périclès, loin de payer, lui intenta un procès. C'est pourquoi Xanthippe, furieux, allait par la ville décriant son père, et contant à tous, pour le tourner en ridicule, sa vie intérieure et privée, et ses conversations avec les sophistes; répétant que, le pentathle[2] Charip-

[1] Quinze talents font environ 80,000 francs, et cinquante talents environ 275,000, qu'il faudrait au moins décupler pour en exprimer toute la valeur.

[2] Athlète qui figurait dans les cinq exercices des jeux.

pus [1] ayant involontairement atteint et tué, d'un coup de javelot, Épitimius de Pharsale, Périclès avait passé une journée entière à discuter et à rechercher, avec Protagoras [2], si c'était le dard, ou celui qui l'avait lancé, ou les Agonothètes [3], que l'on pouvait avec le plus de raison accuser de cet accident. Pour ce qui est du bruit qui courut au sujet de la femme de Xanthippe, c'est Xanthippe qui l'avait répandu lui-même, suivant Stésimbrote ; et le même auteur ajoute que le jeune homme mourut sans s'être réconcilié avec son père. Xanthippe mourut de la peste. Périclès perdit de même sa sœur, la plupart de ses parents, et ceux de ses amis dont les conseils lui étaient le plus utiles pour le gouvernement. Cependant il conserva toute sa fermeté et sa grandeur d'âme. Il ne faiblissait point sous tant de malheurs ; et on ne le voyait ni pleurer, ni célébrer des funérailles, ni paraître sur la tombe d'aucun de ses proches. Mais, lorsqu'il perdit Paralus, le dernier de ses enfants légitimes, il essaya vainement de se roidir contre un tel coup, et de conserver son caractère et sa force d'âme. Il fléchit alors ; et, quand il s'approcha pour déposer sur le mort une couronne, à la vue du cadavre, la douleur l'emporta, ses sanglots éclatèrent, et il versa un torrent de larmes. C'était la première fois qu'il montrait son désespoir.

Comme Athènes avait essayé des autres capitaines et des autres orateurs, pour la conduite de cette guerre, et qu'aucun d'eux n'avait, pour un tel commandement, ni assez de poids, ni une autorité suffisante, on regretta Périclès : on le rappela à la tribune, et à la tête des troupes. Il restait chez lui, abattu, abîmé dans sa douleur ; mais Alcibiade et ses autres amis le décidèrent à se montrer en public. Alors le peuple s'excusa de son ingrati-

[1] Au lieu de Χαρίππου, nom propre, la leçon vulgaire est γὰρ ἵππον, et c'est seulement le cheval d'Épitimius, que l'athlète aurait tué.

[2] Le plus celèbre des sophistes, avec Gorgias. Il est plus que douteux que Périclès ait jamais fréquenté un tel homme.

[3] Les présidents des jeux.

tude; et Périclès, élu de nouveau général, reprit en main les affaires. Aussitôt il entreprit de faire rapporter la loi sur les bâtards, loi dont il avait lui-même été l'auteur; car il craignait qu'à défaut d'héritiers, son nom et sa race ne s'éteignissent avec lui. Voici ce qui s'était passé au sujet de la loi en question. Bien des années auparavant, lorsqu'il était dans toute sa puissance, Périclès, ayant, comme nous l'avons dit, des enfants légitimes, avait porté une loi qui ne reconnaissait pour Athéniens que ceux qui seraient nés de père et de mère athéniens. Dans la suite, comme le roi d'Égypte[1] avait envoyé en présent au peuple quarante mille médimnes de blé[2], et que les citoyens devaient en faire le partage entre eux, une foule d'actions judiciaires furent intentées, suivant les termes de la loi, contre ce qu'on appelait les bâtards. On reprit des poursuites jusqu'alors oubliées ou négligées; et beaucoup même furent victimes d'imputations fausses. Il n'y en eut pas moins de cinq mille, convaincus de bâtardise, et vendus comme esclaves; et, recensement fait de tous ceux qui conservèrent le droit de cité et portèrent légalement le nom d'Athéniens, il ne s'en trouva plus que quatorze mille quarante.

C'était chose bien grave, qu'une loi qui avait été exécutée avec une telle rigueur, et contre tant de personnes, fût abrogée par celui-là même qui l'avait portée. Cependant les Athéniens, touchés de ses malheurs domestiques, qui semblaient comme le châtiment de son arrogance et de sa fierté, et persuadés que le ciel s'était chargé de le punir, et qu'il avait besoin qu'on lui montrât des sentiments d'humanité, consentirent à ce qu'il inscrivît son bâtard dans sa phratrie[3], en lui donnant son nom. Celui-ci vainquit, dans la suite, la flotte du Pé-

[1] En ce temps là, il y avait, en Égypte, des rois indigènes, qui s'étaient rendus indépendants de la Perse.

[2] Plus de 20,000 hectolitres.

[3] C'est-à-dire, dans la portion de sa tribu dont les citoyens faisaient leurs sacrifices avec lui.

loponnèse aux îles Argineuses; et il périt, condamné à mort par le peuple, avec les généraux ses collègues[1].

C'est alors, ce semble, que Périclès fut attaqué de la peste. La maladie ne fut pas, chez lui, comme chez les autres, violente et aiguë: c'était une sorte de langueur, qui se prolongeait avec des symptômes variés, usant lentement son corps, et affaiblissant son âme. Théophraste, dans ses *Éthiques*, recherchant si les événements changent le caractère des hommes, et si les passions du corps l'altèrent et l'éloignent de l'amour de la vertu, raconte qu'un ami de Périclès étant venu le visiter pendant sa maladie, celui-ci lui montra un amulette que les femmes lui avaient pendu au cou, comme une preuve qu'il était bien mal, puisqu'il se prêtait à de telles niaiseries.

Quelques instants avant sa mort, les principaux citoyens, et ceux de ses amis qui vivaient encore, étaient assis autour de son lit, s'entretenant de son mérite, et de la grande autorité qu'il avait exercée. Ils énuméraient ses belles actions, et les victoires que les Athéniens avaient remportées sous ses ordres, et dont neuf trophées consacraient le souvenir ; et ils causaient ainsi, pensant que Périclès avait entièrement perdu connaissance, et qu'il n'était plus en état de les comprendre. Mais il avait suivi toute leur conversation ; et, tout à coup, il les interrompit, disant qu'il s'étonnait de les entendre louer et rappeler des succès dont la Fortune pouvait revendiquer sa part, et qui lui étaient communs avec bien d'autres généraux, tandis qu'ils ne parlaient point de ce qu'il y avait de plus grand et de plus beau dans sa vie : « C'est, dit-il, que je n'ai fait prendre de vêtements noirs à aucun Athénien. »

Nous lui devons donc notre admiration, pour la douceur et la modération qu'il a toujours conservées, quoi-

[1] Ils furent condamnés pour n'avoir pas donné la sépulture à leurs morts. C'était dans la vingt-sixième année de la guerre.

que occupé de tant d'affaires, et en butte à tant d'inimitiés ; et nous la devons surtout à cette élévation de sentiments qui lui faisait regarder comme son plus beau titre de gloire, de n'avoir jamais, lui armé d'une puissance si grande et qui avait si longtemps duré, rien accordé à la haine ni à la colère, et de ne s'être montré implacable envers aucun de ses ennemis. Et ce surnom, par lui-même si arrogant et si fastueux, ce titre d'Olympien, si quelque chose pouvait empêcher qu'il excitât l'envie, et le rendre même propre à Périclès, c'était, sans nul doute, la douceur de son caractère, la pureté de sa vie au sein de la puissance, et sa probité sans tache. Ainsi, suivant nous, les dieux, rois et souverains de tous les êtres, sont une source de biens, d'où le mal ne peut découler ; et nous ne troublons pas notre esprit, comme les poëtes, par des doctrines extravagantes. Eux, dans leurs poëmes, ils nous représentent ce qu'ils appellent le séjour des dieux, comme une demeure où règne un calme parfait et inaltérable ; inaccessible à toute agitation, et aux vents, et aux nuages ; environnée d'une sérénité, d'une lumière toujours également pures ; car tel doit être le séjour des bienheureux et des immortels. Et cependant, ces mêmes poëtes nous montrent les dieux en proie à des troubles continuels, à des haines, à des emportements, à des passions de toute espèce, indignes même d'hommes sensés. Mais cette digression paraîtra peut-être convenir mieux à un autre sujet.

Instruits par les événements qui suivirent la mort de Périclès, les Athéniens ne tardèrent pas à comprendre ce que Périclès valait, et à le regretter manifestement. Ceux qui, pendant sa vie, souffraient avec chagrin sa puissance, parce qu'elle les mettait dans l'ombre, avouèrent, aussitôt après sa mort, et après qu'ils eurent essayé des autres orateurs et démagogues, que jamais homme n'avait réuni autant de modération et de grandeur, autant de douceur et de majesté. Et cette autorité même, objet

de tant d'attaques envieuses, cette monarchie, comme on l'appelait, et cette tyrannie, on reconnut alors qu'elle avait été, pour l'État, comme un boulevard de salut : tant le gouvernement se plongea, après lui, dans la corruption. dans une multitude de passions mauvaises, qu'il avait forcées de rester cachées, en les affaiblissant, en les humiliant, et qu'il avait empêché de devenir incurables, réduites qu'elles étaient à l'impuissance[1].

[1] Voyez, pour l'histoire des dernières années de la guerre du Péloponnèse, les *Vies* d'Alcibiade, de Nicias et de Lysandre.

FABIUS MAXIMUS.

(Né en l'an . . . et mort en l'an 205 avant J.-C.)

Nous avons montré Périclès, dans ce que nous avons pu recueillir de ses actions remarquables ; faisons maintenant le récit de la vie de Fabius.

Une nymphe, disent les uns, une femme du pays, disent les autres, reçut, au bord du Tibre, les caresses d'Hercule, et elle donna le jour à un enfant qui fut appelé Fabius, et qui devint la tige d'une nombreuse et illustre famille de Rome, celle des Fabius [1]. Mais il y a des auteurs qui pensent que les ancêtres de cette famille furent appelés Fodius, parce qu'à la chasse ils creusaient des fosses, pour prendre les bêtes fauves ; car une fosse se dit, en latin, *fossa,* et creuser la terre, *fodere.* Dans la suite, par l'altération de deux lettres, ce nom de Fodius se changea en Fabius.

Cette maison produisit beaucoup de grands hommes, parmi lesquels se distingua surtout Fabius Rullus, que les Romains surnommèrent Maximus, c'est-à-dire le très-grand : il était le trisaïeul de celui dont nous écrivons la *Vie.* Une particularité physique fit donner à notre Fabius le surnom de Verrucosus : c'était une petite verrue, qu'il avait au haut de la lèvre. On lui avait aussi donné celui d'Ovicula, qui signifie petite brebis ; et cela parce que, dans son enfance, il était d'un caractère doux et d'un esprit pesant. Tranquille et taciturne, il ne montrait aucune vivacité dans les jeux de son âge ;

[1] Toutes les anciennes familles de Rome faisaient remonter leur origine à quelque dieu ou à quelque héros des temps fabuleux.

et le développement lent et pénible de son intelligence, son manque de volonté, sa docilité pour les caprices de ses camarades, le faisaient juger presque imbécile et stupide, par ceux qui ne pouvaient le connaître que sur les apparences. Bien peu savaient apercevoir, dans les profondeurs de cette jeune âme, une inébranlable fermeté, une magnanimité de lion. Pourtant les circonstances politiques ne tardèrent pas à éveiller cette âme qui sommeillait; et l'on reconnut que ce que l'on avait cru stupidité, paresse, engourdissement, insensibilité, n'était qu'absence momentanée de passion quelconque, gravité réfléchie, fermeté et constance. Citoyen d'une grande république, et qui soutenait des guerres multipliées, il regarda son corps comme une arme donnée par la nature, et il le prépara, par l'exercice, aux travaux de la guerre. Jugeant l'art de la parole un moyen de persuasion puissant sur le peuple, il s'appliqua à l'éloquence, mais à un genre d'éloquence qui répondît à sa vie, à son caractère. Ces ornements, cet éclat léger et frivole qui n'a de mérite qu'aux yeux de la foule, étaient bannis de ses discours : on n'y trouvait que le bon sens qui lui était naturel, que l'abondance et la profondeur des pensées; ce qui faisait comparer son style à celui de Thucydide. On a conservé un de ses discours, qu'il prononça devant le peuple : c'est l'oraison funèbre de son fils, mort après avoir été consul[1].

Fabius fut cinq fois consul. Pendant son premier consulat, il triompha des Ligures, qu'il avait vaincus en bataille rangée; et les Ligures, effrayés de la grandeur de leurs pertes, se retirèrent aux Alpes, et cessèrent leurs incursions et leurs ravages dans les campagnes de l'Italie, dont ils étaient voisins[2]. Ensuite[3],

[1] Cicéron cite cette oraison funèbre comme un chef-d'œuvre d'éloquence.

[2] Les Ligures habitaient ce qui est maintenant le pays de Gênes, et ils s'étendaient du Var à la Macra.

[3] Une quinzaine d'années au moins après le premier consulat de Fabius.

Annibal envahit l'Italie : il remporta d'abord une première victoire sur les bords de la Trébie[1]; puis il traversa l'Étrurie, en la dévastant, et il jeta dans Rome l'épouvante et la consternation. En même temps, les Romains voyaient des signes et des prodiges : les uns, comme la chute de la foudre, leur étaient bien familiers ; mais d'autres étaient tout à fait extraordinaires, et vraiment surnaturels. On disait, par exemple, que des boucliers avaient sué du sang ; que, dans les campagnes d'Antium, le chaume des blés avait teint de sang la faux des moissonneurs ; qu'il était tombé du ciel des pierres ardentes et enflammées ; que les habitants de Faléries avaient vu le ciel s'ouvrir au-dessus de leur ville, et qu'il en était tombé une quantité de tablettes qui avaient jonché la terre, et dont une portait ces mots : *Mars agite ses armes !*

Cependant aucun de ces prodiges ne put arrêter le consul Caïus Flaminius, homme d'un caractère fougueux et plein d'ambition, enorgueilli d'ailleurs des succès qu'il avait précédemment obtenus contre toute attente; car, malgré la défense du sénat et l'opposition de son collègue, il avait livré une bataille aux Gaulois, et il l'avait gagnée[2]. Ces prodiges avaient répandu l'épouvante dans tous les cœurs : Fabius en fut bien un peu affecté, mais moins que le vulgaire, parce qu'il n'y voyait aucun motif fondé de crainte. Lorsqu'il connut le petit nombre des ennemis, et la pénurie dans laquelle ils se trouvaient, il conseilla aux Romains de prendre patience; de ne pas en venir aux mains avec un homme dont les troupes s'étaient aguerries par plusieurs combats; d'envoyer des secours aux alliés; de mettre à couvert, de conserver les villes, et de laisser cette vigueur impétueuse d'Annibal se consumer d'elle-même, comme une flamme qui brille d'un vif éclat, mais qui, n'ayant que des aliments légers, ne peut durer bien longtemps.

1 En l'an 218 avant J.-C.

2 Six ans auparavant, dans son premier consulat.

Flaminius n'écouta rien; et il s'écria qu'il n'attendrait point que la guerre arrivât jusqu'aux portes de Rome, et que, pour la défendre, il lui fallût, comme autrefois Camille, combattre au sein de la ville même. Il donna donc ordre aux tribuns des légions de faire sortir l'armée. Mais, comme il s'élançait sur son cheval, l'animal, effrayé sans aucune cause apparente, fut saisi d'un tremblement inexplicable: il se cabra; et il jeta son cavalier à terre, la tête la première. Le consul ne changea point pour cela de résolution. Il s'obstina dans son premier dessein de courir à la rencontre d'Annibal; et il alla ranger ses troupes en bataille auprès d'un lac d'Étrurie, nommé Thrasymène. Les deux armées en vinrent aux mains. Au moment même du premier choc, survint un tremblement de terre, qui renversa des villes, changea le cours de plusieurs rivières, ouvrit des gouffres au pied des montagnes déchirées; et, malgré la violence d'une telle commotion, aucun des combattants ne s'en aperçut. Flaminius tomba, après avoir fait des prodiges de courage et de vigueur; et les plus braves se firent tuer autour de son corps. Les autres ayant pris la fuite, il se fit un horrible carnage: il y eut quinze mille Romains tués, et autant de pris[1]. Annibal désirait faire à Flaminius des funérailles honorables, à cause de sa bravoure; mais il fit vainement rechercher son cadavre: on ne le trouva point parmi les morts; et on ne sait comment il avait disparu.

Lors du désastre de la Trébie, ni le général qui en avait écrit au sénat, ni le messager chargé d'en apporter la nouvelle, n'avaient dit ce qui s'était réellement passé: l'un et l'autre en avaient imposé, disant que la victoire était restée douteuse et indécise. Cette fois, aussitôt que le préteur Pomponius eut appris l'événement, il convoqua l'assemblée du peuple; et là, sans détour, sans

1 Suivant Tite-Live, il n'y eut que six mille prisonniers, outre les quinze mille morts.

aucun déguisement, il dit à haute voix, et devant tous : « Romains, nous avons été vaincus en bataille rangée! Notre armée est détruite; le consul Flaminius est mort! Avisez donc à ce que vous avez à faire pour votre salut et votre sûreté. » Ces paroles tombèrent au milieu des flots du peuple, comme un vent orageux sur une vaste mer : la consternation se répandit par toute la ville; et, dans cette épouvante générale, nul n'avait conservé assez de sang-froid pour mener la délibération. Cependant tous convinrent qu'il fallait, vu la gravité des circonstances, recourir à la magistrature unique et absolue qu'on appelle la dictature; qu'il était besoin, pour l'exercer, d'un homme énergique et inébranlable; que cet homme, c'était Fabius Maximus, dont la grandeur d'âme et la gravité de caractère répondaient à la grandeur d'une telle charge, et qui était arrivé à cet âge où la vigueur du corps est proportionnée à la maturité de l'esprit, et où l'audace est tempérée par une sage prudence.

Cet avis fut adopté; et Fabius fut proclamé dictateur. Aussitôt il choisit pour général de cavalerie Lucius Minucius; et il demanda d'abord au sénat l'autorisation de commander à cheval, ce qui avait été expressément défendu par une loi ancienne : soit que les Romains missent leurs forces principales dans l'infanterie, et qu'ils voulussent, pour cette raison, que le général demeurât attaché à la phalange, et qu'il ne s'en séparât point; soit que, la puissance de cette magistrature étant absolue et sans bornes, ils eussent voulu que le dictateur parût dépendant du peuple, du moins en ce qu'il devait lui demander une autorisation.

Cependant Fabius, pour déployer aux yeux de tous la majesté de la dictature dans toute sa puissance, et pour rendre les citoyens plus soumis et plus dociles, s'avança en public précédé d'un groupe de vingt-quatre licteurs; et, voyant venir à lui le consul survivant, il lui envoya,

par un de ses licteurs, l'ordre d'abandonner les faisceaux, de quitter tous les insignes du consulat, et de paraître devant lui en simple citoyen [1]. Après cela, commençant par les dieux, ce qui était la plus noble façon de commencer, il fit comprendre au peuple qu'on devait attribuer la défaite à la négligence du général et à son mépris pour la Divinité, et non pas à la lâcheté des troupes; il l'engagea à ne pas craindre les ennemis, mais à apaiser, par les témoignages de sa vénération, les dieux irrités. Non qu'il cherchât à fomenter des sentiments de superstition : son but était d'affermir le courage par la piété, de bannir la frayeur qu'inspiraient les ennemis, et de la remplacer par la confiance dans les dieux.

On recourut alors à quelques-uns de ces livres mystérieux et utiles, qu'on appelle sibyllins; et plusieurs des prédictions qu'ils contenaient se rapportèrent, dit-on, aux événements et aux faits qui s'accomplirent à cette époque; mais ce qu'y voyait celui qui consultait ces livres, nul n'avait le droit de le lui demander. Le dictateur parut donc devant le peuple; et il promit solennellement aux dieux d'immoler, en leur honneur, tout ce qui naîtrait, au printemps prochain, des chèvres, truies, brebis ou vaches, dans toutes les montagnes, plaines, rivières et prés de l'Italie [2]; de consacrer, à la célébration de jeux scéniques et de concours de musique, une somme de trois cent trente-trois mille sesterces trois cent trente-trois deniers et un tiers, ce qui fait quatre-vingt-trois mille cinq cent quatre-vingt-trois drachmes et deux oboles, en monnaie grecque [3]. Or, pourquoi cette somme spécifiée avec une telle précision, c'est ce qu'il est difficile

1 C'est seulement hors de Rome, que Fabius déploya cet appareil, et qu'il réduisit le consul Servilius à faire hommage à la dictature.

2 C'est ce qu'on appelait à Rome un printemps sacré, *ver sacrum*.

3 C'est-à-dire, en monnaie française, 77,732 francs 50 centimes.

d'expliquer, à moins qu'on n'y voie un hommage à la vertu du nombre trois, lequel est, de sa nature, un nombre parfait, le premier des nombres impairs, et qui renferme en lui-même le principe de la pluralité, les premières différences, et les éléments de tout nombre, qu'il unit et combine entre eux.

Fabius, après avoir ainsi élevé la pensée du peuple vers la Divinité, et lui avoir inspiré une meilleure opinion de l'avenir, ne mettant qu'en lui-même l'espérance de vaincre, parce que Dieu accorde les succès à la vertu et à la prudence, marcha contre Annibal, non pas dans l'intention de le combattre, mais avec la résolution d'écraser et de consumer, par la longueur du temps, les forces des ennemis, leur peu de ressources par son abondance, leur petit nombre d'hommes par ses nombreuses légions. Aussi, toujours en observation, toujours hors des atteintes de la cavalerie ennemie, il campait sur les hauteurs, le pied levé, l'œil ouvert : s'arrêtaient-ils, il demeurait tranquille; se mettaient-ils en marche, il marchait sans quitter ses hauteurs, tournant autour d'eux, se montrant à demi à leurs côtés; assez loin pour ne se point trouver engagé malgré lui, mais de manière cependant que les ennemis eussent toujours à craindre qu'il n'affectât ces lenteurs pour saisir une occasion de combattre avec tous ses avantages.

Mais traîner ainsi la guerre en longueur, c'était s'exposer aux mépris de tout le monde. Les soldats de Fabius murmuraient contre lui ; les ennemis le regardaient comme un homme timide et lâche, et sans aucune capacité. Annibal seul comprenait l'habileté de Fabius, et le système de guerre qu'il avait adopté; et il voyait bien qu'il lui fallait absolument, par ruse ou par force, l'amener à combattre. Sans cela, pensait-il, c'en était fait des Carthaginois, puisqu'ils ne pouvaient faire usage de leurs armes, c'est-à-dire de ce qui faisait leur supériorité, et qu'inférieurs en hommes et en approvisionnements, ils

voyaient s'user chaque jour et se consumer inutilement leurs ressources. Il eut donc recours à toutes les ruses, à tous les stratagèmes militaires ; et, comme un athlète habile qui tâte son adversaire et qui cherche à le saisir, il approchait du camp de Fabius, y jetait l'alarme, puis l'entraînait lui-même à sa suite, par des marches et des contremarches, afin de lui faire abandonner son système de prudence. Mais Fabius était trop bien convaincu de l'avantage de son plan, pour ne s'y pas tenir ferme et inébranlable.

Il y avait cependant un homme qui le contrariait beaucoup : c'était le général de la cavalerie Minucius, batailleur sans raison, faisant parade de bravoure, et qui séduisait la soldatesque, en la remplissant d'une ardeur désordonnée et de folles espérances. Dans l'armée, on méprisait Fabius : on l'appelait, par dérision, le précepteur d'Annibal ; et l'on donnait à Minucius les titres de grand homme et de général digne de Rome. Et lui, s'abandonnant davantage encore à sa présomption, à sa haute opinion de lui-même, il raillait ces campements sur les hauteurs, disant que l'armée était redevable au dictateur d'un amphithéâtre, d'où elle pouvait voir, le plus commodément du monde, l'Italie livrée au pillage et à l'incendie. Il demandait aux amis de Fabius s'il n'allait pas bientôt, renonçant à la terre, prendre son armée, et l'enlever au ciel ; ou bien si c'était pour se dérober à la vue des ennemis, qu'il mettait entre eux et lui les brouillards, et qu'il se perdait dans les nues. Fabius, à ces propos que lui rapportaient ses amis, et aux conseils qu'ils lui donnaient de s'exposer, même aux hasards d'une bataille, pour arrêter ces attaques déshonorantes : « Je serais en effet, dit-il, bien plus lâche qu'on ne me croit, si la crainte de ces railleries et de ces injures me faisait abandonner ma résolution. Il n'y a point de honte à craindre pour la patrie ; mais redouter l'opinion, les calomnies, le blâme, cela n'est point digne d'un homme investi d'une aussi grande

dignité, mais bien de qui se fait l'esclave de ceux dont il doit maîtriser et contenir les égarements par son autorité souveraine [1]. »

Quelque temps après, Annibal tomba dans une grande méprise. Il voulait s'éloigner de Fabius, et se saisir de plaines dans lesquelles il pût trouver des fourrages : il ordonna donc à ses guides de le conduire, aussitôt après souper, vers Casinum [2]. Ceux-ci, n'ayant pas bien entendu le nom de l'endroit désigné, à cause de sa prononciation étrangère, jetèrent son armée sur les frontières de la Campanie, vers la ville de Casilinum, qui est traversée par le Lothrone, que les Romains appellent Vulturne. Il se trouva là dans un pays environné de montagnes, excepté sur un point, où il y avait une vallée qui s'étendait vers la mer. La rivière, en dépassant ses bords, formait des marais qui se dégorgeaient dans la mer à travers des sables mouvants ; et le rivage se perdait sous des eaux houleuses, et dans des bas-fonds. Tandis qu'Annibal descendait vers cette plaine, Fabius, qui connaissait bien les routes, l'enveloppe, et coupe, avec un poste de quatre mille hommes d'infanterie, le seul passage par lequel son ennemi pouvait se retirer ; il établit son armée dans toutes les positions avantageuses sur les hauteurs, et il lance, sur l'arrière-garde des ennemis, ses soldats les plus agiles et les plus alertes : ceux-ci portent le désordre dans toute l'armée d'Annibal, et lui tuent huit cents hommes. Annibal voulut faire un mouvement rétrograde ; mais, ayant découvert l'erreur de ses guides, et le péril dans lequel ils l'avaient jeté, il les fit mettre en croix ; puis, reconnaissant qu'il lui était impossible de forcer le passage, et de déloger les

[1] Le vieux poëte Ennius caractérise admirablement Fabius, dans ces deux vers, dont un a été à peu près transcrit par Virgile :

Unus homo nobis cunctando restituit rem.
Non ponebat enim rumores ante salutem.

[2] Ville du Latium.

ennemis des hauteurs dont ils étaient maîtres, et voyant d'ailleurs ses troupes découragées, pleines d'effroi, et convaincues que rien ne pourrait les sauver, ainsi enfermées, d'une destruction inévitable, il résolut d'abattre la confiance des Romains par la ruse; et voici ce qu'il imagina.

Il ordonna qu'on prît environ deux mille des bœufs dont on s'était emparé, et qu'on leur attachât, à chaque corne, un fagot de broussailles, ou de sarments secs : ces fagots devaient être allumés à la nuit tombante, lorsqu'il en donnerait le signal, et les bœufs chassés vers les hauteurs, du côté du défilé qu'occupaient les postes de Fabius. Tandis qu'on faisait ces préparatifs, il forma son armée en colonne serrée, et, à la faveur de l'obscurité déjà plus grande, il se mit tranquillement en marche. Tant que le feu fut petit et ne consuma que le bois, les bœufs s'avançaient tous ensemble, devant ceux qui les chassaient vers le pied des montagnes; et c'était un spectacle étrange, pour les pâtres et les bouviers, qui des hauteurs jetaient les yeux sur la plaine, que ces flammes qui s'élevaient à l'extrémité de leurs cornes, et qui présentaient l'aspect d'une marche d'armée, en bon ordre et aux flambeaux. Mais, lorsque le feu eut atteint la corne, et que la sensation de chaleur eut pénétré jusqu'à la racine et dans les chairs, alors, emportés par la souffrance, ils secouaient la tête, et ils se couvraient de flammes les uns les autres. Ils ne marchèrent donc plus en troupe : épouvantés, furieux de douleur, ils se mirent à courir çà et là, par les montagnes, couverts de flammes de la tête à la queue, et incendiant les forêts qu'ils traversaient dans leur course.

A cette vue, les Romains chargés de garder les hauteurs, croyant que ces flammes étaient produites par des torches que des hommes portaient en courant, et que toutes les forces de l'ennemi allaient fondre sur eux de tous les côtés à la fois et les envelopper, furent saisis

d'une extrême frayeur : le désordre se met dans leurs rangs; ils n'osent demeurer à leur poste, et ils se replient sur le corps d'armée, en abandonnant le défilé. Annibal saisit le moment, lança sur eux ses troupes légères, et, à peine abandonnée, occupa la position. Le gros de son armée défila ensuite sans danger, entraînant un butin pesant et considérable.

Fabius connut la ruse dès la nuit même, parce que plusieurs des bœufs épars dans leur fuite donnèrent sur ses postes. Mais il craignait de tomber dans quelque piége pendant les ténèbres : il se contenta donc de tenir ses troupes sous les armes, sans faire aucun mouvement. Dès que le jour parut, il donna la chasse aux ennemis, et il fondit sur leur arrière-garde, qui, arrêtée par la difficulté du terrain, se trouva plusieurs fois engagée, et qui fut longtemps en désordre. A la fin, Annibal fit passer, du front à la queue de son armée, un corps d'Ibériens, hommes légers et alertes, accoutumés à gravir les montagnes : ceux-ci se jetèrent sur la pesante infanterie des Romains, et ils forcèrent Fabius de se retirer avec une perte assez considérable.

Alors, plus que jamais, Fabius fut en butte à la critique et au mépris général. Il n'avait point voulu, disait-on, employer la force des armes, certain de mettre Annibal hors de combat par l'habileté des manœuvres et des expédients; et voilà qu'il avait été lui-même vaincu par ses propres moyens, et qu'il avait prouvé son infériorité! Annibal, pour enflammer encore le ressentiment des Romains contre Fabius, donna ordre à ses troupes, quand elles furent arrivées auprès des terres du dictateur, d'incendier et de dévaster toutes les campagnes voisines, mais de ne toucher à rien qui lui appartînt : il plaça même, sur les limites, des sentinelles, pour empêcher qu'on en enlevât la moindre chose, et qu'on y fît aucun dégât. La nouvelle de ce fait, apportée à Rome, fortifia encore les accusations dont Fabius était l'objet. Les tribuns

déclamaient sans cesse contre lui, dans les assemblées du peuple, menés et excités qu'ils étaient principalement par Métilius : non pas que celui-ci eût aucun motif de haine personnelle contre Fabius ; mais il était parent du général de la cavalerie Minucius ; et il croyait que ce que Fabius perdrait en honneur et en considération, Minucius le gagnerait. Le sénat même était irrité, et avait exprimé un blâme sévère, à propos de la convention faite avec Annibal au sujet des prisonniers. Ils étaient convenus, Fabius et lui, d'échanger leurs prisonniers, homme pour homme, ou de payer deux cent cinquante drachmes[1] par homme de surplus, si l'un des deux partis en avait plus que l'autre. Or, l'échange ayant eu lieu, il se trouva qu'il restait encore, entre les mains d'Annibal, deux cent quarante Romains. Le sénat refusa de payer leur rançon, et blâma cette convention, comme honteuse et tout à fait inutile, puisqu'elle n'avait pour but que de recouvrer des hommes qui étaient devenus la proie de l'ennemi par leur lâcheté. Fabius supporta patiemment l'irritation des Romains ; et, comme il n'avait point d'argent, et que néanmoins il ne voulait pas manquer de parole à Annibal, ne pouvant d'ailleurs se décider à abandonner ces citoyens, il dépêcha son fils à Rome, pour y vendre ses terres et lui en apporter aussitôt le prix dans son camp. Le jeune homme fit la vente, et revint en toute hâte ; et Fabius envoya les rançons à Annibal, et reçut les prisonniers. Plusieurs d'entre eux voulurent ensuite le rembourser : il refusa ; et il leur fit à tous remise de cette dette.

Quelque temps après, les prêtres l'appelèrent à Rome, pour l'accomplissement de quelques cérémonies religieuses. Il remit donc le commandement de l'armée à Mi-

[1] Ce qui revient à 232 francs 50 centimes. Tite-Live dit deux livres et demie d'argent par homme : la livre d'argent romaine de douze onces équivalait à peu près à 100 drachmes ou 93 francs, ce qui fait croire que cet argent était à un titre un peu plus élevé que le nôtre.

nucius, en lui défendant expressément de livrer bataille, et d'en venir à aucun engagement avec l'ennemi. Et non-seulement il lui fit cette défense à titre de chef suprême, mais il lui en fit la recommandation réitérée et la prière instante. Celui-ci ne tint nul compte de ses paroles, et se mit aussitôt à harceler l'ennemi. Un jour, ayant remarqué qu'Annibal avait envoyé fourrager la plus grande partie de son armée, il fondit avec impétuosité sur ceux qui étaient restés, les culbuta jusqu'à leur camp, leur tua beaucoup de monde, et leur fit craindre même qu'il ne forçât leurs retranchements[1]. L'armée d'Annibal étant ensuite rentrée tout entière au camp, il se retira sans éprouver aucune perte, rempli lui-même d'un orgueil démesuré, et inspirant à ses soldats une témérité non moins grande. Bientôt cette nouvelle arriva, mais avec amplification, à Rome; et Fabius, en l'apprenant, dit qu'il ne craignait rien tant que les succès de Minucius. Mais le peuple, ivre de joie, accourut tout fier sur le Forum; et le tribun Métilius, montant à la tribune, fit, dans sa harangue, un pompeux éloge de Minucius, et accusa au contraire Fabius, non plus de mollesse et de lâcheté, mais déjà de trahison. Il enveloppait, dans ses accusations, les citoyens les plus puissants et les plus distingués : c'étaient eux, suivant lui, qui d'abord avaient attiré cette guerre, comme un moyen de ruiner la puissance du peuple; puis ils avaient fait tomber la république entre les mains d'un seul chef irresponsable, qui, par ses lenteurs affectées, laisserait Annibal s'affermir dans le pays, et qui lui donnerait le temps de faire venir d'Afrique une nouvelle armée, pour dominer sur toute l'Italie[2].

Fabius parut ensuite à la tribune; mais, sans perdre de temps à se défendre contre les attaques du tribun : « Il faut, dit-il, promptement terminer les sacrifices et les

[1] Tite-Live dit que la perte avait été presque égale des deux côtés.
[2] Le discours attribué à Métilius est dans Tite-Live.

cérémonies religieuses, afin que je me rende au camp, pour punir Minucius d'avoir combattu malgré ma défense. » A ces mots, il s'éleva un grand tumulte. Le peuple était effrayé du danger que courait Minucius; car le dictateur a le droit de jeter en prison ou de mettre à mort sans jugement; et l'on pensait que, si Fabius était sorti de ses habitudes de modération, il en serait d'autant plus terrible et inexorable : aussi cette réflexion inspira-t-elle une vraie terreur, et tous gardèrent-ils un morne silence. Le seul Métilius, que ses fonctions de tribun mettaient à l'abri de tout danger (car, quand il y a un dictateur, le tribunat seul subsiste et conserve ses prérogatives, tandis que toutes les autres magistratures sont suspendues); Métilius, dis-je, se répandit en prières auprès du peuple, le suppliant de ne point abandonner Minucius, et de ne point permettre qu'il éprouvât le sort que Manlius Torquatus avait fait subir à son fils, lequel avait eu la tête tranchée parce qu'il revenait vainqueur et chargé des dépouilles d'un ennemi; disant qu'il fallait ôter à Fabius la souveraine puissance, et remettre les intérêts de l'État à celui qui voulait et qui saurait les sauver. Excité par ces déclamations, le peuple, qui n'osait pas contraindre Fabius à abdiquer la dictature, quelque décrié qu'il fût, décréta que Minucius, associé au dictateur dans le commandement de l'armée, serait chargé de la direction de la guerre, avec une puissance égale à la sienne : chose inouïe, jusqu'alors à Rome, et qui se renouvela cependant bientôt. Ce fut après le désastre de Cannes. On avait mis à la tête des armées un dictateur, Marcus Junius; et l'on créa en même temps, pour Rome même, un autre dictateur, Fabius Butéo, chargé de remplir les vides du sénat, parce que beaucoup de sénateurs avaient péri dans la bataille. Il est vrai que celui-ci ne fit que paraître, et qu'aussitôt après avoir fait son choix parmi les citoyens, et complété le sénat, le même jour il congédia ses lic-

teurs, se déroba à son cortége, se jeta et se perdit dans la foule, et demeura sur la place publique, vaquant à ses propres affaires, comme un simple citoyen.

En plaçant Minucius dans une position égale à celle du dictateur, on avait cru que celui-ci s'en trouverait abattu et tout à fait humilié; mais c'était mal juger un tel homme. Quelqu'un disait un jour, au philosophe Diogène : «Ces gens-là se moquent de toi.—Et moi, répliqua-t-il, je ne me tiens pas pour moqué. » Diogène pensait donc que ceux-là seuls sont moqués, qui ont la faiblesse de croire l'être, et qui s'en affligent. De même Fabius ne regarda point comme un malheur pour lui l'ignorance de ses concitoyens : il supporta facilement, et avec indifférence, ce qui lui était personnel; et il prouva la vérité de cette maxime des philosophes: Que l'homme probe et vertueux ne peut être insulté ni déshonoré. L'intérêt seul de l'État lui faisait voir avec chagrin l'imprudence de la foule, qui venait de donner à un étourdi les moyens de satisfaire un fol amour de gloire. Aussi bien, craignant qu'emporté par sa présomption et sa vanité, Minucius ne précipitât quelque événement funeste, il sortit de Rome à l'insu de tous.

Arrivé dans le camp, il trouva Minucius enflé d'un orgueil et d'une forfanterie insupportables. Minucius voulait commander alternativement avec Fabius. Celui-ci n'y consentit point : il partagea avec lui l'armée, persuadé qu'il valait mieux lui laisser le commandement continuel d'une partie, que le commandement alternatif du tout. Il retint donc sous ses ordres la première et la quatrième légion, et la moitié des contingents fournis par les alliés; et il donna à Minucius l'autre moitié des alliés, avec la deuxième et la troisième légion [1]. Et, comme Minucius prenait de grands airs, et exprimait la joie qu'il ressentait en voyant la dignité

[1] Suivant Tite-Live, au contraire, il donna à Minucius la première et la quatrième, et garda pour lui les deux autres.

de la magistrature la plus élevée, la première de l'État, diminuée et abaissée pour l'amour de lui : « Si tu es sage, lui dit Fabius, ce n'est point contre moi, mais contre Annibal qu'il te faut croire en lutte. Si tu t'opiniâtres à voir dans ton collègue un rival, ton but doit être de montrer que celui qui triomphe, et qu'on a comblé de tant d'honneur, n'a pas moins à cœur la sûreté et le salut de son pays que celui qui a succombé, et que ses concitoyens traitent avec tant d'ignominie. »

Minucius ne regarda cet avis que comme l'expression ironique d'un ressentiment de vieillard : il prit donc son corps d'armée, et il s'en alla camper seul, en un camp séparé [1]. Annibal n'ignorait rien de ce qui se passait, et était aux aguets pour en profiter. Il y avait, entre lui et Minucius, une colline dont il était facile de s'emparer, et qui pouvait être, pour celui qui l'occuperait, une position forte et offrant tous les avantages. A l'entour s'étendait une plaine, qui, de loin, paraissait découverte et unie, mais qui était coupée par plusieurs grands ravins et des creux assez profonds. Il eût été aisé à Annibal de s'en saisir secrètement ; mais il préféra la laisser comme un appât, pour attirer Minucius à un combat. Lors donc qu'il le vit séparé de Fabius, il dispersa, pendant la nuit, des troupes dans ces creux et dans ces ravins ; et, au point du jour, il envoya, à découvert, un faible détachement vers la colline, afin d'exciter l'ennemi à lui disputer cette position ; ce qui arriva. Minucius détacha d'abord son infanterie légère, puis sa cavalerie ; enfin, quand il vit Annibal s'avancer pour soutenir les siens, qui étaient maîtres de la colline, il descendit dans la plaine, avec toutes ses forces en ordre de bataille, pour appuyer ceux qui attaquaient la position ; et l'engagement devint général. Les Romains combattirent avec vigueur ; et les succès se balancèrent,

1 Polybe dit que son camp n'était qu'à quinze cents pas de celui d'Annibal

jusqu'au moment où Annibal, voyant que son ennemi avait pleinement donné dans le piége, et que ses derrières étaient tout à fait à découvert et sans défense contre les troupes qu'il avait placées en embuscade, fit le signal convenu. Aussitôt toutes se levèrent à la fois : elles fondent sur les Romains de tous côtés, avec de grands cris; elles taillent en pièces les dernières lignes, et jettent dans l'armée romaine un désordre et une confusion impossibles à décrire. Ce fut un rude coup pour la téméraire confiance de Minucius. Consterné, il regardait tour à tour avec embarras chacun des officiers; mais pas un n'osait tenir ferme : ils ne pensaient plus qu'à fuir; et la fuite n'était pas un moyen de salut, car déjà les Numides[1], profitant de leur avantage, étendaient leurs escadrons en cercle autour de la plaine, et massacraient tous ceux qu'ils trouvaient dispersés.

Telle était la situation fâcheuse des Romains. Mais leur danger n'avait pas échappé à Fabius, qui, dans la prévoyance sans doute de ce qui allait arriver, tenait ses troupes sous les armes et en ordre de bataille. Loin de se contenter des rapports qu'on lui faisait, il s'était placé lui-même en observation, sur un tertre en avant de ses retranchements, pour suivre tous les événements du combat. Lors donc qu'il vit l'armée de Minucius enveloppée, culbutée, écrasée, jetant des cris d'épouvante, et commençant à tourner le dos, il se frappa la cuisse[2], et il poussa un profond soupir. « Par Hercule, dit-il à ceux qui étaient près de lui, comme Minucius s'est perdu plus tôt que je ne pensais, mais bien plus tard qu'il ne voulait! » Et, donnant l'ordre aux enseignes de se porter en avant au pas accéléré, et à toute l'armée de se mettre en marche, il s'écria : « Soldats, rappelez-vous Marcus Minucius, et hâtez-vous! C'est un homme distingué, et qui aime bien sa patrie. Si, dans

[1] C'était la cavalerie d'Annibal.

[2] Geste de douleur ou d'étonnement, commun chez les anciens.

son empressement à chasser les ennemis, il a fait une faute, nous l'en reprendrons plus tard.» Dès qu'il parut, les Numides qui voltigeaient dans la plaine se mirent en désordre, et se dispersèrent. Puis il poussa jusqu'à ceux qui étaient engagés sur les derrières de l'armée de Minucius, et il tua tout ce qu'il put atteindre: les autres, pour n'être pas coupés et enfermés, comme l'avaient été les Romains, se hâtèrent de prendre la fuite. Annibal, voyant ce revirement de fortune, et voyant Fabius, qui, avec une vigueur au-dessus de son âge, se faisait jour à travers les combattants, et se précipitait vers la colline, pour dégager Minucius, fit cesser le combat et sonner le signal de la retraite. Les Carthaginois rentrèrent dans leur camp; et les Romains ne furent pas fâchés non plus de se retirer dans le leur. On rapporte qu'Annibal, en s'en allant, dit à ses amis, par plaisanterie, au sujet de Fabius : « Ne vous avais-je pas prédit bien des fois que ce gros nuage, qui se tenait toujours sur la cime des montagnes, finirait par crever quelque jour, avec une pluie d'orage? »

Fabius, après le combat, fit recueillir les dépouilles des ennemis qu'on avait tués; et il se retira sans laisser échapper, contre son collègue, aucune parole d'arrogance ni de blâme. Quant à Minucius, il assembla aussitôt ses troupes, et il leur adressa ces mots : « Camarades! ne jamais faillir, dans le maniement des grandes charges, est au-dessus de l'homme; mais il est d'un homme de cœur et de sens de tirer de ses fautes des leçons pour l'avenir. Si j'ai à me plaindre aujourd'hui de la Fortune, j'ai bien plus à m'en louer encore; car ce qu'un bien long temps n'avait pu me faire comprendre, une heure a suffi pour me l'enseigner : c'est que je ne suis pas capable de commander aux autres; c'est que j'ai besoin d'un chef, et que je ne dois pas ambitionner la supériorité sur ceux auxquels il m'est plus honorable d'être soumis. Vous n'avez plus d'autre chef que le dictateur.

Venez, avec moi, lui témoigner notre commune reconnaissance. Je vous conduirai moi-même; car je vais me remettre entre ses mains, docile à sa voix, et dévoué désormais à tout ce qu'il me commandera. »

En achevant ce discours, il ordonna qu'on prît les aigles, et qu'on le suivît; et il conduisit ses troupes au camp de Fabius. Dès qu'il y fut entré, il se dirigea droit à la tente du général, au grand étonnement de l'armée, qui ignorait son dessein; puis, Fabius étant sorti à sa rencontre, il fit déposer devant lui les étendards, et il l'appela à haute voix du nom de père : en même temps, ses soldats appelaient les soldats de Fabius leurs patrons, nom que les affranchis donnent à ceux qui leur ont rendu la liberté. Ensuite, tous ayant fait silence : « Dictateur, dit Minucius, tu as aujourd'hui remporté deux victoires, l'une sur les ennemis, par ton courage militaire, et l'autre sur ton collègue, par ta prudence et par ta bonté. La première nous a sauvés; la seconde nous a instruits : honteusement vaincus par Annibal, nous avons été, par toi, vaincus pour notre honneur et pour notre salut. Aussi t'appelé-je mon père, parce qu'il n'est point de plus beau nom; car celui qui m'a donné le jour a des droits moins grands à ma reconnaissance : je ne lui dois que ma vie; tandis que je te dois, à toi, ma vie et celle de tous ces Romains. » Il dit; et, tendant les bras à Fabius, il le pressa sur sa poitrine. Il fallait voir, en même temps, les soldats des deux armées en faire autant, se présenter la main, s'embrasser les uns les autres. Le camp était rempli d'allégresse et de larmes de joie.

Fabius ayant ensuite déposé la dictature, on élut de nouveau des consuls. Les premiers qui furent nommés [1] suivirent le même système de guerre : évitant de combattre Annibal en bataille rangée; secourant les alliés et

[1] C. Servilius et Atilius Régulus étaient déjà nommés, quand Fabius se démit; mais ils n'entrèrent réellement en charge qu'après sa démission.

empêchant les défections. Mais Térentius Varron, homme de basse naissance [1], qui s'était acquis une certaine célébrité par ses flatteries envers la multitude et par l'intempérance de son langage, fut élevé au consulat; et personne ne douta qu'il n'exposât bientôt, par son inexpérience et sa témérité, toutes les forces de la république aux chances d'une bataille; car il ne cessait de crier, dans les assemblées du peuple, que cette guerre ne finirait point, tant que Rome aurait des Fabius pour généraux. « Moi, disait-il, je ne demande qu'un jour, pour voir Annibal et le vaincre. » Et il appuyait ses forfanteries par des enrôlements et des levées extraordinaires, et telles que jamais Rome, dans aucune guerre, n'en avait fait d'aussi considérables : l'armée réunie par le consul montait à quatre-vingt-huit mille hommes. Aussi, grandes furent les craintes de Fabius, et de tout ce qu'il y avait de gens sensés dans Rome, qui voyaient la république sans ressources, si elle venait à perdre une jeunesse aussi nombreuse. Fabius prit donc à part le collègue de Térentius, nommé Paul Émile, capitaine fort expérimenté, mais impopulaire, et qui redoutait la multitude, depuis qu'on l'avait condamné à une amende [2] : il essaya de lui rendre confiance, et il l'engagea à s'opposer à la folie de Térentius, en lui disant que ce n'était pas moins contre lui que contre Annibal, qu'il aurait à défendre sa patrie; car tous les deux seraient également impatients de livrer bataille, l'un, parce qu'il ne comprenait pas en quoi consistait réellement sa force, et l'autre, parce qu'il connaissait ce qui faisait réellement sa faiblesse. « Paul Émile, dit-il encore, tu dois croire à ma parole plus qu'à celle de Térentius, quand je t'assure, pour ce qui est d'Annibal, que, si on ne lui livre point de combat de toute cette année, force lui sera bien d'évacuer l'Italie en fuyard, ou d'y périr, s'il s'obstine à y de-

[1] Il était fils d'un boucher, mais déjà riche avant de songer à s'élever aux honneurs.
[2] C'était après une campagne en Illyrie, et au sujet du partage du butin.

meurer. En effet, quoiqu'il paraisse vainqueur et maître de la campagne, pas un de ses ennemis n'a passé dans son camp; et il ne lui reste pas le tiers de l'armée qu'il avait amenée de son pays. » Paul Émile répondit : « Fabius, il vaut mieux, pour moi personnellement, tomber sous les lances de l'ennemi, que sous la sentence de mes concitoyens une deuxième fois. Mais, puisque telle est la situation des affaires publiques, j'essaierai de paraître bon général à toi seul, plutôt qu'à tous ceux qui voudront me contraindre à suivre une conduite opposée. » C'est dans ces sentiments bien arrêtés que Paul Émile partit de Rome.

Mais Térentius le força de consentir à ce qu'ils commandassent toute l'armée un jour l'un un jour l'autre [1]; et il s'en alla camper tout près d'Annibal, sur les bords de l'Aufide, aux environs de Cannes [2]. Dès l'aurore, il fit déployer le signal de la bataille : c'était une cotte d'armes de pourpre, étendue au-dessus de la tente du général. Sa hardiesse et le nombre de ses troupes effrayèrent d'abord les Carthaginois, moins nombreux que les Romains de plus de moitié. Cependant Annibal donna ordre à ses soldats de prendre les armes; et, montant à cheval, il alla, avec quelques hommes, se poster sur un petit tertre, d'où il observa les ennemis, qui déjà formaient leurs rangs. Un de ceux qui l'accompagnaient, nommé Giscon, personnage d'une naissance égale à la sienne, témoignait l'étonnement que lui causait le nombre des ennemis; mais Annibal lui dit, en fronçant le sourcil : « Il y a pourtant une chose encore plus étonnante, Giscon, et que tu ne remarques pas. — Laquelle? dit l'autre. — C'est, reprit Annibal, que, dans tout ce monde, il n'y ait pas un homme qui s'appelle Giscon. »

[1] Il faut dire que Térentius Varron était dans son droit, en réclamant le commandement un jour sur deux.

[2] Dans la Campanie. Avant la bataille de Cannes, il y avait eu une première action, où Paul Émile avait battu un parti de Carthaginois.

Surpris d'une plaisanterie à laquelle ils étaient loin de s'attendre, tous se mirent à rire; et, en descendant de la colline, ils la rapportèrent à ceux qu'ils rencontraient successivement : de sorte que le rire gagna de proche en proche, et qu'Annibal même ne put s'empêcher de rire aussi. Cela suffit pour rendre la confiance aux Carthaginois, persuadés qu'il fallait que leur général eût un bien grand et bien profond mépris des ennemis, pour ainsi rire et plaisanter à la vue du péril.

Annibal usa, dans cette journée, de deux stratagèmes : l'un consistait dans sa position, l'autre dans son ordre de bataille. Il plaça ses troupes de manière qu'elles eussent à dos un vent qui soufflait comme une trombe [1], par rafales brûlantes, enlevant, de ces plaines vastes et poudreuses, un sable fort épais : le sable passait par-dessus les lignes des Carthaginois, et il venait aveugler les Romains, qui marchaient en désordre, forcés qu'ils étaient de détourner la tête. Il rangea, aux deux extrémités de son armée, ce qu'il avait de plus robustes et de plus vaillants soldats, et au centre les moins aguerris : le centre était disposé en forme de coin, dont la pointe s'avançait de beaucoup en avant du reste de la ligne. Les plus braves des deux ailes devaient observer le moment où les Romains enfonceraient le front de bataille et pénétreraient, à la suite des fuyards, jusqu'au milieu des lignes : alors ils obliqueraient rapidement de chaque côté, pour former le cercle derrière eux, et pour les prendre ainsi en flanc et à revers. C'est sans doute cette manœuvre qui rendit plus sanglante encore la défaite des Romains. En effet, lorsque le centre eut cédé, et que les Romains, en poussant l'ennemi, eurent plongé dans ses rangs, le corps de bataille changea d'aspect, et prit la forme d'un croissant : alors les commandants des deux ailes exécutèrent leur conversion à droite et à

[1] Tite-Live le nomme *vulturne* : c'était un vent du sud-ouest.

gauche; ils fondirent sur les ennemis, découverts de tous côtés; ils enveloppèrent, ils massacrèrent, tout ce qui ne put échapper par la fuite.

On rapporte aussi que la cavalerie romaine fut victime d'une erreur qu'il était humainement impossible de prévenir. Le cheval de Paul Émile, à ce qu'il paraît, avait été blessé : il renversa son maître; et ceux qui se trouvaient près de lui descendirent de cheval, pour secourir le consul et le relever. A cette vue, les autres cavaliers, qui crurent qu'on le faisait par ordre, et que l'ordre était général, s'élancent tous à terre, et ils combattent à pied. « Je les aime mieux ainsi, dit Annibal à cet instant, que si on me les livrait pieds et poings liés. » Au reste, on trouve ces particularités dans les livres de ceux qui ont écrit l'histoire en détail [1]. L'un des deux consuls, Varron, se sauva à cheval, avec peu des siens, dans la ville de Vénuse [2]. Quant à Paul Émile, perdu au milieu du trouble et de la confusion de cette déroute, le corps couvert de traits enfoncés dans ses blessures, l'âme abattue par la vue d'un si grand désastre, il restait assis sur une pierre, attendant qu'un ennemi le vînt égorger. Le sang qui souillait sa tête et son visage empêchait la foule des fuyards de le reconnaître ; et ses amis, les gens même de sa maison, passèrent devant lui sans le savoir, et sans s'arrêter. Le seul Cornélius Lentulus, jeune patricien, l'aperçut et le reconnut : il descendit de son cheval, qu'il lui amena, en l'engageant à monter, et à se conserver à ses concitoyens, qui avaient besoin, alors plus que jamais, d'un bon consul. Mais Paul Emile repoussa cette offre. Le jeune homme pria, pleura; mais ce fut en vain : il l'obligea à remonter à cheval, et lui dit en se levant, et en lui tendant la main : « Va, Lentulus, trouver de ma part Fabius Maximus, et sois-lui témoin que Paul Émile a suivi ses

[1] Plutarque renvoie ici particulièrement à Polybe et à Tite-Live, qui sont la source où lui-même a puisé.

[2] En Appulie, sur la frontière de la Lucanie.

conseils jusqu'à la fin ; qu'il a été fidèle à la parole qu'il lui avait donnée, mais qu'il a été vaincu, d'abord par Varron, et ensuite par Annibal. » Aussitôt qu'il eut donné cette commission à Lentulus, il le congédia ; et, se jetant au milieu de la foule qu'on massacrait, il s'y fit tuer [1].

Les Romains perdirent, dit-on, dans la bataille, cinquante mille morts et quatre mille prisonniers. Après le combat, l'ennemi prit encore, dans les deux camps, au moins dix mille hommes.

Après une telle victoire, disaient les amis d'Annibal, il fallait profiter de la fortune, et poursuivre les fuyards, pour entrer avec eux dans Rome : dans cinq jours, selon eux, Annibal souperait au Capitole. Il rejeta leurs conseils; et il n'est pas facile d'expliquer les motifs qui l'arrêtèrent, à moins d'attribuer à quelque génie, à un dieu qui se mit au-devant de lui, ses lenteurs et son irrésolution timide. Aussi le Carthaginois Barca [2] lui dit-il avec colère : « Tu sais vaincre, Annibal ; mais tu ne sais pas profiter de la victoire [3]. »

Cependant cette victoire apporta un grand changement dans ses affaires. Jusqu'alors, il n'avait pas une ville, pas un magasin, pas un port, dans toute l'Italie ; il ne procurait à ses troupes les choses nécessaires qu'à la pointe de l'épée, par des pillages continuels, et en quantité à peine suffisante ; il n'avait pas un seul point sur lequel il pût appuyer ses opérations militaires, et il ne faisait qu'errer çà et là, comme en camp volant, et semblable au chef d'une nombreuse troupe de bandits. Après cette journée, au contraire, il vit presque toute l'Italie se soumettre. Les peuples les plus considérables

1 Le vainqueur de Persée était fils de ce Paul Émile.

2 D'autres le nomment Maharbal : c'était peut-être son surnom.

3 Il est probable qu'Annibal eût marché sur Rome, s'il avait cru possible de s'en emparer ; et quelques-uns estiment que sa conduite ne fut que sage et prudente.

se rangèrent presque tous volontairement sous son autorité ; et Capoue, la ville la plus grande et la plus importante après Rome, se rendit, et le reçut dans ses murs.

Les grands revers font connaître les vrais amis, a dit Euripide[1]. Ils font aussi connaître les bons généraux. Ce qu'avant cette journée on avait appelé, dans Fabius, lâcheté et insensibilité, parut, aussitôt après la bataille, non pas même l'effet d'une raison humaine, mais une inspiration surnaturelle et divine, qui lui avait fait prévoir de si loin les malheurs dont on était frappé, et auxquels pouvaient à peine croire ceux-là même qui les éprouvaient. Aussi Rome n'hésita-t-elle pas à mettre en lui toutes ses espérances, et à chercher son refuge dans la sagesse de cet homme, comme dans un temple et auprès d'un autel ; et, si elle se roidit contre le malheur, et si la population ne se dispersa point comme à l'époque de l'invasion des Gaulois, on le dut, avant tout et surtout, à l'extrême prudence de Fabius. Lui, qu'on avait vu si plein d'alarmes, et se refusant à toute bonne espérance alors que l'État ne paraissait nullement en danger, on le voyait, quand tous s'abandonnaient à des regrets sans fin, à un trouble qui empêchait de rien faire, marcher seul par la ville, d'un pas tranquille et d'un air d'assurance, adressant la parole à tous avec douceur, calmant les lamentations des femmes, et dissipant les attroupements qui se formaient sur les places, pour y déplorer en commun les malheurs publics. Il détermina le sénat à s'assembler, et il rendit le courage à tous ceux qui étaient revêtus de quelque pouvoir. Il était comme leur âme et leur force unique ; et eux tous avaient les yeux fixés sur lui seul.

Il mit des gardes aux portes de la ville, pour empêcher la multitude de s'échapper et d'abandonner les murailles ; il détermina le lieu et le temps où l'on pour-

[1] Dans la tragédie d'*Hécube*, vers 1226, 1227.

rait se livrer au deuil ; et il ordonna que ceux qui voudraient pleurer les morts le fissent dans leurs maisons, et seulement pendant trente jours : passé ce temps, tout deuil était interdit, et la ville devait être pure de tout aspect lugubre. Comme la fête de Cérès tombait dans ces jours-là [1], il crut qu'il valait mieux en omettre tout à fait les cérémonies et la procession, que de faire trop connaître, par le petit nombre et par l'abattement des assistants, la grandeur des pertes qu'on avait faites. Les dieux, suivant lui, aimaient qu'on les honorât dans la joie. Cependant il exécuta tout ce que les devins ordonnèrent pour apaiser les dieux, et pour conjurer les présages sinistres. Fabius Pictor [2], son parent, fut envoyé consulter l'oracle de Delphes ; deux Vestales s'étaient laissé séduire : l'une d'elles fut enterrée vive, selon la coutume ; l'autre se donna la mort.

Ce qu'il y eut peut-être de plus admirable, c'est la grandeur d'âme et la clémence que déploya Rome, lorsque le consul Varron revint fugitif, lui l'auteur de la défaite la plus honteuse et la plus sanglante, humilié et abattu comme il devait l'être. Le sénat et le peuple tout entier allèrent au-devant de lui jusqu'aux portes de la ville, et le reçurent avec honneur ; et, lorsqu'on eut fait silence, tous les personnages en charge et les principaux sénateurs, et parmi eux Fabius, le félicitèrent de n'avoir point désespéré du salut de l'État, après un tel désastre, et d'être revenu se mettre à la tête des affaires, prendre en main l'exécution des lois et le gouvernement des citoyens, qu'il n'avait pas crus perdus sans ressource.

Quand on apprit qu'Annibal, après sa victoire, s'était tourné vers les autres parties de l'Italie, on reprit con-

[1] Elle se célébrait le 12 avril. On renonça à la célébrer parce que tout le monde était en deuil, l'usage étant que ceux qui pleuraient des morts s'abstinssent d'y paraître.

[2] Celui qui écrivit le premier livre d'histoire proprement dite en latin.

fiance, et on envoya contre lui des généraux et des armées. Les plus distingués de ces généraux étaient Fabius Maximus et Claudius Marcellus, qui acquirent une réputation presque égale, par une manière d'agir presque opposée. Marcellus, comme il a été dit dans sa *Vie*[1], était un guerrier brillant, plein d'activité et d'ardeur, homme d'exécution, batailleur, et en tout semblable à ces héros qu'Homère appelle les fiers amants de la guerre. Entreprenant, méprisant le danger, charmé de rivaliser d'audace avec un capitaine aussi aventureux qu'Annibal, il saisissait toutes les occasions de le combattre; tandis que Fabius demeurait toujours fidèle à son premier plan, espérant, si personne ne combattait ni même ne harcelait Annibal, qu'Annibal se minerait, se consumerait lui-même durant la guerre, et que son armée, épuisée par des fatigues excessives et continues, perdrait bientôt toute sa force, comme un athlète qui s'épuise par des luttes incessantes. C'est pour cela que les Romains, suivant Posidonius[2], appelèrent celui-là l'Épée, et celui-ci le Bouclier de Rome. En effet, ils durent leur salut à la constance inébranlable de Fabius et à son habitude de ne rien hasarder, jointes aux qualités de Marcellus.

Annibal rencontrait celui-ci partout, comme un torrent impétueux; et il sentait ses forces ébranlées et froissées, par tant de chocs violents. L'autre, au contraire, était comme une rivière qui coulait doucement, sans bruit, sous ses pas, attaquant sans cesse le terrain sur lequel il marchait, le minant et l'usant peu à peu. Enfin il se vit poussé à bout, fatigué qu'il était d'avoir à combattre sans cesse Marcellus; en même temps qu'il craignait Fabius, obstiné à ne jamais combattre. Presque toujours ils lui furent opposés, soit comme préteurs, soit comme proconsuls, soit comme

[1] Cette *Vie* est la seizième de la collection telle qu'elle existe aujourd'hui.
[2] Philosophe et historien grec, qui fut le maître de Pompée et de Cicéron.

consul ; car tous deux eurent cinq fois le consulat. Marcellus périt dans une embuscade que lui dressa Annibal, lorsqu'il était consul pour la cinquième fois ; mais vainement Annibal employa contre Fabius toutes les ruses, tous les expédients : une fois seulement il faillit le surprendre et le faire tomber dans un piége.

Il contrefit et dépêcha à Fabius une lettre, par laquelle les plus considérables personnages de Métaponte[1] s'engageaient à lui livrer leur ville, s'il voulait s'en approcher, ajoutant que les auteurs de la proposition n'attendaient, pour l'exécuter, que le moment où ils le verraient au pied de leurs murailles. Sur la foi de cette lettre, Fabius allait se mettre en marche, la nuit suivante, avec une partie de ses troupes ; mais, les auspices n'ayant pas été favorables, il abandonna sa résolution ; et, bientôt après, il apprit que la lettre était fausse, et que c'était une ruse d'Annibal, qui l'avait attendu, posté en embuscade auprès de la ville. Sans doute il dut son salut à la bienveillance des dieux.

Pour empêcher les défections des villes, et pour arrêter les mouvements des alliés, Fabius aima toujours mieux employer les moyens doux et modérés, que d'aller au fond de tous les soupçons, et d'user de rigueur contre ceux qu'il eût pu soupçonner. On rapporte, à ce sujet, qu'un soldat marse, distingué entre les alliés par sa bravoure et sa naissance, ayant parlé à quelques-uns de ses compagnons d'armes de passer à l'ennemi, Fabius en fut informé. Il le fit venir ; et, sans lui adresser aucun reproche : « On a eu tort, dit-il, je l'avoue, de te négliger. Je m'en prends aux officiers, qui distribuent les récompenses par faveur, et non pas suivant le mérite. Désormais, c'est à toi-même que je m'en prendrai, si tu as quelque chose à demander, et que tu ne t'adresses pas directement à moi. » En disant ces mots, il lui

[1] Ville située sur la côte orientale de la Lucanie.

donna un cheval de bataille, et les autres récompenses auxquelles ses belles actions lui donnaient droit ; et, depuis ce temps-là, il n'eut pas de soldat plus fidèle et plus dévoué. Il trouvait fort étrange que les écuyers et les chasseurs, pour dresser des animaux indociles, fougueux et irritables, employassent les soins attentifs, l'habitude, la nourriture, plutôt que le fouet et le collier de force; tandis que ceux qui veulent gouverner les hommes ne considèrent pas comme le plus puissant moyen de réussite la bonne grâce et la douceur, et les traitent même avec plus de dureté et de violence que n'en montrent les jardiniers pour les sauvageons, qu'ils façonnent et apprivoisent, et dont ils font des oliviers, des poiriers et des figuiers produisant de bons fruits.

Les centurions lui rapportèrent qu'un autre soldat, Lucanien de naissance, quittait souvent son poste, et s'en allait rôder hors du camp. Il leur demanda quel homme c'était d'ailleurs; et tous s'accordèrent à dire qu'il n'y avait pas de meilleur soldat, et ils citèrent de lui plusieurs traits d'une bravoure éclatante. Fabius chercha quels pouvaient être les motifs de cette conduite irrégulière. Il découvrit donc que le soldat était amoureux d'une jeune femme; et que c'était pour l'aller voir, qu'il sortait du camp, et qu'il s'exposait chaque fois aux dangers d'une fort longue course. Alors, à l'insu du soldat, il envoya quelques hommes se saisir de sa maîtresse; puis il la cacha dans sa tente, fit venir le Lucanien, le prit en particulier, et lui dit : « Je sais que, contrairement à l'antique discipline et aux lois romaines, tu as plusieurs fois passé la nuit hors du camp; je sais aussi que tu es d'ailleurs un bon soldat : je te pardonne donc tes fautes en considération de tes excellents services; mais je te placerai, pour l'avenir, sous la garde d'une personne qui me répondra de toi. » Et, tandis que le soldat demeurait surpris, il fit avancer la femme, et la lui remit entre les mains, ajoutant :

« Voilà qui me sera caution que tu resteras avec nous dans le camp. Ta conduite, désormais, montrera si ce n'était pas pour quelque autre motif coupable, que tu te glissais hors des retranchements, sous prétexte de l'amour qui t'attirait près d'elle. » Tel est du moins le récit qu'on a fait à ce sujet.

Annibal s'était emparé de Tarente par trahison; et la ville fut reprise de la façon suivante. Il y avait, dans l'armée de Fabius, un jeune Tarentin, qui avait à Tarente une sœur dont il était tendrement chéri; et cette femme était aimée d'un Bruttien, l'un des officiers de la garnison qu'Annibal avait mise dans la place. Cette circonstance fit concevoir au Tarentin une espérance qu'il communiqua à Fabius. Sur l'assentiment de Fabius, il passa dans la ville, où il se fit recevoir en disant qu'il avait déserté pour retourner auprès de sa sœur. Pendant les premiers jours, le Bruttien resta chez lui, sa maîtresse ne le recevant point, parce qu'elle ne croyait pas son frère instruit de leurs relations. Mais à la fin, son frère lui dit : « Beaucoup me disaient là-bas que tu étais la maîtresse d'un des chefs et des principaux de la garnison. Quel homme est-ce donc? Si, comme on l'assure, c'est un brave, un homme distingué, qu'importe sa naissance [1]? la guerre confond tout. Il n'y a aucune honte à céder à la nécessité; et, dans un temps où la justice est sans force, c'est même un bonheur de se rendre doux celui qui pourrait user de violence. » La jeune femme, l'entendant parler ainsi, envoya demander le Bruttien, et elle lui fit connaître son frère. Celui-ci, en secondant la passion du barbare, et en paraissant lui rendre sa sœur plus facile et plus complaisante qu'elle n'avait encore été, acquit sa confiance; et il ne lui fut pas difficile de gagner au parti contraire, par l'appât des récompenses qu'il lui promettait de la part de Fabius,

[1] Les Bruttiens, bien qu'habitant l'Italie, étaient considérés comme des barbares. Leur pays répond à la Calabre d'aujourd'hui.

un homme qu'aveuglait la passion, et qui ne faisait la guerre que pour de l'argent.

C'est ainsi que la plupart des écrivains rapportent le fait. Plusieurs prétendent, toutefois, que la femme qui gagna le Bruttien n'était pas de Tarente, mais du Bruttium, et qu'elle était la concubine de Fabius. Ayant appris que le chef de la garnison bruttienne était un homme de son pays et de sa connaissance, elle se serait entendue avec Fabius; puis elle aurait eu, avec le Bruttien, une entrevue au pied des remparts, et elle serait parvenue à le gagner.

Pendant que le complot se préparait, Fabius, qui cherchait un moyen d'éloigner Annibal de ce point, envoya ordre à la garnison de Rhégium de ravager le territoire des Bruttiens, et d'aller investir et prendre de force la place de Caulonia [1]. Or, cette garnison se composait de huit mille hommes, presque tous déserteurs, détestables soldats, qui avaient été notés d'infamie, et que Marcellus [2] avait transportés de Sicile à Rhégium. Ainsi la république, en les perdant, ne pouvait guère en éprouver de mal ni de regret. Il espérait, en les exposant comme un appât au-devant d'Annibal, écarter Annibal de Tarente; ce qui arriva. Annibal s'élança aussitôt, pour les atteindre, avec toute son armée; et Fabius investit la place. Le sixième jour du siége, le jeune homme étant convenu de tout avec le Bruttien par l'entremise de sa sœur, alla trouver le consul, après avoir bien observé l'endroit du rempart confié à la garde du Bruttien, point que le Bruttien s'était engagé à livrer, et par où il devait laisser entrer les assiégeants. Cependant Fabius, qui ne mettait pas dans la seule trahison toute l'espérance du succès, se porta là de sa personne; et, tandis que toute son armée se déployait autour de la place, et qu'elle don-

[1] Rhégium était sur le détroit de Sicile, et Caulonia ou Caulon etait une ville du Bruttium.

[2] Non pas Marcellus, mais son collègue Lévinus.

nait l'assaut, par terre et par mer, avec grand bruit et tumulte, il se tint tranquille, jusqu'au moment où le Bruttien, voyant la plupart des assiégés courir vers les points menacés, et occupés à repousser les assaillants de leurs murailles, fit signe qu'il était temps d'agir : aussitôt Fabius escalada la ville, et s'en empara. Il paraît cependant qu'il se laissa aller, en cette occasion, à un sentiment d'amour-propre mal placé; car il donna ordre d'égorger tout d'abord les Bruttiens, pour qu'on ne sût point qu'il avait pris la place par trahison. Mais son calcul se trouva faux ; et il n'y gagna que de se faire accuser de mauvaise foi et de cruauté.

On tua aussi un grand nombre de Tarentins. Les autres habitants furent vendus, au nombre de trente mille, et la ville fut livrée au pillage; et on porta dans le trésor public trois mille talents[1]. Tandis qu'on enlevait et qu'on emportait tout le butin, le greffier demanda à Fabius ses ordres au sujet des divinités, comme il nommait leurs images et leurs statues. « Laissons aux Tarentins leurs dieux irrités, » répondit Fabius. Cependant il fit transporter, de Tarente à Rome, la statue colossale d'Hercule, qu'il plaça dans le Capitole, et auprès de laquelle il éleva, en son propre honneur, une statue équestre de bronze. Il montra, en fait d'objets d'art, beaucoup moins de goût que Marcellus; ou plutôt il fit ressortir et rendit plus admirables la douceur et l'humanité délicate, que Marcellus fit paraître dans une occasion analogue, ainsi que nous l'avons écrit dans sa *Vie*.

Annibal accourut, pour faire lever le siége; et il ne se trouva en retard, dit-on, que de quarante stades[2]. En apprenant la fâcheuse nouvelle, il dit tout haut : « Les Romains ont donc aussi leur Annibal; car nous avons perdu Tarente comme nous l'avions prise! » Puis, quand il fut seul avec ses amis, il se décida à leur faire,

[1] Plus de seize millions de francs.

[2] A peu près huit kilomètres, ou deux lieues.

pour la première fois, un aveu : c'est que, depuis longtemps, il avait reconnu la difficulté, et qu'il reconnaissait aujourd'hui l'impossibilité, de conquérir l'Italie avec les moyens dont il disposait[1].

Fabius avait déjà obtenu le triomphe[2] : il l'obtint alors pour la seconde fois; et ce second triomphe fut encore plus brillant que le premier. Comme un bon athlète qui succède à un autre contre un adversaire victorieux, il avait plus facilement terrassé Annibal, dont les attaques et les étreintes avaient perdu de leur vigueur, parce que le luxe et la richesse avaient amolli son armée, et qu'elle était comme énervée et usée par des luttes continuelles et sans relâche.

Il y avait un Romain, nommé Marcus Livius, qui commandait dans Tarente, lorsque Annibal enleva la place. Il s'était jeté dans la citadelle ; et, n'ayant pu en être chassé, il l'avait gardée jusqu'à ce que la ville retombât au pouvoir des Romains. Il voyait avec chagrin les honneurs dont on comblait Fabius; et un jour, dans le sénat, il ne put contenir sa jalousie et son amour-propre blessé, et il dit que ce n'était pas à Fabius, mais à lui, qu'on devait la reprise de Tarente. « Rien de plus vrai, dit en riant Fabius; car, si tu ne l'avais pas laissé prendre, je ne l'aurais pas reprise. »

Rome se plut à environner Fabius d'honneurs; et, en outre, son fils fut nommé consul. Pendant qu'il était en charge, un jour qu'il dépêchait quelques affaires concernant la guerre, le père, soit à cause de sa vieillesse et de ses infirmités, soit pour éprouver son fils, monta à cheval, et s'avança ainsi à travers la foule qui se pressait autour du tribunal. Le jeune homme, l'apercevant de loin, ne le laissa pas approcher, et lui envoya un licteur, pour lui ordonner de descendre de cheval, et de

[1] Ce mot explique, ce semble, pourquoi Annibal, après la bataille de Cannes n'avait pas marché sur Rome.

[2] Après la défaite des Ligures.

venir à pied, si c'était au magistrat qu'il avait affaire. Cet ordre déplut à tous les assistants; et tous en silence tournèrent les yeux vers Fabius, outragé, pensaient-ils, dans sa gloire. Mais lui, s'élançant aussitôt de cheval, se précipita vivement du côté de son fils; et, se jetant à son cou, et le serrant dans ses bras : « Bien, mon fils! s'écria-t-il; c'est bien pensé, bien agi! tu comprends à quels hommes tu commandes, et de quelle majesté tu es revêtu. C'est ainsi que nos ancêtres et nous, nous avons agrandi la puissance de Rome : oui, c'est en mettant au-dessus de nos parents et de nos enfants l'honneur de la patrie. »

En effet, on rapporte que le bisaïeul de Fabius [1], qui était le personnage le plus illustre et le plus puissant de Rome, et qui avait été cinq fois consul, chargé de guerres fort importantes, et honoré plusieurs fois du triomphe, servit comme lieutenant, sous son fils devenu consul [2], et que, quand celui-ci rentra dans Rome sur le char triomphal, il le suivit à cheval dans la foule, fier d'avoir sur son fils les droits de l'autorité paternelle, d'être le plus grand des citoyens de Rome, comme on lui en donnait le titre, et de se montrer cependant soumis aux lois et au pouvoir. Et ce n'étaient point là les seules qualités qui faisaient admirer notre Fabius. Il arriva que son fils mourut : il supporta ce malheur avec modération, en homme sage et en bon père. Il est d'usage qu'aux funérailles des personnes de distinction, les parents du mort prononcent son éloge funèbre : il prononça lui-même, à la tribune publique, l'éloge de son fils; depuis, il écrivit ce discours, et il le publia.

Cornélius Scipion [3] fut envoyé en Espagne, et il y remporta sur les Carthaginois plusieurs victoires. Il les força d'évacuer le pays, conquérant ainsi à Rome des

[1] Quintus Fabius Rullus.
[2] Quintus Fabius Gurgès.
[3] Le premier Africain.

peuplades nombreuses, de grandes villes, de brillants et puissants moyens d'action : aussi, à son retour, effaça-t-il tout le monde, par sa gloire et sa popularité. Créé consul, et sentant que le peuple exigeait et attendait de lui quelque chose de grand; regardant d'ailleurs comme une guerre de routine, et digne seulement d'un vieillard, de se borner à combattre Annibal dans l'Italie, il ne pensa qu'à remplir Carthage et l'Afrique d'armes et de soldats, à dévaster la contrée, et à transporter d'Italie là-bas le théâtre de la guerre. Il mit une ardeur extrême à faire partager ce sentiment au peuple. Alors Fabius ne vit plus que sujets de crainte. Fabius représentait aux citoyens que, si on se laissait emporter aux illusions d'un jeune homme sans expérience, on allait se jeter dans un danger immense, et se perdre sans ressource; et il n'épargna ni les paroles, ni les actes qui lui parurent propres à détourner les Romains d'un pareil projet. Il parvint à persuader le sénat; mais le peuple le crut jaloux des succès de Scipion. Fabius craignait, pensait-on, si le jeune général faisait quelque action d'importance et d'éclat, et qu'il terminât entièrement la guerre, ou qu'il la chassât hors de l'Italie, de paraître, lui, n'avoir agi qu'avec mollesse, et n'avoir rien fait, puisque, investi du commandement pendant un si long temps, il n'avait pas su réduire complétement l'ennemi.

Il est vraisemblable que Fabius ne fut d'abord guidé, dans son opposition, que par sa prudence et son dévouement au salut de l'État, et par la crainte de grands périls. S'il y persista avec opiniâtreté, et s'il se laissa même emporter trop loin, ce fut désormais par un sentiment de rivalité jalouse, qui le poussait à empêcher l'agrandissement du crédit de Scipion; car il engagea Crassus, collègue de Scipion dans le consulat, à ne pas abandonner ses droits au commandement, à ne pas céder aux prétentions de Scipion, et, s'il le trouvait à propos, à passer lui-même en Afrique. Il

s'opposa à ce qu'on votât des fonds pour cette guerre, et Scipion, forcé de s'en procurer par lui-même, s'en alla courir l'Étrurie, sollicitant ses amis : il trouva des ressources dans les villes de cette contrée, qui lui étaient unies par des liens particuliers, et qui voulurent contribuer à son entreprise. Pour Crassus, ennemi de la dispute, et doux de caractère, il resta chez lui, retenu d'ailleurs par une loi religieuse; car il était grand pontife [1].

Fabius prit alors une autre voie d'opposition. Il mit obstacle aux enrôlements volontaires des jeunes gens qui s'engageaient à servir sous les ordres de Scipion; et il les empêchait de partir, en s'écriant, dans le sénat et dans les assemblées du peuple, que, non content de se sauver d'Annibal, Scipion ne voulait pas le fuir tout seul, mais qu'il allait emporter au delà des mers toutes les forces militaires en Italie; qu'il séduisait les jeunes gens par de belles espérances, et qu'il les entraînait à abandonner leurs parents, leurs femmes, leur patrie, tandis qu'un ennemi victorieux, et jusqu'alors invaincu, campait aux portes de Rome. Ces discours inspirèrent des craintes aux Romains; et l'on décréta que Scipion ne pourrait emmener que les troupes qui se trouvaient en Sicile, avec trois cents hommes de ceux qui avaient servi sous lui en Espagne, et dont il avait pu éprouver la fidélité. Au reste, toute cette politique était conforme au caractère de Fabius.

Mais, quand Scipion fut passé en Afrique, et que bientôt Rome fut remplie du récit de ses actions étonnantes, de ses exploits éclatants et vraiment extraordinaires et inouïs; quand d'innombrables dépouilles vinrent témoigner de la véracité des courriers qui annonçaient la captivité d'un roi numide [2], l'incendie de

[1] La loi interdisait au grand pontife de sortir de l'Italie.

[2] Le roi Scyphax.

deux camps en une même heure[1], et la destruction d'une grande quantité d'hommes, d'armes et de chevaux, dévorés par ce double incendie; quand on apprit que les Carthaginois avaient envoyé des messages a Annibal, pour le conjurer d'abandonner des espérances qui ne pouvaient désormais se réaliser, afin de venir au secours de sa patrie; quand partout, dans Rome, on ne parlait plus que de Scipion et de ses succès : en ces circonstances là même, Fabius exprima l'avis qu'il fallait envoyer un successeur à Scipion; et il n'en donna d'autre motif sinon la maxime ancienne, qu'on ne doit pas confier de si grands intérêts à la fortune d'un seul homme, parce qu'il est difficile qu'un même homme soit toujours heureux.

Cette proposition choqua tout le monde; et l'on regarda désormais Fabius comme un homme fâcheux et envieux, ou que la vieillesse rendait timide et incapable de concevoir aucune bonne espérance, et qui craignait Annibal au delà de toute mesure. Même après qu'Annibal eut évacué l'Italie avec son armée, et qu'il se fut mis en mer, Fabius ne put encore laisser ses concitoyens jouir d'une satisfaction pure. Il troubla leur confiance, en répétant qu'alors surtout la république se trouvait sur une pente fatale; qu'elle courait un extrême danger; que les coups d'Annibal tomberaient sur eux bien plus pesants et plus terribles, devant Carthage même; que Scipion allait avoir affaire à une armée fumante encore du sang de tant de magistrats suprêmes, de dictateurs, de consuls. Ces discours répandirent dans toute la ville un tumulte extrême; et, bien que la guerre eût été transportée d'Italie en Afrique, il semblait que la terreur se fût rapprochée de Rome.

Bientôt cependant Scipion vainquit et brisa Annibal même en bataille rangée[2]; il terrassa et foula aux pieds

1 Le camp de Scyphax et celui d'Asdrubal.

2 A Zama, en l'an 201 avant J.-C.

l'orgueil de Carthage abattue ; il fit éprouver à ses concitoyens une joie qui dépassait toutes leurs espérances; et l'on peut dire, avec vérité, qu'il releva l'empire

Ébranlé par les coups pressés de la tempête.

Mais Fabius Maximus ne vécut pas assez longtemps pour voir la fin de la guerre, apprendre la défaite d'Annibal, et être témoin du grand et solide bonheur de sa patrie. il mourut de maladie, vers le temps où l'Italie fut évacuée par Annibal [1]. Épaminondas avait été enterré aux dépens du trésor public de Thèbes, à cause de la pauvreté dans laquelle il mourut; car, après sa mort, on ne trouva dans sa maison qu'une petite broche de fer [2]. Fabius ne fut pas enterré aux frais du trésor; mais tous les Romains contribuèrent à ses obsèques, chacun pour la plus petite de leurs monnaies [3] : non point qu'il fût mort pauvre, et pour couvrir les frais de ses funérailles ; mais le peuple voulut célébrer ses funérailles, comme celles d'un père. Ainsi les honneurs et la gloire dont sa mort fut environnée répondirent à l'éclat de sa vie.

[1] On ne sait pas quel âge il avait à sa mort ; mais il devait être au moins nonagénaire, s'il est vrai, comme quelques-uns l'ont rapporté, qu'il ait été pendant soixante-deux ans membre du collége des augures.

[2] Nom d'une petite monnaie dont on ignore la valeur; mais le mot ὀβελίσκος est comme un diminutif d'ὀβολὸς, *obole*.

[3] Probablement pour un *quadrans*, ou un quart d'as.

COMPARAISON

DE

PÉRICLÈS ET DE FABIUS MAXIMUS.

Nous avons raconté la vie de Périclès et celle de Fabius Maximus. Or, ces deux hommes ont laissé, l'un et l'autre, plus d'un bel exemple et de vertus politiques et de vertus militaires. Nous allons donc, dans cette comparaison, commencer par ce qu'ils ont fait comme généraux d'armée.

Lorsque Périclès parut, Athènes était au comble de la prospérité, et dans tout l'éclat de sa grandeur et de sa puissance; et l'on pourrait croire que, s'il a marché toujours d'un pas assuré, sans obstacle et sans revers, il l'a dû à la force des choses, et au cours fortuné des affaires publiques. Fabius, au contraire, trouvait sa patrie dans une situation déplorable et vraiment humiliante : il n'eut donc pas à la maintenir à un degré toujours égal de prospérité; mais il la tira du sein de ses calamités, et il la remit daus une position meilleure. Après les succès de Cimon, les trophées de Myronide et de Léocrate, les nombreux et brillants exploits de Tolmide, Périclès, devenu le chef de sa patrie, n'avait guère qu'à l'entretenir dans les plaisirs et les fêtes publiques, et non point à la recouvrer et à la conserver par la force des armes. Fabius, en arrivant au pouvoir, ne voyait autour de lui que déroutes, défaites et massacres; que morts de magistrats suprêmes et de généraux : les lacs, les plaines, les bois, étaient jonchés des cadavres des armées;

les fleuves roulaient jusqu'à la mer du sang et des morts. Alors, n'écoutant que son génie, il s'attacha à son système, avec une constance inébranlable; il soutint, il étaya sa patrie, ébranlée par les fautes et les désastres de ses prédécesseurs; il la préserva d'une ruine totale. Sans doute il n'est pas aussi difficile de manier des esprits humiliés par le malheur, et que la nécessité rend dociles à la voix de la raison, que de mettre un frein à la fougue et aux emportements d'un peuple enorgueilli et enivré de sa prospérité. Or, c'est ce que fit précisément Périclès, en se soumettant les Athéniens; mais la grandeur et la multitude des maux qui fondirent à la fois sur les Romains firent connaître, en Fabius, une âme grande, fortement trempée, et que rien ne pouvait abattre, ni faire changer de résolution.

On peut comparer, à la prise de Samos par Périclès, la reprise de Tarente; et, sans nul doute, à la conquête de l'Eubée, celle des villes de la Campanie. Pour Capoue, elle fut recouvrée par les consuls Fulvius et Appius. Fabius ne gagna qu'une seule bataille rangée : c'est celle qui lui valut son premier triomphe. Périclès, au contraire, éleva neuf trophées, pour les victoires gagnées par lui sur terre et sur mer contre les ennemis de sa patrie. Mais on ne trouve, dans toute la vie de Périclès, rien qui ressemble à l'action de Fabius, lorsqu'il arracha Minucius des mains d'Annibal, et qu'il sauva toute une armée romaine : action tout à la fois d'un homme brave et prudent, et d'un bon citoyen. De même, on ne vit jamais Périclès commettre une faute comme celle que commit Fabius, quand il se laissa prendre au piége qu'Annibal lui tendit au moyen de ses bœufs; quand maître d'un ennemi qui, poussé par le hasard, s'était jeté de lui-même dans un défilé, il le laissa s'échapper, la nuit par ruse, et le jour par force : sa lenteur donna à l'ennemi le temps de fuir; et Fabius fut vaincu par un homme qu'il avait tenu dans ses mains.

Si un bon général doit savoir non-seulement bien user du présent, mais sagement conjecturer de l'avenir, il est remarquable que la guerre finit, pour les Athéniens, comme Périclès l'avait prévu et prédit : en effet, par leur passion de trop entreprendre, ils perdirent leur puissance. Au contraire, les Romains ayant, malgré l'avis de Fabius, envoyé Scipion à Carthage, établirent leur domination victorieuse, non point grâce à la Fortune, mais parce que leur général triompha des ennemis par son habileté et son courage. Ainsi, les malheurs de la patrie prouvèrent la justesse des prévisions de l'un, tandis que d'heureux événements démontrèrent la complète erreur de l'autre. Or, ce n'est pas une moindre faute, pour un général, de manquer l'occasion d'un succès par défiance, que d'essuyer un revers pour n'avoir pas su le prévoir. Car l'inexpérience a pour effet de nous inspirer de la témérité, et tout à la fois de nous priver d'une confiance raisonnable.

Voilà pour leurs actions militaires.

Sous le rapport de la politique, il y a, dans la conduite de Périclès, un tort grave : c'est d'avoir suscité la guerre ; car lui seul, dit-on, la fit naître, par son obstination à ne vouloir faire aucune concession aux Lacédémoniens. Mais je crois bien que Fabius n'aurait fait aucune concession aux Carthaginois, et qu'il aurait noblement affronté tous les dangers pour soutenir la puissance de Rome. Cependant la générosité et la douceur dont il usa envers Minucius font ressortir l'animosité de Périclès contre Cimon et Thucydide, tous deux hommes de bien, dévoués à l'aristocratie, et qu'il fit bannir par l'ostracisme. Mais la puissance et l'autorité de Périclès furent bien plus grandes que celles de Fabius : aussi ne souffrit-il pas que sa patrie eût à souffrir des folles entreprises d'aucun général. Il n'y eut que Tolmide qui lui échappa, et qui, en dépit de lui, s'en alla se faire écraser par les Béotiens : tous les

autres se rangèrent sous sa direction, et cédèrent à l'ascendant de son autorité. Fabius ne hasarda rien, ne fit lui-même aucune faute ; mais il n'eut pas le pouvoir d'empêcher les autres d'en faire, et en cela il paraît inférieur à Périclès ; car, s'il avait eu la même puissance que Périclès à Athènes, les Romains n'auraient pas éprouvé d'aussi terribles désastres.

La grandeur d'âme qu'inspire le mépris des richesses, l'un la montra en n'acceptant rien de ce qu'on lui offrait, et l'autre, en donnant libéralement à ceux qui étaient dans le besoin, comme quand il racheta de ses deniers les prisonniers de guerre : il est vrai que la somme qu'il dépensa alors ne s'élevait qu'à six talents [1]. Il ne serait guère possible de dire combien Périclès aurait pu amasser de richesses, à cause de sa grande puissance, s'il eût accepté les présents des alliés et des rois qui voulaient gagner ses bonnes grâces ; mais toujours il repoussa les présents et conserva ses mains pures. Quant à la grandeur des édifices et des temples, et à la magnificence des constructions dont Périclès embellit Athènes, on ne pourrait y comparer dignement, même tous ensemble, les plus beaux monuments que Rome possédait avant les Césars : ceux-là l'emportent infiniment, et ils sont hors de toute comparaison, et pour la perfection des détails, et pour la majesté de l'ordonnance.

[1] Plutarque a dit plus haut deux cent quarante hommes à 250 drachmes par tête : cela fait soixante mille drachmes, et, par conséquent, dix talents, et non pas six talents. C'est donc ici ou une inadvertance de l'historien, ou une erreur de quelque copiste.

ALCIBIADE.

(Né en l'an 450 et mort en l'an 404 avant J.-C.)

On fait remonter jusqu'à Eurysacès, fils d'Ajax, l'origine de la famille paternelle d'Alcibiade; et il était Alcméonide, par sa mère Dinomaque, fille de Mégaclès[1]. Clinias, son père, avait combattu avec gloire à la bataille navale d'Artémisium, monté sur une trirème qu'il avait équipée à ses propres frais, et il avait été tué, à quelque temps de là, au combat de Coronée, contre les Béotiens. Alcibiade eut pour tuteurs Périclès et Ariphron, les fils de Xanthippe, qui étaient ses proches parents[2]. On a eu raison de dire que l'affection et l'amitié de Socrate pour Alcibiade n'avaient pas peu contribué à sa gloire. En effet, voyez un Nicias, un Démosthène[3], un Lamachus, un Phormion, un Thrasybule, un Théramène, ces personnages renommés, qui furent les contemporains d'Alcibiade : on ne sait pas même quelles ont été leurs mères; tandis qu'il n'est personne qui ne sache même le nom de la nourrice d'Alcibiade, la Lacédémonienne Amycla, et celui de Zopyre, son gouverneur, parce qu'Antisthène a parlé de la première, et Platon de l'autre.

Quant à sa beauté, peut-être n'est-il pas besoin d'en rien dire, sinon qu'elle se maintint florissante et durant l'enfance, et dans la jeunesse, et dans l'âge viril, en un mot durant sa vie entière, avec tous ses charmes et toutes ses séductions. Car il n'est pas vrai, quoi qu'en dise Eu-

[1] Ce Mégaclès, aïeul maternel d'Alcibiade, avait épousé la fille de Clisthène, tyran de Sicyone.

[2] Ils étaient petits-fils, par leur mère, d'un frère de Clisthène, bisaïeul d'Alcibiade.

[3] Le général de l'expédition de Sicile.

ripide, que de tous ceux qui sont beaux l'automne aussi soit belle [1]. C'est un avantage peu commun, et qu'Alcibiade dut aux belles proportions de son corps et à son heureuse constitution. Il grasseyait un peu en parlant ; ce qui lui seyait très-bien, dit-on, et ce qui donnait à son discours une sorte de grâce naïve et entraînante. Aristophane parle du grasseyement d'Alcibiade, dans ce passage où il plaisante Théorus [2] :

> Puis Alcibiade me dit en grasseyant :
> Legalde Théolus ; il a la tête d'un colbeau [3].
> Il a très-bien parlé Alcibiade, tout en mal parlant!

Et Archippus [4], se moquant du fils d'Alcibiade : « Il marche, dit-il, d'un pas indolent, laissant flotter derrière lui son manteau ; et, pour qu'on trouve en lui tout le portrait de son père, il penche le cou et il grasseye. »

Pour ses mœurs, elles présentèrent, avec le temps, des contrastes et des variations fréquentes, suite naturelle des grandes circonstances où il se trouva, et des vicissitudes de sa fortune. Mais, entre toutes ces passions vives et ardentes auxquelles son âme était en proie, ce qu'il savait le moins réprimer, c'était une irascibilité extrême, et la prétention de primer partout, comme le prouvent les traits qu'on rapporte de son enfance même. Un jour, qu'il s'exerçait à la lutte, vivement pressé par son adversaire, et sur le point d'être terrassé, il lui mordit les mains, et lui fit lâcher prise. « Tu mords,

[1] C'est d'Agathon qu'Euripide dit un jour cette parole, que Plutarque cite encore dans son traité *de l'Amour*.

[2] Dans la comédie des *Guêpes*, vers 44 et suivants.

[3] Il y a, dans les vers d'Aristophane, un jeu de mots intraduisible en français : au lieu de κόρακος, *d'un corbeau*, Alcibiade a prononcé, par l'effet de son grasseyement, κόλακος, *d'un flatteur ;* ce qui explique la réflexion contenue dans le vers suivant.

[4] Poëte de l'ancienne comédie.

Alcibiade, comme font les femmes, dit celui-ci. — Non, repartit Alcibiade, mais comme font les lions. » Une autre fois, étant encore tout petit, il jouait aux osselets dans la rue. C'était son tour de jeter, quand il voit venir une charrette chargée. D'abord il crie au conducteur d'arrêter, parce que les osselets tombaient à l'endroit même où devait passer la charrette. Cet homme grossier ne l'écoutait pas, et avançait toujours. Les autres enfants se retirent; mais Alcibiade, se jetant par terre devant les chevaux : « Passe maintenant, si tu veux, » dit-il au charretier. L'homme épouvanté fit reculer sa voiture; et les spectateurs, tout stupéfaits, coururent à Alcibiade, en jetant de grands cris.

Quand il commença à étudier, il se montra plein d'assiduité aux leçons de divers maîtres; mais il ne voulut jamais apprendre à jouer de la flûte, talent qui lui semblait méprisable et indigne d'un homme libre. Il disait que le maniement du plectre [1] et de la lyre n'altère point les traits du visage, et ne lui fait rien perdre de sa noblesse, tandis qu'à souffler dans la flûte, on se déforme la bouche et même la figure entière, au point de n'être plus qu'à grand'peine reconnaissable, même à ses amis. D'ailleurs, celui qui joue de la lyre peut s'accompagner de la voix et du chant; mais la flûte ferme tellement la bouche du musicien, qu'elle lui interdit tout son et toute parole. « La flûte est bonne, disait-il, pour des fils de Thébains [2], car ils ne savent pas discourir : nous, Athéniens, nous avons, comme disent nos pères, Minerve pour guide et Apollon pour protecteur; Minerve, qui jeta loin d'elle la flûte, et Apollon qui écorcha celui qui en jouait [3]. » C'est par ces propos, moitié sérieux, moitié plaisants, qu'Alcibiade se délivra de cet exercice, lui et

[1] Le plectre était la touche dont on se servait pour faire vibrer la corde de la lyre.

[2] Béotien était synonyme de stupide, dans la langue des Athéniens.

[3] Le satyre Marsyas.

tous ses camarades ; car le bruit se fut bientôt répandu, parmi les enfants, qu'on louait Alcibiade de dénigrer la flûte, et de railler ceux qui apprenaient à en jouer. La flûte, depuis ce temps, fut exclue du nombre des instruments dont pouvait jouer un homme libre, et tenue pour chose digne de tous mépris.

Antiphon[1], dans son libelle diffamatoire, a écrit qu'Alcibiade enfant s'enfuit de la maison de ses tuteurs dans celle d'un nommé Démocratès, dont il était aimé. Ariphron voulait le faire réclamer par la voix du héraut; mais Périclès s'y opposa. « S'il est mort, disait Périclès, la criée ne nous l'apprendra qu'un jour plus tôt; et, s'il est vivant, nous l'aurons déshonoré, par cet éclat, pour le reste de sa vie. » Antiphon lui reproche encore d'avoir tué, dans la palestre de Sibyrtius, à coups de bâton, un des esclaves qui l'accompagnaient. Mais peut-être ne doit-on point ajouter foi aux imputations injurieuses d'un homme qui professait ouvertement sa haine pour Alcibiade.

Déjà une foule de citoyens distingués s'empressaient autour d'Alcibiade, et recherchaient son amitié ; mais on s'apercevait facilement que le motif de ces assiduités, c'était leur admiration pour les charmes de sa personne. Au contraire, l'amour que lui portait Socrate ne fut qu'un hommage rendu à la vertu du jeune homme, et à son heureux naturel. Socrate en voyait briller les traits à travers la beauté de son corps; et, redoutant les périls que lui faisaient courir ses richesses, sa naissance, et cette foule de citoyens, d'étrangers et d'alliés, qui cherchaient à se l'attacher par leurs flatteries et leurs complaisances, il se crut appelé à le sauver de sa perte, et à empêcher, par ses soins, que cette plante ne se perdît dans sa fleur et ne gâtât le fruit qu'elle faisait espérer. En effet, jamais homme ne reçut, de la Fortune, aussi complète enveloppe

[1] Sophiste contemporain de Socrate, et qui cherchait à lui enlever ses disciples.

extérieure, aussi fort rempart de biens, comme on les appelle, pour devenir impénétrable aux coups de la philosophie et inaccessible aux aiguillons piquants des libres remontrances.

Amolli, dès les premiers jours, et circonvenu par ceux qui ne cherchaient qu'à lui complaire pour l'éloigner du seul homme qui le pût instruire et corriger, Alcibiade reconnut pourtant, grâce à son heureux naturel, ce que valait Socrate : il l'attira auprès de sa personne, et il repoussa les amoureux riches et puissants. Il eut bientôt formé avec Socrate une liaison intime ; et il écouta volontiers les discours d'un homme dont l'attachement n'avait pas pour objet une volupté efféminée, qui ne lui demandait rien de honteux, mais qui reprenait les imperfections de son âme, et qui réprimait son orgueil et sa présomption.

Il frémit, comme le coq baissant une aile captive.

Il reconnut, dans les efforts de Socrate, une véritable entreprise des dieux en vue de l'instruction et du salut de la jeunesse. Plein de mépris pour lui-même et d'admiration pour Socrate, il accueillit avec joie les marques de sa tendresse ; il se sentit pour la vertu un profond respect, et il forma insensiblement en lui une image de l'amour, ou plutôt un contre-amour, suivant l'expression de Platon[1]. On était étonné de le voir souper et lutter tous les jours avec Socrate, et loger à l'armée sous la même tente, lui qui rudoyait tous ses autres amoureux, et qui leur faisait si bien sentir son aversion. Il y en eut même qu'il outragea sans mesure : ainsi Anytus, fils d'Anthémion. Anytus aimait Alcibiade ; et, un jour qu'il avait à souper quelques étrangers, il l'avait invité, lui aussi, au festin. Alcibiade refusa cette invita-

[1] Platon entend par là un amour tout idéal, l'amour de la sagesse, qui préserve l'âme des ravages de l'amour vulgaire.

tion, et resta dans sa maison à faire la débauche avec ses amis. Après boire, il s'en va, menant grand tapage, chez Anytus. Il s'arrête à la porte de la salle ; et, voyant les tables couvertes de vaisselle d'or et d'argent, il ordonne à ses esclaves d'en prendre la moitié, et de l'emporter chez lui ; puis, sans daigner entrer dans la salle, il se retire, après cet esclandre. Les convives d'Anytus se récrièrent, indignés de l'insolence et de l'audace d'Alcibiade. « Au contraire, leur dit Anytus, il s'est conduit avec ménagement et avec bonté ; car il était maître de tout prendre, et il nous a laissé notre part. »

C'est ainsi qu'il en usait avec tous ses amoureux. Il ne fit qu'une exception : ce fut envers un étranger, qui s'était établi à Athènes. Cet homme, ayant vendu le peu de bien qu'il avait, en forma la somme de cent statères [1], qu'il offrit à Alcibiade, en le pressant de les accepter. Alcibiade sourit ; et, charmé de la bonne volonté de cet homme, il l'invite à souper. Après l'avoir bien traité, il lui rend son argent, et lui ordonne de venir, le lendemain, mettre son enchère à la ferme des impôts publics. Notre homme s'en défendait, parce que ce bail était de plusieurs talents ; mais Alcibiade le menaça, s'il n'obéissait, de lui faire donner les étrivières ; car il avait à se plaindre personnellement des fermiers. L'étranger se rendit donc le lendemain matin sur la place, et il mit un talent de surenchère. Les fermiers irrités se liguent contre lui, et exigent qu'il dise qui sera sa caution, persuadés qu'il ne trouverait personne. Interdit à cette proposition, notre homme se retirait déjà, lorsque Alcibiade cria de loin aux archontes : « Écrivez mon nom ; cet homme est mon ami ; je suis sa caution. » Les fermiers, à ces paroles, se trouvèrent eux-mêmes dans un extrême embarras : accoutumés à payer, avec le produit du second bail, les arrérages du premier, ils ne voyaient

[1] Le statère était une monnaie d'or valant 20 drachmes, ou un peu moins de 19 de nos francs.

aucun moyen de se tirer d'affaire. Ils offrirent donc de l'argent à cet homme, pour l'engager à se désister. Alcibiade ne consentit pas à ce qu'il reçût moins d'un talent[1] : ils le donnèrent ; et Alcibiade, à ce prix, lui permit de retirer sa parole, content de lui avoir procuré ce bénéfice.

L'amour de Socrate pour Alcibiade, tout contrarié qu'il fût par des rivaux nombreux et puissants, souvent néanmoins prenait le dessus dans le cœur du jeune homme. L'heureux naturel d'Alcibiade cédait à des discours qui le touchaient profondément, et qui portaient dans son âme une vive émotion, et lui faisaient verser des larmes[2]. Quelquefois aussi, il se laissait aller à ses flatteurs, et entraîner par l'appât des plaisirs : il échappait à Socrate, et Socrate se mettait en chasse après lui, comme après un esclave fugitif; car il était le seul qu'Alcibiade craignît et respectât, tandis qu'il se moquait de tous les autres. Cléanthe[3] disait : « Celui que j'aime, je ne le tiens que par les oreilles, tandis que mes rivaux en amour ont, pour saisir le jeune homme, plusieurs autres moyens qui me répugnent. » Il voulait dire la luxure et la bonne chère. Alcibiade aussi se laissait facilement entraîner à la volupté : c'est la pensée que font naître les récits de Thucydide[4] sur son intempérance et sa vie licencieuse.

Quoi qu'il en soit, les corrupteurs le prenaient surtout par son ambition, et par son amour pour la gloire; et ils le poussaient prématurément à de grandes entreprises, en lui faisant accroire qu'il ne se serait pas plutôt mêlé des affaires publiques, qu'il ferait rentrer dans l'ombre tous les généraux et tous les démagogues;

1 Six mille drachmes, plus de 5,600 francs.

2 Voyez les discours d'Alcibiade sur Socrate, dans le *Banquet* de Platon.

3 Philosophe et poëte, disciple de Zénon le stoïcien, et dont il reste un hymne sublime à Jupiter. Voyez l'article que j'ai consacré à Cléanthe, dans mon *Histoire de la Littérature grecque*.

4 Au sixième livre de sa *Guerre du Péloponnèse*.

bien plus, qu'il surpasserait l'autorité et la réputation dont jouissait, dans la Grèce, Périclès lui-même. Aussi, comme le fer que le feu vient d'amollir acquiert force et densité lorsqu'on le trempe à froid, de même Alcibiade, énervé par les délices et enflé de vanité, à peine retombé aux mains de Socrate, se fortifiait par ses discours, rentrait en lui-même, et redevenait humble et modeste, en reconnaissant combien il avait de défauts, et à quelle distance il était de la vertu.

Voici des traits de sa première adolescence.

Un jour, il entra dans l'école d'un grammairien, et il lui demanda un livre d'Homère. Le grammairien ayant répondu qu'il n'avait rien des ouvrages d'Homère, Alcibiade lui donna un soufflet, et sortit. A un autre grammairien, qui venait de lui dire qu'il avait un Homère corrigé de sa main : « Et après cela, dit Alcibiade, tu montres encore les lettres ! Toi, capable de corriger Homère, tu n'enseignes pas de jeunes hommes ! » Un autre jour, il allait voir Périclès. Il frappe à la porte; on lui dit que Périclès est occupé, et qu'il travaille à rendre ses comptes aux Athéniens. « Ne ferait-il pas mieux, dit Alcibiade en s'en allant, de travailler à ne les pas rendre? »

Il était fort jeune encore, lorsqu'il alla à l'expédition de Potidée[1]. Tant qu'elle dura, il logea dans la tente de Socrate, et il combattit à ses côtés. A une grande bataille qui se donna, ils se distinguèrent l'un et l'autre par leur vaillance. Alcibiade fut blessé : Socrate se mit devant lui, le défendit, à la vue de toute l'armée, et le sauva, lui et ses armes, des mains de l'ennemi. Le prix de la valeur était incontestablement dû à Socrate; mais les généraux témoignèrent le désir de déférer cet honneur à Alcibiade, à cause de sa haute naissance; et So-

[1] C'était au commencement de la guerre du Péloponnèse. Il avait alors dix-neuf ans. Potidée était une colonie athénienne en Macédoine, qui s'était révoltée contre sa métropole.

crate, qui voulait augmenter en lui l'émulation pour la véritable gloire, fut le premier à témoigner en sa faveur, et à demander qu'on lui décernât la couronne et l'armure complète. A la bataille de Délium [1], les Athéniens ayant été mis en fuite, Socrate se retirait à pied avec quelques soldats. Alcibiade, qui était à cheval, ne passa point outre, dès qu'il eut vu Socrate : il se tint toujours à ses côtés, et il le défendit courageusement contre les ennemis, qui harcelaient les fuyards, et qui en tuaient un grand nombre. Ceci se passait assez longtemps après l'autre affaire [2].

Il donna un soufflet à Hipponicus, père de Callias, un personnage des plus illustres d'Athènes, et des plus puissants par sa naissance et ses richesses ; et il le fit, non dans un mouvement de colère ou à la suite d'une dispute, mais par plaisanterie, et sur une gageure qu'il avait faite avec ses camarades. Cette insolence, bientôt divulguée dans toute la ville, excita, comme on pense bien, l'indignation universelle. Le lendemain, dès la pointe du jour, Alcibiade va chez Hipponicus : il frappe à la porte, il entre, se dépouille de ses habits, et lui abandonne son corps à fouetter et à châtier suivant son bon plaisir. Hipponicus lui pardonna ; et son ressentiment s'apaisa si bien, qu'il lui fit épouser, dans la suite, sa fille Hipparète. Mais, suivant quelques-uns, ce ne fut point Hipponicus, mais son fils Callias, qui donna Hipparète à Alcibiade, avec une dot de dix talents [3] ; et Alcibiade, au premier enfant qui naquit, en réclama dix autres, soutenant qu'on les lui avait promis, au cas où il aurait des enfants. Callias, qui craignait de sa part quelque mauvais dessein, l'institua, par une déclaration publique, héritier de ses biens et de sa maison, s'il

1 Dans la Béotie en 424.

2 Il y a un intervalle de près de huit ans.

3 Environ 56,000 francs, qu'il faudrait décupler, pour avoir la valeur réelle des dix talents de la dot d'Hipparète.

mourait, lui Callias, sans laisser de famille [1]. Hipparète, femme d'une grande vertu, et qui aimait son mari, s'affligeait de ses torts envers elle, et de son commerce avec des courtisanes étrangères et athéniennes : elle sortit de sa maison, et elle se sauva chez son frère. Alcibiade ne s'en mit point en peine, et il continua sa vie licencieuse. L'acte de divorce devait être remis chez l'archonte, non point par d'autres mains, mais par la femme en personne. Hipparète se rendait chez le magistrat, pour obéir à la loi : Alcibiade accourt; il la saisit par le milieu du corps, et il l'emporte chez lui, à travers la place publique, sans que personne ose lui faire obstacle, ou la lui enlever. Elle demeura dans la maison de son mari jusqu'au temps où elle mourut; ce qui, du reste, arriva peu de temps après, pendant un voyage d'Alcibiade à Éphèse. La violence d'Alcibiade n'avait paru contraire ni à la loi, ni à l'humanité; car la loi semble avoir exigé la comparution publique de la femme qui fait divorce, afin que le mari ait une occasion de l'entretenir, et de la détourner de son dessein.

Alcibiade avait un chien d'une taille et d'une beauté admirables, et qu'il avait acheté soixante-dix mines [2] : il lui coupa la queue, qui était vraiment magnifique. Ses amis le blâmaient. Tout le monde d'ailleurs, suivant eux, déplorait le traitement qu'avait subi ce chien; et le maître était l'objet de tous les sarcasmes. « C'est précisément là, dit-il, mon désir; car je veux que les Athéniens s'entretiennent de cela, afin qu'ils ne disent rien de pis sur mon compte. »

Il fit, dit-on, sa première apparition dans l'assemblée publique, par une largesse : ce fut, non de dessein prémédité, mais par hasard. Il passait un jour sur la place; et, comme le tumulte était grand parmi les Athéniens, il s'enquit d'où venait cette agitation : apprenant qu'il

[1] Il craignait, dit-on, qu'Alcibiade le fît périr, pour s'emparer de sa fortune.
[2] Environ 6,500 francs.

s'agissait d'une distribution d'argent, il s'avança, et il en distribua aussi. Le peuple applaudit à grands cris à cette libéralité; et Alcibiade, transporté de joie, ne se rappela plus qu'il avait une caille sous son manteau [1]. L'oiseau, effrayé du bruit, s'envola. Les Athéniens redoublent leurs acclamations: on se lève, et on se met à courir après la caille, pour la rattraper. Le pilote Antiochus parvint à la prendre, et il la remit à Alcibiade. Aussi Alcibiade témoigna-t-il toujours depuis ce temps à Antiochus une vive amitié [2].

Sa naissance et ses richesses, sa bravoure dans les combats, le grand nombre d'amis et de parents qu'il avait, c'étaient là autant de portes qui lui facilitaient l'entrée des affaires. Mais il aima beaucoup mieux ne devoir qu'au charme de l'éloquence les faveurs de la multitude. Et qu'il ait été doué d'un grand talent pour la parole, c'est ce qu'attestent et les poëtes comiques, et le plus éloquent des orateurs [3], lequel, dans son discours *contre Midias*, dit qu'Alcibiade, outre ses autres qualités, eut à un haut degré le don d'éloquence. Si nous en croyons Théophraste, un des plus savants philosophes, et des mieux renseignés, personne ne s'entendait comme Alcibiade à trouver les arguments péremptoires, et à saisir un sujet. Mais il ne s'agissait pas seulement de chercher les idées, il les fallait exprimer. Or, les mots, les termes propres, ne se présentaient pas toujours facilement à son esprit: il hésitait souvent; il perdait le fil de la phrase, et il s'arrêtait tout court, afin de penser à ce qu'il devait dire ensuite.

[1] Les anciens faisaient battre ensemble des couples de cailles, comme on fait encore aujourd'hui combattre d'autres sortes d'oiseaux; et il s'engageait des paris pour et contre, comme dans tous les jeux de ce genre. On se servait aussi des combats de cailles pour tirer des prévisions et des augures relativement à des entreprises dont l'issue était douteuse, et dépendait de ce qu'on nommait la Fortune.

[2] On verra qu'il alla jusqu'à faire de cet Antiochus un amiral, au grand dommage des Athéniens.

[3] Je n'ai pas besoin de dire que Plutarque veut désigner Démosthène.

Il n'était bruit partout que des chevaux qu'élevait Alcibiade, et du grand nombre de ses chars. Nul autre avant lui, ni particulier, ni roi même, n'avait envoyé sept chars à la fois aux jeux Olympiques; et là, il remporta le premier, le second prix, et le quatrième, selon Thucydide [1], ou, suivant Euripide, le troisième : victoires qui effacent ce qu'il y a de plus magnifique et de plus glorieux en ce genre de hauts faits. Voici ce que dit Euripide, dans le chant en l'honneur d'Alcibiade [2] :

> Je te chanterai, ô fils de Clinias. C'est noble chose que la victoire. Mais, de tous les exploits le plus beau, celui que jamais Grec n'égala, c'est d'avoir gagné le premier prix de la course des chars, et le second, et le troisième; c'est d'avoir deux fois, sans effort, conquis la couronne d'olivier, et deux fois fait retentir la voix du héraut.

Mais ce qui releva encore l'éclat de ces victoires, ce fut la munificence dont il fut l'objet de la part des villes : les Éphésiens lui dressèrent une tente, magnifiquement ornée; ceux de Chios nourrirent ses chevaux, et lui fournirent un grand nombre de victimes; les Lesbiens lui donnèrent le vin, et firent les frais de sa table, ouverte à tout le monde. Il est vrai que la calomnie et la mauvaise foi répandirent, au sujet des moyens dont il usait pour satisfaire son ambition de vaincre, certains propos fâcheux. Il y avait, dit-on, un Athénien nommé Diomède, homme de bien et ami d'Alcibiade, qui désirait passionnément remporter le prix aux jeux Olympiques : ayant appris que les Argiens avaient un très-beau char, qui appartenait au public, et sachant tout le crédit et le grand nombre d'amis qu'Alcibiade avait dans Argos, il le pria de lui acheter ce char. Alcibiade l'acheta, et se l'attribua à lui-même, sans se mettre en peine de ce que

[1] Au chapitre XVI de son sixième livre.
[2] Ce chant n'existe plus.

dirait Diomède. Chez celui-ci, ce fut un vrai désespoir : il prenait les dieux et les hommes à témoin de cette perfidie. Il paraît que l'affaire fut portée en justice; et il existe un discours d'Isocrate, *sur le Char*, pour le fils d'Alcibiade, mais où la partie adverse est nommée Tisias, et non pas Diomède[1].

Dès son début dans les affaires, Alcibiade, très-jeune encore, eut bientôt effacé tous les autres orateurs. Deux seulement soutinrent la lutte : Phéax, fils d'Érasistrate, et Nicias[2], fils de Nicératus. Celui-ci était déjà vieux, et il passait pour un des meilleurs généraux d'Athènes. Phéax commençait, comme Alcibiade, à s'élever dans la république. Issu de parents illustres par leur noblesse, Phéax était inférieur à son rival sous plusieurs rapports, et surtout du côté de l'éloquence : dans la conversation privée, il était à l'aise, et il savait faire prévaloir son avis; mais il n'avait pas toute la force nécessaire, pour lutter avec avantage dans l'assemblée du peuple. Il était, dit Eupolis[3],

Parleur très-habile, très-impuissant orateur.

Il nous reste un discours de Phéax contre Alcibiade[4], où on lit, entre plusieurs autres reproches, qu'Alcibiade faisait servir à son usage journalier, comme s'ils lui eussent appartenu, ces nombreux vases d'or et d'argent que possédait la république, et qu'on portait en pompe aux cérémonies solennelles.

Il y avait, à Athènes, un certain Hyperbolus, du dème Périthoïde. Thucydide lui-même[5] en parle comme d'un méchant homme; et presque tous les poëtes comiques

[1] Ce discours fait encore partie des œuvres d'Isocrate.
[2] Celui dont Plutarque a écrit la *Vie*.
[3] Poëte de l'ancienne comédie.
[4] Ce discours n'existe plus, ni rien de ce qu'avait laissé Phéax.
[5] *Guerre du Péloponnèse*, livre VIII, chapitre LXXIII.

faisaient de lui, dans les théâtres, le perpétuel objet de leurs railleries. Mais c'était un homme éhonté, et insouciant de la gloire jusqu'à braver l'infamie. Ce qui n'est qu'impudence et déraison passe, auprès de certaines gens, pour force et pour audace. Il ne plaisait à personne; mais le peuple se servait souvent de lui, pour humilier ou calomnier les hommes élevés en dignité. Un jour, le peuple, à son instigation, allait prononcer un bannissement par l'ostracisme : c'est la peine qu'on porte ordinairement contre le citoyen qui a le plus de réputation et d'autorité; et on le bannit de la ville, moins pour calmer des craintes, que pour soulager l'envie. Comme il paraissait certain que le bannissement frapperait un des trois rivaux [1], Alcibiade réunit les divers partis; et, s'étant concerté avec Nicias, il fit tomber l'ostracisme sur Hyperbolus. D'autres disent que ce ne fut pas avec Nicias, mais avec Phéax, qu'il s'était concerté, et que c'est en se fortifiant de la faction de Phéax, qu'il fit chasser Hyperbolus, lequel était bien éloigné de s'y attendre; car jamais homme sans mérite ni de peu de crédit n'avait été condamné à cette peine. C'est ce que remarque Platon le comique [2], parlant d'Hyperbolus :

Le châtiment était bien digne de ses mœurs;
Mais lui, mais son infamie en étaient indignes.
Ce n'est pas pour de telles gens qu'on a inventé l'ostracisme.

Au reste, nous avons donné, dans un autre endroit, de plus amples détails sur ce point [3].

Alcibiade n'était pas moins chagrin de l'admiration que les ennemis avaient pour Nicias, que des honneurs qu'il recevait de ses concitoyens. En effet, quoiqu'il y

[1] C'est-à-dire ou Alcibiade, ou Phéax, ou Nicias.
[2] Ce poëte était contemporain d'Alcibiade.
[3] Dans la *Vie d'Aristide,* la dix-septième de la collection.

eût, entre Alcibiade et les Lacédémoniens, des liens d'hospitalité, et qu'Alcibiade eût fait le meilleur traitement à ceux des leurs que les Athéniens avaient pris à Pylos, cependant toute l'affection des Lacédémoniens s'était portée sur Nicias, dont les bons offices surtout leur avaient valu la paix et le recouvrement de leurs prisonniers. L'on disait, dans la Grèce, que Périclès avait allumé la guerre, et que Nicias l'avait éteinte; et la plupart même nommaient cette paix une œuvre de Nicias [1]. Enflammé de dépit et de jalousie, Alcibiade cherchait les moyens de rompre le traité. D'abord, ayant su que les Argiens, qui haïssaient et craignaient les Spartiates, ne cherchaient qu'une occasion de défection, il leur donna secrètement l'espérance d'être soutenus par les Athéniens; et il encourageait sous main, soit par lui-même, soit par des émissaires, les chefs de ce peuple à ne rien craindre, à ne pas céder aux Lacédémoniens, mais à se tourner vers les Athéniens, et à attendre qu'un repentir, qui ne tarderait guère, leur fît rompre la paix. Lorsque ensuite les Spartiates eurent fait alliance avec les Béotiens, et qu'ils eurent remis aux Athéniens le fort de Panacte [2], non point en bon état, comme ils en avaient pris l'engagement, mais tout démantelé, Alcibiade, voyant les Athéniens irrités de ce manque de foi, travailla à les aigrir davantage. En même temps il ameutait le peuple contre Nicias, par des accusations qui n'étaient pas sans vraisemblance : il lui imputait de n'avoir pas voulu, pendant qu'il commandait l'armée, faire prisonniers de guerre les Spartiates qu'on avait laissés dans l'île de Sphactérie [3]; et, après que d'autres les avaient pris, de les avoir relâchés et rendus, pour faire plaisir aux Lacédémoniens. « Ni-

[1] Pour les détails, voyez la *Vie de Nicias,* qui est la vingt-septième.

[2] Ce fort était situé sur les frontières de l'Attique et de la Béotie.

[3] Dans la mer Ionienne, sur la côte d'Élide et en face de Pylos. Elle se nomme aujourd'hui Prodona.

cias, leur ami, ajoutait-il, ne les a point dissuadés de se liguer avec les Béotiens et les Corinthiens; tandis qu'il ne laisse aucun peuple de la Grèce suivre son inclination pour s'allier avec les Athéniens, à moins que les Lacédémoniens n'en soient d'avis. »

Le crédit de Nicias s'ébranlait déjà sous ces accusations, quand arrivèrent, comme par hasard, des députés de Lacédémone, chargés de propositions modérées, et qui déclarèrent qu'ils avaient plein pouvoir de pacifier tous les différends, à des conditions justes et raisonnables. Le sénat agréa leurs propositions. Le lendemain, l'assemblée du peuple devait en délibérer. Alcibiade, qui craignait pour ses projets, vint à bout de déterminer les députés à entrer en conférence avec lui. Quand ils furent venus : « Que faites-vous, leur dit-il, hommes de Sparte? Ignorez-vous que le sénat traite toujours avec douceur et avec humanité ceux qui s'adressent à lui, et que le peuple, au contraire, est d'une fierté hautaine, et, partant, exagéré dans ses prétentions? Si vous lui dites que vous êtes venus avec des pleins pouvoirs, il prendra un ton de maître, et il vous forcera la main sans pitié. Gardez-vous de cette sottise; et, si vous voulez que les Athéniens vous fassent de bonnes conditions, et qu'on ne vous contraigne point à rien céder contre votre gré, ne traitez pas à titre de chargés de pleins pouvoirs. Pour moi, je seconderai vos efforts; car je suis tout dévoué aux Lacédémoniens. » Ces paroles, confirmées par le serment, réussirent à les éloigner de Nicias, et à leur inspirer une confiance absolue dans Alcibiade : ils admiraient son habileté et sa prudence, et ils le regardaient comme un homme supérieur. Le lendemain, le peuple s'assembla, et les députés se présentèrent. Alcibiade leur demanda, d'un ton fort bienveillant, quel était l'objet de leur mission; et ils déclarèrent qu'ils n'étaient pas chargés de pleins pouvoirs. Aussitôt Alcibiade s'emporte contre eux, et leur reproche une

conduite que lui seul leur avait suggérée : il les traite de fourbes, de perfides, et qui ne sont venus que dans de mauvaises vues. Le sénat s'indigne, le peuple s'irrite ; et Nicias, qui ignorait la fourberie d'Alcibiade, demeure tout saisi et consterné d'un si soudain changement.

Les Lacédémoniens furent donc renvoyés ; et Alcibiade, nommé général, fit conclure sur-le-champ un traité d'alliance entre les Athéniens et les peuples d'Argos, de Mantinée et d'Élide. Il n'y eut personne qui approuvât le moyen qu'il avait employé pour atteindre son but ; mais ce fut un grand coup d'avoir ainsi divisé et ébranlé tout le Péloponnèse ; d'avoir rangé, en un seul jour, autour de Mantinée, tant de boucliers en face des Lacédémoniens ; d'avoir éloigné d'Athènes les dangers de la guerre, et réduit les Lacédémoniens à ne pouvoir tirer aucun avantage réel de la victoire, s'ils avaient le dessus, et, s'ils étaient vaincus, à trembler pour Lacédémone même. Aussitôt après la bataille[1], les mille hommes de troupes que les Argiens entretenaient formèrent le projet de détruire, dans leur ville, la puissance populaire, et de s'y établir en maîtres. Les Lacédémoniens vinrent sur ces entrefaites, et y abolirent en effet la démocratie. Mais le peuple reprit les armes, et se rendit le plus fort. Alcibiade accourut, assura la victoire populaire, et persuada aux citoyens de construire de longues murailles, jusqu'à la mer, afin de rattacher complétement leur ville à la puissance athénienne. Il leur amena d'Athènes des maçons et des tailleurs de pierre ; et il leur montra tant de zèle, qu'il acquit, dans Argos, non moins de crédit et d'autorité pour lui-même que pour son pays. Il détermina ceux de Patras[2] à joindre

[1] Cette bataille, où les Lacédémoniens furent vainqueurs, se donna en 418, à Mantinée.

[2] Ville de l'Achaïe. Elle subsiste encore aujourd'hui sous son ancien nom

aussi leur ville à la mer par de semblables murailles [1]; et, quelqu'un leur ayant dit par raillerie : « Gens de Patras, les Athéniens vous avaleront un beau jour. — Peut-être, répondit Alcibiade; mais ce sera peu à peu, et en commençant par les pieds; au lieu que les Lacédémoniens commenceraient par la tête, et en finiraient d'un seul coup. » Il ne laissait pas toutefois de pousser les Athéniens à s'agrandir du côté de la terre; car il rappelait sans cesse aux jeunes gens le serment qu'ils avaient prêté dans le temple d'Agraule [2], et il les sommait de l'accomplir. Ils y juraient de ne reconnaître de bornes à l'Attique qu'au delà des blés, des orges, des vignes et des oliviers; c'est-à-dire qu'ils y apprenaient à regarder comme leur territoire toute la terre cultivée et qui portait du fruit [3].

A ces exploits politiques, à tous ces discours, à cette élévation d'esprit et cette habileté rares, Alcibiade associait une vie de plaisirs et de dissipations. C'étaient des banquets désordonnés, de folles amours; il s'habillait d'une façon efféminée, et il paraissait dans la place publique traînant de longs manteaux de pourpre; enfin c'était une insolente prodigalité. Sur mer, il faisait percer le pont de son vaisseau, pour dormir plus mollement; car il suspendait, dans l'ouverture, son lit sur des sangles, au lieu de le poser sur les planches. A l'armée, il avait un bouclier doré : on n'y voyait pas de ces emblèmes que portaient les Athéniens, mais bien un Amour tenant en main la foudre. Témoins de tant d'excès, les gens de bien se prirent à détester sa conduite, et ils ne purent contenir leur indignation. Ils craignaient d'ailleurs cette licence et ce mépris des lois; et ils y

1 Ce travail ne fut pas achevé, les autres peuples voisins de l'Achaïe en ayant empêché l'exécution.

2 Agraule était une fille de Cécrops, et on l'adorait dans un temple situé près des Propylées de l'Acropole.

3 Pollux nous a conservé la formule même du serment.

voyaient des menaces de tyrannie et des monstruosités.

Quant aux dispositions du peuple pour lui, Aristophane les a fort bien exprimées dans ce vers [1] :

Il le désire, tout en le haïssant, et veut l'avoir;

et quand il ajoute [2] :

Ne nourrissez pas le lion dans la ville;
Sinon, soumettez-vous à ses fantaisies.

En effet, ses largesses au peuple, ses dépenses excessives pour donner à la ville des spectacles et des jeux dont on n'eût pu surpasser la magnificence; la gloire de ses ancêtres, le pouvoir de son éloquence, la beauté de sa personne, sa force de corps, son courage, son expérience de la guerre, lui faisaient pardonner tout le reste: les Athéniens supportaient patiemment toutes ses fautes, et ils les déguisaient sous les noms favorables de traits de jeunesse et d'écarts d'un bon naturel. Par exemple, il tint enfermé chez lui le peintre Agatharchus, jusqu'à ce qu'il eût peint sa maison; après quoi il le renvoya comblé de présents. Un jour, il donna un soufflet à Tauréas, qui avait l'ambition d'être un chorége [3] non moins somptueux que lui, et de lui disputer la victoire. Il prit pour maîtresse une jeune Mélienne [4], qui se trouvait parmi les prisonniers de guerre, et il éleva l'enfant qu'il eut d'elle. Voilà ce qu'on appelait des traits d'un bon naturel. Il n'en fut pas moins la cause principale du massacre de tous les Méliens en âge de porter les armes; car il appuya le décret d'égorgement. Aristophon ayant peint Alcibiade assis sur les genoux de Néméa [5] et

1 Dans la comédie des *Grenouilles*, vers 1425.

2 Dans la même pièce, vers 1431.

3 On nommait choréges ceux qui fournissaient aux frais des jeux publics, notamment pour les représentations de pièces nouvelles.

4 C'est-à-dire née dans l'île de Mélos, aujourd'hui Milo, une des Cyclades.

5 Cette Néméa était une courtisane.

enlacé dans ses bras, tout le peuple accourut, et prit plaisir à contempler ce tableau ; mais les gens âgés ne voyaient pas sans indignation ce qu'ils nommaient caprices de tyran et mépris de toutes les lois. Aussi le mot d'Archestrate ne semble-t-il pas dépourvu de sens : « La Grèce n'aurait pu supporter deux Alcibiade. » Un jour qu'Alcibiade avait eu, dans l'assemblée, un complet succès, et qu'il retournait chez lui, reconduit avec honneur par tout le peuple, Timon le misanthrope, qui le rencontra, au lieu de se détourner et de chercher à l'éviter, comme il faisait pour tout le monde, s'avança au-devant de lui, et, le prenant par la main : « Courage, dit-il, mon fils ; continue de grandir, car tu grandiras pour la ruine de tout ce peuple. » Les uns ne firent que rire de ce propos ; d'autres chargèrent Timon d'injures ; quelques-uns en furent vivement frappés : tant les opinions différaient sur le compte d'Alcibiade, à raison de l'inégalité de son caractère !

Les Athéniens, même du vivant de Périclès, convoitaient déjà la Sicile : peu de temps après sa mort, ils se mirent à l'œuvre de la conquête ; et, sous prétexte de faire alliance avec les peuples maltraités par les Syracusains, et de leur envoyer des secours, ils s'ouvrirent les voies pour une expédition plus considérable. Mais celui qui enflamma jusqu'au délire cette passion dans le cœur des Athéniens, celui qui leur persuada d'entreprendre la conquête de l'île, non plus successivement, non plus partiellement, mais avec une grande flotte et d'un seul coup, ce fut Alcibiade. Il faisait espérer au peuple de grands succès, et il s'en promettait de plus grands encore à lui-même ; car la Sicile n'était, à ses yeux, que le commencement des projets qu'il avait conçus, et non point, comme aux yeux des autres, le terme de l'expédition. Nicias sentait la difficulté de prendre Syracuse, et il détournait le peuple de cette entreprise. Mais Alcibiade rêvait la conquête de Carthage et de la Libye ; il

courait de là s'emparer de l'Italie et du Péloponnèse ; et il ne comptait la Sicile que comme une sorte de magasin pour les provisions de guerre. Il eut bientôt rempli les jeunes gens d'espérances qui ne demandaient qu'à naître ; et on les vit qui écoutaient avidement les choses merveilleuses que les vieillards leur racontaient à propos de l'expédition, et qui passaient souvent des journées entières, dans les gymnases et dans les lieux d'assemblée, à tracer sur le sable la figure de la Sicile, le plan de Carthage et de la Libye. Mais Socrate et Méton l'astronome n'espérèrent, dit-on, jamais rien de bon pour Athènes de cette expédition. Le premier était averti sans doute par son génie familier : pour Méton, qui craignait un avenir funeste, soit qu'il en jugeât par raisonnement ou suivant les règles de l'art divinatoire [1], il contrefit le fou, et, prenant une torche allumée, il alla pour mettre le feu à sa propre maison. D'autres disent que Méton ne feignit point la folie ; qu'il brûla sa maison pendant la nuit ; que, le lendemain, il parut sur la place, et conjura le peuple, en considération de cette perte, de dispenser son fils d'aller à la guerre ; et ses concitoyens trompés lui auraient accordé l'objet de sa demande.

Nicias fut nommé, malgré lui-même, l'un des commandants de l'expédition ; charge qu'il redoutait, et pour elle-même, et parce qu'il avait Alcibiade pour collègue. Mais les Athéniens se persuadaient que la guerre serait mieux conduite, s'ils ne l'abandonnaient pas tout entière à l'impétuosité d'Alcibiade, et s'ils tempéraient son audace par la prudence de Nicias ; car Lamachus, le troisième général, malgré sa maturité d'âge, n'était ni moins bouillant qu'Alcibiade, ni moins intrépide dans les combats. Il y eut une assemblée publique, pour délibérer sur le nombre des troupes qu'on armerait, et sur les autres préparatifs. Nicias y fit de nouveaux efforts

[1] Méton était un véritable astronome, et non point un adepte de la fausse science des devins.

pour arrêter l'entreprise, et pour suspendre l'expédition. Mais Alcibiade combattit son avis, et l'emporta; et l'orateur Démostrate proposa un décret, qui remettait aux mains des généraux la disposition des préparatifs et l'ordonnance de toute la guerre [1].

Le peuple avait approuvé le décret, et tout était prêt pour le départ de la flotte, quand il apparut de sinistres présages. D'abord, ce fut la célébration des fêtes d'Adonis, qui se rencontra ces jours-là; fêtes dans lesquelles les femmes athéniennes exposent en public des simulacres de morts qu'on porte en terre, se frappant elles-mêmes la poitrine, par imitation de ce qui se pratique aux funérailles, et accompagnant ces cérémonies de chants lugubres. Ensuite, ce furent les Hermès [2], qui avaient été presque tous, en une nuit, mutilés au visage; ce qui troubla ceux-là mêmes qui méprisaient ordinairement les signes de ce genre. On attribua cette profanation aux Corinthiens, dévoués à Syracuse, leur colonie, et qui comptaient sur la terreur religieuse, pour retenir les Athéniens, ou les faire renoncer à l'expédition. Mais le peuple n'écouta ni ces propos, ni les assurances qu'on lui donnait que ce présage n'avait rien d'effrayant, et que ce n'était qu'un de ces actes d'insolence où les jeunes gens sont entraînés d'habitude par la chaleur du vin, et qui ne sont pour eux qu'un badinage. La colère et la crainte leur faisaient voir, dans cette impiété, une conjuration tramée par des audacieux, et qui couvrait de grands desseins. Aussi, le sénat et le peuple s'assemblèrent-ils, à ce sujet, plusieurs fois en quelques jours, pour rechercher, avec la dernière sévérité, jusqu'aux moindres traces du crime.

[1] Thucydide, dans son sixième livre, rapporte les deux discours de Nicias et d'Alcibiade, ou, si l'on veut, leur prête ceux qu'il eût fait à leur place en cette occasion.

[2] C'étaient des espèces de bornes, placées dans les rues et les carrefours, et surmontées d'une tête d'Hermès ou de Mercure.

Sur ces entrefaites, le démagogue Androclès produisit des esclaves, et quelques étrangers établis à Athènes, qui accusèrent Alcibiade et ses amis d'avoir déjà une autre fois mutilé des statues consacrées, et d'avoir, dans une partie de débauche, contrefait les mystères. Un certain Théodore y faisait, disaient-ils, les fonctions de héraut; Polytion, celles de porte-flambeau; Alcibiade était l'hiérophante; les autres amis assistaient comme initiés, et portaient le nom de mystes. Ce sont là les griefs allégués dans l'accusation que Thessalus, fils de Cimon, porta contre Alcibiade, d'impiété envers Cérès et Proserpine [1].

Le peuple fut saisi d'une vive indignation; et Androclès, ennemi juré d'Alcibiade, aigrissait encore les esprits. Alcibiade, dans de telles conjonctures, fut d'abord troublé; mais, remarquant que les matelots qui devaient s'embarquer pour la Sicile lui étaient tout dévoués, et les mille hommes d'Argos et de Mantinée disant ouvertement qu'ils n'allaient à cette lointaine expédition d'outre-mer qu'à cause d'Alcibiade, et que, si on lui faisait la moindre violence, ils se retireraient sur-le-champ, il reprit confiance, et il se présenta pour se défendre. Ses ennemis furent déconcertés à leur tour; et ils craignirent que le peuple, qui avait besoin des services d'Alcibiade, ne portât pas, dans le jugement qu'il avait à rendre contre lui, toute la rigueur désirée. Ils montèrent donc une machine, à l'aide de quelques orateurs, qui, sans être ouvertement déclarés contre Alcibiade, ne le haïssaient pas moins que ses plus mortels ennemis. Ceux-ci se lèvent, dans l'assemblée du peuple, et disent qu'il serait absurde qu'un général qu'on venait de mettre à la tête d'une si grande armée, avec un pouvoir absolu, et qui avait déjà rassemblé ses

[1] Ces accusations rétrospectives d'Androclès ne pouvaient pas manquer de faire soupçonner Alcibiade d'être l'auteur de la nouvelle profanation. Mais on fut obligé, plus tard, de s'en tenir aux faits dénoncés par Androclès.

troupes et celles des alliés, perdît un temps précieux à attendre que le sort lui choisît des juges, et qu'on mesurât l'eau pour son procès [1]. « Qu'il parte donc, ajoutaient-ils, et que la Fortune seconde ses efforts ; puis, quand la guerre sera terminée, qu'il comparaisse, pour se purger des charges qui pèsent sur lui. » Alcibiade ne se méprit pas sur le but perfide de cette remise. Il monta à la tribune, pour représenter au peuple qu'il serait trop injuste de le faire partir à la tête de forces si considérables, lorsqu'il laissait derrière lui des accusations calomnieuses, qui le tiendraient dans une agitation continuelle. « Si je ne puis me justifier, disait-il, je mérite la mort ; mais, si je me justifie, et si je fais éclater mon innocence, il faut que je marche contre l'ennemi sans avoir rien à craindre des calomniateurs. » Ses réclamations ne furent point écoutées ; et on le contraignit de partir.

Ils mirent donc à la voile, lui et les autres généraux, avec une flotte d'environ cent quarante trirèmes, que montaient cinq mille cent hoplites, et près de treize cents, tant archers que frondeurs ou soldats légèrement armés, et qu'on avait pourvues, au reste, de toutes les provisions nécessaires [2]. Lorsqu'on eut abordé en Italie, et pris terre à Rhégium, Alcibiade proposa son plan de campagne, qui fut combattu par Nicias, et approuvé par Lamachus. Il mit donc à la voile pour la Sicile, et il se rendit maître de Catane. Ce fut là son unique exploit dans l'expédition ; car il fut aussitôt rappelé par les Athéniens, pour subir son jugement. On n'avait d'abord contre lui que de légers soupçons, comme nous l'avons dit, et que de vagues dépositions d'esclaves et d'étrangers. Mais, en son absence, ses ennemis suivirent l'affaire avec plus de chaleur : à la mutilation des

[1] On se servait de clepsydres, ou horloges d'eau, pour mesurer à l'accusateur et au défenseur de l'accusé le temps pendant lequel il leur serait permis de parler.
[2] Le récit du départ de cette flotte est une des plus belles pages de Thucydide.

Hermès, ils rattachèrent intimement la profanation des mystères ; insinuant que ces deux crimes procédaient d'une même conspiration, qui avait pour but de changer le gouvernement.

Tous ceux qu'on dénonça furent jetés en prison, sans autre forme, et sans qu'on voulût les entendre ; et l'on se repentit même de n'avoir pas profité du moment où l'on pouvait juger Alcibiade, et punir les monstrueux délits qui lui étaient imputés. Tous les parents d'Alcibiade, tous ses amis ou ses familiers, sentirent rudement le contre-coup de la colère dont le peuple était transporté contre lui. Thucydide a négligé de nommer les dénonciateurs d'Alcibiade; mais d'autres écrivains signalent Dioclidas et Teucer, cités aussi dans ces vers de Phrynichus le comique[1] :

Hermès très-cher, prends garde de tomber.
Si tu te brisais, ce serait un beau sujet de calomnie
Pour quelque autre Dioclidas, qui rêve un mauvais coup.
— Je prendrai garde; car je ne veux pas qu'un Teucer,
Un scélérat d'étranger, reçoive l'argent qu'on paye aux délateurs.

Cependant les dénonciateurs n'alléguèrent rien de précis ni de certain. L'un d'eux, interrogé comment il avait pu, la nuit, reconnaître les visages des hommes qui avaient mutilé les Hermès, répondit : « A la clarté de la lune. » Imposture évidente, attendu que le délit avait eu lieu dans la nouvelle lune. Cette déposition révolta tous les gens sensés; mais le peuple conserva toute son aigreur : il continua à recevoir, avec la même passion qu'auparavant, toutes les délations, et à faire emprisonner tous ceux qui étaient dénoncés.

Au nombre de ceux qu'on tenait alors en prison, pour

[1] Poëte de l'ancienne comédie, et qu'il ne faut pas confondre avec Phrynichus le tragique, poëte plus ancien.

leur faire leur procès, était l'orateur Andocide[1], que l'historien Hellanicus compte parmi les descendants d'Ulysse. Andocide passait pour un ennemi du gouvernement populaire, et pour un partisan de l'oligarchie. Voici ce qui l'avait fait surtout soupçonner d'être complice de la mutilation des Hermès. Il y avait, près de sa maison, un grand Hermès, monument consacré par la tribu Égéide, et qui comptait dans le petit nombre des plus fameux. Ce fut presque le seul qui demeura sain et entier : aussi est-il encore aujourd'hui appelé par tout le monde l'Hermès d'Andocide, bien que l'inscription porte un nom différent. Un des prisonniers détenus sous la même accusation qu'Andocide, nommé Timée, se lia intimement avec lui : ce n'était pas, comme Andocide, un personnage illustre; mais c'était un homme d'une sagacité et d'une audace singulières. Il persuada à Andocide de se dénoncer lui-même, avec deux ou trois autres, parce que le décret promettait la grâce à ceux qui avoueraient leur crime. « L'issue du jugement, disait-il, est incertaine pour tous les accusés; mais c'est pour les gens d'importance qu'elle est surtout à redouter. Or, mieux vaut sauver sa vie par un mensonge, que de subir, comme convaincu du crime, une mort infâme. Et, à considérer même le bien public, c'est un gain de ne faire périr que peu de personnes, leur crime fût-il douteux, et d'arracher beaucoup de gens honnêtes à la colère du peuple. » Les discours et les raisonnements de Timée persuadèrent Andocide : il déposa donc contre lui-même et contre d'autres; et il obtint sa grâce, aux termes du décret. Ceux qu'il avait nommés furent tous punis de mort, excepté les contumaces; et, pour donner plus de vraisemblance à sa déposition, Ando-

[1] Andocide était un homme d'un caractère peu honorable, mais un orateur d'un grand talent. Nous pouvons encore juger de son éloquence. Voyez son article dans mon *Histoire de la Littérature grecque*.

cide avait compris parmi les coupables quelques-uns de ses propres esclaves.

Toutefois, ces condamnations n'apaisèrent pas toute la colère du peuple. Au contraire, quand il n'eut plus à s'occuper des mutilateurs d'Hermès, il tourna vers Alcibiade tous les flots de sa bile, grossis, pour ainsi dire, par le loisir dont on jouissait. On finit par dépêcher à Alcibiade la trirème salaminienne [1], avec la prudente recommandation de ne pas user de violence, et de ne pas mettre non plus la main sur lui, mais de lui intimer avec douceur l'ordre de suivre, pour comparaître en jugement, et pour se justifier devant le peuple. En effet, on craignait une sédition parmi les troupes, dans une terre ennemie ; et il eût été facile à Alcibiade de l'exciter, s'il l'avait voulu. Les soldats éprouvaient, à le voir partir, un déplaisir extrême ; et ils s'attendaient que, sous Nicias, la guerre allait traîner en longueur, et devenir interminable, quand Nicias n'aurait plus auprès de lui Alcibiade, cette espèce d'éperon qui savait le décider à agir ; car Lamachus, quoique belliqueux et plein de bravoure, manquait, à cause de sa pauvreté, de la considération et de l'autorité nécessaires [2].

Alcibiade s'embarqua à l'instant même ; et il fit perdre Messine aux Athéniens. Un complot s'était formé pour leur livrer cette ville : Alcibiade, qui en connaissait très-bien les auteurs, les dénonça aux Syracusains, et rompit leur trame. Arrivé à Thuries [3], il se cacha, sitôt qu'il fut débarqué, et il échappa à toutes les recherches. Quelqu'un, l'ayant reconnu, lui dit : « Alcibiade, ne te fies-tu donc point à ta patrie ? — Oui bien, pour tout le reste, dit-il ; mais, quand il s'agit de ma vie, je ne m'en

1 On a vu, dans la *Vie de Périclès,* ce que c'était que ce navire.

2 Lamachus avait été souvent en butte aux sarcasmes des comiques, et surtout d'Aristophane. Après sa mort, Aristophane lui rendit justice, et le mit au nombre des héros.

3 Colonie athénienne, établie sur l'emplacement de l'ancien Sybaris.

fierais pas à ma propre mère, de peur que, par mégarde, elle ne mît un caillou noir pour un caillou blanc [1]. » Lorsque ensuite on lui apprit qu'Athènes l'avait condamné à mort : « Je leur ferai voir, dit-il, que je suis en vie. » Voici les termes mêmes de l'accusation qui avait été portée contre lui : « Thessalus, fils de Cimon [2], du dème Laciade, a accusé Alcibiade, fils de Clinias, du dème Scambonide, d'être sacrilége envers les deux déesses, à savoir Cérès et Proserpine, pour avoir contrefait et représenté leurs mystères dans sa maison, devant ses amis, revêtu d'une longue robe, semblable à celle de l'hiérophante lorsqu'il découvre les choses sacrées; prenant pour lui-même le nom d'hiérophante, donnant à Polytion celui de porte-flambeau, à Théodore, du dème Phégéen, celui de héraut, et à ses autres compagnons ceux de mystes et d'époptes [3]; violant ainsi les lois et cérémonies instituées par les Eumolpides [4], par les hérauts et les prêtres du temple d'Éleusis. » On le condamna à mort par contumace; on confisqua tous ses biens; et ordre fut donné, au nom du peuple, à tous les prêtres et à toutes les prêtresses, de maudire Alcibiade. Une seule prêtresse, Théano, fille de Ménon, du temple d'Agraule, résista à l'injonction, en disant qu'elle était prêtresse pour bénir, et non pas pour maudire.

Pendant qu'on portait contre Alcibiade ces rigoureux décrets, ces sentences redoutables, il s'était réfugié de Thuries dans le Péloponnèse. Il s'arrêta d'abord quelque temps à Argos; mais, comme il redoutait ses ennemis, et qu'il avait perdu tout espoir de rentrer dans sa patrie, il envoya demander un asile aux Spartiates, en leur

[1] Le signe de condamnation au lieu du signe d'absolution.

[2] Thessalus se vengeait, sur Alcibiade, des torts de Périclès envers Cimon.

[3] Les mystes étaient ceux qui avaient reçu la première initiation aux mystères; les époptes étaient, suivant la force du mot, ceux qui avaient tout vu, et dont l'initiation était complète.

[4] Famille qui avait l'intendance des mystères.

donnant sa parole qu'il leur rendrait, à l'avenir, plus de services qu'il ne leur avait fait de mal auparavant. Les Spartiates le lui accordèrent; et il s'empressa de profiter de leur bon vouloir. La première chose qu'il fit, en arrivant chez eux, ce fut de mettre fin à leurs hésitations, et de les déterminer à secourir immédiatement les Syracusains. On leur envoya, par son conseil, et sur ses pressantes instances, Gylippe pour les commander, et pour détruire en Sicile les forces des Athéniens. En second lieu, il conseilla de faire marcher les troupes du Péloponnèse contre l'Attique. Enfin, et c'était la plus importante résolution, il fit décréter qu'on fortifierait Décélie [1]; mesure qui contribua, plus que tout le reste, à affaiblir et presque à ruiner Athènes.

En même temps qu'il rendait ces services à l'État, il se faisait admirer des particuliers, gagnait l'amitié de tous les citoyens, et les charmait par sa facilité à adopter leur manière de vivre. Ceux qui le voyaient se raser jusqu'à la peau [2], se baigner dans l'eau froide, manger du pain bis et du brouet noir, se demandaient si un pareil homme avait eu bien véritablement chez lui un cuisinier, et s'il avait jamais vu un parfumeur, ou osé toucher une tunique de Milet. En effet, une qualité entre tant d'autres dont il était plein, un seul artifice lui suffisait pour gagner les hommes : c'était sa souplesse à prendre toutes les formes et toutes les inclinations, à se plier à tous les genres de vie, à changer d'habitudes plus promptement que le caméléon ne change de couleur; avec cette différence que le caméléon ne peut, dit-on, prendre la couleur blanche, au lieu qu'Alcibiade passait, avec la même facilité, du mal au bien et du bien au mal. Il n'y avait point de manières qu'il ne pût imiter, point de coutumes auxquelles il ne sût se prêter : à Sparte,

[1] Ville de l'Attique, qui était au pouvoir des Lacédémoniens.

[2] Les Athéniens de bon ton se rognaient la barbe assez court, mais ils ne se rasaient pas.

toujours en exercice, frugal et austère; en Ionie, délicat, oisif et voluptueux; en Thrace, toujours à cheval ou buvant; surpassant, chez le satrape Tisapherne, par sa dépense et par son faste, toute la magnificence des Perses. Ce n'est pas qu'il passât réellement, avec cette extrême facilité, à des habitudes contraires, ni qu'il se fît dans ses mœurs un changement véritable; mais, comme il eût couru risque, en suivant son naturel, d'offenser ceux avec qui il vivait, il savait toujours prendre un extérieur conforme à leurs manières, et se cacher sous un déguisement qui leur plût. A Lacédémone, on pouvait dire de lui, en le jugeant sur le dehors : « Ce n'est pas le fils d'Achille, mais Achille lui-même; c'est bien là l'élève de Lycurgue. » Mais, en approfondissant au vrai ses inclinations et ses actes, on eût dit : « C'est la femme d'autrefois [1]. » En effet, il corrompit Timéa, femme du roi Agis, pendant que celui-ci était à la guerre et absent de Sparte; et si bien, qu'elle devint grosse de ses œuvres, et qu'elle ne s'en cachait pas. Elle accoucha d'un fils, qu'elle appelait en public Léotychidas; mais le nom dont le caressait la mère dans son intérieur, devant ses amis et ses suivantes, c'était celui d'Alcibiade : tant l'amour s'était violemment emparé du cœur de cette femme! Quant à Alcibiade, il disait, avec un air de fatuité, qu'il l'avait séduite, non point dans le désir de faire affront au roi, ni vaincu par la volupté, mais pour faire régner des hommes de sa race à Lacédémone. Il ne manqua pas de gens pour rapporter à Agis ce qui s'était passé; et Agis y ajouta foi d'autant plus aisément, que les époques s'accordaient avec ces rapports : en effet, une nuit, ayant senti un tremblement de terre, il s'était enfui tout effrayé de l'appartement de sa femme; et, pendant les dix mois qui avaient suivi, il ne s'était point approché d'elle. Léotychidas étant né après ce terme, il refusa de

[1] Euripide, *Oreste*, vers 129.

le reconnaître; motif auquel Léotychidas dut plus tard son exclusion de la royauté.

Après le désastre des Athéniens en Sicile, les habitants de Chios, de Lesbos et de Cyzique, députèrent à Sparte, pour traiter de leur défection. Les Béotiens favorisaient ceux de Lesbos, et Pharnabaze ceux de Cyzique; mais on se décida, à la persuasion d'Alcibiade, à secourir les habitants de Chios avant tous les autres. Alcibiade s'embarqua lui-même, souleva presque toute l'Ionie, et aida les généraux lacédémoniens à ruiner les affaires d'Athènes. Agis, qui lui en voulait déjà pour avoir corrompu sa femme, était d'ailleurs jaloux de sa gloire : il s'affligeait d'entendre dire que rien presque ne se faisait, ne réussissait, que par Alcibiade. D'ailleurs, les plus puissants personnages de Sparte et les plus ambitieux lui portaient envie ; et cette haine alla si loin, qu'à force d'intrigues ils obligèrent les magistrats d'écrire en Ionie qu'on le fît périr. Alcibiade en fut secrètement averti : aussi se mit-il sur ses gardes; et, tout en travaillant dans les vues des Lacédémoniens, il évita soigneusement de tomber entre leurs mains.

Pour plus de sûreté, il se retira chez Tisapherne, satrape du roi de Perse[1]; et il jouit bientôt auprès de lui d'un crédit immense et sans égal. Le barbare ne se piquait ni de franchise, ni de droiture : fourbe et dissimulé, il aimait les gens pervers; et voilà pourquoi il s'était pris d'admiration pour la souplesse d'Alcibiade, et pour cette incroyable aptitude à revêtir toutes sortes de formes. Disons, du reste, que la société d'Alcibiade avait tant de charmes, et qu'Alcibiade étalait tant de grâce dans ses entretiens, qu'il n'y avait point de caractère qui lui pût résister, point de nature dont il ne se rendît maître : ceux-là mêmes qui le craignaient, et qui étaient jaloux de lui, trouvaient, dans son commerce et dans sa pré-

[1] C'était le satrape qui gouvernait les possessions du roi de Perse dans l'Asie Mineure.

sence, de l'attrait et du plaisir. Tisapherne donc, tout sauvage qu'il fût d'ailleurs, et l'un des Perses les plus acharnés contre les Grecs, se laissa si bien prendre aux flatteries d'Alcibiade, qu'il se livra entièrement à lui, et qu'il lui rendit même ses flatteries avec usure; car le plus beau de ses jardins [1], le plus délicieux par l'abondance des eaux, par la fraîcheur des prairies, par le charme des retraites solitaires qu'on y avait ménagées, et par les embellissements de tout genre qu'on y avait prodigués avec une magnificence royale, il le nomma Alcibiade, nom que tout le monde lui a donné depuis.

Alcibiade, qui ne pouvait plus compter sur les Spartiates, et qui craignait le ressentiment d'Agis, abandonna leur parti : il se mit donc à les décrier auprès de Tisapherne; et il nuisit à leurs projets, en dissuadant le satrape de leur donner des secours assez puissants pour détruire entièrement les Athéniens. « Tu verras, lui disait-il, si tu ne fournis que peu de chose aux besoins des Spartiates, les deux peuples s'affaiblir et se miner insensiblement; et à la fin, épuisés l'un par l'autre, il sera facile au roi de les soumettre. » Tisapherne suivit ce conseil. Il montrait, d'ailleurs, dans toutes les occasions, son amitié et son admiration pour Alcibiade; grâce à quoi Alcibiade se vit bientôt l'objet des attentions des deux partis qui divisaient la Grèce.

Les Athéniens, qu'il accablait de tant de maux, commençaient à se repentir des décrets portés contre lui; et Alcibiade lui-même voyait avec peine l'état fâcheux où ils étaient réduits : il craignait, si Athènes était entièrement détruite, de tomber entre les mains des Lacédémoniens, qui le détestaient. Toutes les forces des Athéniens étaient alors rassemblées à Samos : c'était de là que partait leur flotte, pour ramener à l'obéissance les

[1] C'était un de ces parcs que les Perses nommaient des paradis.

villes qui s'étaient révoltées, et pour contenir les autres dans le devoir. Ils pouvaient encore aisément faire tête sur mer à leurs ennemis ; mais ils craignaient Tisapherne, et les cent cinquante vaisseaux phéniciens dont l'arrivée, qu'on annonçait comme prochaine, ne leur laisserait aucun espoir de salut. Alcibiade, qui connaissait leur position, envoya secrètement à Samos, vers les principaux Athéniens, et il leur fit espérer qu'il leur ménagerait l'amitié de Tisapherne; non point, disait-il, pour faire plaisir au peuple, à qui il ne se fiait pas, mais dans l'intérêt des gens de bien, si toutefois ils osaient se montrer hommes de cœur, réprimer l'insolence de la multitude, et sauver, par leurs propres mains, les affaires et la république [1]. Tous écoutèrent volontiers ses propositions : seul, Phrynichus le Diradiote [2], l'un des généraux, soupçonna, ce qui était vrai, qu'Alcibiade, aussi indifférent pour l'oligarchie que pour la démocratie, voulait seulement, à quelque prix que ce fût, obtenir son rappel, et, en calomniant le peuple, flatter les puissants, et s'insinuer dans leurs bonnes grâces. Il résista donc; mais l'autre avis prévalut. Phrynichus, traitant dès lors Alcibiade en ennemi déclaré, recommanda sous main à Astyochus, chef de la flotte ennemie, qu'il se méfiât d'Alcibiade, et qu'il le fît arrêter, comme ayant des intelligences dans les deux partis. Traître, il s'adressait à un traître. Astyochus, tout dévoué à Tisapherne, et qui voyait dans quel crédit Alcibiade était auprès de lui, informa celui-ci de la démarche de Phrynichus. Alcibiade envoya aussitôt à Samos accuser Phrynichus; et Phrynichus, qui voyait tout le monde indigné et soulevé contre lui, ne trouva pas d'autre moyen de se tirer d'embarras, que de remédier au mal par un mal plus grand encore. Il dépêcha sur-le-champ

[1] Tous les moyens mis en œuvre par Alcibiade pour préparer son rappel sont racontés en détail dans le huitième livre de Thucydide.

[2] C'est-à-dire du dème nommé Dirade.

à Astyochus, pour se plaindre de ce qu'il avait trahi son secret, et pour s'engager à lui livrer les vaisseaux et l'armée des Athéniens. Mais la perfidie de Phrynichus ne fit point de tort aux Athéniens; car Astyochus le trahit une seconde fois, et donna avis de tout à Alcibiade. Phrynichus, qui en eut vent, et qui s'attendait à une nouvelle accusation de la part d'Alcibiade, se hâta de le prévenir : il annonça aux Athéniens que les ennemis allaient bientôt arriver ; et il leur conseilla de ne point quitter les vaisseaux, et de fortifier leur camp. Pendant que les Athéniens y travaillaient, arriva une nouvelle lettre d'Alcibiade : il les avertissait d'observer Phrynichus, tout prêt, disait-il, à livrer la flotte aux ennemis. Les Athéniens n'ajoutèrent pas foi à cette accusation : ils crurent qu'Alcibiade, qui savait tous les projets des ennemis, en profitait pour calomnier Phrynichus. Cette fois, ils se trompèrent; mais, quelque temps après, Hermon, un des hommes du guet, ayant tué Phrynichus d'un coup de poignard sur la place publique d'Athènes, les Athéniens, sur les preuves fournies au procès, condamnèrent Phrynichus, tout mort qu'il fût, comme coupable de trahison; et ils décernèrent des couronnes à Hermon et à ses complices [1].

Quoi qu'il en soit, les amis d'Alcibiade eurent alors le dessus dans Samos. Ils envoient donc Pisandre à Athènes, pour y changer la forme du gouvernement, et pour encourager les nobles à se saisir des affaires et à détruire l'autorité du peuple, leur promettant qu'Alcibiade, à cette condition, leur procurerait l'amitié et le secours de Tisapherne. Tels furent le prétexte et le motif allégués par ceux qui établirent l'oligarchie. Mais, lorsque les cinq mille, comme on les nommait, quoiqu'ils ne fussent

1 Plutarque suit ici Thucydide; mais, d'après Lysias, Phrynichus eut deux meurtriers, Thrasybule et Apollodore; et l'orateur Lycurgue dit qu'il fut assassiné la nuit, près d'une fontaine.

que quatre cents, se furent rendus les maîtres et eurent envahi l'autorité, ils négligèrent Alcibiade, et ils ne montrèrent plus la même ardeur pour la guerre : d'abord, parce qu'ils se défiaient des citoyens, lesquels ne se prêtaient que malgré eux à ce changement; et puis, parce qu'ils comptaient que les Lacédémoniens, partisans de tout temps du gouvernement oligarchique, se montreraient plus disposés à traiter avec eux. Quant au peuple d'Athènes, il demeura malgré lui en repos, effrayé par le massacre en masse de ceux qui s'étaient ouvertement opposés à la tyrannie des quatre cents [1].

Les Athéniens qui étaient à Samos furent saisis d'indignation à ces nouvelles; et ils résolurent de faire voile à l'instant vers le Pirée. Ils appellent Alcibiade, ils le nomment général, et ils l'invitent à se mettre à leur tête, pour aller renverser les tyrans. Mais il n'en usa pas en homme que vient d'élever tout d'un coup la faveur du peuple : il ne crut pas devoir complaire en tout, et ne rien refuser, à ceux qui lui avaient déféré, à lui banni et fugitif, le commandement d'une telle flotte et d'une armée si nombreuse. Par une conduite digne d'un grand général, il arrêta la démarche où les entraînait la colère; et, prévenant la faute qu'on allait commettre, il sauva évidemment alors les affaires de son pays. S'ils eussent mis à la voile pour retourner à Athènes, aussitôt les ennemis se seraient rendus, sans coup férir, maîtres de l'Ionie entière, de l'Hellespont et de toutes les îles, pendant que les Athéniens, portant la guerre dans leur propre ville, auraient combattu les uns contre les autres. Alcibiade seul empêcha ce malheur, non-seulement par ses discours, par ses exhortations publiques, mais aussi par les prières ou les remontrances qu'il adressait à chacun en particulier. Thrasybule de

[1] Thucydide fait très-bien comprendre toutes les phasee de cette révolution, dont Plutarque n'a donné qu'un trop court et un peu obscur sommaire.

Stire[1] le secondait de sa présence et de ses cris; car il avait, dit-on, la voix la plus forte qu'il y eût parmi les Athéniens.

Un second service qu'Alcibiade rendit à sa patrie, et non moins grand que les autres, ce fut d'exécuter sa promesse de faire tous ses efforts pour déterminer les vaisseaux phéniciens, que les Spartiates attendaient du roi de Perse, à se réunir à la flotte athénienne, ou du moins à ne se pas joindre à celle des ennemis. Il se hâta d'aller au-devant de ces vaisseaux; et Tisapherne, trompant l'attente des Lacédémoniens, n'amena point sa flotte, qui avait déjà paru auprès d'Aspende[2]. Mais les deux partis reprochèrent à Alcibiade d'avoir détourné ce secours; les Lacédémoniens surtout : il avait conseillé au barbare, disaient-ils, de laisser les Grecs se détruire les uns par les autres. Il n'était pas douteux, en effet, que celui des deux peuples auquel se seraient jointes des forces si considérables n'eût enlevé complétement à l'autre l'empire de la mer.

Bientôt après, les quatre cents furent renversés, avec l'aide énergique que donnèrent au parti populaire les amis d'Alcibiade. Alors les citoyens voulurent rappeler celui-ci, et ils lui envoyèrent l'invitation de revenir à Athènes. Mais Alcibiade ne crut pas qu'il lui fût bienséant d'y rentrer les mains vides et sans avoir rien fait, et de devoir son rappel à la compassion et à la faveur du peuple : il résolut donc d'y reparaître glorieusement. Son premier soin fut de prendre à Samos quelques vaisseaux, et de s'en aller croiser dans la mer de Cos et de Cnide[3]. Là, il apprend que Mindare le Spartiate faisait voile vers l'Hellespont, avec toute sa flotte, et que les Athéniens le suivaient à la trace. Il court joindre ses

[1] Stire était un dème de l'Attique.

[2] Ville de la côte de Pamphylie.

[3] Cos était une île à peu de distance de la côte méridionale de l'Asie-Mineure, et Cnide une ville de la Carie.

forces à celle des généraux athéniens. Le hasard fit qu'il arriva, avec ses dix-huit vaisseaux, au moment où les deux flottes étaient engagées dans un grand combat, près d'Abydos [1]. La lutte s'était prolongée jusqu'aux approches de la nuit, avec des succès balancés de part et d'autre. L'apparition d'Alcibiade jeta dans une égale erreur l'une et l'autre armée : les ennemis reprirent courage, et les Athéniens se troublèrent. Mais Alcibiade eut bien vite arboré, sur le vaisseau du commandement, une enseigne amie; puis, fondant sur les Péloponnésiens, qui commençaient à l'emporter, et qui pressaient vivement leurs adversaires, il les met en fuite, les pousse contre terre, les serre de près, brise leurs vaisseaux, et massacre les hommes qui se sauvaient à la nage. Pharnabaze eut beau les aider avec son armée de terre, et combattre du rivage pour sauver leurs vaisseaux : à la fin, les Athéniens s'étaient emparés de trente navires ennemis, avaient recouvré les leurs, et dressaient le trophée de la victoire.

Alcibiade, après un si éclatant succès, voulut se montrer à Tisapherne dans tout le lustre de sa gloire. Il fit donc provision de présents, et il alla le trouver avec un train de général. Il n'en reçut pas l'accueil qu'il avait espéré. Tisapherne, dont les Lacédémoniens se plaignaient depuis longtemps, et qui craignait qu'on ne l'accusât auprès du roi de Perse, résolut de profiter de l'arrivée d'Alcibiade, et le retint prisonnier dans Sardes [2], pour se défendre, à l'aide de cette injustice, contre les accusations des Spartiates. Mais, au bout de trente jours, Alcibiade trouva le moyen de se procurer un cheval, trompa ses gardes, et s'enfuit à Clazomène [3]; et, pour se venger, il fit courir le bruit que c'était Tisapherne qui l'avait relâché. Il se rend par mer au

1 A l'entrée de l'Hellespont, du côté de l'Asie.
2 L'ancienne capitale de la Lydie était le chef-lieu de la satrapie de Tisapherne.
3 Ville grecque de la côte d'Ionie.

camp des Athéniens, où il apprend que Mindare, et Pharnabaze avec lui, se trouvaient à Cyzique [1]. Alors il enflamme le courage des soldats, en leur peignant la nécessité où ils se trouvent de combattre l'ennemi par terre et par mer, et d'assiéger Cyzique même. « Une victoire complète, disait-il, peut seule vous fournir les ressources nécessaires. »

Il embarque donc les troupes, et il va jeter l'ancre près de Proconèse [2]. Là, il ordonne qu'on enferme, au centre de la flotte, les vaisseaux légers, et qu'on prenne garde que les ennemis n'aient aucun soupçon de son arrivée. Il survint, par bonheur, une grande pluie, accompagnée d'éclats de tonnerre et d'une épaisse obscurité, qui favorisa son dessein, et qui en cacha les apprêts. Non-seulement les ennemis ne se doutèrent de rien, mais les Athéniens eux-mêmes, qu'il avait fait embarquer beaucoup plus tôt qu'ils ne s'y attendaient, s'aperçurent à peine qu'ils étaient partis. Bientôt l'obscurité se dissipa; et l'on aperçut les vaisseaux des Péloponnésiens, se balançant sur leurs ancres devant le port de Cyzique. Alcibiade, qui craignait que les ennemis, à la vue de sa flotte si nombreuse, ne se décidassent à gagner le rivage, donne ordre aux capitaines de n'avancer que lentement; et, prenant avec lui quarante trirèmes, il se présente devant les ennemis, et il les provoque au combat. Ceux-ci, trompés par cette ruse, et qu'effrayaient fort peu ces quarante navires auxquels ils croyaient avoir affaire, fondent sur les Athéniens, et engagent l'action; mais, pendant qu'on en était aux mains, les autres vaisseaux arrivent. Les Péloponnésiens, saisis d'effroi, prennent la fuite. Alcibiade, avec vingt de ses meilleurs voiliers, poursuit les fuyards jusqu'à la côte, débarque ses troupes en même temps qu'ils s'élancent de leurs vaisseaux, et fait un

[1] Dans la Phrygie, sur la Propontide.

[2] Ile voisine de Cyzique.

grand carnage. Mindare et Pharnabaze volent à leur secours : il les défait complétement. Mindare fut tué en combattant avec courage; mais Pharnabaze prit la fuite.

Les Athéniens restèrent maîtres des morts, qui étaient en grand nombre, ainsi que des armes et de tous les vaisseaux. La fuite de Pharnabaze et la déroute des Péloponnésiens livrèrent de plus Cyzique entre leurs mains. Les Athéniens dominèrent dès lors en liberté sur l'Hellespont, et ils chassèrent les Spartiates de toute cette mer. On surprit une lettre, écrite en style laconien, qui informait les Éphores de cette défaite : « C'en est fait de notre fortune; Mindare a été tué; les soldats meurent de faim ; nous ne savons à quoi nous résoudre. »

Les compagnons d'Alcibiade avaient conçu une si haute opinion d'eux-mêmes, et ils avaient été pris d'un tel orgueil, qu'ils dédaignèrent, eux invaincus encore, de se mêler avec les autres soldats, qui avaient été plusieurs fois vaincus. En effet, Thrasyllus venait d'être battu auprès d'Éphèse ; et les Éphésiens avaient érigé un trophée de bronze à la honte des Athéniens. Les soldats d'Alcibiade le reprochaient à ceux de Thrasyllus; et, glorifiant eux-mêmes leurs propres exploits et ceux de leur général, ils refusaient d'admettre les soldats de Trasyllus dans leurs lieux d'exercice, ou dans leurs quartiers de campements. Mais, Pharnabaze étant tombé sur eux avec un corps nombreux de cavalerie et d'infanterie, pendant qu'ils fourrageaient les terres des Abydéniens, Alcibiade vint promptement à leur secours, mit en fuite les ennemis, et les poursuivit, de concert avec Thrasyllus, jusqu'à ce qu'il fût nuit. Les deux corps d'armée se réunirent alors ; et ce fut en se prodiguant les témoignages d'amitié et de satisfaction réciproques, qu'ils rentrèrent ensemble dans le camp. Le lendemain, Alcibiade dressa un trophée; et il s'en alla ravager le pays

de Pharnabaze [1], sans que personne osât marcher à sa rencontre. Il fit prisonniers un grand nombre de prêtres et de prêtresses, mais il les renvoya sans rançon.

Il portait ses armes sur Chalcédoine [2], qui s'était révoltée contre les Athéniens, et qui avait reçu dans ses murs une garnison et un gouverneur de Lacédémone. Mais, comme il apprit que les habitants avaient ramassé toute la récolte de leurs terres, et qu'ils l'avaient mise en dépôt chez les Bithyniens, leurs amis, il s'achemina, avec un détachement, vers les frontières du pays, et il envoya un héraut porter ses plaintes aux Bithyniens. Ceux-ci, redoutant sa vengeance, livrent ce qu'ils avaient entre leurs mains, et font alliance avec lui. Alcibiade enferma Chalcédoine d'une muraille, qui s'étendait depuis une mer jusqu'à l'autre [3]. Pharnabaze s'approcha pour faire lever le siége ; et Hippocratès, gouverneur de la ville, fit de son côté, avec ses troupes, une sortie contre les Athéniens. Alcibiade dispose son armée de manière à faire tête en même temps à l'un comme à l'autre ; il force Pharnabaze à prendre honteusement la fuite, met les Lacédémoniens en déroute, et tue Hippocratès avec un grand nombre des siens. Il s'embarque ensuite, et il va lever des tributs dans l'Hellespont.

Il prit Sélybrie [4], en s'exposant mal à propos à un extrême danger. Ceux qui devaient lui livrer la ville étaient convenus d'élever, à minuit, un flambeau allumé ; mais, craignant d'être découverts, parce qu'un de leurs complices avait tout à coup changé d'avis, ils furent obligés de prévenir l'heure donnée, et ils levèrent le flambeau avant que l'armée fût encore prête. Alcibiade

[1] C'est-à-dire la Phrygie, dont Pharnabaze était gouverneur.

[2] A l'entrée du Bosphore, sur la côte d'Asie.

[3] C'était un retranchement construit en bois, qui allait de la Propontide au Pont-Euxin.

[4] Ou Sélymbrie, dans la Thrace.

prend avec lui environ trente hommes; et, ordonnant aux autres de les suivre en diligence, il s'élance au pas de course vers la ville. La porte s'ouvre devant lui; et vingt soldats, armés à la légère, se joignent aux trente qu'il avait. Il entrait à peine, qu'il entendit les Sélybriens marchant en armes à sa rencontre. La résistance était évidemment impossible : nul moyen d'échapper que par la fuite; mais Alcibiade était trop fier pour s'y résoudre, lui jusqu'alors invincible, dans tous les combats où il avait commandé. Il ordonne donc au trompette de sonner le silence, et il fait crier à haute voix, par un de ceux qui étaient avec lui : « Que les Sélybriens ne prennent pas les armes contre les Athéniens! » A cette proclamation, les uns sentent se refroidir leur ardeur pour le combat, parce qu'ils s'imaginent que toute l'armée des ennemis est dans la ville; les autres sont séduits par l'espérance d'un accommodement favorable. Pendant qu'on entre en conférence, l'armée d'Alcibiade arrive. Alcibiade conjecturant, ce qui était en effet, que les Sélybriens n'avaient que des intentions pacifiques, craignit que la ville ne fût pillée par les Thraces : c'était une troupe nombreuse, qui s'était dévouée à lui, et dont l'ardeur secondait ses entreprises. Il fit donc sortir les Thraces de la ville; et, touché des prières des Sélybriens, il ne leur imposa d'autre peine que de payer une somme d'argent, et de recevoir garnison; après quoi il se retira.

Cependant les généraux qui assiégeaient Chalcédoine conclurent un traité avec Pharnabaze, aux conditions suivantes : Qu'il payerait une somme d'argent convenue[1]; que les Chalcédoniens rentreraient sous l'obéissance des Athéniens, qui, de leur côté, ne commettraient aucun acte d'hostilité sur les terres de Pharnabaze; enfin, que Pharnabaze donnerait escorte et sauvegarde aux

[1] Cette somme était de vingt talents.

Athéniens députés vers le roi. Alcibiade revint, et Pharnabaze exigea qu'il jurât aussi l'exécution du traité ; mais Alcibiade ne voulut jurer qu'après lui. Les serments prêtés, Alcibiade marcha contre les Byzantins [1], qui s'étaient révoltés, et il enferma leur ville d'une muraille. Anaxilaüs, Lycurgue et quelques autres, offrirent de lui livrer la ville, s'il la voulait garantir du pillage. Alors il fit courir le bruit que de nouvelles affaires le rappelaient en Ionie, et il mit à la voile en plein jour, avec toute sa flotte ; mais il revint dans la nuit, débarqua avec ses troupes d'élite, et se tint en silence au pied des murs. Cependant ses vaisseaux voguent vers le port, et ils s'y précipitent avec des cris retentissants et un tumulte affreux. Attaque imprévue, qui saisit d'effroi les Byzantins, en même temps qu'elle donna aux partisans des Athéniens la facilité de livrer la ville à Alcibiade, parce que tout le monde s'était jeté vers le port, pour s'opposer à la flotte. Pourtant l'affaire ne se termina point sans combat ; car les Péloponnésiens, les Béotiens et les Mégariens qui étaient dans Byzance, mirent en fuite ceux qui avaient débarqué, et les obligèrent de remonter sur leurs vaisseaux ; puis, informés que les Athéniens étaient dans la ville même, ils se serrèrent en bataille, et ils vinrent à leur rencontre. Alcibiade, qui commandait l'aile droite des Athéniens, et Théramène, qui était à l'aile gauche, demeurèrent vainqueurs ; et ceux des ennemis qui échappèrent au carnage, au nombre de trois cents, furent faits prisonniers.

Après le combat, il n'y eut pas un seul Byzantin de tué ou de banni ; car la ville n'avait été livrée par les conjurés qu'à la condition qu'on n'ôterait rien aux habitants, et que tous leurs biens leur seraient conservés. Aussi Anaxilaüs, accusé de trahison à Lacédémone, ne

[1] Byzance était à la place où fut depuis Constantinople.

cherchа pas à s'en justifier par une honteuse apologie. « J'étais, dit-il, Byzantin et non Spartiate; et je voyais en danger, non Lacédémone mais Byzance. Les Athéniens avaient investi la ville d'une muraille : plus rien n'y pouvait entrer; et les Péloponnésiens avec les Béotiens qui étaient dans la ville consommaient les vivres qui restaient encore, tandis que les Byzantins mouraient de faim avec leurs femmes et leurs enfants. Je n'ai donc point livré la ville aux ennemis : je l'ai débarrassée des malheurs de la guerre; suivant en cela les maximes des plus vertueux Lacédémoniens, pour qui il n'est au monde qu'une chose belle et juste, faire du bien à sa patrie. » Les Lacédémoniens applaudirent à cette justification; et ils renvoyèrent les accusés absous.

Alcibiade désirait à la fin revoir sa patrie, et bien plus encore se faire voir à ses concitoyens, après avoir tant de fois vaincu les ennemis : il mit donc à la voile pour Athènes. Les trirèmes athéniennes étaient ornées, tout à l'entour, d'une quantité de boucliers et de dépouilles; elles traînaient à la remorque plusieurs navires qu'on avait pris, et elles portaient les enseignes de ceux, plus nombreux encore, qui avaient été détruits : en comptant les uns et les autres, on en eût trouvé au moins deux cents. Quant à ce qu'ajoute Duris de Samos [1], lequel se donnait pour un descendant d'Alcibiade, à savoir que Chrysogonus, le vainqueur des jeux Pythiques, dirigeait au son de la flûte les mouvements des rameurs; que Callipide le tragédien, vêtu d'une robe magnifique et paré de tous ses ornements de théâtre, faisait l'office de céleuste [2], et que le vaisseau

[1] Historien dont les anciens ont pourtant loué l'exactitude, mais que l'orgueil de son origine, vraie ou prétendue, a pu ici induire à des exagérations.

[2] Le céleuste avait inspection sur la préparation et la distribution des vivres dans les vaisseaux; et, comme l'indique leur nom, il animait les matelots de la voix, et il leur commandait la manœuvre.

amiral entra dans le port avec une voile de pourpre : ni Théopompe, ni Éphore, ni Xénophon [1], n'en ont dit un mot; et d'ailleurs, il n'est pas vraisemblable qu'Alcibiade, après un si long exil, et après tant de traverses, eût voulu insulter ainsi aux Athéniens, en se présentant à eux dans un si somptueux appareil. Au contraire, il n'approcha du port qu'avec crainte; et, lorsqu'il y fut entré, il ne voulut descendre de sa trirème qu'après avoir vu, de dessus le tillac, Euryptolème, son cousin, et plusieurs autres de ses amis et de ses parents, qui accouraient au-devant de lui, et qui le pressaient de descendre [2].

Dès qu'il fut débarqué, les Athéniens, sans regarder seulement les autres généraux, coururent en foule à lui, en poussant des cris de joie : ils le saluaient, ils suivaient ses pas, ils lui offraient à l'envi des couronnes. Ceux qui ne pouvaient l'approcher le contemplaient de loin; et les vieillards le montraient aux jeunes gens. Mais cette allégresse publique était mêlée de larmes : on se souvenait des malheurs passés, et on les comparait à la félicité présente. « L'expédition de Sicile n'aurait pas échoué, se disait-on, et nous n'aurions pas vu s'évanouir de si belles espérances, si nous avions laissé à Alcibiade la conduite des affaires et le commandement de l'armée. Lui qui trouva Athènes privée, peu s'en faut, de l'empire de la mer, à peine pouvant sur terre conserver ses faubourgs, déchirée au dedans par des séditions, il l'a pourtant relevée de ses ruines; et il ne lui a pas uniquement rendu sa puissance maritime, il l'a fait triompher par terre de tous ses ennemis. » Le décret de son rappel avait été porté sur la proposition de Critias [3], fils de Calleschrus; et Critias le dit lui-même, dans ses *Elégies*,

[1] Les continuateurs des récits de Thucydide.

[2] Ceci se passait en l'an 407 avant notre ère.

[3] C'était un orateur et un poëte assez distingué; il avait été disciple de Socrate, et il était proche parent de Platon. Critias fut un des trente tyrans.

rappelant à Alcibiade le service qu'il lui a rendu. Voici ses vers :

> Le décret qui t'a ramené, c'est moi qui, dans l'assemblée,
> L'ai proposé ; c'est à moi que tu dois ton retour :
> Le sceau de ma langue est imprimé sur ces événements.

Le peuple s'assembla donc, et Alcibiade comparut devant lui ; et là, après avoir déploré ses malheurs, et après s'être plaint légèrement et avec modestie des Athéniens, il rejeta tout sur sa mauvaise fortune, sur un démon jaloux de sa gloire. Il s'étendit ensuite au sujet des espérances des ennemis, et il exhorta le peuple à reprendre courage. Les Athéniens lui décernèrent des couronnes d'or, le déclarèrent généralissime des armées de terre et de mer, le rétablirent dans tous ses biens, et ordonnèrent aux Eumolpides et aux hérauts de rétracter les malédictions qu'ils avaient prononcées contre lui par ordre du peuple; ce que tous les autres firent, excepté l'hiérophante Théodore. « Pour moi, dit Théodore, je ne l'ai point maudit, s'il n'a fait aucun mal à sa patrie. »

Toutefois, tandis qu'Alcibiade jouissait de cette brillante prospérité, quelques-uns n'étaient pas sans inquiétude, en songeant à l'époque de son retour. Il était entré dans le port le jour où l'on faisait, en l'honneur de Minerve, les Plyntéries[1]. Ce sont des fêtes avec des cérémonies secrètes, que célèbrent des prêtres nommés Praxiergides[2], le 24 de Thargélion[3] : ils voilent la statue de la déesse, après l'avoir dépouillée de tous ses ornements. De là vient que ce jour est estimé néfaste entre tous, et que les Athéniens, pendant sa durée, s'abstiennent de toute affaire. Il semblait donc que la déesse reçût Alcibiade défavorablement et à regret, puisqu'elle se cachait et l'éloignait d'elle.

[1] Du mot πλύνω, *laver*, parce qu'on lavait la statue de la déesse.
[2] De πράσσω, *faire*, et de ἔργον, *ouvrage*.
[3] Partie d'avril et de mai.

Cependant tout lui succédait au gré de ses désirs. Les cent trirèmes qu'il devait commander étaient prêtes : il n'y avait plus qu'à se remettre en mer; mais une louable ambition le retint, jusqu'à la célébration des mystères [1]. Depuis que les Lacédémoniens avaient fortifié Décélie, et qu'ils étaient maîtres des chemins qui menaient à Éleusis, on conduisait par mer la pompe sacrée : ce n'étaient plus dès lors les magnificences d'autrefois; et l'on avait renoncé par force aux sacrifices, aux danses, et à plusieurs autres cérémonies qui se font sur la voie sacrée [2], lorsqu'on porte hors de la ville la statue d'Iacchus. Alcibiade crut donc que ce serait chose pieuse à la fois envers les dieux, et honorable aux yeux des hommes, que de rendre aux mystères leur solennité accoutumée, en conduisant la procession par terre, avec une escorte qui la défendît contre les ennemis. Agis ferait, pensait-il, un irréparable dommage à sa réputation et sa gloire, s'il la laissait passer tranquillement; sinon, ce serait là pour lui, Alcibiade, une occasion de signaler sa valeur à la vue de sa patrie, en face de tous ses concitoyens, dans une lutte sacrée, et que son motif si saint et si noble rendrait agréable aux dieux. Cette résolution prise, il en fait part aux Eumolpides et aux hérauts; il poste des sentinelles sur les hauteurs, et, dès la pointe du jour, il envoie des coureurs à la découverte. Puis, prenant avec lui les prêtres, les mystes et les mystagogues [3], et les couvrant de ses troupes en armes, il les conduit en bon ordre et en silence. C'était un spectacle vraiment auguste et digne des dieux; et le chef de l'expédition, aux yeux de ceux qui ne portaient pas envie à Alcibiade, était un véritable hiérophante et un mystagogue, non moins qu'un général. Pas un ennemi n'osa remuer;

[1] En l'honneur de Cérès et de Proserpine.

[2] Qui conduisait d'Athènes à Éleusis.

[3] Les initiés, et les conducteurs d'initiés, ou initiateurs.

et la procession rentra sans encombre dans la ville.

Ce succès enfla le courage d'Alcibiade, et inspira à l'armée une telle confiance, qu'elle se crut invincible, tant qu'elle l'aurait pour chef. Quant aux pauvres et aux gens des basses classes, Alcibiade les avait si bien captivés, qu'ils furent pris d'un merveilleux désir de l'avoir pour tyran ; et quelques-uns même allèrent jusqu'à lui dire qu'il devait se mettre au-dessus de l'envie, abolir les décrets et les lois, écarter tous les hommes frivoles qui troublaient l'État par leur bavardage, et disposer des affaires à son gré, sans s'embarrasser des calomniateurs. On ignore quelle était personnellement sa pensée sur la tyrannie ; mais les plus considérables d'entre les citoyens s'effrayèrent, et ils pressèrent le plus qu'ils purent son départ, en lui accordant tout ce qu'il voulut, et en lui donnant les collègues qu'il demanda.

Il mit à la voile avec cent vaisseaux, et il aborda dans l'île d'Andros : il y battit les troupes du pays, et les Lacédémoniens qui s'y trouvaient ; mais il ne prit pas la ville, et ce fut la première des accusations politiques que lui intentèrent plus tard ses ennemis. Or, s'il y eut jamais un homme victime de sa gloire, ce fut, on peut le dire, Alcibiade. La grande opinion que donnaient de sa hardiesse et de sa prudence tant d'exploits heureux, le faisait soupçonner d'avoir manqué par négligence ce qu'il n'avait pas exécuté, parce qu'on était persuadé que rien n'était impossible, où il mettrait son zèle. On espérait aussi apprendre la réduction de Chios et du reste de l'Ionie ; et, la nouvelle tardant trop au gré des Athéniens impatients, le mécontentement éclatait partout. Ils ne voulaient pas réfléchir que c'était contre des peuples à qui le grand roi fournissait tout l'argent dont ils avaient besoin, qu'Alcibiade faisait la guerre, tandis qu'il était lui-même souvent obligé de quitter son camp et de courir la mer, pour ramasser de quoi payer et faire subsister ses soldats. Ces courses fournirent le prétexte

de la dernière incupation qu'on porta contre lui. Voici comment. Lysandre, que les Lacédémoniens avaient envoyé prendre le commandement de la flotte, donnait à ses matelots, sur l'argent qu'il recevait de Cyrus [1], quatre oboles au lieu de trois. Alcibiade, qui payait à grand'peine les trois oboles aux siens, alla dans la Carie, pour y lever des contributions. Il avait laissé le commandement de la flotte à Antiochus [2] : c'était un bon pilote, mais, du reste, un homme étourdi et sans tenue. Alcibiade lui avait défendu de combattre, fût-il même attaqué par les ennemis. Mais Antiochus ne tint compte de la défense, et il poussa la témérité jusqu'à la folie : il remplit son vaisseau de soldats, en prend un autre dans la flotte, cingle vers Éphèse, et passe le long des proues des navires ennemis, provoquant par des outrages et des injures ceux qui les montaient. Lysandre se contenta d'abord de détacher quelques navires, pour lui donner la chasse; mais, les Athéniens ayant couru à la défense d'Antiochus, Lysandre fit avancer toute sa flotte, battit les Athéniens, tua Antiochus lui-même, s'empara de plusieurs vaisseaux, fit un grand nombre de prisonniers, et dressa un trophée. Informé du désastre, Alcibiade revint à Samos : il mit à la voile avec toute la flotte athénienne, et il alla offrir la bataille à Lysandre; mais celui-ci, content de sa victoire, ne sortit pas à sa rencontre.

Alcibiade avait dans son camp quelques ennemis particuliers : Thrasybule, fils de Thrason [3], un de ceux qui lui étaient hostiles, partit pour l'aller accuser à Athènes, et pour exciter le peuple contre lui. C'était, selon lui, Al-

[1] Frère d'Artaxercès.

[2] On a vu plus haut comment Antiochus avait gagné les bonnes grâces d'Alcibiade.

[3] Ce Thrasybule n'est plus l'homme à la voix de Stentor dont il a été question ailleurs, mais le général qui devait plus tard délivrer Athènes de la tyrannie des Trente

cibiade qui avait ruiné les affaires et perdu les vaisseaux, par ses insolents abus de pouvoir : c'était pour avoir livré le commandement à des hommes qui ne devaient ses bonnes grâces qu'à leurs débauches et à leurs plaisanteries de matelots, pendant qu'il s'en allait, à son caprice, s'enrichir dans les pays voisins, et passer le temps à boire et à s'ébattre sans vergogne au milieu des courtisanes d'Abydos et de l'Ionie, sans s'inquiéter de l'armée ennemie qui s'apprêtait à l'attaquer. On reprochait aussi à Alcibiade les forts qu'il avait bâtis en Thrace, près de Bisanthe : « C'est une retraite qu'il se ménage, disait-on, ne pouvant ou ne voulant pas vivre dans sa patrie. »

Les Athéniens ajoutèrent foi à ces accusations ; et, n'écoutant que leur colère et leur animosité contre lui, ils nommèrent d'autres généraux. Informé de ce qui se passait, et craignant qu'on n'allât plus loin encore, Alcibiade quitta tout à fait le camp. Il rassembla des troupes étrangères, et il s'en alla faire, pour son propre compte, la guerre aux Thraces indépendants ; et il tira, des prises qu'il fit, de grandes sommes d'argent, en même temps que sa présence mit les Grecs du voisinage à l'abri des incursions des barbares.

A quelque temps de là, les généraux Tydée, Ménandre et Adimante étaient à Égos-Potamos [1], avec tout ce qu'il restait encore de vaisseaux aux Athéniens. Ils avaient pris l'habitude d'aller tous les matins, à la pointe du jour, provoquer Lysandre, qui se tenait à Lampsaque [2]; puis ils s'en retournaient à leur mouillage, et ils passaient la journée sans ordre, sans précaution, et affectant un grand mépris pour les Lacédémoniens. Alcibiade, qui n'était pas loin d'eux, sentit le danger de leur position ; et il crut devoir

[1] C'est-à-dire *au fleuve de la chèvre*, qui avait son embouchure dans l'Hellespont, du côté de l'Europe.

[2] Sur la côte d'Asie, à peu près en face d'Égos-Potamos.

les en avertir. Il monte à cheval, et il va trouver les généraux. « Vous occupez, leur dit-il, un poste désavantageux, sur une côte qui n'a ni ports ni villes, et où vous êtes obligés de tirer vos provisions de Sestos[1], qui est fort éloignée. Vous souffrez imprudemment que vos matelots, lorsqu'ils descendent à terre, se dispersent et se répandent en liberté partout où ils veulent, tandis qu'ils sont en présence d'une flotte ennemie, accoutumée à obéir sans réplique aux ordres absolus de son général. Vous devriez faire passer la flotte à Sestos. » Mais les généraux ne voulurent pas l'écouter. Tydée même lui dit insolemment : « Retire-toi ; ce n'est pas toi, mais d'autres qui commandent ici. »

Alcibiade se retira, soupçonnant quelque trahison de la part des généraux ; et il dit aux personnages de distinction qui le reconduisirent hors du camp, que, si les généraux ne l'avaient pas traité avec cette ignominie, il aurait, en peu de jours, forcé les Lacédémoniens ou à combattre malgré eux, ou à abandonner leurs vaisseaux. Pure fanfaronnade, pensait-on ; mais quelques-uns y trouvèrent de la vraisemblance, car il pouvait, avec ses Thraces si nombreux, tous hommes de trait et cavaliers, aller par terre charger les Lacédémoniens, et mettre le désordre dans leur camp. Au reste, il avait trop bien vu les fautes des Athéniens : l'événement le prouva peu de temps après. Lysandre fondit subitement sur eux, et à l'improviste ; et, de toute la flotte, huit vaisseaux seulement se sauvèrent avec Conon : tous les autres, au nombre d'environ deux cents, furent emmenés captifs ; et trois mille hommes furent pris vivants par Lysandre, puis égorgés. Peu de temps après, Lysandre se rendit maître d'Athènes, brûla tous les vaisseaux, et détruisit les longues murailles[2].

Alcibiade, voyant les Lacédémoniens maîtres de la

[1] Ville située à l'entrée de l'Hellespont, en face d'Abydos.
[2] Qui joignaient Athènes au port du Pirée.

terre et de la mer, n'osa plus rester : il se transporta en Bithynie [1], emmenant avec lui de grands trésors, et en laissant de plus considérables encore dans ses forteresses. Dépouillé par les Thraces de Bithynie d'une grande partie de sa fortune, il résolut d'aller trouver Artaxerxès, persuadé que le roi le jugerait bientôt, à l'essai, homme de ressources non moins que Thémistocle, et recommandé d'ailleurs d'un motif plus honnête : il n'allait pas, comme Thémistocle, offrir son bras au roi contre ses concitoyens, mais lui demander de secourir sa patrie contre les ennemis. Il pensa que Pharnabaze lui donnerait les moyens de se rendre sans encombre auprès d'Ataxerxès : il alla donc le joindre en Phrygie, lui fit assidûment sa cour, et en fut bien traité.

Les Athéniens supportaient avec peine la perte de leur domination ; mais ce fut bien autre chose quand Lysandre leur eût ôté la liberté, en livrant la ville à trente tyrans. Les réflexions qu'ils n'avaient pas faites pendant qu'ils étaient encore en état de se sauver leur vinrent à l'esprit lorsqu'ils virent leurs affaires perdues sans ressource. Ils déploraient leurs malheurs ; ils se rappelaient leurs fautes et leurs imprudences. L'erreur la plus funeste avait été, pensaient-ils, leur second emportement contre Alcibiade : ils l'avaient chassé sans qu'il leur eût fait aucun tort ; et, pour punir un pilote qui avait perdu honteusement quelques navires, ils avaient eux-mêmes, action bien plus honteuse ! privé la ville du plus brave et du plus capable des généraux. Cependant, malgré ce qu'avait d'affreux la situation présente, ils conservaient un rayon d'espérance : Alcibiade sain et sauf, ils ne croyaient pas tout perdu pour Athènes. En effet, lui qui n'avait pu, durant son premier exil, se résoudre à vivre dans l'inaction, il devait encore moins alors, pour peu

[1] De l'autre côté de l'Hellespont.

qu'il en eût le moyen, souffrir l'insolence des Lacédémoniens et les excès des Trente.

La multitude pouvait bien sans folie se bercer de pareils songes, puisque les Trente eux-mêmes s'occupaient d'Alcibiade, s'informaient de lui, et s'inquiétaient de ses actions et de ses projets. Enfin, Critias remontra à Lysandre que les Lacédémoniens ne seraient jamais assurés de l'empire de la Grèce, tant qu'Athènes aurait sa démocratie; et que, les Athéniens se soumissent-ils sans résistance au gouvernement oligarchique, Alcibiade ne les laisserait pas, lui vivant, s'accoutumer paisiblement à l'état présent des choses. Ces discours firent par eux-mêmes peu d'impression sur Lysandre; mais il lui vint de Sparte une scytale, qui lui ordonnait de se défaire d'Alcibiade. Était-ce qu'on y redoutât l'habileté d'Alcibiade et son grand courage; ou voulut-on seulement faire plaisir à Agis? Quoi qu'il en soit, Lysandre fit passer cet ordre à Pharnabaze, pour le faire exécuter; et Pharnabaze remit ce soin à Magée, son frère, et à son oncle Susamithrès.

Alcibiade vivait alors dans un bourg de Phrygie, ayant avec lui la courtisane Timandra. Une nuit, il s'était vu, en songe, vêtu des habits de cette courtisane : Timandra lui tenait la tête entre ses bras, et lui fardait le visage, comme à une femme, de vermillon et de céruse. D'autres disent qu'il qu'il avait cru voir Magée qui lui coupait la tête, et qui brûlait son corps. C'est peu de temps avant sa mort qu'il aurait eu ce songe. Quant à ceux qu'on avait envoyés pour le tuer, ils n'osèrent pas entrer : ils environnèrent la maison, et ils y mirent le feu. Alcibiade s'en aperçoit : il ramasse tout ce qu'il peut de hardes et de tapisseries, et il les jette sur le feu; puis, s'entourant le bras gauche de son manteau, il s'élance l'épée à la main, à travers les flammes, et il en sort sans aucun mal, le feu n'ayant pas encore consumé les hardes qu'il avait jetées. A sa vue, tous les barbares

s'écartèrent : aucun d'eux n'osa ni l'attendre, ni en venir aux mains avec lui ; mais ils l'accablèrent de loin sous les flèches et les traits, et ils le laissèrent mort sur la place. Quand les barbares se furent retirés, Timandra enleva son corps, l'enveloppa de ses propres robes, l'ensevelit, et lui fit, autant qu'il était possible, des funérailles magnifiques et dignes de lui. Timandra fut, dit-on, la mère de Laïs, qu'on appelait la Corinthienne, mais qui avait été amenée captive d'Hyccara, petite ville de Sicile.

Quelques-uns, tout en étant d'accord de ce que je viens de rapporter sur la mort d'Alcibiade, prétendent que ni Pharnabaze n'y eut part, ni Lysandre, ni les Lacédémoniens, et qu'Alcibiade lui-même en fut seul la cause. Il avait séduit une jeune femme de noble maison, et il vivait avec elle. Les frères de cette femme ne se résignèrent point à subir cette injure : ils mirent, pendant la nuit, le feu à la maison qu'habitait Alcibiade, et le tuèrent, comme j'ai dit, quand il s'élança du milieu des flammes.

CAIUS MARCIUS CORIOLAN.

(Né en l'an 526 environ et mort en l'an 488 avant J.-C.)

La maison des Marcius, une des familles patriciennes de Rome, produisit plusieurs personnages illustres, entre autres Ancus Marcius, petits-fils de Numa, et qui fut roi après Tullus Hostilius. Il y eut aussi Publius et Quintus Marcius, ceux qui amenèrent dans Rome la plus belle eau et la plus abondante; et Censorinus, qui fut nommé deux fois censeur par le peuple romain, et qui proposa ensuite et fit porter une loi, par laquelle il était défendu de remplir deux fois les fonctions de censeur. Caïus Marcius, dont il s'agit dans ce récit, perdit son père en bas âge, et il fut élevé par sa mère; et son exemple fit voir que, si l'état d'orphelin expose à bien des inconvénients, il n'empêche pas de devenir un homme de mérite, et de s'élever au-dessus du vulgaire, quoi qu'en disent les hommes lâches qui lui imputent leur bassesse, et qui s'excusent des vices de leur cœur sur l'abandon où s'est trouvée leur enfance. Au reste, Marcius a justifié l'opinion de ceux qui prétendent qu'une nature forte et vigoureuse, quand l'éducation lui manque, produit beaucoup de mauvais fruits mêlés avec les bons, comme une terre fertile qui manque de culture. La force de son caractère, sa fermeté inébranlable dans ses résolutions, lui donnèrent l'ardeur qui fait entreprendre les grandes choses, et la persévérance qui les met à fin. Mais aussi sa colère implacable, son inflexible opiniâtreté, le rendaient mal sociable, et peu

propre au commerce des hommes. Si l'on admirait sa persévérance dans les travaux, son indifférence pour les plaisirs, son mépris pour les richesses, qu'on appelait avec raison tempérance, droiture et force d'âme, on ne pouvait souffrir, dans les rapports habituels de la vie civile, son humeur sauvage, ses manières dures et hautaines. C'est qu'en effet, le plus grand avantage que nous tirions de la bienfaisance des Muses, c'est de vaincre, d'adoucir notre naturel, par l'instruction et par les lettres, et de comprendre qu'il faut aimer la modération et bannir de nous tout excès.

Le courage militaire et les qualités du soldat étaient, en ce temps-là, les vertus que Rome honorait entre toutes ; et ce qui le prouve, c'est que la vertu, chez les Romains, n'a point d'autre nom que le nom même de vaillance, et que ce qui désigne cette espèce de vertu s'applique au genre tout entier lui-même [1]. Marcius était né, plus que pas un, avec la passion des armes : aussi s'accoutuma-t-il, dès son enfance, à les manier. Persuadé que les armes artificielles ne servent de rien, si l'on n'a pas exercé celles qu'on a reçues de la nature, il dressa si bien son corps à tous les genres de combats, qu'il devint un coureur agile, un lutteur inébranlable, et si ferme à la prise, que, l'ennemi une fois entre ses mains, rien ne l'en pouvait tirer. Et ses émules de courage et de vertu reconnaissaient la cause de toutes leurs défaites dans cette force de corps que rien n'abattait, et qui résistait à toutes les fatigues.

Il était encore très-jeune, quand il fit sa première campagne [2]. Tarquin, qui avait été roi de Rome, et qu'on avait banni, voulut tenter, après plusieurs com-

[1] Le mot latin *virtus* signifie à la fois *courage* et *vertu*. Il en est de même en grec du mot ἀρετή.

[2] On peut supposer qu'il avait dix-sept ou dix-huit ans, à l'époque de l'expulsion des Tarquins; mais il avait déjà une trentaine d'années à la bataille du lac Régille.

bats où il avait été vaincu, un dernier coup de dés, si je puis dire, et il marcha contre Rome. Plusieurs peuples du Latium et des autres contrées de l'Italie l'aidèrent dans son entreprise, bien moins par intérêt pour lui, que par le désir d'arrêter les progrès des Romains, objet de leur crainte et de leur envie. Dans cette bataille[1], où les deux partis reprirent tour à tour l'avantage plusieurs fois, Marcius combattit avec un courage extraordinaire, sous les yeux du dictateur[2] : ayant vu un Romain qui venait d'être renversé, il courut à son secours, lui fit un rempart de son corps, et tua l'ennemi qui venait pour l'achever. Après la victoire, il fut un des premiers que le général décora d'une couronne de chêne. C'est la couronne habituellement décernée à celui qui a sauvé la vie d'un citoyen. Peut-être a-t-on voulu, par là, faire honneur au chêne, à cause des Arcadiens[3], que l'oracle d'Apollon a appelés mangeurs de glands ; peut-être est-ce parce que le chêne est fort commun, et que les gens de guerre en trouvent facilement partout ; peut-être enfin est-ce parce que cet arbre est consacré à Jupiter protecteur des villes, que la couronne de chêne a paru plus convenable pour le soldat qui avait sauvé un citoyen. D'ailleurs, le chêne est le plus fertile des arbres sauvages, et le plus vigoureux des arbres cultivés. Les hommes en tiraient jadis une nourriture, le gland, et une boisson, l'hydromel[4] ; et ils lui devaient presque toute la viande dont ils se nourrissaient, car c'est le chêne qui produit la glu[5], dont on se sert à la chasse pour prendre le gibier. On dit que les Dioscures apparurent dans cette bataille ; et qu'aussitôt après le com-

[1] Il s'agit de la bataille du lac Régille, qui se donna en l'an 496 avant J.-C.

[2] Ce dictateur se nommait Aulus Postumius.

[3] En souvenir d'Évandre et de ses compagnons, fondateurs de Pallantée, sur le mont Palatin.

[4] On récoltait le miel dans le creux des vieux chênes : voilà comment la boisson faite avec le miel était regardée comme un produit du chêne.

[5] La glu se tirait du gui, qui pousse sur le chêne.

bat, on les vit à Rome, sur leurs chevaux couverts de sueur, et qu'ils annoncèrent la victoire dans le Forum près de la fontaine, à l'endroit où s'élève encore aujourd'hui leur temple. C'est pour cela que le jour des ides du mois de juillet [1], anniversaire de cette victoire, a été consacré aux Dioscures.

Les lueurs passagères d'une réputation prématurée suffisent pour éteindre le désir de la gloire dans le cœur des jeunes gens médiocrement passionnés pour elle : c'en est assez pour apaiser en eux une soif facile à satisfaire. Mais une pensée forte et généreuse grandit, au contraire, par l'effet même des honneurs, et elle s'embrase d'un plus vif éclat. C'est comme un vent rapide, qui pousse l'homme vers tout ce qui se montre beau : la récompense de ce qu'il a fait semble lui prescrire l'engagement de mieux faire à l'avenir; et il aurait honte de trahir sa gloire, en ne la surpassant pas par de plus grands exploits. Tel était Marcius. Rival de lui-même, il s'efforça d'être, pour ainsi dire, chaque jour un nouvel homme; il ajouta sans cesse à ses belles actions des actions plus belles encore : il entassa dépouilles sur dépouilles; il vit les derniers généraux sous lesquels il servait lui décerner, à l'envi de ses anciens chefs, d'honorables récompenses, et rendre à sa vaillance des témoignages plus magnifiques encore. Les Romains avaient alors à livrer bien des combats, à soutenir bien des guerres : il n'y eut pas une seule de ces occasions, d'où Marcius revînt sans quelque couronne ou quelque prix d'honneur. La gloire était, pour les autres, la fin de la vertu; mais ce que Marcius cherchait dans la gloire, c'était la joie qu'en ressentait sa mère. Que sa mère entendît les louanges qu'on lui donnait; qu'elle le vît recevoir des couronnes; qu'elle le tînt dans ses bras, et l'arrosât de ses larmes, c'était pour lui la ré-

[1] Le 15 juillet.

compense suprême, le comble du bonheur. Épaminondas confessa, dit-on, le même sentiment, lorsqu'il regarda comme sa fortune la plus belle d'avoir eu son père et sa mère encore vivants, lors de son expédition de Leuctres et de sa victoire. En effet, il eut la satisfaction de les voir l'un et l'autre partager sa joie et le féliciter de ses exploits. Au reste, Marcius croyait juste de s'acquitter, envers sa mère, de toute la reconnaissance qu'il aurait due à son père; il ne songeait qu'à trouver pour Volumnie[1] de nouvelles joies, de nouvelles marques de respect : même ce fut à sa prière, et pour céder à ses instances, qu'il se maria; et, lorsqu'il eut des enfants, sa mère ne cessa point d'habiter sous le même toit que lui.

Marcius jouissait déjà, dans Rome, d'une grande réputation et d'un grand crédit, qu'il devait à sa vertu, lorsque le sénat, pour soutenir les riches, provoqua le mécontentement du peuple, qui se plaignait de l'oppression où le tenaient les usuriers. Ceux qui n'avaient qu'un bien modique voyaient tout ce qu'ils possédaient saisi et vendu à l'encan; et ceux qui n'avaient rien absolument étaient appréhendés au corps et détenus en servitude, malgré les cicatrices des blessures qu'ils avaient tant de fois reçues en combattant pour la patrie. La dernière de ces expéditions, la guerre contre les Sabins, ils l'avaient faite sur la parole que les riches leur avaient donnée de les traiter avec moins de rigueur, et sur un décret du sénat, qui rendait garant de cette promesse le consul Manius[2] Valérius. Ils avaient vaillamment combattu dans la bataille, et défait les ennemis; mais les créanciers ne se montrèrent pas moins impitoyables; et le sénat, qui feignait d'avoir oublié ses promesses, les

1 Les autres historiens donnent à la mère de Coriolan le nom de Véturie, et celui de Volumnie à sa femme.

2 D'autres lisent Marcus Valérius; mais c'est une erreur de nom, que les derniers éditeurs ont eu raison de faire disparaître.

laissait traîner et retenir en prison, pour gages de leurs dettes. Bientôt la ville fut en proie aux troubles et à la sédition. Les ennemis, instruits de ces agitations populaires, entrèrent à main armée sur le territoire de Rome, et ils y mirent tout à feu et à sang. Alors les consuls firent un appel à tous ceux qui étaient en âge de porter les armes ; mais personne ne se présenta. Les magistrats se partagèrent d'opinions comme auparavant : les uns voulaient qu'on cédât quelque chose aux pauvres, et qu'on relâchât l'excessive rigueur de la loi ; les autres soutenaient un avis tout contraire, et Marcius était de ce nombre. Ce n'est pas que, dans cette affaire, Marcius tînt grand compte de la question d'argent ; mais il regardait l'entreprise du peuple comme une tentative de désobéissance et d'attentat contre les lois, que la prudence, selon lui, commandait d'amortir et d'éteindre.

Le sénat s'était assemblé plusieurs fois en peu de temps, et sans pouvoir rien conclure, quand tout à coup les pauvres s'attroupent, s'animent les uns les autres, et abandonnent la ville. Ils se retirèrent sur la montagne qu'on appelle aujourd'hui le mont Sacré, située le long du fleuve Anio [1]. Ils ne s'y livrèrent à aucune violence, à aucun mouvement séditieux ; et ils se contentèrent d'exhaler leurs plaintes. « Il y a longtemps, criaient-ils, que les riches nous ont chassés de Rome. Nous trouverons partout, dans l'Italie, l'air, l'eau et la sépulture. Rome ne nous offre rien de plus, sinon des blessures ou la mort à recevoir, en combattant pour les riches. » Le sénat s'inquiéta de cette retraite ; et il députa vers le peuple les plus doux et les plus populaires d'entre les vieux sénateurs. Ménénius Agrippa porta la parole [2]. Tout en adressant au peuple d'instantes prières,

[1] Qui se jette dans le Tibre un peu au-dessus de Rome.

[2] D'autres, suivant les historiens, avaient déjà parlé, avant que Ménénius contât son apologue.

il fit avec franchise une complète apologie du sénat ; et il termina son discours par un apologue, depuis fameux. « Tous les membres du corps humain s'étaient révoltés, dit-il, contre l'estomac. Ils se plaignaient que l'estomac demeurât seul oisif dans le corps, sans contribuer à son service, tandis que les autres membres supportaient toute la peine et toute la fatigue, pour fournir à ses appétits. L'estomac se moqua de leur sottise, qui les empêchait de sentir que, s'il recevait seul toute la nourriture, c'était pour la renvoyer et la distribuer ensuite à chacun d'eux. Citoyens, dit Ménénius, il en est de même du sénat par rapport à vous : ses délibérations, les affaires qu'il prépare, sont la garantie du bon ordre dans l'État, et la source de tous les biens, de tous les avantages qui se répandent sur chacun de vous. »

Ce discours amena la réconciliation. Seulement ils demandèrent au sénat, et ils en obtinrent, de pouvoir élire cinq magistrats chargés de les défendre : ce sont ceux qu'on appelle maintenant tribuns du peuple. Les premiers élus furent les chefs mêmes de la révolte, Junius Brutus et Sicinius Bellutus. L'union une fois rétablie dans la cité, le peuple eut bientôt pris les armes ; et les consuls n'eurent plus affaire qu'à des soldats obéissants et pleins d'ardeur. Marcius, tout mécontent qu'il fût de l'augmentation de force que le peuple avait obtenue au préjudice de l'aristocratie, ne laissa pas d'exhorter les patriciens, qu'il voyait comme lui affligés de ce désordre, à ne point rester en arrière des plébéiens, dans ces luttes pour la défense de la patrie, et à montrer qu'ils l'emportaient sur eux, bien plus encore par la vertu que par la puissance[1].

C'était avec la nation des Volsques, que les Romains

[1] Le rôle politique de Marcius en cette circonstance prouve bien qu'à la bataille du lac de Régille il était déjà homme fait ; car la retraite du mont Sacré est de l'an 493, c'est-à-dire de trois ans seulement postérieure à la bataille.

étaient alors en guerre[1]. Corioles, la ville la plus importante du pays, était assiégée par le consul Cominius. Les autres Volsques, qui craignaient qu'elle ne succombât, rassemblent toutes leurs forces, et ils volent à son secours. Ils comptaient livrer la bataille aux Romains sous les murs de la ville, et les attaquer des deux côtés à la fois. Cominius partage ses troupes, marche avec une moitié au-devant des Volsques qui venaient défendre la ville, et laisse, pour continuer le siége, Titus Larcius, un des Romains les plus braves. Ceux de Corioles, qui n'avaient plus dès lors que du mépris pour le petit nombre des assiégeants, font une sortie, mettent les Romains en déroute, et les poursuivent jusque dans leurs retranchements. A cet instant, Marcius accourt avec une poignée de soldats, renverse tous ceux qui lui font résistance, arrête l'effort des autres, et rappelle à grands cris les Romains au combat. Car il avait toutes les qualités que Caton[2] désirait dans un homme de guerre : la main qui frappe des coups assurés, et cet accent de la voix, cet air du visage, qui portent la terreur et le trouble dans l'âme des ennemis. Un grand nombre de Romains se rallient autour de lui; et les Volsques prennent la fuite. C'est encore trop peu pour Marcius : il poursuit les fuyards, et il les charge avec vigueur, jusqu'aux portes de la ville. Arrivé là, il voit les Romains suspendre la poursuite, assaillis par une grêle de traits, qui pleuvent de dessus les murailles; il voit que pas un n'ose avoir la pensée d'entrer pêle-mêle avec les ennemis dans une ville pleine de soldats en armes : il s'arrête; il exhorte les siens, et il leur rend le courage. « Ce n'est pas aux fuyards, leur crie-t-il, c'est bien plutôt à ceux qui les poursuivent, que la Fortune ouvre les

1 Les Volsques habitaient une partie du Latium meridional, et ils confinaient à la Campanie.

2 Plutarque veut dire Caton l'Ancien. Voyez sa *Vie*, la dix-huitème de la collection.

portes de Corioles ! » Puis il s'élance, accompagné seulement de quelques hommes résolus, au travers des ennemis ; et il pénètre avec les Volsques dans la ville, sans que personne, dans le premier moment, ait osé résister, ni seulement tourner la tête. Bientôt il s'aperçut du peu de Romains qu'il y avait dans la ville ; mais ils étaient engagés, lui et les siens, au milieu des ennemis. Il fit, dit-on, des prodiges incroyables de valeur ; et il déploya une force, une agilité, une audace sans égales. Il renverse tout ce qui se trouve sur son passage, repousse les uns aux extrémités de la ville, force les autres de mettre bas les armes, et donne tout le temps à Larcius de faire entrer le reste des Romains dans Corioles.

La ville ainsi prise, la plupart des soldats s'arrêtaient à piller, et à faire du butin. A cette vue, Marcius est saisi d'indignation. « C'est une honte, leur crie-t-il, alors que le consul et les Romains qui l'accompagnent sont peut-être aux prises avec les ennemis, de vous en aller cherchant çà et là de quoi vous enrichir, ou de vous soustraire au danger sous prétexte de butin à faire ! » Mais le plus grand nombre fut sourd à ses remontrances. Pour lui, il court, avec ceux qui le veulent suivre, sur la route qu'a tenue l'autre armée. Sans cesse il presse ses compagnons de hâter le pas : il les exhorte à ne pas ralentir leur ardeur ; il prie instamment les dieux de permettre qu'il arrive non point après le combat, mais assez à temps pour partager avec ses concitoyens les dangers de la journée. C'était l'usage, en ce temps-là chez les Romains, quand ils étaient rangés en bataille, et qu'ils n'avaient plus qu'à prendre leur bouclier et à ceindre leur casaque, de faire leur testament de vive voix, en nommant leur héritier devant trois ou quatre de leurs camarades. Les soldats étaient en présence de l'ennemi, et ils s'occupaient à ce devoir, lorsque Marcius arriva. Les premiers qui l'aperçurent suivi de quelques hommes seulement, et tout

couvert de sang et de sueur, furent d'abord effrayés; mais, quand ils virent qu'il courait au consul, et lui tendait la main avec tous les signes de la joie, en lui annonçant la prise de Corioles, et que Cominius, de son côté, l'embrassait et le serrait étroitement dans ses bras, alors tous sentirent se ranimer leur confiance; car les uns avaient entendu la nouvelle de cet heureux événement, et les autres l'avaient devinée. Ils poussent des acclamations, et ils pressent leurs généraux de les mener au combat.

Marcius demanda à Cominius quel était l'ordre de bataille des ennemis, et où étaient rangées leurs meilleures troupes. Cominius répondit qu'il croyait que leur centre était occupé par les Antiates, les plus belliqueux des Volsques, et qui ne le cédaient en courage à personne. « Je t'en prie donc, dit Marcius, et je t'en conjure, mets-moi en face d'eux. » Le consul, plein d'admiration pour son dévouement, lui accorda sa demande. A peine a-t-on lancé les premiers traits, Marcius sort des rangs, charge les Volsques qu'il avait devant lui, et les enfonce du premier choc. Mais les deux ailes se tournent contre lui; et il allait être enveloppé, quand le consul, qui vit le danger, envoya ses meilleurs soldats au secours. Il se livra, autour de Marcius, un sanglant combat: la terre fut en un instant jonchée de morts; mais à la fin, les ennemis, écrasés de toutes parts, furent rompus et mis en fuite. Marcius était couvert de blessures et accablé de fatigue. Les Romains qui poursuivaient les ennemis le priaient de se retirer dans le camp. « Ce n'est pas aux vainqueurs, dit-il, à être las; » et il court après les fuyards. Ce qui restait de l'armée des Volsques fut complétement défait; et il y eut un grand nombre de morts et de prisonniers[1].

[1] Cette bataille et la prise de Corioles sont de la même année que la retraite du peuple sur le mont Sacré.

Le lendemain, le consul mande Marcius, et convoque l'armée. Puis il monte sur son tribunal; et, après avoir rendu aux dieux les actions de grâces que méritait une si grande victoire, il adresse la parole à Marcius même. Il fait un magnifique éloge de la conduite que Marcius a tenue sous ses yeux dans le combat, et des traits de bravoure dont Larcius lui a rendu compte. Puis il lui commande de prendre, à son choix, la dîme de tout le butin qu'on avait fait sur les ennemis, argent, chevaux, prisonniers, avant que rien fût distribué aux autres. Il lui donne en outre, pour prix de sa vaillance, un cheval de bataille richement harnaché. Les Romains applaudirent aux paroles du consul. Marcius, s'étant avancé, dit qu'il acceptait le cheval, et qu'il était flatté des louanges que lui avait décernées le consul; mais que, pour tout le reste, comme c'était, à ses yeux, un salaire plutôt qu'une marque d'honneur, il le refusait, content de partager avec l'armée. « Je ne demande, ajouta-t-il, qu'une seule grâce, que je mets au-dessus de toutes les autres, et que je te supplie de m'accorder. J'avais, parmi les Volsques, un hôte et un ami, homme honnête et vertueux. Aujourd'hui, il est prisonnier; et, de riche, d'heureux qu'il était, il est devenu esclave. Il est en proie à bien des souffrances : je veux au moins le délivrer d'un de ses malheurs, celui d'être vendu. » A ces paroles de Marcius, ce fut dans l'armée une acclamation universelle; et l'on admira son désintéressement, plus encore qu'on ne faisait sa bravoure militaire. Ceux-là même qui ne se pouvaient défendre d'un sentiment de jalousie, à la vue des honneurs dont il était comblé, le jugèrent d'autant plus digne de ces présents, qu'il les avait refusés; et la vertu qui lui faisait mépriser de magnifiques récompenses leur inspira plus de respect que celle qui les lui avait méritées. Le bon emploi des richesses est, en effet, plus glorieux que le bon usage des armes; mais il est encore plus beau de

savoir se passer des richesses que d'en faire un bon emploi.

Quand les acclamations de la foule et le bruit eurent cessé, Cominius, s'adressant aux soldats : « Compagnons, dit-il, vous ne pouvez forcer Marcius à recevoir des présents qu'il ne veut pas accepter. Mais donnons-lui une récompense qu'il ne puisse refuser ; et décernons-lui le nom de Coriolan, si toutefois l'exploit même ne le lui a point déjà donné avant nous. » Depuis ce jour, Coriolan fut le troisième nom de Marcius. Ce fait met en lumière l'usage des Romains. Ils avaient d'abord un nom propre, ainsi Caïus ; le deuxième nom, Marcius par exemple, était le nom de la maison ou de la famille ; le troisième s'ajoutait plus tard aux deux autres : on le tirait ou d'une action particulière, ou d'un événement, ou du caractère, ou de la figure, ou de quelque vertu [1]. C'est ainsi que, chez les Grecs, certaines actions ont fait donner les surnoms de Soter [2], de Callinicus [3] ; une singularité physique, ceux de Physcon [4], de Grypus [5] ; une vertu, ceux d'Évergète [6], de Philadelphe [7] ; la fortune, celui d'Eudémon [8], que porta le second des Battus. Il y eut des rois qui reçurent des surnoms satiriques : par exemple, Antigonus fut appelé Doson [9], et Ptolémée, Lathyrus [10]. Cette dernière espèce de surnoms a été la plus commune chez les Romains. Ainsi ils ap-

[1] Le surnom d'un individu passait quelquefois à toute sa lignée, comme celui de Caton, de Cicéron, de Pictor ; en sorte que les membres de certaines familles avaient réellement deux noms fixes, et ne se distinguaient les uns des autres que par le surnom : ainsi les frères Marcus et Quintus Tullius Cicéron et leur cousin Lucius Tullius Cicéron.

[2] *Sauveur.*

[3] *Victorieux.*

[4] *Ventru.*

[5] *Qui a le nez aquilin.*

[6] *Bienfaiteur.*

[7] *Aimant ses frères.*

[8] *Heureux.* Battus était roi de Cyrène.

[9] *Devant donner*, ou *prometteur.*

[10] *Pois chiche* d'autres écrivent *Lamyrus*, bouffon.

pelèrent Diadématus un des Métellus, parce qu'ayant eu pendant longtemps une plaie au front, il ne paraissait en public que la tête bandée. Un autre Métellus fut nommé Céler[1], parce que, très-peu de jours après la mort de son père, il avait réussi à donner, pour les obsèques, un combat de gladiateurs aux Romains, émerveillés de la promptitude de tant de préparatifs. Encore aujourd'hui, ils donnent des surnoms pris de quelque particularité de la naissance. Ils appellent Proculus[2], celui qui est né pendant que son père était absent; Postumus[3], celui qui vient au monde après la mort de son père. Quand, de deux jumeaux, l'un meurt en naissant, le survivant reçoit le surnom de Vopiscus[4]. Ils empruntent aussi leurs surnoms des imperfections du corps, tels que Sylla[5], Niger[6], Rufus[7], ou même Cécus[8], Claudius[9]. C'était un admirable moyen d'accoutumer les citoyens à ne pas rougir de la cécité, ni des autres défauts du corps; à ne les point regarder comme une honte et un affront, mais à y répondre comme à des noms propres. Au reste, ce sont là des recherches qui conviennent mieux peut-être à un autre sujet.

Quand la guerre fut finie, les démagogues réveillèrent la sédition. Non point qu'ils eussent quelque nouveau sujet de plainte, quelque accusation fondée; mais ils prirent pour prétexte d'imputer aux patriciens les maux qui n'étaient que la suite nécessaire des premiers

[1] C'est-à-dire *prompt*.

[2] De *procul*, loin.

[3] C'est-à-dire *tout à fait dernier*. Ce mot doit s'écrire sans *h*; et nous avons le plus grand tort d'en mettre une dans notre mot *posthume*, qui n'est que la transcription de ce superlatif latin.

[4] *Né viable*.

[5] On verra, dans la *Vie de Sylla*, que Plutarque s'est trompé sur le sens de ce nom.

[6] *Le noir*.

[7] *Le roux*.

[8] *L'aveugle*.

[9] *Le boiteux*.

troubles et des dissensions d'autrefois. La plupart des terres n'avaient été ni ensemencées ni labourées; et la guerre n'avait pas permis de faire venir du blé d'ailleurs : la disette devint donc extrême. Les démagogues, voyant qu'il n'y avait point de blé au marché, et que, même y en eût-il, le peuple manquait d'argent pour en acheter, lancèrent contre les riches des accusations calomnieuses. C'étaient les riches, à les en croire, qui satisfaisaient leur rancune en affamant le peuple. Or, il arriva de Vélitres[1] une députation, qui venait remettre cette ville aux Romains, et les prier d'y envoyer une colonie : une maladie contagieuse avait tellement ravagé et dépeuplé Vélitres, qu'il y restait à peine la dixième partie des habitants. Les gens sensés regardèrent comme une heureuse circonstance, et vraiment opportune, le besoin où se trouvaient les Véliternes. Ils espéraient que ce serait un moyen de soulager la disette, et en même temps de dissiper la sédition : il ne fallait pour cela, pensaient-ils, que purger la ville des citoyens turbulents et qui se laissaient emporter aux déclamations des démagogues, comme d'autant d'humeurs vicieuses, qui altéraient la santé de l'État. Les consuls choisissent donc ceux-là, et les envoient dans la colonie; puis ils enrôlent les autres citoyens, pour une expédition contre les Volsques, cherchant dans les travaux de la guerre un remède aux troubles intérieurs, et comptant que riches et pauvres, plébéiens et nobles, une fois ensemble sous les armes et dans le même camp, et partageant les mêmes dangers, prendraient des sentiments plus doux et plus paisibles les uns pour les autres. Mais les démagogues Sicinius et Brutus s'opposèrent aux décrets. « Les consuls, criaient-ils, déguisent, sous le nom spécieux de colonie, une proscription sauvage. Ils poussent les pauvres dans un gouffre, en les envoyant ha-

[1] Ville des Volsques, aujourd'hui Vellétri, sur la voie Appienne.

biter une ville dont l'air est empesté, toute remplie de morts restés sans sépulture, et où ils seront à la merci d'un démon étranger et funeste. Et, comme si ce n'était point assez encore d'avoir fait périr par la famine une partie des citoyens, et de livrer les autres à la peste, les voilà qui vont, de gaieté de cœur, entreprendre une guerre, afin que la ville soit affligée de tous les fléaux à la fois, parce qu'elle a refusé de rester l'esclave des riches. »

Le peuple, tout rempli de ces discours, ne venait point répondre à l'appel des consuls, et il se dégoûtait de la nouvelle colonie. Le sénat ne savait quel parti prendre ; mais Marcius, enflé de ses succès, et qui se vantait fort de la considération dont il jouissait auprès des principaux citoyens, combattit ouvertement les démagogues, et il fit presser le départ de la colonie. On obligea, sous des peines sévères, ceux que le sort avait désignés, de partir pour Vélitres. Quant à la guerre, comme le peuple refusait absolument de s'enrôler, Marcius rassembla ses clients, avec tout ce qu'il put déterminer de volontaires, et il alla faire des courses sur les terres des Antiates [1]. Il y trouva une grande quantité de blé, de bestiaux et d'esclaves, dont il ne prit rien pour lui ; et il ramena dans Rome sa troupe chargée de butin. Les autres citoyens, à la vue de leur bonne fortune, furent saisis d'un sentiment de dépit et d'envie. Marcius leur devint odieux ; et l'accroissement de sa gloire et de sa puissance ne paraissait plus, à ces esprits chagrins, qu'un symptôme menaçant pour le peuple.

Peu de temps après, Marcius demanda le consulat ; et presque tous les suffrages penchaient de son côté. Le peuple éprouvait quelque honte à refuser un citoyen des plus distingués par sa noblesse et par sa vertu, et à lui faire affront, après tant de services importants

[1] Antium était la capitale du pays des Volsques.

qu'il avait rendus. C'était l'usage, à Rome, que ceux qui briguaient le consulat vinssent, sur le Forum, solliciter le peuple et se recommander à lui, vêtus d'une simple robe, et sans tunique; soit que cet humble costume fût mieux assorti à leur état de suppliant, soit que ceux qui portaient les cicatrices de quelques blessures voulussent montrer des signes visibles de leur bravoure. Car ce n'était point par crainte qu'ils ne corrompissent le peuple à prix d'argent, qu'on avait exigé que les candidats parussent sans ceinture devant les citoyens dont ils briguaient la faveur : on ne vit que longtemps après s'introduire l'usage de vendre ou d'acheter les suffrages, et de trafiquer des élections. La contagion atteignit ensuite les tribunaux et les camps; et, livrant les armes en esclaves à l'argent, elle changea en monarchie le gouvernement populaire. Ce n'est pas sans raison qu'on a dit que celui-là ruina le premier la démocratie, qui le premier donna des festins au peuple, et qui lui fit des distributions d'argent. Mais on ne voit pas que le fléau se soit manifesté tout d'un coup dans Rome : il s'y glissa, au contraire, secrètement, et par des progrès peu sensibles; car on ignore quel fut le premier Romain qui corrompit par argent le peuple ou les tribunaux. À Athènes, le premier qui donna de l'argent à des juges fut Anytus, fils d'Anthémion, accusé d'avoir livré aux ennemis le fort de Pylos. C'était sur la fin de la guerre du Péloponnèse [1] : temps où l'âge d'or régnait encore dans toute sa pureté, sur la place publique de Rome.

Marcius montrait les cicatrices de tant de blessures qu'il avait reçues dans tant de batailles, durant dix-sept années [2] où il avait pris part à toutes les guerres, et où il avait toujours remporté le prix de la valeur; et

[1] Dans la vingt-quatrième année de cette guerre, c'est-à-dire en l'an 407 avant J.-C.

[2] Coriolan disait ceci en l'an 492 ou 491; ce qui montre bien que ses premières campagnes sont fort antérieures à la bataille du lac Régille

les citoyens, par respect pour sa vertu, s'étaient donné parole, d'un commun accord, de le nommer consul. Le jour de l'élection, Marcius se rendit sur la place dans un appareil magnifique, accompagné du sénat; et les patriciens qui l'environnaient montraient assez que jamais candidature n'avait été à ce point l'objet de leur prédilection. Cette faveur des nobles fit passer derechef la multitude, de la bienveillance à la haine et à l'envie. Et à ce sentiment vint se joindre la crainte qu'armé une fois de la puissance souveraine, cet homme, tout dévoué au parti aristocratique, et qui jouissait de tant de crédit auprès des patriciens, ne ravît au peuple sa liberté. D'après ces réflexions, Marcius fut écarté; et l'on élut d'autres consuls.

Cette déconvenue affligea vivement le sénat, qui y vit un affront fait à lui-même, plus encore qu'à Marcius. Pour Marcius, il ne supporta point tranquillement l'injure; et il ne sut point se résigner, accoutumé qu'il était à céder aux mouvements de cette partie de l'âme qui est le siége de la colère et de l'opiniâtreté. Il prenait ce défaut pour noblesse de cœur et hauteur de pensée. Il n'avait pas cet heureux mélange de gravité, de douceur, de raison et d'instruction, qui constitue la meilleure part de la vertu politique. Il ignorait que celui qui gouverne, et qui traite avec des hommes, dût fuir, entre toutes choses, l'opiniâtreté, cette compagne de la solitude, comme s'exprimait Platon [1], et qu'il dût surtout pratiquer la patience des injures, malgré le ridicule qu'y attachent certaines gens. Doué d'un caractère franc et ouvert, mais dur et inflexible, il croyait que la force consiste uniquement à avoir le dessus en tout; tandis que c'est faiblesse et lâcheté de laisser pousser la colère, comme une tumeur, du fond de la partie malade et souffrante de notre âme. Marcius ren-

[1] C'est dans une lettre, adressée à Dion, que Platon s'exprime ainsi.

tra donc chez lui, l'agitation dans le cœur, et plein de ressentiment contre le peuple. Les jeunes patriciens de Rome, si fiers de leur noblesse et de leur courage, s'étaient montrés, de tout temps, complétement dévoués à sa personne : ils s'attachèrent à lui plus étroitement encore ; et, loin d'adoucir son dépit, ils ne firent que l'enflammer davantage, en partageant son indignation et sa douleur. Car Marcius était pour eux un chef, un maître complaisant qui les formait, durant les expéditions, au métier de la guerre, et qui allumait en eux une émulation de vertu exempte de toute jalousie, par les louanges qu'il donnait à ceux qui faisaient bien.

Cependant il arriva à Rome une provision de blé considérable. Une partie avait été achetée en Italie, et l'autre, qui n'était pas moindre, envoyée de Syracuse en présent, par le tyran Gélon. On eut donc la douce espérance que la ville allait être, tout à la fois, délivrée et de la disette et des dissensions. Le sénat s'assembla le jour même ; et le peuple se répandit en foule autour de la Curie, attendant l'issue des délibérations, et ne doutant pas que le blé acheté ne lui fût vendu, sur le marché, à un prix raisonnable, et qu'on ne lui distribuât gratuitement celui dont Gélon avait fait présent. C'était là, en effet, l'avis ouvert par quelques sénateurs. Mais Marcius se lève, et il s'emporte avec violence contre ceux qui favorisaient le vœu de la multitude : il les appelle démagogues, traîtres à la noblesse ; et il leur reproche de fomenter contre eux-mêmes les germes funestes d'audace et d'insolence, qu'on avait jetés dans la foule. « Il eût fallu, disait-il, les étouffer à leur naissance, et non point fortifier le peuple par une première et énorme concession. Le peuple est déjà devenu si redoutable, que rien ne se fait plus que selon son gré. On ne le peut forcer à rien malgré lui ; il n'obéit pas même aux consuls : il vit dans l'anarchie, et il ne reconnaît plus que ce qu'il appelle ses magistrats. Ceux

qui proposent de faire des largesses et des distributions de blé, comme on en fait en Grèce, pays de complète démocratie[1], autorisent véritablement une désobéissance qui sera la ruine de l'État. Car le peuple ne prétendra pas, certes, qu'il reçoit ce blé comme le prix de ces expéditions auxquelles il s'est refusé; de ces retraites séditieuses, qui n'ont été que des trahisons envers la patrie; de ces calomnies contre le sénat, qu'il a accueillies avec tant de complaisance. Ils se figurent que nous cédons par crainte, et que c'est pour les flatter qu'on leur accorde ce qu'ils demandent. Dès lors, plus de bornes à leur mutinerie : des révoltes et des séditions sans fin. Ce serait donc, de notre part, acte de pure folie. Si nous sommes sages, ôtons-lui ce tribunat, qui a anéanti la puissance consulaire, jeté la division dans la cité, et détruit son unité d'autrefois. Tant que Rome sera déchirée par deux factions rivales, n'espérons plus ni union, ni paix, ni aucun terme à nos maux et à ces agitations intestines. »

Marcius parla longtemps sur ce ton; et il fit passer, dans l'âme des jeunes gens et de presque tous les riches, la fureur dont il était lui-même animé. « C'était lui, criaient-ils, le seul invincible, le seul ennemi déclaré de la flatterie. » Mais quelques vieux sénateurs repoussèrent son avis, dans la prévision de ce qui allait arriver. Or, il n'arriva rien que de fâcheux. Les tribuns, qui étaient présents à la délibération[2], voyant que l'opinion de Marcius l'emportait, accourent vers la multitude, en jetant de grands cris, et en exhortant le peuple à se réunir à eux, pour leur prêter secours. Le peuple se rassemble en tumulte, et on lui rapporte le discours de Marcius. Peu s'en fallut, dans le pre-

[1] Il est plus que probable que Coriolan n'était pas assez instruit de ce qui se passait hors de l'Italie, pour parler de la Grèce à la tribune de Rome.

[2] Ils avaient été invités à y assister : ils n'y étaient que par la volonté des sénateurs, et non point en vertu d'un droit.

mier mouvement de la colère, qu'il ne courût se jeter sur le sénat. Mais les tribuns se bornèrent à accuser Marcius, et ils le firent sommer de venir se défendre. Marcius chassa ignominieusement les licteurs qu'ils avaient envoyés. Les tribuns allèrent donc eux-mêmes, accompagnés des édiles, pour l'entraîner de force. Déjà ils l'appréhendaient au corps; mais les patriciens vinrent à son secours, repoussèrent les tribuns, et frappèrent même les édiles. La nuit finit par les séparer, et mettre fin au tumulte. Le lendemain, à la pointe du jour, les consuls, qui voyaient la multitude irritée accourir de toutes parts au Forum, craignirent pour la république. Ils assemblent le sénat; et ils lui proposent d'aviser aux moyens d'apaiser le peuple par des décrets favorables. « Ce n'est pas le moment, disaient-ils, de s'opiniâtrer à une dispute d'honneurs et de dignités. Consultez la prudence : la conjoncture est critique et dangereuse, et elle réclame une politique toute de ménagement et d'humanité. » La plupart des sénateurs accédèrent à cet avis; et les consuls allèrent parler au peuple. Ils firent tout leur possible pour calmer l'irritation. Ils justifièrent le sénat des calomnies dont on l'avait chargé; mais ils le firent sans récrimination, et en mêlant à leurs discours de sages avis et d'utiles remontrances. Ils finirent par assurer le peuple qu'il n'y aurait point de chicane sur le prix du blé[1].

Cette promesse apaisa la multitude; et l'on voyait assez, à son silence et à sa tranquillité, qu'elle se rendait aux discours des consuls. Alors les tribuns se levèrent, et ils déclarèrent qu'à l'exemple du sénat, qui prenait le parti de la raison, le peuple accéderait, de son côté, à tout ce qui serait juste; mais qu'il fallait que Marcius vînt répondre sur différents chefs d'accusation, et attester s'il n'avait point encouragé le

[1] Il y a quelques différences de détail entre le récit de Plutarque et celui de Denys d'Halicarnasse; mais le fond s'accorde.

sénat à renverser le gouvernement, et à ruiner l'autorité populaire; si, appelé par les tribuns pour se justifier, il n'avait pas refusé de leur obéir; si enfin, en frappant les édiles sur la place publique, et en les traitant avec ignominie, il n'avait point excité, autant qu'il était en lui, la guerre civile, et poussé les citoyens à prendre les armes. Ils voulaient, par ces questions, ou humilier Marcius, en le forçant à une amende honorable, chose si contraire à son humeur; ou, s'il suivait son caractère, soulever contre lui un implacable ressentiment : c'était ce dernier résultat qui leur paraissait le plus inévitable. Ils avaient bien jugé Marcius. Celui-ci se présenta comme pour se justifier; et le peuple se disposa à l'écouter en silence et dans le plus grand calme. Mais, au lieu d'un discours humble et suppliant, qu'on attendait de lui, il se mit à parler avec une liberté insultante, et qui sentait plus l'accusation que la libre défense : le ton de sa voix, l'air de son visage, témoignaient d'une assurance assez semblable au mépris et au dédain. Le peuple s'irrite, aux paroles de Marcius, et fait éclater son indignation. Alors Sicinius, le plus audacieux des tribuns, après avoir conféré quelques moments avec ses collègues, s'avance au milieu de l'assemblée, et prononce à haute voix que les tribuns ont condamné Marcius à mort; puis il ordonne aux édiles de le conduire sur-le-champ au Capitole, et de le précipiter du haut de la roche Tarpéienne.

Les édiles se mettaient en devoir de le saisir au corps. Les plébéiens, pour la plupart, trouvèrent l'action atroce, et dépassant toutes les bornes. Quant aux patriciens, tout hors d'eux-mêmes, et outrés de douleur, ils courent avec de grands cris au secours de Marcius : les uns repoussent ceux qui veulent l'arrêter, et l'enferment au milieu d'eux; les autres tendent vers le peuple des mains suppliantes, car, dans ce désordre, dans cette confusion générale, ni paroles ni

prières ne se pouvaient faire entendre. A la fin, les amis et les parents des tribuns, voyant qu'il serait impossible d'emmener Marcius, ni de le punir, sans répandre le sang de bien des patriciens, leur persuadèrent de supprimer ce qu'il y avait, dans la sentence, de cruel et de contraire à l'usage ; de ne pas enlever de force Marcius pour le tuer sans forme de procès, et de s'en remettre au peuple de la décision. Alors Sicinius, un peu calmé, demande aux patriciens quel est donc leur projet, de vouloir ravir Marcius à la justice du peuple. « Mais vous-mêmes, répliquèrent les patriciens, que prétendez-vous faire, de condamner ainsi, sans formalité judiciaire, à un supplice cruel et injuste, un des plus vertueux Romains? — Hé bien, reprit Sicinius, n'en faites plus un prétexte de querelles et de séditions contre le peuple : on vous accorde que cet homme soit jugé dans les formes. Quant à toi, Marcius, nous te citons à comparaître au troisième jour de marché, pour te défendre devant les citoyens, et pour faire décider la question par leurs suffrages. » Les patriciens ne firent plus dès lors aucune objection, satisfaits d'emmener avec eux Marcius.

Les marchés se tiennent à Rome tous les neuf jours; et c'est ce qui les fait appeler nundines[1]. Dans l'intervalle de temps qui devait s'écouler jusqu'au troisième jour de marché, la guerre avait éclaté contre les Antiates : diversion qui donna aux patriciens l'espoir que le jugement serait différé, et que la durée de l'expédition, et les soins qu'elle allait exiger, assoupiraient le ressentiment populaire, ou même l'éteindraient tout à fait. Mais la paix se conclut presque aussitôt avec les Antiates; et l'armée rentra dans Rome. Les patriciens, qui craignaient pour Marcius, tinrent plusieurs fois conseil entre eux, afin d'aviser à ne le point livrer, et aussi à ne

[1] De *novem* et de *dies*.

pas fournir aux démagogues de nouveaux prétextes de soulever la multitude. Appius Claudius, connu pour un des plus ardents ennemis de la démocratie, protesta que le sénat renversait l'autorité des patriciens, et qu'il ruinait à jamais les affaires de la république, s'il souffrait que le peuple eût le pouvoir de juger les patriciens. Mais les sénateurs les plus anciens et les plus populaires pensaient que le peuple ne deviendrait ni difficile ni intraitable, quand il aurait ce pouvoir, et qu'il y gagnerait, au contraire, en douceur et en humanité; que le peuple ne méprisait pas le sénat, mais qu'il s'en croyait méprisé; que l'honneur qu'on lui ferait, en lui accordant le droit de juger, serait à ses yeux une satisfaction suffisante, et qu'en même temps qu'il prendrait en main les suffrages, il déposerait sa colère.

Marcius, qui voyait le sénat partagé entre sa bienveillance pour lui et la crainte que lui inspirait le peuple, demanda aux tribuns de quels crimes ils l'accusaient, et pour quel grief ils le traduisaient devant la justice du peuple. Les tribuns répondirent qu'ils l'accusaient du crime de tyrannie, et qu'ils le convaincraient d'avoir voulu s'emparer du pouvoir suprême. Marcius se lève à ces mots, déclarant qu'il va sur-le-champ se présenter au peuple, et répondre à cette imputation; qu'il n'y a point de jugement, point de supplice qu'il ne soit prêt à subir, s'il est convaincu d'un pareil attentat. « Seulement, ajouta-t-il, ne m'accusez que sur ce fait, et ne mentez point aux sénateurs. » Les tribuns le promirent; et, à cette condition, le jugement fut déféré au peuple.

On s'assembla; et d'abord, les tribuns exigèrent forcément que les suffrages fussent donnés par tribus, et non par centuries[1], afin que les riches, les nobles et les

[1] On sait que, dans les comices par tribus, tous les citoyens votaient indistinctement, riches ou pauvres, suivant leur quartier; tandis que, dans les comices par centuries, la quatre-vingt treizième et dernière se composait de

gens de guerre fussent dépouillés de leur avantage, au profit des indigents, et de cette populace séditieuse qui n'a aucun égard pour le juste et l'honnête. Ensuite, laissant de côté le crime de tyrannie, qu'il leur était impossible de prouver, ils rappelèrent, comme ils avaient déjà fait, les discours que Marcius avait tenus dans le sénat pour empêcher la diminution du prix des blés, et pour conseiller l'abolition du tribunat. Enfin, ils proposèrent un nouveau chef d'accusation : ils reprochèrent à Marcius de n'avoir point apporté au trésor public le butin qu'il avait fait dans le pays des Antiates, et de l'avoir partagé à ses soldats. Marcius, dit-on, se trouva tout embarrassé, à cette accusation ; car il ne s'y attendait point, et il ne trouva pas, sur-le-champ, des raisons qui portassent la conviction dans la multitude. Il commença par faire l'éloge de ceux qui l'avaient accompagné à cette expédition ; mais ceux qui n'y étaient point allés, et qui étaient en bien plus grand nombre, l'interrompirent par leurs clameurs. A la fin, les tribus ayant donné leurs suffrages, il y en eut trois de plus pour la condamnation [1] ; et la peine prononcée fut le bannissement perpétuel.

Le peuple se montra fier de la sentence qu'il venait de porter, plus que d'aucune bataille qu'il eût gagnée jamais sur les ennemis. Pour le sénat, sa douleur fut vive, son abattement profond : il se repentit de n'avoir pas tout tenté, de ne s'être pas exposé à toutes les chances, plutôt que de souffrir un tel outrage, et de laisser prendre au peuple un si grand pouvoir. Il n'était pas besoin, ce jour-là, pour distinguer les classes des citoyens, de regarder au vêtement, ou à d'autres marques extérieures :

tous les pauvres, et, quoique infiniment la plus nombreuse, ne comptait que pour une unité.

[1] On ne sait pas exactement quel était, à cette époque, le nombre des tribus : il monta plus tard jusqu'à trente-cinq ; mais on croit qu'il y en avait alors vingt et une, dont douze votèrent en majorité contre Coriolan.

on reconnaissait tout de suite un plébéien à sa joie, un patricien à sa désolation. Marcius seul ne fut ni étonné ni abattu. C'était toujours la même fermeté dans son air, dans sa démarche et dans sa contenance; et, pendant que tous les patriciens étaient vivement affectés, on le voyait seul impassible. Non que ce fût par raison et par douceur de caractère, ou par résignation à sa disgrâce : c'était un effet de son indignation et de sa colère; et cette passion est un véritable chagrin, quoique la plupart des hommes ne s'en doutent pas. Car, dès que la tristesse s'enflamme, pour ainsi dire, et qu'elle se change en fureur, elle bannit de l'âme l'abattement et la faiblesse. De là vient que la colère semble mettre en jeu toute notre énergie. C'est comme cette chaleur que développe la fièvre : l'âme est alors dans un état de tension, et dans une sorte de bouillonnement et d'effervescence. Telle était la disposition où se trouvait Marcius; et ses actions le firent bien voir.

Il rentre chez lui, il embrasse sa mère et sa femme, qui se lamentaient en versant des larmes, et en jetant de grands cris; il les exhorte à supporter patiemment leur malheur; et, les quittant aussitôt, il gagne les portes de la ville. Tous les patriciens en corps l'avaient accompagné. Là, il prend congé d'eux, sans rien vouloir accepter, sans demander rien : trois ou quatre de ses clients faisaient toute sa suite. Il passa quelques jours dans des terres qu'il avait près de Rome, agité de mille pensées diverses; mais ce n'étaient que suggestions de la colère. Son but, ce n'était pas quelque entreprise honorable pour lui, utile à sa patrie : non; il ne songeait qu'à tirer vengeance des Romains. Il s'arrêta enfin au projet de leur susciter quelque guerre terrible, avec un des peuples voisins; et il résolut de tenter d'abord les Volsques, dont il connaissait les ressources en hommes et en argent : il était persuadé d'ailleurs que leurs dernières défaites avaient moins diminué leurs

forces qu'augmenté leur jalousie et leur ressentiment.

Il y avait alors, dans la ville d'Antium, un homme que ses richesses, son courage et l'illustration de sa race, faisaient honorer comme un roi dans tout le pays des Volsques : il se nommait Tullus Amphidius[1]. Marcius n'ignorait pas qu'il lui était, plus qu'aucun autre Romain, un objet de haine ; car ils s'étaient souvent défiés dans les combats, avec ces menaces et ces bravades familières à de jeunes guerriers qu'exaltent l'émulation et l'amour de la gloire. Ainsi, aux motifs généraux d'hostilité qui les animaient, se joignait une inimitié personnelle. Mais il connaissait la grandeur d'âme de Tullus ; et surtout il le savait, plus que pas un des Volsques, disposé à rendre aux Romains tous les maux qu'ils avaient faits à sa nation. Aussi vérifia-t-il le mot d'un poëte[2] :

> Il est difficile de lutter contre la colère. Ce qu'elle veut, on l'achète au prix de la vie.

Il prit un costume, un déguisement, sous lequel il fût complétement impossible de reconnaître sa personne ; et, comme Ulysse :

> Il entra dans la ville des ennemis[3].

C'était le soir ; il rencontra une foule de monde, mais qui ne le reconnut. Il va droit à la maison de Tullus ; il y entre sans se faire annoncer, et il s'assied près du foyer, en silence et la tête couverte. Les gens de Tullus furent fort surpris ; mais ils n'osèrent le faire lever, car il y avait, dans sa personne, dans tout son extérieur et dans son silence même, je ne sais quel air de majesté. Ils allèrent rapporter à Tullus, qui soupait, cette sin-

[1] D'autres le nomment Attius Tullus.
[2] On ignore le nom de ce poëte.
[3] Homère, *Odyssée*, chant IV, vers 245.

gulière aventure. Tullus se lève, vient trouver Marcius, lui demande qui il est, et ce qu'il désire. Marcius alors se découvre la tête; et, après un moment de silence : « Tullus, dit-il, si tu ne me reconnais pas encore, ou si tu n'en crois pas tes yeux, il faut nécessairement que je me dénonce moi-même. Je suis Caïus Marcius, celui qui vous a fait tant de maux, à toi et aux Volsques; maux dont le surnom de Coriolan que je porte partout est la preuve irréfragable. Ce surnom, monument de ma haine contre ton pays, voilà la seule récompense qui me reste de tous les travaux que j'ai subis, de tous les périls auxquels je me suis exposé ; voilà le seul bien qu'on n'ait pu me ravir. J'ai été dépouillé de tous les autres, par l'envie et la violence du peuple, et par la mollesse, par la trahison des magistrats et des nobles. Banni de ma patrie, je suis venu en suppliant m'asseoir à ton foyer, non pour y chercher la sûreté et la vie; car est-ce ici que je serais venu si j'avais craint la mort? mais pour me venger des Romains qui m'ont chassé; et ce m'est déjà une vengeance, que de te rendre maître de ma personne. Si donc tu as le courage d'attaquer vos ennemis, allons, tire parti de mes malheurs, noble guerrier! et fais tourner ma disgrâce à l'avantage commun des Volsques. Je combattrai pour vous avec bien plus de succès encore que je n'ai fait contre vous; car ceux qui connaissent le faible de l'ennemi ont un avantage que ne peuvent avoir ceux qui l'ignorent. Si tu recules à cette pensée, je ne veux plus vivre; et toi-même tu ne dois pas sauver la vie à un homme qui fut autrefois ton ennemi et l'ennemi de ta patrie, et qui ne peut maintenant ni te servir ni te venir en aide. » Tullus, à ce discours, éprouva une joie inexprimable. « Lève-toi, dit-il à Marcius, en lui tendant la main, et reprends courage. Tu nous fais un présent bien précieux, en te donnant à nous. Espère tout de la reconnaissance des Volsques. » Alors il fait mettre Marcius à table, et il le traite avec

toute sorte d'égards. Les jours suivants, ils conférèrent ensemble sur les moyens de faire la guerre.

Cependant, à Rome, l'irritation des nobles contre le peuple, aigrie par la condamnation de Marcius, était une cause de perpétuels désordres. D'ailleurs, des devins, des prêtres, des particuliers, annonçaient des prodiges d'un caractère vraiment sérieux. En voici un entre autres, tel que le rapporte la tradition. Il y avait un Romain, nommé Titus Latinus[1], homme de condition ordinaire, mais, au demeurant, ami du repos et de la vertu, étranger à toute superstition, et plus encore à tout sentiment de vanité. Il vit en songe Jupiter, qui lui ordonna d'aller dire au sénat que, dans les supplications faites en son honneur, on avait mis, à la tête de la procession, un mauvais danseur, et qui lui avait parfaitement déplu. Titus ne tint d'abord aucun compte de cette vision; mais elle se répéta une seconde fois et une troisième : il ne s'en mit pas davantage en peine. Alors il perdit son fils, enfant de grande espérance, et il devint lui-même perclus de tous ses membres. Voilà ce qu'il raconta dans le sénat, où il s'était fait porter sur un brancard. Dès qu'il eut déclaré sa vision, il sentit, dit-on, son corps reprendre des forces; il se leva, et il s'en retourna seul chez lui. Les sénateurs, étonnés, firent, à propos de cette déposition, une enquête approfondie. On découvrit, à la fin, qu'un citoyen avait livré à ses esclaves un de leurs camarades, avec ordre de lui faire traverser la place publique en le battant de verges, et ensuite de le mettre à mort. Or, pendant qu'ils exécutaient cet ordre, et que le malheureux, déchiré de coups, faisait des contorsions horribles et bondissait de douleur, la procession, par hasard, marchait derrière eux. Les assistants furent généralement révoltés de ce spectacle hideux et indécent; mais personne ne se mit en

[1] D'autres le nomment Latinius, ou Atinius, ou Atronius, ou Acronius.

devoir de le faire cesser, et on se borna à des injures et à des malédictions, contre l'auteur de ce châtiment atroce. Car les Romains traitaient alors leurs esclaves avec beaucoup de douceur. Partageant leurs travaux, et vivant habituellement avec eux, les maîtres devaient, en effet, avoir pour eux plus de bonté et plus d'attachement que depuis. C'était un grand châtiment, à un esclave qui avait commis une faute, que de lui faire porter un de ces bois fourchus qui servent d'appui au timon du chariot, et de le promener ainsi dans le voisinage. L'esclave qui avait subi cette punition, et que ses camarades et ses voisins avaient vu en cet état, perdait toute confiance. On l'appelait *furcifer*[1]; car ce qu'on nomme étai en Grèce, les Romains l'appellent *furca*.

Lors donc que Latinus eut rendu compte au sénat de sa vision, on chercha quel pouvait être ce mauvais danseur qui avait marché en tête de la procession, et qui avait tant déplu à Jupiter. Quelques-uns se rappelèrent, vu l'étrangeté du supplice, cet esclave qui avait été battu de verges au travers de la place publique, et ensuite puni de mort. Les prêtres furent d'accord que c'était là le danseur dont il s'agissait. Le maître fut condamné à l'amende; et l'on recommença tout de nouveau, à l'honneur du dieu, les jeux et la procession. On voit, par cet exemple, combien Numa avait réglé sagement toutes ses institutions religieuses. Rien de beau surtout comme cette ordonnance qui prescrit, quand les magistrats ou les prêtres sont occupés au culte divin, qu'un héraut s'avance, et qu'il crie à haute voix : *Hoc age!* expression qui signifie : Fais cela. C'est les avertir de donner toute leur attention à la cérémonie, et de n'être distraits par aucune occupation, aucun soin étranger. Car, pensait Numa, presque toutes les actions humaines n'ont pour mobile, en quelque sorte, que la force et la

[1] C'est-à-dire *porte-fourche*, mot qui équivalait, dans la langue latine, à notre mot *pendard*. On le trouve fréquemment dans les poëtes comiques.

contrainte. Aussi, n'est-ce pas seulement pour des motifs de cette importance, que les Romains ont coutume de recommencer les sacrifices, les processions, les jeux sacrés : il suffit de la moindre chose. Qu'un des chevaux qui traînaient les thenses[1] vînt à tirer plus lâchement, ou que le cocher prît les rênes de la main gauche ; et vite, un décret du sénat faisait recommencer la cérémonie. On les a vus, dans ces derniers temps, recommencer jusqu'à trente fois le même sacrifice, parce qu'on y croyait remarquer quelque défaut ou quelque obstacle. Tant les Romains ont pour la divinité un respect profond !

Cependant, à Antium, Marcius et Tullus conféraient secrètement avec les plus puissants d'entre les citoyens; et ils les exhortaient à profiter des divisions des Romains, pour déclarer la guerre. Ceux-ci y répugnaient encore, parce qu'il y avait, entre les deux peuples, une trêve conclue pour deux ans ; mais les Romains leur fournirent un prétexte de rupture, en publiant, le jour même des jeux publics, sur un soupçon léger et calomnieux, un ordre à tous les Volsques de sortir de Rome avant le soleil couché. Ce fut, suivant quelques-uns, l'effet d'une ruse et d'un stratagème de Marcius, qui avait envoyé à Rome, aux consuls, le faux avis que les Volsques devaient attaquer les Romains pendant la célébration des jeux, et mettre le feu à la ville. Cette proclamation donna plus d'énergie que jamais à la haine des Volsques contre les Romains ; et Tullus, en insistant sur l'odieux de cette mesure, aigrit de plus en plus les âmes, et il obtint qu'on députerait à Rome, pour redemander les terres et les villes que les Volsques avaient perdues pendant la guerre. A ces propositions, les Romains s'indignèrent; et ils répondirent aux dé-

[1] C'étaient des espèces de châsses d'argent ou d'ivoire, faites en forme de char couvert. On y portait les statues des dieux, et les objets consacrés, qu'on nommait *exuviæ,* dépouilles.

putés, que les Volsques pouvaient bien prendre les premiers les armes, mais que les Romains les poseraient les derniers.

Sur cette réponse, Tullus convoque l'assemblée générale des Volsques; et la guerre est décidée. Alors il conseille d'appeler Marcius, d'oublier d'anciens griefs, et de lui témoigner toute confiance. « Devenu votre allié, disait Tullus, il vous rendra plus de services qu'il ne vous a fait de mal quand était votre ennemi. » Introduit dans l'assemblée, Marcius parla si bien devant le peuple, que son éloquence ne parut point au-dessous de sa bravoure. On admire cette prudence consommée jointe à tant d'audace; et on le nomme général avec Tullus, en les investissant l'un et l'autre d'un pouvoir absolu. Mais Marcius craignait que le temps nécessaire pour les préparatifs de la guerre ne lui fît perdre une occasion favorable d'agir. Il charge donc les magistrats et les principaux citoyens d'assembler les troupes et de faire les provisions; pour lui, il n'attend pas les levées: les plus ardents consentent à le suivre; et, avec sa troupe de volontaires, il entre sur les terres des Romains, avant que personne, à Rome, se soit douté de rien. Il fit un si grand butin, que les Volsques se lassèrent au pillage, et qu'ils ne pouvaient suffire à le consommer dans leur camp. Mais les biens dont on regorgeait, et cette dévastation, ce dégât de tout le pays, étaient les moindres avantages que Marcius envisageât dans cette expédition : le grand but qu'il se proposait, c'était de commettre les patriciens avec le peuple. Car, en pillant, en ravageant toute la campagne, il épargnait avec le plus grand soin les terres des nobles; et il ne permettait pas d'en enlever ou d'y gâter la moindre chose. Aussi les récriminations devinrent-elles plus vives de part et d'autre, et les troubles plus dangereux. Les patriciens accusaient le peuple d'avoir injustement banni un homme redoutable. Mais, à entendre

le peuple, c'étaient les patriciens qui, pour satisfaire leur vengeance, avaient appelé Marcius sur le territoire de Rome; et, tandis que l'ennemi exerçait ses ravages sur les terres des autres, eux, simples spectateurs, ils avaient, au dehors, la guerre même pour garde et pour rempart de leur fortune et de leurs biens. Cette expédition inspira aux Volsques une entière confiance en eux-mêmes, et un plus grand mépris pour les Romains; et Marcius ramena, sans encombre, ses soldats dans leur pays.

Les Volsques, remplis d'ardeur, eurent bientôt rassemblé leurs forces; et elles se trouvèrent si considérables, qu'on prit le parti d'en laisser une portion pour la sûreté des villes, et de marcher avec l'autre contre les Romains. Marcius donna à Tullus le choix entre les deux armées; mais Tullus répondit que Marcius ne lui cédait en rien pour le courage, et qu'il avait été plus heureux dans les combats. « Je désire, ajouta-t-il, qu'il commande les troupes destinées à aller contre l'ennemi. Moi, je resterai à la garde du pays, et je ferai passer à l'armée les provisions nécessaires. » Fortifié ainsi dans son autorité, Marcius marcha d'abord contre Circéum, colonie romaine. La ville se soumit volontairement, et elle fut garantie du pillage. Il se mit ensuite à ravager les terres des Latins, persuadé que les Romains viendraient combattre pour la défense de ces peuples, qui étaient leurs alliés. Plus d'une fois, en effet, les Latins envoyèrent implorer leur aide; mais la multitude était mal disposée, et d'ailleurs les consuls, dont l'année allait finir, ne voulaient rien hasarder; et voilà comment les Latins furent renvoyés, sans qu'on leur accordât leurs demandes. Coriolan alla donc attaquer les villes du Latium, et il prit de force Tolériès, Laviques, Pédum et Bola, qui lui firent résistance : tous les hommes furent vendus, et les biens livrés au pillage. Celles qui se rendirent furent traitées avec de grands ména-

gements; et, de peur qu'à son insu elles n'éprouvassent quelque dommage, il campait le plus loin d'elles possible, et il ne prenait rien sur leurs terres. Il se rendit maître de Bouilles, ville qui n'est pas à plus de cent stades[1] de Rome. Il y fit un butin considérable, et il fit massacrer presque tous ceux qui étaient en âge de porter les armes. Dès lors les Volsques qu'on avait laissés pour la défense des villes ne purent plus se contenir : ils se portèrent en armes au camp de Marcius, en disant qu'ils ne connaissaient pas d'autre général, et que lui seul était leur chef. Le nom de Marcius devint célèbre par toute l'Italie : on admirait sa valeur, et cette révolution étonnante qu'avait produite dans les affaires le changement d'un seul homme.

A Rome, les choses étaient dans une confusion extrême : les citoyens refusaient de combattre; et les deux partis passaient des journées entières à se quereller, et à tenir l'un contre l'autre des propos séditieux. Cela dura jusqu'à ce qu'on apprit que les ennemis avaient mis le siége devant Lavinium, sanctuaire des dieux pénates de Rome, et d'où les Romains tiraient leur origine, car c'était la première ville qu'Énée eût bâtie. Cette nouvelle produisit, dans les sentiments du peuple, un changement merveilleux et subit, et, dans ceux des patriciens, la révolution la plus singulière et la plus bizarre. Le peuple voulait qu'on abolît sur-le-champ la condamnation de Marcius, et qu'il fût rappelé à Rome : le sénat s'assembla pour délibérer sur cette proposition, et la rejeta formellement, soit qu'il s'opiniâtrât à contredire à tout ce que désiraient les plébéiens, ou qu'il ne voulût pas que Marcius rentrât dans Rome par la faveur du peuple; soit enfin qu'il eût fini par prendre en haine un homme qui maltraitait tout le monde, bien que tous ne l'eussent point offensé, et qui s'était déclaré l'ennemi de sa pa-

[1] A peu près vingt kilomètres ou cinq lieues.

trie, quoiqu'il sût que la plus grande portion des citoyens et la plus saine compatissait à ses malheurs, et se tenait pour outragée avec lui. Cette résolution fut proclamée ; et le peuple ne put donner à sa proposition force de loi, parce qu'un sénatus-consulte eût été nécessaire.

Marcius, à cette nouvelle, sentit redoubler sa colère. Il quitte le siége de Lavinium[1], s'avance furieux du côté de Rome, et vient camper près des fossés Cluiliens, à quarante stades[2] de la ville. Son approche jeta dans Rome un effroi et un trouble inexprimables ; et la sédition s'apaisa sur-le-champ : il n'y eut plus ni un magistrat ni un sénateur, qui osât contredire le peuple sur le rappel de Marcius. En voyant ces femmes qui couraient çà et là dans les rues, ces vieillards répandus dans les temples, versant des larmes, et adressant aux dieux d'humbles prières, et tous les esprits incertains, incapables de prendre avec courage un parti salutaire, il n'était personne qui n'avouât que le peuple avait eu raison de demander le rappel de Marcius, et que c'était une grande faute au sénat d'entrer en courroux et en mauvais vouloir, alors précisément qu'il était sage de renoncer à tout ressentiment. Ils résolurent donc, d'un avis unanime, d'envoyer des députés à Marcius, pour lui offrir le retour dans sa patrie, et pour le prier de mettre fin à la guerre.

Les députés envoyés par le sénat étaient tous ou parents ou amis de Marcius. Ils s'attendaient à recevoir de lui, à ce titre, un accueil favorable; mais il n'en fut rien. Conduits à travers le camp, ils le trouvèrent assis, entouré des principaux d'entre les Volsques : sa contenance était hautaine, ses paroles d'une rudesse insupportable. Marcius leur ordonna de déclarer ce qu'ils avaient à dire; et ils parlèrent en termes doux, modestes,

[1] Il avait laissé des troupes en quantité suffisante pour continuer le blocus.
[2] Huit kilomètres, ou deux lieues.

comme il convenait à leur situation présente. Quand ils eurent fini, Marcius répondit, sur ce qui lui était personnel, avec l'aigreur et le ressentiment d'un homme profondément blessé; puis, comme général des Volsques, il demanda qu'on rendît les villes et les terres que les Romains avaient conquises sur eux, et qu'on leur accordât le droit de cité, ainsi qu'on l'avait fait aux Latins ; n'y ayant jamais, disait-il, de paix solide que celle qui porte sur des conditions justes et égales pour les deux partis. Il leur donna trente jours pour délibérer; et, aussitôt les députés partis, il sortit lui-même du territoire de Rome.

Cette retraite fut le premier prétexte d'accusation que saisirent ceux des Volsques qui depuis longtemps lui portaient envie, et qui ne pouvaient supporter sa puissance. Tullus lui-même en était : non qu'il eût reçu personnellement de Marcius aucune offense ; mais, par une faiblesse commune chez les hommes, il était piqué de voir sa propre gloire si complétement obscurcie, et d'être négligé par les Volsques, pour qui Marcius seul était tout, et qui voulaient que les autres généraux se contentassent de la part qu'il leur donnait à sa puissance et à son autorité. De là donc les premières inculpations qu'on sema secrètement contre lui. Les rivaux de Marcius, ligués par le ressentiment, appelaient sa retraite une trahison, qui livrait à l'ennemi, selon eux, non des villes ou des armées, mais le temps, qui décide ordinairement du salut ou de la perte de toutes choses. Que s'il avait porté à trente jours la durée de la trêve, c'était parce qu'en moins de temps les ennemis n'auraient tiré du sursis aucun véritable avantage. Toutefois, Marcius ne passa point ces trente jours, dans l'inaction. Il alla ravager les terres des alliés de Rome; et il prit sept grandes villes, toutes très-peuplées, sans que les Romains osassent les secourir : leurs âmes étaient frappées d'engourdissement; et l'on eût dit une léthargie

profonde, une complète paralysie, enchaînant leur ardeur militaire.

La trêve expirée, Marcius rentra, avec toutes ses troupes, sur le territoire de Rome. On lui envoya une seconde députation, pour le supplier de calmer son ressentiment, et de retirer les Volsques de dessus les terres des Romains; après quoi il pourrait faire et proposer ce qu'il croirait le plus expédient pour les deux peuples. « Les Romains, dirent les députés, n'accorderont rien à la crainte; et, si les Volsques paraissent mériter quelque faveur, ils ne l'obtiendront qu'après avoir posé les armes. — Comme général des Volsques, répondit Marcius, je n'ai rien à vous dire; mais, en ma qualité de citoyen romain, je vous conseille de rabattre un peu de votre orgueil, et de vous prêter à des conditions raisonnables. Revenez dans trois jours; et apportez le consentement du sénat à mes demandes. Que si vous prenez une résolution contraire, je ne vous promets plus de sûreté à reparaître dans mon camp avec de vaines paroles. »

Les députés rapportèrent cette réponse; et le sénat, comme on fait dans une tempête violente et quand le flot gronde, jeta, pour sauver l'État, l'ancre sacrée [1]. Il ordonna que les prêtres des dieux, les préposés aux mystères, les ministres des temples, et, avec eux, le collége des Augures, antique et nationale institution chez les Romains, iraient tous en députation vers Marcius, revêtus chacun des ornements qui sont d'usage dans leurs cérémonies; qu'ils feraient tout leur possible pour l'engager à poser les armes, et à régler ensuite, avec ses concitoyens, les intérêts des Volsques. Marcius les reçut dans son camp; mais il leur fit les mêmes refus qu'aux autres : même rudesse dans son air comme dans ses paroles. « Il faut, leur dit-il, ou accepter mes premières propositions, ou vous résoudre à la guerre. »

[1] La maîtresse ancre, l'ancre de miséricorde.

Au retour des prêtres, les Romains se décidèrent à se renfermer dans la ville, à défendre les murailles, et à repousser l'ennemi, s'il venait donner l'assaut. Ils mirent leurs espérances dans le temps surtout, et dans les chances inopinées de la Fortune, incapables qu'ils étaient de trouver d'eux-mêmes aucun expédient salutaire; car la ville était remplie de trouble, de frayeur, de rumeurs sinistres.

Cela dura jusqu'au moment où il leur arriva quelque chose de semblable à ce que dit en plusieurs endroits Homère, et à quoi le commun des hommes refuse créance. Le poëte s'écrie, à l'occasion d'événements extraordinaires et inattendus :

> C'est Minerve, la déesse aux yeux bleus, qui lui avait inspiré cette pensée [1];

et ailleurs :

> Mais quelqu'un des immortels changea mon dessein, en me faisant sentir
> Ce que dirait le peuple [2];

et encore :

> Soit qu'il l'eût soupçonné lui-même, ou qu'un dieu le lui eût commandé ainsi [3].

Tous passages que bien des gens méprisent, comme des opinions insoutenables et des fictions sans vraisemblance, par lesquelles le poëte infirme la loi du libre arbitre. Mais telle n'est point la pensée d'Homère; car il attribue à notre initiative tous les actes explicables, tout ce qui se fait habituellement et par les sugges-

[1] *Odyssée,* chant XVIII, vers 158.
[2] *Iliade,* chant IX, vers 459, 460.
[3] *Odyssée,* chant IX, vers 339.

tions de la raison. C'est ce qu'on voit en plusieurs passages :

Mais j'ai conçu ce projet dans mon cœur magnanime[1] ;

et encore :

Il dit ; et le fils de Pélée est saisi de dépit : son cœur,
Dans sa poitrine velue, se partage entre deux pensées[2] ;

et enfin :

. . . . . . Mais elle ne put
Séduire le vertueux et vaillant Bellérophon[3].

Mais, dans les circonstances extraordinaires et périlleuses, où nous avons besoin d'une sorte d'inspiration et d'enthousiasme, le dieu qu'Homère fait intervenir ne nous ravit point notre liberté : au contraire, il la met en mouvement. Le dieu n'opère pas l'exercice de notre volonté, mais il excite en nous des images et des idées qui nous déterminent ; qui ne font pas que nos actions soient involontaires, mais qui donnent naissance à un acte de notre volonté, et qui y ajoutent la confiance et l'espoir. Car il faut ou refuser aux dieux toute influence sur nos actions, ou reconnaître qu'ils n'ont pas d'autre moyen de secourir les hommes et de coopérer avec eux. Les dieux ne manient point notre corps ; ils ne font pas mouvoir eux-mêmes nos mains et nos pieds, à mesure que le besoin l'exige : c'est à l'aide de certains principes de nos opérations, c'est par certaines images, certaines pensées, qu'ils éveillent la faculté active de notre âme, et qu'ils sollicitent notre libre arbitre, ou, dans d'autres cas, qu'ils les détournent ou les retiennent.

[1] *Odyssée*, chant IX, vers 299.
[2] *Iliade*, chant I, vers 188, 189.
[3] *Iliade*, chant VI, vers 162, 163. Plutarque citait de mémoire ; et quelques-uns de ces vers ne sont pas tout à fait conformes au vrai texte d'Homère.

Cependant, à Rome, les femmes s'étaient répandues dans tous les temples. Le plus grand nombre et les plus distinguées priaient, prosternées en suppliantes au pied de l'autel de Jupiter Capitolin. Entre celles-ci était Valérie, sœur de Publicola, celui qui avait rendu aux Romains tant de signalés services, et dans la guerre, et pendant la paix. Publicola était mort avant ce temps, comme nous l'avons dit dans sa *Vie* ; mais Valérie jouissait, dans Rome, d'une estime et d'une considération universelles, car elle était digne, par ses vertus, de l'éclat de sa naissance. Elle se trouva soudainement dans cet état dont je viens de parler ; et, saisie d'une inspiration divine, elle vit ce qu'il y avait à faire. Elle se lève du pied de l'autel, fait lever les autres femmes, et se rend avec elles à la maison de Volumnie, mère de Marcius. Elle entre. Volumnie était assise auprès de sa belle-fille, et tenant entre ses bras les enfants de son fils. Valérie range en cercle ses compagnes; puis, prenant la parole : « Volumnie, et toi, Virgilie[1], dit-elle, nous venons, de nous-mêmes, femmes nous adresser à des femmes, et non point par un décret des sénateurs ou l'ordre d'un magistrat : c'est le dieu, je le crois, qui, touché de nos prières, nous a poussées à venir ici, réclamer de vous ce qui doit nous sauver, nous et les autres citoyens, et ce qui vous assurera à vous-mêmes, si vous écoutez nos demandes, une gloire plus éclatante que celle dont se couvrirent les filles des Sabins, lorsqu'elles firent cesser la guerre entre leurs pères et leurs maris, et qu'elles les réconcilièrent ensemble, par une paix et une amitié solides. Venez avec nous vers Marcius; prenez comme nous l'appareil des suppliantes; rendez devant lui, à votre patrie, ce témoignage véritable et juste, que le ressentiment de tous les maux qu'il lui a fait souffrir ne l'a point portée à se venger

[1] J'ai déjà remarqué que d'autres donnent à la mère de Coriolan le nom de Véturie, et à sa femme celui de Volumnie.

sur vous, ni à vous faire subir aucun traitement rigoureux, et qu'elle vous remet à lui, dût-elle n'obtenir aucune condition raisonnable. »

Les acclamations de toutes les femmes accueillirent le discours de Valérie. Volumnie répondit : « O femmes! nous portons, comme vous, notre part des calamités publiques, et nous avons de plus nos malheurs particuliers. L'éclat de la gloire et des vertus de Marcius ne rejaillit plus sur nous ; et nous voyons les armes de nos ennemis entourant sa personne, pour s'assurer de lui, bien plus que pour protéger sa vie. Mais la plus grande de nos infortunes, c'est de voir la patrie réduite à une telle extrémité, qu'elle mette en nous sa dernière espérance. Aura-t-il quelque égard pour nous, lui qui n'en a point pour sa patrie, qu'il a toujours préférée à sa mère, à sa femme et à ses enfants? Cependant employez-nous à votre gré; conduisez-nous vers lui : si nous ne gagnons rien autre chose, nous pourrons du moins mourir à ses pieds, en le suppliant pour la patrie. » A ces mots, elle prend les enfants, fait lever Virgilie, et se rend avec les autres femmes au camp des Volsques.

A ce touchant spectacle, les ennemis eux-mêmes se sentirent saisis de respect, et ils gardèrent le silence. Marcius était assis sur son tribunal, environné des officiers de l'armée. La vue des femmes qui s'approchaient le surprit d'abord ; puis, lorsqu'il eut reconnu sa femme marchant à leur tête, il voulut soutenir son caractère d'obstination et d'inflexibilité. Mais bientôt, vaincu par sa tendresse, et n'étant plus maître de son émotion, il n'a pas le courage de l'attendre sur son tribunal : il descend avec précipitation, et il s'élance au-devant d'elle. Il commence par se jeter au cou de sa mère. Il la tient longtemps embrassée, et, après elle, sa femme et ses enfants. Il laisse couler des larmes abondantes, il prodigue les plus douces caresses, et il s'a-

bandonne au sentiment de la nature, comme à un torrent qu'il ne saurait contenir. Quand il eut rassasié sa tendresse, et qu'il s'aperçut que sa mère voulait parler, il prit avec lui les Volsques du conseil, et il écouta Volumnie, qui lui tint à peu près ce discours : « Tu vois, ô mon fils! même sans que nous ayons besoin de te le dire, à notre habillement et à l'état de nos corps exténués, quelle vie solitaire et triste nous avons menée depuis ton exil. Songe maintenant que tu as devant toi les plus malheureuses de toutes les femmes ; car ce qui nous était le plus doux spectacle, la Fortune nous l'a rendu le plus terrible, en nous montrant, à moi mon fils, et à elle son époux, assiégeant les murs de sa patrie. Et, ce qui est pour les autres une consolation puissante dans toute infortune et dans tout mauvais succès, à savoir d'adresser aux dieux leurs prières, cela même est devenu pour nous une cause de perplexités cruelles; car nous ne pouvons demander aux dieux tout à la fois et la victoire pour Rome, et ta propre conservation : toutes les malédictions qu'un ennemi pourrait prononcer contre nous sont renfermées dans nos prières. C'est une nécessité, pour ta femme et tes enfants, d'être privés ou de leur patrie ou de toi ; quant à moi, je n'attendrai pas que la Fortune décide, moi vivante, de l'événement de cette guerre. Si je ne te puis persuader de faire cesser tant de maux en nous rendant la paix et la concorde, et d'être le bienfaiteur des deux peuples plutôt que le fléau de l'un d'entre eux, tu n'approcheras de Rome, sache-le bien et prépares-y ton courage, qu'après avoir passé sur le corps de celle qui t'a mis au monde ; car je ne dois pas attendre ce jour où je verrais les Romains triompher de mon fils, ou mon fils triompher de sa patrie. Te demander de sauver Rome en perdant les Volsques, ce serait te proposer une pénible et embarrassante alternative : il n'est ni honnête de détruire ses concitoyens, ni juste de trahir

ceux qui se sont fiés à nous. Ce que nous te demandons aujourd'hui, c'est de nous délivrer des maux que nous souffrons : bienfait qui sera également salutaire pour les deux peuples, mais plus glorieux et plus beau pour les Volsques ; car ils ont la victoire en main, et ils paraîtront nous donner, tout en se les assurant à eux-mêmes, les plus grands de tous les biens, une paix et une amitié réciproques. Si nous les obtenons, c'est à toi surtout que nous en serons redevables ; mais, s'ils nous sont refusés, toi seul encourras les reproches des deux peuples. Cette guerre, dont l'événement est douteux, a du moins ceci de parfaitement certain : vainqueur, tu seras le fléau de ta patrie ; vaincu, on dira que, pour satisfaire ton ressentiment, tu as attiré sur tes bienfaiteurs et tes amis d'affreuses calamités. »

Marcius avait écouté le discours de Volumnie sans rien répondre. Même après qu'elle eut fini de parler, il resta longtemps silencieux ; et Volumnie, reprenant la parole : « Pourquoi te taire, dit-elle, ô mon fils? Est-il donc beau de tout donner à la colère et au ressentiment des injures ? et ne l'est-il pas d'accorder quelque chose à une mère qui te prie pour de si précieux intérêts ? Est-il digne d'un grand homme de conserver le souvenir des maux qu'il a soufferts ; et n'est-ce le fait ni d'un grand homme ni d'un homme de cœur de reconnaître et d'honorer ces bienfaits que les enfants reçoivent de leurs pères et mères ? Il n'y a pas un homme au monde qui dût, mieux que toi, être fidèle au sentiment de la reconnaissance, toi qui te montres si âpre dans la vengeance d'une ingratitude ? Tu t'es bien assez vengé de ta patrie, tandis que tu n'as donné encore à ta mère aucun témoignage de ta reconnaissance. Et d'ailleurs, la nécessité fût-elle moins pressante, je devais encore obtenir de ta piété filiale des demandes si justes et si raisonnables. Si je ne puis rien gagner sur toi, pourquoi ménagerais-je ma dernière espé-

rance[1]? » En disant ces mots, elle se précipite à ses pieds, avec sa femme et ses enfants. « Que fais-tu, ma mère! » s'écrie Marcius. Il la relève; et, lui serrant vivement la main : « Tu as emporté, dit-il, une victoire heureuse pour la patrie, mais funeste pour moi. Je me retire, vaincu par toi seule. »

Il parla ensuite quelque temps en particulier avec sa mère et sa femme; puis il les renvoya à Rome, sur leur demande. Le lendemain, dès la pointe du jour, il ramena les Volsques dans leur pays. Tous les Volsques ne virent pas du même œil ce qui s'était passé. Les uns blâmaient Marcius, et improuvaient sa conduite; mais d'autres pensaient tout autrement, et voyaient avec joie la guerre terminée. Quelques-uns, tout mécontents qu'ils fussent de la paix, n'en avaient pas plus mauvaise opinion de Marcius; et ils le trouvaient bien pardonnable de s'être laissé fléchir par de si puissantes nécessités. Mais personne ne résista à l'ordre du départ : tous suivirent le chef, bien plus encore par admiration pour sa vertu, que par déférence pour son autorité.

Délivré du péril, le peuple romain laissa mieux paraître encore toute la crainte que lui avait fait éprouver cette guerre. A peine ceux qui gardaient les murailles eurent-ils aperçu décamper les Volsques, tous les temples furent ouverts : on portait des couronnes de fleurs, et on immolait des victimes, comme s'il se fût agi d'une victoire. La joie publique éclata surtout dans les témoignages d'honneur et de reconnaissance que le sénat et le peuple prodiguèrent aux femmes romaines. Ils reconnaissaient, ils déclaraient que c'était à elles qu'on devait manifestement le salut de Rome. Le sénat ordonna aux consuls de leur accorder, pour prix d'un tel service, toutes les prérogatives et toutes les récompenses qu'elles désireraient. Elles ne demandèrent

[1] C'est-à-dire : « Pourquoi hésiterai-je à me tuer, afin de faire sur toi, par ma mort, l'impression que je n'ai pu faire par mes prières? »

qu'une chose : ce fut qu'on élevât un temple à la Fortune féminine, offrant de faire elles-mêmes les frais de la construction, à condition que l'État fournirait les victimes, et qu'il se chargerait de toutes les dépenses exigées par la convenance du culte divin. Le sénat loua leur générosité ; mais il fit faire, aux frais du trésor public, le temple et la statue de la déesse. Les femmes n'en apportèrent pas moins l'argent qu'elles y avaient destiné, et elles en firent une seconde statue. Placée dans le temple, cette statue, suivant les Romains, aurait prononcé ces paroles : « Femmes, vous avez fait, en me consacrant, une action agréable aux dieux. » Ils content même qu'elle répéta ces mots une seconde fois; mais c'est vouloir nous faire croire des choses qui ont tout l'air d'une pure invention, et auxquelles on ne saurait ajouter foi. Que des statues aient sué, qu'elles aient jeté quelques larmes ou quelques gouttes de sang, il n'y a rien là d'impossible : les bois et les pierres contractent souvent une moisissure qui engendre l'humidité; ils prennent d'eux-mêmes plusieurs sortes de couleurs, et ils reçoivent diverses teintes de l'air qui les environne; et rien n'empêche sans doute la divinité de mettre, dans ces apparences, comme des signes d'événements futurs. Il est possible encore que des statues rendent un son semblable à un murmure et à un soupir, qui soit causé par une rupture ou par la séparation violente de leurs parties intérieures ; mais qu'un corps inanimé produise une voix articulée, des paroles claires, distinctes et intelligibles, c'est ce qui est absolument impossible; car ni notre âme, ni la divinité même, ne peuvent former des sons articulés, des discours suivis, sans un corps pourvu de tous les organes de la parole. Là où l'histoire veut, à l'aide d'un grand nombre de témoins et dignes de foi, forcer notre assentiment pour de pareils faits, il faut croire qu'ils sont l'effet d'un mouvement différent de celui qui agit sur nos sens, et

que c'est alors l'imagination qui entraîne le jugement : comme, dans le sommeil, nous croyons entendre ce que nous n'entendons pas, et voir ce que nous ne voyons point. Toutefois, ceux qui ne se peuvent résoudre, par affection, par ardent amour pour la divinité, à rejeter ni à révoquer en doute aucun de ces prodiges, ont pour fondement de leur croyance la puissance merveilleuse de la divinité, infiniment supérieure à la nôtre. Dieu ne ressemble en rien à l'homme, ni dans sa nature, ni dans sa sagesse, ni dans sa force; et il n'y a rien d'absurde à ce qu'il fasse des choses qui nous sont impossibles, et à ce qu'il trouve des moyens d'agir, qui surprennent toutes nos facultés. Différent de nous en toutes manières, c'est surtout par ses opérations qu'il se distingue de nous, et qu'il nous dépasse à une distance infinie. Mais notre peu de foi, comme dit Héraclite, fait que la plupart des œuvres divines échappent à notre connaissance.

Marcius venait d'arriver à Antium, au retour de l'expédition. Tullus, qui le haïssait et ne le pouvait souffrir, parce qu'il redoutait son crédit, résolut de se défaire de lui au plus tôt, craignant, s'il laissait échapper cette occasion, de n'en plus retrouver d'aussi favorable. Il souleva et ameuta contre Marcius une foule de citoyens, et il lui ordonna de quitter le commandement et de rendre compte de son administration. Marcius vit tout ce qu'il perdrait à devenir un simple particulier, tandis que Tullus resterait général et jouirait d'une autorité sans bornes parmi ses concitoyens : il répondit donc qu'il quitterait le commandement quand les Volsques le lui ordonneraient, car c'était d'eux qu'il l'avait reçu; que, d'ailleurs, il était prêt à rendre à l'instant même compte de sa conduite à ceux des Antiates qui voudraient l'entendre. Le peuple s'assembla; et des démagogues, apostés par Tullus, se levèrent et aigrirent les esprits contre Marcius. Mais, lorsque Marcius se leva

pour leur répondre, le respect qu'on lui portait fit cesser le tumulte, et lui permit de s'expliquer librement. Les plus estimables d'entre les Antiates, fort aises de jouir de la paix, se montraient disposés à l'écouter favorablement, et à le juger avec équité. Tullus craignit qu'il ne les convainquît de son innocence. Car Marcius était très-éloquent ; et d'ailleurs ses exploits d'autrefois lui valaient plus de reconnaissance que sa dernière action de défaveur, ou plutôt l'accusation elle-même était un complet aveu de la grandeur de ses services : en effet, les Volsques ne lui auraient pas fait un crime de ce qu'ils n'avaient pas pris Rome, s'ils n'eussent pas dû à Marcius d'avoir été sur le point de la prendre. Tullus vit donc qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et qu'il ne s'agissait pas de songer à gagner le peuple. Les plus hardis de ceux qu'il avait ameutés se mettent à crier qu'il ne faut pas écouter le traître, ni souffrir qu'il domine tyranniquement les Volsques en refusant de se démettre du commandement. Ils se précipitent tous à la fois sur lui et le massacrent, sans que pas un des assistants ose prendre sa défense [1]. Mais les Volsques montrèrent bientôt que ce meurtre n'avait pas l'assentiment du plus grand nombre des citoyens : ils accoururent de toutes les villes voisines pour honorer ses restes ; ils lui firent des obsèques avec toutes les distinctions dues à sa dignité, et ils décorèrent son tombeau d'armes et de dépouilles, trophées qui annonçaient le guerrier courageux et le général.

Les Romains ne donnèrent, en apprenant sa mort, aucun témoignage d'honneur à sa mémoire, ni aucun signe de ressentiment contre lui. Seulement, ils permirent aux femmes, sur leur demande, de porter pendant dix mois le deuil de Marcius, comme elles faisaient

1 C'etait en 488 de Rome, et Coriolan n'avait certainement pas quarante ans. Selon l'historien Fabius Pictor, il aurait vécu jusqu'à une grande vieillesse, et toujours dans l'exil ; mais cette opinion n'a pas prévalu chez les anciens.

d'ordinaire pour un père, un fils ou un frère : c'était le plus long terme qu'eût fixé au deuil Numa Pompilius, ainsi que nous l'avons dit dans sa *Vie*. Quant aux Volsques, les circonstances ne tardèrent pas à leur faire regretter Marcius. D'abord, ils se prirent de querelle, pour la prééminence, avec les Èques, leurs alliés et lêurs amis : on en vint aux mains; et il y eut de part et d'autre beaucoup de morts et de blessés. Vaincus ensuite par les Romains, dans une bataille où périt Tullus, et où fut détruite la fleur de leur armée, ils s'estimèrent trop heureux de se soumettre aux conditions de paix les plus honteuses, de subir en tout la loi du vainqueur, et de rester sujets du peuple romain.

COMPARAISON

D'ALCIBIADE ET DE CORIOLAN.

Tel est le récit des actions d'Alcibiade et de Marcius, que nous avons jugées dignes d'être retracées au souvenir. On voit que, pour les exploits militaires, la balance ne penche guère ni d'un côté ni de l'autre. Ils ont tous deux donné des preuves égales d'audace et de bravoure dans les batailles ; ils ont déployé, à la tête des armées, les mêmes ressources et la même prudence. Peut-être regardera-t-on Alcibiade comme un plus parfait général, parce qu'il a toujours été vainqueur dans les combats nombreux qu'il a livrés sur terre et sur mer ; mais tous les deux ont eu cela de commun que, lorsqu'ils combattaient en personne, et qu'ils commandaient leurs concitoyens, toujours on vit prospérer sensiblement les affaires de leur pays, et qu'elles empirèrent, au contraire, lorsqu'ils changèrent de parti.

Quant au gouvernement politique, la conduite d'Alcibiade fut toujours détestée des gens sages, à cause de sa licence, de sa honteuse dissolution, et des flatteries avec lesquelles il gagnait la multitude. Marcius se rendit odieux au peuple romain par sa roideur, son orgueil et ses sentiments oligarchiques. On ne peut donc, sur ce point, louer ni l'un ni l'autre. Cependant celui qui gouverne d'une manière douce et populaire est moins blâmable que ceux qui traitent le peuple avec une fierté méprisante, pour n'avoir pas l'air de le flatter. Il est

honteux de se faire son complaisant, pour acquérir le pouvoir; mais une autorité qui se fonde sur la terreur, la violence et l'oppression, est à la fois et une honte et une injustice.

Marcius, comme on l'a pu remarquer, avait un caractère plein de simplicité et de franchise, tandis qu'Alcibiade était astucieux et fourbe dans sa politique. Ce qu'on reproche surtout à celui-ci, c'est la méchanceté avec laquelle il trompa, suivant Thucydide, les ambassadeurs lacédémoniens, afin de rompre la paix. Mais cette action, tout en rejetant Athènes dans les embarras d'une guerre, la rendit forte et redoutable, par son alliance avec ceux de Mantinée et d'Argos, qui fut l'ouvrage d'Alcibiade. C'est pourtant aussi par une ruse que Marcius fit naître la guerre entre les Romains et les Volsques : il calomnia, suivant Denys [1], les intentions des Volsques qui étaient venus aux jeux de Rome. Le motif, ici, ajoute encore à la perversité de l'action. Il n'était pas excité, comme Alcibiade, par l'ambition, par des rivalités, par les luttes de la politique : il ne voulut que satisfaire son ressentiment; passion qui, suivant la maxime d'Ion [2], paye toujours mal les complaisances. Pour cela, il porta le trouble dans plusieurs contrées de l'Italie, et il ruina, par son animosité contre son pays, un grand nombre de villes qui ne lui avaient fait aucun tort.

Il est bien vrai qu'Alcibiade fit, par colère, éprouver de grands maux à ses concitoyens; mais leur repentir le ramena sur-le-champ; et, même après son second bannissement, loin de voir avec indifférence les fautes des généraux qui l'avaient remplacé, il eut soin de les avertir du danger où les allait jeter leur imprudence. On célèbre la démarche d'Aristide auprès de

[1] L'historien Denys d'Halicarnasse.

[2] Le poëte tragique. D'autres lisent *de Dion* : ce serait alors une parole de l'homme d'État dont Plutarque a écrit la *Vie*.

Thémistocle; hé bien, l'exemple fut renouvelé par Alcibiade : il alla trouver ces généraux, dont il n'était point l'ami, et il leur représenta ce qu'il convenait de faire. Marcius, au contraire, déchargea sa vengeance sur tous les citoyens de Rome, encore que beaucoup d'entre eux n'eussent aucunement offensé sa personne, et que même la plus saine partie et les plus gens de bien eussent pris à cœur l'injustice dont il était victime, et compati à ses peines. Ensuite, l'inflexibilité qu'il opposa à plusieurs députations, aux prières par lesquelles on essaya d'apaiser le ressentiment d'une seule offense, fait voir que c'était pour renverser et détruire sa patrie, et non pour la recouvrer et obtenir son rappel, qu'il avait excité une guerre cruelle et impitoyable.

On trouvera peut-être entre eux cette différence, qu'Alcibiade retourna vers les Athéniens à cause de la crainte et de la haine que lui inspiraient les Spartiates, qui en voulaient à sa vie, tandis que Marcius ne pouvait honnêtement abandonner les Volsques, qui s'étaient montrés si généreux envers lui et l'avaient nommé leur général, et qui lui avaient accordé la plus grande confiance et une autorité sans bornes : sort tout autre que celui d'Alcibiade, dont les Spartiates abusaient plutôt qu'ils ne s'en servaient, et qui, après avoir longtemps erré dans leur ville, après avoir été ballotté dans leur camp, fut forcé enfin de se jeter entre les mains de Tisapherne; à moins toutefois qu'on n'explique par son désir de rentrer dans Athènes les soins qu'il prit pour empêcher que la ville ne pérît de fond en comble.

On raconte qu'Alcibiade recevait sans scrupule des présents intéressés, argent qu'il dépensait honteusement pour son luxe et pour ses débauches. Quant à Marcius, les généraux ne purent lui faire accepter les dons qu'ils lui offraient pour honorer sa valeur : c'est même là ce qui lui attira la haine du peuple, lors des différends occasionnés par l'abolition des dettes. On était persuadé

qu'il agissait moins par intérêt que pour insulter les pauvres, et pour les traiter avec mépris. Antipater[1] écrit, dans une lettre sur la mort d'Aristote : « A tant d'autres talents, il joignait celui de gagner les cœurs. » Faute de ce talent, les belles actions et les vertus de Marcius furent insupportables à ceux-là même qui en recueillaient les fruits : ils ne pouvaient souffrir ni son orgueil ni son opiniâtreté, cette compagne de la solitude, comme s'exprime Platon[2]. Au contraire, Alcibiade savait accueillir avec grâce tous ceux qui avaient affaire à lui. Rien d'étonnant dès lors que ses succès lui aient valu tant de gloire : leur éclat était encore accru de la bienveillance et de la faveur générales. Souvent ses fautes mêmes étaient gracieusement reçues, et passaient pour des jeux d'esprit. Aussi, malgré tout le mal qu'il avait fait à sa patrie, fut-il plusieurs fois nommé général et mis à la tête des forces militaires, au lieu que les Romains refusèrent le consulat à Marcius, malgré tous ses exploits et ses actes de bravoure. A tel point que l'un ne put être haï de ses concitoyens, à qui il avait fait tant de mal ; et que l'autre, justement admiré pour sa vertu, ne sut jamais se faire aimer des siens.

Comme général, Marcius ne fit rien d'important pour Rome, mais beaucoup pour les ennemis contre sa patrie. Alcibiade, et comme soldat et comme chef d'armée, rendit de grands services aux Athéniens. Présent, il triomphait aisément de ses ennemis ; et la calomnie n'avait de force contre lui qu'en son absence. Marcius était présent lorsque les Romains le condamnèrent ; et ce fut au milieu de leur assemblée que les Volsques le massacrèrent : meurtre inique, certainement, et impie ; mais enfin Marcius avait fourni un prétexte à leur vengeance, quand, après avoir refusé publiquement la paix aux députés de Rome, il s'était laissé fléchir par des

[1] Le fameux général macédonien.

[2] Plutarque a déjà cité ce mot dans la *Vie de Coriolan*.

femmes, et que, sans faire cesser l'inimitié entre les deux peuples, il avait perdu, en pleine guerre, et sacrifié un temps précieux. S'il avait eu vraiment égard à ses obligations envers les Volsques, il ne se serait retiré qu'après avoir fait approuver sa retraite à ceux qui lui avaient donné leur confiance. Que s'il était indifférent aux intérêts des Volsques, et s'il n'avait suscité cette guerre que pour satisfaire son ressentiment et s'arrêter ensuite, il ne devait pas épargner sa patrie à cause de sa mère, mais épargner sa mère en faveur de sa patrie; car sa mère et sa femme n'étaient qu'une portion de cette patrie qu'il assiégeait. Rejeter inhumainement les supplications publiques, les prières des députés de la ville, les soumissions des prêtres, pour accorder ensuite sa retraite aux prières de sa mère, c'était moins honorer sa mère qu'insulter à sa patrie : sauver sa patrie par pitié, et sur l'intercession d'une seule femme, c'était déclarer qu'elle ne méritait pas d'être sauvée pour elle-même. Cette retraite fut donc une grâce odieuse et cruelle, dont aucun des deux peuples ne lui sut gré ; car il ne se retira ni sur la demande de ceux à qui il faisait la guerre, ni du consentement de ceux pour qui il la faisait. La cause de toutes ces inconséquences était dans la rudesse de son caractère, dans l'excès de son orgueil et de son opiniâtreté, vice toujours odieux à la foule, mais qui, joint à l'ambition, devient complétement farouche et intraitable. Car on dédaigne alors de faire la cour au peuple, comme si l'on ne désirait pas les honneurs ; et, quand on n'a pu les obtenir, on en conçoit un vif ressentiment.

Bien d'autres, sans doute, un Métellus [1], un Aristide, un Épaminondas, n'ont jamais eu pour la foule ni flatteries ni complaisances : aussi méprisaient-ils véri-

[1] Probablement le Numidique, qui fut en butte aux persécutions de Saturninus.

tablement tout ce que le peuple est maître de donner ou d'ôter. Souvent bannis, souvent repoussés dans les candidatures, souvent condamnés à l'amende, ils ne s'irritaient pas contre les citoyens ingrats : le premier signe de repentir, la première invitation les ramenait, et leur faisait oublier ces injustices. Celui qui flatte le moins le peuple doit aussi le moins s'en venger ; car ce ressentiment si vif pour le refus d'une charge qu'on poursuit, provient d'un désir violent de l'obtenir. Alcibiade ne dissimulait pas qu'il aimait les honneurs, et qu'il ne savait point se résigner à un échec : il cherchait donc à se rendre agréable et cher à ceux avec qui il vivait. C'était l'orgueil qui empêchait Coriolan de faire sa cour à ceux qui lui pouvaient donner les honneurs et l'autorité ; et cependant il ne se voyait pas, sans un douloureux dépit, déçu dans ses prétentions ambitieuses. Ce sont là, il est vrai, les seuls défauts qu'on ait à reprendre en lui : dans tout le reste, sa vertu brille avec éclat ; et sa tempérance, son mépris des richesses, le rendent comparable à tout ce que la Grèce eut jamais de citoyens vertueux et désintéressés, je ne dis plus à Alcibiade, le plus éhonté certes des hommes vicieux, et le plus parfait contempteur de la bienséance et de l'honnêteté.

TIMOLÉON[1].

(Né en l'an 410 environ et mort en l'an 337 avant J.-C.)

Quand je commençai à écrire ces *Vies*, ce fut pour faire plaisir à d'autres[2]; mais c'est pour l'amour de moi-même que je les continue aujourd'hui, et avec une prédilection particulière. L'histoire m'est comme un miroir, où je porte les yeux pour tâcher, autant qu'il est en moi, de régler ma vie et de la former sur les vertus des grands hommes. Rien ne ressemble plus à un commerce familier que la façon dont j'en use avec eux ; car j'exerce tour à tour, envers chacun d'eux, une sorte d'hospitalité, en leur donnant place dans ces récits; je les fixe près de moi, je contemple *ce qu'ils ont eu de grand, et ce qu'ils étaient*[3], et je choisis entre leurs belles actions celles qui méritent le plus d'être connues.

Grands dieux ! où trouver sujet de plus douces joies[4],

moyen plus efficace pour la réforme des mœurs? Nous devons prier, dit Démocrite, qu'il se présente à nous des images favorables, et que l'air qui nous environne nous en porte de convenables à notre nature et de bonnes, plutôt que de sinistres et n'ayant aucun rapport avec nous; mais Démocrite n'a fait qu'introduire par là dans la

1 Cette *Vie* est placée ordinairement après celle de Paul Émile; mais on ne voit pas pourquoi Plutarque aurait changé de méthode, et interverti la position du Grec et du Romain.

2 Notamment, on s'en souvient, à son ami Sossius Sénécion.

3 Homère, *Iliade,* chant XXIV, vers 630.

4 C'est un vers ïambique tiré de quelque tragédie perdue, ou peut-être de quelque comédie.

philosophie une opinion fausse, source intarissable d'erreurs superstitieuses. Pour moi, appliqué à l'étude de l'histoire, occupé de composer ces *Vies*, je m'instruis moi-même en recueillant sans cesse dans mon âme les souvenirs des hommes les plus vertueux et les plus illustres; et, si je contracte, par la contagion de la société où je suis obligé de vivre, quelque disposition vicieuse, dépravée et indigne d'un homme d'honneur, il me suffit, pour la repousser et la bannir loin de moi, et pour calmer, pour adoucir ma pensée, de me tourner vers ces parfaits modèles de sagesse et de vertu. Je mets dans ce nombre ceux dont j'entreprends de te retracer aujourd'hui les actions [1], Timoléon de Corinthe et Paul Émile [2]; deux hommes non moins heureux par leurs constants succès dans la conduite des affaires, que par la justesse de leurs vues, et qui pourraient donner à douter s'il n'y a pas eu, dans leurs plus glorieux exploits, une faveur de la Fortune, plus encore qu'un résultat prémédité [3].

Voici où en étaient les affaires de Syracuse, avant l'expédition de Timoléon en Sicile. Dion avait chassé Denys le tyran [4]; puis bientôt après il avait péri en trahison, et la division s'était mise entre ceux qui avaient aidé Dion à affranchir Syracuse. La ville ne faisait plus qu'échanger une tyrannie pour une autre tyrannie; et tant de maux fondirent sur elle, qu'elle devint, peu s'en faut, une complète solitude. Le reste de la Sicile était d'ailleurs

[1] C'est à Sossius Sénécion que s'adresse encore ici Plutarque, bien qu'il ne le nomme pas.

[2] Remarquez que Plutarque, dans cette préface, nomme Timoléon avant Paul Émile, ce qui semble indiquer qu'il n'est pas lui-même l'auteur de l'interversion des deux *Vies*.

[3] Cette préface se trouve ordinairement en tête de la *Vie de Paul Émile*. Le même motif qui nous a fait placer la *Vie de Timoléon* la première nous a décidé à transporter la préface des deux *Vies* à sa place la plus naturelle. C'est ce qu'ont déjà fait certains éditeurs.

[4] En l'an 356 avant J.-C. Voyez la *Vie de Dion*, une des dernières de la collection.

bouleversé dans tous les sens et dépeuplé par les guerres continuelles; les villes étaient presque toutes occupées par des barbares ramassés de tout pays, et par des soldats mercenaires, qui ne demandaient, pour peu qu'on les sollicitât, qu'à favoriser les changements de domination. Denys, dix ans après son expulsion, rassembla des troupes étrangères, chassa Nysée, qui commandait alors dans Syracuse, recouvra son autorité, et se rétablit tyran, comme il l'avait été jadis. Dépossédé, contre toute prévision, par une poignée de gens, de la plus puissante tyrannie qui fût alors, il redevint, par une fortune plus étrange encore, d'exilé et de pauvre qu'il était, le maître de ceux qui l'avaient chassé. Les Syracusains qui étaient restés dans la ville se trouvaient les esclaves d'un tyran naturellement cruel, et dont l'âme avait tourné jusqu'à la férocité impitoyable, par l'effet des revers qu'il avait essuyés. Les plus gens de bien et les plus considérables s'étaient enfuis vers Icétas, qui commandait à Léontium[1]. Ils s'étaient remis entre ses mains, et ils l'avaient élu pour leur général: non point qu'il fût meilleur que ceux qui exerçaient ouvertement la tyrannie, mais parce qu'ils ne savaient où recourir ailleurs, et qu'ils espéraient davantage d'un homme de famille syracusaine, et qui disposait de forces suffisantes pour faire tête au tyran.

Sur ces entrefaites, les Carthaginois abordèrent en Sicile avec une flotte nombreuse, et ils y firent de menaçants progrès. Les Siciliens, alarmés, se décidèrent à envoyer des députés en Grèce, pour demander du secours aux Corinthiens. Ils comptaient sur eux, non-seulement à titre de parents[2], et pour avoir plus d'une fois éprouvé leurs bons offices, mais aussi parce que Corinthe avait

[1] Ville au nord de Syracuse, à vingt lieues environ de la mer. Au lieu d'Icétas, d'autres écrivent Icétès, qui est la forme attique du nom, au lieu de sa forme dorienne.

[2] Syracuse était une colonie de Corinthe.

montré de tout temps un profond amour pour la liberté, et une haine non moins vive contre la tyrannie : elle avait entrepris presque toutes les guerres, et les plus considérables, non pour dominer les peuples, ni par convoitise ambitieuse, mais dans l'intérêt de la liberté des Grecs. Icétas, au contraire, n'avait accepté le commandement qu'avec une arrière-pensée de tyrannie, et nullement dans le but d'affranchir Syracuse. Il traitait secrètement avec les Carthaginois, tandis qu'il appuyait en public les Syracusains, et qu'il joignait ses députés à ceux qu'ils envoyaient dans le Péloponnèse. Il eût été bien fâché qu'il leur vînt de là aucune troupe de renfort : il espérait que les Corinthiens refuseraient d'envoyer du secours, ce qui était vraisemblable, vu les troubles et les embarras de la Grèce[1], et, partant, qu'il y aurait moins d'obstacles à l'établissement des Carthaginois ; et c'est sur l'alliance de ceux-ci qu'il comptait, et sur leur coopération, pour venir à bout des Syracusains ou de leur tyran. La suite prouva bientôt que tel était en effet son dessein.

Les députés étaient à peine débarqués, que les Corinthiens, accoutumés de tout temps à protéger leurs colonies, et Syracuse entre toutes, et qui n'avaient alors, par bonheur, aucune affaire sur les bras dans la Grèce, et jouissaient d'une paix profonde et d'un plein loisir, s'empressèrent de décréter qu'on enverrait du secours. On s'occupait du choix d'un général, et les magistrats proposaient et faisaient valoir certains noms : c'étaient ceux des citoyens les plus ambitieux de se signaler ; mais un homme du peuple se leva, et il nomma Timoléon, fils de Timodème[2]. Timoléon ne se mêlait plus des affaires publiques[3], et il n'avait ni l'espérance d'un tel emploi, ni la

[1] C'était le temps où Philippe établissait la puissance des Macédoniens sur les ruines de celle des républiques qui s'étaient tour à tour disputé l'hégémonie

[2] Diodore donne au père de Timoléon le nom de Timénète.

[3] On verra plus loin pour quelle raison.

prétention d'y parvenir. Ce fut donc quelque dieu, suivant toute apparence, qui avait inspiré cet homme : tant la Fortune fit éclater à l'instant même, par la résolution qui fut prise, la faveur qu'elle portait à Timoléon ; et tant on vit, dans la suite, s'attacher aux actions du guerrier une fleur de prospérité dont le lustre rehaussait encore sa vertu !

Timoléon était fils de Timodème et de Démariste, personnes de noble famille dans Corinthe. Amant passionné de sa patrie, il était d'une douceur singulière, sauf une haine violente contre la tyrannie et contre les méchants ; et il était si heureusement né pour la guerre, et ses facultés se compensaient si bien, qu'il s'y distingua, dans sa jeunesse, par une prudence consommée, et que, dans sa vieillesse, il n'avait rien perdu de sa vigueur d'exécution. Il avait un frère aîné, Timophane, qui ne lui ressemblait en rien : c'était un homme écervelé, et qu'avait corrompu une folle ambition de se faire maître unique, que lui inspiraient des amis pervers et les soldats étrangers dont il était sans cesse environné. Timophane avait montré, dans les batailles, une certaine audace, une intrépidité aventureuse : aussi donna-t-il à ses concitoyens une grande opinion de ses talents militaires et de son activité, et obtint-il plus d'une fois des commandements d'armées. Il était secondé par Timoléon, qui couvrait ses fautes, ou du moins en atténuait aux yeux la gravité, et qui relevait, qui faisait valoir les bonnes qualités qu'il avait reçues de la nature.

Dans le combat que les Corinthiens livrèrent à ceux d'Argos et de Cléones [1], et où Timoléon servait parmi les hoplites, Timophane, qui était à la tête de la cavalerie, courut un extrême danger. Son cheval fut blessé, et le jeta par terre au milieu des ennemis. Ses compagnons, pour la plupart, se dispersèrent sur-le-champ, mis en déroute par l'effroi : un petit nombre tinrent bon, résis-

[1] Cléones était une ville de l'Argolide, située entre Argos et Corinthe.

tant à grand'peine à une troupe considérable. Timoléon, qui voit le péril de Timophane, court à son aide, et le couvre de son bouclier : il reçoit de tous côtés, et à bout portant, dans son corps, dans ses armes, des javelots, des coups d'épée ; mais il parvient, après de grands efforts, à repousser les ennemis et à sauver son frère.

Les Corinthiens, dans la crainte de subir une seconde fois, par la faute des alliés, le malheur de perdre leur ville, s'étaient décidés à prendre à leur solde quatre cents soldats étrangers, et ils en avaient donné le commandement à Timophane. Celui-ci, au mépris de l'honneur et de la justice, s'occupa bien vite des moyens de se rendre maître absolu dans la ville. Il fit périr, sans forme de procès, un grand nombre des principaux citoyens, et il se proclama, de son propre chef, tyran de Corinthe. Timoléon, au désespoir, et qui regardait la scélératesse de son frère comme un malheur personnel, le pressa, par ses remontrances et ses prières, de renoncer à cette insensée et pernicieuse ambition, et de travailler à réparer ses torts envers les citoyens. Mais Timophane le repoussa bien loin, et d'une façon méprisante. Alors Timoléon se concerte avec un des parents de Timophane, Eschylus, frère de sa femme, et un de ses amis, le devin Satyrus, comme l'appelle Théopompe, ou Orthagoras, ainsi qu'il est nommé par Éphore et par Timée. Quelques jours passés, il va avec eux retrouver son frère. Tous trois insistent vivement, et le conjurent de prendre enfin un parti sage, et de se déporter de la tyrannie. Timophane ne fit d'abord que rire de leurs représentations ; puis il finit par se laisser aller à la colère et aux outrages. Alors Timoléon s'éloigne à quelques pas de lui, se couvre le visage, et se tient debout, fondant en larmes. Les deux autres tirent leurs épées, se jettent sur Timophane et le tuent[1].

[1] Diodore de Sicile fait tuer Timophane sur la place publique, par son propre

Le bruit de ce meurtre se répandit à l'instant dans la ville ; et tout ce qu'il y avait de bons citoyens à Corinthe louèrent cette haine du crime et cette grandeur d'âme qu'avait montrée Timoléon. « Cet homme si bon, disaient-ils, et si plein d'affection pour ses proches, a préféré sa patrie à sa famille ; à son intérêt personnel, il a préféré ce qui était beau et juste : il a sauvé la vie à son frère, alors que son frère luttait en brave pour la défense de la patrie ; il l'a tué le jour où il tramait contre elle un dessein pernicieux, et où il s'apprêtait à l'asservir. » Mais il est des gens qui ne supportent pas de vivre dans une démocratie, et qui sont habitués à faire la cour aux grands : ceux-là, tout en ayant l'air de se réjouir de la mort du tyran, décriaient Timoléon, et ils taxaient sa conduite d'impiété, de monstrueux sacrilége. Ces reproches le jetèrent dans une sombre tristesse. Puis il apprit que sa mère, elle aussi, outrée de ressentiment, éclatait contre lui en cris de désespoir, en malédictions horribles : il alla pour la voir et la consoler ; mais elle ne se put résoudre à le regarder en face, et elle lui ferma sa demeure. A ce coup, Timoléon se sentit accablé par la douleur : sa raison se troubla, et il résolut de se laisser mourir de faim. Ses amis ne l'abandonnèrent pas à ses pensées : pressantes prières, violence même, ils mirent tout en usage ; et Timoléon consentit à vivre, mais seul et dans la retraite. Il quitta donc entièrement les affaires publiques ; et, dans les premiers temps, il ne venait pas même à la ville : il passait ses jours en proie à son chagrin, et errant à travers les campagnes les plus solitaires.

Voilà un exemple des secousses et des bouleversements auxquels sont trop aisément sujettes, par l'effet des louanges ou des reproches du vulgaire, les opinions qui ne puisent point dans la raison et dans la philosophie la constance et la force qu'exigent nos entreprises : elles

frère, et il place cet événement à l'époque même de l'arrivée des députés de Syracuse.

vacillent, et elles n'ont plus de convictions où se prendre. En effet, il ne suffit pas que l'action soit belle et juste, il faut aussi que la pensée qui la détermine soit ferme et invariable ; il faut n'agir qu'après mûr examen. N'imitons pas les gourmands, qui se jettent, d'un appétit fougueux, sur les mets les plus succulents, et qui bientôt se rassasient et se rebutent ; gardons-nous de nous arrêter découragés après l'accomplissement de nos entreprises, parce que nous avons vu se flétrir l'image de beauté qui nous y avait charmés. Le repentir enlaidit à nos yeux le bien même que nous avons fait ; mais une détermination qui s'appuie sur une conviction raisonnée ne varie jamais, alors même que nos entreprises ont subi un échec. L'Athénien Phocion s'était opposé à l'expédition de Léosthène : Léosthène réussit pourtant ; et les Athéniens, fiers de sa victoire, faisaient aux dieux des sacrifices d'actions de grâces. « Je voudrais, dit alors Phocion, avoir fait ce qu'il a fait ; mais je suis content d'avoir donné ce conseil. » Il y a plus de fermeté encore dans la réponse d'Aristide de Locres, un des amis de Platon, à Denys l'Ancien, qui lui demandait en mariage une de ses filles : « J'aimerais mieux voir ma fille morte, que femme d'un tyran. » Peu de temps après, Denys fit mourir les enfants d'Aristide, et lui demanda, avec un air d'insulte, s'il persistait dans sa résolution sur le choix de ses gendres. « Je suis affligé, répondit Aristide, du malheur qui m'est arrivé ; mais je ne me repens point de ce que j'ai dit. » Au reste, ce sont peut-être là des modèles d'une vertu trop haute et trop parfaite. Quant à Timoléon, il ne ressentit, après l'action, que le regret de s'y être porté, soit compassion pour le mort, soit honte de paraître devant sa mère : son cœur était brisé, son courage abattu ; et, durant près de vingt années, il ne mit la main à aucune affaire de quelque renom, à rien qui concernât la république.

Il fut donc nommé général. Le peuple avait accueilli

avec enthousiasme la proposition, et l'avait ratifiée par ses suffrages, quand Téléclide se leva. C'était, en ce temps-là, le citoyen le plus considérable par son crédit et sa réputation. Téléclide exhorta Timoléon à se conduire, dans cette entreprise, en homme d'honneur et en vaillant capitaine. « Si tu combats avec gloire, lui dit-il, nous croirons que tu as fait mourir un tyran; si tu te comportes en lâche, que tu as tué ton frère. »

Pendant que Timoléon équipait la flotte pour le départ, et qu'il rassemblait ses troupes, les Corinthiens reçurent d'Icétas une lettre qui dévoilait son changement et sa trahison. A peine avait-il fait partir les députés, qu'il s'était réuni ouvertement aux Carthaginois, en travaillant avec leur aide à chasser Denys de Syracuse, pour y être tyran à sa place; et, comme il craignait que l'arrivée d'un général corinthien à la tête d'une armée ne ruinât ses projets, il écrivit aux Corinthiens de s'épargner les embarras et les frais d'une expédition en Sicile; alléguant les dangers qu'ils auraient à courir, et surtout l'opposition des Carthaginois. « Ils arrêteront, disait-il, avec de nombreux vaisseaux, votre flotte au passage: au reste, c'est votre lenteur à m'envoyer du secours qui m'a forcé de faire alliance avec eux contre le tyran. »

A la lecture de cette lettre, tous les Corinthiens, et ceux-là même qui avaient pu se montrer au premier abord indifférents à l'entreprise, s'enflammèrent contre Icétas d'une violente colère, et ils fournirent de grand cœur à Timoléon l'argent nécessaire pour l'armement de la flotte.

Les vaisseaux étaient prêts et les soldats munis de leurs provisions, quand les prêtresses de Proserpine virent en songe Cérès et sa fille se préparant pour un voyage, et disant qu'elles allaient s'embarquer avec Timoléon pour la Sicile. Les Corinthiens équipèrent donc une trirème sacrée, qu'ils appelèrent le vaisseau des deux déesses. De son côté, Timoléon était allé à Delphes, pour faire un

sacrifice au dieu; et, comme il descendait dans le sanctuaire de l'oracle, un signe se manifesta : il se détacha, du milieu des offrandes appendues dans le temple, une bandelette, sur laquelle étaient brodées des couronnes et des Victoires, et qui se posa sur la tête de Timoléon. On eût dit que le dieu l'envoyait tout couronné aux exploits qui l'attendaient.

Il mit à la voile avec sept navires corinthiens, deux de Corcyre, et un dixième fourni par les Leucadiens[1]. Une nuit, comme il voguait en pleine mer par un vent favorable, il crut voir le ciel s'entr'ouvrir tout à coup et verser une flamme abondante, et qui brillait d'un vif éclat. Cette flamme s'allongea en forme de torche ardente, du genre de celles qu'on allume dans les mystères; elle courut à côté de la flotte, et dans sa direction, et elle finit par se perdre à l'endroit même de la côte d'Italie où voulaient aborder les pilotes. Les devins déclarèrent que cette apparition confirmait les songes des prêtresses de Proserpine, et que les déesses avaient fait briller du ciel cette lumière pour montrer qu'elles mettaient, elles aussi, la main à l'expédition ; car, disaient-ils, la Sicile est consacrée à Proserpine. C'est là en effet, suivant certaines traditions, que s'accomplit son enlèvement; et l'île lui fut donnée pour présent de noces[2].

Voilà par quels présages les dieux remplirent de confiance les soldats de la flotte. On fit donc diligence; et on eut bientôt franchi la mer, et abordé en Italie.

Mais les nouvelles que Timoléon y reçut de Sicile le jetèrent dans une grande perplexité, et l'armée dans un découragement profond. Icétas avait vaincu Denys en bataille rangée, et s'était rendu maître de presque

[1] Suivant Diodore, les trois navires fournis par les alliés de Coriuthe rejoignirent la flotte en chemin.

[2] Ce présent est désigné par le mot ἀνακαλυπτήριον, parce qu'on le faisait le jour où la mariée paraissait en public le visage découvert : c'était le troisième jour des noces.

tous les quartiers de Syracuse : Denys était confiné dans la citadelle et dans ce qu'on nomme l'île ; et Icétas l'y assiégeait, et l'y investissait d'une muraille. D'un autre côté, les Carthaginois, sur les instances de celui-ci, veillaient à empêcher Timoléon d'aborder en Sicile : les Corinthiens repoussés, on devait faire à l'amiable et à l'aise le partage de l'île. Les Carthaginois envoyèrent donc à Rhégium vingt trirèmes, portant des députés qu'Icétas adressait à Timoléon, et qu'il avait chargés d'instructions analogues à sa conduite. Ce n'étaient que propositions captieuses, que belles paroles propres à couvrir la perversité de ses desseins. Ils demandaient que Timoléon vînt seul, s'il le jugeait à propos, pour aider Icétas de ses conseils, et participer à tous ses succès ; qu'il renvoyât ses vaisseaux et ses troupes à Corinthe, parce que la guerre était près de finir, et que d'ailleurs les Carthaginois étaient résolus de fermer le passage, et de combattre si l'on essayait de le forcer.

Les Corinthiens, à leur arrivée à Rhégium, y trouvèrent les députés, et ils virent les Carthaginois à l'ancre non loin de la côte. Ils s'indignèrent de l'affront qu'on leur faisait, et tous étaient transportés d'une vive colère contre Icétas ; en même temps ils s'alarmaient sur le sort des Siciliens, visiblement destinés à demeurer en proie à Icétas, comme loyer de sa trahison, et aux Carthaginois, comme salaire de l'appui qu'ils donnaient à la tyrannie. Il n'y avait nulle apparence qu'ils pussent venir à bout et des vaisseaux des barbares, qui étaient là mouillés en observation, flotte double en nombre de la leur, et de l'armée qu'avait en Sicile Icétas, armée dont ils avaient cru aller prendre la conduite. Cependant Timoléon entra en conférence avec les député et avec les chefs des vaisseaux carthaginois. Il leur dit qu'il exécuterait volontiers ce qu'ils lui proposaient ; car que gagnerait-il à la résistance ? mais qu'avant de se retirer, il désirait qu'ils lui fissent leurs propositions et reçussent ses réponses en

présence des citoyens de Rhégium, qui était une ville grecque et amie des deux partis : cela importait, selon lui, à sa sécurité personnelle ; et eux, de leur côté, ils tiendraient plus fidèlement ce qu'ils auraient promis pour les Syracusains, lorsqu'ils auraient un peuple pour témoin de leurs engagements.

Or, ce n'était là qu'un piége qu'il leur tendait pour se ménager un moyen de passer en Sicile. Il était secondé, dans cette trame, par tous les magistrats de Rhégium, qui désiraient voir les Corinthiens maîtres de la Sicile, et qui redoutaient le voisinage des barbares. Les magistrats convoquent donc une assemblée générale, et ils font fermer les portes de la ville, sous prétexte d'empêcher que les citoyens n'allassent s'occuper d'aucune autre affaire. Puis ils viennent prendre la parole, et ils adressent au peuple de longs discours, chacun tour à tour passant à un autre le même sujet à traiter : ils n'avaient qu'un but, c'était de gagner du temps, jusqu'à ce que les trirèmes des Corinthiens fussent sorties du port. Ils retinrent de la sorte dans l'assemblée les Carthaginois, qui n'avaient aucun soupçon, vu que Timoléon était présent, et qu'il paraissait s'apprêter à se lever tout à l'heure et à parler à son tour.

On vint lui dire tout bas que toutes les trirèmes étaient en mer, hormis la sienne, qui l'attendait dans le port : il se glisse donc à travers la foule, tandis que les citoyens de Rhégium, pour favoriser son évasion, se pressaient autour de la tribune ; il gagne le port, et il met à la voile, sans perdre un instant. Il aborde avec sa flotte à Tauroménium[1] en Sicile, où l'invitait à venir depuis longtemps, et où le reçut avec grande joie, Andromachus, le gouverneur et le magistrat tout-puissant de la ville. Andromachus était père de l'historien Timée, et le plus vertueux sans contredit de tous ceux qui dominaient dans la Sicile :

1 Sur la côte orientale de la Sicile. C'est aujourd'hui la ville de Taormina.

il gouvernait ses concitoyens en homme plein de sagesse et de justice, et il s'était montré, dans toutes les circonstances, l'adversaire implacable des tyrans. Il fit donc de sa ville la place d'armes de Timoléon, et il détermina ses concitoyens à se joindre aux troupes de Corinthe, pour travailler à l'affranchissement de la Sicile.

A Rhégium, on avait congédié l'assemblée après le départ de Timoléon. Les Carthaginois ne se possédaient pas de colère de s'être vus dupés ; et leur dépit fournit aux Rhéginiens un mot plaisant : « Quoi ! vous êtes Phéniciens, et vous désapprouvez l'emploi de la ruse[1] ! » Ils dépêchent donc à Tauroménium, sur une de leurs trirèmes, un député pour Andromachus. Après avoir fait à celui-ci un long discours, et lui avoir commandé insolemment, et en vrai barbare, de chasser au plus vite les Corinthiens, le Carthaginois finit par lui montrer le dedans de sa main tout ouverte ; puis, la renversant, il le menaça de renverser sa ville, comme il venait de retourner sa main. Andromachus se mit à rire ; et, répétant le même geste qu'avait fait l'ambassadeur, il lui dit, pour toute réponse : « Pars, si tu ne veux voir ton navire renversé, comme j'ai moi-même retourné ma main. »

Cependant Icétas avait appris la traversée de Timoléon ; et, dans son effroi, il avait fait venir à son secours un grand nombre de trirèmes carthaginoises. Les Syracusains désespérèrent alors de leur salut. Ils voyaient le port occupé par les Carthaginois, Icétas maître de la ville, et Denys de la citadelle, tandis que Timoléon, au contraire ne tenait encore à la Sicile que par la petite ville de Tauroménium, comme par une mince lisière, et n'avait que de faibles espérances et des ressources très-bornées : en effet, Timoléon avait avec lui mille soldats, ni plus ni moins, et tout juste les provisions nécessaires. D'ailleurs, nulle confiance de la part des villes : tous les chefs d'ar-

[1] Allusion à ce qu'on appelait *la foi punique*.

mées leur étaient odieux, à raison surtout de la perfidie de Callippus et de Pharax [1]. C'était un Athénien et un Spartiate, qui étaient venus l'un et l'autre soi-disant pour affranchir la Sicile et pour exterminer les tyrans, et qui réduisirent les Siciliens à regarder comme un âge d'or le temps où ils gémissaient sous la tyrannie, et à préférer le sort de ceux qui avaient péri dans la servitude au bonheur de ceux qui avaient vécu sous la liberté. Persuadés que le Corinthien ne serait pas meilleur que ceux qui l'avaient précédé, et qu'il ne venait, comme eux, les séduire et les amorcer par de belles espérances et des promesses flatteuses, que pour les engager à changer de maître. ils suspectaient les intentions des Corinthiens, et ils repoussaient leurs avances. Il n'y eut qu'une exception, ce furent les Adranites, qui habitaient une petite ville consacrée au dieu Adranus [2], divinité qui est en singulière vénération dans toute la Sicile; mais ils étaient divisés entre eux: les uns appelaient Icétas et les Carthaginois; les autres avaient déjà député vers Timoléon.

Il se rencontra, par un effet du hasard, que les deux généraux, dans leur empressement réciproque, arrivèrent en même temps devant la place. Mais Icétas avait cinq mille soldats, tandis que Timoléon n'en comptait guère que douze cents. C'est avec cette troupe que Timoléon était parti de Tauroménium, éloignée d'Adranus de trois cent quarante stades [3]. Il avait fait peu de chemin la première journée, et il s'était arrêté de bonne heure. Mais, le lendemain, il précipita sa marche, malgré les difficultés de la route; et, sur la fin du jour, il apprit qu'Icétas ne faisait que d'arriver devant Adranus, et qu'il plaçait son camp. Les capitaines et les chefs de bandes font faire halte aux corps avancés, afin qu'ils prennent leur repas

[1] Voyez la *Vie de Dion*.

[2] Elle se nommait aussi Adranus; c'est aujourd'hui Aderno, au pied de l'Etna, à quelque distance de Catane.

[3] Environ soixante-huit kilomètres, ou dix-sept lieues.

et se reposent quelque temps, pour marcher ensuite à l'ennemi avec plus d'ardeur. Mais Timoléon court dans tous les rangs, priant ses officiers de renoncer à ce dessein, et de pousser en avant tout d'une traite, afin de tomber sur les ennemis dans le désordre d'une première arrivée, et au moment où ils étaient empêchés à dresser leurs tentes et à préparer leur souper. Et, tout en parlant, il prend son bouclier, et il marche le premier comme à une victoire certaine; et tous s'élancent après lui, encouragés par son exemple. Il leur restait à peine trente stades [1] à franchir, pour atteindre leurs ennemis : ils arrivent, ils fondent sur eux; tout y était en désarroi; au premier choc, ceux-ci eurent pris la fuite. Aussi n'y en eut-il guère plus de trois cents qui furent tués; mais on fit le double de prisonniers, et on s'empara du camp.

Les Adranites ouvrirent leurs portes à Timoléon et se livrèrent à lui, racontant, avec un étonnement mêlé d'horreur, qu'au commencement du combat, le vestibule sacré de leur temple s'était ouvert de lui-même, et qu'on avait vu le dieu agiter le fer de sa pique, et le visage du dieu inondé de sueur : prodiges, ce semble, qui ne présageaient pas seulement cette première victoire, mais les exploits qui la suivirent, et dont ce combat fut l'heureux début. En effet, plusieurs villes envoyèrent aussitôt des députés à Timoléon, et firent leur soumission. Mamercus, tyran de Catane, homme guerrier, et puissant par ses richesses, fit alliance avec lui; et, ce qui était bien plus important, Denys lui-même, désespérant de sa cause, et se voyant à la veille d'être forcé dans la citadelle, prit en profond dédain Icétas, qui venait d'être honteusement vaincu; et, pénétré d'admiration pour Timoléon, il députa vers lui pour se remettre, lui et la citadelle, au pouvoir des Corinthiens.

Timoléon saisit à point ce bonheur inespéré, et il

1 Environ six kilomètres, ou une lieue et demie.

chargea deux Corinthiens, Euclide et Télémachus, de faire entrer quatre cents soldats dans la citadelle, non pas tous ensemble ni pendant le jour, ce qui eût été impossible, car les ennemis étaient maîtres du port, mais secrètement, et par petites troupes. Ces soldats prennent possession de la citadelle et des palais du tyran, ainsi que de ses meubles et de toutes ses provisions de guerre. C'étaient des chevaux en grand nombre, toutes sortes de machines, et une grande quantité de traits. Il s'y trouva des armes pour soixante-dix mille hommes, qu'on y avait amassées depuis longtemps. Denys avait aussi deux mille soldats, qu'il livra, comme tout le reste, à Timoléon. Pour lui, ayant pris son argent, il s'embarqua avec quelques amis, à l'insu d'Icétas[1].

Il se rendit d'abord au camp de Timoléon; et ce fut là qu'on le vit, pour la première fois de sa vie, réduit à une condition privée, et déchu de sa grandeur. Enfin on l'envoya à Corinthe, sur un seul vaisseau, sans escorte, avec très-peu d'argent; lui, né et élevé dans la plus florissante tyrannie et la plus grande qui eût jamais existé; lui qui l'avait d'abord occupée paisiblement pendant dix ans, et qui l'avait conservée douze autres années depuis l'expédition de Dion, mais troublée par des combats et des guerres. Les malheurs qu'il éprouva surpassèrent encore les maux qu'il avait fait souffrir aux Syracusains par sa tyrannie. Il avait vu ses fils périr à la fleur de leur âge, et ses filles violées; sa femme, qui était aussi sa sœur[2], après avoir, vivante, servi aux brutales voluptés des ennemis, avait été tuée avec ses enfants, et son corps jeté dans la mer. On en a le détail dans la *Vie de Dion*.

Lorsque Denys fut débarqué à Corinthe, il n'y eut Grec qui ne désirât le voir et lui parler. Ceux qui le haïssaient

[1] C'est en l'an 343 avant J.-C. que Denys le Jeune fut ainsi renversé pour la seconde fois.

[2] Sophrosyné, sa sœur de père et sa femme, était fille de Denys l'Ancien et d'Aristomaque.

y couraient joyeusement, pour jouir de sa disgrâce, et comme pour fouler aux pieds un homme que la Fortune avait abattu ; les autres, adoucis par un tel revers, compatissaient à ses maux, et contemplaient, dans sa personne, un frappant exemple de ce pouvoir terrible et caché que les puissances divines exercent sur le sort des faibles mortels. Ce siècle n'avait offert, en effet, aucun jeu ni de la nature ni de l'art comparable à ce coup de la Fortune, qui montrait un homme, maître, peu de jours auparavant, de toute la Sicile, passant le temps, dans Corinthe, sur le marché aux viandes, ou assis dans la boutique d'un parfumeur, ou à boire du vin frelaté dans un cabaret, à se quereller sur les places avec des prostituées, à donner des leçons de chant aux actrices, à disputer sérieusement avec elles sur des chansons de théâtre et sur les règles musicales de l'harmonie poétique. Les uns prétendaient que Denys donnait dans ces futilités vaines sans dessein prémédité, par lâcheté naturelle, et par un penchant pour la crapule ; mais il en usait ainsi, suivant d'autres, pour se faire mépriser des Corinthiens : il ne voulait pas qu'on le crût dangereux, ni qu'on le soupçonnât de supporter impatiemment ce revers, et de penser à recouvrer son premier état ; aussi prenait-il un déguisement qui n'allait point à sa nature, quand il affectait cette extrême bassesse dans ses goûts [1].

Quoi qu'il en soit, on cite de lui quelques mots qui prouvent qu'il soutenait avec courage sa fortune présente. Lorsqu'il eut abordé à Leucade [2], ville fondée, comme celle de Syracuse, par les Corinthiens : « J'en suis, dit-il, au même point que les jeunes gens qui ont commis des fautes. Ils se rapprochent volontiers de leurs frères, et ils s'éloignent tout honteux de la vue de leurs pères. Moi aussi je fuirais volontiers loin de la cité maternelle, et

[1] Denys avait été toute sa vie un grand amateur de poésie et de littérature, passion qu'il tenait de son père.

[2] Dans l'île du même nom.

j'aimerais à vivre ici avec mes frères. » A Corinthe, un étranger le raillait grossièrement sur le goût qu'il avait eu, pendant sa tyrannie, pour les entretiens des philosophes, et finit par lui demander quel fruit il avait retiré de la sagesse de Platon[1]. « Te semble-t-il, répondit Denys, que je n'aie rien gagné avec Platon, quand tu vois comment je supporte l'adversité? » Le musicien Aristoxène et quelques autres lui demandaient pourquoi et en quoi il avait eu à se plaindre de Platon. « De tous les maux, répondit-il, dont la tyrannie est pleine, le pire, sans contredit, c'est qu'entre ceux qui se disent les amis du tyran, il n'en est pas un seul qui parle avec franchise. Oui, oui, ce sont mes flatteurs qui m'ont fait perdre l'amitié de Platon. » Un de ces hommes qui se piquent d'être plaisants voulut se moquer de Denys; et, en entrant chez lui, il secoua son manteau, comme on fait quand on entre chez un tyran[2]. Denys lui rendit sa plaisanterie : « Tu recommenceras, lui dit-il, quand tu sortiras, afin de faire voir que tu n'emportes rien d'ici. » Philippe de Macédoine[3], étant à table avec lui, jeta malignement un mot, dans la conversation, sur les odes et les tragédies qu'avait laissées Denys l'Ancien, et feignit d'être surpris qu'il eût pu trouver le temps de les composer. « Il y employait, répondit spirituellement Denys, le temps que toi et moi, et tous ceux qu'on nomme les heureux du monde, nous passons à boire. » Platon ne vit pas Denys à Corinthe, car il était déjà mort. Mais Diogène de Sinope, la première fois qu'il le rencontra : « Que tu mérites peu, Denys, lui dit-il, de mener une telle vie! » Denys s'étant arrêté : « Je te remercie, Diogène, lui répondit-il, de prendre part à mes malheurs. — Eh! quoi, reprit Diogène, tu prends cela pour de la compassion! tu ne vois pas, au contraire, que je suis indigné de ce que

[1] Voyez, dans la *Vie de Dion*, le récit des entrevues de Platon et de Denys.
[2] Pour montrer qu'on n'a pas d'armes cachées.
[3] C'est le vainqueur de Chéronée et le père d'Alexandre.

toi, un si vil esclave, et si digne de vieillir et de mourir, comme ton père, dans la tyrannie, tu vis au milieu de nous, dans les jeux et les délices ! » Quand je compare à ces paroles les plaintes que fait l'historien Philistus[1] sur le sort des filles de Leptinès, tombées, dit-il, du haut des opulentes félicités de la tyrannie, dans un état bas et obscur, je crois entendre les lamentations d'une femmelette regrettant ses parfums, ses robes de pourpre et ses bijoux d'or. Au reste, il m'a paru que ces mots de Denys n'étaient point hors de leur place dans mes récits de *Vies*, et qu'ils ne déplairaient pas à des lecteurs qui ne seraient ni pressés ni occupés de plus grands soins.

L'infortune de Denys était un événement bien extraordinaire ; mais il n'y eut pas moins de merveilleux dans les exploits de Timoléon : cinquante jours après sa descente en Sicile, il s'était emparé de la citadelle de Syracuse, et il avait déporté Denys dans le Péloponnèse. Encouragés par ses succès, les Corinthiens lui envoient deux mille hoplites et deux cents cavaliers. Cette troupe aborde à Thuries ; mais, voyant qu'il était impossible de passer en Sicile, tandis que les Carthaginois couvraient cette mer de leurs vaisseaux, et forcés d'attendre un temps plus favorable, les soldats employèrent au plus beau des exploits le loisir dont ils jouissaient. Les Thuriens leur confièrent leur ville, en partant pour une expédition contre les Bruttiens ; et ils la gardèrent loyalement et fidèlement, comme ils eussent fait leur propre patrie.

Cependant Icétas tenait la citadelle de Syracuse assiégée, et empêchait qu'il n'y vînt par mer du blé aux Corinthiens. En même temps, il dépêchait secrètement à Adranus deux soldats étrangers, pour assassiner Timoléon, qui négligeait d'ordinaire de s'entourer de gardes, et qui alors vivait avec moins de précaution encore, au

[1] L'adversaire de Dion et le ministre complaisant des deux Denys.

milieu des Adranites, rassuré par sa confiance en leur dieu. Ces émissaires apprirent par hasard, en arrivant, qu'il était près de faire un sacrifice. Ils se rendent donc au temple, avec des poignards cachés sous leurs manteaux, se mêlent parmi ceux qui entouraient l'autel, et s'approchent de Timoléon. Ils s'apprêtaient à se donner mutuellement le signal et à frapper, lorsqu'un homme de la foule déchargea un coup d'épée sur la tête d'un des assassins, et l'abattit à ses pieds; puis cet homme prit à l'instant la fuite, toujours son épée nue à la main, et il se sauva sur une roche escarpée. Le compagnon du mort s'effraie, il embrasse l'autel, et il demande grâce à Timoléon, en promettant de tout révéler. Il déclare, sur la parole qu'on lui donne, que son camarade et lui avaient été envoyés pour tuer Timoléon. Cependant quelques personnes ramènent celui qui s'était sauvé sur le rocher, et qui criait qu'il n'était pas coupable, qu'il n'avait fait que remplir un devoir, en frappant le meurtrier de son père. L'événement s'était passé, disait-il, dans la ville de Léontium. Plusieurs de ceux qui étaient là confirmèrent sa déposition; et l'on admira avec quelle heureuse adresse la Fortune sait amener une chose par une autre, rapprocher les faits les plus éloignés, les lier d'une même chaîne, alors qu'ils semblaient le plus différer les uns des autres et n'avoir entre eux rien de commun, et les disposer sans cesse de telle façon que la fin de l'un soit le commencement de l'autre. Les Corinthiens donnèrent à cet homme une récompense de dix mines [1], parce qu'il avait prêté au bon génie protecteur de Timoléon l'assistance d'une juste colère, et qu'au lieu de satisfaire plus tôt un ressentiment déjà ancien, il l'avait, par des motifs particuliers, suspendu jusqu'au moment où la Fortune le devait faire servir à sauver Timoléon. Au reste, ce bonheur présent releva leurs espérances pour l'avenir: ils entourèrent à

[1] Un peu moins de mille francs de notre monnaie.

l'envi Timoléon de leurs respects, et ils veillèrent attentivement à la conservation d'un homme qui était, à leurs yeux, un être sacré, un vengeur envoyé à la Sicile par la divinité.

Icétas, qui venait de manquer son coup, et qui voyait grossir sans cesse le parti de Timoléon, reconnut enfin son tort de ce qu'ayant sous sa main les forces considérables des Carthaginois, il avait l'air d'avoir honte d'en disposer, ne les employant que par petites portions, comme s'il eût dérobé plutôt qu'acheté cette alliance : il appela donc auprès de lui Magon, leur général, avec toute leur flotte. Magon entra dans le port, à la tête d'une flotte formidable, composée de cent cinquante navires ; et il débarqua soixante mille hommes, qu'il fit camper dans la ville de Syracuse. Tous les Syracusains crurent toucher à cette époque depuis longtemps prédite et redoutée, où les barbares devaient envahir la Sicile. Jamais auparavant, dans toutes les guerres que les Carthaginois avaient si souvent faites à la Sicile, Syracuse n'était tombée en leur pouvoir ; et voilà que la trahison d'Icétas avait livré la ville aux barbares, et en avait fait leur camp.

Pour les Corinthiens qui occupaient la citadelle, ils étaient dans une position fâcheuse et inquiétante : ils commençaient à manquer de vivres, parce que les ports étaient étroitement bloqués ; et d'ailleurs, il leur fallait à chaque instant prendre les armes et combattre pour la défense de leurs murailles, et se partager pour faire face à tous les assauts de l'ennemi, à toutes les machines, aux stratagèmes de toute sorte qu'on mettait en usage contre eux. Cependant Timoléon leur faisait passer des secours : il leur envoyait, de Catane, du blé sur des barques de pêcheurs et sur de légers esquifs, qui se glissaient, surtout à la faveur des tempêtes, à travers les trirèmes des barbares, tandis que les vents et l'agitation des vagues les tenaient écartées. Magon et Icétas s'en aperçurent à

la fin; et ils résolurent de s'emparer de Catane, d'où les assiégés tiraient ces provisions. Ils prennent donc ce qu'ils ont de meilleures troupes et de plus braves au combat, et ils partent de Syracuse.

Le Corinthien Néon, qui commandait les assiégés, ayant vu, du haut de la citadelle, que les ennemis qu'on avait laissés pour continuer le siége se tenaient mal sur leurs gardes, et qu'ils ne s'attendaient à rien, fit une sortie, tomba sur eux pendant qu'ils étaient dispersés, en tua plusieurs, mit les autres en fuite, enleva de force la partie de la ville qu'on appelle l'Achradine, et s'y maintint. C'était le quartier le mieux fortifié de Syracuse, et celui qui avait le moins souffert; car Syracuse est comme un assemblage, un composé de plusieurs villes[1]. Néon y trouva une grande quantité de blé et d'argent. Aussi ne retourna-t-il point dans la citadelle: il fortifia l'enceinte de l'Achradine, qu'il rattacha à la citadelle par des ouvrages de communication, et il se disposa à défendre à la fois l'une et l'autre. Magon et Icétas étaient déjà devant Catane, lorsqu'un courrier envoyé de Syracuse vint leur annoncer la prise de l'Achradine. Troublés à cette nouvelle, ils retournent précipitamment sur leurs pas, n'ayant ni pris la ville qu'ils allaient attaquer, ni conservé celle qu'ils occupaient.

On peut douter si ce succès fut l'ouvrage de la prudence et du courage, ou celui de la Fortune; mais, dans ce qui suivit, on ne saurait voir, ce me semble, autre chose qu'un heureux coup du sort. Les renforts de Corinthe étaient toujours restés à Thuries, d'abord par crainte des trirèmes carthaginoises que commandait Hannon, et qui les attendaient au passage, ensuite parce que, depuis plusieurs jours, la mer était trop violemment tourmentée

[1] Il y en avait cinq, savoir : 1° l'île ou la citadelle, entre les deux ports· 2° l'Achradine, qui touchait presque à l'île; 3° Tyché, ou la Fortune, ainsi nommée à cause d'un temple fameux; 4° Néapolis, ou la ville neuve; 5° Épipoles ou le faubourg.

par les vents. Ils entreprirent de traverser à pied le pays des Bruttiens ; et, ayant obtenu, moitié par persuasion, moitié par force, le passage sur les terres de ces barbares, ils arrivèrent à Rhégium, comme l'agitation de la mer durait encore. Cependant l'amiral des Carthaginois, qui n'attendait plus les Corinthiens, et qui les croyait réduits à l'inaction, imagina ce qu'il prenait pour une des ruses les plus subtiles qu'on eût encore employées : il ordonne à ses matelots de mettre des couronnes sur leurs têtes ; il orne ses trirèmes de boucliers grecs et de cottes d'armes de pourpre[1] ; il cingle vers Syracuse, et il s'approche de la citadelle à force de rames, avec un grand bruit et des éclats de rire, criant qu'il vient d'attaquer les Corinthiens au passage de la mer, et de les mettre en complète déroute. Il comptait porter par là le découragement chez les assiégés.

Pendant qu'il se repaît de ces sottises et de ces impostures, les Corinthiens, qui avaient traversé le pays des Bruttiens, arrivent à Rhégium. Personne n'était là pour les arrêter au passage ; d'ailleurs le vent, contre tout espoir, était tombé tout à coup, et leur ouvrait sur la mer un chemin libre et facile : ils se jettent bien vite dans les barques, dans les bateaux de pêcheurs qu'ils trouvent sous la main, quittent la rive, et passent en Sicile avec tant de sûreté et un si grand calme, qu'ils menaient par la main leurs chevaux, nageant à côté de leurs barques. Quand ils furent tous passés, Timoléon les recueillit ; puis, sans perdre temps, il s'empara de Messine, et il s'avança en ordre de bataille droit à Syracuse, plein de confiance dans la Fortune, qui l'avait conduit jusqu'alors, bien plus que dans les forces dont il disposait, car il n'avait pas avec lui plus de quatre mille combattants. Magon, en apprenant son arrivée, se sentit tout éperdu et trem-

[1] Le mot φοινικίσιν n'indique ici rien autre chose qu'une couleur : pour faire croire qu'il a vaincu des Grecs, Magon ne peut pas montrer des boucliers phéniciens, mais seulement des armures grecques.

blant; et ses alarmes redoublèrent encore à l'occasion suivante.

Les marais dont la ville est entourée reçoivent les eaux d'un grand nombre de sources, de lacs et de rivières, qui se déchargent dans la mer. Il se trouve, dans ces marais, une prodigieuse quantité d'anguilles, qui fournissent à qui veut une pêche abondante. Les soldats mercenaires des deux partis s'amusaient à en pêcher, durant leurs moments de loisir et les suspensions d'armes. Comme ils étaient tous Grecs, et qu'ils n'avaient aucun sujet particulier de haine mutuelle, après s'être bien battus les jours de combat, ils s'abordaient les uns les autres les jours de trêve, et ils conversaient familièrement. Une fois, comme ils s'occupaient ensemble à cette pêche, s'entretenant, selon l'usage, et admirant le calme de la mer, la beauté du pays et les avantages de sa situation, un de ceux qui étaient au service des Corinthiens dit à ceux de l'autre parti : « Comment, vous qui êtes Grecs, pouvez-vous avoir la pensée de livrer à des barbares une ville si considérable et riche de tant de biens, et de placer dans notre voisinage des Carthaginois, les plus méchants et les plus sanguinaires des hommes, un ennemi contre lequel il serait à souhaiter qu'on eût plusieurs Siciles, pour protéger la Grèce? Croyez-vous qu'ils aient rassemblé et amené, des colonnes d'Hercule et de la mer Atlantique, une armée si puissante, et qu'ils s'exposent à tant de périls, pour assurer la domination d'Icétas? Quant à lui, s'il eût eu le bon sens d'un général, il n'eût point chassé de sa patrie les pères de Syracuse, pour y attirer les ennemis : il eût déféré aux conseils de Timoléon et des Corinthiens, et il eût obtenu d'eux honneur et autorité. »

Ces discours, répandus dans le camp par les mercenaires, firent soupçonner à Magon qu'on le trahissait. Il cherchait depuis longtemps un prétexte pour se retirer. Aussi Icétas eut-il beau le prier de rester, et lui faire

voir de combien ils étaient supérieurs aux ennemis, Magon, persuadé qu'ils le cédaient beaucoup plus à Timoléon en valeur et en bonne fortune qu'ils ne l'emportaient sur lui par le nombre de leurs troupes, mit à la voile ; et il s'en retourna honteusement en Afrique, abandonnant, sans aucun motif raisonnable, la Sicile qu'il tenait déjà entre ses mains. Timoléon parut le lendemain devant la place, avec son armée en bataille. Quand ses soldats apprirent la fuite des ennemis, et qu'ils virent le port entièrement vide, ils ne purent s'empêcher de rire de la lâcheté de Magon, et ils firent publier par la ville qu'on donnerait une récompense à celui qui leur apprendrait où s'était sauvée la flotte des Carthaginois.

Cependant Icétas voulait lutter encore, et il s'obstinait à ne pas lâcher prise, résolu de se défendre dans les quartiers de la ville qu'il occupait; postes bien fortifiés, et qui pouvaient résister à un assaut. Alors Timoléon partage son armée en trois corps; et, à la tête du premier, il attaque la ville du côté du fleuve Anapus : c'était le point le plus difficile à emporter. La seconde division, sous les ordres du Corinthien Isias, l'attaque du côté où elle touche à l'Achradine; et la troisième, commandée par Dinarchus et Démarète, qui avaient amené le dernier secours de Corinthe, marche sur les Épipoles[1]. Ce triple assaut fut poussé avec un tel succès, que les troupes d'Icétas, pressées de tous les côtés, s'enfuirent dans une complète déroute. La prise de la ville, emportée de force en un instant, et la défaite des ennemis, ne doivent être attribuées, j'en conviens, qu'à la valeur des soldats et à l'habileté du général; mais qu'un tel exploit n'ait coûté ni la vie ni même une blessure à un seul Corinthien, c'est évidemment l'ouvrage particulier de la Fortune protectrice de Timoléon. On dirait qu'elle eût voulu rivaliser avec le courage du guerrier, et faire admirer, à ceux qui

[1] Le quartier haut de Syracuse.

apprendraient cet événement, son rare bonheur, plus encore que ses hauts faits.

Non-seulement le bruit de cette magnifique conquête eut rempli en un instant la Sicile et l'Italie, mais en peu de jours il retentit dans toute la Grèce; et la ville de Corinthe, qui ne comptait point encore que la flotte eût passé en Sicile, apprit en même temps et le passage heureux de ses soldats et leur victoire : tant leurs succès furent rapides! tant la Fortune se plut à en relever l'éclat, par la promptitude de l'exécution!

Maître de la citadelle, Timoléon ne commit pas la faute de Dion, qui l'avait épargnée à cause de la beauté et de la magnificence des édifices qui s'y trouvaient; et, pour se préserver de l'atteinte du soupçon calomnieux qui s'était élevé contre Dion, et qui finit par le perdre, il invita, par une proclamation publique, tous les Syracusains à venir avec des ferrements, et à démolir les forteresses de la tyrannie. Tous y montèrent, car cette proclamation et cette journée étaient à leurs yeux un assuré prélude de la liberté; et il ne leur suffit point d'abattre la citadelle: ils renversèrent et détruisirent de fond en comble les palais des tyrans et leurs tombeaux. Timoléon fit aussitôt aplanir le terrain; il y bâtit des tribunaux, à la prière des habitants, et il rétablit le gouvernement démocratique, là où régnait auparavant la tyrannie. Mais la ville qu'il avait prise était toute dépeuplée : les habitants avaient péri dans les guerres et dans les séditions, ou bien ils avaient évité par la fuite la cruauté des tyrans; la place publique de Syracuse était devenue déserte, et l'herbe y était si haute qu'elle servait de pâture aux chevaux, et de lit aux palefreniers. Les autres villes, hormis un bien petit nombre, étaient remplies de cerfs et de sangliers : souvent les gens de loisir allaient à la chasse dans leurs faubourgs, et autour de leurs murailles; et ceux qui habitaient dans des retranchements ou des forts ne consentaient point à descendre

dans Syracuse, dont ils avaient en horreur les assemblées publiques, le gouvernement, la tribune aux harangues : institutions grâce auxquelles s'étaient formés la plupart de leurs tyrans. Timoléon et les Syracusains résolurent donc d'écrire aux Corinthiens de leur envoyer de Grèce une colonie pour repeupler Syracuse, et pour empêcher que le pays ne restât inculte. D'ailleurs ils étaient menacés d'une nouvelle guerre du côté de l'Afrique. Ils avaient appris que Magon s'était tué lui-même; que les Carthaginois, furieux du mauvais succès de son expédition, avaient fait attacher son cadavre à une croix, et qu'ils ramassaient une puissante armée, pour passer en Sicile au printemps prochain.

Des députés syracusains portèrent à Corinthe les lettres de Timoléon; et eux-mêmes ils supplièrent les Corinthiens de prendre leur ville sous leur protection, et d'en être une seconde fois les fondateurs. Les Corinthiens ne saisirent point cette occasion d'agrandir leur puissance, et ils ne cherchèrent point à se rendre maîtres de Syracuse : ils envoyèrent dans tous les jeux sacrés de la Grèce, dans les assemblées les plus solennelles, et ils y firent publier par des hérauts que les Corinthiens avaient détruit la tyrannie dans Syracuse, et chassé le tyran; qu'ils invitaient à rentrer dans leur patrie tous les Syracusains et tous les autres Siciliens qui l'avaient abandonnée; les déclarant libres, et les engageant à y aller vivre selon leurs lois, et à partager équitablement leurs terres. Ensuite ils firent partir des courriers pour l'Asie et pour les îles voisines, où ils savaient qu'un grand nombre de fugitifs s'étaient retirés; et ils leur firent proposer de se rendre à Corinthe, où le peuple leur fournirait à ses frais des vaisseaux, des capitaines et une escorte; pour les ramener en sûreté à Syracuse. Cette proclamation valut à la ville de Corinthe les éloges les plus mérités, et les témoignages d'estime les plus flatteurs. On admirait qu'elle eût délivré Syracuse, qu'elle l'eût arrachée des mains

des barbares, et qu'elle la rendît à ses citoyens. Ceux qui se rassemblèrent à Corinthe, ne se trouvant pas en assez grand nombre, demandèrent qu'on leur adjoignît d'autres colons, soit de Corinthe, soit des autres villes de la Grèce. Lorsqu'ils furent au moins dix mille, ils s'embarquèrent pour Syracuse. Déjà il y était accouru d'Italie et de Sicile une foule considérable auprès de Timoléon. La population nouvelle se monta, suivant le rapport d'Athanis[1], à soixante mille hommes. Timoléon leur distribua les terres gratis; mais il leur vendit les maisons, dont il tira mille talents[2]. Il laissa aux anciens Syracusains la faculté de racheter celles qui leur avaient appartenu; et, par cette vente, il procura de grandes sommes au peuple, dont la détresse était extrême, et qui n'avait ni de quoi suffire à ses besoins, ni les moyens de soutenir la guerre. Pour y subvenir, on vendit à l'encan les statues des tyrans. On les accusa juridiquement, comme des criminels traduits en justice; et le peuple les jugea l'une après l'autre. Elles furent toutes condamnées: les Syracusains ne conservèrent, dit-on, que celle de l'ancien tyran Gélon, dont ils célébraient et révéraient la mémoire, pour la victoire qu'il avait remportée près d'Himère sur les Carthaginois[3].

C'est ainsi que Syracuse se relevait de ses ruines, et qu'elle se repeuplait par le grand nombre d'habitants qui y affluaient de toutes parts. Mais Timoléon voulut aussi remettre en liberté les autres villes, et exterminer complétement les tyrannies dans toute la Sicile. Il envahit, avec son armée, les territoires qu'occupaient les tyrans; il força Icétas d'abandonner l'alliance des Carthaginois, et de s'engager par un traité à démolir ses forteresses et à vivre en simple particulier chez les Léontins. Leptinès, tyran d'Apollonie et de plusieurs autres petites

1 On ignore en quel temps cet historien a vécu.
2 Un peu moins de six millions de francs.
3 Au temps de la deuxième guerre médique, en l'an 480 avant J.-C.

villes, ne se vit pas plutôt en danger d'être réduit par la force, qu'il se rendit à Timoléon. Timoléon lui fit grâce de la vie, et l'envoya à Corinthe, persuadé que ce serait chose glorieuse que la Grèce pût contempler, dans la ville mère de Syracuse, les tyrans de la Sicile humiliés à l'état de bannis. Il retourna ensuite à Syracuse, pour en régler les institutions politiques, et pour seconder Céphalus et Dionysius, deux législateurs venus de Corinthe, dans l'établissement des lois les plus importantes et les plus nécessaires. Il imagina en même temps un moyen de récompenser, aux dépens de l'ennemi, les troupes qui étaient à sa solde, et aussi de les tenir en haleine : il les envoya, sous la conduite de Dinarchus et de Démarétus, dans les endroits de l'île qui appartenaient aux Carthaginois. Ils attirèrent à leur parti plusieurs villes du domaine des barbares; et non-seulement ils vécurent dans l'abondance, mais ils fournirent, sur le butin qu'ils avaient amassé, des sommes considérables pour l'entretien de la guerre.

Cependant les Carthaginois débarquent à Lilybée [1] avec une armée de soixante-dix mille hommes, deux cents trirèmes, et mille vaisseaux de transport chargés de machines de guerre, de chars, de vivres et de provisions de toute espèce. Leur dessein n'était plus de faire la guerre par des expéditions partielles, mais de chasser tous les Grecs de la Sicile d'un seul coup. Ces forces, en effet, étaient bien suffisantes pour subjuguer tous les Siciliens, n'eussent-ils pas même été affaiblis et ruinés par des divisions intestines. Les Carthaginois apprirent, en arrivant, le ravage qui se faisait sur leurs terres; et, saisis de colère, ils marchèrent aussitôt contre les Corinthiens, sous la conduite des généraux Asdrubal et Hamilcar.

La nouvelle en arriva bien vite à Syracuse; et telle

[1] Aujourd'hui Marsalia, à la pointe nord-ouest de l'île.

fut la frayeur des Syracusains, à l'idée d'une armée si formidable, que, de tant de milliers d'hommes qui étaient dans la ville, trois mille à peine osèrent prendre les armes et suivre Timoléon. Quant à ses mercenaires, mille d'entre eux, et il n'en comptait que quatre mille, perdirent courage en chemin, et firent défection. « Timoléon, disaient-ils, a perdu le sens: c'est une témérité indigne de son âge [1] d'aller, avec cinq mille fantassins et mille chevaux, attaquer une armée de soixante-dix mille hommes; et encore il les transporte à huit journées de Syracuse, ôtant à ceux qui fuiront tout moyen de retraite, et à ceux qui périront dans la bataille l'espoir même de la sépulture. » Timoléon regarda comme un gain réel que ces lâches se fussent déclarés avant le combat: quant aux autres, il anime leur courage, et il les conduit en toute diligence sur les bords du fleuve Crimèse [2], où il savait qu'il trouverait les Carthaginois.

Comme il montait une colline, du haut de laquelle on devait découvrir le camp de l'armée des ennemis, il rencontra des mulets chargés d'ache. Les soldats regardèrent cette rencontre comme un funeste présage, parce que nous avons l'habitude de couronner d'ache les tombeaux, coutume qui a donné naissance au proverbe, *Il n'a plus besoin que d'ache*, quand on parle d'un homme dangereusement malade. Pour les guérir de cette superstition, et pour ranimer leur courage abattu, Timoléon fait faire halte à l'armée, et il tient un discours convenable à la circonstance; et, en finissant: « La couronne, dit-il, vient s'offrir à vous, même avant la victoire. » Il faisait allusion à la couronne d'ache que les Corinthiens donnaient aux vainqueurs des jeux Isthmiques. C'était, chez eux, la couronne sacrée et nationale; et elle y était encore en usage du temps de Timoléon, comme elle l'est aujour-

[1] Timoléon était presque septuagénaire.

[2] Ou Crimise, aujourd'hui *fiume di Calata Bellota,* qui se jette dans la mer sur la côte méridionale.

d'hui dans les jeux Néméens : ce n'est que depuis peu que la couronne de pin l'a remplacée. Timoléon, après son discours aux soldats, prit de l'ache, et se couronna lui-même le premier ; ses capitaines imitèrent son exemple, et après eux toute l'armée. Dans le même instant, les devins aperçoivent deux aigles qui passaient d'un vol rapide : l'un tenait dans ses serres un serpent tout déchiré, et l'autre volait en poussant de grands cris, comme pour animer les troupes. Ils les montrent aux soldats ; et tout le monde se met à prier les dieux, et à implorer leur assistance.

On était vers le commencement de l'été ; et, le mois Thargélion[1] finissant, on touchait au solstice. Un brouillard épais, qui se levait de la rivière, couvrait à ce moment la campagne d'une profonde obscurité : on ne pouvait rien apercevoir de l'armée des ennemis ; on entendait seulement monter, du sein de cette immense armée, une clameur lointaine et confuse, qui parvenait jusqu'au sommet de la colline. Arrivés là, les Corinthiens quittèrent leurs boucliers et se reposèrent. Le soleil mit en mouvement les vapeurs et les attira ; le brouillard s'épaissit sur le haut des montagnes, et les enveloppa comme un nuage : la plaine, au contraire, se dégagea ; et le Crimèse parut à découvert. On vit distinctement les ennemis qui le passaient. Ils avaient placé, à la tête de l'armée, les chars à quatre chevaux, préparés pour le combat avec un appareil formidable ; et ces chars étaient suivis d'un corps de dix mille hommes de pied, qui portaient des boucliers blancs. A l'éclat resplendissant de leurs armes, à la lenteur, au bon ordre de leur marche, on reconnaissait que c'étaient des Carthaginois. Après eux venaient en grande foule les autres nations : ceux-ci faisaient leur passage avec beaucoup de confusion et de désordre.

Timoléon observa que la rivière lui donnait la facilité

[1] Partie de mai et de juin.

de n'attaquer que le nombre d'ennemis qu'il voudrait; et il fit remarquer à ses soldats que l'armée des Carthaginois était séparée en deux; qu'une partie avait déjà passé le Crimèse, et que les autres se disposaient à le faire. Il ordonne à Démarétus de prendre avec lui la cavalerie, de tomber brusquement sur les Carthaginois, et de culbuter leurs bataillons, avant qu'ils eussent le temps de se mettre en ligne. Pour lui, il descend dans la plaine, place aux deux ailes les troupes de Sicile, mêlées avec une partie des soldats étrangers, met autour de lui, au centre, les Syracusains avec les plus braves de ses mercenaires, et s'arrête quelque temps pour considérer les opérations de sa cavalerie. Les chars qui couraient sur le front de bataille empêchaient les cavaliers de pénétrer jusqu'aux Carthaginois : de peur d'être mis eux-mêmes en désordre, ils sont obligés de tourner continuellement, et de se rallier souvent pour revenir à la charge. A cette vue, Timoléon prend son bouclier : « Suivez-moi, cria-t-il à ses fantassins; et pas de crainte ! » Il y avait, eût-on dit, plus d'éclat et de force dans sa voix qu'à l'ordinaire : soit qu'au moment du combat, et dans l'enthousiasme qui le transportait, la passion animât ainsi sa voix; soit qu'un dieu, comme beaucoup alors le crurent, eût joint ses cris aux siens. A l'instant, ses soldats lui répondent par leurs clameurs, et le pressent de les mener promptement à l'ennemi. Timoléon fait signe à sa cavalerie de dépasser la ligne des chars, et de charger les ennemis en flanc; il fait serrer le premier rang de son infanterie, bouclier contre bouclier, ordonne aux trompettes de sonner la charge, et fond avec rapidité sur les Carthaginois.

Ils soutinrent le premier choc sans s'ébranler : les cuirasses de fer et les casques d'airain dont ils étaient armés, et les grands boucliers dont ils se couvraient le corps, les garantirent aisément contre les coups de javelines. On en vint à combattre à l'épée, manœuvre qui exige non

moins d'adresse que de force, quand tout à coup il s'éleva des montagnes un orage accompagné de tonnerres effroyables et d'éclairs embrasés. Bientôt les nuages épais qui couvraient les collines et les cimes des monts descendirent sur le champ de bataille, avec un déluge de pluie et de grêle, que poussait un vent impétueux. Mais la tempête ne prenait les Grecs que par derrière, et elle frappait les barbares au visage : ils avaient la vue éblouie, et de l'ondée qui fouettait avec violence, et de la flamme des éclairs, qui partait continuellement des nuages. C'était là une extrême incommodité, singulièrement pour les moins aguerris. Mais ce qui leur nuisait bien plus encore, ce me semble, c'étaient les éclats du tonnerre, et le bruit que faisait sur leurs armes la chute rapide de la pluie et de la grêle : au milieu de ce fracas, ils n'entendaient plus les ordres de leurs chefs.

Les Carthaginois n'étaient pas équipés à la légère, et ils portaient, comme nous l'avons déjà dit, des armes défensives : aussi ne pouvaient-ils se soutenir dans la fange. L'eau dont leurs cottes d'armes étaient pénétrées en augmentait encore la pesanteur, et leur ôtait l'agilité nécessaire pour combattre : ils étaient donc facilement renversés par les Grecs; et, une fois tombés, il n'y avait plus moyen pour eux, avec leurs armures, de se relever du milieu du bourbier. Le Crimèse, déjà grossi par les pluies, s'était débordé par l'effet du passage de l'armée; et la plaine, toute coupée de creux et de ravins, offrait à chaque pas des torrents roulant çà et là au hasard : les Carthaginois perdaient pied dans ces fondrières, et ils ne s'en dégageaient qu'avec de grands efforts. L'orage continuait toujours; et, les Grecs ayant renversé les quatre cents hommes qui formaient la première ligne, tout le reste de l'armée prit la fuite. Un grand nombre furent tués dans la plaine; un plus grand nombre encore, entraînés par le fil de l'eau contre ceux qui n'avaient pas fini de passer le fleuve, se noyèrent; la plupart

des autres, qui s'étaient réfugiés sur les collines, furent taillés en pièces par l'infanterie légère. Il périt, dit-on, dans ce combat, dix mille hommes, dont trois mille Carthaginois [1]. Ce fut pour Carthage un grand sujet de deuil; car c'étaient les citoyens les plus distingués par la naissance, la richesse et le courage; et jamais, de mémoire d'homme, on n'avait vu tant de Carthaginois tués en une seule bataille, parce qu'ils se servaient ordinairement, dans leurs guerres, de Libyens, d'Espagnols et de Numides, et qu'ils payaient leurs défaites d'un sang étranger.

La richesse des dépouilles fit juger aux Grecs de la qualité des morts. Ils ne se donnèrent pas la peine de ramasser l'airain et le fer, tant il y avait d'argent et d'or en abondance. Car ils avaient passé la rivière, et ils s'étaient emparés du camp et des bagages. Les soldats dérobèrent un grand nombre de prisonniers; et néanmoins, ceux qu'ils mirent en commun montèrent à cinq mille. Il y eut aussi deux cents chars de pris. Mais le plus beau spectacle et le plus magnifique était celui qu'offrait la tente de Timoléon. Parmi les dépouilles de toute espèce dont on l'avait remplie, on y voyait mille cuirasses et dix mille boucliers, remarquables par le fini du travail et par l'éclat de la matière. Comme les Grecs n'étaient qu'en petit nombre, et que le butin était immense, ce ne fut guère que trois jours après le combat qu'ils purent dresser le trophée. Avec la nouvelle de la victoire, Timoléon fit porter à Corinthe les plus belles armes qui se trouvèrent parmi le butin. Il voulait que sa patrie fût pour tout l'univers un objet d'admiration, en faisant qu'elle seule, entre toutes les villes de la Grèce, elle montrât aux regards ses plus beaux temples ornés, non des dépouilles des Grecs, non d'offrandes teintes du sang de frères et de concitoyens, et réveillant

[1] Diodore dit deux mille cinq cents.

d'attristants souvenirs, mais de dépouilles barbares, dont les incriptions glorieuses attestaient la justice des vainqueurs, non moins que leur bravoure. « Les Corinthiens et Timoléon leur général, y était-il porté, ont délivré du joug des Carthaginois les Grecs qui habitaient la Sicile; et ils ont consacré aux dieux ce monument de leur reconnaissance. »

Timoléon laissa dans le pays ennemi ses soldats mercenaires, pour piller et ravager les terres des Carthaginois, et il s'en retourna à Syracuse. Il bannit de la Sicile les mille mercenaires qui l'avaient abandonné au moment du combat, et il leur enjoignit de sortir de Syracuse avant le coucher du soleil. Ces soldats passèrent en Italie, où ils furent trahis et massacrés par les Bruttiens : c'est ainsi que la divinité tira une vengeance éclatante de leur lâche désertion.

Cependant Mamercus, tyran de Catane, et Icétas, animés tous deux par l'envie qu'ils portaient aux exploits de Timoléon, et peut-être par la crainte que leur inspirait cet irréconciliable ennemi des tyrans, se liguèrent avec les Carthaginois, et leur écrivirent d'envoyer une nouvelle armée et un général, s'ils ne voulaient se voir complétement chassés de la Sicile. Giscon mit à la voile avec une flotte de soixante-dix navires, et un corps de mercenaires grecs, qu'il avait pris à sa solde. C'était la première fois que les Carthaginois prenaient des Grecs à leur service; mais ils venaient d'admirer la valeur de ces hommes, et ils les regardaient comme les plus invincibles soldats et les plus vaillants qu'il y eût au monde. Le rendez-vous fut à Messine, où d'abord ils égorgèrent quatre cents soldats étrangers, que Timoléon avait envoyés au secours de la ville. Ensuite, ayant placé une embuscade sur les terres qui appartenaient à Carthage, près d'un lieu appelé Hiètes [1], ils firent main

[1] Hiètes était une place forte, située à quelques lieues de Panorme, aujourd'hui Palerme.

basse sur les mercenaires que commandait Euthymus le Leucadien.

Ces événements ne firent que donner plus d'éclat aux heureux succès de Timoléon. En effet, ces soldats d'Euthymus étaient de ceux qui, avec Philodème le Phocéen et Onomarchus, s'étaient emparés de Delphes, et avaient été les complices du pillage du temple. Devenus l'objet de la haine publique, et fuis de tout le monde comme gens maudits, ils erraient par le Péloponnèse, où Timoléon, faute d'autres troupes, les avait pris à sa solde. Arrivés en Sicile, ils furent vainqueurs dans tous les combats qu'ils livrèrent sous ses ordres; mais, une fois les grandes victoires et les grands résultats obtenus, ils périrent et furent entièrement détruits; non pas tous à la fois, mais par troupes séparées, dans les petites expéditions où les employait le général. Leur punition avait été différée, par un juste dessein de la divinité, jusqu'au succès définitif de Timoléon, afin que le châtiment des méchants ne fût pas préjudiciable aux bons. Ainsi la bienveillance des dieux envers Timoléon ne se montra pas moins admirable dans ses revers que dans ses prospérités.

Mais le peuple de Syracuse supportait avec peine les railleries insultantes des tyrans. En effet, Mamercus, qui se piquait de composer de beaux poëmes et d'exceller dans la tragédie, faisait sonner bien haut sa victoire sur les mercenaires. Il suspendit dans les temples les boucliers des vaincus, avec cette inscription insolente, en vers élégiaques :

Ces boucliers tout éclatants de pourpre, d'or et d'ivoire[1],
C'est avec de petits boucliers sans valeur que nous les avons pris.

Pendant que ces choses se passaient, Timoléon était

[1] C'étaient les boucliers que les mercenaires avaient pris autrefois dans le temple de Delphes.

occupé au siége de Calaurie [1]. Icétas saisit ce moment pour entrer en armes sur le territoire de Syracuse, où il fit un horrible dégât, et où il exerça toutes sortes de violences. Il se retira avec un butin considérable, et il passa tout près de Calaurie, pour braver Timoléon, qui n'avait qu'une troupe peu nombreuse. Timoléon le laissa passer, puis il se mit à sa poursuite, avec de la cavalerie et des troupes légères. Icétas, averti de sa marche, traversa le Damyrias [2], et s'arrêta ensuite, dans le dessein de disputer le passage à Timoléon : la rapidité du courant et l'escarpement des bords du fleuve lui inspiraient cette audace. Le combat fut retardé quelque temps, par suite de l'empressement merveilleux des officiers de Timoléon, et d'une rivalité d'honneur qui s'était élevée entre eux. Aucun deux ne voulait marcher le dernier à l'ennemi : tous prétendaient combattre au premier rang; et le passage s'opérait avec confusion, tous s'entre-poussant les uns les autres, et cherchant à se devancer mutuellement. Timoléon se décida à tirer au sort ceux des chefs qui passeraient les premiers. Il prit donc leurs anneaux, les mit dans un pan de sa robe, et les mêla ensemble : le premier anneau qui sortit se trouva heureusement avoir pour cachet un trophée. A cette vue, ces jeunes hommes poussent un cri d'allégresse; et, sans attendre qu'on achève de tirer, ils traversent la rivière d'un élan précipité, et ils fondent sur les ennemis. Ceux-ci ne résistèrent point à ce choc impétueux : ils prirent la fuite et jetèrent leurs armes; et il y en eut environ mille de tués.

Peu de jours après, Timoléon envahit le territoire de Léontium, où il prit vifs Icétas, Eupolème son fils, et Euthymus, son général de cavalerie, que leurs propres soldats lui livrèrent enchaînés. Icétas et son fils furent

1 On ignore la position exacte de cette Calaurie; mais elle devait être peu éloignée de Syracuse.

2 D'autres donnent à cette rivière le nom de Lamyrias.

mis à mort, comme tyrans et comme traîtres. Euthymus, homme de guerre distingué, et d'une intrépidité rare, ne trouva point grâce pourtant, à cause d'une raillerie piquante qu'on l'accusa de s'être permise contre les Corinthiens. C'était dans le temps que les Corinthiens venaient de partir pour faire la guerre aux tyrans. Euthymus, haranguant les Léontins : « Il n'y a rien d'effrayant, avait-il dit, à ce que

Les femmes de Corinthe soient sorties de leurs maisons[1]. »

La plupart des hommes se tiennent plus blessés des injures que des actions offensantes, et ils supportent plus difficilement un trait de mépris qu'un dommage réel. On pardonne à des ennemis d'employer des voies de fait que la défense rend nécessaires; mais on ne voit jamais, dans des paroles injurieuses, que l'effet d'un excès de haine ou de méchanceté.

Quand Timoléon fut retourné à Syracuse, les Syracusains, dans une assemblée publique, firent le procès aux femmes et aux filles d'Icétas, et ils les punirent de mort. De tous les actes de Timoléon, c'est celui qui me semble le plus digne de blâme. Car, s'il se fût interposé dans la circonstance, ces femmes n'auraient point péri de la sorte ; mais il y eut, je crois, chez lui, parti pris d'indifférence à leur égard, et il les abandonna au ressentiment du peuple, qui voulait venger Dion, celui qui avait chassé Denys. Car c'était Icétas qui avait fait jeter vivantes, dans la mer, Arété, femme de Dion, sa sœur Aristomaque, et son fils encore enfant, comme il a été raconté dans la *Vie de Dion*.

Timoléon marcha ensuite sur Catane, pour combattre

[1] Parodie d'un vers du début de la *Médée* d'Euripide, au moyen de la double ...ification du mot ἐξῆλθον. Médée le dit au singulier : *Je suis sortie;* Euthymus ...d au pluriel. Il y a aussi une confusion du nominatif et du vocatif : Médée ...t aux femmes de Corinthe.

Mamercus; et Mamercus lui présenta la bataille sur les bords du fleuve Abolus[1]. Timoléon le défit, le mit dans une complète déroute, et lui tua plus de deux mille hommes, dont la plupart étaient de ces Phéniciens que Giscon lui avait envoyés comme auxiliaires. Cette défaite détermina les Carthaginois à demander la paix. Ils l'obtinrent, à condition de ne garder que les terres qui étaient au delà du Lycus[2]; de permettre, à ceux qui le voudraient, de quitter le pays et d'aller s'établir à Syracuse avec leurs biens et leurs familles; enfin, de renoncer à toute alliance avec les tyrans. Alors Mamercus, perdant tout espoir, s'embarqua pour l'Italie, afin de soulever les Lucaniens contre Timoléon et les Syracusains; mais ceux qui l'accompagnaient firent rebrousser chemin aux trirèmes, cinglèrent vers la Sicile, et livrèrent Catane à Timoléon. Mamercus fut obligé alors de se retirer auprès d'Hippon, tyran de Messine. Timoléon l'y suivit, et assiégea la ville par mer et par terre. Hippon, effrayé, monta sur un vaisseau, pour prendre la fuite; mais il fut arrêté, et livré aux Messiniens. On le conduisit au théâtre, et on y amena des écoles tous les enfants, pour les leur faire contempler, comme le plus beau des spectacles, la punition du tyran : il fut battu de verges et mis à mort. Mamercus se rendit lui-même à Timoléon, à condition qu'il serait jugé par les Syracusains, et qu'il n'aurait pas Timoléon pour accusateur. Conduit à Syracuse, il comparut devant le peuple, et il voulut prononcer un discours qu'il avait préparé de longue main; mais le bruit couvrit sa voix, et il vit bientôt que l'assemblée se montrerait intraitable. Alors il jette son manteau, s'élance en courant à travers le théâtre, et se brise la tête contre un des gradins, comptant se tuer sur le coup; mais il n'en mourut pas : il fut repris en vie, et il souffrit le supplice qu'on inflige aux brigands.

[1] Ou, suivant d'autres, Alabus ou Alabon, entre Catane et Syracuse.

[2] Ou Halycus, entre Agrigente et Selinunte.

Voilà comment Timoléon détruisit les tyrannies et rendit la paix à la Sicile. Aussi cette île, qu'il avait trouvée tout aigrie et effarouchée par ses malheurs, et devenue odieuse à ses propres habitants, il sut tellement l'adoucir et en rendre le séjour aimable, que les étrangers accouraient en foule pour habiter un pays qu'autrefois ses citoyens mêmes avaient abandonné. Agrigente et Géla[1], deux grandes villes que les Carthaginois avaient rasées après la guerre des Athéniens en Sicile, furent rebâties à cette époque, l'une par Mégellus et Phéristius, et l'autre par Gorgus, qui y ramenèrent, ceux-là d'Élée, celui-ci de Céos, l'ancienne population. Timoléon favorisa leur entreprise, en leur donnant, après une guerre si cruelle, non-seulement la sûreté et le repos, mais encore toutes les autres commodités de la vie; et il y mit un tel dévouement, qu'on le chérit, dans les deux villes, comme s'il en eût été le fondateur. Partout, chez les autres peuples, c'était la même affection : ni traité de paix, ni établissement de lois, ni partage de terres, ni police de gouvernement ne les eussent satisfaits, si Timoléon n'y eût mis la main, et s'il n'eût réglé la chose lui-même. Ainsi l'artiste, après que l'œuvre est terminée, y ajoute cette grâce et cette perfection qui la rendent digne des dieux.

Il y avait alors, dans la Grèce, plus d'un grand homme, et qu'avaient illustrés de glorieux exploits : un Timothée, un Agésilas, un Pélopidas, et cet Épaminondas surtout que Timoléon avait pris pour modèle; mais leurs actions s'offraient aux yeux avec je ne sais quel mélange de violence et d'effort, qui en affaiblissait l'éclat; et quelques-unes mêmes avaient été suivies du blâme et du repentir. Au contraire, dans tout ce qu'a fait Timoléon, si l'on excepte la nécessité où il fut réduit à l'égard de son frère, il n'y a rien, comme le dit Timée, à quoi

[1] Sur la côte méridionale, aujourd'hui Girgente et Castronuovo

l'on ne puisse appliquer ces vers de Sophocle[1], et s'écrier : « Est-ce Vénus, est-ce l'Amour, qui a mis ici la main ? » En effet, voyez les poëmes d'Antimachus[2] et les tableaux de Dionysius, tous deux Colophoniens : ils ont du nerf et de la vigueur; mais on y sent comme le travail et la contrainte. Au contraire, les tableaux de Nicomachus et les vers d'Homère, outre la perfection et la grâce dont ils brillent, ont surtout un naturel et une facilité qui vous charment. Même contraste, si vous comparez les exploits d'Épaminondas et d'Agésilas à ceux de Timoléon. Là, il y a eu travail et difficulté : ici, la beauté se trouve toujours jointe à la facilité; c'est, en un mot, pour tout homme qui en jugera sainement et sans prévention, non l'œuvre de la Fortune, mais de la vertu heureuse. Timoléon pourtant rapportait lui-même à la Fortune tous ses succès ; et, dans ses lettres à ses amis de Corinthe, comme aussi dans ses discours aux Syracusains, souvent il remercia cette déesse de ce qu'ayant voulu sauver la Sicile, elle avait attaché cette gloire à son nom. Il dédia chez lui une chapelle au Hasard, et il y fit des sacrifices; enfin il consacra sa maison tout entière au Génie sacré[3]. La maison qu'il habitait était un prix que les Syracusains lui avaient décerné, en récompense de ses services. Ils lui avaient donné aussi un domaine de campagne fort agréable, et où il passait presque tout son loisir, avec sa femme et ses enfants, qu'il avait fait venir de Corinthe. Car il ne retourna plus dans sa patrie, et il ne prit aucune part aux troubles de la Grèce[4] : il ne s'exposa point à l'envie de ses concitoyens, et il évita l'écueil où vont si souvent échouer les généraux insatiables d'honneurs et de puissance. Il se

[1] Dans une de ses pièces aujourd'hui perdues.
[2] Poëte épique contemporain de Périclès, et auteur d'une *Thébaïde*.
[3] C'est un des noms de la Fortune.
[4] C'était le temps des triomphes de Philippe, et de l'humiliation des républiques grecques par le conquérant macédonien.

fixa pour toujours à Syracuse, où il jouissait de tout le bien qu'il avait fait : le plus grand de tous, c'était de voir tant de villes et tant de milliers d'hommes lui devoir leur bonheur.

Il est nécessaire, comme dit Simonide, que toute alouette huppée ait une aigrette : il ne l'est pas moins que, dans tout gouvernement populaire, il se trouve quelque accusateur. Aussi Timoléon fut-il en butte aux attaques de deux démagogues, Laphystius et Déménétus. Laphystius l'assigna à comparaître, et lui demanda caution ; mais le peuple se souleva contre l'accusateur. Timoléon arrêta le tumulte; et, s'adressant à l'assemblée : « Si j'ai bravé volontairement tant de dangers, dit-il, et accompli tant de travaux, c'était pour que tout citoyen eût la liberté de faire observer les lois. » Déménétus l'avait accusé, en pleine assemblée, de plusieurs abus d'autorité dans son commandement. Timoléon ne répondit rien à ses accusations : il se contenta de remercier les dieux d'avoir exaucé la prière qu'il leur avait faite, de voir les Syracusains jouir de la pleine liberté de tout dire.

Les exploits de Timoléon l'emportèrent donc, et par la grandeur et par l'éclat, tous en conviennent, sur tout ce que la Grèce avait vu dans ce siècle; et seul il vint à bout avec honneur de cette sorte d'entreprises à laquelle les sophistes, dans les assemblées solennelles, ne cessaient de convier les Grecs par de magnifiques harangues. Transporté, par la Fortune, hors de sa patrie, pur et sans souillure, avant les grands maux qui affligèrent la Grèce, il fit éclater son habileté et sa valeur contre les barbares et les tyrans, sa justice et sa douceur envers les Grecs et leurs alliés ; il érigea des trophées qui ne coûtèrent presque jamais, pour la plupart, à ses concitoyens, ni larmes ni deuil; et, en moins de huit années, il rendit la Sicile à ses habitants, purgée de ses calamités éternelles et de ses maladies invétérées.

Devenu vieux, sa vue s'affaiblit, et bientôt il la perdit entièrement ; non qu'il eût rien fait pour s'attirer cette disgrâce, et que la Fortune lui voulût faire éprouver son caprice : c'était, à ce qu'il paraît, une affection héréditaire, et aussi un intérêt prélevé par le temps sur sa longue vie. On dit que plusieurs personnes de sa famille avaient de même perdu la vue, par l'effet de la vieillesse. Athanis rapporte que, dès le temps de la guerre contre Hippon et Mamercus, comme Timoléon était campé devant Myles [1], il lui vint une taie sur les yeux, et qu'on prévit que pour sûr il deviendrait un jour aveugle. Cet accident n'avait point suspendu le siége, tant s'en faut ; Timoléon l'avait poussé vivement, et il s'était rendu maître de la personne des tyrans. De retour à Syracuse, il déposa le commandement suprême, représentant aux citoyens que les affaires publiques avaient été conduites à la fin la plus glorieuse. On ne s'étonnera pas sans doute que Timoléon ait supporté cette affliction sans se plaindre. Mais on ne peut trop admirer les démonstrations de respect et de reconnaissance que lui firent les Syracusains, dans cet état de cécité. Non contents de se rendre souvent eux-mêmes à sa porte, ils menaient chez lui, soit à la ville, soit à la campagne, tous les étrangers qui venaient à Syracuse, afin qu'ils contemplassent leur bienfaiteur ; ils se félicitaient devant eux et s'enorgueillissaient de sa prédilection pour le séjour de leur pays, et de son dédain pour cette Grèce où ses exploits lui avaient préparé un si triomphant retour. On proposa maintes fois en son honneur et on lui décerna de bien magnifiques distinctions, mais rien jamais qui fût plus flatteur pour lui que le décret du peuple de Syracuse qui ordonnait de prendre pour général un Corinthien, toutes les fois qu'on serait en guerre avec des étrangers. Il recevait aussi, dans toutes leurs assem-

[1] Ville voisine du cap Pélore, sur la côte septentrionale.

blées, un témoignage de confiance bien honorable pour lui : les Syracusains y jugeaient eux-mêmes les affaires les plus simples ; mais, dans toutes les conjonctures un peu importantes, on appelait Timoléon. Alors il traversait la place publique sur un char à deux chevaux, et il se rendait au théâtre, où il entrait assis sur son char. A son arrivée, le peuple le saluait tout d'une voix : il répondait au salut; et, après avoir accordé quelques moments à ces élans d'acclamations et de louanges, il prenait connaissance de l'affaire en question, et il proposait son sentiment, que le peuple confirmait par son suffrage. Après quoi ses gens le ramenaient sur son char à travers le théâtre ; et les citoyens le reconduisaient jusque hors des portes, avec des acclamations et des applaudissements. Puis ils se mettaient à dépêcher les autres affaires qui n'exigeaient pas sa présence.

Sa vieillesse se passait ainsi au milieu du respect et de l'affection de tous, et on le chérissait comme le père commun des Syracusains, quand une légère maladie vint se joindre à son grand âge[1], et l'emporta. On donna aux Syracusains quelques jours pour préparer la pompe funéraire, et aux étrangers le temps de se rendre à Syracuse pour y assister ; et ses obsèques furent célébrées avec une grande magnificence. Des jeunes gens choisis au sort portèrent le lit funèbre, qu'on avait très-richement paré; et ils traversèrent la place où s'élevaient autrefois les palais de Denys. Le convoi était accompagné de plusieurs milliers d'hommes et de femmes, tous couronnés de fleurs et vêtus de robes blanches : on eût dit le spectacle d'une fête solennelle. Les cris et les larmes se confondaient avec les louanges du mort ; et ce n'était pas un simple honneur accordé à l'usage, ou un devoir de convention, mais bien l'expression sincère d'un juste regret, et le pur témoignage d'une affection véritable.

[1] Il avait environ soixante-quinze ans.

A la fin, on déposa le lit sur le bûcher; et Démétrius, celui de tous les hérauts d'alors qui avait la voix la plus retentissante, proclama le décret du peuple, qui était conçu comme il suit : « Le peuple de Syracuse ordonne que Timoléon le Corinthien, fils de Timodème, soit enterré aux dépens du public, et qu'on emploie, pour ses funérailles, la somme de deux cents mines [1]; que, pour honorer sa mémoire, on célèbre à perpétuité, au jour anniversaire de sa mort, des jeux de musique, des combats gymniques et des courses de chevaux; parce qu'il a exterminé les tyrans, défait les barbares, repeuplé les plus grandes villes, que la guerre avait ruinées, et donné des lois aux Siciliens. »

On lui éleva un tombeau sur la place publique; et les Syracusains, dans les temps qui suivirent, environnèrent sa sépulture de portiques, de palestres, et d'un gymnase destiné aux exercices de la jeunesse. Ils donnèrent à ce monument le nom de Timoléontium. Quant à eux, ils durent au gouvernement et aux lois que Timoléon avait établis de longues années de paix et de prospérité.

[1] Un peu moins de vingt mille francs de notre monnaie.

PAUL ÉMILE.

(Né en l'an 227 et mort en l'an 158 avant J.-C.)

La plupart des historiens conviennent que la maison des Émilius était patricienne, et des plus anciennes de Rome. Le premier auteur de la famille émilienne, celui qui laissa son nom à toute la race, fut le fils du philosophe Pythagore, Mamercus, surnommé Émilius à cause de la douceur et de la grâce de son langage [1] : telle est du moins l'opinion de quelques-uns de ceux qui attribuent à Pythagore l'éducation du roi Numa [2]. Tous ceux de cette maison qui se sont illustrés ont dû leurs succès à leur amour pour la vertu. L'infortune même de Lucius Paulus, à la bataille de Cannes, fit éclater sa prudence et sa bravoure. Il n'avait pu persuader à son collègue de ne pas risquer le combat; mais il prit part à la bataille qui se donnait contre son avis, et il ne partagea point la fuite de Varron; et, tandis que celui qui avait provoqué le danger abandonnait le champ de bataille, Lucius Paulus demeura ferme à son poste, et il périt les armes à la main [3]. Il laissa une fille, nommée Émilie, qui épousa le grand Scipion, et un fils, appelé Paul Émile : c'est celui dont j'écris la *Vie*.

Paul Émile atteignit l'âge d'homme dans un temps où florissaient les personnages les plus éminents par leurs vertus et par leur gloire. Il y parut avec éclat,

[1] C'est en effet le sens du mot grec αἱμύλιος.
[2] Voyez plus haut la *Vie de Numa*.
[3] Voyez plus haut, dans la *Vie de Fabius Maximus*, le beau récit de sa mort.

bien qu'il n'eût pas adopté les mêmes goûts que les autres jeunes gens de grande famille, et tout en suivant une autre voie. Il ne s'exerçait point à l'éloquence judiciaire; et il s'interdit même absolument ces témoignages d'empressement et de zèle avec lesquels on parvenait d'ordinaire à gagner la faveur du peuple, et à s'insinuer dans ses bonnes grâces, tels que de saluer les citoyens par leur nom, de leur prendre la main en passant dans les rues, et de les embrasser : non qu'il n'eût en lui tout ce qu'il fallait pour réussir par l'un et l'autre moyen; mais il préféra à ces ressources vulgaires une gloire qui fût le fruit de la valeur, de la justice et de la bonne foi; qualités par lesquelles il eut bientôt surpassé tous ceux de son âge.

La première charge considérable qu'il brigua fut l'édilité; et il l'emporta sur douze compétiteurs, qui, dans la suite, parvinrent tous, dit-on, au consulat. Élu augure, c'est-à-dire un de ces prêtres qui sont, à Rome, les arbitres et les interprètes de la divination par le vol des oiseaux et par l'inspection des signes célestes, il s'appliqua tellement à la recherche des usages nationaux, et il s'instruisit si bien des cérémonies observées dès les premiers âges dans le culte religieux, que l'exercice de ce sacerdoce, où l'on ne voyait qu'un honneur, et qu'on ne recherchait que pour le titre, devint, par ses soins, un des arts les plus relevés, et un exemple à l'appui du sentiment de ces philosophes qui ont défini la religion la science du service des dieux [1]. Il mettait, dans tout ce qu'il faisait, autant d'habileté que de zèle; il était tout à son devoir : jamais de distraction, d'omission, d'innovation. Il contestait avec ses collègues sur les manquements les plus légers, sur les moindres détails. « La divinité, disait-il, est facile et indulgente sur nos négligences : vous le croyez, et je le veux bien; mais il pour-

[1] Cette définition est de Platon, dans l'*Euthyphron*.

rait être funeste à la république de les pardonner, et de s'en mettre trop peu en peine. Ce n'est jamais par un grand crime qu'on commence à troubler le gouvernement; et ceux qui méprisent l'exactitude dans les petites choses négligent bien vite de veiller sur les plus importantes. »

Il porta le même esprit investigateur dans l'étude des anciennes mœurs militaires, et, dans l'observation de la discipline, la même sévérité. Jamais il ne flatta ses soldats; jamais il ne fit servir, comme presque tous en usaient alors, un premier commandement à l'achat d'un second, en s'étudiant à complaire aux troupes par une douceur excessive; mais, tel qu'un prêtre qui prescrirait les cérémonies de quelque grand sacrifice, il expliquait aux soldats tous leurs devoirs militaires, et il se montrait inexorable envers ceux qui se rendaient coupables de transgression ou de désobéissance. Il tenait pour maxime que, vaincre les ennemis, n'est, en quelque sorte, qu'un accessoire, au prix de bien dresser les citoyens; et c'est à cette conduite que sa patrie dut tant de succès.

Les Romains faisaient alors la guerre au roi Antiochus le Grand [1]; et leurs généraux les plus habiles avaient été envoyés contre ce prince, lorsqu'il s'éleva une nouvelle guerre, du côté du couchant : toute l'Espagne se révolta; et Paul Émile y fut dépêché, avec la qualité de préteur. Au lieu des six faisceaux qu'ont avec eux les préteurs, on lui en donna douze; et il eut ainsi, dans cette charge, l'appareil de la majesté consulaire. Il vainquit deux fois les barbares en bataille rangée, et il en tua environ trente mille [2]. Ce succès brillant fut uniquement le fruit de l'habileté du général, qui,

[1] Roi de Syrie.

[2] Tite Live dit qu'il fut une fois battu par les Lusitaniens, mais qu'il ne tarda pas à réparer magnifiquement cet échec.

profitant de la position des lieux, et passant à propos une rivière, procura à ses troupes une victoire aisée. Deux cent cinquante villes firent leur soumission, et lui ouvrirent volontairement leurs portes. Il pacifia la province, s'assura de sa fidélité, et revint à Rome, sans avoir, dans cette expédition, augmenté sa fortune de la valeur d'une drachme. Peu empressé à amasser du bien, il dépensait généreusement son patrimoine, qui fut toujours si modique, qu'après sa mort on trouva à peine de quoi payer la dot de sa femme.

Sa première femme fut Papiria, fille de Papirius Mason, personnage consulaire. Après avoir vécu longtemps avec elle, il la répudia, quoiqu'elle lui eût donné des enfants d'un mérite distingué; car c'est d'elle qu'il avait eu le fameux Scipion [1] et Fabius Maximus. La cause de ce divorce n'est pas venue écrite jusqu'à nous; mais, en pareille matière, rien, ce me semble, n'est plus vrai que le propos d'un Romain qui avait répudié sa femme. Ses amis lui faisaient des remontrances : « N'est-elle pas sage? disaient-ils; n'est-elle pas belle? n'est-elle pas féconde? » Le Romain étendit le pied, montra son soulier, et dit : « N'est-il pas de forme élégante? n'est-il pas tout neuf? Aucun de vous, pourtant, ne peut savoir où il me blesse [2]. » En effet, si des fautes graves et connues de tout le public sont la cause ordinaire des divorces, souvent aussi des offenses légères, mais fréquentes, suite de dégoûts secrets, d'incompatibilité d'humeur, et qui ne sont connues que du mari, font naître dans la communauté domestique des aversions insurmontables.

Paul Émile, après sa séparation d'avec Papiria, épousa une autre femme, dont il eut deux fils, qu'il garda dans sa maison : quant à ses deux fils du premier lit, ils passèrent, par adoption, dans les plus puissantes et les plus

[1] Le deuxième Africain.

[2] Quelques-uns pensent que ce mot est de Paul Émile lui-même.

illustres familles : l'aîné passa dans la famille de Fabius Maximus[1], celui qui fut cinq fois consul ; le second fut adopté pour fils par Scipion l'Africain, son cousin, et il prit le nom de Scipion. Des deux filles de Paul Émile, l'une épousa le fils de Caton, et l'autre, Élius Tubéron, homme éminent par sa vertu, et celui des Romains qui soutint la pauvreté avec le plus de grandeur et de dignité. Ils étaient seize de la même famille, et du même nom d'Élius ; ils n'avaient pour eux tous qu'une maison très-petite à Rome, et un modique bien de campagne[2] ; et ils habitaient au même foyer, avec leurs nombreux enfants et leurs femmes. Là se trouvait la fille de ce Paul Émile qui avait été deux fois consul, et qui avait triomphé deux fois ; et, loin qu'elle rougît de la pauvreté de son époux, elle ne faisait qu'admirer sa vertu, par laquelle il était pauvre. Les frères et les parents d'aujourd'hui, à moins de séparer leurs possessions communes par des climats, des rivières et des murailles, et de mettre entre eux l'intervalle de régions entières, ne cessent d'être en différend les uns avec les autres. Voilà les leçons que l'histoire donne à méditer et à contempler, à ceux qui veulent profiter de ses exemples.

Paul Émile, nommé consul, alla faire la guerre aux Ligures, situés au pied des Alpes, et que certains auteurs nomment Ligustins : c'était une nation fière et belliqueuse, exercée par les longues guerres que lui avait attirées le voisinage des Romains. Ils occupent, en effet, cette extrémité de l'Italie que bornent les Alpes, et cette partie des Alpes mêmes que baigne la mer Tyrrhénienne, en face de la côte d'Afrique. Ils sont mêlés avec les Gaulois et avec les Ibères maritimes. En ce temps-là, ils écumaient cette mer, montés sur des vaisseaux cor-

[1] avait été adopté, suivant les uns, par le fils, suivant d'autres, par le petit-fils du fameux Temporiseur.

[2] Ce domaine, comme dit Valère Maxime, avait plus de maîtres qu'il ne fallait de gens pour le cultiver.

saires; ils pillaient et ruinaient les marchands, et ils poussaient leurs courses jusqu'aux colonnes d'Hercule. Quand Paul Émile entra dans leur pays, ils se trouvèrent quarante mille hommes en armes : lui, qui n'avait en tout que huit mille hommes, il attaque un ennemi cinq fois plus nombreux, le met en fuite, et le renferme dans ses murailles. Il offrit aux Ligures des conditions pleines de douceur et d'humanité ; car les Romains ne voulaient pas complétement détruire une nation qui était comme une barrière et un boulevard contre les invasions des Gaulois, lesquels ne cessaient de menacer l'Italie. Les Ligures, se confiant à Paul Émile, lui remirent à discrétion leurs vaisseaux et leurs villes. Il leur rendit les villes, sans y avoir fait autre mal sinon qu'il en démolit les murailles ; mais il leur enleva tous les vaisseaux, et il ne leur laissa pas une barque qui eût plus de trois rames. Il mit en liberté un grand nombre de prisonniers, qu'ils avaient faits sur terre et sur mer, soit Romains, soit étrangers[1].

Telles furent les actions remarquables de son premier consulat. Il montra à plusieurs reprises, dans les années qui suivirent, le désir d'en obtenir un second, et il se mit même sur les rangs ; mais, ayant été refusé, il se tint en repos après cet échec, uniquement occupé des fonctions de son sacerdoce et de l'éducation de ses enfants. Il les instruisit dans la discipline romaine et antique, comme il avait été instruit lui-même, et il les forma avec plus de soin encore à celle des Grecs. Il y avait toujours auprès d'eux, non-seulement des grammairiens, des sophistes et des rhéteurs, mais encore des sculpteurs, des peintres, des écuyers, des veneurs et des piqueurs, dont ils recevaient les leçons. Lorsqu'il n'était pas retenu par quelque affaire publique, le père assistait lui-même à leurs études et à leurs exercices ; car c'était de

1 Tite Live raconte avec plus de détail cette expédition, où Paul Émile se couvrit de gloire.

tous les Romains celui qui aimait le mieux ses enfants.

Pour revenir aux choses du gouvernement, c'était alors le temps où les Romains faisaient la guerre contre Persée, roi de Macédoine. Ils étaient mécontents de leurs généraux ; ils les accusaient de livrer, par leur inexpérience et leur lâcheté, la république au mépris et à la risée, et de recevoir de l'ennemi bien plus de maux qu'ils ne lui en faisaient. On venait tout récemment d'obliger Antiochus, surnommé le Grand, d'abandonner une portion de l'Asie, et de se retirer au delà du mont Taurus : enfermé dans la Syrie, Antiochus s'estima heureux d'acheter la paix au prix de quinze mille talents[1]. Quelque temps auparavant, on avait ruiné, dans la Thessalie, les forces de Philippe, et affranchi les Grecs du joug de la Macédoine. Enfin, l'homme à qui nul roi ne se pouvait comparer, ni pour l'audace ni pour la puissance, Annibal avait été vaincu. Aussi ne supportait-on pas l'idée de ne combattre qu'à avantage égal contre Persée ; comme s'il était un adversaire digne de Rome, celui qui ne leur faisait la guerre depuis si longtemps qu'avec les restes de la défaite de son père[2]. Mais les Romains ignoraient que Philippe avait, par sa défaite même, rendu l'armée des Macédoniens plus forte et plus aguerrie. C'est ce que je vais expliquer brièvement, en reprenant les choses d'un peu plus haut.

Antigonus, le plus puissant des généraux et des successeurs d'Alexandre, ayant acquis, pour lui et pour ses descendants, le titre de roi, eut un fils, Démétrius, qui fut père d'Antigonus, surnommé Gonatas. De celui-ci naquit Démétrius, qui mourut après un règne assez court, laissant Philippe, son fils, en bas âge. Les principaux d'entre les Macédoniens, craignant l'anarchie, prennent Antigonus, neveu du roi défunt, lui font

[1] Environ quatre-vingt-dix millions de francs ; Tite Live dit seulement douze mille talents.

[2] Il était fils de Philippe, ou du moins il passait pour tel.

épouser la mère de Philippe, et lui confèrent d'abord le titre de tuteur du prince et de général des armées, puis celui de roi, quand ils eurent éprouvé les effets de sa modération, et de sa capacité pour les affaires. Il fut surnommé Doson[1], parce qu'il promettait toujours et qu'il ne tenait jamais ses promesses. Après lui régna Philippe, qui se distingua, dès sa plus tendre jeunesse, entre les rois les plus illustres : on conçut l'opinion qu'il rendrait à la Macédoine son ancienne dignité, et qu'il arrêterait seul la puissance romaine, déjà menaçante pour toutes les nations. Mais il fut vaincu dans une grande bataille près de Scotusse, par Titus Flamininus[2]; et, sous le coup de ce revers, il se remit à la discrétion des Romains, et il se tint heureux d'en être quitte pour une modique amende[3]. Bientôt, impatient de son état, et sentant que, régner par la grâce seule des Romains, c'était bien plus le fait d'un esclave aimant le luxe que celui d'un homme ayant de la tête et du cœur, il ne songea plus qu'à la guerre, et il en fit les préparatifs avec non moins d'adresse que de secret. Il laissa les villes situées sur les grands chemins ou sur les bords de la mer dans un état de délabrement et d'abandon, pour ôter toute défiance, et il rassembla des forces considérables dans les hautes provinces; emplissant châteaux, forteresses et villes de l'intérieur d'armes, d'argent et de bons soldats; exerçant et approvisionnant la guerre, et la tenant, pour ainsi dire, soigneusement cachée à tous les yeux. Il avait en réserve des armes pour trente mille hommes, huit millions de médimnes[4] de blé serrés dans ses magasins, et autant d'argent comptant qu'il en fallait

[1] C'est-à-dire *devant donner* : δώσων, est le participe futur du verbe δίδωμι.

[2] Voyez la *Vie de Flamininus*, la vingtième de la collection.

[3] Cette amende était de mille talents, cinq millions et demi environ de notre monnaie

[4] Plus de quatre millions d'hectolitres.

pour soudoyer pendant dix ans dix mille mercenaires destinés à défendre le pays. Mais il n'eut pas le temps de rien commencer, bien loin de mettre fin à ses projets : il fut emporté par le chagrin et le désespoir que lui causa la découverte de l'injustice qu'il avait commise, en faisant périr Démétrius, l'un de ses fils, sur l'accusation calomnieuse du pire des deux. Persée, le fils qui lui survécut, hérita et de son royaume et de sa haine contre les Romains ; mais la bassesse et la perversité de son caractère le rendaient inhabile à soutenir un tel fardeau. Sujet à toutes les passions et à tous les vices, ce qui dominait surtout en lui, c'était l'amour de l'argent. On prétend qu'il n'était pas même fils de Philippe, et que la femme de ce prince l'avait reçu, tout après sa naissance, d'une couturière d'Argos, nommée Gnathénia[1], qui en était la mère, et qu'elle l'avait furtivement supposé pour son propre fils. C'est ce qui le porta principalement, je crois, à se défaire de Démétrius, de peur que la famille royale, qui avait un héritier légitime, ne vînt à découvrir la bâtardise de l'autre héritier.

Cependant, tout lâche et tout méprisable qu'il fût, les forces considérables dont il disposait l'entraînèrent à la lutte, et l'y soutinrent longtemps avec succès. Il battit des consuls romains, défit des armées puissantes, vainquit de nombreuses flottes, et prit plusieurs vaisseaux. Publius Licinius entra le premier en Macédoine. Persée le mit en déroute, dans un combat de cavalerie, lui tua deux mille cinq cents de ses meilleurs soldats, et lui fit six cents prisonniers[2]. Puis, cinglant vers Orée[3], où la flotte romaine était à la rade, il arrive à l'improviste, prend vingt vaisseaux de transport avec toute leur cargaison, coule à fond les autres, qui étaient

[1] Ailleurs Plutarque la nomme Gnathénium.
[2] Tite Live décrit en détail cette action.
[3] Orée était dans l'île d'Eubée.

chargés de blé, et s'empare de quatre quinquerèmes. Dans un second combat, il repoussa le consul Hostilius, qui voulait forcer les passages de l'Élimie[1], pour entrer en Macédoine. Puis, comme Hostilius avait pénétré à la dérobée dans la Thessalie, Persée lui offrit le combat, qu'Hostilius n'osa pas accepter. Persée ne s'en tint pas même à cet ennemi; et, comme si les Romains n'eussent pas mérité ses regards, et qu'il eût eu du temps à perdre, il s'en alla faire une incursion dans le pays des Dardanes[2], tailla en pièces dix mille de ces barbares, et emporta un immense butin. En même temps, il sollicitait les Gaulois habitants des bords du Danube, qu'on appelle Bastarnes, nation belliqueuse et forte en cavalerie. Il proposait aux Illyriens, par Genthius leur roi, de s'unir avec lui pour cette guerre : le bruit même courut que ces barbares, gagnés par lui à prix d'argent, se préparaient à descendre par la Gaule inférieure[3], le long de l'Adriatique, pour entrer dans l'Italie.

Ces fâcheuses nouvelles firent sentir aux Romains que ce n'était plus le moment de donner à la brigue et à la faveur le commandement de leurs armées, et qu'il leur fallait y appeler eux-mêmes un général homme de sens, et qui fût capable de conduire de grandes entreprises. Cet homme, c'était Paul Émile, alors dans la pleine maturité de l'âge, car il avait près de soixante ans, mais qui n'avait rien perdu de sa vigueur corporelle, entouré d'ailleurs d'un rempart de gendres et de fils pleins de jeunesse, et soutenu par un grand nombre d'amis et de parents qui jouissaient d'un grand crédit : tous ceux-ci le sollicitèrent vivement de se rendre aux désirs du peuple, qui le portait au consulat. Il montra d'abord une extrême répugnance, et il se refusa longtemps à l'empressement et aux vœux de la multitude, sous pré-

1 L'Élimie était un canton de la Macédoine.
2 Les Dardanes habitaient au sud de la Mésie.
3 La partie orientale de la Gaule Cisalpine.

texte qu'il n'était plus en état de commander; mais, voyant qu'on se pressait chaque jour à sa porte, et qu'on l'appelait à la place publique avec des reproches et de grands cris, il finit par se rendre. Dès qu'il parut parmi les candidats, on eût dit qu'il venait bien moins recevoir le commandement qu'apporter la victoire et que donner, dans sa soumission aux volontés du peuple, un gage certain du succès de la guerre. Tous l'accueillirent avec les démonstrations d'une pleine espérance et d'une vive satisfaction. Il fut nommé consul pour la seconde fois; et on ne voulut pas que les provinces fussent, suivant l'usage, tirées au sort : on lui décerna sur-le-champ la conduite de la guerre de Macédoine [1]. On raconte que, le jour même où il venait d'être choisi par le peuple tout entier pour aller combattre Persée, et où on l'avait reconduit par honneur jusqu'à sa maison, il trouva, en rentrant chez lui, sa fille Tertia, encore petite enfant, qui fondait en larmes. Il la prit entre ses bras, et il lui demanda pourquoi ce grand chagrin. Tertia lui jeta les bras autour du cou, et, le baisant : « Ne sais-tu pas, père, dit-elle, que Persée est mort? » Elle parlait d'un petit chien qu'elle élevait, et à qui l'on avait donné ce nom. « Tant mieux, ma fille! dit Paul Émile; et j'accepte l'augure. » Voilà ce que l'orateur Cicéron rapporte dans son traité *de la Divination* [2].

Il était d'usage que les consuls désignés montassent à la tribune, et qu'ils fissent un discours au peuple, pour le remercier et lui témoigner leur reconnaissance. Paul Émile convoque l'assemblée; et, s'adressant aux citoyens : « J'ai demandé mon premier consulat, dit-il, pour moi-même, et comme un honneur dont j'avais besoin; mais je n'accepte le second que parce que vous avez besoin d'un général. Ainsi donc je ne vous ai au-

[1] Plutarque, sur ce point, n'est pas d'accord avec Tite Live.
[2] Au chapitre XLIV du premier livre.

cune obligation. Si vous croyez, ajouta-t-il, qu'un autre soit plus capable que moi de bien conduire cette guerre, je lui cède le commandement; mais, si vous avez confiance en moi, pas de contrôle à mes démarches, ni en actions ni en paroles : ce qu'il me faut, c'est qu'on exécute sans réplique tout ce que je croirai utile pour le succès de la guerre. Vous n'avez qu'à prétendre encore commander aux généraux, et vous vous rendrez plus ridicules dans vos expéditions militaires que vous ne l'êtes aujourd'hui même. »

Il imprima, par ce discours, dans l'esprit des citoyens, un respect profond pour sa personne, et il donna, pour l'avenir, les plus hautes espérances. Tout le monde se félicitait d'avoir écarté les flatteurs, et choisi pour général un homme plein de franchise et de sagesse : tant le peuple romain, pour devenir le maître de tous les peuples et le plus grand, se faisait lui-même l'esclave de la vertu et de l'honneur!

La navigation favorable et les facilités qu'éprouva Paul Émile dans sa traversée sont, suivant moi, l'œuvre de la Fortune, qui le rendit à son camp avec autant de promptitude que de sûreté. Mais je vois que ses succès, dans cette expédition, il les dut à son audacieuse intrépidité, à la sagesse de ses plans, au zèle que mirent ses amis à le seconder, à sa constance dans les dangers, enfin au choix qu'il sut faire des moyens les plus convenables. Aussi ne saurais-je imputer ces glorieux exploits à ce bonheur qu'on vante si fort en lui, comme je pourrais le faire pour d'autres généraux; à moins qu'on ne regarde comme un effet du bonheur de Paul Émile l'avarice de Persée, lequel renversa et détruisit, par sa vile passion pour l'argent, les glorieuses et grandes espérances que les Macédoniens avaient conçues de cette guerre.

Il était venu à Persée, sur sa demande, dix mille cavaliers bastarnes, et autant de fantassins qui combat-

taient à leurs côtés, tous soldats mercenaires; car ce sont gens qui ne savent ni labourer ni naviguer, ni paître des troupeaux, pour gagner leur vie : ils n'ont d'autre occupation et d'autre métier que de combattre et de vaincre ceux qu'on leur donne pour ennemis. Arrivés dans la Médique [1], ils y campèrent avec des troupes du roi; et les Macédoniens, frappés de leur haute stature, de leur adresse merveilleuse dans les exercices, de leur fierté, de leurs discours pleins de bravades et de menaces contre les ennemis, se sentirent animés d'une parfaite confiance, et ils se persuadèrent que les Romains seraient saisis d'épouvante à la vue de ces hommes terribles, de leurs mouvements étranges et effrayants, et qu'ils n'oseraient pas les attendre. Persée venait d'enflammer par là le courage de ses soldats, et de les remplir d'espérances; mais, lorsque chaque capitaine barbare lui eut demandé pour sa paye mille pièces d'or, il fut si étourdi de cette demande exorbitante qu'il en perdit le sens : il se laissa emporter à son avarice, et il refusa leur secours. On eût dit non point un roi qui faisait la guerre aux Romains, mais un économe travaillant dans leur intérêt, et qui avait à rendre à ses ennemis mêmes un compte exact de toutes les dépenses qu'il ferait pour la guerre. Et cependant les Romains lui donnaient la leçon et l'exemple; car, sans compter tous les autres préparatifs, ils avaient assemblé cent mille hommes, tout prêts à agir au besoin. Pour Persée, tandis qu'il avait en tête une armée formidable, et un ennemi qui se préparait de telles ressources pour soutenir la guerre, il comptait, il serrait son argent; il craignait d'y toucher, comme si cet argent eût appartenu à un autre; et celui qui en usait ainsi, c'était, non point le fils de quelque Lydien ou Phénicien, mais un homme qui se prétendait l'héritier du sang et de

[1] Contrée de la Thrace.

la vertu d'Alexandre et de Philippe[1], deux hommes qui avaient subjugué l'univers en pratiquant cette maxime, qu'il faut acheter la domination par l'argent, et non l'argent par la domination. On a dit, en effet, que ce n'était pas Philippe qui prenait les villes de la Grèce, mais l'or de Philippe. Quant à Alexandre, près de partir pour son expédition contre les Indiens, et voyant les Macédoniens traîner à grand'peine les lourds et embarrassants trésors conquis sur les Perses, il mit le feu le premier aux équipages royaux, et il détermina les autres à en faire autant, afin qu'ils marchassent à la guerre plus dispos et plus agiles, comme des gens débarrassés de leurs entraves. Persée, au contraire, qui couvrait d'or sa personne, ses enfants et son royaume, refusa de sacrifier à son salut une partie de ses richesses, et il aima mieux être traîné, opulent captif, avec d'immenses trésors, et faire voir aux Romains combien il leur en avait mis en réserve.

Ce ne fut point assez pour lui de manquer de parole aux Gaulois, et de les renvoyer : il avait engagé l'Illyrien Genthius à faire alliance avec lui, et à lui fournir des troupes, moyennant la somme de trois cents talents[2] ; il fit compter l'argent devant les envoyés de Genthius, qui scellèrent les sacs de leur sceau. Genthius alors, qui se croyait assuré de la somme qu'il avait demandée, commit une perfidie atroce : il fit saisir et emprisonner les députés que lui avaient envoyés les Romains. Mais Persée, jugeant qu'il n'était plus besoin de donner d'argent pour allumer la guerre, et que Genthius, par cette violation du droit des gens, avait fourni les gages d'une haine irréconciliable contre les Romains, et s'était jeté dans une guerre inévitable, frustra le malheureux de ses trois cents talents, et ne se mit nullement en peine, lorsque, peu de

[1] Il n'était pas du sang d'Alexandre ni du grand Philippe, mais seulement l'héritier de leur royaume patrimonial.

[2] Environ dix-huit cent mille francs de notre monnaie.

temps après, le prêteur Lucius Anicius vint avec une armée attaquer Genthius, et l'enleva de son royaume, lui, sa femme et ses enfants, comme des oiseaux de leur nid.

Paul Émile, arrivé en Macédoine pour faire la guerre à un tel adversaire, admira, tout en méprisant sa personne, la grandeur de ses préparatifs et de ses forces. La cavalerie de Persée était de quatre mille hommes, et sa phalange de quarante mille fantassins environ. Il avait établi son camp sur le bord de la mer, au pied du mont Olympe [1], dans des lieux inaccessibles, et qu'il avait fortifiés de tous côtés par des palissades et des retranchements de bois : là il se croyait dans une entière sûreté ; et il comptait voir Paul Émile se consumer par la longueur du temps et par la dépense d'argent. Celui-ci ne s'endormait point, et s'ingéniait à chercher tous les expédients, tous les moyens possibles pour tenter quelque entreprise ; mais, comme il s'aperçut que l'armée, par une suite de l'ancienne licence, supportait impatiemment ses délais, et que tous, tranchant du général, se mêlaient de dire ce que Paul Émile aurait dû faire, il leur adressa de sévères remontrances : « Ne vous inquiétez, dit-il, que de ce qui vous regarde. Il n'y a pour vous qu'une affaire, c'est de tenir prêtes vos personnes et vos armes, et de manier l'épée en Romains, quand le général vous en donne l'occasion. » Il ordonna que les sentinelles de nuit feraient la garde sans pique [2], afin qu'elles redoublassent de vigilance, et qu'elles combattissent plus fortement le sommeil, en se voyant hors d'état de repousser les attaques de l'ennemi.

Les soldats avaient à souffrir surtout du manque d'eau ; car il n'y avait que quelques sources, distillant de minces filets d'une eau saumâtre, le long du rivage de la mer. Mais Paul Émile, considérant la hauteur du

[1] Le mont Olympe se trouvait entre la Macédoine et la Thessalie.

[2] Tite Live dit *sans bouclier*, et il dit aussi que Paul Émile introduisit alors la coutume de relever les sentinelles après quelques heures de faction.

mont Olympe, et les arbres qui le couvraient de leur ombre, conjectura, par la verdure de leur feuillage, qu'il y avait des sources d'eau vive, coulant sous les flancs de la montagne. Il leur ouvrit, sur plusieurs points, au bas du versant, des soupiraux et des puits : ces puits se remplirent aussitôt d'une eau pure, qui, des lieux où elle se trouvait pressée, coula rapidement dans les conduits qu'on lui avait creusés [1].

Il en est toutefois qui prétendent qu'il n'y a point de réservoirs d'eau renfermés dans les lieux d'où les sources coulent, et que l'éruption des sources ne vient pas de ce qu'on les a mises à nu, et de ce qu'on leur a ouvert une issue: c'est, selon eux, une espèce de génération; c'est le changement en eau, la condensation de la matière humide. Les vapeurs humides se changent en eau, disent-ils, par l'effet d'une condensation et par l'effet de la fraîcheur, lorsque la pression qui agit sur elles, dans les lieux souterrains, leur imprime un cours rapide. C'est comme les mamelles des femmes : elles ne contiennent pas, à la manière des vases, un lait prêt à s'épancher, mais elles convertissent la nourriture qu'elles reçoivent en un lait que la pression fait couler. De même les lieux frais et abondants en sources ne recèlent pas de l'eau dans le sein de la terre ; ils n'ont pas de bassins où soient en réserve des fontaines et des rivières, toutes prêtes à couler par la première ouverture; mais la pression que l'air et la vapeur y éprouvent les condense et les change en eau. Si les endroits où l'on creuse font sourdre l'eau avec plus d'abondance, c'est qu'ils sont sollicités par ce frottement, comme les mamelles des femmes, qui donnent leur lait quand on les suce : la vapeur s'y change en eau et y devient fluide, tandis que partout où on laisse la terre oisive, il y a stérilité d'eau, faute de ce mouvement qui seul peut condenser les vapeurs. C'est

[1] On voit que l'idée des puits artésiens ne date pas de nos jours.

cette doctrine qui a donné lieu aux sceptiques de dire qu'il n'y a point de sang dans les animaux; que le sang ne se forme que quand ils sont blessés, parce qu'alors les esprits ou les chairs subissent un changement, qui les fait fondre et les rend liquides. Mais ce qui détruit le principe du système, c'est l'expérience de ceux qui travaillent aux carrières et aux mines : ils trouvent, dans ces profondeurs, des rivières qui, au lieu de s'y former peu à peu, comme cela serait si elles devaient leur origine au mouvement qu'on fait éprouver à la terre, jaillissent tout à coup avec une grande abondance; et souvent même, du sein d'une montagne, d'un rocher entr'ouvert par un coup violent, il s'échappe à l'instant un courant d'eau rapide, qui tarit de même[1]. Mais en voilà assez sur ce sujet.

Paul Émile resta quelques jours en repos; et l'on dit que jamais armées si considérables ne furent si longtemps en présence, dans une si profonde inaction. A force de recherches et de tentatives, il apprit qu'il restait un seul passage qui n'était pas gardé : c'était celui qui mène, par la Perrhébie, à la ville de Pythium et au fort de Pétra[2]. L'espérance de franchir ce passage négligé par les ennemis l'emporta dans son esprit sur la crainte des difficultés qui avaient empêché qu'on ne le gardât : il assembla le conseil; et un des assistants, Scipion, surnommé Nasica, gendre de Scipion l'Africain, et qui eut ensuite tant d'autorité dans le sénat, s'offrit le premier à commander l'entreprise. Après lui, Fabius Maximus, l'aîné des fils de Paul Émile, et qui était fort jeune encore, se leva tout transporté d'enthousiasme. Ravi de leur bonne volonté, Paul Émile leur donne, non point ces forces considérables dont parle Polybe, mais le corps dont Nasica lui-même,

[1] On remarquera sans doute avec quel bon sens Plutarque réfute l'étrange physique de certains philosophes anciens.

[2] La Perrhébie était un canton de la Thessalie, et Pythium et Pétra étaient dans la Macédoine.

écrivant à un certain roi, pour lui rendre compte de cette expédition, dit avoir reçu le commandement[1]. Il y avait trois mille Italiens, de ceux qui ne faisaient point partie des légions ; et l'aile gauche était composée de cinq mille hommes, auxquels Nasica joignit cent vingt cavaliers et deux cents Crétois ou Thraces, de ceux qu'avait envoyés Harpalus. L'expédition prit le chemin de la mer, et elle alla camper auprès d'Héraclée[2], comme s'il se fût agi de s'embarquer et de tourner par eau le camp des ennemis. Mais, après le souper de ses soldats, et la nuit venue, Nasica découvrit aux officiers sa véritable intention ; puis il conduisit l'armée, à la faveur de l'obscurité, par le chemin opposé à la mer, jusque sous les murs de Pythium, où il suspendit la marche.

Le mont Olympe a, dans cet endroit, plus de dix stades[3] de hauteur, comme le marque cette inscription, gravée par celui qui l'a mesuré :

Sur le sommet de l'Olympe, Pythium, où Apollon
Est adoré, a d'élévation, mesure prise perpendiculairement,
Dix stades entiers, et en sus
Un plèthre, moins quatre pieds de long.
Celui qui a déterminé sa hauteur, c'est le fils d'Eumélus,
Xénagoras. Salut, grand dieu ! que tes faveurs m'accompagnent !

Cependant les géomètres disent qu'il n'y a point de montagne plus haute, ni de mer plus profonde que dix stades[4]. Toutefois il paraît que Xénagoras n'a point pris seulement cette mesure à vue d'œil, mais par un procédé scientifique, et à l'aide des instruments nécessaires. Nasica passa le reste de la nuit dans ce lieu.

[1] Cette partie de l'ouvrage de Polybe et la lettre de Nasica n'existent plus.

[2] Il y avait une multitude de villes qui portaient ce nom. Celle-ci était près du golfe Thermaïque, dans une province de Macédoine appelée Lyncestide.

[3] Environ dix-huit cent cinquante mètres.

[4] Je n'ai pas besoin de remarquer que ce principe est faux, même pour l'ancien continent, et qu'il y a dans le nouveau des montagnes bien autrement hautes que dix stades.

Persée, qui voyait Paul Émile immobile à la même place, ne se doutait guère de ce qui le menaçait, lorsqu'un transfuge crétois, quittant la route, vint lui apprendre le circuit que faisaient les Romains. Bien que bouleversé par cette nouvelle, il ne leva point le camp : seulement il envoya, sous la conduite de Milon, dix mille étrangers mercenaires et deux mille Macédoniens, avec ordre de hâter leur marche, et de s'emparer des défilés. Polybe dit que les Romains tombèrent sur cette troupe, pendant qu'elle était encore endormie : Nasica raconte, au contraire, qu'il eut à soutenir, sur le haut de la montagne, un combat rude et périlleux ; qu'il fut lui-même assailli par un mercenaire thrace, et qu'il le tua d'un coup de javelot dans la poitrine ; que, les ennemis ayant été forcés de toutes parts, et Milon s'étant honteusement sauvé sans armes et en simple tunique, il les avait poursuivis sans aucun danger, et avait fait descendre son armée dans la plaine.

L'arrivée des fuyards détermina Persée, saisi d'une profonde épouvante, et confondu dans ses espérances, à décamper sur-le-champ, et à se retirer sur les derrières. Et pourtant il lui fallait, ou s'arrêter devant Pydna[1] et courir le risque d'une bataille, ou bien, en distribuant ses troupes dans les villes, se résigner à recevoir au cœur de son pays une guerre qui, une fois entrée, ne pourrait plus en sortir qu'à travers des flots de sang et des monceaux de morts. D'ailleurs, son armée était supérieure en nombre à celle des ennemis ; ses soldats montraient une extrême ardeur pour défendre leurs femmes et leurs enfants, animés qu'ils étaient par la présence du roi, témoin de leurs actions, et qui allait prendre la première part à leurs dangers. Des amis de Persée lui en firent la remontrance, et lui rendirent le courage. Il assied donc son camp, et il se prépare pour livrer bataille. Il visite lui-

[1] Dans la Piérie de Macédoine, sur le golfe Thermaïque.

même tous les postes, et il partage les divers commandements entre ses capitaines, résolu d'attaquer les Romains, aussitôt qu'ils arriveraient. L'assiette du camp était une plaine unie, très-commode pour sa phalange, et coupée de plusieurs coteaux qui se touchaient les uns les autres, et qui offraient aux gens de trait et à l'infanterie légère des retraites sûres, et un moyen d'envelopper l'ennemi. Elle était traversée par deux rivières, l'Éson et le Leucus, qui n'étaient pas alors bien profondes, car on était sur la fin de l'été, mais qui ne laisseraient pas, pensait-on, de gêner la marche des Romains.

Paul Émile n'eut pas plutôt rejoint Nasica, qu'il s'avança sur les ennemis en ordre de bataille ; mais, quand il vit la disposition et le nombre de leurs troupes, il fut saisi d'étonnement, et il arrêta sa marche, pour réfléchir au parti qu'il y avait à prendre. Les jeunes officiers brûlaient de combattre : ils sortirent des rangs, et ils vinrent le prier de ne pas différer un instant ; Nasica surtout, que son succès sur le mont Olympe avait rempli d'une grande confiance. Paul Émile, souriant : « Je le ferais, dit-il à Nasica, si j'avais ton âge ; mais j'ai appris, par plus d'une victoire, à connaître les fautes des vaincus, et je n'irai pas, après une longue marche, engager le combat contre une armée préparée pour soutenir la lutte, et qui a eu le temps de se reposer. » Ayant dit, il ordonne aux troupes qui occupaient les premiers rangs, et qui étaient en vue de l'ennemi, de se former en cohortes, et de se ranger en front de bataille ; et à celles qui étaient à la queue de dresser des retranchements sur la place même, et d'y préparer le camp. Ensuite, faisant retourner les derniers bataillons qui se trouvaient le plus près des travailleurs, et successivement tous les autres, il rompit peu à peu son ordre de bataille, sans que les ennemis s'en doutassent, et il établit toute son armée dans le camp, sans aucune confusion.

Quand la nuit fut venue, et que les soldats, après le

souper, se disposaient au sommeil et au repos, la lune, qui était en son plein et déjà haut dans le ciel, se mit tout à coup à noircir : elle perdit peu à peu sa lumière ; et, après avoir changé plusieurs fois de couleur, elle s'éclipsa complétement. Les Romains frappaient avec grand bruit, comme c'est leur coutume, sur des vases d'airain, pour rappeler sa lumière ; et ils élevaient vers le ciel une grande quantité de torches et de flambeaux allumés. Les Macédoniens ne firent rien de semblable : leur camp était en proie à l'horreur et à l'épouvante ; un bruit courait sourdement, à travers la multitude, que le phénomène annonçait la chute du roi. Paul Émile n'était pas entièrement neuf sur cette matière : il avait entendu parler des anomalies de l'écliptique, qui précipitent la lune, après certaines révolutions réglées, dans l'ombre de la terre, et qui la font disparaître à nos yeux, jusqu'à ce qu'ayant traversé l'espace obscurci, elle resplendisse de nouveau, à la lumière du soleil. Toutefois, comme il rapportait tout à la divinité, qu'il aimait les sacrifices et se mêlait de devination, dès qu'il vit la lune reprendre sa clarté, il lui sacrifia onze jeunes taureaux. A la pointe du jour, il immola à Hercule jusqu'à vingt bœufs, sans obtenir des signes favorables ; mais, au vingt et unième, les signes apparurent, et ils annoncèrent la victoire, si l'on se tenait sur la défensive. Alors il voue au dieu une hécatombe et des jeux sacrés, et il ordonne aux capitaines de ranger l'armée en bataille. Ensuite, pour éviter que ses soldats eussent le soleil au visage s'il les faisait combattre le matin, il attendit que le soleil eût baissé vers le couchant : pendant cet intervalle, il se reposait dans sa tente, ouverte du côté de la plaine et du camp des ennemis.

Sur le soir, Paul Émile, suivant certains auteurs, imagina une ruse, pour engager les ennemis à commencer l'attaque. Des Romains chassèrent vers leur camp un cheval débridé, et coururent pour le reprendre : ce fut là

l'occasion qui fit naître le combat. D'autres racontent que des soldats thraces, commandés par Alexandre, attaquèrent un convoi de fourrages, qui rentrait au camp des Romains, et que sept cents Ligures s'élancèrent contre les assaillants. On envoya de part et d'autre des renforts considérables; et c'est ainsi que le combat commença des deux côtés. Paul Émile devina, comme un pilote, au mouvement et à l'agitation qui régnaient dans les deux camps, qu'il se préparait une lutte terrible : il s'avança hors de sa tente et il parcourut les rangs, pour encourager ses soldats. Nasica pousse son cheval jusqu'au lieu de l'escarmouche, et il voit toute l'armée ennemie, qui se disposait à en venir aux mains. Au premier rang, marchaient les Thraces, dont l'aspect, écrit Nasica, inspirait surtout l'épouvante : c'étaient des hommes d'une haute taille, armés de boucliers d'une blancheur éblouissante et de fortes bottines, vêtus de tuniques noires, et agitant, sur leur épaule droite, des hallebardes à la lourde hampe de fer. Après les Thraces, venaient les mercenaires, avec leurs armures de toute forme, et, mêlés parmi eux, les soldats péoniens [1]. Les Macédoniens proprement dits formaient le troisième rang : ils étaient, par leur valeur et par leur jeunesse, l'élite de l'armée; ils étincelaient d'armes dorées et de manteaux de pourpre tout neufs. Eux disposés en ordre de bataille, on vit sortir des retranchements les Chalcaspisdes [2], dont les armes de fer et d'airain resplendissaient au loin et remplissaient d'éclairs toute la plaine, tandis que leurs cris et les encouragements qu'ils se donnaient les uns aux autres faisaient retentir les montagnes voisines. Ils s'avançaient avec tant d'audace et de vitesse, que les premiers qui furent tués ne tombèrent qu'à deux stades [3] du camp des Romains.

1 La Péonie tenait à la fois à la Thrace et à la Macédoine.
2 Ce mot sigifie *qui a un bouclier d'airain*.
3 Moins de quatre cents mètres.

Dès que la charge a commencé, Paul Émile court aux premiers rangs, et il s'aperçoit que les officiers macédoniens ont enfoncé le fer de leurs piques dans les boucliers des Romains, qui ne pouvaient, avec leurs épées, atteindre jusqu'à eux. A cet instant, les autres Macédoniens prennent en main les boucliers qu'ils portaient suspendus à leurs épaules, baissent tous à la fois leurs piques, et les présentent à l'ennemi : à la vue de cette haie impénétrable de boucliers, serrés les uns contre les autres, et de ce front hérissé de piques, Paul Émile se sentit frappé d'étonnement et de crainte. Il confessa n'avoir jamais vu de spectacle plus terrible; et il parla souvent depuis de l'impression que ce spectacle avait faite sur lui. Mais il s'agissait, en ce moment, de soutenir le courage de ses troupes : il parcourut les rangs à cheval, avec un visage serein et souriant, sans casque et sans armure. Pour le roi de Macédoine, à peine l'action engagée, suivant le récit de Polybe, il céda à une honteuse frayeur, et il se sauva à toute bride dans la ville [1], sous prétexte d'y sacrifier à Hercule. Mais ce dieu ne reçoit pas les lâches sacrifices que lui offrent des lâches; il n'exauce pas leurs vœux coupables. Serait-il juste, en effet, que celui qui ne tire pas frappât le but? qu'on remportât la victoire, quand on n'attend pas même l'ennemi? qu'un oisif vît accomplir ses souhaits, et qu'un méchant fût heureux? Mais le dieu ne fut pas sourd aux vœux de Paul Émile, qui lui demandait la victoire les armes à la main, et qui appelait, en combattant, Hercule à son aide.

Quoi qu'il en soit, un certain Posidonius [2], qui dit avoir vécu dans ce temps-là et s'être trouvé à cette bataille, raconte, dans une histoire de Persée qu'il a écrite

[1] A Pydna.

[2] Il ne faut pas confondre ce Posidonius avec un autre Posidonius, philosophe et historien, souvent cité par Plutarque, et qui est postérieur de plus d'un siècle à la bataille où avait fui Persée.

en plusieurs livres, que ce ne fut ni par lâcheté, ni sous prétexte d'un sacrifice à faire, que Persée se retira; mais que, la veille du combat, il avait reçu à la jambe un coup de pied de cheval; qu'au moment de la bataille, malgré l'incommodité de sa blessure et les remontrances de ses amis, il se fit amener un des chevaux qu'il montait d'ordinaire, et qu'il alla, sans cuirasse, se mêler aux combattants de sa phalange. Là, les traits pleuvant sur lui de toutes parts, il fut atteint d'un javelot tout de fer, qui, à la vérité, ne le blessa pas de la pointe et glissa le long du flanc gauche; mais telle fut la roideur du coup, que sa tunique en fut déchirée, et qu'il lui en resta sur la chair une meurtrissure sanglante, dont il porta longtemps la marque. Telles sont les allégations de Posidonius, pour l'apologie de Persée.

Les Romains avaient attaqué la phalange, et ils ne pouvaient parvenir à la rompre. Alors Salius, chef des Péligniens[1], saisit l'enseigne de sa cohorte, et la jette au milieu des ennemis. A l'instant, les Péligniens se précipitent vers cet endroit; car il n'est pas de plus grande honte ni de plus grand crime, pour des Italiens, que d'abandonner leur étendard. Il se fit là, de part et d'autre, des efforts prodigieux de valeur, et le carnage fut horrible: les Romains s'efforcent de couper, avec leurs épées, les piques ennemies, de les repousser avec leurs boucliers, de les détourner même en les saisissant à la main. Mais les Macédoniens brandissent des deux mains leurs piques menaçantes, frappent les assaillants, percent leurs boucliers et leurs cuirasses, impuissants à les garantir, renversent les Péligniens et les Marrucins[2], qui s'élançaient comme des bêtes féroces, emportés par leur fureur, s'enferrant d'eux-mêmes, et se précipitant à une mort certaine. Le premier rang ayant été taillé en pièces dans

[1] Les Péligniens étaient une peuplade voisine des Marses, et sortie d'un mélange de Sabins et de Samnites.

[2] Peuple d'Italie, voisin de l'Adriatique.

l'attaque, ceux qui formaient la seconde ligne reculèrent : ce n'était pas une fuite; mais ils battirent en retraite vers le mont Olocrus[1]. A cette vue, dit Posidonius, Paul Émile déchira sa tunique, désespéré de ce mouvement rétrograde, et de la terreur qu'inspirait aux autres Romains cette phalange qu'ils ne pouvaient entamer, ce front hérissé de piques, tel qu'un rempart, et qui résistait sur tous les points aux efforts des assaillants. Mais l'inégalité du terrain et l'étendue de la ligne de bataille ne permettaient pas aux Macédoniens de conserver, sans aucune interruption, cette haie de boucliers. Paul Émile s'aperçut que la phalange laissait des ouvertures et des intervalles, comme il arrive d'ordinaire dans de grandes armées, où, l'effort des combattants n'étant pas le même partout, la ligne avance dans quelques endroits et recule dans d'autres. Alors il se porte rapidement dans tous les rangs, partage ses troupes par pelotons, et leur ordonne de se jeter dans les interstices et les vides que laissait la phalange ennemie, et d'engager le combat, non plus tous ensemble et dans un même point, mais en faisant de divers côtés, et au même moment, plusieurs attaques partielles. A peine l'ordre de Paul Émile est-il arrivé aux officiers, et des officiers aux soldats, que les Romains pénètrent dans les rangs des ennemis, les prennent en flanc et en queue, partout où ils les voient découverts, et leur font perdre tout l'avantage de leur union et de leurs communs efforts : enfin, la phalange est rompue. Les Macédoniens, dans les engagements d'homme à homme et par petits pelotons, ne frappent plus, avec leurs courtes épées, que des coups inutiles sur les solides et longs boucliers dont les Romains étaient couverts de la tête aux pieds ; tandis qu'eux-mêmes ils n'opposent que de légers pavois à des épées massives, et maniées avec tant de roideur, qu'il n'y avait armure où

[1] Une des montagnes qui dominaient le champ de bataille.

elles n'enfonçassent, pénétrant à chaque coup jusqu'au vif : aussi ne résistèrent-ils pas au choc ; et bientôt leur déroute fut complète.

Ce fut là qu'on se battit avec le plus d'acharnement. Ce fut là aussi que Marcus, fils de Caton et gendre de Paul Émile, faisant des prodiges de valeur, perdit son épée. Le jeune homme, nourri dans tous les principes des saines disciplines, et qui avait à rapporter à un père signalé par ses exploits des preuves d'une valeur signalée, persuadé qu'il valait mieux mourir que de laisser, lui vivant, cette dépouille aux mains de l'ennemi, parcourt le champ de bataille, racontant sa mésaventure à tous ceux de ses amis, à tous ceux de ses compagnons qui s'offrent à ses yeux, et implorant leur secours. Une troupe de braves se rassemblent à sa voix : ils passent, d'un élan, à travers les bataillons romains, et ils fondent sur les ennemis. Après des efforts incroyables et un carnage horrible, blessant et blessés tour à tour, ils poussent les ennemis hors du champ de bataille : alors, restés maîtres du terrain libre et vide, ils se mettent à la recherche de l'épée. Ils la retrouvent, mais à grand'peine, enfouie qu'elle était sous un tas d'armes et de morts. Transportés de joie et poussant des cris de victoire, ils s'élancent avec une nouvelle ardeur sur ceux des ennemis qui tenaient bon encore. A la fin, les trois mille soldats d'élite, jusque-là inébranlables à leur poste, et qui se défendaient vigoureusement, furent tous taillés en pièces. Aussitôt l'armée entière prit la fuite.

Le massacre fut si grand, que la plaine et les collines au pied des montagnes étaient toutes jonchées de cadavres, et que, le lendemain de la bataille, quand les Romains passèrent le fleuve Leucus, les eaux étaient encore teintes de sang. Il périt, dit-on, dans cette journée, plus de vingt-cinq mille hommes ; et les Romains n'en avaient perdu que cent, selon Posidonius, et, suivant Nasica, que quatre-vingts. Le succès de cette lutte formidable avait été

bien promptement décidé; car on avait commencé de combattre à la neuvième heure, et la victoire était gagnée avant la dixième[1]. Les Romains profitèrent du reste du jour pour courir après les fuyards : ils leur donnèrent la chasse jusqu'à la distance de cent vingt stades[2], et ne revinrent qu'à la nuit fermée. Les esclaves sortirent au-devant de leurs maîtres avec de grands cris de joie, et les ramenèrent aux flambeaux dans leurs tentes, qu'on avait illuminées et couronnées de lierre et de laurier.

Le général seul était dans une angoisse mortelle; car, des deux fils qu'il avait dans son armée, le plus jeune n'avait point reparu. C'était celui qu'il aimait le plus, celui en qui il voyait, plus qu'en ses autres frères, d'heureuses dispositions pour la vertu; et, comme le jeune homme était plein de courage et passionné pour la gloire, quoiqu'il ne fût guère qu'un enfant encore[3], le père ne doutait pas qu'il n'eût été entraîné par son inexpérience jusqu'au fort de la mêlée, et qu'il ne fût perdu sans ressource. Le bruit se répandit bientôt dans tout le camp que Paul Émile était en proie à l'inquiétude et au désespoir : à l'instant, les soldats, qui prenaient leur repas du soir, s'élancent dehors et courent avec des torches allumées, les uns à la tente de Paul Émile, les autres devant les retranchements, et ils se mettent à chercher parmi les cadavres de ceux qui avaient péri aux premiers rangs. Une morne tristesse règne dans le camp, et la plaine retentit des cris de ceux qui appelaient Scipion; car Scipion s'était fait admirer de tous, dès son début dans la carrière, par les qualités militaires et les vertus politiques dont la nature l'avait excellemment doué entre tous les hommes de ce temps. Il était déjà tard, et l'on n'avait

1 Le combat avait duré de trois à quatre heures après midi.

2 Environ trente kilomètres, ou six lieues.

3 Scipion avait alors dix-sept ans

presque plus d'espérance, quand Scipion revint de la poursuite des fuyards avec deux ou trois de ses compagnons, tout couvert du sang fumant des ennemis : tel qu'un chien généreux qui s'acharne après la bête, il s'était laissé entraîner trop loin par les délices de la victoire. C'est ce Scipion qui détruisit plus tard Carthage et Numance, et qui devint incomparablement le premier des Romains d'alors par sa vertu comme par la grandeur de son autorité. La Fortune remit donc à une autre occasion de satisfaire l'envie que lui causait le succès de Paul Émile : elle lui laissa goûter alors, sans mélange, le plaisir de la victoire.

Cependant Persée, dans sa fuite, suivait le chemin de Pydna à Pella[1]. Sa cavalerie s'était échappée sauve de la bataille, et à peu près tout entière. Les gens de pied ne l'eurent pas plutôt rejointe, qu'ils se mirent à injurier les cavaliers, en les appelant des lâches et des traîtres. Effrayé de ce tumulte, Persée détourne son cheval hors du grand chemin ; et, pour n'être pas reconnu, il ôte son manteau de pourpre, qu'il pose devant lui, et il prend son diadème dans sa main. Puis, afin de s'entretenir avec ses amis pendant la route, il mit pied à terre, et il mena son cheval par la bride. Mais ceux qui l'accompagnaient restèrent derrière, et se retirèrent l'un après l'autre, sous prétexte, l'un de rattacher ses brodequins, un autre de faire baigner son cheval, un autre d'apaiser sa soif : c'est qu'ils redoutaient bien moins les ennemis que la cruauté de leur maître ; et, en effet, ses malheurs avaient égaré son esprit, et il cherchait à rejeter sur les autres la cause de sa défaite. Lorsqu'il fut entré de nuit dans Pella, Euctus et Eudéus, ses trésoriers, vinrent au-devant de lui : ils osèrent lui reprocher les fautes qu'il avait faites, et lui donner, avec une franchise intempestive, leur avis sur la conduite qu'il devait tenir. Persée, transporté de colère, les tua de sa main l'un et l'autre, à coups de poignard.

[1] Pella était la capitale de la Macédoine.

Alors il ne resta plus auprès de lui qu'Évandre de Crète, Archédamus d'Étolie, et Néon le Béotien.

De toutes ses troupes, les Crétois seuls le suivirent : non point qu'ils lui fussent réellement attachés, mais ils étaient retenus par ses richesses, comme les abeilles par le miel ; car il en traînait après lui d'immenses ; et il leur permit même de piller, dans ses trésors, des coupes, des cratères, et d'autres vases d'or et d'argent, jusqu'à la valeur de cinquante talents[1]. Il alla d'abord à Amphipolis, puis de là à Galepsus[2] ; et, comme il s'était un peu remis de sa peur, il retomba dans sa maladie native et invétérée, l'avarice. Il se plaignait à ses amis d'avoir jeté aux Crétois, par mégarde, des vases d'or qui avaient appartenu à Alexandre le Grand ; et il conjura avec larmes les soldats qui les avaient pris de les lui rendre pour le prix qu'ils valaient. Ceux qui le connaissaient parfaitement virent bien qu'il voulait agir en Crétois avec des Crétois[3] ; mais ceux qui se fièrent à sa parole, et qui rendirent les vases, les perdirent, et n'en reçurent pas le prix. Ayant gagné sur ses amis trente talents[4], dont les ennemis devaient bientôt se saisir, il cingla avec eux vers Samothrace[5], et il se réfugia dans le temple des Dioscures[6].

Les Macédoniens passaient de tout temps pour aimer leurs rois ; mais, à cet instant, comme si l'appui eût été brisé, tous ces sentiments s'écroulèrent d'un coup : ils se remirent à la discrétion de Paul Émile, et ils le rendirent, en deux jours, maître de toute la Macédoine. C'est là une probabilité en faveur de l'opinion de ceux qui attribuent à la Fortune les succès de Paul Émile. Ajoutons qu'il y

1 Environ trois cent mille francs de notre monnaie.
2 Amphipolis et Galepsus étaient deux villes de Thrace, sur la côte
3 Allusion au proverbe grec : *Les Crétois sont toujours menteurs.*
4 Environ cent quatre-vingt mille francs de notre monnaie.
5 Ile voisine de la Thrace, aujourd'hui Sémendraki.
6 Les fils de Jupiter, c'est-à-dire Castor et Pollux.

eut quelque chose de divin dans ce qui lui arriva à Amphipolis. Comme il sacrifiait dans cette ville, et qu'il venait de présenter l'offrande sacrée, la foudre tomba sur l'autel, consuma la victime, et acheva la cérémonie. Mais, entre toutes ces faveurs de la divinité et de la Fortune, la plus merveilleuse, sans contredit, c'est ce que fit pour lui la renommée. Il n'y avait que quatre jours de la défaite de Persée à Pydna ; le peuple assistait dans Rome à des courses de chevaux : un bruit soudain se répand, sur les premiers gradins du théâtre, que Paul Émile a vaincu Persée en une grande bataille, et conquis toute la Macédoine. Cette nouvelle, devenue bientôt publique, excita des transports de joie, suivis de battements de mains et d'acclamations ; et l'allégresse, pendant cette journée, remplit toute la ville. Puis, comme on ne put pas remonter à la source de ce bruit, et que chacun disait n'en rien savoir que par ouï-dire, la certitude disparut, et il ne resta plus rien de la nouvelle. Mais, peu de jours après [1], on eut des dépêches certaines ; et ce fut un étonnement général, que ce bruit avant-coureur eût annoncé la vérité par un mensonge.

On remarque, à ce propos, que la nouvelle de la bataille livrée par les peuples d'Italie près du fleuve Sagra [2] fut portée dès le jour même dans le Péloponnèse, et qu'on apprit non moins rapidement, à Platées, le combat de Mycale contre les Mèdes. Quand les Romains vainquirent les Tarquins, que soutenaient les peuples du Latium, on vit, presque aussitôt après l'événement, deux jeunes gens apparaître, d'une beauté et d'une taille extraordinaires : ils arrivaient de l'armée ; et ils racontèrent ce qui s'était passé. On conjectura que c'étaient les Dioscures. Le premier qui les rencontra dans le Forum, comme ils faisaient rafraîchir à la fontaine leurs chevaux inondés

[1] Les courriers de Paul Émile arrivèrent vingt jours après la bataille : c'était son fils Fabius, et deux autres de ses officiers.

[2] En Italie, dans la Locride.

de sueur, témoigna, par son étonnement, qu'il doutait d'une victoire si vite annoncée. Alors, dit-on, ils lui touchèrent doucement la barbe en souriant; et, soudain, de noire qu'elle était, le poil en devint roux. Ce prodige confirma la vérité de leur rapport, et fit donner à ce Romain le nom d'Énobarbus, c'est-à-dire qui a la barbe couleur de cuivre. Au reste, il y a, dans ce que nous avons vu de nos jours, de quoi rendre croyables tous ces faits anciens. Lors de la révolte d'Antonius contre Domitien, au moment où l'on s'attendait à une guerre dangereuse du côté de la Germanie, et où Rome était en proie à de vives alarmes, tout à coup le peuple, et de son pur mouvement, répandit le bruit d'une victoire: on contait qu'Antonius lui-même avait été tué; que son armée était complétement détruite, et qu'il n'en restait pas la moindre partie. Cette nouvelle acquit une telle notoriété et un crédit si universel, que plusieurs des magistrats firent aux dieux des sacrifices d'actions de grâces. Mais, quand on en rechercha le premier auteur, il ne se trouva personne: chacun la renvoyait à un autre, et elle échappait sans cesse; à la fin, elle se perdit dans la foule immense, ainsi que dans une vaste mer; et, comme elle ne paraissait avoir aucune origine certaine, elle se dissipa promptement. Mais Domitien, marchant avec une armée contre Antonius, rencontra en chemin un courrier chargé de lettres qui lui apprenaient la victoire. Or, le jour où on l'avait gagnée était celui-là même où la nouvelle en avait couru dans Rome, quoique le champ de bataille fût éloigné de plus de vingt mille stades [1]. Voilà un fait que pas un contemporain n'ignore.

Cependant Cnéius Octavius, qui commandait la flotte de Paul Émile, ayant abordé à Samothrace, ne voulut point,

[1] Environ mille lieues. C'est une erreur considérable, ou une grossière faute de copiste. Il n'y a guère que le quart de cette distance de Rome aux bords du Rhin.

par respect pour les dieux, violer l'asile de Persée; mais il s'occupa de lui ôter les moyens de s'embarquer et de prendre la fuite. Néanmoins Persée gagna secrètement un Crétois, nommé Oroandès, qui avait un petit vaisseau, et qui consentit à le recevoir à son bord, lui et ses richesses. Oroandès en usa envers lui à la crétoise[1]: il embarqua, à la faveur de l'obscurité, tout ce que Persée avait de précieux, et il lui dit de se rendre, vers le milieu de la nuit, au port voisin du promontoire de Démétrium[2], avec ses enfants et les serviteurs dont il ne pouvait se passer; mais, dès le soir, il mit à la voile. Persée, ses enfants et sa femme, avaient enduré de cruelles tortures à descendre, par une petite fenêtre, le long du mur de la ville, mal façonnés qu'ils étaient aux fatigues d'une vie errante. Mais quel gémissement de douleur il poussa, lorsqu'un homme qui le rencontra errant sur le rivage lui dit qu'il avait vu Oroandès cinglant en pleine mer! Le jour commençait à poindre, tout espoir était perdu: il se met donc à fuir vers la muraille le long de laquelle il était descendu. On l'aperçut cette fois; mais il avait gagné son lieu de refuge, avant que les Romains pussent l'atteindre. Pour ses enfants, il les avait remis lui-même à Ion. Cet Ion avait été autrefois le favori de Persée, mais il le trahit alors; et c'est par lui surtout que Persée se vit réduit, comme une bête féroce à qui l'on a enlevé ses petits, à se rendre lui-même à la discrétion de ceux qui tenaient ses enfants entre leurs mains. Il avait en Nasica une parfaite confiance, et c'est lui qu'il demanda; mais Nasica n'était pas sur la flotte. Persée, après avoir déploré son malheur, réfléchit à la nécessité où il était réduit, et il se livra au pouvoir d'Octavius.

Persée fit voir trop bien, dans cette occasion, qu'il y avait en lui une maladie plus honteuse encore que l'a-

[1] C'est-à-dire perfidement.
[2] Dans la partie septentrionale de l'île de Samothrace.

varice, à savoir l'amour de la vie, qui lui fit perdre le seul bien que la Fortune ne puisse ôter à ceux qu'elle afflige, la compassion d'autrui. Il avait demandé d'être conduit à Paul Émile; et celui-ci, qui s'attendait à trouver en lui un homme de grand cœur, précipité dans une disgrâce cruelle par la colère des dieux et la jalousie de la Fortune, était sorti de sa tente les yeux baignés de larmes, et il s'avançait à sa rencontre, accompagné de ses amis. Mais Persée donna, au contraire, un humiliant spectacle : il se prosterna le visage contre terre; il embrassa les genoux de Paul Émile; il proféra des paroles si déshonorantes, et il descendit à des prières si basses, que Paul Émile ne put ni les souffrir ni les entendre. « Malheureux! dit Paul Émile, en jetant sur le roi un regard de tristesse et d'indignation, pourquoi justifier la Fortune du plus grand reproche que tu puisses lui faire? Pourquoi prouver par ta conduite que tu mérites tes malheurs présents, et que tu ne méritais pas ta prospérité passée? Pourquoi abaisser ma victoire et diminuer la gloire de mon succès, en te montrant homme de si peu de cœur, et adversaire si peu digne des Romains? La vertu force, envers les malheureux, le respect d'un ennemi même; mais la lâcheté, même heureuse, n'est pour les Romains que l'objet d'un profond mépris. »

Néanmoins Paul Émile releva Persée, le prit par la main, et le remit à Tubéron. Puis, emmenant dans sa tente ses fils, ses gendres, et les plus jeunes des officiers romains, il s'assit, et il resta longtemps pensif sans rien dire, au grand étonnement de tous ceux qui étaient là. Enfin il rompit le silence, et il se mit à parler sur l'inconstance de la Fortune, et sur les vicissitudes des choses humaines. « Sied-il bien, dit-il, à qui n'est qu'un homme, de s'enorgueillir de sa prospérité présente, et de se glorifier de la conquête d'une nation, d'une ville ou d'un royaume? Ne nous faut-il pas réfléchir plutôt à l'instabilité de la Fortune, et à cet exemple si frap-

pant de la faiblesse humaine, qu'elle offre aux yeux de l'homme de guerre, pour l'avertir de ne rien regarder comme durable et permanent? En quel temps peut-on avoir une confiance assurée, puisque le moment même de la victoire nous oblige particulièrement à nous tenir en garde contre les caprices du sort; puisque c'est au sein même de la joie, que les révolutions de cette destinée, qui porte tour à tour ses faveurs de côté et d'autre, nous donnent de si justes sujets de défiance? Quand les successeurs de cet Alexandre qui s'était élevé à un si haut degré de puissance, et qui avait conquis un si vaste empire, vous les avez fait tomber sous les pieds en une heure; quand ces rois qu'environnaient naguère tant de milliers de fantassins et une cavalerie si nombreuse, vous les voyez réduits à recevoir leur nourriture journalière des mains de leurs ennemis : croyez-vous qu'il y ait au monde une prospérité vraiment durable, et à l'épreuve du temps? Réprimez donc, mes enfants, cette vaine fierté, cette arrogance que donne la victoire; portez toujours, pour vous humilier, votre pensée sur l'avenir; enfin comptez que le sort finira quelque jour par vous frapper, et par faire expier à chacun de nous sa prospérité présente. » Paul Émile développa, dit-on, assez longuement ces pensées[1]; puis il renvoya les jeunes gens, dont il venait de dompter par ses remontrances, comme par un frein, la présomption et l'audace.

Paul Émile fit prendre ensuite à son armée ses quartiers d'hiver; puis il partit pour visiter la Grèce, et se procurer une récréation humaine en même temps que glorieuse. Partout, sur son passage, il soulageait les peuples et réformait les gouvernements; il prenait dans les magasins du roi de quoi distribuer ici du blé, là de l'huile. Il y trouva, dit-on, de si grandes provisions, que

[1] Tite Live fait parler Paul Émile plus brièvement, mais dans un sens analogue. Paul Émile avait parlé en grec à Persée; mais il parla en latin à ses enfants.

ceux qui étaient dans le cas d'en recevoir manquèrent avant qu'on les eût épuisées. A Delphes, il vit une grande colonne carrée, de pierres blanches, disposée pour recevoir une statue d'or de Persée : il ordonna qu'on y mît la sienne. « Les vaincus, dit-il, doivent céder la place aux vainqueurs. » A Olympie, il prononça, dit-on, ce mot si souvent répété depuis : « Phidias a sculpté le Jupiter d'Homère[1]. » A l'arrivée des dix commissaires envoyés de Rome, il rendit aux Macédoniens leurs terres, déclara leurs villes libres, et leur permit de se gouverner par leurs propres lois. Il ne leur imposa qu'un tribut annuel de cent talents[2] : ce n'était pas la moitié de ce qu'ils payaient à leurs rois. Il donna ensuite, en l'honneur des dieux, des jeux publics et des sacrifices, accompagnés de festins et de fêtes. Les trésors du roi fournissaient à ces libéralités; mais c'est par lui-même que Paul Émile voulut pourvoir au bon ordre, à la disposition des lieux, à la distribution des rangs, aux égards, aux politesses dus à chaque convive, suivant son mérite ou sa dignité. Il y fit paraître tant de discernement, tant d'attention et d'exactitude, que les Grecs admiraient de le voir traiter, avec un soin diligent, de simples amusements mêmes, et qu'un homme chargé de si grandes affaires observât, jusque dans les plus petites, la règle des bienséances.

Lui-même il goûtait, dans ces fêtes, une satisfaction bien vive; car, entre tant d'apprêts si magnifiques et si bien ordonnés, sa personne était, pour les assistants, le plus doux des spectacles, et le plus digne de leurs regards. Et, à ceux qui admiraient le bon goût de ses dispositions : « Il faut, dit-il, la même intelligence et pour bien ranger une armée en bataille, et pour bien ordonner un banquet. L'une doit être, le plus possible, redou-

[1] Phidias en était convenu lui-même, et avait cité les vers du premier chant de l'*Iliade* dont il s'était inspiré.

[2] Environ six cent mille francs de notre monnaie.

table aux ennemis, et l'autre agréable aux conviés. » Mais on loua surtout son désintéressement et sa grandeur d'âme; car il ne voulut pas même voir la quantité d'or et d'argent qui remplissait les trésors du roi : il fit tout remettre aux questeurs, pour le trésor public. Il permit seulement à ses fils, qui aimaient les lettres, d'emporter les livres du roi; et, en distribuant les prix de bravoure à ceux qui s'étaient signalés dans la bataille, il ne donna à Élius Tubéron, son gendre, qu'une coupe d'argent du poids de cinq livres. C'est ce Tubéron qui habitait, comme nous l'avons dit, avec ceux de sa famille, lui seizième, sur une petite terre dont le revenu les faisait vivre tous. Ce fut, dit-on, le premier meuble d'argent qui entra dans la maison des Élius : encore s'y introduisit-il par l'entremise de la vertu, et comme une récompense d'honneur. Jusque-là, eux et leurs femmes, ils n'avaient voulu voir dans leurs meubles ni argent ni or.

Après que Paul Émile eut réglé avec sagesse les affaires de la Macédoine, il prit congé des Grecs, et il exhorta les Macédoniens à se souvenir que c'était aux Romains qu'ils devaient la liberté, et qu'ils avaient à la conserver par l'obéissance aux lois, et par leur union entre eux. Il partit ensuite pour l'Épire, avec un ordre du sénat d'abandonner aux soldats qui avaient fait avec lui la guerre contre Persée, le pillage des villes de ce pays. Pour les surprendre toutes à la fois et sans qu'on pût soupçonner son dessein, il fait venir dix des principaux citoyens de chaque ville, et il leur enjoint d'apporter, à jour marqué, tout l'or et tout l'argent qu'ils avaient dans leurs maisons et dans leurs temples. Il les renvoie chacun avec un détachement de troupes et un centurion, sous prétexte de cet or à chercher et à ramasser, et comme des aides qu'il leur donnait. Le jour venu, ces soldats, en un seul et même instant, prennent leur élan à travers les villes, pillent et enlèvent tout. Il ne fallut qu'une heure, pour réduire en servitude cent cinquante mille hommes, et

pour saccager soixante et dix villes. Et pourtant ce pillage affreux, cette impitoyable destruction ne produisirent pas plus d'onze drachmes [1], pour la part de chaque soldat. L'univers frémit d'horreur de l'issue de cette guerre, où l'on avait tiré, de la ruine de toute une nation, un butin si modique à répartir, et un si faible gain.

Paul Émile, après cette expédition, qui répugnait à la douceur et à l'humanité de son caractère, descendit à la ville d'Oricum [2]. C'est là qu'il s'embarqua pour l'Italie avec son armée. Il remonta le Tibre sur la galère royale à seize bancs de rameurs, décorée des armes captives, de riches étoffes et de vêtements de pourpre. Les Romains étaient sortis en foule au-devant de lui, et ils accompagnaient, du rivage, le navire, qui voguait lentement : on eût dit un cortége triomphal, et comme un avant-goût des fêtes qui se préparaient. Mais les soldats, qui avaient jeté un coup d'œil d'envie sur les trésors du roi, et qui n'y avaient pas eu toute la part qu'ils avaient espérée, nourrissaient, depuis ce désappointement, un secret ressentiment contre Paul Émile. Ils laissèrent éclater à la fin leur malveillance : ils l'accusaient d'avoir eu un commandement dur et despotique; et ils se montraient peu disposés à favoriser ses prétentions au triomphe. Servius Galba [3], ennemi personnel de Paul Émile, sous qui il avait servi en qualité de tribun des soldats, profita de cette disposition des troupes, pour se hasarder publiquement à dire qu'il ne fallait pas accorder le triomphe. Il lança, au milieu de cette soldatesque, mille calomnies contre le général; il aigrit le mécontentement qui fermentait déjà; puis, il demanda aux tribuns du peuple de remettre l'assemblée à un autre jour, allé-

[1] Environ dix francs de notre monnaie. Mais Tite-Live dit quatre cents deniers pour chaque cavalier, et deux cents pour chaque fantassin ; ce qui fait quarante fois et vingt fois plus que ne dit Plutarque.

[2] Port de Macédoine.

[3] C'était un orateur très-habile. Il fut le dernier adversaire contre qui Caton essaya ses forces.

guant qu'il n'aurait pas assez de temps pour développer l'accusation, bien qu'il lui restât encore quatre heures. Les tribuns lui ordonnèrent de proposer sur-le-champ ce qu'il avait à dire; et Galba se mit à faire un long discours, tout plein d'injures et de calomnies, qui consuma le reste de la journée. Quand la nuit fut venue, les tribuns renvoyèrent l'assemblée. Alors les soldats, devenus plus audacieux, s'attroupent autour de Galba; ils font une ligue tous ensemble, et, dès le grand matin, ils envahissent, comme la veille, le lieu de l'assemblée. C'était le Capitole que les tribuns avaient désigné. Au point du jour, on prit les suffrages; et la première tribu rejeta la proposition du triomphe. Le peuple et le sénat, en apprenant cette nouvelle, s'indignèrent de l'affront qu'on faisait à Paul Émile; mais, tandis que le peuple se répand en clameurs inutiles, les principaux sénateurs ne se contentent pas de crier : A l'indignité! ils s'excitent mutuellement à réprimer chez les soldats une licence et une audace qui se porteraient à toute sorte d'actes injustes et violents, si rien n'entravait leur entreprise, et s'ils enlevaient à Paul Émile le triomphe, prix de ses victoires. Ils fendent la presse, montent en troupe au Capitole, et demandent aux tribuns de suspendre les suffrages, jusqu'à ce qu'ils aient fait leurs représentations à la multitude.

Le sursis est accordé, le silence s'établit; et Marcus Servilius, homme consulaire, qui, en bataille, provoqué à vingt-trois combats singuliers, avait tué tous ses ennemis, s'avance au milieu de l'assemblée : « Je connais aujourd'hui mieux que jamais, dit-il, les talents militaires de Paul Émile, quand je vois avec quelle armée, regorgeant d'insubordination et de vices, il a pu accomplir de si grandes et glorieuses entreprises. J'admire que le peuple, qu'enorgueillissent ses triomphes sur les nations de l'Illyrie et de l'Afrique, s'envie à lui-même la satisfaction de voir le roi de Macédoine, toute la gloire

d'Alexandre et de Philippe, traînés captifs des armes romaines! Étrange inconséquence! dit-il encore; vous avez sacrifié aux dieux, sur le premier bruit d'une victoire incertaine répandu dans la ville; vous les avez priés de mettre promptement sous vos yeux la réalité qu'annonçait la nouvelle; et, quand votre général vous apporte avec lui la victoire bien avérée, vous ravissez aux dieux l'honneur qui leur est dû, et à vous-mêmes votre joie. Est-ce donc que vous craignez de contempler la grandeur de vos succès, ou voulez-vous ménager le roi? Encore vaudrait-il mieux que le refus du triomphe vînt de votre pitié pour lui, que de votre envie contre le général. Mais tel est l'excès de licence où votre faiblesse a laissé monter l'envie des méchants, qu'un homme qui n'a jamais reçu de blessures, un homme au teint frais et vermeil, et qui a toujours vécu à l'ombre, ose décider du mérite des généraux et de leur droit au triomphe; et cela devant nous, qui avons appris, par tant de blessures, à juger du courage ou de la lâcheté de ceux qui nous commandent. » En disant ces mots, il ouvrit sa robe, et il montra, sur sa poitrine, les cicatrices sans nombre des blessures qu'il avait reçues. Puis, comme il se retournait, il découvrit par mégarde des parties que la bienséance oblige de cacher; et, voyant rire Galba : « Tu ris, lui dit-il, de ces hernies, et moi je m'en fais gloire devant mes concitoyens; car c'est en passant les jours et les nuits à cheval pour leur service, que j'ai gagné ces infirmités[1]. Mais allons, prends les suffrages des soldats; je vais descendre, et les suivre les uns après les autres, pour reconnaître les méchants, les ingrats, et tous ceux qui aiment mieux, à la guerre, être flattés que commandés. »

[1] Le récit de Tite Live est plus clair que celui de Plutarque : *Quæ dum ostentat, adapertis forte quæ velanda erant, tumor inguinum proximus risum movit. Tum, hoc quoque quod ridetis, inquit, in equis dies noctesque*, etc., XLV, 39.

Ce discours imposa, dit-on, si fort à cette soldatesque, et changea tellement les dispositions des esprits, que toutes les tribus décernèrent unanimement le triomphe à Paul Émile. Voici, suivant les témoins, qu'elle en fut l'ordonnance et la marche.

On avait dressé, dans les théâtres où se font les courses de chevaux, et qu'on appelle cirques, et dans le Forum, et dans les quartiers de la ville d'où l'on pouvait voir la pompe, des échafauds sur lesquels se placèrent les spectateurs, vêtus de robes blanches. Tous les temples furent ouverts; on les couronna de festons, et on les remplit de la fumée des parfums. Des licteurs en grand nombre et des appariteurs repoussaient à leur rang les spectateurs trop empressés, réprimaient leurs courses désordonnées, et tenaient les rues dégagées et libres. La marche triomphale fut partagée en trois jours. Le premier jour suffit à peine à voir passer les statues captives, les tableaux, les figures colossales, portés sur deux cent cinquante chariots : spectacle imposant! Le lendemain passèrent, sur un grand nombre de chariots, les armes les plus belles et les plus riches des Macédoniens, tant d'airain que de fer, nouvellement fourbies, et toutes resplendissantes. Quoiqu'on les eût rassemblées avec beaucoup de soin et d'art, elles semblaient jetées au hasard par monceaux : casques sur boucliers, cuirasses sur bottines; pavois de Crète, targes de Thrace, carquois entassés pêle-mêle avec des mors et des brides; épées nues, longues piques, sortant de tous les côtés, et présentant leurs pointes menaçantes. Toutes ces armes étaient retenues par des liens un peu lâchés; et, le mouvement des chariots les froissant les unes contre les autres, il en sortait un son aigu et effrayant : la vue des armes d'un peuple, même vaincu, n'était pas sans inspirer une sorte d'horreur. A la suite des chariots qui traînaient les armes, marchaient trois mille hommes, portant l'argent monnayé dans sept cent cinquante vases, dont chacun con-

tenait trois talents[1], et était soutenu par quatre hommes. D'autres étaient chargés de cratères d'argent, de coupes en forme de cornes, de flacons, de gobelets, disposés tous pour la montre, et distingués à la fois et par leur grandeur et par la beauté de leur ciselure. Le troisième jour, dès le matin, les trompettes s'avancèrent, sonnant non ces airs qu'on joue dans les processions et dans les pompes religieuses, mais ceux dont se servent les Romains pour exciter les troupes au combat. A leur suite, venaient cent vingt taureaux engraissés, les cornes dorées, le corps orné de bandelettes et de guirlandes. Leurs conducteurs étaient de jeunes garçons ceints, pour le sacrifice, de tabliers richement brodés, et suivis d'autres jeunes gens qui portaient des vases d'argent et d'or. On voyait passer derrière eux ceux qui étaient chargés de l'or monnayé, distribué, comme la monnaie d'argent, dans des vases qui contenaient chacun trois talents : il y avait soixante-dix-sept vases. Puis, c'étaient les hommes soutenant la coupe sacrée, d'or massif, du poids de dix talents[2], enrichie de pierres précieuses, ouvrage exécuté par l'ordre de Paul Émile; puis les vases qu'on appelait antigonides, séleucides[3], thériclées[4], et toute la vaisselle d'or de Persée; puis enfin le char de Persée, et ses armes surmontées de son diadème.

A quelque distance, marchaient ses enfants captifs, et, avec eux, leurs gouverneurs, leurs précepteurs et leurs officiers en foule, versant des larmes, tendant les mains aux spectateurs, et enseignant à ces jeunes enfants à intercéder auprès du peuple et à demander grâce. Il y avait deux garçons et une fille, incapables, à cause de leur âge tendre, de comprendre la grandeur de leurs maux, et d'autant plus dignes de pitié, qu'ils

[1] Environ dix-huit mille francs de notre monnaie.
[2] Le talent, mesure de pesanteur, était un poids de soixante livres.
[3] Du nom des rois Antigonus et Séleucus.
[4] Du nom de Thériclès, célèbre potier athénien.

étaient moins sensibles au changement de leur fortune. Peu s'en fallut même que Persée passât sans être remarqué : tant la compassion fixait les yeux des Romains sur ces pauvres petits! Plus d'un, à leur aspect, ne put retenir ses larmes. Il y avait, dans toutes les âmes, un sentiment mêlé de plaisir et de douleur, et qui ne cessa que lorsque les enfants furent passés. Persée lui-même venait après ses enfants et leur suite, vêtu d'une robe noire, et portant les pantoufles à la macédonienne : on voyait, à son air, que la grandeur de ses maux lui faisait de tout un objet de terreur, et lui avait troublé l'esprit. Il était suivi d'une troupe d'amis et de familiers, le visage accablé de douleur, tenant sans cesse arrêtés sur Persée leurs yeux baignés de larmes, et donnant à croire aux spectateurs qu'ils ne déploraient que l'infortune de Persée, et qu'ils faisaient peu de compte de leur propre malheur. Persée avait bien envoyé prier Paul Émile de ne le pas donner en spectacle, et de lui épargner les hontes du triomphe. Mais Paul Émile, afin sans doute de se moquer de sa lâcheté et de son amour pour la vie : « Ce qu'il demande était déjà en son pouvoir, répondit-il, et l'est encore aujourd'hui s'il veut; » faisant entendre que Persée devait préférer la mort à la honte. Mais le lâche n'en eut pas le courage : amolli par je ne sais quelles espérances, il devint une des dépouilles conquises sur lui par le vainqueur.

On transportait, à la suite de cette dernière troupe, quatre cents couronnes d'or, félicitations de victoire, que les villes avaient décernées à Paul Émile par ambassadeurs.

Enfin paraissait le triomphateur lui-même, monté sur un char magnifiquement paré; personnage digne, par lui seul, même sans cette pompe splendide, d'attirer tous les regards, et revêtu d'une robe de pourpre brodée d'or. Il tenait dans sa main droite un rameau d'olivier, et, comme lui, toute l'armée, laquelle suivait le char du

général, rangée par compagnies, et chantant tantôt des chansons à la romaine, mêlées de traits satiriques, tantôt des hymnes de victoire en l'honneur des exploits de Paul Émile. Admiré et applaudi de tous, il n'y avait pas un seul homme de bien qui portât envie à la gloire du triomphateur; mais il est sans doute un dieu chargé par les destins de rabattre toujours quelque chose des grandes prospérités qui dépassent la mesure, et de faire un tel mélange, dans la vie humaine, qu'elle ne soit pour personne entièrement pure et exempte de maux, et que ceux-là soient réputés les plus heureux, comme dit Homère, auxquels le sort dispense en proportion égale l'une et l'autre fortune [1].

Paul Émile avait quatre fils, dont deux, Fabius et Scipion, étaient passés par adoption, comme je l'ai déjà dit, dans des familles étrangères : les deux autres, nés d'une seconde femme, et qui n'étaient encore que des enfants, étaient restés dans sa maison. L'aîné de ces derniers mourut cinq jours avant le triomphe de Paul Émile, à l'âge de quatorze ans; et l'autre, à l'âge de douze ans, trois jours après le triomphe. Il n'y eut pas un Romain qui ne ressentît vivement l'affliction du père. Tous frissonnèrent en voyant la cruauté de la Fortune, qui n'avait pas honte d'introduire un tel deuil dans une maison pleine de bonheur et de joie et toute retentissante de sacrifices d'actions de grâces, et de mêler les gémissements et les larmes aux chants de victoire et aux triomphes. Paul Émile, toutefois, prit les choses en sage; et il réfléchit que l'homme a besoin de courage et de force d'âme, non pas seulement contre des armes et des piques, mais bien encore contre les attaques de la Fortune : aussi fit-il, de ces événements contraires ainsi mêlés, une sorte de balance et de compensation, jugeant le mal effacé par le bien, et ses pertes personnelles par

[1] *Iliade*, chant XXIV, vers 526.

les prospérités publiques; et rien, dans ses actions, ne vint rabaisser sa grandeur, ou ternir l'éclat de sa victoire. Il venait à peine d'ensevelir l'aîné de ses fils, ainsi que je l'ai dit, quand arriva le triomphe; et, le second étant mort après le triomphe, il convoqua l'assemblée du peuple romain; et là, loin qu'il tînt les discours d'un homme qui eût besoin de consolation, il consola lui-même ses concitoyens de la douleur que leur causaient ses propres infortunes.

« Je n'ai jamais craint, dit-il, rien de ce qui vient des hommes; mais, entre les choses divines, ce que j'ai toujours redouté, c'est l'extrême inconstance de la Fortune, et l'inépuisable variété de ses coups; surtout durant cette guerre, où elle favorisait, comme un vent propice, toutes mes entreprises : sans cesse, en effet, je m'attendais à la voir renverser mon bonheur, et soulever quelque tempête. Oui, dit-il encore, en un seul jour j'ai traversé la mer Ionienne, de Brindes à Corcyre; et, de Corcyre, je suis arrivé en cinq jours à Delphes, où j'ai sacrifié à Apollon. Cinq jours encore, et nous touchions, l'armée et moi, la Macédoine, et je purifiais l'armée avec les cérémonies d'usage. A l'instant même, je commençai mes opérations militaires; et, quinze jours après, j'avais terminé la guerre, par la plus glorieuse victoire. Ce cours rapide de prospérités m'inspirait une juste défiance de la Fortune : bien en repos sur les ennemis, et n'ayant plus aucun danger à en craindre, c'est pour la traversée du retour que je redoutais l'inconstance de la déesse, alors que je ramenais une telle armée, si heureusement victorieuse, et des dépouilles immenses, et des rois captifs. Arrivé sans aucun accident auprès de vous, et voyant la ville dans la joie, dans les fêtes et les sacrifices, je ne m'en suis pas moins défié du sort; car je savais qu'il n'est pas une de ses faveurs qui soit pour nous sans mélange, et que l'envie accompagne toujours les grands succès. Mon âme, pleine de cette douloureuse

inquiétude, et tremblante sur ce que l'avenir réservait à Rome, n'a été délivrée de ses craintes qu'à l'instant où j'ai vu ma maison périr en ce terrible naufrage; où il m'a fallu, dans des jours sacrés, ensevelir de mes mains, coup sur coup, deux fils de si belle espérance, les seuls que je me fusse réservés pour mes héritiers. Me voilà maintenant à l'abri des grands dangers; et j'ai une ferme confiance que votre prospérité résistera solide et durable. La Fortune est assez vengée de mes succès par les maux qu'elle a versés sur moi : elle a fait voir, dans le triomphateur, autant que dans le captif traîné en triomphe, un frappant exemple de la fragilité humaine; avec cette différence pourtant que Persée vaincu a toujours ses enfants, et que Paul Émile vainqueur a perdu les siens. »

Tel fut, dit-on, le généreux et magnanime discours de Paul Émile, dans l'assemblée du peuple; inspiration d'une noblesse de sentiment naturelle et qui n'avait rien d'affecté. Quoiqu'il fût très-touché des malheurs de Persée, et qu'il eût un grand désir d'adoucir son sort, la seule chose qu'il put obtenir pour lui, ce fut de le faire transférer de la prison publique dans un lieu décent, où il pût mener une vie moins dure [1]. Il y était étroitement gardé; et, suivant la plupart des historiens, il s'y laissa mourir de faim. Quelques-uns le font périr d'une mort étrange, et peut-être sans exemple. Les soldats préposés à sa garde, irrités contre lui pour je ne sais quel grief, et ne pouvant le chagriner ou le maltraiter autrement, avaient imaginé de l'empêcher de dormir : ils épiaient avec soin les moments où il s'assoupissait, et ils employaient toutes sortes de moyens pour le tenir éveillé; et Persée serait mort de cette insomnie continuelle. Deux de ses enfants moururent aussi; mais le troisième, Alexandre, devint habile, dit-on, dans la toreutique et la ciselure. Il apprit à écrire et à parler la langue romaine;

1 C'est à Albe qu'il fut interné, avec son fils Alexandre.

et on le fit greffier public, charge qu'il remplit avec intelligence, et à la satisfaction des magistrats.

La conquête de la Macédoine par Paul Émile eut pour le peuple un bien fortuné résultat : Paul Émile avait rapporté dans le trésor public des sommes si considérables, que les Romains purent demeurer exempts de tout impôt, jusqu'au temps d'Hirtius et de Pansa, qui furent consuls durant la première guerre d'Antoine et d'Auguste[1]. Et ce qui fut, dans Paul Émile, une admirable singularité, c'est que, malgré l'amour extrême et la vénération que lui portait le peuple, il resta toujours attaché au parti aristocratique : il ne dit, il ne fit jamais rien, dans la vue de flatter la multitude ; et, sur toutes les affaires publiques, il se concerta toujours avec les premiers et les plus distingués d'entre les citoyens. C'est le fondement du reproche que dans la suite Appius fit à Scipion l'Africain. Ils étaient, en ce temps-là, les deux plus grands personnages de Rome, et ils briguaient ensemble la charge de censeur. Appius était porté par le sénat et par la noblesse, dont les Appius suivaient de tout temps le parti. Scipion, déjà si grand par lui-même, était de plus auprès du peuple en grand crédit et en grande faveur. En le voyant arriver dans le Forum, entouré de gens de basse condition, autrefois esclaves, et très-propres d'ailleurs à cabaler, à soulever la populace, à tout arracher par des intrigues, par des clameurs, par des voies de fait même, Appius s'écria de toute sa force : « O Paul Émile ! gémis, dans les enfers, de voir le crieur public Émilius, et Licinius Philonicus, conduire ton fils à la censure. »

Scipion ne gagna cette faveur du peuple qu'en faisant tout pour lui : Paul Émile, au contraire, malgré son dévouement à l'aristocratie, ne fut pas moins aimé des plébéiens que ceux qui s'étudiaient le plus à les flatter et à leur complaire. C'est ce qu'ils firent bien voir, en lui

[1] C'est ce qu'on appelle la guerre de Mutine, ou de Modène.

décernant toutes sortes d'honneurs, et en particulier la censure, dignité sacrée entre toutes, et qui, outre les autres prérogatives, donne le droit de rechercher la vie des citoyens. Les censeurs peuvent chasser du sénat un sénateur qui se conduit mal, et y faire entrer ceux qu'ils jugent les plus gens de bien; ils peuvent noter d'infamie les jeunes hommes débauchés, en leur ôtant leur cheval. Ce sont eux encore qui font l'estimation des biens des particuliers et les dénombrements. Sous la censure de Paul Émile, le nombre des citoyens inscrits fut de trois cent trente-sept mille quatre cent cinquante-deux. Il nomma prince du sénat Émilius Lépidus, honoré déjà quatre fois de cette préséance. Il dégrada trois sénateurs, mais qui n'étaient pas des plus considérables, et il se montra, ainsi que Marcius Philippe, son collègue, très-modéré dans l'examen de l'ordre équestre.

Il avait terminé à peu près toutes les plus importantes affaires de sa charge, quand il fut attaqué d'une maladie d'abord très-dangereuse, mais qui s'adoucit ensuite, et qui menaça seulement d'être rebelle et longue. Il s'embarqua, par le conseil des médecins, pour Élée [1], ville d'Italie, où il demeura longtemps, dans une solitaire et paisible campagne, sur le bord de la mer. Les Romains regrettèrent vivement son absence; et, plus d'une fois, dans les théâtres, ils témoignèrent par des cris leur désir extrême de le revoir. A la fin, obligé d'assister à un sacrifice solennel, et croyant d'ailleurs sa santé assez bien rétablie, il revint à Rome, et il fit le sacrifice avec les autres prêtres, entouré d'une foule immense et pleine d'allégresse. Le lendemain, il offrit aux dieux un autre sacrifice, pour les remercier de sa guérison; après quoi il rentra chez lui, et se coucha. Mais tout à coup, avant qu'il pût s'apercevoir d'aucune altération dans sa santé, il

1 Autrement dit Vélia, dans la Grande Grèce, ville fondée par les Phocéens, et qu'ont illustrée Xénophane, Parménide et Zénon.

perdit connaissance, et il tomba dans le délire. Trois jours après, il était mort[1].

Paul Émile possédait, réunis en sa personne, tous les biens et tous les avantages qu'on regarde comme les sources du bonheur de la vie. Aussi ses funérailles se firent-elles avec une magnificence admirable; et on y décora sa vertu des ornements les plus riches et les plus glorieux qui puissent embellir un convoi. Ce n'était ni de l'or, ni de l'ivoire, ni tout l'appareil d'une vaine et ambitieuse somptuosité, mais l'affection, le respect et la reconnaissance, non-seulement des citoyens, mais des ennemis eux-mêmes. Tout ce qui se trouvait à Rome d'Ibères, de Ligures et de Macédoniens, assistèrent à ses obsèques : ceux d'entre eux qui étaient jeunes et forts portaient le lit funèbre; et les plus âgés suivaient, en appelant Paul Émile le bienfaiteur et le sauveur de leur patrie. En effet, non content de les avoir tous traités, au temps de ses conquêtes, avec douceur et humanité, il n'avait cessé, tout le reste de sa vie, de leur rendre service, et leur montrer autant d'intérêt qu'à des amis et à des parents. On dit que tout le bien qu'il laissa montait à peine à trois cent soixante-dix mille drachmes[2], dont il fit héritiers ses deux fils. Mais Scipion, le plus jeune des deux, qui était passé par adoption dans une maison plus riche, celle de Scipion l'Africain, abandonna toute la succession à son frère.

Telles furent, d'après les témoignages, les mœurs et la vie de Paul Émile.

[1] Il était âgé de soixante-neuf ou soixante et dix ans.

[2] Environ trois cent cinquante mille francs de notre monnaie.

COMPARAISON
DE
TIMOLEON ET DE PAUL ÉMILE[1].

Voilà comment l'histoire nous représente ces deux grands hommes : on reconnaît assez dès lors qu'il n'y a, dans leur comparaison, ni des différences, ni des disparités bien sensibles. Les guerres qu'ils eurent à soutenir leur donnèrent à tous les deux d'illustres adversaires : à l'un, les Macédoniens; à l'autre, les Carthaginois. Le bruit de leurs victoires retentit par le monde : l'un conquit la Macédoine, et détruisit la puissance des successeurs d'Antigonus, qui avait duré jusqu'au septième roi ; l'autre déracina de la Sicile toutes les tyrannies, et rendit à l'île sa liberté. Peut-être voudra-t-on mettre entre eux cette différence, que Paul Émile vainquit Persée alors que Persée disposait de grandes forces et avait déjà battu les Romains, tandis que Timoléon n'attaqua, dans Denys, qu'un homme presque sans ressources, et tout écrasé par ses pertes. Mais il y a aussi, à l'avantage de Timoléon, qu'il vainquit plusieurs tyrans, et qu'il brisa les forces redoutables de Carthage, avec une armée ramassée au hasard, et non point, comme Paul Émile, à l'aide de troupes aguerries et formées à une exacte discipline : il ne disposa jamais que de mercenaires, soldats accoutumés à une vie indisciplinée, et qui ne faisaient à la guerre que

[1] Dans le titre grec, le nom de Timoléon se trouve le premier : nouvelle preuve que la *Vie de Timoléon* n'avait pas été mise par Plutarque à la place où elle est dans les éditions vulgaires.

ce qu'il leur plaisait. Or, des exploits égaux accomplis avec d'inégales ressources attestent une supériorité de mérite dans le général.

Ils portèrent l'un et l'autre, dans toutes leurs actions, l'intégrité et la justice; mais il semble que Paul Émile arriva aux affaires déjà tout formé à la vertu par les lois et les mœurs de sa patrie, au lieu que Timoléon s'y forma lui-même. Ce qui le prouve, c'est que, du temps de Paul Émile, tous les Romains étaient également modestes, également soumis aux usages, pleins de respect pour les lois et pour leurs concitoyens. Au contraire, il n'y eut pas un général, pas un capitaine grec qui ne se corrompît, dès qu'il eut touché à la Sicile, hormis le seul Dion : encore Dion encourut-il généralement le soupçon d'aspirer à la tyrannie, et de rêver l'établissement d'une royauté semblable à celle de Lacédémone. Timée rapporte que Gylippe lui-même fut honteusement et ignominieusement renvoyé par les Syracusains, pour avoir montré, dans l'exercice du commandement, une insatiable rapacité. Les injustices et les perfidies que commirent Pharax le Spartiate et Callippus l'Athénien, dans l'espoir de se rendre maîtres de la Sicile, nous ont été transmises par plusieurs historiens. Quels misérables pourtant, et qu'ils avaient peu de forces en main pour se livrer à une telle ambition! Le premier avait suivi la fortune de Denys, chassé de Syracuse; et Callippus n'était qu'un simple capitaine, dans les mercenaires de Dion. Mais Timoléon, envoyé comme chef suprême aux Syracusains, sur leur demande, et après leurs vives instances; Timoléon, qui n'avait point à mendier du pouvoir, et qu'attendait l'obéissance; Timoléon, maître d'une autorité librement déférée, ne manifesta, dans son commandement, dans toutes ses entreprises, que l'ambition de détruire les tyrans injustes.

Une chose vraiment admirable, dans Paul Émile, c'est qu'après avoir renversé une si grande monarchie, il

n'augmenta pas son bien d'une seule drachme, c'est qu'il n'approcha ni les yeux ni la main de ces trésors, dont il fit pourtant à d'autres de considérables largesses. Je ne dis point qu'il faille blâmer Timoléon d'avoir accepté une belle maison à la ville et un domaine aux champs : il n'y a pas de honte à recevoir le prix de si nobles services; mais refuser est plus glorieux encore; et c'est le comble de la vertu de savoir se passer de ce qu'on peut acquérir légitimement. Tel corps supporte le froid, tel autre le chaud : les meilleurs tempéraments sont ceux qui peuvent souffrir également le chaud et le froid; et de même aussi l'âme la plus forte et la mieux constituée est celle que n'enorgueillissent ni n'énervent les succès, et que n'abattent point les revers. Paul Émile me semble, à cet égard, plus parfait que Timoléon. Dans le plus grand des malheurs, dans la douleur extrême que lui causa la mort de ses enfants, il ne se montra ni plus faible qu'au sein de ses prospérités, ni moins digne de respect. Timoléon, au contraire, après l'action généreuse où il se porta contre son frère, ne sut pas réprimer, par l'effort de la raison, le trouble de son âme : abattu par le repentir et par le chagrin, il n'eut plus, durant vingt années, le courage de paraître à la tribune et sur la place publique. Il faut fuir ce qui est honteux, et en rougir; mais aussi, craindre à tout propos le blâme, c'est la preuve d'un caractère doux et simple sans doute, mais qui n'a point de grandeur.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE.

pa
vi
l

CE